

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME QUATRIÈME

Juillet — Août — Septembre 1906

La BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME QUATRIÈME

JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

1906



BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28



LA MÉTROPOLE DU SAINT-EMPIRE

O koningin der Schelde...
LEDEGANCK.
Antverpiæ Pictorum nutrici.

I.

Anvers, au seizième siècle, trônait en métropole commerciale de l'Occident. Avec Charles-Quint, elle partageait l'empire du monde. Sa puissance se liait au déplacement en Europe de la prépondérance commerciale non moins qu'à la destinée fameuse d'un prince d'éducation flamande et qui se piquait d'être Gantois.

D'une part, l'exploitation des régions transatlantiques livrait au Portugal le monopole de la navigation marchande. Or, pour ses échanges, cet Etat

préférait de beaucoup à Lisbonne, vigie perdue aux confins de l'Europe, Anvers où florissait une organisation commerciale séculaire. Par suite, les républiques italiennes, qu'il avait supplantées en Orient, se trouvaient réduites à se régler d'après ses convenances. Et force était à leur riche cliente, la Ligue de Souabe, d'écouler sur les Pays-Bas les valeurs d'échange qu'elle avait si longtemps drainées à leur profit. Ainsi, progressivement, le rayon d'influence d'Anvers s'étendait-il, presque illimité.

D'autre part, Charles-Quint venait de rattacher la métropole au plus vaste groupement d'Etats qu'une dynastie eut unifié. Ce grand pétrisseur de réalités s'évertuait, en outre, à aiguillonner la virilité des initiatives par des propos adroits (1) ou des consécrations ingénieuses (2). Et à coup sûr dans ce souci utilitaire il entrait autant d'équité que de calcul. Son bon sens vivace ne le persuadait-il pas qu'en édifiant leurs confédérations de villes, gigantesques organismes gorgés de richesses, les marchands avaient tiré un meilleur parti des forces vives de l'empire que les Césars falots d'Aix-la-Chapelle?

Sous son règne, plus d'affaires se concluaient à Anvers en un mois qu'à Venise en un an. Trois milliards de nos francs représenteraient la valeur de son trafic annuel et trois autres milliards la négociation des effets de change. Car son marché financier valait

(1) Notamment celui-ci adressé au marquis d'Astorga : « Je veux bien que vous sachiez que les nobles me dépouillent et me rongent, au lieu que les marchands me revêtent et m'enrichissent èt que les gens de lettres m'instruisent et m'immortalisent. »

(2) En 1556, s'érigea, par ses soins, un monument à la mémoire de Guillaume Beukelszoon, défunt depuis 1397, l'inventeur du procédé qui permet d'encaquer le hareng. La modeste découverte de ce pêcheur allait précisément entraîner la Néerlande dans l'orbe d'évolution le plus vaste que pût ambitionner un peuple, l'inclinant à se passionner pour les pêches lointaines, les incursions audacieuses, à aventurer son pavillon sur des océans peu connus, par suite à se constituer un empire colonial et, afin d'en maintenir l'intégrité, une armada qui tint en échec les flottes coalisées de France et d'Angleterre.

son marché commercial (1). De telle sorte qu'en 1560 le Chancelier de l'Hôpital pouvait la signaler, au Parlement de Paris, comme « la ville la plus riche de l'Europe ».

Dès 1220, la Cité avait inauguré un *Keurenboek*, monument précoce de son droit: Les princes n'avaient cessé de lui rendre en privilèges ce que sa libéralité leur dispensait en richesses. Sans qu'elle s'en aperçût trop, elle fournissait à l'empire de Charles-Quint le cinquième de ses revenus (1). Si bien qu'un gentilhomme florentin, la visitant à ce période de sa fortune politique, put écrire qu'elle se gouvernait « comme une Cité libre et une République franche et seigneuriale ».

*
* *

Ni les sièges, ni les discordes religieuses ne l'avaient saccagée et ses deux basiliques, ses quarante-deux édifices intacts accumulaient les bonheurs d'invention du moyen-âge et de la Renaissance. Huit canaux, qu'enjambait une centaine de ponts, enfonçaient leurs voies triomphales jusqu'au cœur de la Cité. Vingt-deux places étoilaient le lacis inextricable des rues sinueuses, biscornues et étroites. De hauts pignons aigus ou dentelés déchiquetaient le ciel de leurs arêtes capricieuses; des étages en surplomb rejetaient des pans de murs dans des recoins noircissants, tandis qu'un fourmillement d'enseignes, de cartels, de ferronneries soulignait la débandade des maisons. Parfois une porte, coiffée de tuiles carminées, arc-boutait sa voussure en travers de la voie ou bien enlevait sur son dos étriqué les trois étages d'un logis suspendu. La rue resserrée serpentait en découvrant des profils imprévus et, tout au bout, dans un lointain vaporeux, un moulin battait l'horizon de ses grands gestes fous. A l'infini, la Cité multipliait les écailles rouges de ses toits et, de ses enchevêtrements d'arêtes, de crêtes,

(1) De 1558 à 1562, un banquier anglais, Thomas Gresham, payait en Bourse 94,474,870 francs et touchait 121,750,000 francs. — De mai 1560 à février 1561, la reine d'Angleterre s'y acquittait, à différents termes, d'une somme équivalente à 70 millions de nos francs.

de chevets, jaillissait une profusion de flèches, d'aiguilles, de clochers et de tours embrumés par les vapeurs de l'Escaut. Evidant les campaniles, la riche fantaisie du seizième siècle enserrait l'espace de ses lignes nerveuses, légères, aériennes et, par une espiègle saute d'idées, la cime de Notre-Dame s'était ajourée, guillochée, tailladée comme un pourpoint d'apparat.

Aux abords des places, des palais du moyen-âge, festonnés d'arcatures fleuronnées, se décoraient de fenêtres ogivales, de floraisons d'armoiries, d'orfèvreries de pierre, de niches à baldaquins peuplées de figurines. Des palais de la Renaissance arboraient la riante mosaïque de leurs pierres blanches et de leurs briques rouges entrecroisées; d'autres, importés par les Floris et les banquiers italiens, se bariolaient de fresques (1) ou bien superposaient deux étages de colonnes antiques et de balustrades finement profilées sur des portiques à plein-cintre et des pilastres cannelés.

Plus loin, le Grand Canal rectiligne s'élargissait comme un bras de mer. Cent navires y levaient de hautes poupes orgueilleuses où s'écrasaient dans un luxe d'armoiries des masques de Gorgones ou des torses de Sirènes. Une eau plomblée, luisante et mouvante, s'enfonçait sous les carènes, les choquait de ses sursauts convulsifs, rongeait les assises de vastes entrepôts, criblés de fenêtres, qui allongeaient démesurément la nudité de leurs murs. Quelques-uns supportaient les deux étages d'un caravansérail (2); et, de leurs carapaces massives, de fragiles belvédères élançaient des pinacles ajourés pareils à ces observatoires délicats dont les rajahs décorent la croupe des mastodontes.

Deux mille caraques, galéasses, caravelles, bâtiments de toute structure, vingt mille chariots, charrettes, carrioles amoncelaient de toutes parts sur les quais l'encombrement désordonné de leurs stocks et

(1) Notamment l'hôtel de Frans Floris.

(2) Celui des hanséates alignait cent cinquante chambres à chaque étage.

de leurs cargaisons. Des nuées de *craenkinders* (1) couraient à travers le labyrinthe des colis. Les deux compagnies anglaises y employaient vingt mille bras à débarquer des chargements de laines.

Tout au bout, devant le môle, les fins agrès de mille vaisseaux formaient une résille arachnéenne où le soleil oblique emprisonnait ses incendies...

***

Largement étalée, la rade y déroulait, comme aujourd'hui, ses millions de flots pressés que la brise hérisse et que les remous allongent. Ourlées d'écume, de petites lames entrefrappées s'y croisent, s'y bousculent ou bien jaillissent et rebondissent avec des sauts de carpe. Qu'une vague les soulève pourtant, et l'on devine la vie profonde de l'Escaut, le monstrueux halètement du fleuve, enfin rivé dans son lit comme un Atlante vaincu. Dix siècles d'énergie militante ont endigué, refoulé, délimité ses élans redoutables. Jusqu'au dix-septième siècle, son flot. gonflé par les crues, ravageait les écluses des polders, se ruait au hasard, engloutissait des villages. Des colonies de travailleurs veillent encore sur ses rives, guettent sans répit ses bouillonnements sournois. A chaque marée, des bataillons de lames innombrables galopent en désordre sur son large dos écailleux. Et l'on démêle que sans la vigilance opiniâtre des hommes qui le contiennent, il irait culbuter leurs habitations comme aux origines il fracassait leurs cabanes et leurs pirogues. Désormais, ses colères sont impuissantes; lorsqu'il se retourne dans son vaste lit, il ne réussit qu'à déplacer des bancs de sable et lorsqu'il détend au dehors ses membres froissés de titan, c'est pour répandre sur ses bords des dépôts de terre végétale et des ferments de fécondité.

Sur l'autre rive, jusqu'au dix-septième siècle, ses eaux débordées s'égaraient à travers une frange de

(1) Débardeurs : étymologiquement, *Craenkinder* se décompose : *Craen* dont on désignait un puissant levier installé sur le môle et *kinder* enfant.

nappes stagnantes. Plus loin, la Flandre glisse à travers les horizons, développe sa prairie plate, fuyante, universelle. Un ciel bas et mouvant la couve de ses mélancolies, y traîne des ombres immenses, effleure la pointe des peupliers de ses courbes moelleuses et aériennes. La fine lumière des Flandres en satine les déploiements soyeux que la brise chiffonne et que colorent les feux du couchant. Alors le soleil liquéfié se brouille parmi leurs masses ventrues, les empourpre d'une coulée si pesante que le fleuve, à travers la plaine, semble l'épancher tout entière....

Nulle part l'homme ne mit avec autant d'acharnement que sur ce sol ses pas dans ceux de ses devanciers. Il le conquit pouce par pouce, seconde par seconde. Des colonies aquatiques y construisirent des digues de castor, asséchèrent les marais, transformèrent les fondrières en potagers et de ce sol perfide, qui était leur fossoyeur, firent leur auxiliaire et leur nourricier. Songeons que depuis 1815, sur cette rive de l'Escaut, plus de huit mille hectares sont venus élargir le domaine agricole. On sent mieux alors comment la continuité de ces terribles labeurs tint en haleine la vigueur des générations. On sent que leur indéracinable énergie dépend de leur robuste attache au sol, invétérée par tant d'efforts ininterrompus !

D'autre part, la ghilde, formée devant l'océan, à l'horizon des âges, devint la vertèbre de la structure sociale, la première des corporations dont le groupement fit la Commune. En acceptant, parmi ces solitudes, la lutte contre le paludisme, elle avait inauguré un principe social dont précisément la Métropole épuisait les dernières conséquences. Que de furieuses tentatives pour l'épanouir ! Et pourtant, aux confins de la plaine, Ypres, Bruges, Gand déjà s'étaient assoupis dans la prière, après avoir enfanté la démocratie, le bien-être et l'art, après avoir prodigué leur vitalité surhumaine avec de tels bonds d'énergie, de telles ardeurs de fournaises héroïques, des élans intérieurs si continus et si multipliés que, fibre à fibre, leur vaste cœur s'était anéanti. Et c'était sur ce gigantesque fumier de la Métropole, où le cosmopolitisme commercial déversait les ferments de dix races, que

désormais le caractère devait prendre toute son ampleur et trahir, par la vigueur de ses réactions, l'intégrité des sèves primitives.

II

Sous ce régime, les fortunes se décuplaient, encore que toutes ne fussent point récentes. D'aucunes dataient des quatre siècles où le Flamand exploita seul l'industrie drapière qu'il avait créée. Une opulence déjà ancienne rehaussait de poésie les plaisirs un peu triviaux de cette race exubérante et jouisseuse, mais capable d'initiative et d'invention. Quoiqu'elle sentît les beaux-arts et quoique son négoce fût exempt d'âpreté, elle était parvenue plus vite à la grosse abondance qu'à la fine éducation, aux allures fastueuses qu'aux belles manières. Pourvue de richesses, elle s'ingéniait à les étaler, mais avec plus de fracas que de sottise, avec un lustre que corrigeait la joie de se dépenser, de jouir, de céder aux élans débonnaires d'un optimisme surnourri.

Du sein d'une Chambre de Rhétorique fameuse (1), les artistes régnaient sur les mœurs, éduquaient le goût, ordonnaient les processions éblouissantes dont la métropole ornait ses loisirs. Les corporations leur fournissaient des figurations disciplinées que, par surcroît, l'esprit de groupe excitait à la splendeur. De la foule anonyme, elles composaient une série de ruches pourvues d'une intelligence d'ensemble, collaboratrices actives du faste public. Leurs maisons fleuronnaient d'ornements accomplis le pittoresque de la Cité; à frais communs, elles édifiaient des halles aux proportions admirables et les autels de leurs patrons formaient, aux flancs des cathédrales, une ceinture de boudoirs solennels et voluptueux (2).

(1) *De Violiere* (la Giroflée). Les trois autres chambres anversoises : *'t Leliken van Calvarien* (le lys du Calvaire), *De Goudbloem* (le Souci), *D'Olijftak* (la branche d'Olivier).

(2) Qu'on songe que la *Pêche miraculeuse* de Rubens lui fut commandée par la corporation des poissonniers de Malines, et l'on sentira mieux ce que les incessantes émulations de la Commune inculquaient encore aux foules de généreux élans.

Mais, au-dessus du peuple, les mêmes instincts sensuels, amplifiés selon les rangs et cultivés selon les loisirs, perçaient à travers les antagonismes sociaux. D'abord, chez les bourgeois cossus, livrés aux entreprises coloniales qu'imposait la prépondérance du commerce des épices développé par les Portugais. Un tel possédait les îles Canaries (1), tel autre exploitait des plantations à Saint-Vincent (2). Beaucoup aussi prêtaient à terme en Bourse où l'abondance des capitaux n'empêchait point que le taux de l'intérêt ne descendît au-dessous de dix pour cent. A l'ascendant des dignités communales longtemps revêtues par leur lignage, s'ajoutait le prestige d'une opulence princière qui leur valait des Espagnols émerveillés l'épithète de *señor*, bientôt déviée en celle de *signorke*. Non point qu'ils affichassent cette infatuation ombrageuse et distante dont les *Magnifici* vénitiens se montraient si préoccupés (3). Les honneurs leur étaient venus en même temps que les richesses, sans que leur ambition se fût exaspérée : les Bourguignons les avaient reçus à leur table; Charles-Quint séjournait chez l'un d'eux, allié aux familles souveraines du pays (4). Au reste, leurs palais, bondés de livrées éclatantes, étaient dignes de pareils hôtes (5). Et lorsque les chambres de rhétorique, ces cigales des Flandres, élisaient leur prince, elles n'avaient qu'à choisir entre tant d'hommes préparés à leurs pompes luxueuses par l'habitude du cérémonial domestique (6).

(1) Les Van Dale.
(2) Les Schetz.
(3) En regard de la superbe désinvolture avec laquelle les *Signorke*, les d'Ursel et les Schetz, s'octroyaient des seigneuries, remarquons la complaisance avec laquelle les *Magnifici* font remonter leur généalogie aux familles patriciennes de Rome dont ils se prétendent issus.
(4) Le Bourgmestre van Liere.
(5) C'est de l'hôtel du Bourgmestre van Liere qu'Albert Dürer écrivit : « Sa maison est vaste et bien ordonnée, avec de grands et beaux salons à l'infini, une cour richement ornée et des ardins fort étendus. En somme, c'est une demeure tellement magnifique que je n'ai rien vu de semblable en Allemagne. »
(6) Cent familles cosmopolites avaient compliqué les mœurs des exotismes et des bizarreries dont les architectures de leurs hôtels diversifiaient le décor de la cité. Une légende dorée,

Les grands artistes répondaient, mais non sans peine, aux provocations de ces magnificences. Les soirs de gala, les carrosses des gentilhommes s'arrêtaient volontiers au seuil de leur atrium seigneurial. L'un d'eux, d'ailleurs, Otho Venius, descendait d'une branche bâtarde des ducs souverains du Brabant. Rubens ne comptait plus les dignités qui font des titres à la vanité sociale. Et le dandysme de Breughel de Velours cultivait minutieusement un renom très envié d'élégance. A vrai dire, on ne sait quelle démente avidité de jouissances entraînait ces hommes à subordonner leur effort de création aux pressantes exigences d'un budget domestique. Encore n'y eussent-ils point suffi sans la multitude d'élèves, pliés à leur style, puisque Frans Floris, qui en eut une centaine, connut les tracasseries du luxe précaire et que, sur le tard, Van Dyck, épuisé de ressources, acharné après l'impossible, lancé aux confins de ses curiosités, pressait l'alchimie de fournir un filon à ses ruineuses fantaisies, à ses insatiables appétits.

Autour de la plupart de ces maisons, consolidées par d'incessants calculs, un moment papillonna l'essaim brillant de la noblesse. Calviniste par rebellion, rejetée des affaires publiques, elle avait adopté vis-à-vis du pouvoir le parti-pris d'une attitude irréparable. D'un geste allègre, elle avait ceint la besace, encore lourde des patrimoines réalisés, et sans alarme, le sourire aux lèvres, elle dilapidait ses biens en bombances, sérénades, chevauchées princières, galanteries affichées, toute la poésie aristocratique de la vie végétative (1). Le Taciturne lui-même cédait aux enivrements de ces jeunes têtes ardentes (2).

qu'enrichissaient les inspirations de leur munificence, étincelait dans les mémoires. C'était les Dozzi qui payèrent d'un emprunt impérial, l'honneur d'une visite de la sœur de Charles-Quint. C'était les Fugger d'Augsbourg, ces banquiers de rois devenus princes souverains de leurs propriétés danubiennes. Plus tard, ce fut le Portugais Simon Rodriguez à qui de somptueuses folies méritèrent le surnom de « petit roi ».

(1) Ce qui faisait dire à Pontus Payen : « Ils n'ont point été assez sages pour gouverner leurs maisons ; apprendront-ils au roi à gouverner le pays ! »

(2) Afin de décharger son train de maison, il renvoie d'un coup vingt-huit chefs-cuisiniers.

Il semblait que la pensée se grisât au vertige des symboles nouveaux, que les instincts longtemps comprimés se fussent repris à la vie. Peut-être aussi sentait-on tourbillonner le cyclone qui devait broyer la société de ses voltes terribles et peut-être cherchait-on, dans la grosse matérialité des jouissances, de puissantes distractions à des pressentiments confus, à des chocs implacables et prochains (1). On se hâtait de jouir; on dépensait sans compter; on allumait la vie par les deux bouts.

Et cependant, sous ces allures débonnaires, qui ne devine la flexibilité du naturel intact, toujours prompt à se redresser! Il y a dans le *rhétoricien* l'artisan querelleur que des mœurs politiques sauvent de l'apathie et des goûts pittoresques de la médiocrité. Il y a dans le *signorke* le bourgeois intraitable qui en appelle de ses défaites politiques à l'étranger, acharné à se maintenir debout et entier, capable, comme l'a écrit Balzac, « de mourir bourgeoisement et sans éclat pour les intérêts de sa hanse ». Et l'on sait qu'aux heures de péril, quand Marnix de Sainte-Aldegonde faisait entendre sa grande voix émouvante et passionnée, sonore et grave comme le tocsin qui sonne dans un beffroi en feu, les gentilhommes couraient en masse aux citadelles du nord, effrénés d'ardeur combative, mangeaient six mois durant des rats et du cuir bouilli, déployant contre les meilleures troupes de l'Europe cette furieuse passion, cette rage obstinée qu'elle mettait dans ses plaisirs.

Ainsi se développait dans la métropole, au terme du XVIe siècle, une vie tissée de féeries et de désastres, de farces et de tragédies, de coups de force et de répressions implacables, par surcroît encombrée d'aventuriers, de fanatiques, d'une quantité de gens que la fortune avait trahis et qui, ne s'attachant plus à rien, se montraient déterminés à tout. Effroyable promiscuité d'où l'homme sort pire ou meilleur,

(1) Marc van Vaernewijck, chroniqueur gantois, assure que « sur vingt personnes, il n'y en avait pas une qui pût savoir comment les choses tourneraient ».

trempé ou avili et qui remue au for de lui-même tout ce que les anxiétés du régime y éveillent d'instincts abjects ou d'inspirations sublimes! C'est l'envers du spectacle où cette société nous convie. Elle étincelle comme ces marais ensoleillés dont nous ne distinguons pas les eaux mortes, parce qu'elles nous brûlent les yeux de leurs reflets.

III

N'en considérons que les dehors splendides sous lesquels la fièvre d'un renouvellement se dérobe. Au moins fixent-ils les suprêmes aspects de la société communale ébranlée, mais que sa fièvre même embellit. Ses instincts décoratifs, insinués dans les mœurs, proposent alors aux arts le thème de ses cérémonies, font de sa vie une kermesse grandiose, une parade sensuelle et magnifique.

Deux fois le jour les marchands se rendent à la Bourse en cortège, les hanséates précédés d'un corps de musique. « A toute heure, est-il noté par un contemporain, on voit des noces, festins, danses et passe-temps : on entend par tous les coins de rue des sons d'instruments, chansons et bruits de réjouissance; en somme, conclut-il, il n'y a chose en laquelle n'apparaisse la richesse de l'illustre Cité. »

Elle apparaissait surtout dans la somptuosité du vêtement (1).

Dès que les comptoirs de Bruges se mirent à prospérer, en effet, des investitures d'apparat et la splendeur du costume fournirent des ressources à la vanité sociale. La Hanse dite de Londres et les Ghildes agricoles improvisaient des comtes; plus tard, les Chambres de Rhétorique des princes, les confréries d'archers des rois et, par suite, quantité d'écuyers, d'échansons, de hérauts, de gentilshommes. Ces investitures, réglées par un protocole minutieux, impliquaient des prérogatives de garde-robe dont le bénéfice s'étendait à la famille. On se figure aisément les

(1) La corporation anversoise la plus prospère était précisément celle des marchands d'or, d'argent et de soie.

cérémonies où vingt corporations en grand appareil s'offraient le spectacle de leur royal équipage. En tout cas, elles donnent du sens au dépit d'une souveraine de qui les yeux choqués s'étonnaient à Bruges (1301) de voir « plus de cinquante reines réunies autour d'elle ». Ce fut bien pis quand la contagion de l'exemple eut propagé la turbulence pompeuse des Bourguignons et que quelque chose de leur romantisme effréné se fut insinué dans les mœurs. Plus une bourgade qui n'eût sa cour, son prince, ses hérauts, ses bouffons, ses cavalcades ! Aussi lorsque Philippe II fait sa Joyeuse-Entrée, à Anvers (1635), il semble à un témoin oculaire « qu'au lieu d'une cour, il y en a cent cinquante ». Rien n'endigua ce débordement de festivités, ni les restrictions somptuaires (1), ni les détresses de la proscription. Comme un instinct vivace, il reparaissait à la première ouverture. Et lorsque le pays eut essuyé ses pires tribulations, on put voir l'archiduc Ferdinand, à sa Joyeuse-Entrée (1636) s'emporter contre de jeunes Flamands dont la parure seigneuriale et la fière attitude rabaissaient fort l'éclat de son entourage. — Ces faits, glanés à dessein à des siècles d'intervalle, nous font toucher ce qu'il y a de vivant dans la tradition d'un peuple, c'est-à-dire dans la permanence des caractères que sa sensibilité grave dans les mœurs, la culture et la vie.

***

Ces cérémonies empruntaient donc à l'organisation communale tout l'acquis de ses mœurs pittoresques. Les corporations y ordonnaient leurs groupes, stylés par les *Violieren*, véritables aréopagites des plaisirs de la Cité. Par leurs soins, des pans de murs s'ennoblissaient d'arcades, de colonnes, de portiques, d'un inextricable enchevêtrement de décors. Et cette richesse d'invention tirait des formules de la fantaisie italienne le principal de ses fécondités. Dès le seizième siècle, en effet, une école d'architectes considé-

(1) Il y en eut trois importantes, l'une promulguée par Philippe II, les deux autres par Charles Quint.

rables en avait propagé le goût avec l'ardeur exclusive de l'enthousiasme et toutes les intransigeances du parti-pris. Frans Floris était revenu d'Italie de l'inouï plein les yeux. Pierre Coeke venait de traduire le quatrième livre de Sébastien Serlio. Bientôt le traité d'architecture de De Vries formula les doctrines anversoises dont Corneille Floris devait manifester les principes dans l'hôtel de ville et la maison des Hanséates. Ils n'étaient pas moins visibles dans les hôtels du Kipdorp, dans les sept portes doriques dont cette forte génération de bâtisseurs avait pourvu la Métropole. Mais pour abondantes que fussent ces architectures, elles n'épuisaient point la fièvre d'invention qui les avait produites ; et, fort à propos, les divertissements publics lui ménageaient des issues. On s'y consacrait des semaines, parfois des mois(1), dans une hâte d'objectiver les déploiements de décors dont les imaginations semblaient peuplées(2). Une cité se superposait à l'autre. Tel décor audacieux enlevait, par-dessus les toits, les coupoles scintillantes d'un temple asiatique et, sous la noble ordonnance de son tympan animé de figurines, se creusaient des arcades hérissées d'arabesques et des porches enluminés de mosaïques. Les fresques éteintes de plusieurs façades, revêtues d'une délicate broderie d'ogives fleuronnées et de balcons ajourés en rosaces, évoquaient un coin de Verone. Ou bien des blocs énormes bordaient les rues et sur leurs puissantes assises des floraisons de colonnes ioniques et corinthiennes se pressaient sous des frontons chargés de sculptures. Ajoutez à cela des portiques, des arcades, des pylônes égyptiens, un entrelacement de flèches, d'aiguilles, de piliers portant à leur cime le colossal escadron des césars équestres. Un arc de

(1) Frans Floris ordonna la décoration à la Joyeuse-Entrée de Charles-Quint, Otho Venius à l'avènement des archiducs, Rubens à celui de l'archiduc Ferdinand. Le premier s'y consacra cinq semaines et le dernier trois mois.

(2) Songeons que les portraits tant vantés des archiducs furent chacun expédiés par Rubens en un jour, afin d'orner une arcade monumentale, et nous sentirons mieux de quels gaspillages de génie ces fêtes étaient l'occasion.

triomphe coûtait cinquante mille francs et il y en avait trente, quarante. A l'entrée de Charles-Quint, il y en eut un, au dire d'Albert Dürer, de quatre cents arches à deux étages de quarante pieds, ornées de peintures, et sur lesquelles avaient lieu des représentations allégoriques (1). A l'entrée de Philippe II, il y en eut trente-huit profonds de cent pieds.

C'est sous ces enfilades de portiques byzantins à deux étages, peuplés d'acteurs, qu'on imagine la parade sensuelle d'un de ces *landjuweelen* (joyaux du pays) où dix cités, dix chambres de rhétorique faisaient assaut de magnificence (2). Les multitudes cosmopolites roulaient les diaprures de leurs ondulations à travers le lacis des ruelles populeuses. Les bousculades y déplaçaient des tons comme les eaux agitées déplacent des reflets. Une foule de têtes vigoureuses surgissaient au gré des remous, faces de levantins cuites au soleil, cols de marins mordus par les bises, mufles rieurs de nègres, dentures féroces, regards de louves, trognes enluminées, masques impudents et brutaux où grimace l'obscure agitation des convoitises. Ces entassements déferlaient sur les places, la houle des têtes parsemées de notations stridentes, feutres rubéniens, berrets pennés, tarbouches, capuchons, toques, bonnets de fourrure, serre-tête de velours, cornettes, mosaïques de fichus, de fanchons, de madras et de foulards. Aux taillades du pourpoint sombre des Espagnols, la soie claire bouillonnait multicolore comme une floraison de roses mousseuses. De riches marchands de Nijni-Novgorod entr'ouvraient des manteaux à brandebourgs sur des caftans de soie brodés de perles. De jeunes Moscovites laissaient tomber la gaze blanche de leur diadème sur de longs ferez de satin à manches

(1) « L'ordonnance en est très belle, écrit Dürer, tout cela est fort beau et riche. »

(2) A l'un d'eux, qui dure un mois, quatorze chambres de rhétorique parcoururent les rues d'Anvers : quinze cents hommes à cheval, cent quatre-vingt-cinq carrosses d'apparat, vingt-trois chars de triomphe. La dépense d'une de ces chambres, la *Mariakransken* (Guirlande de Marie), s'éleva à plus de cent cinquante mille francs.

bouffantes. Plus loin, de blondes Scandinaves faisaient tinter le bruissement musical de leurs corsages à pendeloques. Et tous s'engouffraient, en masses profondes, dans les ruelles comme dans des entonnoirs...

Timbaliers, tambourinaires, joueurs de buccins y menaient grand tapage dans un fourmillement de torches brandies par des cavalcadours. En tête de chaque cortège papillotait le luxe oriental des trophées : damasquinures des penonceaux et des gonfanons de brocart écussonné, coruscations des étendards de velours diamantés d'orfrois, bannières de soie lumineuses comme des châles andalous ou versicolores comme des vitraux ardents. Chevauchaient, à quelques pas, aux sons acidulés des fifres, sous des dais fleuris d'héliotropes, les princes jaspés d'or et comme incendiés aux feux de leurs joyaux (1). A leur suite, caracolaient, entre les chars empierrés d'émaux et de cabochons, quinze cents palefrois empanachés à l'orientale, tandis que sur leurs caparaçons chatoyait le lustre du reflet des tissus miroitants. Et par-dessus le splendide étalage des dalmatiques chamarrées et des simarres éblouissantes bouillonnait à l'infini l'écume vaporeuse des dentelles. La soie blonde des chevelures ondées. mêlées à des torsades de perles, ruisselait sur l'azur pâli des manteaux. Et chaque costume, en passant, détaillait son poème.

Puis, serrés par masses, se déployaient les rangs des rhétoriciens vêtus de paltrocks de soie blanche, couturés de perles, ou bien, à cheval, retroussant de longues casaques à la polonaise sur des pourpoints cramoisis. De place en place, quatre cents chariots flambaient comme des brasiers (2), enveloppant d'une atmosphère rousse d'incendie les groupes capricieusement découpés, tour à tour striés de lumière ou rejetés dans l'ombre. Parmi les armures mouchetées

(1) A l'un des *landjuweelen*, le costume du *signorke* Gaspard Schetz, prince des *violieren*, valait soixante-quinze mille francs.

(2) A l'un des *landjuweelen*, la seule *Mariakransken* en avait disposé soixante-dix-huit dans son cortège.

d'or, des lueurs fauves voltigeaient au hasard sur une écharpe turquoise, une jupe violacée ou sur les traînées somptueuses des simarres. Et tous passaient dans un si triomphal épanouissement d'orgueil, dans une si éclatante fécondité d'invention pittoresque, dans un tel débordement de bannières de thyrses fleuris, de chevaux cabrés qu'ils semblaient surgir de la fantasmagorie d'un rêve. Les airs de bravoure des buccins, les crépitements des arquebuses, le branle des bourdons, la rumeur tournoyante de la foule enivraient les sens du vertige des apothéoses. Mais ce qu'on ne peut dire, ce sont les fièvres de la vie qui brûlaient le sang, le printemps de l'esprit nouveau qui surexcitait l'imagination jusqu'au génie, c'est le jet spontané de la source vive, c'est l'exubérance héroïque de ces ébats en qui la commune touchait tout l'acquis de ses mœurs pittoresque.

Parfois aussi de jeunes femmes passaient nues à la cime d'un des chars (1). Leurs fraîches carnations, enveloppées de gazes, y cambraient des rondeurs mouvantes, des contours ondoyants, puis de la nuque au talon des blancheurs purpurines qu'embrassaient en ployant les arborescences des veines. Tout un peuple trépignait, criait d'allégresse de voir bouillonner son sang jeune aux courbures de ces corps divins et ses cris d'amour allaient à la sublime ampleur de leurs flancs où tressaillaient des promesses d'immortalité. Fleurs sensuelles aux savoureuses magnificences et sur qui le couchant décliné abaissait des clartés d'aurore plus délicates qu'un vol d'ibis ou que la fleur du pêcher! De proche en proche se rosissait alors la végétation hérissée des flèches et des campaniles d'où la tour de Notre-Dame

(1) A l'entrée solennelle de Charles-Quint, Albert Dürer remarqua parmi les figurations des arcs de triomphe, la nudité de plusieurs jeunes filles de la première bourgeoisie : « J'en ai vu rarement d'aussi belles, a-t-il noté; je les ai regardées fort attentivement et même brutalement, parce que je suis peintre. » — C'est ce sens de la beauté physique qui inspirait à une fanatique telle qu'Anna Bijns ce beau vers païen : « La beauté de Dieu est prouvée par ses créatures. »

élance sa gerbe de colonnettes superposées. Partout s'exaspérait l'effervescence de la fourmilière. A travers les arcs et les portiques, elle coulait sa marée avec de sourds mugissements, débordait les *serments* hérissés d'arquebuses ou serrés dans des moissons de piques et, par vingt rues encombrées, dégorgeait son trop-plein sur les quais du Grand Canal.

Vingt troupeaux surgissants y entassaient leurs cohues, battant jusqu'au môle les murs des entrepôts. Aux vergues de deux mille vaisseaux, des étendards flottants se lustraient à la lumière. Innombrables, des oriflammes se tortillaient dans leurs mâtures, pleines de chants de matelots. Tout d'un coup, sur les quais, un tonnerre de cris grondait dans cent mille poitrines, de ces cris poignants de foule où délire une hérédité. Au même instant, débouchaient sur la rade, dix colosses païens ; ils s'avançaient tout poudrés d'or, étageant à leurs pieds les habits d'apparat des Rhétoriciens de Zélande. Tout à l'entour, des escadrilles de barques de plaisance, ornées de dais incarnat, dansaient à la crêtes des petits flots, fouettées, éclaboussées d'écume. Cent mille voix s'enflaient d'une clameur incessante, tandis que sous les bonds des escadrilles le roulement lourd des eaux semblait broyer des couleurs.

A la nuit, la multitude pullulait dans la noirceur profonde ; les quais et les places, peuplés d'ombres mouvantes, déversaient leur tumulte dans les tavernes, les rôtisseries, dans le fourmillement illimité des ruelles tortueuses, dans les triples souterrains des hôtelleries de la Grand'Place où les caravanes dégringolaient leurs promiscuités comme dans des soutes de navires.

Quelles paroles évoqueraient la superbe emphase de ces spectacles ! Pour en orchestrer les thèmes, il a fallu toute l'opulence de génie des Rubens et des Jordaens, de ces âmes effrénées en qui la Renaissance soufflait sa chanson de folie. Et encore lorsque ces grands créateurs avaient bondé leurs toiles de draperies, de figures, d'architectures, ils passaient leur pinceau découragé au truculent Snyders qui renversait dans les moindres coins de leurs œuvres ses cornes

d'abondance pleines de fleurs, de fruits et de fécondité...

*
* *

Deux basiliques, Saint-Jacques et Notre-Dame, se dressent encore comme les mémoriaux du bel âge de la Commune. L'explosion de ses énergies intactes ne s'y accuse point seulement dans leurs robustes jaillissements de pierres : on y voit ce qu'était devenu le culte de la race, grâce à l'inlassable action de son génie (1).

Dès le portail, à Saint-Jacques, le massif aménagement des marbres, des boiseries, des métaux prodigue, sous forme de colonnes, de consoles, de balustrades, d'effigies contournées, toute la profusion des courbes ondoyantes et des rondeurs voluptueuses. Du porche à l'abside, des rampes de marbre aux balustres bigarrés closent vingt chapelles de leurs riches agrafes. Devant soi, par l'ouverture d'une arcade triomphale, dont les fûts de colonnes luisent à l'entrée du chœur, on entrevoit le maître-autel où Quellin, Kerrickx et Willemsens entrelacèrent les formes exubérantes de leur fantaisie comme les pampres enchevêtrés de trois espaliers vigoureux. Il est clair pourtant que l'orgueil communal visa davantage à l'énormité qu'à la décoration et, tout massifs qu'ils sont, les ornements revêtent, sans la masquer, la superbe structure du vaisseau gothique. En tout cas, ils sont dignes des grandes mémoires qui gisent sous les dalles funéraires dont la basilique est parsemée (2). Et l'on sent que le sentiment viril qui les

(1) La tradition anversoise voulait que les prêtres de Sainte-Walburge, l'antique église du Bourg, eussent sacrifié à Priape. A vrai dire, des siècles durant, et nonobstant les décrets des conciles, les solennités religieuses se fêtaient, à l'intérieur des églises, par des orgies (1). D'âge en âge, le ciseau de l'éducation débarrassa ce culte primitif de la gangue abrupte qui l'épaississait ; de telle sorte que les deux basiliques, achevées au seizième siècle, Saint-Jacques et Notre Dame, étaient en un sens les expressions idéalisées des instincts héréditaires.

(2) Les familles patriciennes, mais aussi des artistes tels que Rubens, Van Balen, Quellin...

(1) L'étymologie du mot *kermesse* en emprisonne le souvenir : *kerk*, église ; *mis*, messe.

coordonne, bien plus que le culte dont ils sont les attributs, faisait de Saint-Jacques le fier mausolée, sinon le Panthéon d'une société enorgueillie de ses mœurs politiques et qui, parvenue au sommet de sa destinée, y soulevait l'image de sa prodigieuse fortune politique.

Les mêmes instincts décoratifs, il est vrai, atteignaient déjà tout leur essor à Notre-Dame, avant qu'on ne l'eût saccagée. De toutes parts, des images turbulentes y criaient le paganisme sensuel d'où la liturgie romaine ne put se dégager qu'à demi. Des saints, des apôtres de pierre adossaient des carrures d'athlètes à trente-six faisceaux de colonnes. Des grappes de vestales charnues renflaient les confessionnaux des voluptueuses moulures de leurs croupes et de leurs seins· Soixante-dix chapelles de marbre enfonçaient, aux bas-côtés, les vastes miroirs de leurs parois polies où les ocellations des verrières se déployaient comme des paons lumineux. Le redoublement des nefs, l'ampleur demesurée des voûtes, qu'une tiare vitrée creuse au transept, écartaient tout sentiment d'humilité. Aux offices solennels, les corporations et les foules cosmopolites grouillaient dans les sept nefs, sous cent obélisques de roses surmontés de torchères, sous les souples battements d'aile des étendards, sous les hautes-lices éclaboussées au jour cru du gigantesque baldaquin central. Une chute de clarté, la même qu'aujourd'hui, illuminait dans le chœur les populations imperceptibles de l'ombre, tandis qu'à travers sa traînée d'or poudroyait au maître-autel le faste écrasant des brocarts, des candélabres et des cierges sans nombre scintillant comme une poussière d'étoiles. Mais par-dessus ces splendeurs sacrées, des colosses brutaux, des matrones herculéennes s'élançaient d'un encadrement jetés, emportés par la fureur de l'élan dans le tumulte héroïque d'une apothéose. Et la vivacité de leurs gestes impétueux agitait dans les mémoires ces allégories qu'aux soirs d'enthousiasme les rhétoriciens figuraient eux-mêmes sur les arcs de triomphe.

*
* *

La passion de la splendeur extérieure n'aboutit à des mœurs mondaines que dans l'âge suivant, lorsque la Commune se fut écroulée. Alors la bourgeoisie opulente, que Rubens avait peinte, s'assemblait de préférence en un décor importé, conçu pour elle, orné par lui, l'église italienne des Jésuites. Les murs surchargés d'ornements y disparaissaient jusqu'aux voûtes sous des espaliers de fleurons, de médaillons, de niches à coquille, d'attributs, sous un tel entrelacement de formes prodiguées qu'il semblait que l'âme tumultueuse de la Renaissance y eût jeté tout le désordre d'une improvisation (1).

Aux trente-six plafonds, décorés par Rubens, des torses violents, lâchés dans des froissements de draperies, surgissaient du satin d'un nuage. Aux offices, on y venait faire sa cour à Dieu, les jeunes hommes vêtus de soie vieux-rose ou vert-pomme, dans cette parure seigneuriale que l'archiduc Ferdinand reprocha si fort au jeune marquis d'Aytone; les femmes en robes de soie, pimpantes, pomponnées, parées comme pour le bal, les épaules émergeant de la corolle des corsages (2) – Après les offices, on flânait aux Cloîtres de Notre-Dame et des Dominicains. C'étaient les grands magasins de l'époque, les entrepôts du luxe. Le premier s'éclairait aux tons vifs des toiles disposées sous ses portiques. Dans le second, les ramages des tapisseries et des châles multipliés par les miroirs, les brocarts et les pierreries, les ciselures et les nielles entassaient, sous les arcades, le pêle-mêle fastueux d'un bazar d'Orient. De l'un à l'autre s'ordonnait une série d'échopes, de baraques, d'établis pavoisés de ceintures de cachemire, d'écharpes rayées, de floches de soie, de gants déchiquetés, d'éventails de velin, de vertugadins en tambour, de breloques et de pen-

(1) Voyez Saint-Paul. Tout entière, les dominicains l'ont lambrissée de boisseries bossuées de moulures ventrues d'où débordent les effigies contournées des confessionnaux. Par ses proportions mesurées, l'église est désormais une salle de spectacle où se rencontre une élite de citoyens enrichis et non plus la sorte de forum couvert où processionnaient les cortèges corporatifs et les multitudes cosmopolites.

(2) Cf. le placard de 1684 contre les immodesties à l'église.

deloques, de tout un fouillis de pacotilles bizarres. — L'après-midi, on s'attardait aux belvédères ; la moire serpentine des canaux faisait vaguement tanguer les entrepôts ; au loin, les courbes de l'Escaut se déroulaient, pressées comme si le fleuve ramassait ses forces pour bondir à l'océan ; et, par delà les bruyères d'Hoboken, on suivait du regard les vaisseaux au ventre lourd, la voile saure on safran palpitante comme une aile éployée. - Le soir, cinq cents carrosses, panneautés de miniatures jonquille ou réséda, arrêtaient leurs superbes écrins au seuil des atriums : un escalier emphatique y arrondissait sa double volute; au long des marches, assurément faites pour le luxe princier de leurs atours, les femmes étalaient de toute l'ampleur des vertugadins l'ondoiement des traînes où la dentelle frisonne, les glacis embués de la faille, les miroitements des satins craquants, les coruscations des draps d'or et d'argent aux cassures de cuivre et d'acier; et, là-haut, les épaules diamantées scintillaient sous les lustres, dans les galeries sonores où vibraient les grandes fanfares des coloristes flamands...

Tels sont les quelques aspects des mœurs anversoises, lorsque déjà s'ébranle le régime économique qui les soutient, lorsque lassée d'agir, rassasiée de gloire, usée de revers, peuplée de magnifiques débris, la métropole agonise dans la licence et dans l'oisiveté. On dirait d'un palais superbement délabré, mais dont les substructions ne souffriront la pesée d'un nouvel étage que si on les renouvelle au préalable sous la masse qui les délite et les défonce. N'importe ! On s'y précipite, on se hâte d'y revivre les frissons des aïeux ; et la sensation du péril ajoute à la saveur du plaisir.

EUGÈNE BAIE.

ALFRED STEVENS [1]

Après avoir habité un peu de temps rue Saint-Georges et rue de Laval, aujourd'hui rue Victor Massé, dans le petit hôtel où Salis devait installer le Chat-Noir, Alfred Stevens avait transporté son atelier rue des Martyrs. Ce fut la période qui, dans la destinée de l'artiste, marqua l'apogée de la fortune et du talent. Ce peintre de la joie, de la jeunesse et de la grâce et qui avait peint les bonheurs et les sensualités de la vie, connut là les sécurités de la plus enviable existence. Un parc aux grands ombrages entourait l'habitation qu'une pelouse bordait, fleurie de corbeilles. Des enfants couraient par les allées, la fille et les fils du maître, la jolie et brune Catherine, Léopold, qui devait devenir un si beau peintre, et Jean, le cadet à cette époque. Pierre n'était point

(1) Alfred Stevens jugé par cet autre peintre de la vie et de l'amour, Camille Lemonnier, il n'en faudrait pas plus pour fixer l'attention sur la somptueuse publication annoncée par l'éditeur G. Van Oest, *Alfred Stevens et son Œuvre*, si, en outre, on n'était assuré d'y trouver une page d'histoire de notre art belge digne de l'écrivain qui vient de publier l'*École belge de peinture, 1830-1905*. Voici un chapitre inédit de ce nouveau livre.

encore né. Les claires verdures, les boules de métal bariolées de reflets, l'air frais, éveillé de la demeure, tout indiquait une heureuse maison de vie.

Un peintre continuait là la tradition magnifique des princes de l'art. La cour d'entrée franchie, on échappait à la rue, à la vie du dehors, et un cabinet, un coin enchanté s'ouvrait : on était dans le royaume léger du songe et de la chimère. A travers la soie des rideaux filtrait une mince lumière : doucement, comme du bout des doigts d'une fée, elle effleurait l'ombre où dormaient des nacres, des ivoires, des bronzes, des cuivres, des laques fleuries de lotus, de roses et de fleurs de pommier. La lumière ensuite glissait plus avant, le frisson d'une aurore ou d'un couchant, le jeu mobile d'un ciel dans une pluie d'été; et l'ombre elle-même alors s'éveillait. Des flores, des faunes, des géographies songeaient, immobiles, terrifiantes et puériles. Comme en un lieu sacré, un efflux d'encens et de reliques, l'odeur mystique des robes de prêtres, le relent froidi des brûle-parfums signalaient la présence obscure des démiurges antiques et éternels. Sur des trépieds, l'éclat de rire muet des monstres grimaçait, l'horreur confuse des cosmogonies injuriait le soleil, père des évidences. Tout un peuple énigmatique, aux plis des rideaux, aux feuillets des paravents, aux panneaux des armoires, se grappait, s'enroulait, prenait son vol vers le dessin d'orchidées des hauts ibis, se convulsait avec le courroux or et sang des dragons, parmi des jardins divins, ocellés de paons et de floraisons rares. C'étaient l'Inde et le Japon, dans une vision d'art et un goût de collectionneur. Il semblait que la fille de Tokio, aux yeux de jais, à la grâce sautillante de poupée, vous passât aux mains la clef qui livrait accès au gynécée de ses sœurs pâles d'Europe.

Sur le seuil de l'atelier, les larges mains chaudes du maître ensuite se tendaient.

Rien, toutefois, ne demeura plus occidental que son art, parmi l'engouement qu'avait propagé la passion d'un Goncourt et des premiers japonisants. Certes, on avait découvert un monde et les bornes idéales en avaient paru reculées; mais, avec le bon sens précis qui lui venait de sa race, le peintre jugea qu'il y avait là un décor plus rare qui se pouvait approprier au charme de la femme, sans que rien, dans la femme même, en dût être altéré. Des paravents alternèrent leurs gerbes constellées sur les fonds du tableau; des hérons glacés d'argent et d'azur posèrent immobiles parmi d'illusoires paysages; on eut l'image et le reflet du cabinet aux secrets enchantements; mais la femme, l'art et la peinture demeurèrent ce qu'elles étaient. Une maîtrise comme celle-là ne se change qu'en soi-même et selon l'accomplissement de la loi supérieure qui fait les maîtres tributaires d'eux-mêmes seulement. Alfred Stevens, qui avait passé à travers Terburg sans rien lui devoir, ne devait emprunter au Japon et à l'Inde que des images extérieures. Elles furent, pour ce peintre de la vie du jour, la ressource d'un détail heureux : on le vit bien dans l'*Inde à Paris* (Collection de M. Schleisinger, à Bruxelles) et ses répliques, dans la *Dame rose*, le *Sphynx parisien* (du Musée d'Anvers), la *Visite* de la collection Cardon et celle de la collection Durand-Ruel, le *Masque* et tant d'autres œuvres absolues. Un ivoire ciselé dans les doigts, un petit éléphant houssé de pourpre sur un tapis de table, la grimace d'un visage de bois peint, un châle des Indes, un Boudha ou la Déesse Kouannon sur une étagère lui suffirent à parer d'une nuance de modernité amusée et futile un coin de salon où, du

même coup, pénétrait le goût soudain de Paris pour l'exotisme.

La distinction et la qualité du talent, à travers un labeur si considérable, se maintenaient égales, d'une maturité jeune et splendide. Il eut, rue des Martyrs, d'extrêmes bonheurs d'art : une vogue fertile et constante lui assurait l'Europe et l'Amérique. Ses toiles étaient une marchandise d'or que roulaient, vers des destinations lointaines, vers les pays des milliards, les paquebots. On contait le cas d'un gros marchand bruxellois montant la garde à la porte de l'atelier, de peur de surprises. Petit et Van der Donck étaient les puissances avec lesquelles il traitait. Il fut, dans ses bonheurs de vente, presque l'émule d'un Meissonier, payé, comme on sait, au prix des plus somptueux joyaux. On admira qu'à travers une fortune si rare, il conservât sa belle main indéfectible.

Il venait dans l'atelier une petite cour de comédiennes, de grandes dames, de connaisseurs, de poètes et d'artistes. Les femmes naturellement étaient là comme chez elles. Baudelaire, correct et rasé à l'imitation d'un acteur ou d'un clergyman, arrivait lire ses traductions d'Edgard Poé. Manet montrait quelque assiduité: il avait peint *le Guitarrero* (1861), *l'Enfant au chien* et *le Déjeuner sur l'herbe* (1863). Il avait vu Hals, Ribera et Goya. Sa vision du jour naturel, si extraordinaire par la suite, n'avait point encore abouti à ses suprêmes clarifications. Il admirait la technique brillante et spontanée de Stevens ; il n'adhérait pas à ses théories. Un jour il vint peindre dans le jardin de la rue des Martyrs le même motif qu'avait peint Stevens. Sans doute les contemporains durent trouver intéressant de les voir aux prises dans leurs entretiens sur l'art, l'un, massif, sanguin, souriant à travers ses coups de gueule, l'autre

pincé, acide et combatif. Justement Alfred Stevens venait de faire *La Femme au Bain*, d'un si clair frisson de vie. Manet, en 1869, donna *le Balcon* en attendant *le Portrait d'Eva Gonzalès* (1873), *la Dame à l'Éventail* (1873) et *le Bar des Folies Bergères* (1882).

D'un éclat de rire, d'un bruit de soies froissées, de la voix d'un Dumas jetant un de ces mots qui faisaient le tour des journaux, la rumeur profonde de la grande ville entrait. La fièvre, le petit vertige qui tournait les têtes agitait l'air autour du chevalet où tranquillement, à pinceaux sûrs, le maître peignait une de ces femmes qui étaient le rythme et la grâce du temps. Il ne s'arrêtait de peindre que pour griller une cigarette, mêlé un instant à la curiosité de cette vie de Paris qui passait.

Tout d'une fois ce fut la grande débâcle, les aigles trahies, l'Empire frappé au cœur, Paris se refusant à mourir. La France réclamait des bras : on fut des soldats et des héros comme on avait été des poètes et des artistes; Regnault, d'une balle, perdait la vie et le génie. Alfred Stevens se sentit bien alors le fils de la patrie martyre. Il écrivit à Arago, maire de Paris, pour avoir un fusil. Sa lettre est un cri tragique et filial : l'histoire la retiendra. La voici telle que la publia Etienne Arago dans *L'Hôtel de Ville de Paris, au 4 septembre et pendant le siège.*

Mon cher citoyen Maire,

Je n'ai pas voulu quitter Paris au moment du danger. Je me suis fait inscrire dans la garde nationale, 6e bataillon, 7e compagnie; mais on n'a pu me donner un fusil, je vous demande de me rendre un

grand service. Pouvez-vous me faire avoir un chassepot afin d'aller faire mon service sous les murs de Paris ?

Je suis à Paris depuis vingt ans; j'ai épousé une Parisienne, mes enfants sont nés à Paris, mon talent, si j'en ai, je le dois en grande partie à la France; vous le voyez, j'ai le droit de vous aimer et d'avoir, comme vous, la rage au cœur contre ces barbares éclairés au gaz.

A vous de tout cœur, mon cher Maire.

ALFRED STEVENS.

Et Arago ajoutait :

« Quelle leçon infligée aux artistes français qui allaient peindre, chanter, gagner de l'argent à l'étranger, pendant l'invasion de Bismarck! Celle de Brunswick n'en avait pas vu un seul déserter la Patrie... »

Les uhlans blancs passèrent sous les victoires mutilées de l'Arc; mais Paris ne mourut pas. La trombe dispersée, on boucha les trous de l'hécatombe avec une France nouvelle. La terre et la race travaillèrent à produire du pain, de la vie et du génie.

Le petit hôtel de la rue des Martyrs se rouvrit; le peintre se remit à ses chevalets; jamais sa main n'avait été plus légère. Mais tout de même quelque chose autour de lui restait changé : là-bas, avec les barbares, ainsi qu'il les nommait, était parti l'éclat de rire de la grande orgie. A l'arçon de leurs selles, les hauts Germains roux avaient emporté le spectre enrubanné de l'Empire. L'Idole, du moins, survécut à l'époque qui si follement l'avait aimée : la mode, le rythme extérieur peut bien varier, mais l'amour ne meurt pas, ni la femme. On la vit qui, avec des

mains de charité, pansait les blessures qu'elle avait faites.

Le peintre toucha à la maturité et à sa grande maîtrise. Il avait commencé par l'anecdote, le sujet romantique et sentimental, *l'Homme d'armes*, *le Mercredi des Cendres*, *la Mendicité tolérée*, *les Voleurs*. La seconde période correspondit à l'avènement de la femme : *la Visite*, *la Consolation*, *Tous les Bonheurs*, etc. C'est le temps du Stevens de la crinoline et des premières modes de l'Empire. Avec *l'Inde à Paris* se catégorise l'ère des paravents et du bibelot japonais ; il peint alors l'inégalable *Visite*, de la collection Cardon, et l'exquise *Dame rose* (Musée de Bruxelles), nuage de gaze où du rose de la jupe en transparence, toute la chair semble s'être rosie d'un ton d'aurore. C'est vers cette date aussi qu'il termine *la Rentrée du monde*, *la Dame en blanc, le Sphynx parisien, le Farniente* (galerie Leroy), *la Femme en jaune*, de la collection Guasco, *la Psyché*, et cette autre petite merveille de la collection Cardon, *Remember*, la femme aux cheveux jaunes et aux yeux verts, fringante et lassive au craquement de son corsage, avec la taille irritée d'une guêpe, la cambrure d'une amazone et presque, aux plis longs de sa jupe bouton d'or, la demi-nudité moulée d'une courtisane, un chef-d'œuvre, certes ! Çà et là les fonds sont encore un peu assombris ; il n'aborde résolument la claire et légère pénombre qu'à l'époque où il peindra ses femmes au bain, *Regrets et Souvenirs*, *le Masque, le Salon*, *la Tasse de thé* (collection Warocquié), *les Dames en visite*, à M. Durand-Ruel, d'une clarté, d'une fraîcheur et d'une sensualité admirables, *la Visite à l'atelier*, *la Fedora.*

Un jour, Vanderbilt, venu à l'atelier, s'arrêta devant une toile au chevalet.

— Quel prix?

— Désolé, répondit le peintre; mais le tableau ne m'appartient plus : il est à M. Petit.

Le milliardaire, passant à une autre toile, refit la même question qui reçut la même réponse. Il se dépita :

— Toujours M. Petit!

Un roi du dollar, comme lui, eût bien voulu ne pas arriver après les marchands.

Avisant une dernière toile, encore au travail, il s'informa :

— Et ceci? Encore à M. Petit?

— Celle-là est à moi.

— Ah! très bien! Et combien?

— Cinquante mille, laissa tomber l'artiste.

— Alors elle n'est plus à vous, mais à moi!

C'était ce *Salon* où, dans l'ambre limpide d'une après-midi d'été, qu'on soupçonne blutée par de diaphanes rideaux, se pressait une petite assistance de jolies femmes élégantes aux toilettes claires, blondes, beige, havane, miraculeusement symphonisées.

Le peintre, pour étudier à mesure ses effets sans altérer les morceaux déjà peints, avait imaginé de se servir de plaques en verre qu'il posait par dessus la toile ou le panneau et où il essayait ses tons. M. Roux, le collectionneur, vit une de ces plaques et fut émerveillé de la fraîcheur que la touche gardait sur le verre. Il voulut s'en rendre acquéreur. En poussant un peu le travail, l'artiste obtint une variante du tableau de M. Vanderbilt. La plaque, déjà émaillée d'un bouquet de touches et pareil à un éclat de vitrail par-dessus le fond du panneau, se mit à vivre d'une vie propre, peut-être plus souple, légère et brillante que l'œuvre originale. A la place de la texture serrée et du beau point de couture auxquels Stevens excel-

lait, ce fut comme la faufilure à vives touches d'une riche matière de soie, d'argent et de chair. On le sent heureux, au surplus, du sujet et de l'accent qu'il y met. C'est la période des visites, des five o'clock qui s'appelaient encore des « tasses de thé », des petits chapeaux bridés sous le menton des chignons haut torsés et de ce type de femme grasse, fraîche, blonde, toute la chair en fleur d'une nymphe de Rubens qui aurait troqué le hallier pour le monde.

En 1876, Léopold II commanda au peintre quatre toiles se rapportant aux quatre saisons. Elles eurent, au point de vue général de son art, une signification nette et définitive. C'était la nature en quatre tableaux : c'eût été du même coup les quatre saisons de la femme s'il n'avait plu au roi de ne posséder que des images de grâce, de fraîcheur et de jeunesse. Le peintre ainsi dut arrêter le cours du temps à l'automne, qui est plutôt l'arrière-saison et le déclin des splendeurs de l'été féminin.

On fut loin de l'habituelle allégorie.

Ces Quatre saisons se proposèrent quatre femmes modernes, c'est-à-dire quatre portions d'humanité à la fois et quatre morceaux de notre cœur. Elles eurent la beauté de leur âge et la première espérait, la seconde aimait, la troisième regrettait, la quatrième avait l'espèce de virginité vague et indéfinie de l'hiver. Chacune était préoccupée par le songe intérieur ; la vie, qui s'allongeait pour l'une, déjà s'abrégeait pour l'autre ou bien elle planait immobile au-dessus du rêve comme un ciel de juillet. Ajoutez, par la pensée, l'homme à ces femmes ; vous aurez quatre états différents de la vie contemporaine. L'homme en moins, elles restent comme la philosophie même de l'art du peintre ; c'est qu'il s'y apparaissait à soi-

même dans la plénitude de son sentiment de la vie et de l'œuvre peinte.

En variant par la suite ses figures, il demeurait encore fidèle à un sujet qui si heureusement l'avait servi. Il y a chez M. Sarlin, à Paris, une suite qui, comme celle-ci, est aussi le roman du cœur. Le peintre savait bien qu'il est des heures où l'on touche de plus près l'éternelle nature, même si ailleurs on eut de plus vifs bonheurs de main.

En vérité, ce fut une belle leçon d'esthétisme moderne. Les quatre femmes des saisons étaient des aspects de la vie de ce temps : elles avaient une âme, une famille, une histoire, précises toutes quatre comme des portraits. Il semblait qu'on allait les reconnaître et leur donner un nom. Une seule demeurait perdue dans son rêve et son mystère, la petite vierge du *Printemps*. « Celle-là, écrivais-je, est un parfum, une clarté, un songe : elle ferait croire au bonheur, tant elle est pure, et doucement une larme monte du plus profond de nous à la contempler, chaste, innocente, naïve, au milieu du frémissement des choses. Memling a eu de ces tendresses immenses ; aussi son nom vient-il naturellement à l'esprit devant cette sœur de ses vierges. La figure du *Printemps* est de celles qui ne périssent pas ; elle raconte un fait éternel à travers une physionomie transitoire. Elle a la virginité de la première femme modifiée par le type moderne. Elle est de tous les temps et de notre époque. C'est un chant qui date des lointains de la création, mais merveilleusement interprété sur un instrument de nos 'ours. Elle correspond à cette Rebecca de la Bible au bord du puits, attendant le fiancé du destin ; elle continue toutes les belles filles intactes de la légende et de l'histoire, et finalement elle est une des dernières vierges de la peinture.

« Cette gloire était réservée au peintre des femmes amoureuses : de la même main qu'il a pétri la chair sensuelle, grasse et désirable de ses Magdeleines, Alfred Stevens a fait la femme avant l'amour, c'est-à-dire la page sans tache où rien n'est écrit. Son œuvre est donc complet. »

Le feuillet tourné, c'est *l'Été*. Tout le printemps a fleuri. La marguerite que la vierge du *Printemps* tenait entre ses doigts, symbole des aspirations à l'amour, a fait place, dans les bras de la femme, à une gerbe de fleurs étalées. C'est le commencement de cette maturité qui tout à l'heure se fera voir dans *l'Automne*. Les gourmandises de la vie font reluire ici la personne entière; le sang court plus vite; la peau a des frissons dorés et chauds; elle est comme un beau sourire dans la splendeur des jours.

Alfred Stevens sait choisir ses modèles : celle-ci a l'âge de l'amour et des sens; le baiser flotte à sa bouche; sa chair est moite, potelée et lumineuse. On sent que la vie ne l'a pas encore troublée; autour d'elle l'air est chargé de sensualités prometteuses. C'est l'histoire d'un cœur et rien ne ressemble moins à l'allégorie. Je crois bien, du reste, qu'il n'y sacrifia qu'une fois, c'est lorsqu'il peignit, pour la galerie Warocquié, *l'Amour nouveau*. Une femme, blonde comme le printemps sous ses gazes de deuil, s'y regarde, dans un miroir, renaître au désir des choses heureuses, tandis qu'un petit amour, des ailes au dos, soulève le tapis de la table sous lequel il s'était tenu blotti; c'eût été le caprice charmant d'un Fragonard si, à l'accent et à la modernité, ne se fût reconnu un rare et prestigieux Stevens. Le badinage galant n'est pas dans ses goûts. Il n'a ni le sourire pimpant d'un Chéret ni le rire diabolique d'un Rops. Ses femmes sont sérieuses, même dans l'amour : rien ne res-

semble moins à la courtisane et à la fille entretenue, quoi qu'on ait dit. Quand plus tard, pour le Musée de Bruxelles, il peindra la dame en noir assise devant la mer, près de ses enfants, c'est encore une veuve, mais on sent bien que celle-là restera fidèle aux serments par-delà la mort.

Son art, toutefois, n'est non plus dans les larmes que dans le rire; il est à mi-chemin des sentiments excessifs. C'est la sensibilité des maîtres vraiment humains. Il ne l'étale pas; il peint la douleur sans la grimace; le spasme est à l'intérieur; ce n'est pas une comédie qu'il joue; il croit trop bien à la sincérité de ses personnages et de leur souffrance pour n'être pas sincère lui-même. Si quelqu'un, en regardant *l'Automne*, n'en a point ressenti l'évidence, s il n'a point senti se communiquer le froid grandissant qui entoure cette désabusée, si dans ces pâleurs, ces yeux immobiles, ces mains crispées qui semblent vouloir arrêter l'agonie d'un cœur, cette bouche tordue au pli de laquelle expire un sanglot, il n'a point éprouvé l'accent d'une souffrance qui s'abandonne, c'est que lui-même n'était point fait pour l'amour. C'est bien là une femme qui a aimé, qui aime et qui en restera à jamais touchée; il semble que le livre qu'elle presse contre son sein est bien le livre de sa vie : il est fermé et ses regrets peut-être lui viennent de ce qu'elle n'a pu le lire jusqu'à la dernière page. Aucune visée, du reste, à la littérature : c'est l'œuvre d'un peintre qui s'en défendit toute sa vie et pour qui la couleur est le mode de sensibilité essentiel. Elle est la clef de la symphonie et elle est aussi la clef des cœurs. Elle lui sert à suggérer l'état des âmes et de la vie.

Dans *le Printemps,* elle se nuançait au bleu lilas, candide, élyséen, aurorisé d'une rose fleur de pêcher. Dans *l'Été*, une couleur de soleil et de joie, avec la

robe éclatante, le rire de la bouche et des yeux, l'ardent midi des arbres exprimait une illusion d'éternité. Mais dans *l'Automne*, le paysage, la robe, la pâleur mate d'un teint de brune concertent une tonalité sourde, des accords feuille-morte, une couleur de mélancolie qui devient la dominante du tableau.

Une telle réalité substituée aux rites de l'allégorie fut pour le temps une théorie encore hardie. Millet, ayant à peindre aussi les Quatre saisons, donnait bien aux bergers de Virgile le visage des jeunes paysans de Barbizon, mais sans renoncer tout à fait aux mythologies. Alfred Stevens, lui, alla jusqu'au bout de son idée; en peignant l'alternance des saisons, il n'entendit peindre que des femmes et celles-ci à la fois furent les âges de la vie et les âges de la nature.

Seul, *l'Hiver* garda la moiteur capitonnée des boudoirs. Ce fut encore là le signe de ce bon sens et de cette logique foncière desquels il ne se départit jamais. Une femme des champs se risque dans la neige; mais c'est à peine si la mondaine effleure celle-ci du pied en descendant de voiture. C'est pourquoi la jolie image de *l'Hiver* est debout devant la psyché de satin de givre, dans un appartement clair comme la neige.

CAMILLE LEMONNIER.

TRISTESSE AU PRINTEMPS

I

Etait-ce le retour de ton enfance encore
Ou n'était-ce aux coteaux que l'ombre d'une aurore
Cette heure si parfaite où l'intime ferveur
Qui luit comme une lampe au secret de ton cœur
Exalta ton désir de multiples jeunesses
Au point qu'il en sourit de s'appeler tristesse.
Car Tristesse est pour toi la lampe familière...
Elle est pareille à l'heure où la grâce plénière
Des flottes d'or du soir illuminait ton toit,
Elle est l'obéissance et l'instinct à la fois,
Elle est comme des mots éteints que l'on devine,
Elle a le goût du vent au sommet des collines.

II

Elle était donc pareille à celle qui oublie
La route entre les pins où ton pas l'a conduite,
Elle était cet effroi des printemps dissolvants
Dont la tendre âcreté met aux lèvres du sang,
Elle était l'atmosphère aux tourelles des villes
Qu'entourent d'ivres vols les colombes agiles,
Elle était ce qui fuit aux horizons des Flandres,
Qu'on ne discerne pas dans l'humide méandre

Des canaux endormis et du rêve d'un cœur
Trop sagace à nourrir d'illusoires bonheurs.
Son triste souvenir n'est peut-être qu'un peu
De ce vivant silence inventé par tes yeux,
Peut-être le regret de la longue lumière
Qui liquide égouttait du soir aux seuils de pierre,
Lorsque tirant à soi le dur loquet criard
Elle avait pour cette heure un suprême regard.

III

Oublie. Entre chez toi. Allume la Noël
Des lampes de toujours et que l'ordre habituel
Des livres et des fleurs et du bruit de ta vie
Corresponde en secret à tout ce que tu nies.
Prends donc cet heureux air qui convient à qui peut
Abandonner beaucoup en possédant très peu,
Regarde la chaleur gonfler d'air les rideaux,
Songe à la neige, songe à l'absent, songe à l'eau
Qui débordait du puits et où trempant la main
Tu goûtas de la nuit le noir et triste vin.
Elle est bien oubliée, elle est morte, dis-tu,
A ce destin soumis aux tranquilles vertus?
Arrête encor les yeux aux objets familiers...
Allons, regarde, elle est debout près du foyer.

IV

Pouvait-elle mourir cette ferveur active,
Cette lumière, ce feu, ce pas — non, revivent
Tant d'heures de péril immortel et joyeux —
Est-ce pour ne pas voir qu'on te donna des yeux,

N'est-ce pas pour brandir de jeunes oriflammes
Que les mots sont ici poignants comme des flammes
Et tout cet incendie, enfin, cet incendie
Ne va-t-il te créer une conscience hardie?
La nue a contourné la flèche du clocher,
Le noir vol des corbeaux a heurté le rocher,
La rue au clair soleil frémit d'or et de glaces,
D'héroïques chevaux, l'un l'autre se dépassent,
Le gui sec va flamber chez le superstitieux,
La faux va s'aiguiser et se graisser l'essieu,
Le paysan saisit la bèche étincelante,
La terre va bondir radieuse et fumante,
Dans le soir orageux la mère chantera,
L'enfant vers la lumière abandonne les bras.

V

Oh poursuis le poème que tu laissas hier.
Tu vois ces simples faits dont l'enchaînement fier
Ajoute à chaque instant au poids de la beauté.
L'immense cri du monde en eux s'est répété.
Pèse donc l'univers dans ta main et rends grâce
A ce règne d'amour dont tu cherches les traces
Sans attarder ton rêve à l'unique journée
Dont l'ombre blanche fuit au sillon de l'année.
Peut-être l'étrangère oublie déjà ta voix,
Peut-être ce printemps ignore son émoi
Peut-être ce beau sol méconnait ta ferveur,
Peut-être la douleur a raillé la douleur...
Sois brave cependant. — De cet instant si fier
Le vol blanc s'abattra dans l'enclos de tes vers.

VI

Alors que tu peux voir dans l'ombre qui descend
Filtrer aux toits de chaume un campagnard encens
Tu peux bien concevoir ta frèle sensation
Étendant dans cette heure une main sans fiction.
La cabane s'endort sous le pommier sans fruit
Où comme une eau d'hiver le givre blanc reluit,
La route a résonné sous un pas solitaire,
Au fond de la vallée un village se terre...
Tends les mains à ton tour, l'ombre froide les tient.
Souris avec amour au message qui vient.

TRISTESSE AU JARDIN

I

Toi pour qui j'imageai de sereines détresses,
Toi que j'ai soutenu de mes strophes pareilles
Aux ruches des jardins bourdonnantes d'abeilles
Souris à ma maison qu'habitera Tristesse.

Car Tristesse est bien là, souriante et tranquille,
Assise près de moi et me parlant de choses
Que j'ai faites pour elle et dont elle fut cause
Et qu'emporte à présent l'ombre d'un ciel mobile.

Entre chez moi et va donner la main à celle
Qui est là t'attendant et la voyant si belle,
D'un geste simple et fier, sans parler offre-lui
La lourde rose où saigne encor de cette nuit.

Prends place près de nous, peut-être elle dira
Quelques mots courageux qui te feront pleurer
Par elle tout sera d'un enjouement sacré
Pendant que la journée auprès de nous vivra.

II

Dans l'accablant midi nous irons familiers
Conversants et joyeux dans les rues du village,
Le soleil sentira la grange et le hallier,
Au loin on entendra de rustiques attelages.

Tristesse songera devant cette heure ardente
Et le jour lissera comme une aile ta joue,
Cependant que des yeux suivant la vigilante
Et rapide douceur des vols qui se dénouent
Blancs dans tout ce soleil pour se rejoindre inquiets
Au-dessus des vergers et des hauts toits violets
Tristesse sourira de te voir souriante.

III

Tristesse restera au jardin à causer.
Près de moi méditant quelque rythme nouveau
Tu verras le chemin dans le soir enlacer
Ses courbes et l'averse au vol blanc des bouleaux.

Ami, mon pauvre ami, la douleur est ton bien...
Pourquoi frémir, la pluie est tendre, et convaincante,
La maison est vivante et ton ferme maintien
Est une chose belle à jamais et fervente.

Ami, mon pauvre ami, souriras-tu du temps
Où nous lisions des vers et où lourds de sanglots
Nos cœurs en évasion bondissaient dans le vent
Du côté des bois frais et du bruit des hameaux?

La féline chaleur satisfaite ronronne,
Tristesse rentre et grave et jeune te présente
Une rose glacée, une rose poignante,
Une rose de pluie et d'orage et d'automne.

PROSPER ROIDOT.

LA TERRE PASSIONNÉE

Paul Nisse liait un fagot de branches mortes ; il entendit marcher sur le sentier qui traversait la futaie. Les massifs d'aulnes, les cépées de saules, les noisetiers et les chêneaux cachaient ce paysan aux regards des passants. La vie verte des feuilles s'épanouissait et odorait ; une humidité ancienne se dégageait du sol. Entre les branches d'un hêtre descendait la lumière du ciel.

Paul se tint coi, soufflant à peine.

Deux hommes parlaient :

— Il n'osera plus revenir...

— Oh ! Je le chasserais !

— Le mauvais drôle !

Un pas hâtif frappait la terre. C'était le pas de l'homme qui marchait le premier. Son compagnon s'arrêta. Parce qu'il n'était plus suivi, l'autre demeura à son tour immobile.

— Les filles deviennent de jour en jour plus folles.

— J'enfermerai ma fille !

— Aucune serrure n'est assez solide !

Ils se turent. Les trois notes d'un loriot volèrent au-dessus des taillis, le vent coula avec un clapotis léger dans le feuillage, le soleil miroita à la cime des arbres et s'éparpilla sur les mousses.

L'un des deux hommes sortit de son silence :

— Voilà ! Si le temps changeait, je ne me plaindrais pas... La fenaison était superbe, mes foins sont rentrés.

Il s'interrompit :

—Viens donc, à quoi bon se faire du mauvais sang?

L'autre jura. Ils s'éloignèrent.

Le paysan, dans le bois, écouta longtemps. Ses sens vibraient. Le frôlement d'une mouche contre une brindille devenait perceptible à son ouïe. Ses yeux fureteurs, dans des orbites petites, se cachaient sous des paupières légères, frémissantes, qui battaient au moindre émoi. Ces yeux-là, dans la pénombre comme dans l'azur, gardaient la même acuité.

Il poussa la tête hors d'une touffe de genêts énormes. Le sentier était vide. Très vite, il hissa un fagot sur son épaule et courut. Ses gros souliers glissaient dans le sable, étouffant tout bruit ; il se courbait. Avant de gagner le chemin qui avançait en pleine clarté vers la campagne, il scruta les alentours et, bondissant dans le soleil, il atteignit aussitôt sa maisonnette. Il ressortit. Il revint quelques minutes plus tard apportant, en une brassée, trois fagotins de ramilles.

La casquette galonnée du garde champêtre ne l'avait pas inquiété aujourd'hui. Paul Nisse, après avoir serré dans l'appentis son butin, alla s'asseoir devant la porte de la cabane. Des seigles blancs penchaient leurs épis de l'autre côté de la haie de charmes qui entourait son jardin, un champ de trèfle veloulait la glèbe près du bois, et les grands arbres mariaient avec le firmament leur couleur éclatante. Des choux, dans le potager, ouvraient à l'heure chaude un cœur ambré, que des feuilles frisées et grasses enveloppaient de fraîcheur. Les pois ramés s'enlevaient, légers et tendres, dans le rayonnement de la nue; la brise agitait leurs cosses pareilles à d'étincelantes émeraudes. Paul Nisse fit le tour de son logis. Un chien jappa dans sa niche et se précipita. Il s'étranglait au bout de la chaîne. Le paysan caressa son chien qui lui lécha les mains. La bête avait le poil jaune, sa langue s'égouttait et son regard riait. D'ici, Nisse voyait le village, et, sans le vouloir, il arrêtait aussitôt ses yeux sur une ferme claire dont les tuiles rouges verdissaient. C'était une maison plus large et plus haute que les habitations voisines. Paul distinguait les pigeons sur le toit

de la métairie; ils s'envolèrent et, un instant, ils giroyèrent autour du clocher de l'église et de son coq vermeil. Le paysan entendit qu'une voix s'élevait dans la cour de la ferme. Il se sentit subitement vivre davantage. L'un des battants de la porte-charretière s'ouvrit et une femme avança dans la rue. Il aspira l'air chaud comme s'il eût touché les lèvres de sa mie. Son corps eut un frémissement, et il ne se reprit qu'après la disparition de cette femme.

Paul Nisse baigna ses yeux dans la lumière qui ondoyait le site. Du haut de la colline, où sa cabane tenait au sol, il découvrit la brousse lointaine, les bruyères encore vierges, et dans la solitude les reflets d'un marécage, pareil à un miroir brisé, entre des roseaux gris. La colline descendait lentement vers le village; les céréales mêlaient sur sa pente les richesses de l'été. L'autre versant se couvrait de bois et longeait des prairies.

Ce paysan restait là, figé dans le soleil, la tête nue, ses cheveux brûlants, et il songeait à celle qui l'aurait suivi n'importe où, loin du pays et du ciel natal. D'avoir entendu tout à l'heure, dans le bois, le père de Maria en proie à la colère, il éprouvait une sourde jouissance. L'homme qui accompagnait le fermier était ce Stinus, un pacant d'une ladrerie proverbiale, et dont l'épouse jolie se laissait embrasser par un chacun, au temps des fièvreuses kermesses. Il haussa les épaules, secoua sa tête brune, et s'enorgueillit d'être aimé de la plus belle, malgré tout ce qui aurait dû détourner la jeune fille de ses avances. Elle avait du bien! Paul sifflota. Avec les vingt-trois verges de terre arable et les solides muscles qu'il devait à ses défunts parents, le paysan se tirait d'affaire. Par surcroît, les taillis étaient proches; lièvres et lapins y couraient docilement dans ses collets. Nisse fit un peu le faraud pour sa propre satisfaction. Il se remémorait le temps de son service militaire. Les femmes de la grande ville... Hé! le cajolaient-elles!... Il s'avoua néanmoins que son cœur ne le suivait point là-bas. Le meilleur de lui-même était resté dans la contrée originelle, et nul plaisir n'avait pu adoucir ses cuisantes nostalgies.

Le couchant devenait rose, l'ombre de la cabane s'allongeait, le soleil remplissait le ciel d'une lumière plus dorée et pourtant moins intense. Paul se rassit devant sa porte.

Les hirondelles qui nichaient sous son toit partaient à travers le ciel immense, devenaient aussi petites que des mouches, tournoyaient, plongeaient dans le gouffre bleu, et revenaient d'un vol oblique à la chaumière du paysan. Leurs jeux le distrayaient, il laissa son esprit suivre les méandres capricieux des oiseaux de grâce et de bonheur; aucune inquiétude ne le hantait.

Le crépuscule arriva, la première étoile se fixa, comme une topaze, dans le fond du soir. Paul Nisse soupira. Il ressentait à présent une lassitude, presque une tristesse. La nuit avait fermé l'occident. Il contourna de nouveau son logis et contempla le village. Une croisée de la métairie s'illumina. Partout, à droite, à gauche, les lampes jaunes brillèrent derrière les vitres des maisonnettes. Le silence cheminait sur les routes. Des senteurs pénétrèrent Paul, elles montaient d'un champ de lupins qui bordait la chaussée, au bas de la côte.

L'âme du paysan connut une ivresse soudaine. Encore une fois, il ne songea plus, sa pensée se replia; il vivait, ouvert à la beauté du soir, comme une plante, comme une fleur. Jamais les livres ne l'avaient instruit. Nisse existait et jouissait dans sa chair et son entendement confus, parce que la terre lui était bénévole, parce qu'il avait grandi dans la contrée propice. Les lupins parfumaient l'ombre, toutes les étoiles luisaient au ciel; le village reposait. Nisse, la tête un peu vague, haussa le loquet de sa porte. Il négligea d'allumer sa lampe et il se déshabilla aussitôt. L'ombre était vaporeuse, la lucarne de sa chambrette ouvrait sur l'infini. Il s'étendit et pressa son cœur, dont les battements rythmaient la sérénité divine de la nuit.

L'homme dormit sans un rêve, un souffle lent traversait ses poumons et soulevait son ventre. Il porta les deux mains à son front quand le soleil resplendit contre les carreaux de sa fenêtre. Il fut debout;

joyeux, rose et blanc parmi l'argent fluide du matin, il plongea la figure au fond de l'eau claire qui débordait d'une cuvette; il s'amusait à voir sur sa poitrine des gouttelettes nacrées; il frissonna au chatouillement de l'ablution et, à peine vêtu, il descendit au milieu des premiers éclats du jour.

Des flocons de brouillard pendaient aux arbres du bois, le village remuait dans une buée translucide, l'horizon traçait un cirque neigeux. Dans la conscience de Paul Nisse une ferveur chantait. Il vit deux grands garçons qui venaient à lui et, ne pouvant plus se taire, il leur cria d'un accent passionné :

— Bonjour! Le ciel nous veut du bien! J'arrive! j'arrive!

Les trois paysans se rejoignirent devant le champ de seigle de Paul Nisse. Ils avaient apporté des faux à ramassettes et allaient profiter, avec une hâte goulue, des largesses du rayonnant été.

— Avez-vous jamais vu de plus beaux blés?

— Quand tu viendras nous assister, Paul, tu trouveras que notre champ vaut amplement le tien!

Déjà les camarades se débarrassaient de leurs vestes, les chemises de flanelle enveloppaient moelleusement des torses polis, découvraient la peau de leurs bras et s'échancraient sur leur poitrine, tandis qu'ils aiguisaient l'acier bleu des faux.

Tous trois entrèrent ensemble dans les blés, et un premier andain, droit comme la corde d'un arc bandé, couvrit l'éteule.

— Une odeur de pain!... balbutia Nisse.

— Nous aurons fini avec le jour, dit le plus jeune des compagnons, dont la tête blonde disparaissait sous les épis penchés.

Ils ne se parlèrent plus. Le soleil gagnait le zénith. La terre devenait brûlante et les seigles bruissaient comme une flamme. Des nielles, des camomilles se mêlaient aux pailles claires des javelles.

Parfois, les faucheurs interrompaient l'élan de leurs bras et le balancement de leurs reins. Ils passaient le coude sur leur front mouillé, et puis ils ravivaient le tranchant des outils, ils donnaient le fil

à l'instrument avec un long morceau de bois qui faisait sonner l'acier.

A midi, une fille pouponne apporta le café et les tartines aux deux camarades de Nisse. Lui-même avait été prendre dans sa cabane un chanteau de pain bis, frotté de fromage blanc; il y mordait déjà en revenant vers le champ. Il tenait aussi à la main une bouteille de genièvre.

— On a fait de la bonne besogne, remarqua un garçon.

— Je vous rendrai ça! promit Nisse.

La fille, qui restait debout à les regarder, s'exclama :

— De beaux hommes comme vous travaillent tant qu'ils veulent!

Elle appelait les yeux de Paul; il ne répondit pas, mais les autres le secouèrent :

— Allons! la goutte à Bette! la goutte à Bette!

Elle aspira l'odeur de l'alcool, et parut tenir un diamant au bout de ses doigts rugueux, quand elle leva le verre à la santé des moissonneurs.

— Reste avec nous, fit le blondin, en caressant de ses yeux chauds les joues potelées de la rougeaude. Tu noueras les gerbes.

— Et la patronne, que dirait-elle?

— Reste, répéta le paysan, qui se rapprochait d'elle.

La luronne sentit son haleine et devina ses intentions, elle se sauva en riant. Ses mollets nus parurent tout blancs sous l'envolement de sa jupe.

— Les femmes! dit le jeune gars. Les femmes!

Ils se laissèrent enlacer par les souvenirs. L'horizon vibrait, les ondes du soleil couvraient la campagne, l'éther brûlait. Près d'un hêtre, aux feuilles crépitantes, les paysans dormirent. Une bouffée rouge leur montait au visage, et Nisse, inconsciemment, étreignait la glèbe d'un geste d'amour. Il avait la bienvoulue, la jeune fille du village, la tendre Maria, dans le cerveau, dans le cœur, dans le sang. Il rêva, il parla, il s'exalta et, debout, il ouvrit des yeux étonnés à la lumière ardente, à la lourde splendeur de cet après-midi.

Les camarades reprenaient les outils. Ils gardaient dans leurs figures une fièvre. Ils travaillèrent nerveusement, la pensée ailleurs. Lorsque les derniers épis furent tombés, ils formèrent des bottelées, ils dressèrent des dizeaux. Une fois, Nisse demeura un long moment avec une gerbe entre ses bras. Le soir les surprit toujours à la besogne. Ils burent, avant de se quitter, au goulot de la bouteille d'alcool, et l'un des rustres rompit le mystère de ses pensées :

— Je voudrais rencontrer mon amie...

Les autres dirent les mêmes paroles.

Le souffle léger de la nuit les frôlait. L'ombre sembla profonde et souple. Une vie secrète se devinait, fervente encore dans la ténèbre.

La bouche de Paul Nisse prononça :

— Maria !

Les paysans tressaillirent, leur lassitude les troublait. Nisse dit à haute voix :

— J'emmènerai Maria !

Les deux compagnons partaient. Ils partaient vers l'inconnu, continuant le songe de la nuit chaude. Leurs pensées flottaient sur la glèbe harassée, l'ombre mêlait leurs souvenirs, et sans doute, ce soir, toutes les sollicitations de leur esprit émanaient-elles de la terre, pantelante sous le nouveau feu du ciel...

Nisse s'éveilla, le lendemain, quand le petit jour trembla au-dessus des bruyères lointaines. Il s'étonna de ne pas avoir rêvé et, par les champs entourés de haies, le long des trèfles mouillés, des luzernes exhalant la rosée, des avoines plus vertes de l'humidité nocturne, en suivant les frais sentiers qui traversaient des massifs d'acacias, — l'aiguail s'égouttait à leurs feuilles, — il se rapprochait du village. Sa jeunesse vivait la jeunesse du matin. Les oiseaux chantaient en son cœur comme sur les branches. Toutes les petites vierges dans leurs petites boîtes vitrées, au bord du chemin, lui souriaient ; il les saluait en touchant la visière de sa casquette. Le pays s'éclaira d'un grand rayon d'or, et dans quelques chaumières les paysannes allumaient déjà l'âtre. On voyait des toits où floconnait la fumée bleue.

Maria se lève ; elle pousse les volets de sa fenêtre

qui, à peu de hauteur du sol, regarde la campagne. Ses cheveux transparents glissent sur ses épaules, sa gorge se découvre légèrement. Il fait si beau, si bon... Ses narines roses remuent ; à travers sa chemisette, elle sent la pureté de l'air nouveau, et laisse tremper ses bras nus dans l'aurore ; sa chambre se remplit de parfums. Maria s'oublie et se penche longtemps à la croisée. Il faut que la métairie reprenne le travail de la veille, pour que la jeune fille redresse la tête à ce bruit.

Elle arrête un cri. Sous sa fenêtre, Paul Nisse lui sourit, lui tend les bras et la touche presque. Une pudeur charmante, une sensation à laquelle la bachelette se complait, la tient palpitante au milieu de sa chambre. Comme elle se sent rougir, et comme sa poitrine bat cependant d'un heureux émoi ! Mais derrière la porte, le fermier appelle. Ce vieux homme a senti, lui aussi, un renouveau dans ses veines ; c'est d'une voix joyeuse, croyant réveiller sa fille, que le paysan crie : « — Debout ! Debout ! Il y a péché à paresser quand le temps est pareil, bien sûr, aux meilleures journées du paradis ! »

Maria, joignant les mains sur sa gorge, se rapproche de la fenêtre :

— Tu reviendras plus tard... Tu reviendras ce soir.

Elle hésite un instant, et puis :

— Oui, le fermier veut être demain à la foire de Tongres. Il partira cet après-midi...

Et tandis que le sang lui chauffe le visage :

— Nous serons seuls !

Nisse n'a pas trouvé de paroles pour exprimer son bonheur. Il regarde Maria, il la regarde et la voit encore, lorsque la jeune fille a disparu. Ses paupières vibrent... Il se trouve désorienté dans le paysage des champs et des haies, devant la blanche métairie. La route du village, il la suit, sans trop savoir où il ira. Et près de la porte charretière, un homme de haute stature, à la tête chenue, le considère avec des yeux soupçonneux. Nisse ne l'a point aperçu, il retrouve les sentiers serpentant par la campagne.

Hendrik Onkel ne fait aucun mouvement. Si Paul

disparaît derrière les clôtures verdoyantes qui pro tègent chaque labour, il attend que le paysan réapparaisse et son regard aigu brille alors comme une lame.

— Maria, appelle-t-il, Maria !

Nisse n'est plus visible. Hendrik longe les murs de la ferme, s'arrête sous la fenêtre de sa fille et observe le sol. La route sèche et plane ne garde pas de trace.

— Maria ! répète-t-il, devenant colère.

La paysanne avance dans le cadre de la croisée sa figure tendre et ses cheveux dorés; elle interroge tranquillement :

— Que me veux-tu, père ?

L'emportement du vieillard s'amollit. Il ne résiste plus à cet épanouissement de jeunesse, et tandis qu'une fierté lui prend le cœur :

— Tu ne travailleras pas aujourd'hui ? La basse-cour s'inquiète, petite, et l'étable est en rumeur !...

Après cette journée de la veille où le soleil torride faisait flamber et le ciel et la terre, voici que les heures montaient dans l'azur portées par la brise. Les feuilles des arbres arrêtaient un instant la lumière qui passait avec le vent, et les ramures miroitaient, vertes et argentines ; les champs ondulaient, ayant des grâces vivantes, des mouvements voluptueux. Un sentiment de vaillance et de joie venait aux hommes. La terre leur communiquait ses nouveaux émois. Des volées d'oiseaux s'ébattaient dans le ciel diaphane. Il semblait parfois que le soleil luisait au milieu d'un immense saphir. L'astre ne déferlait pas en vagues incandescentes, il avivait aujourd'hui l'éther azuré. La nue bleuissait profondément partout.

Maria, comme les filles de ferme, comme son père, comme Stinus qui traversait précisément la cour, aspirait l'air et se sentait une ardeur inconnue. Le bien-être de l'instant oignait ses membres et stimulait son corps. Une hâte au travail, un besoin de se livrer à la tâche, pressaient les femmes rieuses. Le cheval noir, qui revenait des champs et traînait une charrette pleine de pailles blondes, hennit et s'ébroua. Un valet campé dans les grains faisait claquer

son fouet, pour le plaisir d'entendre les échos qui répercutaient le bruit entre les murs de la métairie. On eût dit une salve de fête. Le cheval râclait les pavés, toutes les poules fuyaient, dans l'ombre violette de l'étable une vache cessait de mâcher le trèfle, et des fleurs collaient à son mufle humide et blanc.

Hendrik Onkel tenait Stinus par l'épaule, il le secouait, et plaisamment :

— Tu ne viens pas te plaindre, selon ton habitude ?

Mon Dieu, pensait Stinus, c'est vrai que je voulais lui porter mes chagrins, et c'est vrai que je suis moins triste depuis tantôt...

Le cheval refusait d'entrer à l'écurie ; la fraîche clarté ruisselait sur son poil, le rendait brillant comme un écu neuf.

— Hop ! hop ! criait le charretier.

— Hep ! hep ! disaient les femmes.

Onkel courut et, à mains plates, il lui tapa sur les cuisses ; le paysan perdit sa casquette, ce qui fit rire aux larmes tout le monde.

Stinus avala la fumée de sa bouffarde et essuya ses gros yeux. Il toussa avec des mines grimaçantes.

Le fermier, revenu près de son camarade, constatait :

— Eh bien, je comprends que ton épouse ne te trouve pas beau tous les jours !

Stinus montra une figure mauvaise :

— Je comprends, moi, que ce gaillard de Paul Nisse trouve ta fille à son gré !

Il s'en allait, bougonnant.

Onkel le laissa partir. Les paroles de ce mari balourd ne le touchaient guère ; il ne voulait plus prendre de souci. Les fumiers étaient pleins de lueurs mordorées. Maria apparaissait et disparaissait, munie de seaux en fer blanc où le lait écumait. Midi sonna dans la cuisine et, en même temps, le clocher de l'église annonça l'heure. Les filles rieuses pénétrèrent à l'intérieur du logis, elles ramenaient les manches retroussées de leur corsage sur leurs bras rouges et sains.

Hendrik Onkel envisagea sa fille. Si elle lui avait

parlé de Paul, il l'eût écoutée sans se mettre en colère. Cette idée n'effleura point son esprit. Maria était une enfant obéissante, et il y avait trop de gaîté dans l'air pour songer à des éventualités fâcheuses. Il décidait :

— Je me dirigerai sur Tongres vers les deux heures. Nous ne devons pas fatiguer le bétail. Tu te tiendras prêt, ordonna-t-il au domestique, qui soufflait dans son assiette.

Maria fixait son père de ses prunelles claires, et quand leurs regards se croisèrent, elle témoigna d'un affectueux abandon.

Le fermier se léchait les lèvres ; il fronçait ses sourcils, car les derniers préparatifs du voyage lui remplissaient à présent la cervelle. Machinalement, il bourrait sa pipe de long tabac.

— Vous pousserez, ce soir, les deux verrous de la porte, fit-il, en entrant dans la pièce voisine.

Cette fois, une méfiance aiguisait l'éclat de ses yeux ; ceci ne dura qu'un moment. Les préoccupations du départ le ressaisissaient.

Le valet amena, dans la cour, les deux génisses destinées à la vente. Elles étaient attachées par les cornes. Déjà le garçon les touchait de son bâton, tirait sur la corde et poussait des cris inutiles.

Onkel, vêtu d'un sarrau qui battait sa culotte grise, chaussé de souliers énormes et coiffé d'une casquette de soie, très noire sur ses cheveux blancs, rejoignit le domestique. Il marchait plus droit que jamais. Les gens allaient s'extasier à son passage ; il le savait. Et d'ailleurs ses aumailles valaient le bétail de Hesbaye, elles lui rapporteraient sûrement un gros prix. Hendrik croyait entendre les rustres, devant leur porte, qui se diraient les uns aux autres : « — Voyez donc comme le fermier garde une allure jeune, malgré ses soixante-six années ! »

Il n'avait pas eu besoin de s'engager entre les maisons du village afin de susciter ces admirations. Les servantes ressentirent soudain un grand orgueil à servir un maître de pareil aspect. Elles coururent vers les étables, le zèle les soulevait ; leur condition sembla enviable. Cette maison du fermier Hendrik

gratifiait de dignité tous ceux qui travaillaient à sa richesse. Litières et auges, vacheries et porcheries, le four à cuire, les granges et la laiterie furent empreints d'un caractère solennel, et il fallut que le riant soleil vint retrouver les filles au fond de l'étable, pour qu'elles reprissent leur enjouement familier et leurs libres allures.

Maria se retirait dans sa chambre. Elle s'était assise et jouissait de sentir battre sa gorge contre sa main. Mon Dieu, il ne tiendrait qu'à elle de connaître le secret d'amour... La jeune fille regardait Paul Nisse dans sa pensée, et le reconnaissait pour maître. Elle se leva avec une révolte qui lui arrivait de l'esprit et non de l'âme. Cet homme ne lui imposerait pas sa loi! Maria décidait de ne plus l'attendre, et de fermer sa fenêtre ainsi que son cœur. Après s'être lavé le visage, elle vit que l'air s'assombrissait. N'était-ce pas l'approche de l'orage, ce ciel pesant et menaçant qui la troublait? L'atmosphère se chargea d'une poussière rouge, la nue devint livide. Maria pressait ses tempes endolories, sa poitrine déchirée. Elle voulut se convaincre que cette souffrance physique résultait de sa résistance aux desseins de son imagination, et elle consentit à tout. Les senteurs violentes de la terre entrèrent dans sa chambre, le vent souffla, une pluie éclatante remplit le ciel. Elle respirait plus librement. L'orage avait fui. A travers le réseau de la pluie brillait un coin d'azur.

Elle entendit des claquements de sabots sur les dalles de la cuisine et poussa la porte. Les deux filles de ferme étaient trempées jusqu'aux os, mais s'amusaient de l'aventure.

— Maîtresse, l'averse nous a surprises dans le pré aux saules.

— Nous courions, nous courions! Le trajet n'est pas long, on pourrait cependant tordre ma chemise!

Maria se mit à rire bruyamment. Sa physionomie se contractait malgré la gaîté de ses lèvres. Les filles grimpaient sous le toit pour changer de vêtements dans leurs chambrettes; elle jeta au fond de l'âtre des bûches qui firent s'envoler un essaim d'étincelles.

Elle décidait d'attendre les événements, sans les prévoir, sans arrêter sa conduite. Les flammes s'allongeaient dans la cheminée, le feu ronflait. Le jour commençait à baisser et le foyer devenait resplendissant; les cuivres qui pendaient au mur renvoyaient sa fulgurance. Un chat se frottait contre les jambes de Maria. Celle-ci s'engourdissait peu à peu. Toute la maison parut s'assoupir. Les servantes rentrèrent et couvrirent la table, elles étaient moins prestes et elles ne parlaient plus. Par la croisée, que les filles avaient ouverte, arrivaient les émanations de la paille mouillée et de la mare remuée. De nouveau, entre le ciel et la terre, la lourde chaleur était revenue. On rapprocha la table de la fenêtre; les trois femmes burent et mangèrent. Elles sentaient la fatigue de leurs corps, et l'atmosphère de la soirée appesantissait les fronts. Maria était inquiète. Les filles déclaraient, en bâillant, que la journée du lendemain serait dure.

— Le vent nous vient du sud, maîtresse!

A vrai dire, rien ne bougeait dans les arbres de la route. Maria s'essuya les tempes, et soupira :

— Le vent est embrasé.

Quelqu'un suivait le chemin du village. Elle crut distinguer un homme sous le porche de l'entrée, et commanda précipitamment :

— Fermez la porte!

— Bon Dieu! Je dormais déjà... Une servante se levait et traînait ses sabots sur les pierres de l'enclos.

L'autre domestique fit un mouvement, mais le sommeil la garda. Le dossier de la chaise lui sciait le cou, et pourtant elle oubliait le monde et ses fatigues.

— Avez-vous accroché la chaîne de sûreté?

Maria, qui était sortie, surveillait la servante.

— Trente-six voleurs n'en viendraient pas à bout!

La jeune fermière assura elle-même les verrous dans le corps de logis, puis les deux filles, qui titubaient, lui souhaitèrent le bonsoir.

Maria gagna sa chambre et se mit à genoux. Elle priait devant les statuettes de saint Joseph et de la

sainte Epouse, qui se voyaient encore sur leurs consoles de bois blanc. Les reflets du crépuscule et des premières étoiles précédaient la venue de cette nuit d'été. Maria priait; elle perdait le sens de l'oraison, et recommençait les *Ave* et les *Pater*. Elle songeait : Je devrais tirer les volets de ma fenêtre, les ténèbres sont des ennemies. La chaleur m'oppresse, répondait-elle à sa conscience, en s'approchant de la baie qui encadrait le firmament constellé. Elle se prosterna. Les sollicitations de son esprit chassaient les prières. La jeune fille voulut se coucher; lorsque sa main dégrafa son corsage, elle défaillit vis-à-vis de ses pensées, et elle rajusta sa toilette, presque en larmes, désemparée comme elle ne l'avait jamais été. Elle s'assit sur le lit et elle attendit...

Dans l'air épais, Maria sentit un frémissement, comme si on remuait l'ombre, et qu'un orbe en s'élargissant dans la nuit eût touché sa chair. Son cœur bondit, elle se leva. L'instant qui décidait de sa vie était arrivé. Une voix monta, pareille à une harmonie divine. Maria se trouvait devant le ciel, devant l'homme qu'elle aimait. Eperdue, elle tomba dans ses bras. Il la reçut avec un cri qui s'étouffa contre les lèvres de la vierge.

La nuit chaude palpita et il y eut plus de parfums autour des fleurs et sous les branches. Le silence soupirait longuement.

Paul et Maria se tenant par la main, avaient pris la rue du village; ils allaient et ne pensaient plus. Maria suivait Nisse; il accompagnait l'aimée. Le but de leur marche, ils l'ignoraient. La nuit s'enchantait à présent de la clarté lunaire. Comme ils dépassaient la vieille église, Maria serra davantage la main de Paul. Des tombes blanchissaient derrière la grille du cimetière.

Maria montra une pierre :

— Maman repose là.

Paul dit :

— Mes parents n'ont qu'une croix noire.

Ils ne s'arrêtèrent pas, ils cheminaient lentement. Les maisons s'espaçaient; la route longeait les

champs et bientôt elle toucherait les premières friches. Le paysan ne se rendit pas compte des détours de son rêve. Il se trouvait près d'un chaume, immense dans l'obscurité laiteuse, et il parla :

— Ce champ appartenait jadis à mon père.

Maria soufflait des mots légers comme des bulles ; on eût dit que l'haleine lui manquait :

— Nous n'avons déjà plus de terres par ici...

— Nous sommes déjà loin du village !

Ils restaient immobiles, ils se regardaient et oubliaient leur amour. Quelque chose d'étrange traversait leurs âmes. Maria avait lâché la main du paysan. Il ne s'apercevait pas qu'elle s'éloignait de lui.

Ils foulèrent le gravier de la route. Paul précédait la jeune fille et tous deux traînaient un souci. Les jambes de Maria étaient lasses ; Paul se courbait. Le paysage s'allongeait jusqu'aux étoiles de l'horizon, la solitude augmentait.

— Paul, interrogea la jeune fille, Paul, où allons-nous ? Où irions-nous ?

Il n'osait la regarder ; il balbutia, les yeux attachés au sol :

— Peut-être à Bruxelles, peut-être à Anvers...

Elle ne put lui répondre; il ne savait que dire. Pourquoi étaient-ils gênés l'un devant l'autre ? Le paysan, envahi par une angoisse, cherchait à apaiser les mouvements tumultueux de sa conscience. Bientôt le désespoir fondit sur Paul ; il aurait crié de détresse, si Maria ne s'en fût effrayée, car il devinait qu'elle aussi souffrait à en mourir ! Cependant, ils ne se rapprochaient pas.

La nuit claire projetait leurs ombres sur la route. Un peu de brise s'éleva et joua dans les arbres, le long des accotements. Paul se maîtrisait à peine et avançait machinalement. Maria poussa un long gémissement. Il se retourna. Elle éclatait en sanglots :

— Je ne veux pas aller plus loin !

— Ma bien-aimée ! Ma bien-aimée !

Et contre elle, il l'enveloppait, il la soulevait, il la portait comme un enfant.

— Nous retournons, Maria !

Dans sa fougue, il aurait renversé tous les obstacles. Ses bras l'enserraient; la jeune fille avait mis son cœur contre le sien. Il lui confiait :

— Je n'osais te proposer de venir chez moi...

Il courut. Le triomphal amour l'enlevait dans un essor, et l'étreinte se faisait folle. Il ne se reposa pas; la nuit leur brûlait à tous deux le visage. L'ombre blanche baignait des paysages immatériels. La terre inséparable leur avait montré, tantôt, ses aspects trop connus et trop chers, maintenant ils apercevaient dans les campagnes des féeries ignorées. Maria ferma les yeux et unit à cet instant vécu l'image des apparences éparses autour d'elle. Paul voyait surgir de nouvelles splendeurs partout, dans le bois, sur l'éteule, près des haies dentelées d'argent, au ras de la toiture des cabanes, où des traînées lumineuses soulignaient le bleuissement de l'air. Il montait la colline; Maria s'était laissée glisser et elle avançait avec lui, mais deux fois ils chancelèrent, et quand ils furent devant la maison, devant l'étendue de pays, au-dessus duquel la lune régnait comme un navire sur des flots transparents, ils ne surent plus ce qui arrivait, et par la porte ouverte de la chaumière entra le fantôme impalpable, ruisselant et muet, le doux rayonnement de la nuit amoureuse.

Une journée de paix, la lumière diffuse du soleil derrière de légers nuages, le repos de la terre dans l'atmosphère douce de midi... Paul et Maria regardaient le champ, le bois, le ciel, et pénétraient la tranquillité heureuse de l'univers. Ils occupaient le banc où, seul, le jeune paysan avait si souvent rêvé de son amie. Cela, il le lui disait, et toute l'éternelle chanson qui est la même pour les simples et pour l'homme qui croit savoir. Elle sentait bien que son esprit atteignait ce que souhaitait son cœur. Le monde ne lui donnerait pas davantage, et elle n'envierait plus personne.

Paul apporta des roses, il en avait déposé une brassée qui remplissait son giron. Elle tenait une fleur enivrante entre les dents; ils s'embrassèrent et les pétales leur restèrent aux lèvres.

Maria et Paul, souriants, quittèrent le banc étroit.

— Tu vois, disait-elle, les gens croiraient qu'une procession a passé ici.

Le paysan se détourna ; on eût pu remarquer qu'il s'inquiétait depuis un moment. Maria ne songeait qu'à vivre son bonheur :

— Tu me montreras ton domaine!...

Ils étaient arrivés près du chien jaune; ses prunelles riaient, il sautait de plaisir et voulait lécher les mains de son maître.

Ce fut Maria qui le flatta et reçut ses caresses.

— La connaissance est faite. Nous nous aimons déjà...

— Qui ne t'aimerait pas!...

Le chien se mit à gronder et son poil se hérissait.

— Je me suis vantée .. Là, là, qu'y a-t-il ?

Paul éprouva une impression de honte, il eût voulu se cacher. Maria, au contraire, dévisageait tranquillement celui qui arrivait. C'était le curé du village.

Un petit homme court et gras, agrémenté d'une figure bien nette, d'un nez à peine rougi et de deux yeux francs, avançait, les mains sur le dos, poussant devant lui, dans sa soutane, un joli ventre rond largement ceinturonné.

— Vous en faites de belles ! s'écria-t-il aussitôt, et son regard allait du paysan à la paysanne, sans qu'il bougeât la tête. Paul ! ton air confus me dit que tu te repens.

Il ajouta :

— Maria va retourner chez elle. Vous vous marierez dans quinze jours. Ne m'interrompez pas. Mais oui! Bien sûr que le vieux Hendrik ne s'oppose plus à votre mariage. C'est égal, vous êtes des paroissiens peu exemplaires!

Il prit une pincée de tabac, l'aspira en baissant une paupière, et la tabatière remise dans sa poche, ses bras se croisèrent de nouveau derrière lui.

— Parlez à présent, je vous écoute.

Les amoureux gardaient la bouche close.

— Répondez-moi !

Paul fit un effort, s'abandonna :

— Je suis touché de votre bonté, je me réjouis

d'apprendre que nous vivrons en bonne entente avec Dieu, avec les hommes... Si vous avez décidé le fermier Onkel à nous pardonner, croyez-bien...

— Ta! Ta! Ta! Comprenez donc qu'il ne pouvait faire autrement!

Paul retrouvait de l'assurance :

— Pourquoi nous forçait-il à lui désobéir? N'étions-nous pas obligés d'agir contrairement à la règle?

— Paul, taisez-vous! Celle qui deviendra votre épouse veut oublier, dès aujourd'hui, ce qui se passa...

La tendre Maria, presque étrangère aux propos de l'abbé, regardait distraitement les deux hommes.

— Mon enfant, vous rentrerez tout de suite chez vous...

L'abbé lui avait touché le bras. Elle fut surprise :

— Chez moi?... Chez moi, maintenant?

Maria consultait le visage de Paul.

Le petit curé menaçait de se fâcher; il gonflait ses joues roses.

Paul intervint :

— Elle vous obéira. Nous ferons tout notre devoir!

Le paysan parlait d'une voix affermie. La gêne qui l'avait abandonné menaçait de revenir. Il se donnait une contenance en proclamant sa volonté de respecter la Loi. Ce terrien un peu sauvage devenait, près du prêtre, son ouaille craintive et soumise.

Les yeux de Maria s'agrandissaient sous les sourcils relevés. Un calme si grand, une béatitude profonde et tout à la fois vibrante l'emplissaient... Pourquoi s'éloigner déjà?... Le site concordait avec son émotion tranquille, la Campine lointaine, les guérets proches s'attiédissaient, rêvaient dans le repos, après des journées passionnées. Elle subissait à son insu l'emprise de l'air, du ciel et de la plaine.

Paul insistait :

— Nous ne devrons pas rougir. Tu retrouveras ton père; il t'accueillera.

Elle eut un mouvement :

— Nous ne devrons pas rougir?...

Ensuite elle pensa à son père, et dit simplement :

— Je retournerai.

Paul la regarda partir Elle agita son mouchoir avant de disparaître derrière un enclos de verdure. Le paysan était troublé. Il aurait dû pourtant se réjouir! Le dos et les mains du curé oscillaient sur les sentes de la campagne, et Nisse lui vouait encore sa reconnaissance. Mais Maria, la tendre Maria, la douce vierge de jadis, la fille du riche Onkel, le laissait déconcerté et hésitant. Avait-elle, dans leur étreinte, abandonné le passé? Paul se retrouvait un enfant pieux, décidé à vivre selon les enseignements : « Mon Dieu, qu'elle et moi vous soyons toujours fidèles! » marmottait le rustre. Une crainte guidait sa prière.

Le village, au bas de la colline, fumait par toutes ses cheminées; les garigues éloignées se noyaient dans un brouillard bleu; la terre montrait ses premiers labours à côté des champs de seigle dépouillés. L'avoine mûrissait et les betteraves fourragères faisaient de grands carrés lisses. La vie était quiète. Paul attachait ses yeux à la ferme des Onkel. Les pigeons volaient au-dessus de la cour; une charrette roula sous le porche. Il reconnaissait la haute stature du vieux Hendrik, et il vit courir les servantes affairées. Il chercha vainement Maria. L'acuité de sa vue lui permit encore de distinguer Stinus qui entrait à son tour dans la métairie.

Le jeune paysan marcha du côté des futaies. Depuis deux jours, il avait négligé ses bricoles. Arrivé à la lisière du bois, il rebroussa chemin et franchit le seuil de sa chaumière. Nisse décidait subitement de renoncer à toute maraude.

Il attendit la nuit close pour descendre au village. Il portait une blouse plissée qui, depuis les Pâques, reposait dans un tiroir de sa commode; une casquette de drap noir le coiffait. Paul regretta de ne pas posséder un bâton à cordon de cuir, ainsi que les villageois cossus et les marchands de bétail. Ce garçon fier avait la gorge comprimée. Il cherchait les mots et composait les phrases auxquelles l'obligerait sa rencontre avec Onkel.

Bien entendu, dès qu'il se trouva en face de ce dernier, il oublia les laborieux préparatifs et ses pau-

pières battirent, et sa mine marqua un désappointement navrant.

Maria, à l'ombre d'une haute armoire de chêne, appelait dans un coin de la pièce son amant; Paul tergiversait; Hendrik ne disait rien. L'arrivée du valet de ferme, qui venait chercher les ordres de son maître, permit au paysan de reprendre haleine.

Enfin Hendrik s'occupa de lui :

— Vous épouserez ma fille, et dès demain vous vous rendrez à la maison communale pour vous faire afficher !

Il n'ajouta pas un mot et s'assit près de la table, où brûlait une lampe sous un abat-jour vert. Il prit un journal.

Maria se rapprochait de Paul, elle l'entraîna silencieusement dans l'encoignure noire et elle s'accrochait à son cou. Il n'osa d'abord faire un mouvement, son sang s'allumait, partagé entre la crainte et le désir, il arrêtait son souffle et pressait Maria entre ses bras.

Quelquefois la porte s'ouvrait, une servante entrait. Paul affectait de se tenir à une distance respectueuse de la fermière. La bouilloire ayant débordé sur le feu, Maria courut l'enlever. Onkel pliait précisément son journal. Paul sortit de l'ombre; il lui sembla qu'il obéissait ainsi au désir du vieillard. Celui-ci s'exprima nettement et avec hauteur :

— Vous ne viendrez chez moi que tous les trois jours. Vous y passerez, chaque fois, une heure. Il est temps pour vous de rentrer.

Et le fermier s'en alla.

Ces injonctions impressionnèrent surtout le paysan, à cause du lieu où il se trouvait. Nisse pivotait lentement, il admirait les dimensions de la salle et l'éclat des meubles vernissés. Les pierres rouges du dallage portaient des arabesques de sable, la grande table en bois blanc brillait de propreté et les cuivres éclairaient les murs. Il comprenait que dans un milieu pareil on parlât de façon autoritaire.

Maria, dès que la porte fut fermée, revint auprès du jeune homme :

— Nous nous reverrons plus souvent. J'irai te rejoindre là-haut.

Il s'effrayait de cette audace et essayait de dissuader la belle :

— J'aimerais mieux ne pas contrarier ton père...

Elle s'éloigna vivement de Paul :

— Je te croyais courageux!

Nisse ne ressemblait guère au gars qu'il était hier encore, et dont tous savaient l'indépendance et la témérité. Lui-même, regagnant son logis, constatait que sa nouvelle fortune bouleversait ses idées antérieures. L'imprévu de l'aventure, la surprise de se trouver, sans transition, l'égal d'un gros bonnet du village, dirigeaient ses idées vers de sages réalisations. Il compta sur ses doigts le nombre de bonniers dont il serait un jour propriétaire et évalua la qualité des terrains. Nisse montait la colline, indifférent à la vision du soir. L'ombre vaporeuse glissait entre les massifs d'arbres. Une meule devenait un cône de cristal. A la hauteur de sa maison, la nue se montrait toute pure et l'infini s'élargissait au delà des astres. Nisse supputa que le total de la succession, après le décès du fermier, atteindrait facilement les cinquante mille francs. Il se coucha, ayant remercié Dieu, et il rêva de l'avenir.

Le lendemain, Nisse alla faire sa déclaration à la maison communale. Si la présence de Hendrik Onkel intimidait le rustre, il éprouvait un solide orgueil devant le restant du village. De vieilles filles l'aperçurent, derrière leurs fenêtres, et donnèrent cours à des réflexions scandalisées. Des rustaudes mafflées le considéraient avec un intérêt sympathique, et quelques galopins tiraient de l'équipée des considérations immorales. La plupart éprouvèrent un sentiment défavorable. Nisse portait la tête trop haute.

Pourtant il grandissait aux yeux des autres, comme à ses propres yeux. Les ouvriers qui l'avaient aidé à la moisson n'osaient plus compter sur sa promesse de venir les assister en retour. Un jour que ces garçons, plantés au milieu du chemin, le regardaient avec insistance et ébauchaient le geste de porter la main à leurs casquettes, Nisse se rappela qu'il devait ce service et leur jeta :

— Je vous enverrai un aide!

On atteignit bientôt le temps de la noce. Paul, près de Maria affirma son importance. Sa jeunesse, sa physionomie mobile aux prunelles fureteuses et la sensibilité que décelait le visage, s'accommodaient mal de cette manière d'être. Les moins clairvoyants remarquèrent son attitude apprêtée. Stinus, témoin de la mariée, constatait le changement qui s'était opéré chez Paul Nisse.

La cérémonie réunit peu de monde. Un lointain parent des Onkel, la femme de Stinus, brune avenante, qui répondait au nom de Suska et dont le regard avait de la flamme, deux cousins de Nisse et enfin la sœur du fermier, une vieille femme impotente, complètement sourde et presque aveugle, constituaient le lot des invités. Onkel espérait la présence du curé au dessert.

Le début du repas fut glacial. La tante octogénaire criait de temps en temps — et elle avait gardé, à défaut d'oreilles, une voix sans fêlure — « Quel triste mariage pour ma jolie nièce! Quel triste mariage! » Les cousins pauvres piquaient hâtivement dans leurs assiettes, Paul buvait et s'engouait, le fermier mangeait avec une sorte de rage. Suska éclata de rire, quand l'exclamation de la vieille retentit pour la cinquième fois, et Maria lui répondit en riant plus fort qu'elle. Tout le monde eut l'air rassuré. Hendrik Onkel, qui vidait alternativement son verre de vin rouge et sa chope de bière blonde, retrouvait sa bonne humeur. Stinus seul avait la boisson triste, sa femme par contre s'amusait doublement. Elle dégourdissait les cousins modestes qui osaient petit à petit profiter de ses avances. Il arriva que l'un d'eux s'étant baissé, Suska s'agita soudain et devint très rouge, tandis que son voisin de table se redressait plus cramoisi qu'elle. Le vieux Hendrik leva joyeusement son verre, mais il ne porta pas de santé. Les gens trinquèrent. Monsieur le curé entra sur ces entrefaites, alerte et cordial, la société l'accueillit en battant des mains. Nisse se trouvait subitement fort à l'aise, et même, le bon vin aidant, il lui fallait refouler des fringales. Pour un peu, le gaillard ne se serait pas gêné de déclarer aux invités que le repas avait assez duré. Les filles de

ferme, sanglées dans de cruels corsets, couraient autour de la table, la tête perdue, et elles transpiraient abondamment. Le service subissait d'interminables arrêts. Personne ne songeait à se plaindre. Le bouilli, le cochon de lait, l'oie farcie, les tartes, étaient entrecoupés de libations dont la quantité et la qualité augmentaient à chaque service. Le nez du curé rougeoyait et son propriétaire parlait latin. Stinus, après avoir roulé des yeux devant tant de prodigalités et fait le compte du festin, s'abandonnait au sommeil. Le fermier encourageait ses hôtes. Les voix se haussaient, des hilarités crevaient dans l'animation générale. La tante octogénaire pouvait crier à tue-tête, aucun convive ne l'entendait. Maria et Paul, serrés l'un contre l'autre, chuchotaient des mots d'amour, et comme la table entière, plongée dans le royal plaisir de boire et de manger à satiété, les avait oubliés, ils disparurent. Les servantes, néanmoins, firent quelques réflexions hautes en couleur, et elles se pâmèrent au point de devoir s'accoter le long du mur. La moins laide qui rentrait à l'office tomba dans les bras du garçon de ferme, ahuri et charmé.

La noce se dispersa tard dans la nuit. Suska entraîna un cousin par des chemins obscurs vers la maison des jeunes mariés. Elle avait persuadé Stinus que le moment était venu de leur jouer les farces traditionnelles. Le lourdaud dut renoncer à suivre sa femme qui avait les jambes trop agiles. Au sommet de la côte, une flamme brûlait tel le cœur ardent de l'ombre.

Le bonheur saisissait Paul, un bonheur profond, une plénitude de vie et de pensée qui l'associait derechef à l'ordre des saisons, à la marche du temps, au travail de la terre. Après les fougues d'amour, le paysan se retrouvait plus épris que jamais de ses sillons et de l'ouvrée. Il avait desserré les doigts et le grain allait croître sur vingt arpents nouveaux. C'était comme si un peu de sa propre substance devait monter avec les épis verts. La richesse ne lui apportait plus d'orgueil, il se sentait seulement lié davantage à la glèbe génitrice et nourricière. Par ses aspects, ses odeurs, le vent dans ses ramures, la pluie

ombrant ses horizons, le soleil preste de ses printemps et le lourd foyer de ses étés, les sens du villageois participaient à la continuelle évolution des espaces et du sol.

Il tint le visage de Maria contre son visage, quand l'automne accompagna une matinée brumeuse et que les feuilles s'envolèrent avec le vent humide. L'hiver passerait bientôt. Paul faisait part à Maria d'un désir, d'une espérance. Elle se taisait et comme il insistait, la jeune femme soupira : « — Ne pourrais-je, moi seule, te suffire toujours ? »

Paul eut un frisson au cœur, il se détacha de l'épouse, et jusqu'à la nuit il s'interrogea vainement. Pourtant elle partageait cet enthousiasme contenu qui activait le labeur du rustre, excitait son esprit et fouettait ses muscles. Le soir, elle recherchait l'odeur du travail que l'homme rapportait dans ses frusques terreuses. Une force allègre montait des tréfonds du labour.

Quelle fierté dans le maintien et le regard de Maria, le jour où le vieux Onkel poussa résolument la porte de la cabane et vint s'asseoir près de l'âtre ! Il souriait et parlait de les emmener chez lui :

— L'âge pèse sur mes épaules. Tu me remplacerais, fils !

Paul, qui n'aurait osé espérer cette ouverture, répondit :

— Vous êtes aussi solide qu'hier, vous en remontreriez à bien des jeunes ! Restez le maître que tous respectent, que tous écouteront longtemps encore. Je veux travailler ici pour l'honneur de votre maison, et si plus tard, beaucoup plus tard, vous m'offrez cette récompense, j'accepterai.

Il avait l'air ému. Hendrik Onkel s'écria :

— Le brave garçon !

Paul continuait d'une voix presque timide :

— Mon logis nous garde si bien...

— Ah ! les amoureux... interrompit Onkel, les amoureux qui s'isolent, afin que personne n'entende le bruit de leurs baisers. Bast ! J'ai connu ça !

Une mélancolie voilait ses rétines vives.

— Vos remercîments sont quelque peu intéressés.

Ne proteste pas, mon bon ami. Allons, il en sera ce que vous voudrez!

Maria, d'un mouvement souple, enlaçait son père et appuyait ses lèvres sur son front. Tous trois laissèrent tomber, une à une, les heures. Ils vivaient, confiants dans les jours présents. De se sentir si unis une émotion tiède les caressait, cette chambre petite resserrait davantage leur affection. Il fallait voir la simple beauté du repas : les enfants servant leur père avec des gestes tendres, l'ancien au front ruisselant de clarté sous la lampe d'or. On l'aurait pris pour un personnage de livre saint, et la poitrine de Paul battait d'un émoi religieux. La prière, le signe de croix achevèrent la visite du vieillard. Il étreignit ses enfants devant le ciel allumé d'étoiles. Des larmes coulèrent le long de ses joues et il pesa cette fois sur son bâton noueux, en regagnant la métairie.

La nuit fut chaste et passionnée. Paul connut une épouse qui lui livrait son corps et son âme dans un élan pieux. Ils goûtèrent, calmes et heureux, cet automne nostalgique, une confiance réciproque les amenait devant les mêmes désirs et les mêmes espérances.

Le soleil désertait les bois, où le merle fuyait entre les buissons gris, l'herbe s'éteignait, les sapinières couvraient un silence opaque et le ciel chassait des nuées pesantes. La pluie dépouilla les chênes, il n'y eut plus que des horizons d'une infinie mélancolie jusqu'aux journées de gelée claire et sonore.

Un matin — le ciel bleu et argenté sortait de la nuit froide — Suska passa devant le chaumière de Nisse, et comme elle tâchait de voir à l'intérieur du logis et clignait des paupières, à cause du soleil levant qui faisait de la fenêtre un miroir éblouissant, Maria se rapprocha de la vitre et inclina deux ou trois fois la tête. La jolie créature lui répondait en souriant de ses dents blanches et de sa bouche rose. Paul pénétrait dans la chambre ; Maria ouvrait précisément la porte qui communiquait avec l'extérieur.

— Que fais-tu?

— Je veux dire le bonjour à Suska.

Les femmes s'accolèrent, elles parlaient avec volu-

bilité, leurs paroles s'emmêlaient, il semblait que le temps était compté, chacune se hâtait de congratuler l'autre et de donner cours à des flots de paroles sans attendre une réponse.

Paul, qui maugréait tout d'abord, sortit et invita Suska à entrer. Elle le regarda malicieusement :

— Voilà! disait-elle, se débarrassant du châle qui enveloppait sa tête mutine et couvrait ses épaules, voilà qui fait plaisir! Mon Dieu, il y a cent ans qu'on ne s'est vu! Oui, je suis restée bien plus longtemps à la ville que je n'y étais décidée en partant. Ma sœur désirait me garder et Stinus est si bon!

Elle riait avec une franchise dont s'amusa Paul.

— Mais occupons-nous de vous, de vous les gens heureux, les époux modèles, qui laissent tourner la terre et ne songent qu'à eux-mêmes. Vous accaparez votre femme, beau garçon! Seriez-vous égoïste? Je compte bien vous l'enlever quelquefois, moi, son amie!

Le paysan l'écoutait et s'inquiétait malgré lui de ces avances; il trouvait Suska gracieuse à ravir. Elle avait repris son châle et le glissait derrière son col, elle le ramenait et l'écartait sur son corsage. Paul remarquait la perfection du buste, l'aisance de tous les mouvements. Il se disait que la visiteuse voulait l'aguicher, et il ne se soustrayait pas à ses séductions.

Suska formait de plaisants projets avec sa compagne : .

— Tu ne t'ennuyeras plus!

— Je ne m'ennuyais pas, protestait Maria.

— Nous nous verrons le dimanche, avant les vêpres. Tu viendras me prendre. Saviez-vous que l'année dernière, filles et garçons se rencontraient chez le gros Vanpot? Ce que l'on riait!

— Les femmes ne vont au cabaret qu'à l'époque de la kermesse, objectait Nisse.

— Vous croyez? Eh bien, mon cher Paul, nous vous détromperons!

Il ne la contraria point, sa personne avait trop d'attraits, néanmoins il se promettait bien de ne pas conduire Maria à ces réunions.

Le ciel d'hiver éclairait la fenêtre d'un reflet d'albâtre

et de vermeil. Il restait aux arbustes un peu de givre. On sentait, à contempler le paysage, combien l'air était pur et l'espace vivifiant. Suska, toujours jabotante, vit le soleil qui gagnait les hauteurs de la nue, elle s'exclama :

— J'oublie ce que j'avais promis à Stinus. Au revoir, au revoir! Jésus-Maria, il sera midi quand j'arriverai chez notre locataire... un mauvais locataire! Aucun ne vaut cher d'ailleurs! A bientôt! A bientôt !

— Un tantinet folle... dit Paul.

— Elle est gentille, remarqua Maria.

— Pas très sérieuse...

— Il y a un temps pour tout.

Le silence tomba soudain dans la pièce, et après les rires et les paroles enjoués de Suska, ce silence devenait opprimant.

— Nous avons la recette du bonheur... affirma le paysan, qui voulait rompre l'hostilité de cette atmosphère taciturne.

— Nous nous sommes repliés, nous avons fermé la porte, nous avons dormi comme la terre...

— Comme la terre...

Ils allaient vers la croisée et regardaient. Paul prenait la main de l'épouse :

— Les seigles verdissent malgré le froid; encore quelques semaines et les froments s'agiteront, la chaleur fera palpiter le labour, mes sarrasins sortiront du sol...

Elle dit, avec une bouche gourmande :

— Je suis fière de toi! Mon père t'estime à l'égal des meilleurs!

Il l'embrassa dans un emportement :

— Et toi, quand me donneras-tu un fils?

Elle devint inerte entre ses bras, pâlit, et s'efforça de railler :

— Tu rêves toutes les récoltes...

Il lâchait Maria qui dut s'appuyer contre la table.

Leurs fronts se courbaient et des pensées amères pesaient subitement dans leurs âmes. Le paysan marcha de long en large.

— Paul, suppliait-elle, le bruit de tes pas me brise les tempes.

Il ne l'entendait point. Elle pleura.

Paul sortit. Le grand air étancha sa gorge sèche. Il oublia petit à petit, devant la clarté du gel et les formes douces du pays qui se dilataient sous de légers brouillards frémissants, ses soucis et sa peine. Le village s'estompait au bas de la côte, mais les couleurs des toits moussus lui arrivaient distinctes; le coq de la tour concentra le dernier point lumineux de l'espace. Un bruit presque imperceptible gratta l'ouïe du rustre qui leva la tête. Des oies sauvages s'annonçaient dans le lointain. Une ligne noire, un angle obscur barraient l'azur. Les oiseaux grandirent, ils franchirent le zénith et parurent emporter les dernières tiédeurs du soleil. Le froid se leva avec l'ombre.

Paul semblait maintenant ne plus avoir gardé mémoire du mouvement inattendu de son esprit et de la brutalité de ses nerfs. Il parlait à Maria comme de coutume. Elle aussi lui répondait de sa voix naturelle, un peu chantante, et on eût pu croire que leurs pensées ne s'orientaient vers nuls désirs nouveaux. Il la connut telle qu'elle était auparavant, dévouée aux soins de son ménage, et même elle l'écoutait avec une attention soumise. Encore une fois, le terrien goûta une vie pacifiante.

Ils avaient assisté, trois dimanches de suite, à la grand'messe de dix heures. Paul chercha dans la foule la figure de Suska ; ni dans l'église, ni dans les groupes qui se formaient à la sortie de l'office, il n'aperçut la femme de Stinus. Un sentiment de repos et de sécurité remplissait ces journées dominicales. Après avoir rendu visite au père Onkel, qui les régalait de bière et de couques, les époux atteignaient, en tête à tête, la soirée et la nuit. Paul fumait des pipes, Maria lisait quelque roman d'Henri Conscience, et c'était le paysan qui, le premier, devait se lever après avoir remarqué, à diverses reprises, que l'heure était tardive.

L'année nouvelle n'amena pas de changement dans leurs existences tranquilles, uniformes comme les plaines qui se couvrirent un mois durant de neige et de silence. Il y eut en février une semaine, où le soleil

chauffa les terrains redevenus tendres, tandis que le vent soufflait largement du sud.

— Tiens! fit Maria, — elle gagnait avec son mari la maison du fermier Onkel — Tiens! Stinus et Suska... On ne les voit pas souvent ensemble!

Ils s'abordèrent.

Après des paroles sans suite et sans importance, les deux femmes s'écartèrent et, quand elles rejoignirent leurs époux, Suska dit à Paul :

— Nous vous laissons. Distrayez mon Stinus; il a des idées noires aujourd'hui. Moi je me charge de votre gentille femme.

Elle ne lui donna pas le temps de répondre. La luronne clignait de l'œil, jetait du côté de Paul un geste qui partait de sa bouche, et entraîna Maria.

— Les femmes se ressemblent toutes!

Stinus aimait cette affirmation.

— Où vont-elles? demanda Paul.

— Je ne sais pas et je m'en moque! fit l'autre. Il avait l'air furieux.

Un besoin de fouiller la vie de ce benêt, poussait Paul à des questions indiscrètes.

Stinus évitait de lui répondre franchement.

Il l'emmena au cabaret.

Là, parmi la fumée âcre des pipes et les relents de levure, Nisse exhorta son compagnon à se remplir gratuitement le ventre. Il faisait sonner l'argent dans sa poche :

— Tu boiras tant que tu voudras!

Le ladre trempait ses grosses lippes dans la mousse et avalait avec un léger bruit de la glotte. Ses yeux devenaient humides. Il déclarait à son ami :

— Pour sûr que Suska est jolie! La plus jolie femme du village, certainement!

Il se renversait, tapant son verre vide sur la table.

Puis, dans l'oreille de Nisse, il glissait des confidences, des aperçus touchant les qualités corporelles de sa femme. Il riait ensuite, regardait le plafond et levait les genoux.

— Et que fait-elle, en ce moment, ta Suska?

Le lourdaud plissait le front, et il allait parler avec une franchise brutale, quand il dévisagea son interlo-

cuteur et qu'un sourire mauvais enveloppa sa bouche ronde :

— Je ne sais pas... des bêtises... des plaisirs de femme... Faut que ça se distraie !

Stinus ajouta, après avoir nonchalamment soufflé de la fumée.

— Il faut des distractions pour elles comme pour nous, et ta digne épouse ne pourrait trouver meilleure compagne. Laissons-les souvent, souvent ensemble !

Paul, s'impatientant, faisait apporter de nouvelles pintes. Stinus, repris par son mutisme habituel, se frottait les paupières et bientôt il s'endormit, le menton dans la poitrine.

Maria était rentrée lorsque Nisse arriva chez lui. Il vit la table mise, une odeur de lavande parfumait, la jeune femme allait et venait avec des yeux brillants et de belles couleurs au visage :

— Nous nous sommes bien amusées. J'ai rencontré toutes les amies de Suska. Il y avait Fina du sacristain, la grosse Poldine, la fille aînée des Kleys, les deux petites Brabançonnes... Nous avons causé, nous avons ri !

Le paysan se promettait de faire la leçon à sa femme ; quelques instants plus tôt, il était décidé à lui défendre de revoir Suska. Les bons motifs ne manquaient pas ! Un sentiment de gêne l'empêcha de demander si aucun garçon n'assistait à la réunion. Sa suspicion lui parut ridicule, et il dit exactement le contraire de sa pensée :

— Tant mieux ! Tant mieux !

Paul trouva le repas meilleur que de coutume. Après les grâces, Maria prit une bouteille de brandevin, et remplit un verre. Elle y mouilla ses lèvres et fit boire son mari :

— C'est un cadeau, une surprise de mon père.

Il s'exclama :

— La cachottière !

Ce mot lui avait échappé et le peinait... Il se reprit :

— La bonne surprise ! Allons ! A notre bonheur !

Il regardait sa femme dans les yeux. Elle se rap-

procha, l'embrassa rapidement et courut prendre son tricot.

Elle s'installait près du feu, chantonnait...

La semaine fut légère. Maria l'embellissait de ses sourires, de ses caprices charmants. Un refrain lui revenait avec obstination, et Nisse le répétait...

Le ciel, tour à tour, s'assombrissait et s'éjouissait. Il était gris, il devenait noir, des nuages apportaient des pluies cinglantes et puis la nue resplendissait et Paul disait à sa femme :

— La lumière est déjà plus claire.

A la fin de février, des journées arrivèrent où le sol dégagea un ferment printanier. Dans les prés, les gens du village tranchaient au cordeau le rebord des fossés, charriaient des fumures pour l'herbe jaune et éparpillaient les engrais. Les élagueurs, perchés dans les peupliers, faisaient résonner la cognée et des branches tombaient le long des troncs. Le merle chantait dans les buissons.

Maria, insensiblement, avait habitué Paul à ses absences. Elle descendait au village plusieurs fois par semaine, elle ramenait Suska qui demeurait auprès des jeunes époux jusqu'à l'angelus. Malgré ses préventions, Nisse trouvait de l'agrément à ces visites. Quand Suska n'était plus venue depuis peu, il s'informait du motif de son éloignement.

Les beaux jours approchant, Paul parcourait les labours hanté d'impatiences. Sa cabane s'entourait de terres qui toutes lui appartenaient, et sous la verdure du champ il devinait l'efflorescence des moissons, la levée glorieuse des épis, le futur pain de la terre. Le sol se couvrit de la volée de l'avoine, des guérets s'ouvrirent pour recevoir de nouveaux fruits. Dès l'aube, Paul travaillait, retournait la glèbe, son corps et son cœur participaient de la même joie, une joie presque sensuelle.

Chez Onkel, on pensait à la prochaine sortie du bétail. Les vaches, près de la ferme, dans l'enclos des saules, bondiraient bientôt, haletantes et enivrées, parmi l'air neuf et les rayons du jeune soleil. Le fermier vit arriver son beau-fils avec une physionomie que l'animation lustrait, avec des yeux qui battaient dans un sourire.

— Si les gelées tardives ne nous surprennent pas... commençait Paul.

Le vieux coupait ses paroles :

— Oui, toujours à la tâche, toujours le bon ouvrier ! Je t'aime ainsi, je t'aime ainsi !

Il s'interrompit, parut prendre une résolution :

— Ecoute ! c'est bien d'être actif et courageux. Je me demande néanmoins si tes occupations ne sont pas trop exclusives...

— Je ne comprends pas.

— Je préfèrerais me taire...

Il prit une résolution subite :

— Paul ! Tu ne dois plus permettre à ma fille de rencontrer Suska !

Nisse avait pâli :

Onkel continuait :

— J'ai moi-même eu tort, en la laissant s'asseoir à ma table. Stinus était un ancien compagnon, et je ne croyais pas aux commérages.

— Il faut dédaigner les méchancetés... bégayait Paul.

Il parlait sans assurance. L'air manquait à ses poumons. Il s'assit, ayant les jambes cassées.

Hendrik Onkel le regardait et compatissait à son trouble :

— Nous ne devons pas nous effrayer sans motif. Jusqu'à présent, il n'y a pas lieu de soupçonner Maria. Seulement tu es prévenu. Il faut, il faut qu'elle renonce à cette amitié !

— Dites-moi ce que vous avez appris...

Paul remuait les bras ; on eût dit qu'il cherchait un appui.

— Je ne sais rien et personne ne sait rien ! affirmait rudement le vieillard. Mais Suska a des mœurs faciles, on ne compte plus ses galants. Maria se compromet en sa société.

Nisse soupira longuement, le sang revenait sous la peau de sa face. Il se leva, se retrouva d'aplomb. Le paysan avait l'air gêné, comme si quelque faute pouvait lui être imputée.

— Ma maison est sans tache. Je veux mourir entouré de la considération du village ! Le vieillard se redressait, orgueilleux.

Ces paroles rendirent à Paul son énergie :

— Père, vous n'aurez à rougir d'aucun des vôtres !

En s'en allant, il avait conscience de défendre l'honneur de toute une lignée d'hommes, auxquels la possession de la terre conférait une noblesse.

Suska et Maria s'entretenaient joyeusement lorsque Nisse rentra. Elles s'aperçurent toutes deux qu'il avait l'âme agitée Sa femme ne put supporter l'interrogation irritée de son regard. Suska prit le parti d'affronter sa colère. Elle badinait, elle se rapprochait de lui, elle prit les mains de Paul, étendit les bras, se colla contre le paysan :

— Pourquoi cette mine renfrognée ? Fais-moi donc risette !

Paul sentait la chaleur de son corps.

Il se dégagea et sa tête se balançait comme s'il allait bondir. On entendait qu'il proférait des menaces ; le sens de ses paroles échappait aux jeunes femmes.

Suska cria, tandis qu'elle ouvrait la porte :

— Je reviendrai après l'orage !

— Drôlesse ! hurla le gars.

Maria se réfugiait derrière la table. Paul se contenait pour ne pas la poursuivre et la traîner sur le sol et la battre.

Elle pleura. Ses sanglots entrecoupaient ses paroles :

— Pourquoi... pourquoi... Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ?

Alors la force lui manqua. Il devenait tout à coup faible comme un enfant, et dit :

— Je t'aimais tant !...

Ils se renfermèrent dans le silence. A minuit, Nisse courba la tête, parut dormir. De temps en temps Maria sortait de sa chambre et venait voir, craintivement, si l'homme n'avait pas bougé.

Une journée radieuse s'éveilla sous le ciel, dès les premières heures du matin. Les époux se trouvèrent l'un devant l'autre, et la femme osa parler :

— Je n'ai rien compris à ta conduite.

— Je voudrais te croire...

— Cependant je ne verrai plus Suska, puisque notre amitié te déplaît.

Paul eut un instant le désir d'attirer sa femme contre lui. Elle reculait, sans le savoir. Il se retourna brusquement, la bouche ouverte et les yeux mouillés.

Les semaines déroulèrent les divers tableaux de la terre qui se parait pour la venue de mai. Dans le jardin, le chèvrefeuille avait verdi, des fleurs venaient d'éclore, les arbres fruitiers formaient d'éblouissants bouquets au soleil de midi, les bourgeons de la haie de charmes allaient s'épanouir et les lilas bientôt encenseraient le ciel. C'était l'époque, où l'homme le plus infime sent sa poitrine s'élargir et savoure la bonté de vivre.

Près de ses plates-bandes fraîches et parfumées, Nisse musait, les mains dans les poches, respirant le soleil, dilaté à la chaleur précoce du firmament. Ce printemps lui envoyait des griseries au cerveau. Il vit passer sa femme derrière la haie ; elle était blanche et rose comme une fleur de cette saison charmée. Nisse la trouvait belle... Une folie s'insinuait dans ses veines. Il songeait que Stinus avait voulu le persuader, la veille, que Maria en aimait un autre ! Cette pensée lui faisait prendre en pitié le pauvre vieux, dans ce jardin embaumé, sous la fête de l'azur, vis-à-vis de sa maisonnette claire comme un sourire. Il voulut s'amuser au souvenir des imputations de Stinus ; une idée le conquit, une idée baroque qui distendait sa bouche, qui faisait battre gaîment ses paupières. Il se précipita à la rencontre de sa femme, et feignant un saisissement :

— Maria, tu sais, le fils du charron est mort la nuit dernière !

Elle pâlit, s'arrêta et, sans un mot, elle tomba sur le chemin.

Nisse, d'abord, ne comprit pas ce qui arrivait. L'exaltation de l'air, du sol, le frissonnement doré de la nue imprégnaient ses sens. Il demeurait étourdi. Lentement il s'éloigna, regardant autour de lui comme une créature privée de raison. La réalité lui paraissait impossible à concevoir. Il crut reprendre la route du champ, où il avait interrompu ce matin son travail. Il s'efforça de croire à une hallucination, à un cauchemar. Quand il n'eut plus de doute, mille

couteaux plongèrent dans sa poitrine. Paul se cacha dans les taillis du bois, et ferma les yeux pour ne pas être le spectateur d'une scène horrible que son esprit imaginait. La terre était mouillée sous les fourrés, il le remarqua et s'étonna de cette constatation; il se croyait hors de la vie. Pourquoi, s'interrogea-t-il plus tard, pourquoi ne suis-je pas poussé au meurtre? Le crâne saoûl, il revenait à des images d'amour qui le faisaient trembler de fièvre. Il pensa mourir enfin.

Une voix éperdue criait.

Il reconnut la voix de sa femme et voulut marcher.

Maria se rapprochait.

Elle répétait ces mots, et on eût dit que sa bouche saignait :

— Paul! Paul! Ne m'abandonne pas! Au secours! Au secours!

Nisse essayait de ne point l'entendre.

La femme avait traversé la futaie.

Il quitta le bois du côté de sa maison. Il embrassa le paysage, les fleurs, le banc. Sa poitrine s'ouvrait à tout l'air du ciel.

Nisse disparut.

Quelques paysans le regardèrent marcher d'une allure qui excita leur curiosité. Ils en parlèrent le soir autour des tables, et certains le plaignirent.

Mais aucun ne le vit revenir deux heures après minuit, et s'étendre sur la dure devant sa cabane, dont la porte était fermée. Nisse, comme au soir où Maria fuyait avec lui, n'avait pu résister à l'appel de sa contrée.

Maintenant il dormait à même la terre. Peut-être n'enviait-il plus d'autre couche. Ses lèvres s'entr'-ouvraient comme pour un baiser. Il aspirait le printemps.

GEORGES VIRRÈS.

L'Evolution de Maeterlinck

Ce que nous considérons comme « évolution » pourrait à d'autres yeux s'appeler « involution ». Ces yeux-là sont ceux du mystique qui voit l'âme se matérialiser au contact de la vie, et qui regrettent les délicieuses brumes des matinées de printemps où l'aurore se levait pure et étrangement lointaine sur une terre sitôt fécondée par le labeur. Ce n'est point un spectacle banal et sans instruction, que d'observer d'un œil envieux et, quant à nous, d'admirative sympathie la carrière d'un esprit d'un si magnifique don d'expression. Dans le vent d'extravagance qui passe sur le monde, la louange extrême ou l'amer dénigrement seuls atteignent les oreilles, et la sincérité de l'Esprit meurt dans l'atmosphère lourde.

A envisager le style, quel français que ce flamand ! français par cette primordiale qualité de clarté. Voilà qui va surprendre. Maeterlinck modèle de clarté. Celle-ci ne dépend pas du sujet, mais de l'enchaînement logique des pensées. Je puis dire des choses lumineuses à propos des ténèbres, mais vos yeux chercheront dans les ténèbres et ne verront pas la lumière de ma parole. Ce flamand procède, à l'encontre des Saxons et à l'exemple de nos classiques, par simplification et par déduction et si la parfaite clarté qui en provient ne vous frappe pas, c'est parce qu'il vous parle de choses aussi lointaines pour vous que les constellations encore hors de la portée de nos regards et qu'il vous conduit dans un domaine inconnu qui a pour vous l'inconsistance du rêve.

Cette langue fluide, onduleuse et souple, d'une harmonie naturelle et forte qui vient du tréfonds de

la pensée, est une délicate jouissance pour l'oreille. Il faut l'entendre, d'ailleurs, elle s'entend, quand on lit mentalement, et pénètre mélodieusement l'esprit; elle a la fluidité des vers de Racine. Comparaison boiteuse; entre ces esprits, il n'est que des rapports de forme; mais la forme c'est beauté, et par conséquent l'immortalité. Aussi, quand la critique aura épuisé son stock d'opinions divergentes, et que de nouvelles habitudes psychologiques auront été créées, Maeterlinck deviendra classique.

A l'aurore de sa célébrité, la mode était de le comparer à Shakespeare. Or, le contraste s'impose absolument. Un effet peut avoir des causes différentes. Le théâtre de Maeterlinck contient certaines situations dramatiques qui en intensité atteignent à la violence passionnée de Shakespeare, mais obtenues par des moyens essentiellement autres. L'erreur provient de cette incontestable analogie.

Rien de plus complexe que le génie de Shakespeare, impossible à définir, car il est en même temps « son contraire »,comme eût dit Mallarmé, il s'élève parfois au-dessus de lui-même et franchit ses propres limites. Mais, il est peut-être censé de dire qu'il est le poète universel de la passion. Il est cela et autre chose encore. Sous ses doigts le cœur humain est une harpe dont, de la plus frêle à la plus forte, toutes les cordes vibrent et toutes si puissamment qu'il est merveille que l'instrument n'éclate pas. Pour Maeterlinck, si le cœur humain est une harpe, c'est une harpe éolienne que de mystérieux souffles font frémir et qui sonne en murmures, s'alanguissant ou s'intensifiant à l'effleurement de l'impalpable et de l'invisible. Et on ne sait de quel océan viennent ces vagues d'air. Shakespeare plonge subitement les objets dans une lumière qui les fait saillir; Maeterlinck les fait lentement et progressivement surgir de l'ombre sans les en détacher et quelle que soit la lueur où il les baigne, c'est toujours enveloppé de ténèbres qu'ils apparaissent et c'est le mystère qui ressort.

L'Evolution immanente qui dirige les Forces n'a pas laissé que de développer dans un sens de précision et d'attraction terrestre le talent de l'auteur du *Trésor*

des Humbles, pour en tirer le créateur de *Monna Vanna*. Il y a loin entre les deux œuvres. Cependant, elles se détachent toutes deux sur un fond d'obscurité, et la preuve en est, qu'à la scène *Monna Vanna* n'est pas beaucoup plus comprise par nombre de spectateurs, que ne le fût par nombre de lecteurs, le *Trésor des Humbles*. Le procédé classique de simplification y est évident. Mais pour la plupart des hommes, y a-t-il quelque chose d'aussi obscur, de moins précis, de plus flottant, nuageux et perdu dans toutes les brumes, que l'âme, puisque, tour à tour, ils l'affirment ou la nient; et il semble même que les découvertes qu'ils ont faites dans la Passion ne les rapprochent guère de celle qui la domine, l'âme, et qu'à mesure qu'ils fixent les limites de l'une, ils perdent de vue les approches de l'autre, ou s'aperçoivent qu'il n'y a pas entre elles les concordances qu'ils supposaient.

L'âme est cet étranger sublime qui n'a pas dit son nom ; l'hôte inconnu qui nous habite et se voile et se tait. C'est l'énigme posée à la conscience humaine, le sphinx éternel plus fatal et plus indestructible que le colosse émergeant depuis des centaines de siècles du désert égyptien et dont les lèvres de pierre sourient aux générations anxieuses, ombres qui défilent à ses pieds.

Maeterlinck est le poète de l'âme. « Elle est trop loin, décrit-il dans « le Temple enseveli », de toutes nos actions. Elle est trop loin de toutes nos pensées. Elle vit seule au fond de nous, une vie qu'elle ne dit pas ; et des hauteurs où elle règne, la variété des existences ne se distingue plus. Nous marchons accablés sous le poids de notre âme, et il n'y a pas de proportions entre elle et nous.

» Nous possédons un *moi* plus profond et plus inépuisable que celui de la passion ou de la raison pure. Ce n'est pas sur le seuil des passions que se trouvent les lois pures de notre être. Il arrive un moment où les phénomènes de la conscience habituelle qu'on pourrait appeler la conscience passionnelle ou la conscience des relations du premier degré ne nous profitent plus et n'atteignent plus notre vie.

» L'esprit replié sur lui-même n'est qu'une célébrité locale qui fait sourire le voyageur (ici esprit a le sens d'intelligence). Il y a autre chose que l'esprit, et ce n'est pas l'esprit qui nous allie a l'univers. Il est temps qu'on ne le confonde plus avec l'âme. Il ne s'agit pas de ce qui se passe entre nous, mais de ce qui a lieu en nous, au-dessus des passions et de la raison. »

— Il faut croire, ajoute-t-il, que nous nous connaissons dans des régions que nous ne savons pas.

C'est vers ces régions inexplorées qu'il a tourné la proue de sa barque fragile et les mers qu'il a parcourues n'ont guère été visitées que par des pilotes mystiques qui, avant de partir, avaient proféré l'adieu de renoncement à toute terrestre joie. Quant à lui, s'il s'enfonce dans les houles du mystère et ne recule point devant les abîmes de la ténèbre, ses yeux ne quittent jamais la grande ligne qui s'arrondit à l'horizon et c'est vers la terre qu'il revient. Son sens mystique, si affiné et si subtil soit-il, se substantialise dans les cogitations de Sagesse et Destinée et du Temple enseveli.

Le monde visible n'exprime pas tous les points de contact de nos êtres et notre vie doit baigner dans une atmosphère supérieure à celle faite des émanations de nos cerveaux et s'il fallait juger l'humanité d'après les misérables et presque toujours insignifiants propos des rencontres quotidiennes, l'étiage qui serait fixé ferait regretter l'intelligent mutisme des bêtes. Non, certes, il y a autre chose; car n'est-il pas surprenant que des êtres doués de conscience s'informent de tout, parlent de tout, excepté de leur âme qu'ils ont l'air d'ignorer ou de vouloir cacher comme s'ils en avaient la pudeur. N'est-il pas surprenant que des êtres qui se disent faits à l'image d'un Dieu ne communiquent entre eux que par l'échange des banalités déposées en eux par toutes les basses contingences de la vie et que deux âmes immortelles qui se trouvent face à face n'aient pas d'autre intérêt que de constater l'état précis de la température où se meuvent les corps. L'humanité vit emprisonnée de crainte. Les hommes ont peur d'être devinés; ils

ne pardonnent point la sagacité. Ils s'efforcent de cacher leur individualité. Ils l'enveloppent sous un tissu épais de convenances qui devraient à la longue leur faire subir une inexprimable gêne, mais l'habitude agissant, ils ont fini par se modeler sur ces grossiers contours de cette gangue où le meilleur d'eux-mêmes étouffe et où l'âme s'est endormie. Elle dort si profondément et si bien que peut-être elle ne se réveillera que dans une race future. Les races, comme les individus, ne réalisent que peu d'idées et il semble que la nôtre s'enlise dans la matière. Leur œuvre accomplie, elles ont achevé leur destin, mais le poète que les anciens nommaient si justement le « voyant » ayant conscience du cours éternel de la vie et n'en sentant pas en lui les limites, aperçoit l'avenir dans une proximité fallacieuse et d'apparence vraiment si prochaine que son regard qui embrasse à la fois causes et effets ne le distingue pas du présent. Pour que l'âme se réveille, il faut que la passion s'endorme et la passion est toujours, est surtout, la toute-puissante maîtresse. Elle est si changeante dans ses aspects si merveilleusement habile à s'adapter à toutes conditions que ses défaillances apparentes ne sont que des renouvellements. Elle n'est pas maintenant ce qu'elle a été autrefois, mais elle n'est pas moindre. Au contraire, l'antiquité a connu une pondération que nous avons perdue. L'âme humaine pénétrée de beauté, s'harmonisait dans un idéal de sérénité.

> Du bonheur impossible, ô symbole adorable !

dit Leconte de Lisle de la Vénus de Milo et, songeant à nous, il dit aussi :

> L'impure laideur est maîtresse du monde,
> Et nous avons perdu le chemin de Paros.

La belle Princesse au bois dormant, dont Maeterlinck annonce l'éveil, dormira encore longtemps sous les ombrages qu'elle n'a aucun désir de quitter, car la demeure où on doit l'accueillir n'est pas prête. La passion n'est point vaincue et l'idée confuse qu'elle représente remplacée par une idée claire et complète

qui sera l'équilibre entre les puissances extérieures et la personnalité humaine. Avant de toucher ce but, il y a tout un vaste domaine de clarté, d'intelligence et de raison à traverser et ce n'est qu'alors qu'il serait sensé de songer à aborder avec quelque sûreté et quelque chance de n'y point sombrer cette mer sans rivages dont les vagues resplendissent sous les feux de ce soleil ineffable dont le nôtre n'est que l'ombre. Et cette clarté, cette intelligence et cette raison sont à naître.

Oui, nous vivons d'âme à âme et, comme se plaît à dire Maeterlinck, l'âme d'un enfant peut égaler l'âme de Marc-Aurèle, mais non sur le plan terrestre où s'édifient laborieusement les humaines individualités. Oui, comme il se plaît à le répéter, la parole innocente d'un enfant, pour celui dont l'esprit embrasse le passé et l'avenir de cet enfant, peut valoir la parole de Socrate, mais nous qui nous traînons sur des chemins que nous frayons à mesure que nous avançons, n'est-il pas plus important et meilleur d'avoir entendu la parole de Socrate et salué l'âme de Marc-Aurèle? Il semble enfin qu'il y ait dans l'esprit de Maeterlinck une sorte de confusion de différents plans qui tous requièrent une action spéciale et un jugement approprié et aussi une propension bien naturelle et sans doute inévitable à prêter aux hommes de ce temps une sensibilité de l'au-delà seulement possédée par quelques-uns, et enfin une vision extraordinairement rapprochante de très lointains événements.

Comme lui, nous croyons que la Passion a fait pour l'humanité ce qu'elle pouvait et qu'elle ne peut plus rien. Elle est épuisée non pour le mal, mais pour le bien. Les hommes ne progresseront qu'en s'élevant au-dessus d'elle. Les germes de développement moral qu'elle contenait sont éclos et dissipés. Les grands génies de notre Race se sont tour à tour attaqués à elle. Ils l'ont analysée, dévoilée. Lui ôtant son masque, ils l'ont dépouillée de toute force édifiante et de tout attrait solide. Shakespeare, sur la scène, l'étale, lui arrache les cris suprêmes et la vide de tout le sang de ses veines, et Spinoza montre que

son cadavre n'avait jamais eu que les apparences de la vie. Mais notre Race n'écoute point; par toutes les griffes de ses espoirs et de ses craintes, elle s'y attache et s'y cramponne. Elle voue le meilleur de ses efforts et de ses peines à insuffler une nouvelle vie à ce cœur mort et à verser un nouveau sang à ces veines exsangues. Elle croit en elle malgré tout. Elle en appelle à la passion du bien contre la passion du mal, comme si toute passion n'avait pas nécessairement un résultat négatif, car être passionné c'est être passif et, par conséquent, subir et non pas agir, et subir le bien ou subir le mal produit le même anéantissement de la volonté. La pensée populaire ou la pensée mondaine, deux ignorances qui se rejoignent, le prouvent. On se fait gloire d'être passionné. Les femmes veulent être aimées avec passion et la raison leur est une injure. De là, les expressions coutumières : être amoureux fou, *tomber* amoureux, c'est-à-dire que le suprême pouvoir ascensionnel de l'humanité est transformé en chute. La passion voit à genoux, devant elle, toute la littérature. Sa grandeur n'est point diminuée; elle inspire la gravité et l'admiration et l'on reste sourd aux homériques éclats de rire qu'elle provoque chez les dieux.

Impossible à intéresser à autre chose. Maeterlinck n'a pu échapper à cette inéluctable nécessité. Il n'est point le poète de la passion, et cependant, il en a fait paraître l'illusion et beaucoup s'y sont mépris. Ses marionnettes spirituelles dansent et sautent convulsivement au fil de l'amour. Mais quel amour? Certes, il importe de préciser, car, il n'est pas de mot au monde capable de revêtir plus de significations, jusqu'à celle de la haine. L'amour, qui est la vie du théâtre de Maeterlinck, n'est pas l'amour passion, c'est une force indéfinie et vague, fatale et invincible, immanente comme le rythme dans le mouvement, comme la chaleur dans tous les corps qu'elle dilate et corrompt, comme l'harmonie dans tous les sons qui créent les univers. Ce théâtre est si simple, fait de si peu, qu'il faut un prodigieux talent d'artiste pour que la pauvreté n'en paraisse pas et que la même chose si souvent répétée se montre

cependant nouvelle. L'analyse y est inutile. Les personnages ne savent jamais et, comme le dit un pauvre de la *Princesse Maleine* : « Les pauvres ne savent jamais rien. » Et ils sont tous pauvres, rois, princes et peuple et les femmes. Ils sont humbles. Ils sont la pratique du *Trésor des humbles* qui est leur théorie, une sorte d'art poétique réalisé dans ces petites marionnettes que font tourner l'amour et la mort, les deux seuls personnages vivants et naturellement accomplis. Les pauvres petites princesses Maleine, Mélisande, Selysette, comme elles meurent toutes du mal d'aimer! Elles aiment, et c'est tout. Elles le disent, le redisent et recommencent. Mais le poète leur prête de si douces images, leur petit cœur d'oiseau se serre si craintivement et si délicieusement devant le morne espace où demeurent les vautours qui vont les dévorer! Elles ont pour naturelle expression les larmes et le baiser et les paroles ne sont que le faible commentaire de ce texte divin qui suffit à l'âme. Et comme dans ce rétrécissement d'êtres, le poète a su faire tenir une vie intense! Et comme ces humbles marionnettes qui semblent si loin de la réalité, vivent pourtant davantage que les artificielles créatures de nos théâtres ordinaires. Et pourquoi? C'est qu'elles sont si près de la nature, qu'elles ne s'en distinguent pas. Alors de petits animaux? Non, car elles ont beaucoup plus que les personnages à la mode le sens du lien mystérieux qui les unit à l'univers, et c'est là ce qui fait la grandeur d'un être, ainsi que le dit quelque part Maeterlinck, à moins que ce ne soit Emerson. Là aussi est la cause de la puissante émotion qui émane de ces drames.

Monna Vanna a l'air de démentir toute la précédente théorie et du fond du mystère et du sens primitif de l'amour et de la mort, Maeterlinck aborde en pleine civilisation, dans une civilisation brillante et complexe, passionnée et intellectuelle, telle que l'a faite ce retour aux origines : la Renaissance. Dans ce contact franc de la réalité, la même force d'introspection se retrouve. C'est encore l'amour, mais un amour qui se précise en passions dramatiquement juxtaposées, comme dans les drames dont nous avons

l'habitude, avec cette différence que les passions ne sont point les « dominantes ». Elles restent asservies à une idée. Cette idée est que si les hommes désirent la vérité, ils n'accueillent avec joie que le mensonge. Aux clairvoyants, l'Histoire rend cette assertion évidente. Les conversions en masse à un idéal d'élévation et de noblesse ne sont qu'apparentes. L'humanité-foule y reflète instinctivement sa bassesse et l'y admire. Le drame lui-même confirme l'idée qui l'inspire, car il choque essentiellement ceux qui pensent « en troupeau », quelles que soient d'ailleurs la franchise ou l'hypocrisie de leur parole. La vérité isole comme la beauté, comme le génie, comme la bonté, la vraie, celle active et non passive qui usurpe ce nom, comme s'isole en s'élevant le mont que couronne la froideur des neiges, comme s'isolent sur les calvaires, les gibets où agonisent ceux qui ont sauvé le monde. Isolement qui n'est ainsi que vu d'en bas, mais consécration, en vérité, d'une union supérieure.

Vivre, c'est subir la réalité, penser, c'est la connaître, et agir, c'est la dominer. Depuis la *Princesse Maleine*, la vie a fait son œuvre et le mystique du *Trésor des humbles* se substantialise fort dans « Le Temple enseveli », non pas qu'il déserte le point d'observation où son esprit s'est naturellement posé, mais le panorama qu'il découvre de ce lieu élevé ne présente ni les mêmes objets, ni ne dévoile les mêmes perspectives. C'est l'évidence même que l'éloignement des choses les diminuent, que la hauteur d'où on les voit les rabaisse. Nos passions et nos vices, nos sentiments et nos vertus, contemplés à leur niveau, revêtent des aspects de grandeur et d'énormité. Couchés sous nos regards, amplifiés par l'observation intérieure, ils prennent des dimensions démesurées, et s'élèvent en formant barrière entre l'au delà et nous. De là l'importance abusive de la passion. Il se peut que toutes les richesses d'analyse morale, accumulées pendant de longs siècles, ne soient que le résultat relativement éphémère d'une illusion d'optique. Le champ d'investigation, qui nous semblait immense, n'est sans doute qu'un minuscule potager dont les clôtures bouchent l'horizon. Nos habitudes

d'esprit ont rétréci notre âme. Pauvres gens que les gens! dit candidement Verlaine. Le grand air des cimes et des espaces nous a manqué, et nous y sommes si peu faits qu'il nous grise et nous enfièvre. C'est donc un sang plus rouge que cette atmosphère d'infini doit faire circuler dans nos veines, un oxygène plus pur dans nos poumons, pour que nous puissions, en face de la vie, rester fermes et debout. Le renoncement et la résignation font place à la volonté d'utiliser quand même toutes nos ressources et tous nos biens, et d'envisager l'édification de notre individualité comme l'œuvre essentiellement morale et le but premier de notre existence.

« Il ne s'agit pas de prêcher et de pratiquer une fois de plus l'abstinence inconsidérée et vaine. Elle est souvent aussi pernicieuse que l'intempérance habituelle. Nous avons droit à tout ce qui peut favoriser et maintenir le développement complet de notre corps; mais il serait nécessaire de fixer aussi exactement que possible les limites de ce droit, car tout ce qui les outrepasse nuit à l'épanouissement de l'autre partie de notre être qui est comme la fleur que les feuilles alimentent ou étouffent. Or, l'humanité qui s'occupe si longtemps des nuances et des parfums les plus subtils et les plus fugitifs de sa fleur, livre le plus souvent à la bonne ou mauvaise volonté du tempérament, de l'heure ou du hasard, les forces inconscientes qui représentent les feuilles nourricières, discrètes et laborieuses, ou profusément égoïstes, envahissantes et mortelles. Peut-être le fit-on assez impunément jusqu'à ce jour, car l'idéal de l'humanité, après s'être exclusivement attaché au corps, hésita longtemps entre la matière et l'esprit. Mais voici qu'il se fixe avec une certitude de plus en plus inébranlable autour de l'intelligence. Nous ne songeons plus à rivaliser de force ou d'agilité avec le lion, la panthère ou le grand singe anthropoïde, ni de beauté avec la fleur ou l'éclat des étoiles sur l'océan. L'utilisation par l'intelligence de toute force inconsciente, la soumission graduelle de la matière et la recherche de son énigme, tel est pour le moment le but le plus probable, la mission la plus plausible

de notre espèce. Autrefois dans le doute, toute satisfaction, tout excès même était excusable et moral qui n'entraînait pas une perte de force irréparable ou quelque dommage organique. Aujourd'hui que la mission de l'Espèce se précise, notre devoir est d'éliminer tout ce qui n'est pas directement favorable au développement de la partie spirituelle de notre être. Le péché contre l'esprit qui est bien le péché contre la santé de l'intelligence que Jésus devait avoir en vue et couvrait d'anathèmes inouïs, devient irrémissible. »

Et c'est ce besoin de comprendre qui s'est emparé de Maeterlinck. Il s'est dit qu'il avait trop exclusivement considéré les forces redoutables et fatales et pas assez les forces intérieures, déterminables et dirigeables ; et l'évolution du Mystère qu'il a décrite est la sienne propre.

« On n'est ni grand ni sublime parce qu'on pense sans cesse à l'inconnaissable et à l'infini. La pensée de l'inconnaissable et de l'infini ne devient vraiment salutaire que lorsqu'elle est la récompense inattendue de l'esprit qui s'est donné loyalement et sans réserve à l'étude du connaissable et du fini, et l'on s'aperçoit bientôt que la différence est notable du mystère qui précède ce que nous ignorons au mystère qui suit ce que nous avons appris. »

Maintenant jusqu'à quel point est-ce une évolution ? Il est difficile de le dire, car ce n'est point d'un essor continu que l'Esprit s'élève et d'un accroissement continu que la lumière se fait. L'œil humain n'embrasse qu'un si petit horizon. A une tendance exagérée succède souvent la tendance contraire avec l'exagération correspondante et l'équilibre même est instable. Cette vue intellectuelle du monde qui n'exclut pas le mystère, mais qui en détournerait facilement, a-t-elle diminué chez Maeterlinck ces dons qui ont fait jusqu'alors l'originalité de son talent ? En allumant des flammes claires et vives, n'aurait-il pas éteint quelques flambeaux ? Sa vision même des choses n'est-elle pas supérieure à ce que sa raison en établit et la modestie de son doute n'offense-t-elle pas l'orgueil de ses pensées secrètes ?

C'est la solution de l'avenir. Quoi qu'il advienne, il n'en aura pas moins été un des plus persuasifs évocateurs du mystère, et aura fait circuler autour de nos esprits une atmosphère qui les a émus d'un salutaire frisson et étendu devant les yeux de notre âme l'immensité de plages où murmurent des mers dont les flots n'avaient jamais miré le soleil.

EMILE SIGOGNE.

Ouchy, hôtel Beau-Rivage, janvier 1905.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

CHAPITRE XV.

Le soir même cependant, Louis crut devoir confier ses projets à ses sœurs. Il leur répéta sa conversation avec Mlle Donjeux.

— Et cela vous est venu, comme cela, en une heure? s'étonnait Delphine, incrédule parce qu'elle n'avait rien soupçonné.

— Mlle Donjeux a fait une profonde impression sur moi dès le premier instant que je la vis. Mais je ne connaissais pas moi-même l'authentique désir que j'aurais de ne plus jamais me séparer d'elle. Je ne dis rien à personne, pas même à vous, d'un espoir qui s'éveilla bientôt en moi, parce que rien ne me permettait d'envisager sa réalisation.

— Et pourquoi cela? demanda Cécile, piquée au vif par l'excès de modestie de son frère.

— Que sait-on? L'amour, rien ne le commande. Et même si je pouvais escompter gagner celui de votre jeune amie, ne devais-je pas m'accorder à moi-même le crédit d'un peu de patience? Je me rendais certes chaque jour compte davantage de la sincérité durable de mes sentiments; nul indice ne me révélait qu'un peu d'affection, ou de sympathie, ou d'intérêt même

fût éveillé à mon égard dans le cœur, d'apparence au contraire fort insouciant, voire indifférent et même volontiers un peu railleur, de Mlle Donjeux.

— Henriette est une enfant qui aime à rire.

— Sous ces rires je ne devinais pas ce qui s'est avoué tout à l'heure.

— Enfin, soit. C'est entendu : vous vous adorez, vous vous l'êtes dit, répété, juré. Vous brûlez du désir impatient de vous marier. C'est bien cela ?

— Oui, Delphine, c'est bien cela.

— Parfait. Voilà qui est net. Et tu viens, toi, demander l'avis de tes deux sœurs, de tes deux mamans. Eh bien, leur avis, c'est qu'elles seront heureuses si ton bonheur est dans ce mariage. Mais...

— Il y a un mais ? questionna Louis.

— Et un mais très grave. Henriette tient-elle en ce moment à sa mère le même langage que le tien ? Henriette t'a-t-elle parlé de l'accueil que vos projets couraient le risque de rencontrer auprès de Mme Donjeux ?

— Nous ne pensions qu'à nous-mêmes. Il ne fut question ni de démarches, ni de consentements possibles. Au surplus, il me semble que si sa fille se trouve satisfaite d'être ma femme, Mme Donjeux...

— Mme Donjeux, interrompit Delphine, est la mère de Henriette. Et celle-ci est une fille soumise et obéissante.

— J'admets cela et c'est logique. Mais y aurait-il une raison préalable capable de s'opposer au rapprochement de nos deux familles ? Tu m'effraies. S'il en est ainsi, ne me cache rien.

— Rassure-toi : je ne veux point t'alarmer ni même préjuger d'une décision que j'ignore tout à fait. Néanmoins je tiens à te mettre en garde contre l'antipathie certaine de Mme Donjeux à notre égard.

Cécile intervint, sa défiance moins préconçue que celle de sa sœur :

— Tu t'imagines cela, affirma-t-elle. Sur quoi bases-tu cette fausse opinion? Quel reproche précis peux-tu articuler à l'adresse de Mme Léonie? En quelle circonstance a-t-elle ouvertement manifesté son hostilité?

— Ouvertement, certes non. Et je sais que, pour ta part, tu t'entends parfaitement bien avec elle. Rien de plus naturel : n'avez-vous pas les mêmes goûts de coin du feu, le même plaisir aux monotones commérages ?

— Je te remercie, riposta aigrement Cécile.

— Ce n'est pas un reproche. C'est une constatation. Mais moi je ne puis me satisfaire de cette existence, de ce genre de vie dans lequel j'étoufferais ; je veux voir au-delà de ce bas et trop proche horizon. Aussi Mme Donjeux ne me pardonne-t-elle pas l'intérêt que je prends aux choses de l'esprit, ni la curiosité qui me fait m'évader du cercle étroit dans lequel vous étouffez tous ici.

Delphine se tut un instant, poursuivant pour soi seule sa pensée. Elle reprit ensuite :

— Je dis tous... Il y a M. Donjeux cependant qui me comprend... Et comme il a, somme toute, de l'autorité chez lui et de l'ascendant même sur sa mère, c'est de lui, mon cher Louis, que tu dois attendre le meilleur secours. Or il chérit profondément sa jeune sœur ; toi, il t'a pris sérieusement en amitié, et moi, ma foi,... je crois bien... je crois qu'il me garde assez d'estime...

— Certes, interrompit le jeune homme, tout réconforté déjà, après les alarmes qu'avait fait naître en lui le début de l'entretien ; certes, et je n'en veux pour preuve que l'éloge qu'il m'a fait de toi à plusieurs reprises.

— Mon éloge? questionna vivement Delphine.

Elle eût voulu interroger, faire préciser l'exactitude de ces conversations où il avait été question d'elle. Elle n'osa. Cependant elle conçut, plus formel que jamais, l'espoir que bientôt elle pourrait avouer non plus plus seulement de l'*estime* de la part du docteur à son égard, mais un autre sentiment, plus violent et plus tendre à la fois.

Trop occupée d'elle-même pendant ces derniers jours, Delphine n'avait rien aperçu de ce qui se passait, rien deviné de ce qui se tramait autour d'elle. Consciente d'un changement dans l'attitude, dans l'humeur plutôt de Victor, lui découvrant une réserve inhabituelle, imaginant quelque souci, quelque inquiétude, voire des scrupules de timidité peut-être, elle n'eut d'autre volonté que celle de chasser ces papillons noirs. Elle se disait coupable d'avoir attiré leur vol : elle ne se pardonnait point encore tout à fait ses nervosités récentes, ses sottes alarmes. Il lui fallait s'ingénier à ramener le calme et l'assurance disparus du cœur de M. Donjeux.

Entretemps elle perdait de vue Jeanne Chambois et ignorait l'intimité et l'affection grandissantes de ce côté. Elle ne remarquait rien non plus de l'impression produite par Henriette Donjeux sur Louis. Lorsqu'elle en eut la révélation, sa première pensée fut égoïste. Et si Delphine s'inquiétait du sort possible de la demande en mariage, c'était au moins autant parce qu'elle voyait dans son échec un obstacle à ses propres espérances que parce qu'elle comprenait l'irréparable tristesse réservée à son frère. L'union de Louis et de Henriette en effet ne devait-elle pas resserrer des liens jusque là simplement amicaux, c'est-à-dire fragiles et sans durée? Le voisinage, le spectacle des jeunes fiancés heureux n'éveilleraient-ils

pas l'envie et à sa suite l'audace et la décision chez le docteur? La joie, le bonheur, et l'amour surtout sont des aimants irrésistibles : une noce en appellerait bientôt une autre... Au surplus les relations, par le fait de ce rapprochement des deux familles, seraient de plus en plus fréquentes, l'intimité plus étroite. Mme Donjeux dépouillerait fatalement les dernières de ses préventions. Il ne pouvait, en somme, naître de tout ceci rien que de très profitable. Aussi Delphine conclut-elle avec confiance :

— Mon cher enfant, nous ferons tout, bien entendu, pour que Henriette soit ta femme, puisque c'est ton souhait. J'irai trouver sa mère...

— Et tu verras qu'elle te recevra de façon charmante, interrompit Cécile.

— Peu m'importe; le principal est qu'elle m'entende et dise oui.

— Elle le dira : les idées de mariage sont dans l'air. Si Henriette a parlé, je suis sûre que M. Donjeux aura, de son côté, profité de l'occasion pour s'expliquer.

— Victor ?...

Ce mot, ce prénom jeté ainsi familièrement, échappa à Delphine subitement parcourue par un frisson d'émotion, de joie, d'étonnement tout ensemble, peut-être aussi d'inquiétude!

Cécile souriait, malicieuse, et Louis questionnait, comme sa sœur :

— Victor? demandait-il à son tour.

— Qui te fait supposer? disait Mlle Fousseret.

Et Cécile, en souriant, prenait un air d'importance :

— Ah! ah! Tout en n'y paraissant pas, je sais bien voir cependant ce qui se passe...

— M. Donjeux compte se marier? Il t'a dit quelque chose?

— Il ne m'a rien dit naturellement. Mais cela crève les yeux. Il faut avoir bien mauvaise vue pour ne point le remarquer.

— Mais remarquer quoi?

A cette dernière interrogation de son frère, Delphine s'imaginait pouvoir aisément répondre. Aussi se borna-t-elle à demander encore :

— Et... depuis quand?...

C'était donc bien vrai. Victor l'aimait. Victor n'avait pu cacher ses sentiments, ni taire peut-être le délicieux secret de son cœur. Cécile elle-même l'avait deviné... Peut-être était-elle une confidente, une messagère? Qui sait?

Delphine jeta vivement dans son panier à ouvrages la dentelle de coton écru qu'elle crochetait alertement depuis une heure. Elle se leva et vint se planter debout en face de sa sœur, les mains appuyées à la table sur laquelle Cécile avait étendu ses lais d'étoffe et ses patrons de papier.

Delphine répéta sa question :

— Depuis quand sais-tu que le docteur veut se marier?

— Depuis quand? Mais depuis qu'on les voit ensemble. Tu es extraordinaire : toi qui devines toujours si vite. Passe que Louis n'ait rien découvert. Mais toi!

Et la bonne fille sans malice riait, un peu fière d'avoir cette fois devancé la perspicacité de sa sœur. Louis s'égayait comme elle et tous deux prenaient pour de la surprise l'émotion que trahissait la physionomie de Delphine. Ce qui s'y reflétait de ravissement, d'espoir, de félicité, n'était à leurs yeux que l'expression d'un étonnement compréhensible, peut-être un peu aussi de déconvenue devant sa trop longue distraction.

Cécile continuait à justifier sa certitude :

— Se passe-t-il un jour sans que M. Donjeux se rende à Villers ou reçoive chez lui les Chambois ou rencontre Jeanne ici, chez nous? Et la couve-t-il assez des yeux sa chérie!

— Jeanne? Jeanne Ch...? jeta soudain Delphine, suffoquée. Tiens, Cécile, tais-toi, c'est insensé ce que tu dis là.

Ce fut proféré à petits cris hachés, plutôt que par des mots. Ce fut sec, irrité, impératif aussi.

Cécile, interloquée, se méprit à la signification de cet émoi :

— Mais ne dirait-on pas que je t'annonce un grand crime. Quel mal y a-t-il à...

— Tais-toi : je te dis que tu déraisonnes.

Louis intervint, conciliant et désireux de terminer l'entretien :

— Ne parlons pas, en ce moment, voulez-vous, de Victor ni des autres. C'est surtout de moi et c'est de Henriette qu'il s'agit. Il se fait tard, je vais me coucher. Et ce sera pour demain, n'est-ce pas, Delphine?

— Pour demain, oui, c'est entendu.

Tout en embrassant sa sœur qui lui rendit distraitement son baiser, Louis insista encore :

— Il faut que je parte lundi, tu le sais bien?

Ils se séparèrent sur ces dernières paroles et peu d'instants après, Cécile occupée encore à pousser les derniers verrous et à éteindre les lumières, Delphine s'enfermait dans sa chambre. Elle se laissait tomber sur une chaise, au pied de son lit enclos de cretonnes à ramages et, sans contrainte, enfin, laissait éclater sa douleur. Ce n'étaient pas des larmes qui emplissaient ses yeux; mais tout son corps était secoué de sanglots nerveux et de véritables plaintes s'échap-

paient de sa gorge. Du tumulte de ses jalousies, de ses craintes, de ses rancunes, de ses doutes, elle cherchait à dégager une certitude; elle étayait de souvenirs formels son alarme et à la fois son persistant espoir. Des mots, des attitudes, des regards de Victor lui venaient brusquement à la mémoire. Les allusions inattendues de Cécile les avaient éclairés d'une trop certaine lumière. Delphine ne voulait, ne pouvait pas leur prêter un sens irrévocable et cependant, malgré sa volonté d'être confiante, elle subissait la peur obsédante de la réalité prête à s'imposer.

Il nous arrive de perdre un bijou, une épingle, un rien dans l'herbe, dans la poussière d'un chemin. Nous nous penchons et durant de longues minutes nos yeux s'obstinent à chercher en vain. Tout à coup nous apercevons l'objet; il est bien en évidence à un endroit où plus d'une fois notre regard a dû passer, repasser, se poser même. Cependant nous n'avions rien vu... Delphine de même a passé, repassé souvent auprès de l'amour de Jeanne et du docteur; son cœur n'en a toutefois jamais rien deviné. Il a fallu qu'une allusion, sans dessein d'être méchante, le lui révèle. Et voilà la pauvre fille aux abois, et voilà Delphine toute en pleurs!

Lasse, abandonnée à sa tristesse, Mlle Fousseret s'est affaissée sur le bord du lit, le front appuyé sur le bras plié, le visage enfoncé dans la courte-pointe dont ses dents, nerveusement, mordillent les étoiles jadis patiemment crochetées, au temps des calmes après-midi laborieuses...

Il passe de la haine et du mépris dans son vieux cœur torturé, jusque-là si bon pour tout le monde. Mais on l'a trompé, on l'a dupé, on l'a méchamment bercé d'illusions, ce cœur sans défiance. Rien n'était donc sincère de cette amabilité prévenante, de cette

sympathie galante, de ces attentions discrètement attendries, prodiguées depuis des mois? Et les sous-entendus n'étaient que des mensonges, l'assiduité que du calcul peut-être? Les phalènes viennent ainsi se briser les ailes au scintillement du globe électrique...

Mais toutefois la mort des phalènes doit être douce, car elles tombent dans la merveille de leur éblouissement. Et qu'importe de mourir si c'est en contemplant les étoiles? La fatalité est bienvenue qui ne tue rien d'un beau rêve...

Or, Delphine ne cessera point d'aimer. Dans la souffrance, dans l'abandon, dans la solitude, elle continuera de vouer toutes ses pensées au cher amour en elle irrévocablement épanoui. C'est encore du bonheur que de se consoler et le culte ému d'un espoir envolé, ce sera la consolation de sa pauvre vie.

Delphine est calme à présent. De lentes larmes mouillent ses joues et le linge du lit et sa manche de soie raide.

Peu à peu cette douleur s'apaise. Delphine relève la tête, s'accoude et songe encore, mieux maîtresse de soi. Sur ses pommettes humides et rouges, les motifs assemblés de la courte-pointe ont dessiné des arabesques étranges et ce visage ravagé serait ridicule s'il n'était profondément touchant dans sa peine.

Voilà que Mlle Fousseret s'ingénie à trouver beaucoup de précipitation et une sotte légèreté dans la conviction que s'est faite Cécile. Est-ce que cette fille inexperte et placide est faite pour découvrir et comprendre des secrets amoureux? Personne ne l'a prise pour confidente et personne non plus assurément ne se sera trahi devant elle. Elle n'a pu articuler, au surplus, aucune preuve formelle; de son propre aveu, elle ne fait qu'imaginer, supposer, conclure. Eh bien, alors?...

Eh bien, Delphine s'est levée et a ouvert sa fenêtre. Rassérénée à présent, délivrée du vol des papillons noirs qui passaient et repassaient devant ses yeux, elle regarde la nuit silencieuse et tiède. Elle se souvient d'une heure semblable à celle-ci, il y a trois mois. Depuis ce moment de la naissance de son amour, depuis l'instant où elle en confia le premier aveu aux parfums, aux étoiles, aux bruissements d'un soir printanier jusqu'à l'instant où, après une alerte angoissante, il vient à nouveau de se fortifier d'espoir et de certitude, la bonne et tendre fille a connu tous les ravissements et toutes les amertumes de la passion... Elle se les remémore tous, se livre enfin, bienheureusement vaincue une fois de plus, aux joies qui veulent tuer les peines, aux confiances qui s'ingénient à étouffer les plus lancinantes inquiétudes.

C'est là, devant cette fenêtre ouverte que vint enfin la trouver le sommeil. Il était très tard et le peu de nuit pendant lequel Delphine dormit, ne lui apporta du reste que des rêves coupés de courtes insomnies.

Elle ne fut pas seule, au surplus, à veiller longuement. Victor et sa mère de leur côté prolongèrent un entretien duquel devaient sortir des décisions formelles de bonheur et de désespoir : rarement une joie n'entraîne pas à sa suite une infortune.

Après son retour de la promenade à Saint-Walfroy, Henriette était restée pensive, évidemment étrangère à la conversation et distraite de ses habituelles occupations. Pendant le souper, sa mère la questionna ; son frère, plus perspicace, fit des allusions qui troublèrent la jeune fille. M[me] Donjeux en comprit les sous-entendus et la vérité lui apparut enfin. Elle ne chercha pas à cacher son mécontentement et à bien établir sa préalable désapprobation.

— Il ne perd pas son temps, M. Fousseret, ricana la vieille dame.

Et il fallait entendre tout ce qu'elle parvenait à mettre de dédain quand elle prononçait ce « Monsieur Fousseret ! ».

Henriette, en défiance, défendait déjà son amour et se mettait en garde contre l'hostilité périlleuse :

— Depuis quinze jours, nous ne nous sommes guère quittés. Chaque après-midi, chaque matin souvent et presque tous les soirs, nous avons passé des heures ensemble. M. Fousseret a pu me connaître, ne me trouver ni laide, ni sotte, ni vaniteuse, ni insignifiante à son gré...

— Si j'avais pu prévoir ce qui arrive aujourd'hui, j'aurais surveillé de plus près cette intimité trop persistante.

Victor eut pitié de la peine qu'il lisait dans les yeux humides et les lèvres qui tremblaient de sa sœur; il osa aussi se montrer adversaire de l'injuste prévention maternelle :

— Pourquoi, maman ? demanda-t-il. Louis n'a eu vis-à-vis de Henriette qu'une attitude respectueuse et j'ajouterai flatteuse. Henriette s'est laissée aller au charme de ce voisinage; elle a prêté une oreille sympathique à la voix qui se faisait douce à son intention; sans rien promettre, elle n'a pas dit non quand on lui demanda de pouvoir espérer... Sont-ce là des crimes ? Et reproches-tu ou bien regrettes-tu quelque chose ?

Henriette ne voulut pas entendre la réponse de sa mère. Le cœur gros, les yeux ne pouvant plus prolonger l'effort qui retenait leurs larmes, elle se leva. Sans plus dire un mot, elle donna son habituel baiser du soir et sortit, allant offrir aux bibelots familiers, aux meubles blancs, aux tentures claires de sa

chambre, le spectacle du chagrin nouveau qui l'accablait.

Seule devant son fils, Mme Donjeux se livra avec plus de franchise :

— Avoir manqué d'être épousée par Henri Chambois et en être réduite à se contenter d'un Louis Fousseret, tu avoueras, cependant, que c'est un bien piètre pis-aller.

— Maman, tu es deux fois injuste. Injuste envers Henriette en t'imaginant qu'elle eût pu être heureuse avec l'écervelé Parisien qui n'a eu un peu d'attention pour elle que pendant les quelques instants d'une promenade désœuvrée loin de ses joies bruyantes et des compagnonnages habituels ; injuste envers Louis Fousseret en le tenant pour un parti de si négligeable valeur.

Comme sa mère se taisait, il ajouta :

— Pourquoi, d'ailleurs, parler encore de Henri Chambois ? Pourquoi penser encore à lui ? Il a bien oublié Henriette ; soyons très heureux qu'elle, de son côté, n'ait conservé à son égard que la plus complète indifférence.

Le silence s'établit dans la chambre.

Comme chaque jour, le repas terminé, la servante avait préparé le jeu de cartes et déposé la boîte de jetons sur la table. Mais ce soir, l'habituelle partie ne fut pas faite. Sous le grand abat-jour de papier chiffonné, la lampe brûle, envoyant au plafond un cercle de lumière, découpant sur le tapis de toile cirée un autre rond, plus petit mais plus brillant. Le reste de la salle est dans une demi-ombre ; Victor, qui regarde parfois le visage de sa mère, y distingue malaisément l'expression des pensées que la vieille dame obstinée poursuit avec rancune et regret. L'horloge, goguenarde, se moque en cadence, chaque coup du balan-

cier faisant sortir un ricanement de son ventre rebondi de vieux chêne. Dans sa cage, pelotonné en boule jaune, le canari dort, perché sur une des barres de sureau.

Victor, qui n'a pas bougé encore, rapproche sa chaise de la table et machinalement se met à échafauder une colonne fragile de jetons. Il alterne les blancs, les verts, les rouges, les violets avec méthode et, comme il s'aperçoit d'une erreur, il renverse l'édifice et recommence, patient et ponctuel. Les mains dans son giron, le dos renversé sur le dossier de cuir de son fauteuil profond, Mme Donjeux regarde s'élever la pile des disques d'os bariolés.

C'est Victor qui parle le premier, après un long temps de mutisme. On ne pourrait dire, du reste, s'il s'adresse à sa mère ou s'il prononce simplement à voix haute et sans intention d'être entendu la suite d'une phrase formulée au début uniquement dans sa pensée.

— En définitive, dit-il, Henriette ne doit prétendre ni à un baron ni à un millionnaire.

La riposte n'attend pas :

— Je ne lui souhaite pas plus l'un que l'autre. Mais Henriette a le droit d'espérer rencontrer mieux qu'un blanc bec sans sou ni maille.

— C'est de Louis Fousseret que tu veux parler ?

— Parfaitement, de Louis Fousseret.

— Tu m'étonnes, car je sais que tu n'ignores pas combien fut sérieuse et laborieuse la jeunesse du frère des demoiselles Fousseret. Tu sais qu'il est installé à Dinant et que sa situation n'a rien de précaire ni de chanceux.

— Un pharmacien...

— Un pharmacien, maman, c'est un peu le double d'un médecin. Et si nul métier ou nul commerce

n'est blâmable, celui-ci me semble digne entre tous.

— L'honorabilité est hors de cause. Mais je veux me soucier avant tout de la sécurité de l'avenir de Henriette.

— Mais les demoiselles Fousseret, tu le sais, possèdent quelque bien. Elles vivent dans l'aisance et ces deux parts de fortune, réunies à celle de leur frère, feront plus tard de celui-ci un héritier, ma foi, fort enviable.

— Un héritier! Parlons-en! Où vas-tu prendre les garanties de cette double succession? Il faudrait que Delphine ne se marie pas pour cela; il faudrait que Cécile ne se toque pas de son curé, de ses confréries et ne lègue point son pécule à quelque « bonne œuvre » ou à quelque fondation pieuse de sa prédilection.

Victor ne put s'empêcher de sourire.

— Oh! maman, s'exclama-t-il, amusé surtout à l'idée du mariage de Delphine.

— Ne proteste pas. Tu remarques aussi bien que moi les extravagances, la maladie de rajeunissement, les sottes coquetteries de cette fille qui ne veut pas vieillir.

— Mais Delphine ne peut cependant pas se marier seule. Il faudrait que quelqu'un...

— Ne plaisante pas. Cette Delphine oublie beaucoup trop que c'eût été, il y a vingt ans, le moment de penser au mariage et non pas aujourd'hui. Mademoiselle nous trouve trop vieilles, sa sœur et moi, pous nous tenir compagnie! Mademoiselle ne se plaît qu'avec la jeunesse! Les jeunes filles, les jeunes gens; jeune, jeunes, jeunesse elle n'a que ces mots dans la bouche et, ce qui est pire, elle n'a que ces illusions en tête!

— Ne déplore rien, maman. Tout est bien mieux

ainsi. Par contraste personne ne se trompera à cette arrière-saison qui feint parfois d'être un printemps.

Victor ne pouvait, malgré sa raillerie apparente, s'empêcher d'accorder un souvenir de pitié, très sincère et très touchante, au secret deviné par lui en l'âme de Mlle Fousseret. Il comprenait que l'heure était venue où il faudrait que s'accomplît l'irréparable déchirure; il l'avait jusque là toujours reculée, parce que sa bonté ne prévoyait pas sans tristesse l'amertume désespérée dont il allait être l'artisan. Il fut près de dire à sa mère que de lui bien plus que de Delphine dépendait l'éventualité de ce mariage redouté. Mais l'honnêteté qui défend de dévoiler un secret,— et peut-être aussi quelque méchant scrupule d'amour-propre firent taire la confession qui eût dissipé cependant bien des craintes. Victor au contraire s'en tira par un mensonge :

— Cette pauvre Delphine serait bien étonnée de connaître toutes les idées de séduction, tous les projets matrimoniaux que tu lui prêtes.

— Je ne sais pas, douta encore Mme Donjeux, bien plus sincère que son fils. Et tu as beau dire, moi je ne puis m'empêcher de hausser les épaules. Voilà longtemps que j'ai tout cela sur le cœur. Il faut que je te le déclare un jour ou l'autre. Je ne l'aime pas, vois-tu, cette vieille qui oublie de vieillir, cette Delphine qui jabote et qui minaude en se figurant sans doute que ses rides sont des fossettes? Si ce n'avait été pour Henriette qui ne trouvait pas à Margut abondance de distractions et, à défaut de mieux, s'amusait chez elles, voilà longtemps que je les aurais laissées dans leur bicoque avec leur hargneux Bouboule!

Victor ne put s'empêcher de rire devant cette sortie d'une colère outrée :

— Voyons, maman, essaya-t-il d'intervenir, cherchant à calmer tant de sévérité.

Mais Mme Donjeux ne désarmait pas :

— Non contentes d'avoir accaparé Henriette, de t'avoir tourné la tête à toi-même, ne s'avisent-elles pas aujourd'hui de nous imposer leur Louis ?

— Imposer me semble excessif.

— Heureusement. Car il y a remède et nous allons couper court...

— Ici je t'arrête, maman. Et si tu le veux bien, parlons un peu plus sérieusement et un peu plus pratiquement. Surtout parlons moins des demoiselles Fousseret et un peu plus de leur frère. Aussi bien est-ce avant tout de lui qu'il s'agit. Contesteras-tu qu'il soit jeune, intelligent, bien tourné de sa personne, d'aimable caractère ?...

— Avec cela on ne va pas loin.

— Avec cela, maman, on est parfaitement capable de rendre une femme très heureuse.

— Et l'on vit de l'air du temps.

— Mais, diable, Louis, il y a deux ans, avait un diplôme tout comme moi, et pas plus, lorsque je suis arrivé à Margut. Il est parti de son côté comme je suis parti du mien. Suis-je à plaindre ? Et pourquoi ne réussirait-il pas puisque j'ai pu me tirer d'affaire ?

— Ses ressources sont bien plus limitées que les tiennes. Et toi-même, si je ne devais pas un jour ajouter mes rentes au total de tes honoraires, tu pourrais continuer à ausculter et à médicamenter tous les environs jusqu'à ta dernière heure.

— Puisque tu escomptes l'avenir, j'ai le droit d'escompter celui de Louis. Il est en possession de sa part d'héritage.

— Qu'il a dépensée pour acheter des bocaux et des pilules.

— N'importe : elle est là. Ensuite, quoi que tu en dises, ses deux sœurs lui laisseront ce qu'elles possèdent.

— Je t'accorde l'héritage de Cécile. En s'y prenant bien, on le sauverait ; il suffirait d'être les plus malins. Mais ne me fais rien espérer du côté de l'autre !...

— Eh bien, ma foi, on s'en passera, coupa court Victor qui commençait à s'impatienter devant un si tenace parti pris.

Néanmoins le respect de la volonté, même injuste, de sa mère lui imposa silence. Il comprit au surplus que la persévérance de Henriette, la répétition de ses propres arguments, chaque jour accrus de plus de certitude auraient, mieux que toutes les actuelles discussions, raison de l'obstination, des craintes et surtout de l'inconsciente antipathie.

Il se leva, jeta un regard au cadran de l'horloge et résolut de terminer l'entretien :

— Bref, Mlle Fousseret viendra probablement te trouver : son frère est sur le point de partir ; il aura parlé. Que décideras-tu ?

Mme Donjeux n'osa pas dire qu'elle refuserait.

— Je répondrai que rien ne presse, que nous devons réfléchir...

— Louis, Henriette, personne ne se contentera de ces tergiversations.

Victor vit que sa mère commençait à souffrir et à s'alarmer, qu'elle ne déchiffrait plus bien les divers sentiments antagonistes qui se partageaient son cœur et il conçut l'espoir d'avoir ébranlé une prévention cependant bien arrêtée.

— Ecoute, maman, dit-il, le mieux sera de laisser faire Henriette. Crois-moi, elle saura bien choisir et ni toi ni moi n'y pourrons rien. C'est d'elle qu'il s'agit, en définitive.

— Evidemment. Mais le malheur...

— Oh ! le malheur !...

— Le malheur, c'est qu'elle s'est amourachée de son Louis, je crois.

— Tu le crois ? Moi j'en suis sûr. Et il le lui rend bien et tout est pour le mieux. Rien ne t'empêche du reste de répéter à Henriette toutes les objections, voire de lui montrer toutes les craintes que tu as sur le cœur. Elle se chargera bien de détruire les unes et d'apaiser les autres. Mais il y a une question qu'il est inutile d'aborder avec elle, c'est celle de cet héritage que tu voudrais savoir destiné sans péril à ton futur gendre. C'est moi qui réglerai cette question. Les amoureux n'y entendraient goutte et toi tu y mettrais trop d'animosité et pas assez de conviction. Crois-moi, va, maman, ce serait trop cruel de déchirer ces deux cœurs-là ; car je crois bien qu'ils s'aiment et alors... j'en sais quelque chose.

Au soupir à la fois comique et sincère que poussa son fils, Mme Donjeux fut prise d'étonnement :

— Hein ? Toi aussi, maintenant ? questionna-t-elle ?

— Peut-être bien, fit-il en riant. Mais voilà assez d'émotion pour un soir. Nous parlerons de moi un autre jour. Allons au plus pressé !

Les rigueurs de la vieille dame mollissaient à la fin. Elle ne put empêcher quelques larmes de glisser de ses yeux sur ses joues couperosées et, la voix beaucoup moins autoritaire, elle conclut :

— Tu comprends que tout ce que j'en dis, c'est pour le bien de la petite. Tâchons seulement qu'elle soit heureuse, la chère enfant !

Et, pour donner néanmoins raison à ses scrupules tenaces, elle ajouta :

— Il suffit que Delphine veuille se montrer raisonnable...

Victor ne savait que trop comment il appartenait à Mlle Fousseret de « se montrer raisonnable » et il appréhenda, en ce moment, la difficile mission qu'il

venait d'assumer d'aller obtenir cette assurance formellement réclamée.

Mme Donjeux, quoi qu'il pût paraître d'après son attitude et ses paroles, n'était certes ni méchante ni même malveillante et la pensée seule d'une injustice l'eût mise au désespoir. Mais, dans ses préventions à l'égard des demoiselles Fousseret et, comme conséquence, à l'égard de leur frère, il se mêlait à la fois le souci intéressé de la mère bourgeoise, économe et jalouse d'aise et même de luxe pour son enfant et le regret jamais disparu d'un parti déplorablement manqué. De Henri à Louis, à ses yeux, la distance était trop grande pour qu'il ne fallût mettre quelque temps avant de l'avoir franchie. L'esprit pratique et volontiers ambitieux d'une mère n'a pas la facilité d'oubli et la prompte certitude d'une fillette amoureuse...

Si, quelques mois avant ce soir d'août au cours duquel se prolongea dans les deux maisons une veille, inquiète ici, espérante là-bas, Delphine était venue demander la main de Henriette pour son frère, probablement Mme Donjeux eût-elle été heureuse de ce mariage, heureuse sans restriction. Par la visite délicate qu'il venait de s'engager à faire à Mlle Fousseret, Victor n'eût pas eu à prémunir contre l'inconnu de l'avenir.

Mais si Henri Chambois était irrévocablement destiné, même dans l'esprit de Mme Donjeux, à ne jamais épouser Henriette, l'éventualité, un instant envisagée de cette union, avait ouvert la porte à des espérances et des prétentions que rien ni personne jusque-là n'avaient fait naître. De la promenade à Fromy, il était resté, dans le souvenir de la bonne maman impressionnable, une émotion bien plus intense que dans le cœur de sa fille. Henri perdu, d'autres aussi séduisants, aussi marqués pour la for-

tune et pour la gloire, viendraient à leur tour. D'autres seraient attirés par le charme et la beauté de Henriette, d'autres qui ne seraient pas de modestes pharmaciens de petite ville, mais bien ceux-là qu'on admire, qu'on envie, que l'on cite et que l'on prône...

Aussi, le lendemain de ce jour aux multiples agitations, lorsqu'elle reprit avec sa fille le sujet qui les préoccupait toutes deux, Mme Donjeux, adoucie et s'efforçant de faire oublier ses sévérités, insinua :

— Tu penses à te marier; soit. C'est de ton âge. Mais il faut penser au mari plus qu'au mariage. N'aimerais-tu pas que ton mari soit célèbre, riche, qu'il mène une existence en vue, point banale comme toutes celles que tu connais, obscure comme celles que tu vois autour de toi? N'aimerais-tu pas, par exemple, quitter Margut? Vivre loin de Sedan même, de Namur, de Liége, de ces villes dont tu connais la monotonie et l'étroite uniformité?

Hardiment Henriette demanda :

— Tu penses à quelqu'un, maman?

— N'est-ce pas toi plutôt, chérie, qui crois aimer quelqu'un?

— Qui crois? Non, maman; il me semble que *j'en suis sûre.*

— Sûre d'aimer? Aujourd'hui peut-être; mais demain? Et puis, es-tu sûre d'être heureuse pendant toute une vie?

— Toute une vie! Est-ce si long que cela? Et quand on a été *bien heureuse* un jour, n'est-ce pas déjà tant et tant? Je crois que le souvenir que je garderais de cet unique jour inestimable suffirait à la félicité de tous ceux qui me resteront à vivre après lui. Au surplus, maman, j'ai la conviction qu'ici, comme à mon ordinaire, je puis être gourmande : c'est le péché mignon que tu m'as toujours reproché... Ce ne sera pas assez d'un jour de bonheur, il

m'en faudra beaucoup plus. Et quelque chose me dit que je les aurai, que j'en aurai des tas et des tas à n'en savoir plus que faire durant *toute une vie*, comme tu dis !

Câline, redevenue petite enfant joyeuse, elle s'était penchée, derrière le fauteuil de sa mère, son jeune visage rieur près du vieux visage mélancolique, ses bras sur les épaules lasses et ses mains tapotant la bouche comme pour y quémander de petits baisers au bout des doigts joueurs.

Mme Donjeux prit ces deux mains dans les siennes, les immobilisa, leva la tête et chercha le regard de sa fille.

— Tu l'aimes donc bien? demanda-t-elle.

— Oh! cela, oui, fit Henriette bien convaincue.

— Crains surtout de te tromper. Comment peux-tu savoir que ce que tu éprouves pour Louis Fousseret c'est l'amour capable de décider de ton bonheur? Une sympathie passagère, une amitié excessive mais qui ne peut être durable, cela ne suffirait pas. En somme, c'est la première fois qu'un jeune homme éveille en toi...

— Pourquoi : la première fois? fit Henriette en souriant.

— Comment, avant M. Fousseret, tu as aimé quelqu'un, sembla s'étonner Mme Donjeux?

— Oh ! non, je n'ai aimé personne. Non; mais j'ai cru aimer. Heureusement, j'ai découvert l'erreur à temps. Et la désillusion, peut-être un peu le dégoût, ont été si violents que je crois y avoir gagné de ne plus pouvoir me tromper sur moi-même ni peut-être sur les autres.

— Quelle présomption, fillette!

— Non, maman, c'est de l'expérience, rien de plus. Et je ne me tromperai plus. La première fois, je me

suis interrogée souvent; je voulais, je ne voulais plus; j'hésitais, j'espérais, je refusais... Mais dès le premier jour où Louis m'a dit un mot d'amour, même avant qu'il ait rien prononcé, j'ai été *sûre*, sûre de lui comme de moi; je n'ai pas eu à me questionner.

— Mais cet autre, Henriette? Jamais tu ne m'as rien dit.

— Mais je n'avais rien à te dire. Il y eut entre lui et moi un instant une erreur, un malentendu. Cela fut très vite dissipé et ne m'a laissé qu'une triste impression de cette renommée, de ces hommes autres que ceux que je vois autour de moi, comme tu dis, de cette vie autre que celle que je connais.

— Il n'y a pas que Henri Chambois et Louis Fousseret au monde... Tu n'as pas vingt ans et...

— M. Chambois m'avait promis de me dédier des vers. Il l'oublia le lendemain... Louis, lui, m'a simplement promis de m'aimer. Je sais qu'il s'en souviendra toujours...

Il y avait une simple mais émouvante conviction dans ces paroles. Mme Donjeux comprit qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait rien faire pour tenter en ce moment de détruire une espérance qui pouvait, en somme, ne pas être qu'une fragile illusion de fillette.

Il ne suffisait plus désormais que d'un mot, d'une promesse de Delphine pour que les destins s'accomplissent.

Mme Donjeux ne douta pas que la vieille demoiselle ne prît l'engagement qui devait tuer son rêve. Aussi décida-t-elle en ce moment d'être bonne aussi, d'oublier ses chimères; elle attira sa fille tout contre elle, la berça sur ses genoux comme elle eût fait d'une enfant, l'embrassa longuement sans dire un mot.

(*A suivre.*) PAUL ANDRÉ.



Romanciers et conteurs belges.

Eugène Demolder : *L'Espagne en Auto* (Impressions de voyage). Paris, *Mercure de France*, fr. 3.5o. — Marius Renard : *La Vaillance de vivre* (roman). Bruxelles, Association des Écrivains belges, 2 francs. — Hubert Stiernet : *Histoires hantées* (nouvelles). Bruxelles, Association des Écrivains belges, fr. 3.5o.

M. Eugène Demolder est le plus itinérant des écrivains belges. Non seulement il aime de voyager, mais il voudrait que tout le monde l'imitât. Et ce besoin de connaître du pays, de s'en aller au loin, de vagabonder, d'excursionner, il semble même qu'il le communique à beaucoup de personnages de sa fiction poétique. A lire ses livres, on se prépare toujours au plaisir de rencontrer au moins un héros qui partage ce penchant avec celui dont l'imagination fertile l'a engendré. Depuis son Euthée de *la Cité morte dans l'or*, jusqu'à cette fantasque et fuyante princesse qui chausse *les Patins de la Reine de Hollande* et ce touchant, naïf et amoureux *Jardinier de la Pompadour*, tous vont par monts et par vaux, infatigables et enchantés. Cet enchantement dont tous sont animés, c'est l'enchantement qui règne en le cœur du conteur lui-même. Car il n'est point d'homme plus sensible aux splendeurs admirées que M. Eugène Demolder, et qui en garde le souvenir avec une émotion si communicative. En effet, il ne jouit pas égoïstement du charme de ses vagabondages esthétiques et sentimentaux. S'il est le moins casanier de nos prosateurs, n'est-il pas aussi celui qui décrit le plus fidèlement ce qu'il a rencontré ailleurs, et le plus complètement ? Ce n'est pas toujours sous la forme d'ordinaire sèche du journal qu'il en fournit les remembrances : On sait que *la Route d'Emeraude* ne traverse en somme d'autres sites que ceux vus par M. Eugène Demolder en Hollande, soit dans les musées, soit à travers les contrées parcourues, et que seulement les suivent

des personnages campés en d'autres toiles ou nés, par exception, dans l'esprit attendri du romancier chercheur.

Cet agrément que M. Eugène Demolder éprouve à se déplacer, j'ai pu le constater, le partager souvent autrefois en de simples excursions brabançonnes, voire anversoises et flamandes. Il doit se rappeler nos ballades vers Vilvorde, vers Willebroeck, le long du canal encore pittoresque et dont on n'avait pas encore abîmé les abords superbes par ces bouleversants « embellissements » qui déparent les environs de la capitale. Et cette délicieuse partie à Tamise, qui se termina par un trajet vespéral sur le fleuve scaldéen, en compagnie de bateliers athlétiques qui restaient presque hiératiques même en ramant... Fernand Brouez était de ces promenades, Georges Eekhoud, Hubert Krains, Hubert Stiernet, de Gouves de Nuncques, Victor Gilsoul. Ce soir-là, M. Eugène Demolder nous parla de l'Italie, d'où il revenait, avec un enthousiasme qui ne s'étendait pas à toutes choses, mais qui englobait beaucoup d'œuvres d'art et peu de gens. Dix ou douze années ont passé depuis ; et je me souviens de ces heures délicieuses d'accord et de joie en lisant le compte-rendu du voyage que l'auteur des *Contes d'Yperdamme* vient de faire en Espagne non pas avec un confrère en... belles lettres, comme on dit dans les académies, mais cette fois avec un comédien français réputé. En vingt jours, l'écrivain a parcouru dans une automobile où il nous eût été bien agréable de l'accompagner, tout le royaume d'Alphonse XIII et particulièrement les provinces méridionales. Ce voyage est captivant. Voilà un bouquin où l'action ne traîne pas! Tout y est rapide, accéléré. Le style aussi est alerte, concis et net. Mais au cours de ce trajet pressé, combien de splendides spectacles entrevus, le long des chaussées, dans les champs ensoleillés, dans la sierra torride, dans les plaines désolées, parmi les champs couverts de moissons !

L'artiste qu'est M. Demolder sait quand il doit alentir son allure, comme il sait quand il doit alentir son récit; ses tableaux sont plus fouillés, plus détaillés, sinon moins vastes, quand il traverse les villes anciennes et que, l'auto remisé à l'hôtellerie, il va contempler palais et églises, tableaux et sculptures, gens et bêtes. Alors, il se laisse aller à des développements savoureux, puisque son esprit docile n'a plus sa folle inquiétude et sa distraction. Et ces développements, il les agrémente parfois d'une phrase d'histoire, qui mêle au modernisme de son récit un charme de plus, un charme rétrospectif et coloré. Des comparaisons surgissent, originales, neuves et typiques. Cependant, en ces com-

paraisons, la vision de l'écrivain semble s'être bien latinisée... Sa vie en France paraît avoir influé sur M. Eugène Demolder, jusqu'à priver celui-ci de ce joli usage de rapprochements heureux entre les choses des contrées qu'il traversait et les choses de son pays natal. Maintenant, dans ses jolies notes, l'écrivain oppose à certains sites, à certaines impressions ibériques, des sites, des impressions parisiennes. M. Eugène Demolder est devenu dans son écriture très, peut-être trop Parisien, à notre sens. Il néglige désormais un élément de pittoresque, de personnalité qui faisait précédemment une des vertus de ses ouvrages au coloris si bien à lui.

Ceci n'est pas une critique, c'est une constatation. Elle n'enlève rien à la valeur du livre nouveau, qui nous donne comme une Espagne vue au cinématographe, tant les sensations et les scènes s'y précipitent dans une succession fièvreuse et parfois papillottante. M. Eugène Demolder excelle à dessiner les autochtones avec la nervosité qui distingue les planches de Callot. Il accuse la beauté des hommes et des femmes sans oublier de signaler leurs laideurs ; beaucoup de ses observations contiennent cette ironie amère que seuls cultivent les écrivains pleins d'humour et aussi pleins d'indépendance. Il faut lire les pages où il parle des singuliers prêtres, si peu religieux, qui desservent maintenant les cathédrales espagnoles, des torréadors infatués, des femmes trop coquettes et hautaines de l'aristocratie castillane... Et puis, que d'exquises trouvailles de style. Parlant d'un mauvais chemin, M. Eugène Demolder constate : « On dirait que les cantonniers l'ont restauré à coups de fronde, de loin, pour ne pas se déranger. » Et après, signalant les clochers en faïences polychromes des minarets d'Ecija, il écrit ces mots imagés, dont il a toujours eu le secret : « Les oiseaux scintillants, qui volètent autour de ces flèches bariolées, cigognes, hirondelles, buses, en paraissent des morceaux détachés qui auraient pris vie. » Avec certaines lignes ferventes, entre en nous tout le tendre ravissement de l'auteur ému : « Quel charme, un bel été, de voir tomber lentement le soir sur Tolède ! »

M. Eugène Demolder parle avec une sympathie profonde du peuple de là-bas ; il en proclame la beauté élégante et la sincérité généreuse, et l'oppose aux descendants avilis et pleins de morgue ridicule des anciens grands d'Espagne. Il s'exclamera, d'ailleurs, lorsqu'il rencontrera en Castille un pauvre pâtre dans la montagne : « Son attitude simple, son geste aisé ont la grandeur simple d'un beau vers antique ». *L'Espagne en Auto*

est un livre non pas amusant, mais attachant. L'auteur ne prétend pas avoir rien découvert d'inédit au cours de cette expédition de trois semaines. Mais ces choses connues dont il s'occupe, il en parle de façon nouvelle, en voyageur enthousiaste et raisonneur, et en artiste épris. Et on dirait que sans cesse l'écrivain a trempé sa plume dans un encrier magique empli de toutes ces couleurs puissantes, vives, chatoyantes et harmonieuses que les Velasquez, les Zurbaran, les Goya et les Zuloaga ont eu l'habitude de mêler au milieu de leurs prestigieuses palettes, sur lesquelles non plus ne se couchait jamais le soleil...

Le talent de M. Hubert Stiernet n'a pas l'ampleur, ni l'éclat de celui de M. Eugène Demolder, dont il partagea jadis, comme nous, les promenades villageoises. Son style est gris, avec çà et là un tache claire et puissante qui en accentue encore la couleur égale et tamisée. Mais ce style convient admirablement à la vision paisible et simple de ce conteur délicieux et trop modeste. Il y a certainement dix années que M. Hubert Stiernet nous donna son livre précédent : *Les Contes au Perron*, déjà si imprégnés d'un charme de jeunesse attentive et aimante. Ceux qui liront le dernier recueil de l'auteur : *Histoires hantées*, regretteront que l'écrivain soit resté si longtemps éloigné de notre mouvement littéraire et ait tardé, si inexplicablement, à nous donner une preuve de sa belle vitalité intellectuelle. M. Hubert Stiernet est, avec MM. Louis Delattre et Hubert Krains, un des meilleurs conteurs de Wallonie. Son art emprunte à son pays sa gravité un peu farouche, son ampleur décorative, ses étendues monochromes et diaphanes. En toutes ses nouvelles récentes, il traduit l'atmosphère alanguie et paisiblement charmeuse de sa contrée natale et rend l'âme bonne et parfois compliquée de ses habitants un peu moqueurs, fins et lourds à la fois. Ces *Histoires hantées* sont plutôt fantasques que fantastiques. Elles sont toutes vraisemblables, se déroulent d'abord comme une action réelle, et ce n'est que vers l'épilogue qu'elles se dramatisent, s'enténèbrent et prennent un accent d'émotion basé sur un fatalisme qui n'a rien de diabolique ou de surnaturel.

Ces développements finals, qui donnent aux nouvelles leur tournure spéciale et la hantise qui justifie le titre de leur guirlande de fleurs tristes et funèbres, sont en somme amenés par la progression logique d'une fabulation volontairement effarante. Et on dirait même que l'imagination inquiète de l'auteur tarde le plus possible à donner au conte l'intensité de son allure défi-

nitive. Il n'y a point dans ces *Histoires hantées* l'effroi, la sensation horrifiante que nous procurent les petites tragédies surnaturelles d'Edgar Poe, ni la mystérieuse et troublante séduction qui émane des pages de Villiers de l'Isle-Adam. C'est tout simplement le reflet d'une vision qui se plaît à la contemplation de tableaux légèrement poussés au noir, ou éclairés de lumières parfois artificielles... Sans cela, ces histoires donneraient presque l'illusion d'être totalement vécues. Car les héros qu'elles nous présentent ne sont point d'exception et ce n'est qu'un accident, une influence, un souvenir, un souci. qui les altèrent l'habitude pour les différencier de ce qu'ils eussent été en suivant la voie normale et régulière. M. Hubert Stiernet a donc une méthode qui lui est personnelle ; il l'a appliquée avec facilité à une série de contes joliment écrits, où les paysages vivent d'une vie paisible et heureuse, où les gens se meuvent avec la lenteur qui convient à ceux qui n'ont point la fièvreuse atmosphère des vastes cités pour les exaspérer. L'auteur revient toujours à son pays natal, à cette Hesbaye langoureuse et accueillante, dont il sait si tendrement, si filialement évoquer les poétiques splendeurs. Il lui arrive même de s'attarder à la description d'un site, risquant ainsi de nuire à l'ensemble de son œuvre en interrompant l'action ou en abrégeant le dialogue. Il a aussi l'humour, l'esprit franc des gens de chez lui ; et quand il fait parler ceux-ci, on devine aisément qu'il s'enorgueillit de savoir leur langue...

De toutes ses histoires découle une morale fort peu définie, mais qui incite à être bon, à répudier la vanité, à ne point juger les choses d'après leur apparence et les gens d'après leur aspect extérieur, et qui engage à ne considérer en tout que la valeur propre et à ne pas rougir de ses origines plébéiennes quand on rêve de s'élever... L'Abdomère de *La Girouette* connaît une mort affreuse pour avoir ridiculisé certain projet, assurément sage, formulé au sein du Conseil communal par son ami Klam. Antonin, le jeune fiancé du *Larcin* est en proie à des souffrances indicibles, parce qu'il a voulu faire à sa promise l'offre d'un anneau d'or qu'il eût été trop pauvre pour se payer, mais qu'il a découvert un jour que le fossoyeur lui avait demandé aide pour le creusement d'une fosse au vieux cimetière plein d'ossements. Zante, l'étudiant de *L'Enseigne*, tue involontairement son père par son stupide orgueil et sa fierté hautaine. Pierre, du *Mariage de Mène*, est l'instrument de terribles représailles ouvrières et la victime de tueries réactionnaires, parce qu'il n'a pas eu la force et la tendresse d'écouter la voix suave et bonne d'une jeune

épouse adorable. Et Fermel « le mauvais moine », est la propre victime de ses songeries trop amères, trop pessimistes, et de ses préoccupations d'atavisme outré. Ce livre est une belle étape vers une notoriété légitime. On le lit avec une attention croissante, car les histoires en sont bien charpentées; elles ont des proportions régulières et légères et sont faites de matériaux clairs et harmonieux. Peut-on, en effet, rêver plus jolie image que ce rayon de soleil, dont parle M. Hubert Stiernet en son conte final, et qui, se glissant dans la chambre misérable du jeune héros infortuné, vient « tendre son échelle de lumière à son âme qui ne demandait qu'à s'évader vers le ciel bleu... » Il y a beaucoup de ces délicieuses trouvailles en ce livre charmant.

M. Marius Renard est un écrivain qui subordonne la forme à l'esprit, le style à l'idée. A lire vingt lignes de son nouveau roman : *La Vaillance de vivre*, on a la conviction de se trouver en présence d'un ennemi de la théorie de l'art pour l'art. Dans sa courte étude sur la littérature sociale qu'il a cru nécessaire de publier en guise d'introduction, M. Marius Renard se déclare, d'ailleurs, partisan absolu de l'art social, et il a demandé à M. Émile Vandervelde de confirmer cette profession de foi dans une préface rapide. Assurément, M. Marius Renard ne peut beaucoup aimer les deux livres dont nous venons de parler; car il doit, pour être fidèle à ses principes, constater que leur rôle est bien inutile. Selon l'écrivain borain, l'art doit, en effet, être utile, servir pratiquement à quelque chose. Et toute œuvre littéraire qui n'est pas en même temps un acte de charité envers les humbles et un effort pour l'amélioration matérielle et morale de ces humbles, manque son but, n'a point de raison d'être. M. Marius Renard se renferme dans ces préoccupations-là. Il en fait un programme strict, qu'il suit à la lettre. Il n'y a pas lieu de s'étonner alors que son livre ait la sécheresse de quelque rapport sur un projet de loi émanant d'une extrême-gauche parlementaire. L'intrigue du roman n'est qu'un prétexte qui permet à l'auteur de tracer en de peu agréables développements ses opinions sur la société future, sur les droits des prolétaires et le devoir des grands, sur les sentiments réciproques des riches et des pauvres conscients de leurs devoirs mutuels et appelés désormais à vivre sans contrainte.

Il est indiscutable que ces tendances démocratiques ne trouvent même plus d'adversaires convaincus et que toute la question réside en ce fait de savoir quelle est la meilleure voie à

suivre pour atteindre à ce but fraternel que veut l'humanité progressive. Selon nous, ce *credo* socialiste convient mieux à une brochure de propagande, à une conférence, à un discours. Tous les romans sociaux préconçus ont quelque chose de discoureur qui les rend insupportables et lourds. Est-ce que Dostoewski, par exemple, s'est préoccupé des besoins des pauvres et de leur idéal, notamment dans *Crime et châtiment*, qui est bien, je pense, un véritable roman social ? Il s'est contenté d'imprégner son œuvre de toute sa bonté généreuse, de toute sa compréhension de l'âme populaire. Et quand Émile Zola veut construire un roman plus social que les autres, ayant la marque distinctive du genre, il nous donne ces indigestes sept cents pages, intitulées : *Fécondité*. Toute œuvre inspirée par un spectacle quelconque de la vie est une œuvre sociale dans la haute signification du terme ; il dépendra uniquement de la ferveur, de la conviction et de l'intelligence de son créateur qu'elle soit emplie d'une philosophie optimiste. Je doute, pour ma part, que *Vaillance de vivre* fasse faire un pas aux idées socialistes. Un meeting du préfacier aurait plus d'efficacité. Ceci dit sans hostilité à l'art social, dont nous sommes partisans tout aussi bien que cet art pour l'art tant décrié. L'essentiel n'est-il pas avant tout de réaliser une œuvre belle et pure, où l'on communique au lecteur cette bienfaisante et noble émotion qui le rend accessible à la splendeur des êtres et des choses et verse en son cœur la bonté, l'indulgence, l'affection et la tendresse pour ceux dont on lui dit la peine, l'infortune ou la joie ? Tout le reste est littérature !

Le roman de M. Marius Renard est trop littérature et trop thèse à la fois. Voici comment le résume M. Émile Vandervelde : « Une fortune se fonde, grâce à l'énergie d'une première génération de bourgeois. Elle périclitait déjà, aux mains d'un héritier débile, quand des plébéiens surgissent, une gouvernante et un ingénieur, qui enrichissent le maître du domaine, sans participer eux-mêmes à cet enrichissement. Mais, à la troisième génération, dans la paresse et la débauche, la dégénérescence s'achève : les dernières énergies de la race s'éteignent ; l'argent et le pouvoir que donne l'argent ne sont plus que des moyens de faire le mal ». Le dernier descendant de cette race finie est l'étudiant Georges Letellier ; dans un accès de désir charnel, il tente d'abuser de la jeune Germaine Algrave, la fille de cette vaillante gouvernante dont les longs efforts intelligents ont rendu à l'usine décadente sa prospérité ancienne. La mère, accourue au secours de son enfant, frappe le coupable d'un coup de couteau,

dont il ne mourra pas, mais qui conduira la vengeresse devant les assises, où elle est, d'ailleurs, acquittée. Le style du livre est rapide et souvent lâché, impatient et facile comme celui de certains ouvrages de M. Camille Lemonnier, *la Fin des Bourgeois* notamment, dont plusieurs circonstances sont, dirait-on, renouvelées dans *la Vaillance de Vivre.* Les mots ne sont pas toujours appropriés aux événements et aux sentiments de l'heure. Puis, il faut remarquer un désagréable abus de locutions sans cesse répétées, à tout propos et à propos de rien, tel le substantif virilité, qu'on rencontre à chaque page agrémenté de qualificatifs, de compléments divers.

L'intrigue, jolie pourtant, de l'ingénieur Jacques Ferraud et de Germaine Algrave manque aussi d'idéal. Ces amoureux ne parlent presque jamais d'amour. Il faut, certes, admirer en eux cette force de caractère qui leur permet. dans les moments même d'abandon, de ne parler que des problèmes sociaux et des problèmes d'économie rurale... Ces fiancés ne sont pas réels. Les amants les plus instruits. les plus intelligents trouvent-ils à se dire d'autres mots que ceux prononcés en tête à tête par les couples les plus obscurs!... La sécheresse coutumière des dialogues est heureusement rachetée par la richesse du cadre où l'action se déroule. M. Marius Renard, qui est un socialiste aussi militant que convaincu, est avant tout un artiste ; il le prouve quand il laisse son âme prendre son envol et ses yeux admirer, sans autre préoccupation que celle de jouir de ses sens. Son roman, d'une construction solide, bien que trop apparent de charpente, renferme des descriptions délicieuses du pays hennuyer. Il y a tel coucher de soleil, telle aube, tel orage peints avec une sûreté de touche magistrale et sentie, qui font regretter plus amèrement encore le besoin qu'a eu l'écrivain de se tracer tout un programme d'altruisme avant de se mettre à l'ouvrage...

SANDER PIERRON.

Francis Jammes. — PENSÉE DES JARDINS.
(Edit. du *Mercure de France.* — Un vol. in-18 à fr. 3.50.)

Il m'est difficile de parler de Francis Jammes, peut-être parce qu'on en a — et que j'en ai moi-même — beaucoup parlé, peut-être aussi, et davantage, parce que la personnalité si diverse du poète empêche qu'on le saisisse d'un trait, qu'on

l'enferme dans un caractère. Il est, cependant, un portrait de Francis Jammes que tout le monde connaît : le poète d'Orthez y est représenté en vagabond, avec un bâton et un grand chapeau, sous un ciel d'un bleu vif; il monte, suivi par ses chiens, un chemin suspendu au-dessus d'un torrent... Il y a, sur cette image naïvement conventionnelle, à droite et à gauche, des jardins potagers, et, derrière le voyageur, sa maison rustique entourée d'un enclos de lilas, d'herbe sombre et de roses... Le clocher d'une petite église, qu'on devine recouverte de lierre, émerge d'un groupe de verdures. L'horizon est de montagnes bleues.

Je ne prétends point que le portrait soit identiquement ressemblant. Je dis simplement qu'il existe, dans une foule d'imaginations, à la façon de ces images qu'on m'achetait lorsque j'étais enfant, et dont je revois, après vingt-cinq ans, les belles taches ponceau et les filets d'or... Désormais Jammes a sa légende. Il vivra.

Jammes est le poète *humain* par excellence. Il possède, à un degré rare, la *nature*, cette matière première qui est comme la terre où le laboureur sèmera. Consciemment ou inconsciemment, c'est à ceux qui ont le plus de terre, le plus de nature, que vont généralement la sympathie, l'attention ou l'admiration. La vie appelle la vie. Chez Francis Jammes la nature est admirablement nourrie, abondante et chaude ; c'est une terre grasse et rousse, dans un vallon fréquenté par l'orage, exalté par un ciel torride.

A une sensibilité si fertile et si vigoureuse, le quotidien est un aliment suffisant. Joies quotidiennes, méditations quotidiennes. Le poète n'éprouve pas le besoin de nous dire autre chose. Il dit: « Je vis... voici comme je vis... voici ce que je pense; voici ce que je fais. » Mais le quotidien d'un poète, c'est, pour ceux qui l'écoutent affectueusement, « le beau voyage ». Que Francis Jammes traverse un humble jardin potager, qu'il regarde tomber la pluie, qu'il observe une petite plante à moitié flétrie, une guêpe tournoyante ou, dans certaine antique salle à manger provinciale, l'album où une jeune fille, depuis longtemps vieillie et morte, dessina et peignit une rose — et, sous la secousse de l'émotion, le flot délicieux de la poésie, gonflé d'images légères, éclatantes, violentes ou miraculeusement nacrées, coule de son âme aussi naturellement que le jardin verdit après l'orage et que les fleurs se lèvent, En vérité, je ne connais point actuellement de lyrisme plus généreux.

Soit qu'il regarde en dedans de soi ou en dehors, tout fait saillie dans cet esprit si disposé — oserais-je dire si matériellement poétique. Songe-t-il à Don Quichotte, à Edgar Poë, à La Fontaine, aussitôt des figures s'évoquent, distinctes, non seulement dans une atmosphère, mais dans un milieu animé de détails, de mouvements et de bruits. Don Quichotte est dans son cellier, « tirant avec parcimonie, d'une barrique aigrement moisie, du cidre âpre et dur ». Et se portant au vert cottage isolé aux abords d'une très grande ville, où Jammes situe l'âme d'Edgar Poë, il entend au loin les sirènes des vaisseaux sur les fleuves, et il observe la pompe et la sonnette cassée, et que, dans la haie, l'on a jeté de vieilles chaussures. Et puis, ensuite, qu'une boucle manque aux souliers de Jean de La Fontaine... Un autre jour, il contemplera une guêpe pendant si longtemps qu'il s'imaginera être lui-même une guêpe et se laisser enlever dans les airs.

Je rouvre au hasard *Pensée des jardins*, et je lis cette page adorable :

Sur un bel insecte bleu.

« Il me fait comprendre la métempsycose, et de quel désir naquit cette philosophie. Elle n'implique point, quoi que l'on puisse penser, la mort.

» O bel insecte bleu, jamais revu, rencontré dans le cœur d'un ormeau, tu ne différais point tellement de moi que je ne puisse nous confondre ! Les ailes de ma rêverie se revêtent d'azur comme tes élytres et, de même que, par ce beau jour, tu prenais l'air à ta fenêtre vermoulue, je passe discrètement la tête à ma croisée rongée de guêpes. Et, s'il pleut comme aujourd'hui, que faisons-nous l'un et l'autre que de parcourir ces étroits espaces : toi ta chambre et moi ma tanière ? Va ! les fleurs de nos songes sont inclinées par les mêmes brises du ciel, et nous savons que ce n'est pas l'été parce que la cigale de La Fontaine ne crisse plus aux arbres défeuillés, et parce que le larmoiement de la branche d'hiver n'a pas le doux parfum du cep printanier.

» Nous possédons une égale sagesse, parce qu'elle provient d'une même crainte. Lorsque soufflera l'embellie, lorsque nous nous sentirons dignes d'être admirés, au pied du même ormeau dont nous chanterons la beauté mûre, nous attendrons l'amour. Mais, lorsque je verrai s'affoler dans la tempête les voiles des bateaux, ou que tu verras s'abîmer les feuilles mortes, il ne faudra pas sortir... »

Blanche Rousseau.

Jean Chalon : Josée.
(Un vol., 3 fr.; Société coopérative, rue Hautfort, Gand.)

M. Jean Chalon n'écrit pas pour ceux qui sont désireux d'arriver vite au dénouement. Il est prodigue, ce qui est parfois un mal. Mais il rachète cette abondance par une étude fouillée et hardie de la vie. C'est beaucoup.

Son roman, *Josée*, nous narre, en trois cent cinquante pages, les fâcheux avatars d'une famille provinciale, bourgeoise jusqu'au ridicule. C'est le procès audacieux, mais sans témérité, de la vie terre-à-terre, toute en calomnies et en préjugés, vécue dans les petites cités moroses au monotone train-train balourd des traditions en désuétude et des croyances anciennes.

La trame du roman est fort simple. D'elle, il faut louer la précision, à côté de la prodigalité parfois gênante de certains chapitres. Une jeune fille bourgeoise, éduquée en religion, farcie de préjugés par des parents d'une notoire imbécillité — le père, directeur au gouvernement provincial, a la manie des statistiques! — sent s'exalter en elle la hardiesse de vivre. La beauté de la nature féconde l'enchante, un soir de printemps. La femme désireuse de maternité s'éprend de la vie, mais, naïve comme l'ascendance, elle tombe dans les bras d'un gaudissard du Midi, marchand de vins à l'usage des curés, qui souhaite sa dot et, désireux de scandale, l'enlève et l'engrosse. La connaissance du mâle n'a pas enchanté outre mesure Josée. Mais aussi quel choix! La pauvrette, désillusionnée, revient chez elle, refuse le mariage souhaité par les parents pour faire cesser le scandale, et, comme sa situation va empêcher l'union de sa sœur et la nomination de son frère au grade de lieutenant, elle se jette par la fenêtre et se tue.

L'histoire est presque banale. Il ne faut pas s'en plaindre, car sa simplicité a permis à M. Jean Chalon de mieux mettre en évidence ses personnages, de les étudier à loisir, de les montrer dans leur intimité, laquelle n'est pas, en l'occurrence, bien agréable. La fâcheuse aventure de Josée, issue d'un milieu bourgeois, groupant les tares les plus malheureuses, est, pour l'auteur, l'occasion d'analyser la sentimentalité dévoyée de la jeune fille dans ses nuances les plus insaisissables et d'en tirer maintes curieuses leçons de philosophie. Par elles, nous sommes initiés à la déformation de la morale en les écoles religieuses; à l'emprise imposée par les préjugés les plus vains, à l'âme provinciale; aux mille saletés de la calomnie; à la morne vie des petites cités

dolentes. Nous savons la raison d'être du curé, son action sur l'esprit malléable des bonnes gens ; la singulière mentalité d'un jeune bourgeois galonné capable d'actions louches; la parfaite ignominie des petites dames dévotieuses, expertes en l'art de calomnier, à la faveur de commérages subtils; la conscience superficielle du fermier criant trop haut son athéïsme et la compréhension qu'il se fait de la vie; la parfaite bêtise de la jeune fiancée évoquant, dans le coude-à-coude du dîner classique, l'apparat de son salon. Nous savons tout cela et beaucoup d'autres choses, tellement M. J. Chalon a su multiplier les mille travers de la vie bourgeoise, les marquer en visions parfois caricaturales et odieuses.

Ce n'est pas un défaut. Je suis de ceux — me l'a-t-on souvent reproché ! — qui admettent la nécessité d'exagérer un tantinet les personnages-types d'une œuvre littéraire, pour mieux imposer la conclusion que comportent leurs caractères et l'action à laquelle ils sont mêlés. M. J. Chalon me paraît procéder, parfois, de cette façon, car certains de ses héros nous sont montrés sous des aspects trop bouffons ou trop odieux pour être vrais. Mais ainsi, la conclusion se dégage mieux. D'un ensemble où sont mises en vedette les tares et les qualités par le fait même des caractères étudiés, elle surgit plus apparente et plus définitive.

Cette fois, quelle appréciation sévère sur la bourgeoisie, elle suggère ! Est-ce un mal ? Au contraire. Il faut savoir gré à M. J. Chalon d'avoir dit des vérités et d'avoir montré, dans ses fâcheuses impressions, la morale bourgeoise. De telles leçons ne sont jamais inutiles, — en notre temps surtout.

En somme, *Josée* est un roman original et robuste, qui atteint la beauté de l'œuvre sociale, dans sa critique mordante de la vie d'une caste. L'auteur y montre des qualités d'une psychologie vigoureuse et passionnée. Le style simple, parfois suspect d'incorrection, a la netteté, une franchise qui va jusqu'à la brusquerie. Avant tout, il a la vie. C'est une œuvre qui comptera parce que vaillante et sociale. MARIUS RENARD.

Louis Mercier. — LE POÈME DE LA MAISON.
(Paris, Calmann-Levy, éd. — Un vol. in-18.)

Voici un recueil de vers dont je puis dire que je l'ai lu avec plaisir, parfois même avec émotion, et non point par acquit de conscience, comme c'est souvent le cas pour les œuvres poétiques

de mes contemporains même les plus doués. Il est d'ailleurs original, ou, du moins, ne répète aucun livre d'aujourd'hui. En voilà assez pour que je croie devoir vous parler du *Poème de la maison*.

L'auteur, M. Louis Mercier, nous apprend lui-même qu'il habite la campagne et qu'il sort d'une famille où, avant lui, on était laboureur de père en fils. Cette déclaration était bien inutile. Les poèmes qu'il consacre à la maison, à la ferme, aux animaux, à la vie rustique n'ont rien à voir avec les développements qu'inspira de tout temps, à des poètes en chambre, cette matière propice aux lieux communs. On y sent de reste que les choses champêtres sont familières à l'auteur. La poésie qu'il en tire est vraiment une poésie vécue.

Telles pages m'ont rappelé, d'étonnante façon, mon enfance campagnarde. Il y a çà et là, notamment dans *La Ferme*, *L'Horloge*, *Les Fenêtres*, *Le Grenier*, et aussi dans le récit des travaux agricoles, des vers qui m'ont ému, à force de vérité vue, jusqu'à me faire tressaillir.

Ces beaux poèmes sont tout pénétrés de tendresse, d'une tendresse naïve et profonde, dont l'effet est d'autant plus sûr que l'expression en est sobre et comme contenue. Ce qui frappe tout d'abord dans ce livre, c'est la forme curieuse que prend, chez le poète, ce sentiment. On sait combien l'homme fut toujours enclin à prêter une personnalité aux objets qui l'entouraient et dont il avait éprouvé la bienfaisance. Les esprits naïfs ont certainement cru et les poètes ont souvent feint de croire, par exemple, que les maisons avaient une âme, les vieilles maisons surtout; et il y a de beaux vers de Sully-Prud'homme sur ce sujet. C'est cette fiction que M. Louis Mercier reprend et qu'il étend, non sans un certain parti-pris, de la maison à tout ce qui la meuble, ou peu s'en faut. L'un après l'autre, il personnifie ainsi

> Tous les êtres que l'homme a mêlés à son sort
> Et qui gardent un peu de son âme...

Cette sorte d' « animisme » n'est tolérable, cela va de soi, que s'il est l'expression d'un sentiment sincère; et, heureusement, c'est le cas chez le poète qui m'occupe. Il suffit, d'ailleurs, d'avoir habité la campagne autrement qu'en villégiature pour concevoir la fonction tutélaire et presque providentielle prêtée par lui à des objets qui, en réalité, sont simplement utiles. Rappelez-vous avec quelle joie, un soir que vous vous étiez

égaré, vous avez vu luire tout à coup une humble lampe aux fenêtres d'une chaumière ; songez à tout ce qu'évoque de bienfaisant et d'hospitalier la fumée bleue qui s'élève d'un toit entre les feuillages de la forêt...

Mais le grand mérite du *Poème de la maison* est ailleurs ; il est dans le caractère humain, universel, que M. Mercier a su imprimer à ses vers. Parle-t-il de la maison, du foyer, de la table, du lit, de la lampe ? Il dépasse la conception que nous nous faisons généralement de ces divers objets, et simplement, parfois sans en parler, et sans prendre jamais le ton de la dissertation, il évoque le rôle qu'ils ont joué dans la vie de l'humanité. Pour lui, le feu n'est pas seulement l'humble serviteur qui cuit les mets et chauffe le logis ; il est le premier protecteur de l'homme, le chasseur des ombres et des bêtes, le père de la joie et de la sécurité ; en un mot, il le voit avec les yeux des hommes primitifs qui lui attribuaient une âme et l'ont déifié. Au fait, n'est-il pas lui-même un primitif, dans la mesure où il est un poète ?

On pense bien que cet élargissement de l'impression personnelle ne produit son effet qu'à condition de ne pas devenir un simple procédé littéraire. La poésie de M. Mercier, dont j'ai dit plus haut la sincérité, lui doit une profondeur d'émotion et de rêve, une puissance suggestive que peu d'œuvres contemporaines offrent au même degré.

Je trouve enfin dans le livre de ce « rustique » un sentiment austère, intense et discret, que j'appellerai, faute de mieux, le respect de la tradition ancestrale. Il ne peut guère nous parler de la maison sans évoquer, parfois tacitement et comme à son insu, les générations qui ont successivement usé le seuil, la table, la clef, les dalles, et dont le contact a, pour ainsi dire, prêté une âme à tous ces objets familiers. Ils sont morts, leur souvenir a pâli peu à peu, on a fini par les oublier, ces laboureurs d'autrefois, mais l'esprit de la race semble s'être incorporé aux murs frustes de la vieille maison ; et le poète, plein de piété et de gratitude pour les ancêtres dont il est né, s'excuse, en un émouvant et noble poème, d'avoir délaissé le labeur sacré de la terre pour la frivole besogne de l'écrivain.

Tel est, dans ses grands traits, ce livre de vers, un des plus sains que j'aie lus depuis longtemps. J'ajoute, un des mieux écrits ; la langue en est forte, nerveuse, pittoresque, et, quoique essentiellement française, d'une saveur bien rustique, d'une rudesse un peu fruste, qui sont un charme. Parfois le style est

d'une ampleur et d'une simplicité admirable, et l'intensité du sentiment, la plénitude du sens, lui prêtent une beauté singulière qui rappelle l'antique. M. Louis Mercier, l'auteur du *Poème de la maison*, est un des meilleurs poètes de l'heure présente.

FERNAND SÉVERIN.

Françis Vielé-Griffin : « PLUS LOIN ».
(1 vol. Société du *Mercure de France*.)

M. Françis Vielé-Griffin est, à n'en point douter, le plus lyrique des poètes français d'aujourd'hui. Depuis sa première plaquette « Cueille d'Avril » jusqu'à son récent recueil « Plus loin », son œuvre s'affirme comme un hymne admirable à la vie et il n'est point de plus exquis spectacle que son perpétuel émerveillement devant la splendeur des choses.

Certes, il a gardé de ses origines une acuité de vision et un sens ingénu de la beauté, qui impriment à ses poèmes un caractère particulier, et l'un des premiers il a illuminé les sources de la poésie française d'un peu de cette hallucinante et vague clarté des pays du Nord.

Il fut du reste l'un des plus ardents défenseurs du vers libre auquel presque seul aujourd'hui il est resté fidèle.

Les lois étriquées de la versification classique pesaient à son esprit imprégné de cette enivrante liberté qu'il avait découverte chez les écrivains anglo-saxons et germaniques et déjà dans sa « Cueille d'Avril » écrite en vers réguliers, se pressentait sa révolte prochaine contre les dogmes établis.

Pourtant, dans le volume qu'il vient de faire paraître, une série de poèmes intitulés « la Partenza », se rapprochent des rythmes traditionnels et ce retour imprévu, célébrant en un mélancolique et touchant adieu les choses d'autrefois, a la noblesse d'un beau geste résigné.

« Adieu, plaisant pays !...»

Le poète s'est attardé parmi la gloire et l'ivresse de cette contrée qui lui fut douce.

Pendant dix ans, les printemps y bercèrent son rêve et voici l'automne attendri.

Il faut, bien qu'à regret, fuir vers ailleurs :

O douce vallée, tu rêves ;
Ton rêve est l'éternité ;
Que me prends-tu mon heure brève
Et ma force et ma volonté ?

D'autres viendront, d'autres plus jeunes et plus joyeux à qui les fleurs et la lumière souriront comme à lui, naguère... D'autres viendront... Mais comprendront-ils, hélas, les tendres paroles accueillantes de la vierge assise au seuil de la maison délaissée? Elle lui a donné son âme et les songes nés de leur amour, se sont accomplis : Adieu, radieuse jeunesse !... Des rives, moins heureuses peut-être, mais plus fécondes le réclament :

La fleur de ma vie est morte
Et quel est le fruit de ma vie ?
Mais cependant, pourquoi partir ?
On part et l'automne morose
Que l'on croise au tournant du chemin
Flétrit d'un souffle les roses
Qu'on emportait dans la main.
. . . .
On part vers l'aventure neuve
Hier est là, en sa jeune beauté
Qui sourit sous son voile de veuve.
On part et l'on pourrait rester.

Et c'est l'éternel regret en lutte avec l'éternel espoir, ce sont les mots tremblants au souvenir des joies défuntes, c'est la tristesse de fuir un bonheur sans mélange pour la chimérique et peut-être décevante équipée...

Mais sa mollesse et son indifférence, alors que la vie ardente et fière s'agite là-bas, l'écœurent bientôt et le souci de sa mission nouvelle emporte ses dernières hésitations :

Rester, tu es folle, Pensée,
On serait seul — rien ne dure —
Rester comme une ombre aux croisées
Comme un portrait qui sourit au mur !

Et l'âme raffermie, l'esprit prêt aux nouveaux combats, le poète s'en va vers les horizons lointains...

Plus loin !... Et voici que dans le recueillement, à la première étape, surgit hautaine et grave, indulgente aussi, la figure du Maître mort.

Comme pour se défendre des embûches de la route prochaine, le poète s'agenouille devant l'ombre fraternelle et une ardente prière s'élève vers celui qui vécut

De cette vie plus haute et immortelle,
De cette vie invectivée,
La vie de ceux qui procréèrent leur âme
Et naquirent de leur volonté
Invulnérables au rire infâme,
Joyeux d'avoir vu la Beauté.

Plus loin encore ! D'autres visages surgissent, angéliques : Visages de vierges et de martyrs, invulnérables aussi, fleurs mystiques, lys d'innocence, roses ensanglantées, calices où le matin emprisonne ses larmes et sa lumière :

Agnès vouée aux hontes des lupanars que sa candeur sanctifie Eulalie et Jeanne, Dominante de Braga et Marguerite de Cortone.

Puis après s'être complu parmi ces visions ineffables, le poète se retrouve au milieu de la foule brutale et candide, dont les mille voix étouffent la sienne et c'est à travers les révoltes et les clameurs qu'il suit son immortelle amante, la Vie haletante et folle mais toujours belle d'espoir.

Ces dernières pages sont écrites en vers libres et il est intéressant, au cours du même volume, de comparer les deux « manières» de M. Françis Vielé-Griffin.

Dans «la Partenza», les poèmes affectent la forme tout intime de *lieder* brefs, exquis et comme chuchotés un peu à la façon de l'Intermezzo, tandis que dans les vers suivants l'écrivain s'extériorise et s'abandonne. Des voix étrangères s'éveillent autour de lui, douces et pures presque toujours, mais dont la frénésie nuit souvent à la clarté : Elles parlent, chantent, rient ou sanglotent sans mesure, entremêlant parfois les plus délicieuses ou les plus poignantes chansons au pire prosaïsme. Ainsi dans la légende de sainte Agnès, après l'adorable aveu de Procopios, ces vers :

> Ce Symphonius était prud'homme
> Soucieux des siens, avare sans être chiche.

Francis Vielé-Griffin, poète essentiellement lyrique, s'embarrasse lorsqu'il s'attaque à des faits précis : ses ailes le gênent et il rappelle alors les grands albatros de Baudelaire.

Il me semble pourtant que la faute en est exclusivement à sa technique préférée.

L'anarchie littéraire qu'il préconise entraine souvent à la confusion et les antiques règles, barrières dont il commence à reconnaître timidement la nécessité, ont au moins l'avantage de refréner les enthousiasmes inconsidérés et les divagations informes des grands enfants visionnaires que sont tous les poètes.

Giovanni, dans Sainte Marguerite de Cortone, dira pour expliquer son départ :

> J'ai prétexté un oncle qui se meurt.

Et cela est d'autant plus déplorable que ce poème, l'un des plus nobles de l'écrivain, oppose à de pareilles banalités des pages comme le dialogue entre Marghetta et Claudia.

L'impassibilité parnassienne nécessitait incontestablement une réaction et l'effort de M. Françis Vielé-Griffin a eu pour effet salutaire de faire vibrer la poésie française du grand frisson de la vie changeante et multiforme. Mais je ne sache pas que l'abandon absolu, l'absence de toute règle, « l'obéissance au rythme personnel auquel le poète doit l'être » nous ait donné l'œuvre définitive qui nous est promise depuis tantôt vingt ans. Comparez la beauté de cette Partenza, la grâce de ses symboles, l'harmonie de ses strophes avec les poèmes qui suivent. Dans ces derniers, la ligne, le squelette dirai-je, sont inconsistants. L'effort s'éparpille en chansons, en bulles vagabondes où l'aube et le crépuscule allument tour-à-tour leurs pierreries.

Le jeu divin des images ravit l'esprit mais l'oreille se ressouvient du rythme éternel de Racine, de Chénier et de Lamartine.

Dans ses poèmes en vers libres, les alexandrins trop rares scintillent comme des étoiles :

Et rejetant le pli de sa robe troussée
Fit devant ses pieds blancs comme un défi au vice
S'éparpiller à flots les roses en rosée.

(LE MIRACLE DES ROSES.)

Du moins, dis-moi jusqu'à demain : Espère
Dis-le comme un léger mensonge de femme
Qui promet mieux qu'un rêve à l'enfant qu'elle endort

(SAINTE-AGNÈS.)

Et cette joie qui brille
Entre les doigts rosés d'une aube ennuagée,

(SAINTE-JULIE.)

O le beau chantre de la Vie, de la Vie éblouissante de clarté, débordante de fleurs, frissonnante de parfums ! Mais comme on l'aimerait davantage, si, cédant à l'admirable eurythmie classique, il se révélait aussi parfait artiste que grand poète.

GEORGES MARLOW.

Gustave Cohen. — HISTOIRE DE LA MISE EN SCÈNE DANS LE THÉATRE RELIGIEUX FRANÇAIS DU MOYEN-AGE. (Paris, Champion, édit. Un vol. in-8o.)

Dans la préface de son livre, M. G. Cohen définit nettement le but qu'il s'est proposé : « Comment la mise en scène s'est affirmée, dit-il, hésitante, auprès des autels; comment elle s'est étalée avec plus d'ampleur, dans la nef ; puis avec une franchise et une richesse croissantes sur le parvis ; comment elle a atteint sur la place publique des proportions inouïes dans un déploiement effréné de luxe et avec un perfectionnement extraordinaire de la machinerie : voilà ce que doit montrer ce travail. »

Ceci est pour la partie purement documentaire et descriptive. Elle dénote une curiosité et une érudition jamais en défaut. L'auteur en outre procède avec une méthode rigoureuse et logique. Tour à tour c'est le drame liturgique, puis le drame semi-liturgique, enfin les mystères qu'il envisage. Des Evangiles dialogués du IXe siècle, ceux de Pâques et ceux de Noël formant des cycles de drames embryonnaires, sortira la colossale littérature des Passions du XVe siècle. Mais entre les uns et les autres s'épanouit le théâtre élémentaire des XIIe et XIIIe siècles, celui que semble affectionner M. Cohen d'une façon spéciale «pour son esprit sans recherche, presqu'involontaire, son style pur, son rythme agréable, ses souffles de poésie qui font onduler joliment certains dialogues, pour sa psychologie très fine ». Longuement il nous parle du célèbre *Jeu d'Adam* où le diable nous apparaît sous le neuf aspect d'un agréable séducteur, d'un don Juan infernal.

Enfin voici l'abondance et la complication du théâtre médiéval dépouillant son caractère exclusivement liturgique pour s'adresser plus amplement à la foule par des moyens de plus en plus profanes en des endroits de plus en plus éloignés du chœur, de la nef et du parvis.

C'est aux prêtres, c'est-à-dire à ceux qui furent, au début, les acteurs, que semble devoir être attribuée l'origine des transformations scéniques. Celles-ci n'ont été en définitive que la conséquence logique de la transformation des états d'âme des auteurs, des organisateurs et des spectateurs. « La mise en scène est l'expression du milieu ou elle se développe », dit M. Cohen. Or l'art des peintres n'a-t-il pas évolué totalement avec les siècles et puisque les décors sont presque toujours l'œuvre de ces pein-

tres, ces décors ne vont-ils pas varier, se compliquer, se perfectionner avec l'ingéniosité, plus grande sans cesse, des artistes qui les exécutent ?

Il y a une liaison intime, étroite entre le théâtre, et surtout le théâtre considéré du point de vue matériel, et les mœurs variables de l'époque, l'habileté croissante de la machinerie, l'art plus réaliste chaque jour et capable d'une plus fidèle interprétation de la Nature.

M. Cohen échafaude savamment toutes ses affirmations sur les preuves qu'il a découvertes dans les bibliothèques, les archives, les estampes. C'est surtout, en ce qui concerne les mystères, dans les manuscrits de Bruxelles, Paris et Chantilly que les renseignements furent puisés.

Peut-être tant de science et de patience nuisent-elles à la personnalité d'une semblable étude. M. Cohen n'est pas le premier qui consigne en un copieux volume le résultat de ses investigations touchant le passé de la mise en scène ; aussi eussions-nous aimé le voir discuter, admirer ou blâmer, interroger et répondre plutôt qu'enregistrer avec une fidélité incontestable.

C'est pourquoi nous nous sommes arrêté avec le plus de curiosité à la lecture des chapitres trop rares qui abandonnent le souci uniquement archéologique pour s'orienter vers des considérations plus captivantes parce que plus personnelles. Dans les pages intitulées *Art et Mystère* M. Cohen, en effet, s'est demandé si la mise en scène de cette lointaine époque a pu influencer l'art médiéval. Il reproduit à ce propos les opinions de nombreux érudits et de savants critiques pour arriver, en ce qui le concerne, à une conclusion affirmative. D'après lui, très souvent les « Primitifs » se sont inspirés des représentations dramatiques ; il fait dans ce but l'examen d'une série d'œuvres et notamment de l'Adoration des Bergers, frontispice des *Sarum Horae* d'après Pollard.

Bref, dans la mise en scène de chaque période dramatique, M. Cohen tâche à découvrir le reflet de l'âme du temps ; il y parvient parfois ; il eût dû s'y attacher plus constamment. C'était le seul moyen de donner totalement à son travail le triple intérêt d'une œuvre historique, artistique et scientifique. Sa conscience et son érudition lui valurent du reste d'être couronné par l'Académie Royale de Belgique et de le faire classer premier au Concours Universitaire et au Concours des Bourses de voyage.

PAUL ANDRÉ.

Benj. Linnig : Bibliothèques et ex-libris d'Amateurs belges aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.
(Paris, Daragon, éd. Un vol. in-4°, ill. 20 fr.)

Il faut voir plus et mieux qu'un patient travail de chercheur, qu'un précieux ouvrage de bibliophile dans le volume compact que vient de publier M. B. Linnig. Certes nous trouvons de l'intérêt à lire les descriptions, agrémentées d'ingénieux commentaires, parfois même d'anecdotes ou de curieux renseignements historiques, que l'auteur fait des célèbres marques de possession par quoi naguère les détenteurs de livres signifiaient leur soin attentif et leur propriété jalouse. Le texte et les reproductions graphiques des *ex-libris* des amateurs belges de ces trois derniers siècles nous révèlent l'importance significative attachée par ceux-ci aux exemplaires rares de leurs collections souvent somptueuses.

Les notices consacrées par M. Linnig aux graveurs d'ex-libris belges, les Harrewyn, les Berterham, les Cardon, les Onghena et d'autres, célèbres dans leur art spécial de délicatesse et d'originalité ; les biographies de quelques soixante illustres bibliophiles ont leur prix et dénotent une érudition et une documentation très vastes.

Mais ce qui m'a séduit dans l'ouvrage de M. B. Linnig, c'est de retrouver un de ces rares amateurs du livre, un de ceux qui ne demeurent, de nos jours, pas indifférents à l'égard des luxueuses publications dont autrefois de nombreux collectionneurs se disputaient les rares exemplaires. Le goût du livre d'art se perd ; les grandes bibliothèques disparaissent ; le vent des enchères disperse celles qui se sont conservées jusqu'aujourd'hui et nulle émulation ne provoque la création de nouvelles collections privées. Il y a à cela bien des raisons ; ce n'est pas l'instant de les envisager : la facilité d'imprimer à bas prix des éditions d'un luxe plus somptueux qu'artistique peut-être, mais suffisant à contenter les curiosités peu exigeantes ; l'incalculable abondance aussi des livres, la fièvre qui règne dans cette production comme dans toutes les autres ; l'industrialisation des procédés de gravure, d'impression, de tirage, de reliure, etc.; la multiplicité des bibliothèques publiques ; surtout, hélas ! l'inattention née chez ceux-là que passionnait naguère le livre d'art et qui, de notre temps, se soucient plus volontiers d'amasser des cartes postales grossièrement enluminées, des timbres-poste, des trophées de concours sportifs, ou

même des voilettes parfumées et des gants fanés ayant appartenu à de galantes et flatteuses conquêtes...

Le travail de pieux hommage rendu aux amateurs du livre ancien suffira-t-il pour raviver un culte à peu près aboli? Nous n'osons répondre affirmativement. M. Benj. Linnig n'a du reste pas eu cette présomption d'y croire; il se trouvera amplement satisfait s'il a seulement pu y contribuer quelque peu et ce serait déjà une légitime récompense de son consciencieux effort.

Paul André.

Théâtre d'Auteurs belges.

Louis Delattre : *Fany* (Éd. de *La Belgique Artistique et Littéraire*, 1 vol. in-18, à 2 fr.) — Iwan Gilkin : *Savonarole* (Lamertin, 1 vol. in-18, à fr. 3.50.) — Ch. Van Lerberghe : *Pan* (Éd. du *Mercure de France*, *id.*)

Trois œuvres aussi différentes que les esprits qui les ont conçues. Chacune d'elles a pour titre le nom d'un personnage et ce nom la caractérise immédiatement. *Fany*, une jeune fille. *Savonarole*, un moine réformateur. *Pan*, le dieu païen où s'incarne, par excellence, notre conception du monde vivant.

La première pièce est de M. Delattre; c'est un chapitre pathétique de l'éternelle comédie de l'amour et des mœurs. La deuxième est de M. Gilkin ; c'est un drame d'idées. La troisième est de M. Van Lerberghe; c'est une pièce à la fois satirique et lyrique. En les citant selon l'ordre de mes lectures, j'établis, sans l'avoir voulu, la gradation de trois aspects catégoriques du théâtre belge.

M. Louis Delattre met en conflit l'amour ou, pour user d'un mot moins vaste et plus précis la passion sexuelle avec les préjugés dont la morale sociale est faite. A voir comme cette comédie dramatique se hâte vers la solution préférée par l'auteur, on pourrait raisonnablement se demander si l'on n'a pas devant soi une pièce à thèse. M. Delattre a-t-il voulu démontrer, sinon prouver quelque chose? La construction arbitraire de ses personnages, leur psychologie peu appuyée en font plutôt des truchements que des êtres concourant à la représentation de quelque épisode réel et la simplicité de leur langage se cherche dans trop de rhétorique. Mais, peut-être que l'inexpérience du

dramaturge a faussé, au cours de l'ouvrage, la direction d'un écrivain qui semblait fait pour voir innocemment la vie sous ses sens et pour la traduire. De la fraîcheur, d'ingénus élans, des images en fleur nous font souvenir tout de même du joli poète de *Une Rose à la bouche* et l'aspiration généreuse qui traverse cette pièce y suscite des traits d'éloquence large, des mouvements forts qui émeuvent en dépit de l'invraisemblance de la composition.

Savonarole est quelque chose de plus particulier qu'un drame d'idées, c'est un drame politique. Antinomie de concepts, mais d'intérêts aussi et d'ambitions dans la société. M. Gilkin s'est assurément moins inquiété d'une reconstruction historique que d'habiller de vêtements anciens des pensées modernes. Que ce soit le drame de la règle austère opposée au libre plaisir des aristocrates de Florence ; que ce soit le drame des moralistes et des artistes ou celui des pauvres et des riches, le conflit qu'il enveloppe et développe est de tous les temps. Le mérite de l'auteur est d'en avoir exactement balancé les valeurs, de sorte qu'elles se proposent sans qu'aucune d'elles ne s'impose. M. Gilkin est un philosophe, je veux dire un poète de l'abstraction. Spectateur d'un théâtre plus vaste que celui que nous construisons avec des mots, de la toile et des planches, il regarde la monotone éternité des sièles à travers son siècle. Mais, si haut, son esprit clair aux arêtes vives ne reflète que des aspects généraux du monde et, dépouillés de la sensibilité humaine. ses songes sans couleur ont une rigueur mathématique. Pour un homme de théâtre, c'est peut-être une vertu ; c'est peut-être une force. Je garde de la lecture de *Savonarole*, cette sorte de satisfaction que donne à l'esprit la parfaite structure d'un arbre dépouillé et je me demande si la voix des acteurs, la couleur du décor, le mouvement de la figuration ne feraient pas de cette œuvre stricte et solidement nouée un beau drame accessible à la foule pour qui le théâtre existe.

Bien qu'ils soient d'un poète infiniment subtil et sensible, les trois actes de *Pan* ne s'effilent pas dans le songe. Pourtant le songe, avec toute sa lumière éblouissante et menteuse, est sur eux comme le ciel sur la terre. Au contact des Grecs, l'auteur de *La Chanson d'Ève* a filtré sa pensée et sa langue dans le même temps qu'il cultivait à l'extrême ses facultés de musicien. C'est ce qui lui a permis de composer, avec ses sensations d'aujourd'hui, une pièce dont les motifs ironiques se résolvent dans le plus absolu lyrisme. Par un miracle d'art littéraire, le

jeu de la scène antique est reconstitué. En trois actes rapides et légers, la comédie contemporaine revient sans un effort, harmonieusement, naturellement, aux sources de sa vie qui sont le chant et la danse. *Pan* n'est pas un poème à la manière de ceux qu'on met dans les livres ; c'est une pièce tout à fait jouable, très simple et qui demeure active. Et néanmoins, pour l'enchantement de ceux qui souhaitent de revoir la poésie sur le théâtre, c'est le rayonnement sacré de toute la splendeur du monde sur la farce humaine.

Je n'en dirai pas davantage, puisque, par les soins de M. Lugné-Poë, l'œuvre de M. Van Lerberghe sera représentée cet hiver à Paris et puis à Bruxelles.

MAUBEL.

Jules De Gaultier. — LES RAISONS DE L'IDÉALISME.
(Un vol. in-18, 258 p. au *Mercure de France*; fr. 3.50.)

Soit incuriosité naturelle, soit parce qu'une nécessité toujours pressante de pourvoir à des besoins immédiats ne leur en laisse pas le loisir, la plupart des hommes sont exempts du souci d'expliquer l'existence. Ou, du moins, se montrent-ils satisfaits des raisons les plus futiles, et la moindre fable suffit-elle à tarir leur soif de savoir les causes premières. Mais une fois que nous sommes enclins à nous donner une représentation d'ensemble et une justification du phénomène général de l'« être », nous voici partagés entre les systèmes imaginés pour résoudre le problème et en proie au tourment de choisir le meilleur.

La thèse de l'idéalisme est classique dans l'histoire de la pensée. Elle durera autant que le souci métaphysique, qui pourrait bien ne disparaître qu'avec notre espèce. Sans vouloir contrarier la conception de la matière dans son rapport avec la science, M. Jules De Gaultier reprend l'interprétation idéaliste du monde, non comme une vérité à imposer, mais comme une hypothèse, la seule, selon lui, qui réponde, parmi toutes les autres, aux exigences légitimes de l'esprit, en tant que celui-ci rêve de s'élever jusqu'aux premiers principes des choses. Il reprend, du reste, cette hypothèse, pour en déduire une conséquence neuve.

En effet, notant encore une fois la contradiction intérieure que renferme l'idée morale considérée comme fin de l'existence, montrant l'impuissance radicale dont elle témoigne s'il s'agit de

fixer un sens à l'univers, M. De Gaultier propose une autre «cause» à la lumière de laquelle l'«être» recevrait la signification qui peut lui donner tout son prix dans l'esprit des hommes. Ce principe est de nature esthétique. A l'éthique notre auteur oppose l'esthétique ; au sens moral, le sens spectaculaire.

Qu'est-ce donc que le sens spectaculaire ? « C'est, dit-il, tout plaisir pris à la considération de quelque événement, indépendamment de son rapport avec les modes directs de notre sensibilité ou de notre intérêt. » La morale, en tant que désir de bonheur par la sensation, s'attache à donner le pas aux sensations de plaisir sur les sensations douloureuses. L'esthétique ne s'intéresse qu'à l'acte de connaissance dont toute sensation, même douloureuse, est l'occasion.

La morale, se heurtant sans cesse à la relativité essentielle du sujet sensible, qui n'apprécie le plaisir que dans son rapport avec la douleur, manque sans cesse son but. L'idéal philosophique auquel elle sert de base, aboutit nécessairement au pessimisme. L'esthétique, au contraire, substituant la perception à la sensation comme centre d'intérêt, assouvit à tout instant le plaisir de la connaissance. Et cette nouvelle raison d'être, attribuée à l'existence, la rend incessamment souhaitable.

D'ailleurs la conception de cette fin-là n'entrave nullement le désir d'éliminer les modes douloureux de la sensation. Ce désir devient même un aliment pour le sens spectaculaire, qui n'est que la perception dans sa forme supérieure. Si bien que l'esthétique, comme fin, justifie la morale, comme moyen, et lui assigne le rang qui lui revient — lui attribuant ainsi une raison d'être dont elle était impuissante à justifier par elle-même.

Quant à l'activité scientifique, elle n'est pas, elle non plus, contrariée dans le système de M. De Gaultier. Elle s'assimile, dans sa plus haute expression, à l'activité esthétique pure et simple. Prolongeant au delà de la vue concrète l'horizon spectaculaire, en montrant l'harmonie et l'équilibre des lois dont nous observons les effets immédiats, elle a pour mission d'agrandir le champ où s'exerce la joie visuelle de la connaissance...

Dans le cadre de cette ingénieuse construction métaphysique, vient se placer la notion du *bovarysme*, à laquelle l'auteur a précédemment consacré un ouvrage spécial. On se souvient de la formule où s'exprime cette notion : *le pouvoir de se concevoir autre*. Le bovarysme nous apparait, à présent, comme un moyen spectaculaire, lui aussi, prétendant situer l'esprit au

point d'où il peut avoir du spectacle de l'existence la vue la plus complète.

On a pu juger par cette courte analyse dans quelle mesure M. J. De Gaultier a rajeuni l'ancienne hypothèse idéaliste. Cette solution nouvelle du problème de la vie ne manquera pas de soulever contre elle nombre d'esprits qui se décideraient difficilement à dissocier l'idée métaphysique de l'éthique. Qu'importe si cette explication plausible que l'auteur a tenté de donner de l'existence, justifie celle-ci, au regard de quelques-uns, de la faillite à laquelle a abouti dans leur conscience l'illusion du monde moral? Et puis, le livre se distingue par une élévation d'idées et une force de raisonnement qui en recommandent la lecture, encore qu'on puisse en trouver les développements un peu trop subtils et le style parfois empâté.

Arthur Daxhelet.

Les récentes publications de l'Institut de Sociologie Solvay.

Notes et Mémoires in-4° : I. Ernest Solvay, *Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio- et psycho-sociologique* (1906). — II. E. Waxweiler, *Esquisse d'une sociologie* (1906). — III. R. Petrucci, *Les origines naturelles de la propriété : essai de sociologie comparée* (1905). — IV. L. Wodon, *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif : notes critiques* (1905). — V. Dr E. Houzé, *L'Aryen et l'anthroposociologie : étude critique* (1906). — Bruxelles, Misch et Thron, éditeurs.

L'Institut de Sociologie Solvay est un rêve réalisé, et j'aime à croire qu'il ne cause point de déception à son auteur. Il serait difficile d'en trouver un second exemple dans le monde. Des écoles supérieures de sociologie, des universités fondées par des millionnaires, il y en a certes pas mal, en Europe et en Amérique. Mais un millionnaire qui a des idées scientifiques — non pas partielles ou latérales, mais générales et synthétiques — et qui trouve, pour les éprouver, puis les développer, les féconder et les répandre, un corps de travailleurs d'élite, c'est là chose vraiment rare. Si l'on ajoute que l'entreprise n'a rien d'égoïste, qu'à côté et au delà des idées qui lui sont chères, le fondateur voit le progrès de la science en général, on conviendra que la

chose tient du prodige. Il n'est pas superflu de le rappeler dans un pays naturellement porté au dénigrement, où les réticences sournoises ont plus de prise que l'enthousiasme, et où l'on passe indifférent à côté de tant de merveilles qu'ailleurs on célébrerait à l'envi.

Les publications récentes de l'Institut de Sociologie Solvay ont une importance particulière. Elles ont la valeur d'un programme.

Nous avons eu, jusqu'à présent, des « Actualités sociales », petits volumes in-16, « ayant pour objet la vulgarisation des questions courantes, au point de vue de l'accroissement de la productivité humaine ». Dix volumes déjà, — en deux ans, — ont paru. Puis sont venues les « Études sociales », in-8o, trois volumes, jusqu'à ce jour, dont le grand ouvrage de M. A. Prins sur l'*Esprit du Gouvernement démocratique*.

Voici maintenant la série in-quarto des « Notes et mémoires » consacrée à des études sociologiques originales. Elle va nous donner, à coup sûr, des indications sur les travaux et les méthodes caractéristiques de l'Institut.

***

A tout seigneur, tout honneur. Le premier fascicule est la réimpression d'une note de M. Ernest Solvay, parue en 1902, lors de la fondation de l'Institut. Il s'agissait alors de faire voir la liaison qui existait entre l'Institut de physiologie, érigé depuis des années, et l'Institut de sociologie. Cette liaison est dans les idées de l'auteur sur l'énergie universelle. L'être vivant (isolé) « serait une réaction organisée spécialement pour oxyder à froid, de manière continue et avec dégagement final d'énergie, un milieu propre. » Une formule détermine facilement la mesure de l'énergie libérée par l'individu. Si on multiplie l'énergie *utilisable* de l'individu, déduite de la première formule, par un coefficient d'utilisabilité sociale, et si l'on tient compte de la durée de la vie, on aura aisément la mesure de l'énergie sociale l'homme. par unité de temps. Partant de là, rien n'empêche de considérer tous les facteurs qui interviennent directement ou indirectement dans les phénomènes organiques relatifs à l'homme en société et de les mesurer en unités d'énergie physico-mécanique. M. Solvay va plus loin. Comme il pense que les phénomènes intellectuels ne font que « traduire des états différents de la distribution générale de l'énergie neuro-

musculaire au sein de l'organisme », il n'hésite pas à enfermer la capacité intellectuelle dans ses formules et à y rechercher la mesure de l'importance sociale du travail cérébral. Enfin, il indique la possibilité — le reste étant connu — de se préoccuper du rendement énergétique maximum dans une société normale. Cette préoccupation, on le sait, l'a amené à préconiser une série de réformes sociales, dont le productivisme et le comptabilisme sont les plus connues.

Il ne m'appartient pas de faire la critique des formules de M. Solvay. Cette critique, c'est la science à venir qui la fera, quand elle aura essayé d'édifier sur cette base une mesure synthétique des phénomènes sociaux. J'avoue, cependant, que je doute qu'elle y parvienne jamais. J'hésite à croire à un équivalent énergétique de toutes les « réactions » non seulement sociales, mais même psychiques. Je ne crois pas que la « conscience de soi », par exemple, ne soit qu'un épi-phénomène comme l'assure Huxley, et j'ai peine à admettre que les formules psychophysiques lui fassent la part qui lui revient. De même, il m'est difficile de réaliser qu'une formule du même ordre que celle qui mesurerait la valeur idéo-énergétique de la découverte de la machine à vapeur de Watt, mesurerait aussi la valeur du Sermon sur la Montagne ou de la Déclaration des Droits de l'homme.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas tenter les recherches indiquées par M. Solvay. Si elles montrent qu'il y a encore quelque chose *d'autre* dans les phénomènes sociaux, elles n'en auront pas moins été utiles et fécondes.

*
* *

L'*Esquisse de la sociologie* de M. Waxweiler, qui forme le second fascicule de la série, est un des ouvrages les plus intéressants qui aient paru en Belgique depuis longtemps et c'est, à coup sûr, un ouvrage d'une portée considérable.

On attendait du jeune directeur de l'Institut une profession de foi sociologique et un programme. Il n'a reculé devant l'une, ni l'autre, et c'est tout cela qu'il nous donne dans les trois cents pages de son livre.

La sociologie est une science « qui n'avance pas, qui s'obstine à ne pas mûrir ». N'est-ce pas parce que, ne se tenant pas à son point de vue propre, elle empiète sur toutes sortes de domaines où elle n'a que faire ? N'est-ce pas aussi parce qu'elle abandonne trop facilement le guide sûr du fait individuel ?

S'il en est ainsi, il faut en premier lieu rechercher le domaine propre de la sociologie et ensuite la ramener à la méthode inductive rigoureuse. Telles sont, me semble-t-il, les deux préoccupations principales de M. Waxweiler.

La sociologie est une science de la vie. Comme tout être vivant ne peut être conçu sans son milieu, c'est une partie de l'éthologie, ou étude de l'être dans ses rapports avec son milieu. Celui-ci, c'est d'une part un milieu vivant, mais c'est aussi un milieu formé par « l'affinité spécifique », dont une des modalités est « l'affinité sociale ». Et voici la sociologie ou éthologie sociale qui se définit : « la science des phénomènes réactionnels dus aux excitations mutuelles des individus de même espèce, sans distinction de sexe. » Tout ce que fait, tout ce que pense, tout ce qu'est l'homme en société ne rentre donc pas nécessairement dans le point de vue sociologique, mais seulement tout ce qu'il est, tout ce qu'il pense et fait en « réagissant » par rapport à ses semblables.

C'est en partant de là que l'auteur entreprend de passer en revue tout le champ d'investigations qu'un tel point de vue comporte, non pas pour donner des solutions, ni même pour poser tous les problèmes, mais pour indiquer des exemples et des suggestions. Il s'occupe successivement de la formation sociale de l'individu, des aptitudes sociales, des activités sociales et des « synergies » sociales.

Cette revue constitue un programme d'études étendu, que de nombreux collaborateurs et beaucoup d'années ne suffiront pas à épuiser. Il y a là mille et un sujets intéressants, ordonnés logiquement, mais sans transition, pour bien indiquer qu'on ne fait que les montrer du doigt.

En ce qui concerne la méthode, l'auteur a une règle fondamentale : c'est « se cramponner à l'individu agissant dans son milieu ». Il n'y a pas de fait social en soi ; il n'y a que « des individus agissant dans leur milieu ». Et c'est le retour à l'induction rigoureuse, mais multiple et variée : l'observation directe, l'expérimentation, le dénombrement statistique, avec une défiance des rapprochements de simple concordance, avec une préférence pour l'étude du présent plutôt que du passé, avec une soif ardente du fait positif et actuel.

Dans son ensemble, le livre est du plus haut intérêt. Il dénote un effort considérable pour *dominer* la matière et en dégager les principes conducteurs. Au début, il y avait à craindre que l'influence de ses études nouvelles n'emportât l'auteur dans le

courant fascinant de la biologie. Il s'en est parfaitement libéré. J'imagine que si Tarde vivait encore, il se réjouirait de voir, en somme, que même en n'admettant pas ce qu'il appelait ses idées fixes, M. Waxweiler vient se ranger à côté de lui.

Au point de vue de la forme, le livre est d'une lecture difficile. Le vocabulaire s'enrichit de nombreux néologismes, et toute la première partie doit être relue, pour être bien comprise, après la seconde. Mais est-ce la faute de l'auteur, s'il lui a fallu une langue nouvelle pour exprimer des idées nouvelles, et pour apporter de l'ordre au chaos ?

Souhaitons maintenant qu'après le code des règles et des méthodes, on nous présente bientôt une étude objective d'un sujet limité, traité conformément au programme.

***

Ce n'est pas tout à fait le cas, me semble-t-il, du livre de M. R. Petrucci, sur les *Origines naturelles de la propriété.*

La propriété, d'après l'auteur, est un « *fait* naturel existant avant toute organisation sociale ». Elle consiste en ce qu'un individu a la disposition exclusive d'une chose, et qu'il en exploite à son profit la productivité transitoire ou permanente. L'auteur consent à ne pas remonter au delà de l'individu organisé; encore admet-il qu'un cristal pourrait avoir la propriété de son milieu. Mais il part en réalité du végétal et nous montre des faits de propriété dans la possession du sol par les racines et par les plantes elles-mêmes, puis dans leurs réserves nutritives. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on nous présente des mollusques et des vers propriétaires de leur abri, des insectes, isolés ou associés, propriétaires de leur demeure, d'un territoire, de réserves alimentaires.

Les fourmis, les termites industrieux fournissent de copieux exemples. Puis voici les araignées : ne sont-elles pas propriétaires de leur toile et de leur proie, et de leur nid ? Puis les poissons, puis les reptiles, les oiseaux, les mammifères présentent exactement les mêmes phénomènes de propriété, soit individuelle, soit familiale, soit collective. Quand on arrive à l'homme, — c'est-à-dire au primitif seul, — il n'y a plus qu'à dire une chose : c'est qu'il répète exactement les animaux.

A coup sûr, M. Petrucci est parfaitement libre de définir comme il l'entend la propriété. Mais il est permis de faire observer qu'il y a un phénomène *social* qui porte ce nom dans le

langage vulgaire et dans le langage juridique et que ce phénomène social est tout autre que celui qu'il décrit.

En effet, on entend d'habitude par propriété un *droit*, non un fait. Il y faut nécessairement faire entrer l'élément de « réaction individuelle due à des excitations venant d'individus de même espèce », comme dirait M. Waxweiler, et cela conduit à ne considérer comme propriété que ce qui est tout au moins consacré par « un usage réservé », un usage dû à une organisation sociale. La preuve en est que la définition de M. Petrucci convient aussi bien au voleur qu'au propriétaire. Car il est assez amusant de constater que Proud'hon tirerait autant de profit de cette thèse que M. Thiers. Celui-ci y verrait comme la propriété est bien de droit naturel, et Proud'hon approuverait certes une définition qui la confond avec le vol. Mais, est-il légitime de créer de telles confusions? Ce qui l'est moins encore, c'est de prétendre s'appuyer sur le Droit romain. La citation invoquée confond très inexactement propriété et possession. Que le droit de propriété ait pour support un *fait naturel*, c'est indispensable, mais ce fait seul n'est pas et n'a jamais été considéré comme la propriété elle-même.

Quoi qu'il en soit, le volume, écrit dans une langue touffue et souvent imagée, où l'on retrouve l'excellent écrivain qu'est M. Petrucci, est des plus intéressants par le grand nombre de faits recueillis et rapprochés. Il est en outre enrichi de nombreuses gravures très démonstratives.

***

Les *Notes critiques* de M. Wodon sur *quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif* sont une analyse incisive de la théorie de Karl Bücher sur l'état économique primitif. Le savant professeur de Leipzig réagissant contre les idées courantes parmi les économistes classiques, qui font raisonner le sauvage comme un civilisé, soutient que le travail, l'épargne, l'échange et tout ce qui fait l'activité économique moderne est sorti d'un état primitif où rien de ces « instincts » supérieurs n'existait. Il ramène notamment au jeu et à la danse, au rythme tout puissant, l'origine du travail lui-même.

M. Wodon, reprenant une à une les sources mêmes de M. Bücher, nous assure qu'il en a complètement méconnu la portée. Il se serait laissé emporter par des vues subjectives tout aussi fausses que celles des premiers économistes. « Cet état pri-

mordial est purement chimérique ; et l'homme primitif imaginé par Bücher n'a pas plus de consistance. C'est un fantôme, un être de rêve, beaucoup moins réel encore que l'*homo œconomicus* des économistes classiques, dont il n'est, à vrai dire, que l'antithèse logique. »

*
* *

Le fascicule que M. le Dr Houzé consacre à l'*Aryen et l'anthroposociologie* est également une réfutation pleine de verve et de science des travaux de Vacher de Lapouge, d'Ammon et de son Ecole au sujet de l'origine des peuples de l'Europe : « l'anthroposociologie n'est qu'une pseudo-science, bâtie sur des erreurs fondamentales et des déductions puériles. »

*
* *

Ainsi, l'Institut de Sociologie Solvay se présente définitivement au public avec une activité productive remarquable. Destructeur et constructeur à la fois, il offre des prémices et des promesses, dans l'ardeur d'une jeunesse pleine d'élan. Puisse-t-il conserver toujours cette allure et fournir longue et brillante carrière.

Ernest Mahaim.

E. Michotte. — La visite de R. Wagner a Rossini.
(Lebègue, édit., un vol. in-8o.)

Mai, le joli mois de mai, ayant un peu fait faire silence aux donneurs de concerts, rien n'empêche de parler vraiment musique... Il y a bien encore un virtuose, un simple chanteur : le rossignol. Mais celui-là donne tort aux critiques les plus sévères ; ensuite, il fait de la « musique à programme », ce qui est terrible ! Et un programme vieux comme le monde : l'amour et la Pâque du printemps, la mystique Résurrection. Il n'y a là vraiment rien pour le critique qui, dédaigneux, déclare cela bon tout au plus pour les poètes.

Heureusement, une simple brochure vient remettre en question, ou tout au moins, en actualité, le plus formidable débat de la musique humaine. Hâtons-nous de saisir cette proie : *La visite de R. Wagner à Rossini*, souvenirs personnels de M. E. Michotte.

Quand des amants se rencontrent, parmi les foudroiements de l'orage qui les environnent s'intercalent des mots disant le débat de la vie et de la mort sous des querelles et des amusettes d'enfants. Deux grands hommes s'étant rendu visites, décidèrent parmi les insignifiances d'une passe-d'armes technique l'éternel débat dont vit leur art... comme tout le reste : celui du passé et de l'avenir, donc du relatif et de l'absolu. M. E. Michotte, en qui l'amour de cet art est un culte savant, détaché, et magnifiquement religieux, assistait à l'entrevue ; pour lui seul il en nota aussitôt les détails. Ainsi nous fut conservé un de ces moments dans lesquels le monde se connaît par une âme suprême et qui, d'ordinaire, sont dissipés par la vie comme jalouse ainsi que les râles des noyés dans le fleuve et les soupirs des amants dans la nuit. Grâce à M. Michotte, cette fois les paroles d'une heure définitive ne périront pas. Elles nous seront conservées, nous donnant le désir plus vif de ces notes que le savant musicographe recueillit sur toute l'existence de Rossini et qui, sans doute, forment la plus curieuse histoire d'une âme ironique, tendre, résignée et savamment égoïste, de cet égoïsme qui se garde sans immoler autrui.

Sa dédicace au maître Gevaert rappelle déjà un souvenir qui doit nous être cher. C'est au concert que Wagner dirigeait à Paris, au Théâtre Italien, le 25 janvier 1860 et dont voici le programme combien émouvant :

L'ouverture du *Vaisseau-Fantôme.*
L'ouverture et la marche avec chœurs de *Tannhaüser.*
Le prélude et la fête nuptiale de *Lohengrin.*
Le prélude de *Tristan et Yseult.*

Or pendant « l'entracte », au foyer, l'on discutait devant Halevy, Ambroise Thomas, Auber, Clapisson... l'ouverture de *Tannhaüser*... Naturellement des choses fort inutiles s'échangeaient lorsque Gevaert dit simplement : « Je voudrais l'avoir faite afin de prendre le chemin le plus court pour aller à la postérité». C'est bien naturel de notre Gevaert, mais comme c'est beau là et alors !

Tout ce lieu et cette heure revivent dans les pages débordantes de vie ancienne comme des cercueils pleins de fleurs impétueuses. Wagner habite rue Newton n° 16, près de la Barrière de l'Etoile, un petit hôtel démoli depuis et qu'animait le souvenir de Mathilde de Wesendonck avec la présence terne de la première femme du maître « qui s'effaçait le plus qu'elle

pouvait». Wagner, les mercredis, recevait de Bulow, Champfleury, Emile Ollivier et sa jeune femme, fille de Listz, d'autres, sur lesquels grondait l'orage charmeur de son art, de sa ferveur, de son enfantine gaminerie... Il avait dû rendre visite à quelques-uns des maîtres du moment sur lesquels sa sentence est pleine de lui, plus que de son art. Les hommes attirent ce qu'il y a d'humain en nous. La solitude divine de l'art de l'amour, de la mort, seule nous appelle à Dieu.

« En ce temps-là... » comme disent les contes, Rossini avait curieusement abandonné le travail qui l'avait fait illustre pour une étrange vie de douceur et d'abnégation dans le plaisir. Comme on fit pour Dumas fils de qui les meilleurs mots sont ceux que d'anonymes journalistes lui prêtèrent, on attribuait à Rossini les mots dont l'esprit parisien raillait Wagner, le dieu en marche, le divin voyageur outragé. On sait un des meilleurs : Rossini soi-disant trouvé au piano devant la partition de *Tannhaüser*; mais celle-ci est posée à l'envers : « Cela n'allait pas à l'endroit ! »

Au lieu du railleur imaginé par la légende (toujours, du reste, plus vraie que la réalité), ce fut un Rossini, bon, fin et désabusé selon la leçon du passé, que la vie opposa au Wagner rusé, violent et génial, selon les conseils de l'avenir.

On parla de Weber, des cabales, des bruits d'emprisonnement de Mozart par Salieri alors que le pauvre grand homme mourut simplement de la plus absurde équivoque; de Beethoven malheureux; des 1,200 francs que Rossini toucha pour le *Barbier* ; de Bach : « Si Beethoven est un prodige dans l'humanité, Bach est un miracle de Dieu. »

Enfin, après avoir parlé du passé, il fut question de l'avenir et, de « la musique de l'avenir » qui fut simplement la musique en dehors du temps, et des modes, comme l'amour veut, loin des modes, la nudité des âmes. Wagner dit : « Un opéra est destiné par son essence complexe à avoir pour objet de former un organisme où se concentre l'union parfaite de tous les arts qui contribuent à le constituer... »

Ainsi Dieu apparaît au prophète dans la gloire de quatre animaux domptant à sa puissance les forces des éléments de la matière et des destins de l'âme... Tout ce que Wagner ajouta sur les fautes de l'opéra de jadis, directement nourri des formes d'une évolution désastreuse ; sur ses espoirs de formes nouvelles, nous en avons vu s'accomplir le destin non seulement en paroles mais dans les actes de la musique, depuis quarante-cinq

ans. C'est pourquoi la rencontre des deux forces, celle du passé, celle de l'avenir nous paraît si émouvante dans le grandissement du recul; si pleine, aussi, de cette mort dont la cendre, même sur les plus hauts édifices, raconte l'inutilité de tout devant la grandeur de tous, le crépuscule de tous les dieux mortels devant Celui qui demeure caché derrière l'amour, l'art et la mort...

Auguste Joly.



Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes VIIe Exposition.

AU MUSÉE MODERNE.

Patronage d'altesses royales, membres d'honneur, membres honoraires, membres protecteurs, membres effectifs, une douzaine d'administrateurs, cinq commissaires, un président, un trésorier, un secrétaire! tout le bataclan, toute la vieille boutique provinciale, toute l'encombrante inutilité, — y est!

Cent quarante-sept morceaux exposés! (Mon arithmomanie.) Et on nous annonce (j'allais écrire : on nous menace) un déballage analogue pour le 5 juin (j'accomplis le présent labeur le samedi 2) auquel se livrera l'autre société d'aquarellistes, pas la *Nationale* comme celle-ci, la *Belge*. Serait-ce autre chose?

Quand pourrai-je respirer?

Je fus au Musée Moderne voir de quoi il retourne. J'ai la fâcheuse conscience de vouloir être complet et je crains de laisser échapper une occasion de perpétrer mes devoirs de Saloniste.

Est-ce saloniste ou salonnier qu'il faut dire et écrire? ou salonneux? ou salonnard?

Prière aux gardes champêtres de lettres qui fonctionnent dans le *Samedi*, nouvelle revue qui s'est attifée des falbalas de l'*Art Moderne*, — ou dans *Antée* (rédacteur en chef, le savant et

désormais notoire Q. du Trou, *Quintus Puteanus*), revuette de *nînos* affublée du nom d'un Titan, — ou dans *la Fédération Artistique* (je vous supplie, ô perfides typographes, de ne pas mettre *Pédération*) — de bien vouloir me renseigner.

Il y a là des équipes d'épuceurs de coccinelles qui, en un français qu'ils croient impeccable mais qui est plutôt douteux (les gens qui ont haleine « forte » ne s'en aperçoivent pas et vous parlent volontiers dans le nez), donnent gratis des leçons de correction linguistique à leurs contemporains. Il y en a même un de chez nous qui fait campagne dans une « feuillette » de Toulouse titulée *La Poésie* (Clémence Isaure, salut !) ! L'Expansion belge en dehors, quoi ! Son nom ne me revient pas, c'est Pierrot ou Piérard.

Cette lubie infectait déjà *la Jeune Belgique* de la décadence, celle de la dernière heure qui bêchait Verhaeren, jappait après Eekhoud, et taquinait Lemonnier. Max Waller était mort; c'était le temps des « commères » du palais. Dans une complainte que j'eus la criminalité de brocher à cette époque, je me permis de darder à l'adresse de ces moustiques qui, depuis, s'en guérirent (plus ou moins ; mais voici qu'ils renaissent) deux ou trois douzaines de mauvais et méchants quatrains dont ci-dessous quelques échantillons.

La Jeun' Belgique a des roquets
Qui vous saut' après les mollets.
Quand on leur fich' des coups d'savattes,
Ils s' sauv' la queue entre les pattes

La Jeun' Belgique a des sergots.
Qui s' charge' de la polic' des mots.
Ils vous camp' un procès-verbal
Aux vers libres qui s' conduis' mal.

La Jeun' Belgique a des pions,
Cousins germains d' Tartempion.
Sont ferrés sur les participes,
La grammaire et tous les principes.

La Jeun' Belgique a des gab'lous
Sévèr' mais just' comm' Pet-de-Loup.
Sans pitié ils perçoiv' des taxes,
Sur tout' les fautes de syntaxe.

La Jeun' Belgique a des gardiens,
Du grand style et du beau maintien.
Ils sav' seuls de façon exquise,
Parler l' pur français aux marquises.

Etc., etc., etc. — Il y en avait trente de cet acabit (confiteor !

confiteor !), plus une ouverture et une fermeture. — Air : *Cadet Roussel*. Exemplaires introuvables. Heureusement!

Ah! ce que, moi, aussi, j'admire et respecte les règles.,. aussi longtemps qu'elles ne me gênent pas!

Voici que se déclare un nouvel accès, une reprise par de nouveaux pête-sec, de ces chicanes insipides et de ces maussades picotages révélant des mentalités de correcteurs d'imprimerie ou de répétiteurs d'écoles moyennes.

C'est drôle le recommencement de cette épidémie, de cette influenza littéraire, ou plutôt de cet eczéma.

Elle règne aussi à Liége (à moins qu'elle n'en vienne). Elle y a pour coryphée un fort en thème nommé Wilmotte. Wilmotte! sobriquet, dénotant une origine si flamande, donné aux bonasses, aux débonnaires, aux volontés débiles, aux « poires » molles. Ce n'est pas celui de la *Revue de Belgique*, j'espère?

Est-ce que, dans le temps, un certain Molière n'a pas donné la fessée à d'identiques bonshommes? On est toujours le cacographe de quelqu'un, vient d'écrire Joseph Bossi, qui, lui aussi, a subi cette chatouille.

On récidive donc. Soit? La guerre c'est la guerre! J'y vais comme à la kermesse. J'ai, dans ma giberne, quelques adjectifs qui n'ont pas servi. Gare les coups, mes seigneurs! Gare!

Mais je m'égare!

C'est que, même dans les plus graves circonstances, il est difficile de ne pas se gratter quand, par aventure, des insectes indiscrets vous piquent aux jambes... ou ailleurs.

Revenons aux salonnets.

Aquarelles, pastels! Pastels, aquarelles! Hardi, allons-y!

Ils sont trente et sept!

Dans la galère capitane « nous étions trente et sept rameurs! »

Des noms connus, presque tous. Pas mal d'œuvres connues aussi. Il y a, comme çà, pour les expositions, des numéros circulants. On est parfois heureux de les revoir : tels la *Floraison des Tulipes* de Willem Delsaux, *Quatre heures* d'Albert Gurdens.

Il m'a semblé que le côté droit de la galerie, en entrant, avait une supériorité marquée. Le hasard a de ces gentillesses de groupements. Ainsi parfois, dans les trams, toutes les dames sont jolies, et parfois toutes... simplement admissibles. J'en vis un, récemment, exclusivement garni de ces êtres hybrides arrivés à l'âge vénérable où les femmes ont des visages de vieux messieurs et les vieux messieurs des visages de femmes.

Plusieurs artistes ont des ensembles d'œuvrettes (à moins d'être hors de pair, une aquarelle, un pastel ne sont-ils point, par leur fragilité, des œuvrettes?) où tout est bon. Les deux cités plus haut, puis Liévin Herremans, Henri Meunier, Louis Reckelbus (il me plaît ce pittoresque nom brugeois), Victor Wagemackers, Jules Boulvin, Nestor Cambier, Edouard Elle.

Léo Jo aussi. Mais, mademoiselle Léo de beaucoup de talent, vos personnages caustiques ne forcent-ils pas cette fois un peu trop la caricaturique allure?

Maurice Romberg (avec qui je fus, il y aura bientôt vingt ans en pleine maugrabie; il s'agit d'un pays mesdames, et non d'une querelle) expose un bien considérable pastel, *Journée d'Été*, auquel je préfère, malgré son infériorité de dimensions, *A l'ombre*, et un cadre enserrant de multiples croquis au crayon noir et en couleurs, feuilles d'album amassées au cours de ses pérégrinations sans nombre parmi les Berbères et les Mauritans. Ces ébauches expriment avec l'exactitude du « pris sur le vif », le baroque, ou plutôt le « maroque » (janissaires d'*Antée*, accourez pour me mettre les poucettes!) de la civilisation arabe proclamée, par de robustes ignorants, supérieure à la nôtre

Ce qui, par exemple, ne m'a pas séduit, ce sont les belles madames de Léon Rothier et leurs artificieuses toilettes ou coiffures, ni les jeunes filles tendres, combien tendres! de Léo Schaeken.

Ce que j'achèterais si je n'étais pas libéré de la manie d'acheter qui fait que vous tient un objet que vous croyez tenir, c'est *Fin d'automne* de Wagemackers, développement d'une autre pièce *Château abandonné*, et *Claquedents* de Franz Gaillard. Mais que le bon goût me préserve de croire à la valeur de mes certificats. Je laisse cette comique prétention aux suaves pontifards qui sont convaincus d'avoir reçu d'un Sort imbécile le don de ne pas se tromper.

A ce propos, je constatai, en grimpant l'escalier d'Hercule, que le poisson rouge d'Evenepoel, ce crève-l'œil, très beau, mais qui, par son scarlatisme, tuait tout autour de lui, avait disparu. Je me disais, joyeux : Ah! ils ont reconnu leur gaffe. Hélas! je lus une pancarte qui révélait que ce dangereux homard était parti pour Berlin et qu'il reviendrait bientôt. — « Sachez, Mosieu, que nous ne nous trompons pas. Non, nous ne nous trompons pas. Jamais! jamais nous ne nous trompons, mosieu! »

J'ai retrouvé dans ce Salon mes bons amis les Palmiers, abrutissant par leur dure verdure que depuis huit mois j'endure

(allo! allo! les sergents de ville du *Samedi*!). Un peu plus sales qu'au début de l'hiver. Il y en avait tant et de si hauts qu'on se serait cru sous bois. Comme ça ferait bien, hein! des tableaux sous bois, au bois de la Cambre, à côté de la Laiterie, ou parmi les tilleuls de Moeder Lambic qui sont pourtant, plus beaux que ces tropicaux! Je leur ai dit au revoir, à l'année prochaine.

Récemment, invité à visiter la galerie d'admirables tableaux d'Heymans que M. Wouters-Dustin a réunis dans sa villa du Fort Jaco, en forêt de Soignes, je m'arrêtai sur le seuil en voyant, là aussi, de ces arbustes sacrilèges détruisant par leur banal et criard voisinage l'harmonie de ces délicats et émouvants paysages. Je refusai d'entrer en exprimant brutalement mon indignation et mon dégoût pour cette profanation. « Attendez » dit mon hôte, calme, souriant, aimable. Et sortant, il revint bientôt avec un trio de jardiniers qui, en cinq minutes, nettoyèrent le sanctuaire!

Et, en paix, mes yeux purent se repaître de Beauté!

Exposition rétrospective de la Société royale belge des Aquarellistes.

AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Cinquante années d'Aquarellisme! 1856 à 1906! Belle constance pour une association belge où, d'ordinaire, on n'est pas plutôt associé qu'on songe à se disassocier. A ce point persiste « le vieil esprit d'indépendance de nos fiers communiers », comme écrivait feu Théodore Juste, un de nos historiens du temps où nous n'avions pas d'historiens.

Un catalogue, très soigné, format des Eucologes fort en faveur depuis quelque temps et commode à mettre en poche comme un portefeuille, consacre une vingtaine de paginettes à raconter « statistiquement » la vie mi-centenaire de ce groupe de peintres à l'eau fondé le 11 juin 1856 sous le titre moins somptueux de *Société belge des Aquarellistes*. C'est en 1870, « l'Année terrible », qu'elle devint ROYALE!

A la fondation furent présents : MM. Madou, président; Billoin, Bossuet, Clays, Charette, Eeckhoudt père, Eeckhoudt fils, Francia, Lauters, Lehon, Roelofs, Fourmois, Simonau, Toovey, Tschaggeny et Stappaerts, secrétaire. Que d'inconnus désormais, que d'inconnus!

Une des bases de l'affaire fut : que le nombre des sociétaires serait... QUARANTE.

Quarante ! chiffre fatidique ! Celui des académiciens français qui, au dire de Piron, l'érotique sarcastique, avaient ensemble de l'esprit comme quatre.

Nous aimions encore beaucoup à imiter en 1856. C'était l'époque du « singisme », comme il me plût de le nommer. Tout se faisait « à l'instar de Paris ». C'était même une enseigne de café. Je pus lire à Mons, au-desssus d'une porte : « Entrée de l'Instar. » Il est vrai que, par compensation, les français, en ces temps archéologiques, croyaient généralement que Water Closet était un écrivain anglais, quelqu'un comme un émule de Walter Scott.

Le groupe était donc fermé et demeura fermé. Le Catalogue donne la liste de tous ceux qui furent, après ballottage, reçus membres effectifs, au cours des âges, dans cette enceinte sacrée. Car la mort indiscrète se mêla de faire des vides. Il y en eut cent-onze, dont seulement trois dames. A peine féministes pour un sou, les aquarellistes, quoique ça rime.

En outre, une collection de membres honoraires et de membres associés : la cohue.

Un tableau donne le nombre des œuvres exposées chaque année. Il va de 82 minimum (en 1859) à 292 maximum (en 1868). A une moyenne de deux cents par année, cela fait dix mille ! Où diable a pu aller tout ça ? Il est vrai que l'aquarelle est un genre fragile. Pensez : du papier et de l'eau. Hum ! hum !

Autant que mes souvenirs me servent (j'étais présent à l'ouverture il y a un demi-siècle, et je fus assidu aux expositions suivantes), on se maintint dans une convenable moyenne, comme il arrive aux associations à nombre limité qui se recrutent « par cooptation ». Ce fut, non sans difficulté, que des artistes comme Joseph Stevens, Charles Degroux, Constantin Meunier, Xavier Mellery, y pénétrèrent, soit qu'ils ne recherchassent pas cet académique honneur, soit qu'on ne fût pas amateur d'aussi redoutables voisins.

L'Exposition rétrospective actuelle révèle assez bien ces péripéties sans tapage.

La grande salle du Cercle artistique et littéraire (c'est lui qui donne l'hospitalité à cette solennité) renferme surtout les échantillons des années lointaines. On y voit ce que faisaient Billoin, Bossuet, Clays, De Keiser, Dell' Acqua (César, s'il vous plait !), Francia, Lauters, Schubert, Simonau, Stroobant, Tschaggeny, Van Severdonck, etc. Les vieux de la vieille.

Pas fameux, même Madou, même Portaels. Monotones et creux. Pelliculaires! Ternes, sans joie de coloris. C'étaient des fondateurs.

Sur cet ensemble morne tranchent avec splendeur des chiens de Joseph Stevens ((*la Provocation*), des pauvres de Charles De Groux (*le Reliquaire*, admirable), deux magnifiques Mellery (*le Poète*, — *la Délicatesse* (celle-ci avec une figure de femme exquise de type et de pose), et de jolis paysages d'Huberti (*Saules*, — *Crépuscule*, — *Soir*, — *Bruyère*, — *Été*.) — Peut-être faudrait-il ajouter Fourmois ; mais c'est loin de sa peinture.

Passons à la deuxième salle, celle à bonne lumière.

Là s'imposent et écrasent tout l'environ trois Constantin Meunier superbes : *Mineurs à la pique*, — *Hiercheuse* (le type wallon, prognathe, têtu, intelligent, ingénu, qu'il aimait), — *Têtes de puddleurs* (au nez busqué, camus, camard, qu'il aimait aussi). Saisissants !

Je retrouve Charles Hermans, devenu si cachottier, si solitaire, si boudeur disent quelques-uns. De lui, entre autres, deux œuvrettes qui me parurent charmantes d'aisance et de sûreté : *Environs de Wildungen* et *Joueurs de boules italiens*.

Fernand Khnopff est là avec une belle église mystique et blanche de dimensions un peu bien vastes, croirais-je, pour une aquarelle ; un tryptique (*D'autrefois*) bien littéraire, et *Les longs cheveux roux*, bien symbolique, auquel, par infirmité je n'en doute pas, je trouve plus de littérature encore.

Voici la troisième et dernière salle, la nouvelle, à lumière ruisselante.

A-t-on fait droit à mes observations, timides, en ce qui concerne les écarlates dont abusait, en tentures, la Commission du Cercle? Est-ce le soleil, sa patine et ses déteintes? Est-ce que je m'abusais dernièrement ? Voici que le ton mis sur les murailles me paraît convenable. Plus de palmiers non plus, non vraiment plus de palmiers ! J'en crois à peine mes pauvres yeux. Est-ce qu'ils étaient, à ce moment, réquisitionnés pour une noce, pour un enterrement, ou pour une réception des Chinois ?

C'est ici que « le totage » est le meilleur. Holà ! la Fédération Artistique! On a écrit « totage » ! (Ils ne savent pas que le mot est du grand Rabelais. Récemment l'un d'eux croyant que *Rigoler*, qui date du XIVe siècle, était moderne, me blâmait sévèrement de l'avoir employé dans mon *Téméraire*. Les pauvres ! les pauvres !)

Trois Jacob Smits magistraux : *la Campine* (surtout), *Pieta*

et un *Portrait.* Delaunois, *Un soir à l'église.* Mme Gilsoul, *le Jardin du Couvent.* Marcette, *Tempête.* Cassiers, *Folkestown.* Et d'autres : ne tombons pas dans le Palmarès.

Il y a 261 numéros et 94 exposants. Ajoutez ça à l'Exposition dont le compte rendu précède celui-ci. Que ceux qui me sont sympathiques me plaignent et que les autres disent que je l'ai bien mérité.

Heureusement que je vais entrer en vacances, que je vais *conger*, comme me disait un écolier : je conge, tu conges, il conge... j'aime ce néologisme.

Alerte, Q. du Trou! Prends ton aune, ô mon roi! A la rescousse, tes flics! Aux armes! Aux plumes de fer! On vient de lâcher un néologisme! Taïaut! taïaut! Attrape! attrape! Branle bas de combat!

Paraissez, Navarrais, Maures et Catalans!

Est-ce Catalans, est-ce Castillans? Je n'en sais rien. Allez vérifier dans le texte de Corneille, braves contrôleurs dont c'est le métier.

Noces Littéraires d'argent de Marguerite Van de Wiele.

Cela s'est passé au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, encore au Cercle, toujours au Cercle, dans le salon du fond, réservé aux réceptions, et la petite serre annexe très bien drapée, très bien tenturée pour cette solennité intime, aimable, touchante, fraternelle. C'était pour la partie intellectuelle et sentimentale, car, après, un déjeuner fort succulent et fort gai se déroula au Savoy de la rue de l'Evêque.

Je saisis avec empressement, pour parler d'une vaillante et d'une opiniâtre ouvrière de la première heure, l'occasion de l'exposition des œuvres de peinture, de dessin, de gravure, de sculpture, de broderie (une charmante et délicate tête d'enfantelette par l'inégalable Mme De Rudder), qui furent offertes à la Jubilaire.

Le rapport n'est qu'en apparence forcé quand on considère qu'il y avait parmi ces dons inspirés par l'affection, l'admiration, le respect, le désir de réconforter et de causer de la joie, des œuvres notables de Guillaume Charlier, d'Hermans, d'Henri Meunier, de Laermans, de Stobbaerts, de Ciamberlani, de

Marcette, de Fanny Baes, de Louise Danse. Une gravure aussi de Lenain, celle du portrait, par son amoureux et génial époux Rubens, de la courte, replète, ingénue, merveilleusement en chair Hélène Fourment, frileusement et insuffisamment protégée par la fameuse pelisse qui laisse tant voir de ses belles jambes et de sa plantureuse poitrine de jeune Flamande douée pour la maternité et la nourrisserie :

Pleine de suc et donnant appétit.
Femme, en deux mots à bien armer un lit,

comme écrivit (d'une autre belle fille) le galant Jean de La Fontaine en ses contes si savoureusement libertins.

Des choses très pénétrantes furent dites, entre autres, par Auguste Vierset et Julius Hoste sur la vie littéraire de Marguerite Van de Wiele, très émue, très nerveuse, très heureuse en ce jour où, dans les bouches trop souvent discrètement muettes sur les louanges et les sentiments profonds, montèrent les paroles d'affectueuse justice.

J'ai écouté, demi pieux, demi railleur, sachant combien habituellement en notre pays d'individualisme féroce, on aime mieux blaguer, blâmer, critiquer, goguenarder, ZWANZER que de dispenser, même à une femme, la caresse des hommages. Cette fois on fit bonne mesure et nul ne trouva que c'était trop pour fêter celle qui, presque seule de son sexe, eut, à cette époque, sa part des aventures, des misères, du mauvais sort des années sombres où notre Littérature nationale comptait si peu chez nous, pareille à ces héroïnes du premier Empire qui portèrent l'uniforme et combattirent comme des hommes.

EDMOND PICARD.



Une des plus importantes séries des manifestations multiples de l'activité courageuse et si louable des organisateurs d'*Ostende Centre d'Art* est constituée par les vingt-cinq à trente conférences que les plus brillants orateurs de France et de Belgique donneront cet été à la tribune désormais célèbre de notre « Capitale d'été », comme on s'est plu ingénieusement à appeler celle qui n'avait ambitionné jusqu'ici que le titre, trop exclusivement évocateur de plaisir, de luxe ou de désœuvrement, de « Reine des Plages ».

Au moment où j'écris ces lignes, — le 21 juin, — trois de ces conférences ont été données déjà. Edmond Picard, qui est l'âme de ce mouvement d'une portée, d'une utilité et d'une ardente générosité sans égales, a pris le premier la parole, le 6 juin. En une de ces improvisations chaleureuses, avec ce don de clarté, de méthode et d'éloquence persuasive qu'il possède plus que tout autre peut-être, il a caractérisé la signification, le but du groupe libre qui a conçu, en suivant son inspiration à lui, et qui réalise à présent cette idée de faire d'Ostende un centre d'art, un lieu de pèlerinage vers la Beauté esthétique sous tous ses aspects, un foyer lumineux et magnifique unique au monde, — les moyens et le cadre étant sans rivaux. Edm. Picard a montré pourquoi il fallait que partout et par tous et toujours soit vénéré l'Art, source de toutes les plus saines émotions, des plus fertiles enthousiasmes, artisan de Bonté, de Paix et de Noblesse.

C'est à atteindre à ce culte jaloux bien plus qu'à passionner les mentalités trop superficielles par l'attrait des joies éphémères, souvent déprimantes, toujours sans idéal, du sport, du plaisir, de l'élégance dont la richesse fait les seuls frais, que doivent s'ingénier ceux qui peuvent éveiller d'autres et de plus généreux émois.

Il y eut au début, dit l'orateur, et cela ne peut surprendre en notre pays volontiers sceptique et même frondeur, de la méfiance, de la critique aussi beaucoup, de l'ironie, et même de la malveillance... Les succès d'une première année d'efforts dessillèrent les yeux les plus obstinés. La saison qui commence

vaincra les dernières préventions. *Ostende Centre d'Art* a conquis l'appui qu'il ambitionnait : celui de la foule, du public, chaque jour plus avide de se pénétrer du sens subtil et rare de la Beauté artistique dans toutes ses formes et toutes ses suggestions impérieuses autant que ravissantes.

Et dès le mercredi qui suivit l'exposé enthousiaste et légitimement confiant de ce programme, le public donna raison aux prophéties les plus optimistes d'Edmond Picard. Il vint nombreux — on n'était pas encore à la mi-juin et la pluie et la bise faisaient rage — à la conférence de M. Georges Virrès. Huit jours après, il vint en foule à celle de M. Célestin Demblon.

Le romancier pittoresque, chantre ému des sauvages splendeurs de notre Campine qu'est M. Virrès, parla du *Pays de la Couleur*, c'est-à-dire de la Belgique. En une langue imagée, ménageant des couplets vraiment lyriques, s'attardant à de suggestives descriptions, trouvant des mots précis pour caractériser tel artiste ou notant ingénieusement telle impression par lui ressentie, le conférencier, d'une belle voix chaude et claire, en une diction élégante et facile, chercha des rapports d'affinité entre la Nature, changeante à l'infini, et ses interprètes selon deux modes bien différents : les Peintres et les Écrivains. Il conclut habilement à la parenté qui unit, chez nous, ceux-ci à ceux-là. Chez les poètes surtout, chez les romanciers et les conteurs souvent, il découvrit cette perception naturellement aisée et préférée des aspects extérieurs, des formes variées, cette notion sans égale de la valeur et de la splendeur des tonalités. La couleur! Où trouver mieux que sous nos ciels toujours changeants, dans l'infini de nos plaines, au bord de nos fleuves, sur les eaux de notre mer, aux cimes de nos montagnes, dans la profondeur de nos bois, gammes plus merveilleuses autant que plus diverses ?

M. Virrès lut quelques pages typiques de Demolder, de Verhaeren, de Picard, de Séverin, de Lemonnier, d'Eekhoud, de ces maîtres de qui l'Art s'apparente si étroitement à celui, évocateur entre tous, de nos paysagistes les plus merveilleux, de Fourmois et Boulenger à Verstraete, Claus et d'autres.

Et voilà ce qui séduit dans le talent d'un conférencier, ce qui assure son succès indiscutable : la conviction, la chaleur qu'il apporte à imposer ses idées où tout au moins à les exposer, à célébrer ses enthousiasmes, à exalter ses admirations. Si M. G. Virrès possède cette faculté entraînante, c'est plutôt par le charme que par la puissance. Celle-ci est réservée à un orateur

tel que M. Célestin Demblon. Comment cet ardent polémiste, ce tribun véhément pourrait-il totalement oublier qu'il n'est pas à la tribune ou devant un auditoire de partisans ou d'adversaires ?

Certes M. Demblon sait se dépouiller entièrement de tout souci, de tout souvenir politique lorsqu'en lettré, en artiste, en admirateur, il veut nous parler de *Shakespeare*, l'immortel génie qui me semble bien être devenu, avec Bach, le Dieu de cet émotif fait pour des ferveurs aussi exaltées que sincères.

Ce n'est pas une analyse, même rapide, des trente et quelques drames du comédien de Stratford, ce n'est pas un portrait physique ou psychologique même de cette étrange personnalité mal connue de nos jours encore que fit M. Demblon. Ce n'est pas au conflit des affirmateurs ou négateurs de Francis Bacon non plus qu'il s'attarda. Il estima avec raison bien plus utile et plus passionnant de situer le génie, la philosophie aussi de l'auteur de *Macbeth* dans leur authentique atmosphère littéraire. Il fit du grand Will un annonciateur, un précurseur unique et grandiose dans la Poésie et l'Art dramatique autant que le fut Bach dans l'art orchestral. Il montra comment chaque rénovation ou chaque révolution littéraire, chaque efflorescence aussi furent consécutives à des secousses, des conflits belliqueux, sociaux et politiques. La gloire de l'Hellade, la splendeur de la latinité, la Renaissance, le classicisme de l'école glorieuse de 1660, le Romantisme, autant de lendemains somptueux et paisibles de tragédies frémissantes. De même Shakespeare parut alors que sa patrie orienta ses efforts vers les conquêtes maritimes, après les troubles et les guerres des règnes agités des York et des Tudor. Il incarne toutes les notions d'énergie, de force concentrée, d'ambition, voire d'orgueil et d'égoïsme, de ténacité et de confiance qui sont la base de cette âme anglo-saxonne dominatrice ou tout au moins hautaine et puissante dans le monde entier. Il est tel un lac immense et majestueux d'où couleraient des fleuves imposants qui s'appelleraient Byron, Walter Scott, Gœthe, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Staël, Hugo le géant, Lamartine l'archange, Musset l'émouvant, le triste Vigny, Balzac lui-même et George Sand, c'est-à-dire le Romantisme universel dans son unique et totale splendeur.

M. Célestin Demblon possède son Shakespeare aussi complètement qu'il l'aime avec sincérité. Le lyrisme de sa phrase, la flamme de son éloquence ont donné à sa conférence, au moment

surtout de la péroraison, — une page vraiment belle et émouvante, riche d'images somptueuses, — des allures d'hymne chaleureux à la conviction duquel personne ne résista, malgré quelqu'exagération que l'entraînement de l'enthousiasme mit à ce moment dans le geste et dans le ton. PAUL ANDRÉ.



Ambidextre et La Griffe.

Quelques critiques dramatiques ont prétendu que la *Griffe* de M. Bernstein ressemble « étrangement » à l'*Ambidextre* d'Edmond Picard qui fit tant de bruit, l'an dernier, lors des représentations d'Ostende, et auquel la *Belgique Artistique et Littéraire*, consacra deux articles.

L'affirmation est trop piquante, et doublement piquante, pour ne pas émaner de quelque malicieux journaliste parisien. Si elle est juste, elle renvoie à la littérature française l'accusation de contrefaçon qui pesa si longtemps sur la littérature belge, mais dont celle-ci, en ces vingt dernières années, s'est glorieusement libérée.

Pour en juger, il suffit de rappeler sommairement la trame de chacune de ces œuvres.

Dans *Ambidextre*, un homme jeune, plein d'enthousiasme et de généreux espoirs, se lance dans la carrière du journalisme. De dix ans en dix ans, on le retrouve, ayant fatalement subi l'influence du milieu, critique d'art éminent, la conscience molle, l'ambition démesurée, reniant son passé dans la personne de sa femme, tendre et dévouée, pour épouser une aventurière de lettres ; puis directeur d'un grand quotidien qui sert de paravent à des hommes d'affaires, ses bailleurs de fonds, et dans lequel il se livre à tous les maquignonnages de pensée ; chroniqueur financier à la solde d'un banquier puissant qui le jette par-dessus bord à l'heure de la débâcle ; enfin journaliste de chantage tombé dans la déshonorante misère et l'ivrognerie.

C'est l'étude d'un caractère et d'un phénomène, l'un pris dans l'autre.

Dans la *Griffe*, Achille Cortelon, rédacteur en chef d'une feuille radicale, s'éprend, lui, presque cinquantenaire, de la jolie et perverse Antoinette, fille d'un de ses collaborateurs, avide de bien-être et d'élégance. Il l'épouse, renvoie pour elle sa fille Anne, se lance dans les tripotages d'argent afin de payer le luxe de cette femme auquel collaborent, d'autre part, plusieurs amants. Ayant révoqué ses idées libérales, il arrive au Sénat, au ministère, mais vieilli, réduit avant l'âge par la passion qui a dévoré ses forces, son intelligence, son honneur : accusé de concussion, abêti, désemparé, il ne tente même pas de se disculper parce que, devant la débâcle, Antoinette s'est enfuie en compagnie d'un richissime adorateur. Ce « lâchage » l'achève : il devient fou d'amour sénile et de désespoir.

C'est surtout à la lecture du résumé des deux pièces que la seconde rappelle la première, notamment si on relève des détails comme l'alcoolisme de la grand-mère Doulens, de la *Griffe*, répondant à l'alcoolisme du père Chabrevière, d'*Ambidextre*, et donnant au premier acte de l'une et de l'autre un caractère de détresse vile ; — comme le goût trop vif d'Anne Cortelon, sculpteur, pour son joli modèle, adolescente aux belles épaules, évoquant le souvenir de l'ardente amitié de Diana Pralaire pour sa petite Chlorise ; — comme le geste d'Antoinette, qui réclame, au moment de la fuite, la clef du coffre où sont enfermées ses perles, s'apparie à celui de la terrible Olympe Mauvoisin, emportant sa cassette à diamants, avant l'arrestation de son mari.

Mais c'est purement dans l'aspect extérieur des scènes que résident ces similitudes. *Ambidextre*, et c'est ce qui constitue sa haute portée et sa durabilité, expose le cas du journalisme en une sorte de poème moderne, sombre et ricaneur. La cause de l'évolution de sa vie et de son caractère n'est pas un simple déclanchement cérébral, un vice, une folie personnelle, c'est le concours des forces énormes réunies pour le fonctionnement de cet organisme des temps actuels : la Presse. Il s'y trouve pris comme l'alpiniste sur la nappe neigeuse qui, d'abord, glisse lentement avant de se précipiter en avalanche ; il s'y trouve pris et à ses angoisses s'ajoutent la conscience de sa déchéance, le dégoût de soi et de la basse humanité qui en font une victime plus qu'un forban et maintiennent autour de lui la pitié et la commisération, belles fleurs de l'âme humaine que les hommes

sont toujours reconnaissants à un artiste de savoir épanouir en eux.

Rien de tout cela dans la *Griffe*. Cortelon est journaliste; il aurait aussi bien pu être négociant, peintre ou soldat sans que le fond de la pièce en fût le moins du monde changé. C'est un homme faible et sensuel qui va jusqu'au bout de sa niaise sensualité, un baron Hulot de petite envergure. Aussi n'éveille-t-il guère notre compassion. Et ceci se comprend. M. Bernstein est le contraire d'un sensitif. C'est un dramaturge intelligent, qui cultive l'art de mettre très habilement en scène un fait-divers de la vie bourgeoise et de noter avec vigueur des traits de caractère, surtout dans la laideur et la férocité (je pense au très bon deuxième acte de la *Rafale*); mais ce n'est ni un penseur, ni un poète. Pas un frisson de vraie sensibilité n'attendrit sa dure peinture de mœurs ; pas une de ces maximes ne l'ennoblit où un artiste vraiment profond condense, comme malgré lui, son expérience et sa vision des choses, et qui foisonnaient dans le drame d'Edmond Picard; pas un de ces souffles embaumés de la Nature qui, en réalité, passent indifféremment sur les ordures et sur les parterres. C'est net, violent et rigoureux, mais c'est détaché de l'universel; selon le mot expressif des peintres, cela manque d'atmosphère.

De plus, l'écrivain belge, en son besoin de généralisation, place l'action d'*Ambidextre* dans « n'importe quelle grande ville européenne à la fin du XIXe siècle ». En effet, rien ne dénote qu'elle se déroule à Paris plutôt qu'à Londres ou à Berlin. Au contraire, c'est dans le monde parisien que M. Bernstein situe la sienne; car s'il y a partout des vieillards atteints de manie érotique et, peut-être, des ministres qui profèrent le mot de Cambronne tout comme s'ils étaient des généraux de Napoléon, on ne trouve qu'en France des sénateurs, anciens communards. Et voilà, du moins pour nous, étrangers, un bien repoussant tableau de l'élite française : journalistes et politiciens vicieux et voleurs, artistes détraqués, bourgeois imbéciles, femmes vénales, sans oublier une ridicule silhouette de polytechnicien de vaudeville — tableau qui rappelle, moins la poigne magistrale (car il y a souvent plus de grossièreté que de saine brutalité dans ces quatre actes), les grands abattages à coups de faux systématiquement pratiqués par Zola sur le champ entier de l'activité française. Bizarre phénomène que la complaisance d'un peuple à contempler sa propre caricature! Il semble qu'en France ce soit aujourd'hui un besoin après avoir été une mode. Cela fait

regretter la tragédie et même le drame romantique. Cependant des œuvres telles qu'*Ambidextre, Le Téméraire* sont la preuve que l'art héroïque n'est pas mort. Serait-ce maintenant en Belgique qu'il va s'épanouir et nous donner l'aliment de Beauté dont la vieille Europe n'a jamais pu se passer?

Dina C. P. Meddor.

LES SALONS D'OSTENDE CENTRE D'ART

Plus personne n'ignore les manifestations diverses par quoi sera donnée toute son ampleur à l'entreprise généreuse et vaillante qui veut faire de la Capitale d'Été de la Belgique un séjour enchanteur où seront honorés la Beauté et l'Art sous toutes leurs formes, comme jusqu'ici l'étaient exclusivement le Plaisir et le Faste.

C'est une véritable campagne qui est menée là-bas, sous l'impulsion et la direction, d'une énergie et d'une intelligence vraiment admirables, d'Edmond Picard. Tant de superbes efforts sont bien capables d'avoir raison de tous les obstacles, même et surtout de l'indifférence du public. Au surplus, cette indifférence n'est que légendaire et il apparait qu'elle ne demande pas mieux que de désarmer si l'on veut lui donner de rares et précieuses occasions de sortir de sa veulerie et de s'affranchir de ses préjugés, de se libérer de ses habitudes. Mais il fallait trouver, pour ce monde des désœuvrés d'une ville d'eau, des riches flâneurs volontiers blasés, que n'éveillent ou ne passionnent plus que des sensations rares, des spectacles sans rivaux, des éléments d'attraction et de succès inédits ou d'une beauté irrésistible. Il fallait aussi séduire les prédilections de chacun.

C'est pourquoi le groupe libre qui préside aux destinées rapidement glorieuses d'*Ostende Centre d'Art* s'est partagé en cinq sections occupées chacune à la parfaite réalisation de l'une des parties du vaste programme d'ensemble.

M. Paul André parle, d'autre part, des premières conférences littéraires données cet été et que d'autres suivront sans arrêt

jusqu'en octobre. Nous dirons prochainement ce que seront les dix grands Concerts internationaux au cours desquels seront exécutés, dans des conditions uniques d'interprétation, les chefs-d'œuvre de la musique scandinave, germanique, anglaise, slave, néerlandaise, italienne, française, belge, etc., contemporaine. Nous rendrons compte des représentations d'œuvres dramatiques belges que viendront jouer les plus célèbres des artistes actuels. Aujourd'hui, nous signalerons seulement les deux Salons qui vont s'ouvrir dans les magnifiques salles, — décor somptueux digne des merveilles qu'il encadrera.

Le Salon des Beaux-Arts sera un Musée dans toute la noble acception du terme et non une banale exposition faite pour la vente. Il s'agit d'honorer l'Art et les Artistes et non de les présenter en commerçants aguicheurs du passant qui « marchande ».

A côté de l'opulence des fêtes de luxe qui firent l'universelle célébrité d'Ostende, des peintres et des sculpteurs se sont associés pour offrir la magnificence d'une fête d'art.

Citer leurs noms, c'est affirmer la valeur de leur entreprise. Des étrangers, tels que H. Caro-Delvaille, Ch. Cottet, P.-G. Jeanniot, Rafaëlli, Rodin, voisineront avec Henri Baes, J. Beaudrenghien, A. Bastien, M. Blieck, Cassiers, G. Charlier, A. Clarys, Em. Claus, H. De Groux, A. Delaunois, P. Dubois, James Ensor, E. Fabry, Franck, V. Gilsoul, O. Halle, Heymans, F. Khnopff, E. Laermans, Lagae, Jef Lambeaux, A. Marcette, F. Melchers, C. Meunier, Aug. Oleffe, Is. Opsomer, Robert Picard, Victor Rousseau, A. Sohie, Stacquet, Swijncop, Uytterschaut, F. Van Holder, G. Van Strijdonck, Juliette et Rodolphe Wijtsman, etc., etc.

* * *

Le Salon du Livre belge d'Art et de Littérature, auquel nous consacrions une notice dans notre dernier numéro, sera, de son côté, un Musée aussi curieux que neuf. On y verra exposés, outre les publications périodiques mises à la disposition des visiteurs, des ouvrages, la plupart en des éditions de luxe somptueusement reliées, de Paul André, Thomas Braun, Edgard Baes, Eugène Baie, Fernand Bourlet, Marie Closset, Léopold Courouble, Marguerite Coppin, Henry Carton de Wiart, Aug. Cuppens, Ed. De Bruyn, A. Du Plessy et Ch. Mélant, Louis Dumont-Wilden, Maurice des Ombiaux, Louis

Delattre, Jules Destrée, Pol de Mont, Camille David, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Fierens-Gevaert, Gezelle, Iwan Gilkin, Paul Gilson, Valère Gille, Franz Hellens, Charles Lemaire, Henri Liebrecht, Camille Lemonnier, Françoise Le Roy, Octave Maus, Albert Mockel, Franz Mahutte, Charles Morisseaux, Maurice Maeterlinck, Edouard Ned, Edmond Picard, Marius Renard, Gabrielle Remy, Georges Rency, Sander Pierron, Styn Streuvels, Fernand Séverin, Hubert Stiernet, Lucien Solvay, Arthur Toisoul, James Vandrunen, Émile Verhaeren, Charles Van Lerberghe, Gustave Van Zype, Henri Vandeputte, Georges Virrès, Auguste Vierset, Léon Wauthy.

Le Salon montrera ainsi la splendeur et le nombre de notre merveilleuse floraison littéraire de ces dernières années. Combien de Belges, même parmi les plus « avertis » ou ceux qui veulent le paraître, en sont encore à croire que nos romanciers, nos essayistes, nos conteurs, nos dramaturges, nos critiques, nos poètes, sont une poignée d' « amateurs » ayant publié en des éditions rares quelques livres destinés à leurs seuls amis... Pour bien déraciner cette conviction trop tenace, les organisateurs du Salon du Livre, ne pouvant réunir à Ostende Tous les volumes belges parus depuis une trentaine d'années, ont dressé un catalogue. Les écrivains eux-mêmes les mieux au courant des « états de service » de leurs confrères seront étonnés de l'énorme quantité d'auteurs et d'ouvrages mentionnés dans cet index qui contiendra des renseignements biographiques et bibliographiques exacts et complets. Et ce catalogue illustré de portraits d'écrivains sera la meilleure œuvre de propagande dont pourront bénéficier nos littérateurs nationaux. De même que le catalogue du Salon des Beaux-Arts, celui de l'Exposition du Livre sera tiré à DIX MILLE exemplaires. La moitié sera mise à Ostende à la disposition des visiteurs, les cinq mille autres seront envoyés aux principaux éditeurs, libraires, associations littéraires, bibliothèques, etc. du monde entier.

En révélant à tous ceux qui l'ignorent l'existence et la grandeur d'une littérature essentiellement pittoresque et vivante, ces catalogues vaudront enfin à nos écrivains le commencement de l'universelle renommée que trop peu d'entre eux ont conquise jusqu'ici.

FERNAND LARCIER.



Salon de l'Art Contemporain à Anvers. — C'est le 9 juin dernier qu'a été ouvert, dans les locaux du Cercle Artistique et Littéraire d'Anvers, le Salon rétrospectif que l'*Art Contemporain* consacre à Willem Linnig junior et à Théodore Verstraete. Ce groupement de la presque totalité de l'œuvre des deux maîtres anversois fait dignement suite à la belle exposition Leys-de Braekeleer. Les paysages émouvants de Verstraete, son art de fervente compréhension de l'âme, de l'atmosphère, de la philosophie aussi du pays flamand étaient depuis longtemps appréciés en toute justice. M. Linnig junior fut par contre un inconnu sinon un méconnu. L'actuelle manifestation, la première qui soit consacrée à ce Maître de la couleur la plus merveilleuse, de la vie ardente et de la pensée la plus pénétrante, du dessin le plus précis, est en quelque sorte une œuvre d'équité et de réhabilitation.

Le Salon reste ouvert jusqu'au 22 juillet.

M. Pol de Mont y a présenté, en une conférence flamande, les deux peintres ; M. Paul André, le 30 juin, y évoquera la belle et grande figure de Linnig ; M. Lucien Solvay, le 7 juillet, celle de Th. Verstraete à qui il consacra naguère une belle étude que vient de rééditer la maison Van Oest sous ce titre : *Le Paysage et les Paysagistes*.

* * *

Au Musée Moderne. — Le 23 juin a été ouvert le Salon annuel de l'*Œuvre*, intéressant groupement de jeunes peintres, sculpteurs, dessinateurs et architectes. Il restera accessible au public jusqu'au 31 juillet.



L'ACADÉMIE ET LA LITTÉRATURE

La question des rapports qui peuvent, ou qui doivent exister entre l'Académie royale de Belgique et la littérature, intéresse en ce moment, de la façon la plus vive, le monde littéraire belge.

Ce n'est pas qu'elle n'ait jamais été soulevée ; ce n'est pas non plus qu'elle n'ait jamais été discutée. Il y a quelque dix ans, elle se posa sous cette forme : Faut-il admettre des littérateurs dans la Classe des lettres ? Examinée et décidée dans un sens négatif par les membres de la dite Classe, elle reprend tout à coup aujourd'hui un regain d'actualité.

Voici dans quelles circonstances : L'*Association des Ecrivains belges* formula récemment le vœu de voir « créer dans le sein de l'Académie royale de Belgique, une classe nouvelle, réservée aux écrivains proprement dits ». Ce vœu, elle le présenta au Ministre de l'Intérieur, lequel l'accueillit avec bienveillance

et ensuite le transmit, pour avis, à la Classe des lettres de notre Académie.

Remarquons que cette *Association des Ecrivains belges* comprend, non seulement quelques-uns de nos plus notoires écrivains, mais également des savants, des lettrés, et même de simples citoyens sympathiques aux choses littéraires. Ce qui prouve que la question n'intéresse pas que les hommes de lettres, mais, et peut-être plus spécialement, tous les Belges désireux de voir honorer la littérature et soucieux du bon renom de leur patrie. Mais pour la bien juger, il est nécessaire tout d'abord de remonter aux origines mêmes de notre Académie et de nous éclairer sur la mission que lui assignèrent ses fondateurs.

***

Notre Académie prit naissance d'une *Société littéraire*, formée en 1769 à Bruxelles sous les auspices du comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de l'Impératrice Marie-Thérèse. Cette société eut une existence éphémère. Elle languit durant quatre années jusqu'au jour où, sur la proposition de Charles de Lorraine, elle fut érigée, par lettres patentes du 16 décembre 1772, en *Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*. « Telles » sont les propositions, écrivait le prince, que je » crois pouvoir faire à Votre Majesté, sur les objets » de la présente très humble relation. L'utilité » publique et le bien des sciences *et de la littérature* » les ont dictées, et si Votre Majesté daigne les » agréer, ce sera un nouveau monument de la pro» tection et des encouragements que, pendant le » cours de son glorieux règne, elle n'a cessé d'accor» der pour la prospérité *des arts* et des sciences. »

La proposition du duc de Lorraine fut agréée. L'Académie était désormais fondée et son règlement, arrêté. Elle était composée de trente-six académiciens, dont dix honoraires et vingt-six ordinaires. « Dix places d'académiciens ordinaires, disait l'art. V, devront nécessairement être remplies par des *gens de lettres*, domiciliés à Bruxelles. » Et l'art. XIV ajou-

tait : « L'Académie aura pour objet, dans ses recherches et dans son travail, les sciences *et les belles lettres*, et particulièrement les mathématiques et la physique ainsi que l'histoire naturelle, ecclésiastique, civile et littéraire des Pays-Bas. »

L'*Académie impériale et royale* subsista de la sorte jusqu'en 1794. Elle suspendit ses travaux lors de l'entrée des armées françaises à Bruxelles ; peu après elle se dispersa.

Rétablie en 1816 par Guillaume I[er], elle prit le nom d'*Académie royale des sciences et belles lettres*, sans apporter aucun changement essentiel à son organisation.

Mais dès 1832, Rogier songe à introduire à l'Académie des représentants des beaux-arts. Un projet de loi est déposé dans ce sens par Du Mortier. A son tour le Ministre de l'Intérieur expose ses idées. Il estime que les artistes ont leur place marquée à l'Académie. « Rapprocher les artistes entre eux, dit-il, » les mettre en rapport avec les hommes les plus » éclairés du pays, *avec des littérateurs et des savants* » dévoués comme eux aux travaux et aux jouissances » de l'esprit, c'est leur offrir des occasions faciles » d'étendre leurs idées, de former leur goût et » d'approfondir leurs études. »

La réorganisation de l'Académie ne put pourtant s'effectuer qu'en 1845, sur une proposition nouvelle de S. Van de Weyer, à cette époque Ministre de l'Intérieur. « L'organisation actuelle de l'Académie » royale des sciences et belles-lettres, faisait-il remar- » quer, n'est plus en harmonie avec les progrès que » la science *et la littérature* ont faits dans notre pays.

» D'un côté, la confusion des deux classes aujour- » d'hui existantes, et l'infériorité numérique de la » classe des lettres doivent nécessairement entraver » l'essor de celle-ci, tandis que les développements » remarquables des travaux littéraires en Belgique » paraissent devoir lui imprimer une activité toute » nouvelle.

» D'un autre côté, la littérature flamande, si floris- » sante aujourd'hui, n'y compte presque point de » représentants.

» En troisième lieu, les beaux-arts, qui semblent
» avoir attendu notre régénération politique, pour
» sortir avec éclat d'un long engourdissement,
» désirent un centre commun, où les efforts indivi-
» duels de nos artistes puissent en quelque sorte
» converger, afin de consolider cette glorieuse école
» flamande qui a jeté tant de lustre sur notre
» patrie. »

La proposition du Ministre fut agréée par le roi, et l'Académie fut désormais divisée en trois classes : celle des sciences, celle des lettres et celle des beaux-arts. En suite de quoi, un nouveau règlement fut élaboré qui disait : « La Classe des lettres est par-
» tagée en deux sections : celle d'histoire et des lettres,
» et celle des sciences politiques et morales. La
» première comprend l'histoire nationale, l'histoire
» générale, l'archéologie, les langues anciennes *et*
» *les littératures française et flamande*; la seconde
» comprend les sciences philosophiques, la législa-
» tion, la statistique et l'économie politique. »

En publiant ces différents textes, nous avons montré que depuis ses origines, et à travers ses diverses transformations, l'Académie de Belgique conserva toujours la mission de représenter la littérature nationale. Si d'aucuns voulaient pourtant encore disputer sur le sens des mots *lettres* et *littérature*, nous les engagerions à lire le rapport de Thonissen, présenté à l'Académie lors des fêtes de son centième anniversaire.

L'éminent académicien considère les résultats obtenus par la classe des lettres et célèbre avec éloquence les services rendus par elle au pays :

« Ce n'est pas à dire cependant, ajoute-t-il, que le
» tableau n'ait quelques ombres et que plus d'une
» branche de la science moderne ne pourrait, avec
» d'incontestables avantages, occuper une plus large
» place dans nos préoccupations et dans nos tra-
» vaux... *L'espace réservé à la littérature proprement*
» *dite devrait être beaucoup plus étendu.* Indépen-
» damment de la raison décisive que nous ne saurions
» rester étrangers à ces grands débats littéraires qui
» jettent tant d'éclat sur les séances des autres sociétés

» savantes, l'Académie, par son exemple bien plus » que par ses encouragements, peut ici exercer une » influence heureuse et durable.

» Mais j'ai hâte d'ajouter que, si des lacunes exis- » tent, si des progrès se font désirer, ce n'est pas à » l'Académie seule qu'on doit en imposer la respon- » sabilité. Elle est responsable de ses choix et de ses » œuvres; mais il n'est pas en son pouvoir de faire » naître, au gré de ses désirs, des orientalistes, des » philosophes, des littérateurs et des poètes. Institu- » tion éminemment nationale, elle doit, donnant » à tous l'exemple du travail et de l'amour de la » science, hâter, autant qu'il dépend d'elle, le progrès » intellectuel du pays; mais c'est à la nation elle- » même qu'elle est obligée de demander des hommes » destinés à combler les vides qui se manifestent trop » souvent dans les cadres de la phalange acadé- » mique.

» Aurons-nous le bonheur de voir bientôt s'ac- » croître, dans une notable proportion, le nombre » des hommes voués au culte désintéressé des lettres? » Les travailleurs qui tombent, trouveront-ils tou- » jours des héritiers dignes d'eux et capables de com- » pléter leur œuvre? Sommes-nous à l'aube d'une » époque plus brillante où, pour toutes les branches » des connaissances humaines prévues dans nos sta- » tuts, les choix de l'Académie pourront se porter sur » une pléiade de collaborateurs éminents et dévoués? » Je n'hésite pas à dire que ma raison et mon patrio- » tisme s'unissent pour me faire concevoir cette » noble espérance.

» Placée entre l'Allemagne et la France, parti- » cipant du génie de l'une et de l'autre, la Belgique » réunit toutes les conditions désirables pour se » créer une littérature propre. »

Après avoir lu cette page d'un patriotisme si élevé et si plein d'espérance, il est impossible de ne pas être fixé sur les attributions de notre Académie et sur les devoirs de la Classe des lettres envers la littérature.

Le principe étant clairement établi, voyons maintenant s'il est confirmé par les faits.

Ici encore, aucun doute n'est possible. Dès l'ori-

gine, Lesbroussart figure sur la liste des académiciens; puis de Reiffenberg, puis de Stassart, André Van Hasselt, Auguste Baron, Weustenraad, Adolphe Mathieu, Van Bemmel, Conscience, Van Beers, Gustave Frédérix, Charles Potvin. Et que l'on ne tente pas d'épiloguer sur la portée de ces nominations. Ce fut bien comme hommes de lettres que ces romanciers, que ces poètes, que ces critiques furent nommés et ce fut bien comme tels qu'ils siégèrent à l'Académie. La preuve, je la trouve encore dans le rapport que nous citions plus haut, sur les travaux de la Classe des lettres durant la période 1845-1882. Voici ce qu'y dit Thonissen :

« La poésie fut largement et dignement représentée » par MM. de Stassart, de Reiffenberg, Weustenraad » et Mathieu. Le premier nous lut quelques-unes de » ces fables naïves, si remplies de finesse et de grâce, » qui ont illustré son nom, en méritant les honneurs » de la traduction dans plusieurs langues de l'Europe. » Le second nous communiqua des odes et des fables, » où la rare souplesse et l'étonnante fécondité de son » talent se révèlent sous une forme nouvelle. Le » troisième, ancien disciple de Saint-Simon, vivement » frappé du spectacle grandiose des merveilles de » l'industrie moderne, se plut à chanter, dans son » trop rapide passage parmi nous, la puissance et » la gloire du travail illuminé par la science. Le » quatrième, M. Mathieu, ne se contenta pas de » traduire en vers français des épîtres d'Horace et des » élégies de Properce : prenant dans son propre fonds » et puisant à plus d'une source d'inspiration, il » nous lut ces petits poèmes intitulés : *Benesuada* » *senectus*, *Bruxelles et Mons*, *Anneessens*,... *Gloire*, » *amour*, *charité*, poëmes que nous ne pouvons louer, » puisqu'ils sont l'œuvre d'un académicien vivant, » mais que chacun de nous se souvient d'avoir » chaleureusement applaudis. »

Que faut-il conclure de tout ce qui précède ?

Que les écrivains ont droit de représentation à l'Académie, et plus spécialement à la Classe des lettres; que ce droit fut toujours reconnu, et qu'en décider autrement serait oublier étrangement l'une

des raisons d'être de cette institution, et lui retirer une de ses attributions fondamentales.

Aussi, n'est-ce pas sans étonnement qu'on vit en 1898 soulever la question de l'admission des littérateurs dans la Classe des lettres; mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que l'année suivante, cette même Classe des lettres lui donna une réponse négative. Et elle en décide ainsi alors que MM. Sully-Prudhomme et Jules Lemaître occupent un siège parmi ses membres associés!

Laissons la parole au rapporteur :

« Faut-il admettre des littérateurs dans la Classe » des lettres?

» A première vue, il semble qu'une pareille ques- » tion ne soit susceptible que d'une réponse affir- » mative; je n'hésite cependant pas à répondre » négativement.

» Notre Classe porte un nom qui donne lieu à un » malentendu. Si on l'appelle Classe des lettres, c'est » faute de trouver dans le vocabulaire actuel une » expression qui la désigne d'une manière adéquate. » Cette Classe n'est en réalité qu'une Classe des » sciences qui se rapportent à l'homme et à la société, » et que je regrette de ne pouvoir, parce que nous ne » sommes pas les maîtres du langage, appeler du » vieux nom, si expressif et si large, d'*humanités*. » Son but, c'est de cultiver en commun et d'aider à » progresser, par les moyens qui sont à sa disposi- » tion, les diverses sciences qui forment son domaine. » Elle ne se distingue en rien, sous ce double rapport, » de la Classe des sciences proprement dite, au sujet » de laquelle il n'y a jamais eu de malentendu. Or, » la littérature est un art et non une science, et il n'y » a rien ou presque rien de commun entre les » travaux de l'artiste et ceux du savant.

» C'est la raison pour laquelle, à mon sens, il n'y » a pas lieu d'introduire dans notre Classe les » représentants des belles-lettres. »

Les raisons invoquées par le rapporteur sont sérieuses, mais quelle étrange conclusion!

Les membres de la Classe des lettres jugent qu'il y a incompatibilité d'humeur entre les savants et

les écrivains. Et que proposent-ils comme *modus vivendi*? L'interdiction des écrivains! C'est la séparation qu'en bonne logique on devait demander!

On ne pouvait débattre qu'une question de classement. Il fallait examiner s'il ne convenait pas de faire le départ entre les littérateurs et les savants, et il ne fallait examiner que cela.

Aujourd'hui, la situation créée par le vote de la Classe des lettres est grosse de dangers. Un précédent existe désormais qui pourra, dans l'avenir, compromettre le prestige de notre Académie royale. Au mépris des volontés de ses fondateurs et de son règlement, une classe décide de ne plus accorder ses soins à la littérature. Qui nous assure qu'une semblable décision ne sera bientôt prise à l'égard d'une autre discipline? Les historiens et les philologues futurs ne prendront-ils pas un jour une mesure d'exclusion à l'égard des philosophes, sous prétexte que la philosophie n'est plus que de la psychologie expérimentale, et qu'en conséquence les philosophes doivent unir leurs travaux à ceux des médecins et des psychiâtres?

Et désormais, ces littérateurs qu'on exclut, où siégeront-ils? Car ils ont le droit — les textes l'ont démontré — de siéger dans l'assemblée académique. Le principe même de la représentation de la littérature n'a pu être atteint par la décision d'une classe, c'est-à-dire d'une fraction de notre Académie. Le droit des écrivains reste intact.

Comment et où l'exerceront-ils? Pas assurément dans la Classe des sciences. Dans la Classe des beaux-arts? Il ne viendra à l'idée de personne de ranger les lettres parmi la sculpture, la peinture, l'architecture et la musique.

Si donc, on admet les raisons d'incompatibilité invoquées par le rapporteur de 1899, il faut retirer les lettres de la Classe des lettres et leur donner une situation indépendante. Et puisque notre Académie ne suffit plus à contenir tout ce qu'elle doit contenir, il faut la pourvoir d'un organisme nouveau.

***

Quel sera cet organisme nouveau? Section? Classe? Académie des lettres?

Il ne peut être, de toute évidence, question d'une « section ». Cette section ferait forcément partie de la Classe des lettres, et de nouveau nous verrions s'élever l'objection d'incompatibilité.

La création d'une « classe » serait une solution acceptable; mais nous allons dire pourquoi nous préférons une *Académie des lettres*, rattachée aux classes déjà existantes de l'Académie et qui en serait le couronnement, comme, toutes proportions gardées, l'Académie française est le couronnement de l'Institut.

Une « classe » nouvelle ferait nécessairement corps avec les classes actuelles; elle participerait ainsi de leur genre d'activité, et serait soumise au même règlement général. Or, il est convenu que l'objet de notre présente Académie est la Science, et que l'esprit scientifique préside, seul, à ses travaux. Il y aurait donc une différence de vues, essentielle entre cette classe nouvelle et les anciennes. Elle déparerait l'harmonie de notre compagnie, disperserait ses efforts et compromettrait son unité d'action.

Il n'en serait pas de même d'une *Académie des lettres*. Celle-ci aurait son existence propre, son régime spécial, son règlement particulier, mais sans toutefois se séparer complètement des autres classes actuellement constituées. Elle se rattacherait à elles, comme la littérature elle-même par son mode d'expression se rattache à la science. Car, quoi qu'il fasse, le savant, mathématicien ou historien, philologue ou jurisconsulte, se sert pour exprimer ses idées d'une langue dont il doit avoir pour souci de connaître toutes les ressources et d'apprécier tous les charmes. Cette « Académie des lettres » occuperait donc une situation privilégiée, en quelque sorte au-dessus des autres classes, mais non, pourtant, indépendante.

Cette situation exceptionnelle présenterait plusieurs avantages fort appréciables.

Tout d'abord, une « Académie des lettres », placée ainsi plus en vue, plus en lumière, prendrait aux yeux du public un prestige souverain que n'aurait pas une « classe ». Et n'est-ce pas surtout le but

qu'il faut poursuivre, si l'on veut que, dans notre pays, notre littérature soit justement honorée? Que nos lettres soient représentées par une institution éminente, et aussitôt on les verra considérées et respectées par tous.

Une « Académie des lettres » aurait aussi cet avantage de pouvoir convier à prendre place parmi ses membres, les savants des autres classes, historiens, moralistes, critiques d'art, ou même naturalistes ou géologues, qui auraient dans leurs écrits témoigné d'un souci littéraire.

Enfin, si ces raisons ne suffisaient pas à convaincre de la préférence qu'il faut donner à une « Académie des lettres », il nous resterait à invoquer le principe de l'égalité des langues. En son nom les écrivains de langue française ont le devoir de réclamer une « Académie ». Les Belges flamands, en effet, ont non seulement le droit d'avoir des représentants dans la section de philologie flamande de l'Académie actuelle, mais ils possèdent en outre une Académie indépendante « de *littérateurs* et de savants, ayant pour objet l'étude et la *culture* de la langue et de la *littérature* néerlandaise ».

Pourquoi les Belges français n'auraient-ils pas la même faveur ? Ce que l'on accorde à l'un, on doit l'accorder à l'autre. Le français vaut le néerlandais.

Voilà les raisons pour lesquelles il nous paraît plus utile et plus équitable de créer une *Académie des lettres*.

*
* *

Le projet de créer une « Académie des lettres » a rencontré deux objections :

« Les littérateurs eux-mêmes n'en veulent pas, a-t-on dit. »

Le contraire semble cependant tout aussi bien établi par le vœu formulé aujourd'hui par l'*Association des Ecrivains belges*.

Pourtant, nous n'ignorons pas qu'il y a six ou sept ans, à l'occasion d'un referendum ouvert sur cette question par une revue belge, quelques écrivains manifestèrent à l'endroit d'une Académie des lettres,

des sentiments d'indifférence ou même, d'hostilité.

En tirer argument, est peu sérieux. Chacun sait qu'une Académie est toujours en butte aux railleries et aux brocards de ceux-là qui n'en font point partie; ce n'est qu'une façon de prouver un amour malheureux. Dès qu'ils y sont entrés, leur opinion change avec le point de vue. Il y a beau temps que Voltaire disait de l'Académie française qu'elle était une maîtresse contre laquelle les gens de lettres faisaient des chansons et des épigrammes, jusqu'à qu'ils eussent obtenu ses faveurs.

Il ne faut donc attacher trop d'importance aux boutades de quelques-uns de nos auteurs trop farouches. Ils ont exprimé un sentiment, un sentiment tout personnel, qui n'engage qu'eux-mêmes, et encore! Il est beau, il est noble, il est respectable. Malheureusement, en l'espèce, ce n'est pas des écrivains qu'il faut prendre l'avis. Ceux-ci ne voient, et ne peuvent voir que l'intérêt immédiat de leur art propre. L'Etat, au contraire, considère l'intérêt général de la littérature et du public. C'est à lui de se prononcer sur l'utilité d'une « Académie des lettres ». Il a ses raisons que l'individu ne connaît pas.

Au surplus, nos écrivains les plus intransigeants seront toujours libres de refuser un fauteuil.

La seconde objection est qu'on ne trouverait pas en Belgique quarante écrivains dignes du titre d'Immortel.

Mais quoi! Ce nombre est-il obligatoire? Une « Académie des lettres » ne pourrait-elle, sans cataclysme, se composer de vingt-cinq ou de trente membres, plus cinq, sept ou dix associés étrangers?

Cette objection provient d'une fausse idée que l'on se fait d'une « Académie des lettres ».

On croit généralement que l'Académie française, par exemple, ne peut offrir un fauteuil qu'aux écrivains, et qu'à ceux-là seuls à qui l'on accorde du génie. C'est là une double erreur. Certes, plus ses membres seront illustres, plus elle sera illustre elle-même; mais elle n'a pas pour mission de reconnaître les écrivains que la renommée a désignés, ni de consacrer un talent inconnu. Le titre d'académicien n'est-

ni une récompense ni un brevet. Elle nomme ceux qui peuvent être proposés comme modèles et imités sans danger. Ce sont des « maîtres » qu'elle désigne à notre attention.

Ces « maîtres » ne doivent pas être exclusivement des écrivains de profession. L'Académie française est avant tout un salon, où se réunissent des esprits d'élite « ayant le goût de la langue et le désir de la porter à ses dernières perfections ». C'était le but des personnes de qualité qui fréquentaient chez Conrart, et c'est encore le but des académiciens actuels. C'est pourquoi nous voyons parfois parmi eux des mathématiciens, des ingénieurs, des avocats, des médecins, des gens du monde et des gens d'église.

Comprise de la sorte, une « Académie des lettres » en Belgique n'aurait aucune peine à recruter ses membres. Sans doute les écrivains y seraient en majorité; mais à eux s'ajouteraient ceux qu'anime l'amour désintéressé des lettres, ceux qui, par leur exemple ou par leur influence, pourraient exercer une action heureuse. Ainsi, le Barreau, la Presse, le Parlement, les Salons, la Chaire auraient leur représentant dans cette assemblée choisie.

Et que l'on n'objecte pas à la création en Belgique d'une Académie des lettres établie sur le modèle de l'*Académie française*, la rédaction du dictionnaire dont cette dernière est chargée. Ce n'est là qu'une de ses occupations; ce n'est qu'un de ses moyens, parmi bien d'autres, de poursuivre son objet, mais ce n'est ni son unique destination, ni la raison de son existence.

***

Examinons maintenant les services que pourrait rendre une Académie des lettres.

Tout d'abord, quels avantages les écrivains retireraient-ils d'une semblable institution? A ceux qui seraient appelés à en faire partie, il nous semble qu'on pourrait fort justement appliquer ce que le ministre Rogier disait des artistes, lorsqu'il projetait la création d'une classe des Beaux-Arts : « Les

» artistes ont besoin d'un lien qui les rapproche et » les excite à s'occuper ensemble des progrès de leur » art. Eux aussi ont des idées à échanger, des con- » seils, des encouragements à se donner, des concep- » tions à mûrir en commun. Rapprocher les artistes » entre eux, les mettre en rapport avec les hommes » les plus éclairés du pays, avec des littérateurs et » des savants dévoués comme eux aux travaux et aux » jouissances de l'esprit, c'est leur offrir des occasions » faciles d'étendre leurs idées, de former leur goût et » d'approfondir leurs études; c'est ennoblir l'art aux » yeux de l'artiste et par conséquent agrandir son » domaine et servir utilement ses progrès. »

Cependant, nous conviendrons que les résultats obtenus par ces rapports confraternels, bien qu'appréciables, pourraient ne pas sembler suffisants. Aussi, n'est-ce pas dans le but de favoriser trente ou quarante écrivains que l'Etat, croyons-nous, consentirait à créer une Académie des lettres. La question est plus haute; il s'agit d'intérêts plus généraux et plus élevés, de ceux même de la Littérature.

Entendons-nous au préalable sur ce terme « littérature ».

On ne l'applique ordinairement chez nous qu'aux œuvres d'imagination, aux fictions des poètes et des romanciers, à toutes les productions littéraires qui valent surtout par la perfection de la forme. Qu'on nous permette de croire que c'est une étrange façon d'en restreindre le sens. Est-ce que, par hasard, les œuvres de Bossuet, de Fénelon, de Descartes, de Pascal, de Fontenelle, de Buffon, de Taine, de Renan, de Claude Bernard, et de bien d'autres, ne feraient plus partie de la littérature française?

Lorsque, donc, on se demande quels services rendrait une Académie des lettres à la littérature, il faut considérer celle-ci sous toutes ses manifestations.

Nous avons dit plus haut de quelle considération jouirait une Académie des lettres, placée au sommet de nos plus hautes institutions scientifiques. Cette considération rejaillirait sur toute la littérature. Le public — le public qui, en Belgique, reste trop souvent indifférent aux choses de l'esprit — finirait bien

par s'intéresser aux productions littéraires ; il y prendrait goût peu à peu, les discuterait et, partant, les aimerait. Nos écrivains trouveraient un écho dans la foule. Ils se détourneraient de l'orgueil où trop souvent, peut-être, ils se renferment avec complaisance. Ils sortiraient de cette tour d'ivoire, où les forcent de s'abriter l'indifférence ou l'hostilité. Perdraient-ils de leur talent parce qu'ils traiteraient des sujets moins personnels? Nous ne le pensons pas. Simplement, ils cesseraient de n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour eux-mêmes. Ils regarderaient, ils écouteraient autour d'eux, et la voix de la nation vibrerait dans leur voix. En place de n'avoir que des conteurs lyriques, nous aurions enfin de véritables romanciers, c'est-à-dire des historiens de nos temps, de nos mœurs et de nos âmes.

Le danger de notre littérature gît précisément dans son isolement et dans son désintéressement de la chose publique. Son individualisme, je l'accorde, fait pour le moment sa force et son originalité ; mais l'originalité poussée à l'extrême se transforme facilement en extravagance. La solitude et la rancœur ne feraient qu'exagérer ce qui peut encore aujourd'hui passer pour des qualités, et à la longue, notre littérature finirait dans la bizarrerie ou, faute de s'alimenter aux grandes sources naturelles de l'art, s'épuiserait et se dessècherait complètement. La langue elle-même de nos écrivains, abandonnée à la fantaisie de chacun, deviendrait bientôt incompréhensible. N'oublions pas qu'en Belgique elle est déjà rebelle au mode de sentir et de penser de ceux qui sont d'origine germanique, et qu'il leur faut un effort ardu et une attention toujours en éveil pour n'en point transgresser les règles essentielles, qui sont la clarté et la simplicité.

Une « Académie des lettres » parerait, dans une certaine mesure, aux dangers que nous venons de signaler. Par ceci qu'elle représenterait le public, elle rappellerait sans cesse à nos poètes, à nos romanciers, à nos auteurs dramatiques, à nos critiques qu'ils ont des devoirs à observer vis-à-vis de leur prochain. Elle serait un salon où les convenances

sociales devraient être observées, et, parmi elles, les convenances littéraires; elle enseignerait qu'il est séant de s'exprimer avec modestie et avec élégance, et que parler une langue aimable et claire est la politesse de l'écrivain. Il n'est point douteux que, sous son influence, nos lettres ne perdent de leur égoïsme, de leur âpreté et, pour tout dire, de leur sauvagerie.

Sans doute, à côté des « Académiques », il y aurait toujours les indépendants et les réfractaires, pour qui le monde extérieur n'existe qu'autant qu'il devient une partie d'eux-mêmes. Mais cette division, à la considérer avec philosophie, serait encore un bien. Elle serait l'occasion d'une émulation féconde, et de cette lutte courtoise naîtraient, il n'en faut point douter, des œuvres immortelles.

Si, au contact d'une Académie des lettres, notre littérature gagnerait en sociabilité, du même coup aussi elle enrichirait son domaine. Nous avons dit que les hommes de science pourraient avoir des représentants dans l'assemblée des écrivains. Cette perspective, comme aussi l'estime dont on entourerait les belles œuvres, ne les encourageraient-elles pas à donner à leurs écrits une parure plus gracieuse? Ils se rappelleraient qu'apprendre à bien écrire, c'est apprendre à bien penser. Hélas! il faut le dire, trop souvent nous lisons dans les revues étrangères, à la suite d'hommages rendus à leur érudition, de cruelles restrictions concernant leur style. Quel bien, pourtant, ne retireraient-ils pas d'une fréquentation qui stimulerait leur goût! Leurs ouvrages ne charmeraient pas que quelques spécialistes, mais seraient lus par un public nombreux et sympathique.

Et nos écrivains eux-mêmes, ne retireraient-ils pas des fruits précieux de la fréquentation de nos savants? Leur attention serait sollicitée par des sujets nouveaux. Des problèmes scientifiques, philosophiques ou sociaux se poseraient devant eux; ils en découvriraient le côté moral, et trouveraient ainsi matière à de puissantes œuvres d'art. N'est-ce pas au contact de la science que notre littérature doit l'un de ses plus beaux livres, *La Vie des Abeilles?*

D'une façon plus immédiate et plus pratique, une « Académie des lettres » agirait encore sur notre littérature.

Par l'étude des mesures propres à encourager les lettres, par la publication des œuvres d'auteurs peu fortunés, par des concours judicieusement organisés, par de prudentes distributions de récompenses, par des séances publiques d'une certaine solennité, elle intéresserait nos concitoyens au mouvement littéraire national. Et nous verrions aussitôt, j'en suis convaincu, de généreux donateurs fonder des prix nouveaux et l'aider dans sa noble tâche. Mais ces distinctions ne seraient pas réservées aux seuls écrivains d'imagination. Tous ceux, historiens, philosophes, moralistes ou naturalistes, qui auraient, de quelque façon, illustré notre littérature, pourraient prétendre aux faveurs académiques.

* * *

N'y a-t-il pas aussi une raison nationale de créer chez nous une « Académie des lettres » ?

Ne laissons pas croire aux étrangers que la Belgique ne veut pas honorer ses écrivains de langue française. Qu'on se rappelle la parole célèbre : « Pour savoir à quel degré les lettres fleurissent dans un pays, il suffit de savoir à quel degré elles y sont honorées. » Ne laissons donc pas les écrivains se décourager dans la lutte contre un milieu indifférent ou hostile. Craignons que nos poètes, que nos romanciers, que nos auteurs dramatiques, chargés de transmettre aux siècles futurs les idées et les mœurs de notre patrie, son énergie et sa gloire, n'aillent à la recherche d'une terre plus hospitalière. Combien d'entre eux se sont déjà exilés qui auraient pu dignement servir leur pays !

Il n'est pas que les écrivains eux-mêmes dont nous avons à craindre l'exode. Il existe en Belgique des collections de documents littéraires, qui sont des trésors pour l'histoire des lettres. Faute d'une académie littéraire qui encourageât leur publication et qui pût les conserver, elles iront un jour enrichir une

nation voisine. Parlerai-je ici des richesses inestimables accumulées par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul? Qui, en Belgique, connaît ce nom, si célèbre en France? Nous a-t-on appris à l'estimer et à le vénérer? Aucune académie ne s'honore de le compter parmi ses membres. Il vit à l'écart et nul ne connaît, sinon quelques lettrés, le labeur de sa vie.

Ah! s'il fallait créer de toute pièce un organisme nouveau, une académie des lettres qui ne se rattachât à aucun passé, nous ne ferions pas ainsi appel au patriotisme de nos concitoyens. Mais il s'agit de conserver une institution dont l'existence remonte à plus d'un siècle, créée par Marie-Thérèse et dont nous avons lieu de prendre quelque fierté. Il ne faut que l'agrandir pour mieux répondre à l'idée de son illustre fondatrice. Notre académie est une de nos plus vénérables gloires nationales, et tous, nous avons le devoir de veiller à ce que l'esprit qui présida à sa création soit respecté.

***

La question que nous venons de traiter n'intéresse pas seulement la Belgique et les Belges. Nous l'avons, il est vrai, considérée exclusivement jusqu'ici à un point de vue national ; pourtant, il en est un autre plus vaste et plus général. N'a-t-elle pas le droit de préoccuper tous ceux qui, de quelque nationalité qu'ils soient, aiment les lettres françaises, les pratiquent et ne sauraient rester étrangers à leur culture et à leur développement? Nous l'avons pensé. Aussi, nous sommes-nous adressé à quelques-uns des plus illustres écrivains qui sont la gloire de la littérature française. Après leur avoir fait part de la décision de la classe des lettres de notre Académie, et leur avoir résumé les arguments que nous avons exposés plus haut, nous nous sommes permis de leur poser la question suivante : *Pensez-vous que dans l'intérêt général de la littérature française, la création en Belgique d'une Académie ou d'une Classe des belles-lettres soit désirable ?*

Nous transcrivons ici les réponses que ces maîtres

bienveillants n'ont pas hésité à nous faire parvenir, en les priant de recevoir encore une fois nos très respectueux remerciements.

VALÈRE GILLE.

II

Opinion de MM. Sully-Prudhomme, Jules Lemaître, F. Brunetière, Emile Faguet, François Coppée, René Bazin, G. Hanotaux, Jules Claretie, Gaston Boissier, de l'Académie française (1).

Lettre de M. SULLY-PRUDHOMME, *de l'Académie française et de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique.*

Chatenay (Seine), 22 juin 1906.

Monsieur et bien cher Confrère,

Votre lettre me met dans un embarras dont je ne sais trop comment sortir. La Classe des Lettres de l'Académie de Belgique m'a fait l'honneur de m'admettre parmi ses membres associés. Je me soumets aux décisions de cette Compagnie avec une entière déférence et je ne me sens pas autorisé à intervenir dans une question qui intéresse le génie même de la nation belge. Jusqu'à quel point considère-t-elle la langue française comme partie intégrante de ses traditions et de ses monuments littéraires ? Il n'appartient pas à un étranger de se prononcer là-dessus et je n'ai pas connaissance des arguments présentés par M..., pour exclure de la Classe des Lettres les littérateurs de langue française. Je vous serais très obligé, s'il vous était possible de me les communiquer sommairement.

Tout ce que je puis vous dire, en me plaçant uniquement au point de vue de l'intérêt de la France, c'est qu'il lui importe beaucoup que sa langue soit traitée avec le plus de faveur

(1) Nous nous sommes adressé, comme il convenait, tout d'abord à MM. SULLY-PRUDHOMME, JULES LEMAITRE et E. LAVISSE, qui sont actuellement encore membres associés de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique.

possible par les autres peuples, qu'ils en encouragent la culture par des institutions officielles.

Les littérateurs belges, et spécialement les poètes, ont donné de tels gages d'aptitude à parler notre langue, à en sentir les délicates nuances et les qualités caractéristiques, ils en ont fait un si noble usage que nous ne pouvons que souhaiter de la voir prospérer chez vous de plus en plus, sous la protection de l'Académie de Belgique. L'admission de vos littérateurs de langue française dans la Classe des lettres serait, je n'en doute pas, très agréable à mes compatriotes comme un témoignage de communion intellectuelle entre votre pays et le mien. Mais, encore une fois, c'est un simple vœu que j'émets dans l'intérêt de ma langue maternelle, sans me reconnaître compétent pour me placer au point de vue de la nation belge. Il se pourrait que l'opinion négative de votre éminent historien fût justifiée par des considérations d'un ordre qui prime l'ordre purement littéraire; je ne les devine pas, mais je ne saurais les condamner avant de les connaître.

Veuillez agréer, etc...

Sully-Prudhomme.

Lettre de M. Jules Lemaitre, *de l'Académie française et de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique.*

22 juin 1906.

Monsieur et cher Confrère,

Je craindrais d'être indiscret en me mêlant des choses de Belgique, que je ne connais pas bien. Mais je puis toujours vous dire que vos arguments en faveur de « la création en Belgique, d'une Académie ou d'une Classe des belles-lettres » me paraissent fort sérieux.

Très touché de la sympathie dont vous voulez bien m'honorer, je vous prie d'agréer, etc...

Jules Lemaitre.

Lettre de M. E. Lavisse, *de l'Académie française et de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique.*

3 juillet 1906.

Monsieur,

Je suis fort embarrassé pour vous répondre. J'ai l'honneur d'appartenir à l'Académie royale de Belgique. Les raisons qui

l'ont décidée à ne plus admettre de littérateurs parmi ses membres me sont inconnues, et il y aurait mauvaise grâce de ma part à me mettre en opposition avec elle. Ce que je puis dire, c'est qu'il me semble *a priori* naturel, que l'Académie néerlandaise ait pour pendant une Académie française en Belgique. Je connais mal votre littérature néerlandaise, mais je sais la valeur de votre littérature française. Vous avez des écrivains que j'aime passionnément. Je crois que, si les meilleurs d'entre vous, les littérateurs français de Belgique, étaient réunis en un corps, l'effet en pourrait être très heureux au point de vue que vous m'avez indiqué.

Excusez-moi de vous répondre brièvement. Il est si difficile de se donner des conseils de pays à autre !

Agréez, etc...

E. Lavisse.

Lettre de M. Ferdinand Brunetière, *de l'Académie française.*

Paris, le 20 juin 1906.

Cher Monsieur,

Vous ne vous êtes pas trompé de croire que j'approuverais entièrement votre requête; et je vous l'assure, rien ne m'a plus étonné que le vote par lequel l'Académie royale de Belgique a décidé qu'elle n'admettrait plus désormais « les littérateurs » à l'honneur de faire partie de la classe des *Belles-Lettres*.

Je sais bien ce que j'ajouterais à l'expression de mon étonnement, si j'étais Belge, et qu'à ce titre j'eusse le droit de parler haut et clair dans une question de cette nature, si délicate, et qui touche à tant d'autres questions. Mais comme « littérateur français » me serait-il interdit de demander au moins quels motifs on a donnés de cette exclusion tout à fait singulière. Et comment donc, les historiens, les philologues, les grammairiens, que sais-je encore? seront admis à l'honneur de faire partie de l'Académie royale de Belgique, mais non les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques, ni, puisqu'on est toujours de sa partie, les critiques! Boileau disait :

Eh! qui saurait sans moi que Cotin a prêché?

Les poètes et les romanciers peuvent dire, tous d'une voix : « Le philologue existerait-il seulement, si nous ne l'avions précédé? » Pareillement le grammairien? C'est le poète et le romancier qui commencent; le philologue et le grammairien ne

viennent qu'ensuite, et à la suite; leurs travaux n'ont de réel intérêt que celui qu'ils tirent de l'existence et du prestige de ces « vers » ou de ces « fictions » qu'ils affectent de mépriser; et voilà pourquoi je voudrais bien connaître les raisons qui ont décidé du vote de l'Académie royale de Belgique.

Mais je le répète, cher Monsieur, si je vous en disais davantage, je craindrais que l'on ne m'accusât à Bruxelles, et avec raison, de me mêler de choses qui ne me regardent point. Je me débattrais, d'ailleurs, et j'essaierais de prouver que de quelque manière et sous quelque latitude qu'elle se pose, on ne peut pas dire qu'une question qui touche aux intérêts de la littérature française soit étrangère ou puisse rester indifférente à un « littérateur français ». Mais il faudrait de longs développements; et, au bout de ma peine, triompherais-je du préjugé?

Vous me pardonnerez donc, cher Monsieur, de m'en tenir là; si cette « Consultation » n'en est pas une, vous y verrez la preuve du respect que j'ai pour l'opinion belge en matière de choses belges; vous y verrez aussi l'expression du plaisir avec lequel j'ai lu votre lettre, et, avec tous mes remerciemens pour votre affectueuse visite à Montmorency, vous voudrez bien agréer l'assurance de mes sentimens les plus distingués et dévoués.

F. Brunetière.

Lettre de M. Émile Faguet, *de l'Académie française.*

28 juin 1906.

Mon cher Monsieur Valère Gille,

Je suis tout à fait de votre avis sur la grande utilité d'une compagnie littéraire belge qui serait consultative auprès du gouvernement et qui l'éclairerait sur les récompenses et encouragements à donner à la littérature. Ce qui me paraitrait pratique, ce serait de l'organiser vous-mêmes, vous littérateurs belges, et de l'organiser si bien, si intelligemment, si impartialement, si éclectiquement, que peu à peu, et d'un mouvement naturel, elle deviendrait officielle par la confiance qu'elle inspirerait au gouvernement et qu'il lui accorderait. Voilà mes idées sur le fond des choses et sur la marche de l'affaire. Ces idées, je vous les donne avec autorisation d'en faire part à qui vous voudrez; mais je ne les exprimerai pas comme publiciste parce que, avec pleine raison, les Belges me reprocheraient de me mêler de ce qui ne me regarde pas et parce qu'ainsi je

ferais tort à l'affaire plus que je n'y servirais. Au revoir, cher ami, tous mes vœux avec toutes mes amitiés.

ÉMILE FAGUET.

Lettre de M. FRANÇOIS COPPÉE, *de l'Académie française.*

Paris, 27 juin 1906.

Monsieur et cher Poète,

Votre idée me paraît excellente. La langue française est parlée exclusivement dans plusieurs provinces belges. C'est en français que des poètes charmants, parmi lesquels je vous compte, et des prosateurs remarquables ont déjà écrit et publié de nombreux ouvrages. L'existence d'un groupe ou, pour mieux dire, d'une élite choisie parmi ces écrivains serait, je n'en doute pas, une parure de plus pour l'heureux pays qui donne, d'ailleurs, à l'Europe tant d'exemples de force et de sagesse.

Croyez, Monsieur et cher Poète, à ma vive sympathie.

FRANÇOIS COPPÉE.

Lettre de M. RENÉ BAZIN, *de l'Académie française.*

Les Rangeardières
Saint-Barthélemy (Maine et Loire), 27 juin 1906.

Monsieur,

Votre bienveillance exagère beaucoup l'importance de mon avis dans la question qui vous intéresse en ce moment. Mais vous n'exagérez pas le moins du monde quand vous parlez de ma sympathie pour la Belgique et pour ses écrivains de langue française.

Vous souhaitez la création d'une Classes des Belles-Lettres, qui s'ajouterait aux classes déjà existantes de l'Académie de Belgique. Et vous indiquez à merveille le programme et l'influence probable de cette nouvelle section, quand vous dites, dans votre lettre : « Par la situation qu'elle occuperait, une telle assemblée donnerait à la littérature française en Belgique une considération plus grande et un lustre plus éclatant; elle en rehausserait le prestige et répandrait dans le public le goût des belles-lettres. Elle défendrait celles-ci et les encouragerait par des concours, des prix et aussi par la publication d'œuvres littéraires. »

Pourvu que dans votre pensée, comme j'en suis persuadé, la

rédaction d'un dictionnaire ne figure pas parmi ces « œuvres littéraires » à entreprendre, — ce qui serait la négation même de l'unité de langue, — je crois que les littérateurs français ne peuvent qu'approuver le projet et faire des vœux pour la création et pour le succès de l'Académie des Belles-Lettres.

Je vous renouvelle tous mes remerciements, Monsieur, et vous prie, etc.

René Bazin.

Lettre de M. G. Hanotaux, *de l'Académie française.*

25 juin 1906.

Monsieur,

Vous m'embarrassez. Personne n'apprécie plus que moi le concours que les écrivains belges apportent à la langue française; mais en constituant un autre centre d'autorité littéraire, ne craignez-vous pas de porter atteinte au principe de l'unité, d'où procède la *clarté*? La langue française a obtenu ce privilège d'être un truchement accepté par tous ceux qui la connaissent, parce qu'elle est solidement construite par le travail des siècles et par la vigilance d'un corps spécial. Si ce corps se dédouble, la diversité des appréciations peut détruire le bienfait acquis.

Ceci dit, je reconnais qu'une production aussi intéressante, aussi variée, aussi rayonnante que la production de votre pays mériterait une consécration et appellerait une collaboration cordiale des efforts.

C'est donc à vos propres écrivains qu'il faut s'en rapporter. Suivant qu'ils ont le goût du groupement ou de l'isolement, ils choisiront; et leur choix sera le bon, car ils le feront avec le cœur.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

G. Hanotaux.

Lettre de M. Jules Claretie, *de l'Académie française.*

24 juin 1906.

Cher Confrère,

Je suis tellement pris, broyé par la machine administrative que je ne puis répondre longuement, comme je le voudrais, à votre intéressante lettre. A peine ai-je pu vous entretenir, à mon grand regret. Vous savez la sympathie et la haute estime que j'ai pour votre rare talent. Oui, il est de l'intérêt des lettres

françaises de créer en Belgique une Classe de littérature. De l'intérêt des lettres françaises et des lettres belges. Vos poètes, vos romanciers, vos dramaturges écrivant en français ont projeté sur la Belgique une lumière de gloire. Ils continuent. Je ne nomme pas ces maîtres. On les connaît, on les salue. Combattez pour cette idée utile et noble ; je suis de tout cœur avec vous.

Votre très dévoué,
JULES CLARETIE.

Lettre de M. G. BOISSIER, *de l'Académie française.*

Viroflay (S.-et-O.), 21 juin 1906.

Cher Monsieur,

Je suis tout à fait de votre opinion. Si la création d'une compagnie littéraire peut avoir quelques dangers dont il faut se garder (privilèges, coteries, routine, etc.), elle présente aussi beaucoup d'avantages, et je crois qu'à vous autres Belges, dans les circonstances actuelles elle sera fort utile.

Il est difficile de se tenir au courant des littératures étrangères, quand on est déjà très occupé de celle de son pays ; mais ce que vous dites de la vôtre dans votre lettre, me paraît tout à fait juste et je ne puis que le répéter. Je lis avec soin.... *(ici le nom d'une revue belge)* qu'on a la bonté de m'envoyer. Evidemment, il y a là beaucoup de talent naturel, des idées, une faculté d'assimilation remarquable; mais en même temps une recherche de l'originalité qui empêche de l'atteindre, des violences d'expressions, un naturalisme repoussant, des exagérations fatigantes. Aucun écrivain ne dit ce que véritablement il pense et ce qu'il sent, et leur unique préoccupation est d'aller plus loin que les autres. Ils sont hantés du souvenir de Zola et de l'admiration d'Anatole France ; mais Zola est aujourd'hui assez démodé, et pour Anatole France, qui est un humoriste incomparable, il est très périlleux de reproduire ses procédés, lorsqu'on n'a pas son génie. Quant à ceux de vos poètes qui, à l'imitation des nôtres, font des vers qui ne sont que de la méchante prose, ils prolongent chez vous un mouvement, qui chez nous a tout à fait échoué.

Vous avez donc raison de penser que ce qui manque, c'est un esprit public qui donne le ton à vos écrivains et les force à rester dans la mesure. Or cet esprit peut se former autour d'une com-

pagnie littéraire qui contiendra ce que vous avez de mieux en vers et en prose. Il n'y a guère de doute que, si elle comprend bien son rôle, elle finira par prendre quelque autorité sur le public. Elle-même, en durant, prendra confiance en elle, et s'empreindra de votre esprit national. Au lieu de se mettre servilement à la suite de tout ce qui lui vient de bon, et surtout de mauvais, des pays voisins, elle reproduira votre façon de voir les choses, vos sentiments, vos idées, et sera véritablement une littérature belge. C'est ce qu'il faut souhaiter avant tout.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments bien sincèrement dévoués.

G. Boissier.

LA VIE ET LA MORT ÉTRANGES DE JACQUES BONHEUR

AVANT-PROPOS.

Un de mes amis de lettres vient de mourir. Cette circonstance, apparaissant comme une note fausse dans la symphonie harmonique de la vie, affole toutes les pensées, dérange tous les projets. Il semble tout à coup qu'un obstacle vague vient de faire dévier la marche de notre vie-rêve, que toutes les mains protégeantes qui soutenaient notre *moi,* nous lâchent soudain, nous laissant faibles, vacillants, douloureusement indécis, comme après les grandes crises d'âme.

Jacques Bonheur est mort : un peu de mon *moi* s'en va avec lui dans sa tombe, qui rapproche la mienne; j'ai l'impression grimaçante d'un très grand sacrilège, encore accentué par le paysage de gaieté que j'ai sous les yeux : un soleil dont la clameur folle mais auguste d'ampleur, vient se convertir, sur les feuilles d'arbres, les herbes mouillées de pluie, en une petite gaieté enfantine, virginale et attendrissante de naïveté.

Cela dit le bonheur de vivre présentement, la curiosité inlassable des fenêtres d'aube, le rayonnement des figures candides, sur lesquelles l'exultation met des clartés d'auréoles.

Jacques est mort : et c'est dans cette nature comme de la candeur qui ferait une très laide grimace.

Je désire un paysage concordant avec mon état d'âme; je pense à de petites pluies de vendredi saint très doucement pleurantes dans l'atmosphère éclairée de bourgeons, aux affaissements apeurés des toits sous

les crépuscules blêmes de novembre, à la peur frissonnante des maisons blanches dans les brouillards froids et sales ; mais tout est dans l'allégresse : dehors, chez moi où le balancier de l'horloge, les cuivres, les meubles vernis rient aux éclats, sous le soleil qui entre par les fenêtres, brutal et bousculant, comme l'annonciateur d'une grande joie qui ouvre vite la porte.

Dans cette allégresse, j'ai vagué, fermant les yeux, me bouchant les oreilles, puis doucement, parce que ma douleur devenait déjà monotone, j'ai entr'ouvert un œil, et tout à coup, j'ai tendu les deux mains à la farandole qui m'a entraîné dans sa folie de lumière et de bruits.

Et il y avait de la virginité dans cette petite résurrection à la Vie.

*
* *

Quelques jours s'écoulèrent, la mort de mon ami déjà rangée dans ce tiroir, rarement ouvert, des faits accomplis, quand je reçus cette lettre de sa mère :

« *Jacques m'avait souvent parlé de vous, Monsieur,*
» *comme d'un ami très sûr et très cher. Nous venons*
» *d'accomplir une besogne bien triste : nous avons*
» *fait un petit musée des objets du mort. Parmi*
» *ceux-ci, dans son veston habituel (mon Dieu ! ce*
» *que cela nous a fait pleurer de retrouver, en une de*
» *ses poches, une pincée de tabac !), se trouvait son*
» *cahier de notes que je vous envoie. Il y a sans*
» *doute là, Monsieur, bien de ses petits secrets qui*
» *seraient très douloureux à connaître, pour moi, sa*
» *mère, mais que vous — du moins Jacques me le*
» *disait quand il m'expliquait ce que vous étiez, lui*
» *et vous — jugerez en artiste, sans que la mémoire du*
» *mort souffre d'une petite faiblesse humaine qui s'y*
» *trouverait confiée. Qui sait? vous pourriez peut-*
» *être en faire un petit livre ; vous me l'enverriez ;*
» *ce serait le livre de mon fils, de* NOTRE PETIT,
» *mais je ne le lirais jamais, car, vous comprenez,*
» *mon fils vit dans ma mémoire par toutes sortes de*
» *choses insignifiantes, et non par ses pensées. Oui,*

» *j'y pense encore, je vous en prie, Monsieur, tirez*
» *de ce cahier un petit livre. Mon Dieu! ce que*
» *Jacques serait content, et bien certainement cela*
» *vous porterait bonheur.* »

J'étais ému et furieux : je n'aime pas les attendrissements dont je saisis trop bien le mécanisme, et celui-là était certes provoqué par cette *mère* parlant de son *enfant.*

Et puis, je ne sais quoi? une peur, une gêne irraisonnée me saisissaient en face de ce petit cahier; ce que mon ami avait de meilleur en lui, ce qu'il aimait le plus, était contenu dans ce petit cahier, que moi, peut-être, j'allais trouver idiot.

Puis, un jour, je l'ai feuilleté, un peu par désœuvrement, je l'avoue. Ecrit au crayon et hâtivement, sa lecture fut ardue; cela me permit de peser le sens de chaque mot, et puis — inconsciemment — l'auteur avait écrit le mot suggestif d'un crayon appesanti.

Courageusement — et aussi parce que la chose m'intéressait — j'en ai extrait quelques pages qui constituent ce petit roman, roman non certes très prolixe en circonstances extraordinaires ni même en événements pourtant très simples, mais qui me parut très dramatique, très tragique dans sa petite vie monotone.

Si la lecture de ces lignes manuscrites fut ardue, les concentrer en un *leit motiv* était aussi rude; certaines émotions y étaient parfois exprimées par un seul mot. Cependant la besogne me fut facilitée par cette pensée, que je trouvai dès les premiers feuillets :

Je suis convaincu qu'un homme n'est viril, au sens social du mot, qu'en interposant entre ses sens et la vie extérieure, une éducation qui en déforme les gestes, la fait apparaître comme très étrangère ou subordonnée à notre moi intime.

Un artiste doit redevenir enfant, regarder les arbres, le ciel, les maisons, avec l'inquiétude des tâtonnements puérils; c'est à ce prix seul que ces choses acquerront une vie propre, absorbée par l'artiste avec le plus de sincérité humaine.

Dès lors, tout s'expliquait de la vie étrange de mon ami ; il était sensitivement *enfant* et intellectuellement *homme*; la pénétration réciproque de ces deux *moi* si opposés dans leur égal puissance, mais trop instinctifs pour s'isoler par des cloisons étanches, devait déterminer un affollement de l'être tout entier; chez mon ami, cet affollement eut, comme dénouement fatal, la mort.

Il m'a paru répondre à la compréhension esthétique de mon ami en divisant cette œuvre en trois parties : *L'Enfance — La Vie — La Mort*, supprimant ainsi tout le faux de sa vie adolescente, subordonnée à une règle d'éducation imposée.

Telle est l'origine de cette œuvrette qui fera peut-être apparaître un esprit intéressant, disparu, hélas! l'écrivain isolé Jacques Bonheur.

L'Enfance.

I

Je pense à mon enfance, non point à ce que m'en révélèrent des conversations de ma mère, mais à ce qu'elle m'a laissé d'impressions vagues, lumières d'aubes à peines distinctes, confondues dans la nuit retirant, peu à peu, son suaire d'ombre, et voici ce que je sens :

J'ai très chaud, blotti très menu, dans les bras de ma mère. Je suis, en elle, comme une petite peur dans un lit tiède; je me sens fort, mais je suis plus elle que moi.

Je vois, et je ne vois pas —; un arbre apparaît et je lui demande : « Pourquoi cet arbre? » car il pourrait être un ennemi, une circonstance de la vie mauvaise à ma petite âme: elle me répond : « c'est un arbre » et le ton détaché dont elle dit cela, fait que l'arbre disparaît de tout l'étranger de la nature pour me devenir connu, subordonné à mon être.

Ma mère est une lumière très forte, très brillante; je suis son reflet; quand cette lumière est absente, je ne suis rien.

Dans les chambres de notre maison, son rayonne-

ment me permet de m'occuper de choses futiles : du chat, des chaises, des armoires; quand elle s'absente, je l'attends, en me faisant parler d'elle.

Si je sors, je n'ai nulle peur, pourvu qu'elle me tienne par la main ; si elle me lâche un instant, c'est comme si j'étais tout nu, dans la bise froide, au milieu d'un monde où tout me maudit : les arbres se rapprochent en me menaçant de leurs branches, l'herbe frissonne, les fenêtres font de grands yeux méchants, l'eau m'attire dans l'abîme du ciel reflété; « maman ! maman ! » sa main reprend ma main, et tout aussitôt, les arbres redeviennent joyeux, les fenêtres souriantes et l'eau n'est plus qu'une eau insensible, où l'on ne craint pas de tomber quand la mère est là.

Je connais les yeux de ma mère : ils sont blancs et bleus ; quand ils me regardent, ils deviennent comme une eau trouble d'opale; je sens alors son amour me pénétrer; je voudrais entrer dans ces yeux comme un petit souffle d'âme, y rester toujours, dans une communion douce de protection et de faiblesse.

La puissance de ma mère est infinie.

II

Je me souviens d'une veillée auprès d'un malade.

Enfoncé dans un fauteuil, acagnardé menu dans la chaleur de gros vêtements, mon âme flottait légère, dans la suite inappréciable des heures, mais sursautant aux plus petits bruits, aux plus petits souffles, aux plus petits frémissements.

Inlassable, un petit réveil faisait sans cesse, très doucement, très pieusement, avec une gravité puérile dans sa besogne drôle : tic tac tic tac tic tac, me donnant la certitude de la continuité de mon être, éparpillé, parmi la pièce, comme une substile et douce poussière.

Dans son verre teinté, une petite veilleuse brûlait; sa flamme éclairait doucement un petit morceau de tapisserie dont le dessin répété accentuait la monotonie de vie somnolente du réveil.

La flamme, tantôt montait très droite, presque hardie, tantôt, comme d'avoir peur des formes brutales

de l'ombre, elle se faisait toute menue, presqu'éteinte en un ultime frissonnement, puis elle s'avivait comme reprise de courage, puis encore, apeurée, elle s'affaissait comme un dos qui se fait tout petit sous de grandes menaces. Et l'ombre, alors, l'entourait d'une nuit effilochée.

Cela m'a fait penser à une nuit que, tout enfant, on me fit passer loin de ma mère pour me préparer au sevrage. J'avais beaucoup pleuré, beaucoup, beaucoup, j'étais faible, faible, et si faible, j'avais l'impression d'être le tic tac d'un petit réveil, la lueur de la veilleuse et le dessin répété de la tapisserie. Si bien que quand la lueur de la veilleuse se faisait plus claire, c'était comme si un peu de ma mère se faisait moins lointain.

III

Il y a longtemps, longtemps que je vais par la route, avec ma mère. Nous marchons, nous marchons, toujours, toujours; et les arbres passent, passent, passent....

Je suis très fatigué; j'ai l'impression que mon cœur las est enclos dans le rayonnement chaud de ma mère; il la suit, mais avec peine; il fait des « han » d'effort qui raclent le gosier, et ma mère s'en va éternellement, vers un but inconnu qui accapare ses soucis. Mes petits pas se font vite, vite, car si je m'arrêtais, ma mère serait déjà loin et j'aurais beau prier et j'aurais beau pleurer, elle marcherait toujours, elle ne m'entendrait pas; et de désespoir, je crierais bien fort jusqu'à me rendre aphone et puis je ne saurais plus crier, je ne saurais plus marcher; et elle serait loin, moi, tout seul, dans le froid et l'ombre du bois proche.

Je me plains :

« Maman, arriverons-nous bientôt?

— Non, pas encore. »

Je marche; je regarde mes pieds; toujours, toujours, ils se lèvent et les arbres passent, et les bornes passent et l'eau toujours est l'eau dans sa physionomie éternelle.

« Pas encore?

— Pas encore ! »

La route côtoie la rivière. Je regarde le garde-fou posé sur des bornes de pierre, l'eau, la figure grave de la montagne droite, et, tout à coup effrayé, vite, je crie : « Maman, maman !

— Qu'as-tu ? » me demande-t-elle en continuant à marcher, les pas, les yeux, le corps tout à ce but inconnu.

— Ah ! tu es là !

Et nous marchons encore. Il me semble que sa robe n'est plus sa robe, qu'elle est toujours *elle* de corps mais que son âme est loin ; tout doucement, je la regarde : elle avance, insensible à mon être qui l'aime tant, qui ne vit que pour elle et en elle ; je pense tout à coup, qu'elle ne m'aime plus, qu'une circonstance inconnue l'a rendue ininquiète de son petit, et je suis triste, très triste.

Cependant, je lui demande : « Embrasse-moi. »

Elle m'embrasse, en me soulevant jusqu'à sa bouche; je n'ai pas vu ses yeux, son visage est froid et elle continue à marcher. Son baiser a été condescendant, je le sens ; son être, détaché de mon être, est accaparé par une chose étrangère.

« Quand est-ce que nous arriverons ?

— Pas encore, tantôt... »

Je la suis toujours. Il me semble qu'elle est devenue très méchante, qu'elle va m'abandonner, quelque part où il fait très froid et très noir, loin d'elle, loin de la maison ; mais je crierai, je pleurerai, je m'accrocherai à ses jupes et elle ne pourra pas m'abandonner.

Je la suis toujours avec un grand sanglot, là, prêt, dans la gorge, à sortir, une envie de m'affaisser, en clamant ma détresse.

Voici qu'elle s'arrête à causer avec une femme qu'elle rencontre.

Elle parle de choses que je ne comprends pas, dans lesquelles je n entre pour rien ; je lui demande de temps en temps : « partons ! » elle répond « oui », un peu de chaleur m enveloppe mais elle continue à parler.

Enfin, elle a fini. Nous marchons encore. Voici un village, des maisons que je ne comprends pas dans

leur sens intime, nous entrons dans l'une d'elles; ma mère y parle encore de choses étrangères; j'ai le cœur gros, je suis très faible et je voudrais bien me venger; je voudrais beaucoup pleurer pour montrer tangiblement qu'elle me fait beaucoup de peine, mais je ne pourrais pleurer. Et, ainsi, je suis fort triste.

Soudain, une femme se penche vers moi : « Ah ! le beau petit garçon ! » Ses yeux me sourient, mais je ne l'aime pas, parce qu'elle a détourné de moi la pensée de ma mère.

Nous sortons.

« Où allons-nous ?

— Chez nous !

— Oui ? oh ! que je suis content ! »

Voici notre maison ! Comme il fait clair et doux autour de notre maison. Vite, je m'approche du poêle, puis je demande : « Maman, m'aimes-tu encore ? Rien que moi, tout seul ?

— Mais oui ! »

J'ai l'impression d'avoir échappé à un très grave danger, je suis très faible comme après avoir pleuré beaucoup.

« Tu ne partiras plus, maman ?

— Pourquoi ?

— Quand tu pars, tu ne m'aimes plus, toujours, toujours ! »

IV

Le soir. Ma mère m'a pris sur ses genoux et, à ma prière, m'a caché sous son tablier relevé. J'enfonce ma tête dans la chaleur de son sein, je me colle à son corps, je voudrais entrer en elle, dans ce qui est l'essence de sa protection amoureuse.

Tout doucement, je pense. Dehors, il fait noir et dans les trous noirs il y a de très méchantes bêtes qui font : « Hou ! hou ! » fort. J'ai peur.

« *Maman !*

— *M'fi !* » Ses bras me pressent.

L'eau, tout près, est froide et noire ; on ne la voit pas, mais on *sent* sa méchanceté. Il y a, dedans, de gros poissons qui regardent avec de grands yeux, des

herbes tentacules qui attirent dans les abîmes glauques les petits sans mère.

« *Embrasse-moi, maman.* »

Le bois lui aussi est très inquiétant. De gros troncs sont là, froids et noirs, prêts à s'enfuir en attirant les petits dans les combes profondes et humides; des rameaux comme de grandes mains crispées disent : « Si nous le tuions? » et un autre répond : « Non, *il* est avec sa maman ! » et puis encore il y a des loups, de grosses bêtes qui ont des yeux comme des lumières, des femmes, enveloppées de voiles de lune et qui emportent, collés à leur bave glaciale, les petits, loin, bien loin, dans un lieu où ils errent toujours parmi de gros blocs de pierre, champ éternel sous l'éternel baiser de la lune; leurs sourires sont attirants comme des regards maternels : « Viens ! viens ! » l'enfant les suit ; elles ouvrent les bras, reculent toujours.

Et ainsi elles l'affollent, d'un épouvantable supplice.

« Maman ! maman !

— Mais je suis ici, je te tiens ! »

Et ainsi, j'ai très peur, pour me rendre encore plus sensible la grande protection, dans laquelle je me blottis, en un frissonnement ténu, ténu...

V

Parmi les impressions les plus vivaces qui me sont restées de ma prime enfance, je retrouve le souvenir d'une ducasse, dans un village proche du nôtre. Je me souviens qu'au milieu de toutes les personnes, de tous les bruits, de toutes ces figures détendues et un peu folles et dont je ne comprenais pas l'expression collective, je me serrais bien fort contre la chaleur de ma mère, ayant la peur d'être tombé dans une réunion d'êtres différents de nous, brutaux et violents.

On m'entraîna dans une série de petits cafés : il y avait là des hommes qui ne me regardaient pas, qui criaient, frappaient sur les tables, et j'en avais une très grande crainte.

Ensuite, nous nous sommes arrêtés en face d'un

manège de chevaux de bois, que je vois encore dans l'angle de deux grosses roches nues.

Un petit orgue à marionnettes jouait, très fort, trop fort; ma mère riait et j'étais triste parce que je ne comprenais pas la cause de ses rires. Je lui demandais sans cesse : « Qu'est-ce ceci ! n'est-ce pas méchant, cela ? » Elle me répondait vite et continuait à rire.

Et, tantôt il me semblait que toutes les lumières, tous les cris se moquaient de moi, tantôt que ces choses étaient d'une essence différente de tout ce que j'avais connu jusqu'alors.

Je me plaignais, mais ma mère y était insensible.

Et tout seul, petite inquiétude perdue dans la joie, je pris le parti de m'incruster bien fort dans la perception matérielle de ma mère, de la suivre toujours, ne prenant d'elle que le reflet de son souvenir, jusqu'à la maison familiale qui me la rendrait toute, dans son atmosphère connue.

VI

Et puis, insensiblement, mon âme a pris une petite vie propre.

Sans le savoir, ma mère m'a appris à vivre hors de son rayonnement; elle m'a dit : « N'aie pas peur ! » quand je m'effrayais pour un arbre menaçant, une figure étrangère rencontrée, une maison dont les fenêtres étaient sans accueil et, peu à peu, la nature entière, dans ce qu'elle a de conventions sociales, s'est révélée à mon âme. J'ai appris qu'un arbre appartenait à un être qui m'était semblable, qu'il y avait de la distance entre la menace d'une figure louche et l'acte mauvais qu'elle semblait prête à commettre, que les maisons étaient bâties par des hommes, au moyen de pierres, et que l'expression diverse des fenêtres, l'aspect général de l'extérieur et de l'intérieur résultaient de la libre volonté d'un être humain.

Enhardi, j'ai regardé la vie, j'ai promené mon âme dans les joies, quelquefois dans les tristesses, mais celles-ci étaient vite calmées.

Et ainsi, le charme apaisant de ma mère s'est un

peu extériorisé dans la maison qu'elle habite, dans les meubles qui l'entourent.

Cependant, quand l'école est arrivée, brutale et violente, ç'a été vers elle un petit retour de sensibilité inquiète, un petit réchauffement de l'âme frissonnante dans sa chaleur douce.

Mais déjà, l'assimilation était faite et je m'en suis allé, toujours plus aguerri, dans la vie.

Et, quand j'avais une grosse peine et qu'elle me demandait, avec sa voix berçante : « Qu'as-tu, m'fi ? » je lui répondais : « Rien ! » honteux d'être encore si faible, honteux pour ce que ses consolations révéleraient encore d'enfantin dans mon être.

J'ai été adolescent, j'ai été presque homme ; de plus en plus, elle s'est éloignée, devenue, ainsi que les meubles familiaux, un décor doux de la vie en révélant le courant calme et ininterrompu.

Je l'aime toujours, mais non plus pour elle-même, pour cette lueur qui était au fond de ses yeux d'adoration. Ce que j'aime maintenant en elle, c'est l'atmosphère d'intimité qu'elle crée autour de moi : ses petites habitudes, ses bruits journaliers, sa façon de m'appeler le matin, de préparer mon déjeuner, tout ce qui, en elle, est hier, aujourd'hui, demain, sans doute, la fuite inappréciable du temps, dans la douceur d'une ambiance éternelle.

La Vie.

VII

Qu'est-ce que ma vie ? que suis-je, moi qui suis ?

Si j'essaie d'établir ce qui constitue ma vie, j'en arrive à croire que je n'existe pas d'une façon personnelle, n'étant qu'un reflet, une habitude. Je vis dans ce qui m'entoure, meubles et personnes ; dans leur physionomie, peu à peu constituée, et maintenant cristallisée à jamais dans mon esprit que je sens stagner ; hors cela, je ne suis rien, sinon la continuité d'un souvenir. Et pourtant je pense, par comparaison des choses et des événements de l'heure présente ; je suis donc tout au moins une pensée ? une

pensée! Je ris. J'ai lu Balzac, Zola et Octave Feuillet, Goncourt et Anatole France, les philosophes, Maeterlinck, les derniers livres de J.-K. Huysmans et combien d'autres, et je sens que ma pensée actuelle est faite de tous ces aliments divers; je ne suis rien par moi-même, pas plus que ceux-là que je viens de citer, du reste.

Si j'éprouve une joie, une tristesse, un phénomène réflexe de mon esprit analyste les décompose, en même temps qu'elles se produisent, en motifs et paysages concordants; ainsi, je ne suis pas moi dans mon être même; il y a en moi un être artificiel qui juge l'âme irraisonnante dans ses essences joyeuses ou tristes; non, je ne suis rien dans la vie, dans ma vie; je marche à côté d'elle et je la juge.

Et puis encore, je ne suis pas même éternel dans mon visage impassible; je sais que dans quelques années, bientôt peut-être je mourrai, et ma vie est une attente de cette mort.

Oh! les joies et les tristesses de quand j'étais enfant, ignorant encore; mes belles gaietés pour une risposte saugrenue de clown, les petits imprévus, lumineux dans ma vie noire de collégien! Tout cela est loin, maintenant qu'on me laisse vivre librement, par moi-même.

Je pense à ce qui me ferait plaisir d'une manière très franche. Quoi? quoi? la vue d'un beau tableau? mais je l'analyserais! le rêve? Oh! j'ai beaucoup rêvé, tant rêvé que bientôt la chose évoquée devenait réalité. Et cette réalité, savourée à peine un petit instant, s'imprégnait déjà de monotonie, et toujours mon rêve, par larges coups d'ailes, s'envolait toujours plus haut, vers la joie des lumières irréelles à la fois éclatantes et douces, des bonheurs dont on ne sent que l'attouchement, sans en connaître la cause; mais en dedans de moi, la pensée devenue un vrai réflexe, me disait l'intangible, la folie de mes espoirs.

* * *

A côté de moi, vivent des hommes. La plupart ont des emplois; ils sont bureaucrates, industriels,

hommes politiques. Tous vivent artificiellement. Ils mangent, font tourner des rouages et dorment sans que jamais leur essence ait été en communion directe avec la terre, dans ce qu'elle est terre libre, ardente, ayant un symbole de vie.

Moi-même, qui jouis pourtant d'une liberté relative, j'emploie mon temps à les juger, à étudier ce que le sens social a créé de duplicité chez les êtres, et j'ignore la vie dans ce qu'elle a de saveur primitive et éternelle.

Je ne sais quel désir me pousse qu'à la vue de certains paysages d'une beauté fortement prenante, telles ces fraîcheurs virginales de matin, il me vient des envies de manger des feuilles, d'être en une communion, immense dans son éparpillement et concentrée dans son essence, chaque goutte de rosée riant à la face du soleil, chaque auréole de fenêtre, brutale de joie, clamée dans l'émerveillement de son bonheur. Je sens que je voudrais être, en la nature tout entière, comme j'étais en ma mère, enfant.

***

Je sais la cause de mon mal ; j'ai lu trop jeune. J'ai appris les causes des bonheurs et des calamités avant de les éprouver moi-même. Je sais trop bien ce qu'est la vie dans sa banalité ; je connais trop de choses, tant de choses que rien ne m'étonne ; je suis très, très vieux sans avoir jamais été jeune ; je n'ai pas vingt ans ; j'ai 5,900 ans si j'en crois la chronologie vulgaire.

Mon Dieu ! je voudrais avoir été Adam ou être son frère direct de maintenant, ce valet de ferme à la bouche toujours béante d'étonnement, la face toujours prête à se distendre en un rire franc ou à se crisper en une douleur sincère. Comme celui-là, je voudrais ne savoir ni lire ni écrire, coucher sur le foin de la grange au-dessus de l'étable et aimer une grosse fille sans savoir pourquoi !

Je ne veux plus rien lire, ni romans, ni livres d'histoire, de philosophie ou de sciences, pas même les journaux ; je ne verrai plus de tableaux ; je ne veux

plus rien connaître de ce qui est compréhension de la vie chez mon semblable.

Je serai un animal sensible et sensitif; j'irai me promener, non plus en sachant le nom du lieu vers lequel je m'achemine, mais me laissant guider par la facilité du pavé d'une rue ou une maison lointaine dont la couleur ou la forme contenteront certaines de mes préférences intimes.

Ainsi, peut-être, je redeviendrai enfant; je serai encore étonné, encore joyeux, encore triste; je vivrai en moi et dans les choses qui se rapporteront à cette sensibilité pure.

VIII

Je m'ennuie, je m'ennuie désespérément. Tout le jour, j'ai vagué de chambre en chambre, j'ai ouvert tous les tiroirs, toutes les armoires, scruté tous les coins, avec l'espoir d'y découvrir une chose qui m'intéresserait; mais tout m'est connu, et cette recherche, continue et infructueuse, devient, à la fin, hallucinante comme un passage ininterrompu et identique d'arbres d'allée.

Et puis encore je me suis assis; j'ai écouté le tic tac de l'horloge, le *chu chu* de ma montre; j'ai compté ses pulsations jusqu'à 500; comme la chose devenait douloureuse, j'ai écouté d'autres bruits; aucun ne m'a étonné; j'ai regardé dans la chambre, dehors par les fenêtres; rien ne m'a donné la curiosité d'un examen. Et je m'ennuie toujours.

Soudain, une lumière assez joyeuse gicle dans mon esprit. Qu'est-ce? ah! en effet, le centre de la ville, là où il y a un peu d'animation.

Peut-être découvrirais-je à une vitrine une chose neuve qui m'intéressera; et puis je marcherai, et cela endormira mon malaise.

Je sors, je marche machinalement; je ne vois rien de ce qui m'entoure, je vais vers mon rêve. Je suis ici dans la partie morte de la grande ville : des maisons neuves aux volets déjà baissés, séparées par des terrains vagues, tout le long desquels une succession ininterrompue de réverbères nus, tristes découpent

sur le pavé une suite de carrés lumineux et déserts, toujours les mêmes, au milieu de l'ombre brutale qui les bouscule.

Tout cela passe à côté de moi, vaguement; j'ai l'impression d'avoir très chaud, d'être très quiet dans ma pensée heureuse.

A présent, un peu d'activité apparaît. Voici un grand pont, lumineux sous de grosses lampes électriques; des personnes, des voitures, des trams électriques y passent; tout cela m'est connu; je fais même effort pour ne pas les remarquer; je voudrais que la pleine lumière, la pleine activité se révèlent soudain, concordantes à mon rêve, comme une fournaise rutilante, pleine de cris, au sortir brusque d'une rue noire et silencieuse.

J'ai beau fermer les yeux, me concentrer dans la vision complète de mon rêve, l'acheminement vers les rues luxueuses se fait par degrés insensibles, et à mesure que je m'en approche, mon envie se lénifie, ma marche se fait déjà moins rapide, continuée machinalement, et tout à coup, je sens avoir oublié le but qui m'a amené ici.

Les rues du centre sont moins animées que je ne me le figurais, les vitrines moins flambantes; ce sont des magasins d'articles pour fumeurs, des maisons de modes, des librairies, des cafés.

Rien, de tout cela qui est exposé, ne m'intéresse parce que rien ne me tente : je déteste les cafés, j'ai mon tabac habituel que je préfère à tout autre. Ah! bah! promenons-nous.

Je marche lentement sur le trottoir. Devant moi, un dos s'avance, devant celui-là il y a un autre dos; il y en a derrière moi, et toute cette humanité marche, sans savoir pourquoi, entraînée, semble-t-il, dans un mouvement fantastique de cauchemar. Je sens que si je voulais m'arrêter, ma volonté tarderait à commander mes membres.

Mais pourquoi marcher? La marche signifie ordinairement l'acheminement vers un but; lequel? je sens que je marcherais ainsi jusque demain, toujours; j'ai l'impression d'être sous l'influence d'une malédiction, de subir un supplice inconscient de juif-errant !

Et tout à coup, avec un geste de rage, les dents serrées, une envie d'accomplir un acte très répréhensible, je me sauve vite, par les rues désertes, le noir, l'abandon, avec la tristesse des sénilités résignées, chez moi où il y a du feu, la lumière de la lampe, des meubles, je ne sais quoi qui, au moins, me fait vivre d'une vie, dont la continuité se marque d'une raison d'être.

IX

Moi aussi, je voudrais travailler artificiellement, faire tourner un petit rouage. Peut-être alors ne sentirais-je pas aussi profondément le vide, la faiblesse de ma vie morte.

Je me souviens de mon bonheur de collégien à résoudre un problème de mathématiques, dont la solution me faisait l'effet d'une découverte; je sentais avoir accompli quelque chose d'achevé, d'irrémédiable.

Maintenant encore, je voudrais pouvoir m'occuper de la recherche sûre, mais lente, de la solution d'un très long problème, qui occuperait toute ma vie.

X

Aujourd'hui, fête de Noël. Si l'almanach ne me le disait, j'apprendrais, par les nombreuses sonneries de cloches, que la cité tout entière a un motif de grande joie. J'écoute ces cloches : il y en a de frêles et de cristallines, aux coups pressés, qui clament, un peu irrévérencieusement, les emportements fous de gaîtés naïves; le gros bourdon de la cathédrale, lent et puissant, tombe au milieu de ces farandoles et les rappelle à une joie plus calme, plus en rapport avec le sérieux de la circonstance, comme si la naïveté n'était pas admise en ce jour ingénu de fête, que j'ai toujours considérée comme une invention jolie du XVIIIe siècle.

Autrefois, j'attendais ce jour avec impatience : les crêpes de circonstance à la farine de sarrazin, le réveillon familial interrompu pour écouter les coups de canon tirés par les forts, tout cela m'intéressait;

je ne le puis plus, maintenant que ma foi s'en est allée.

Ah! si je pouvais croire à la façon de ma grand'-mère qui, à l'heure consacrée, allumera un petit cierge et dira ses prières, les coudes appuyés au coffre où elle serre ses châles, sa lavande, ses bonnets blancs empesés ou chargés vieillottement de fleurs comme découpées dans de vieilles étoffes passées.

Le populaire lui aussi, croyant ou incroyant, passera cette nuit dans la joie : les uns iront à la messe de minuit, heureux d'admirer la belle crèche parmi les flamboiements des cierges, d'autres passeront la veillée chez eux, dans les cafés, après avoir assisté à la représentation de la Nativité aux Théâtres de Marionnettes.

J'irai à cette représentation naïve d'un mystère, où le type local, *Chanchet*, met une grosse note comique; et puis, peut-être, au milieu des enfants qui sont là comme en un vrai paradis, je redeviendrai très simple, en rêve peut-être mais qu'importe, si la sensation est réelle.

Cependant, un souvenir livresque me poursuit : je pense à Dickens; je voudrais ne pas me rappeler sa vision spéciale des plaisirs enfantins, et si je rêve, le faire au moins sur certains côtés de la réalité, qui me saisira peu à peu, sans que je fasse effort pour voir.

Tout de même, étais-je heureux quand je n'avais pas encore lu; je regardais les choses avec mes préférences propres, sans m'inquiéter si elles étaient d'essence artiste ou avaient quelques rapports avec des souvenirs de lectures.

La rareté des réverbères, les rues étroites éclairées par de nombreuses vitrines multicolores m'avertissent que j'arrive dans le quartier populaire où se trouvent les théâtres de marionnettes.

Les représentations commencent à minuit; en attendant l'heure, je me promène dans la petite rue aux maisons serrées, presque attendrissantes dans la cocasserie de leur misère; les murs, à surcharge de crépis, pleins de balèvres, se plaquent, comme des pantalons grossièrement rapiécés, de larges planches irrégulières, en guise de volets; les croisées, plus

étroites ou plus larges, du haut ou du bas, laissent dépasser la planche retenant les pots à fleurs et envoient, dans la lumière projetée d'une lampe, la fumée d'une friture; les portes du rez-de-chaussée ferment mal ou bien, vitrées sans discrétion, montrent dans la chambre, ouverte à même la rue, les enfants mi-nus, les linges séchant, le poêle aux appuis couverts de chaussettes, et la femme préparant, sur un coin de table, la bouillie des crêpes.

Voici maintenant la petite boutique qui suffit à compléter l'évocation de leur vie : un avis annonce : « eau cuite à toute heure », car le jour, quand les enfants sont à l'école et le mari à la fabrique, le feu, dans le poêle, est inutile. Voici les bonbons de sucre coloré et les images d'Epinal pour la pièce de deux centimes des enfants, le hareng saur des soupers vite préparés, quand la femme a trop de besogne; les pommes, les oranges pour les petites indispositions des enfants; quelques légumes, la pipe de terre et le cornet de tabac à deux sous des hommes.

Et cela me distrait un peu de lire dans ce livre facile.

Soudain, au bout de la rue, sous un petit transparent rouge, j'entends qu'il se produit de petits cris, un piétinement : on entre pour la première représentation.

Je pénètre dans la salle, salle peu luxueuse et toute petite. Je m'étais bien figuré quelque chose de petit et de pauvre, mais pas autant que ça. Les glaces encadrant la scène brillent sous la lueur d'un quinquet au verre noirci; le premier banc est là « tout contre », le dernier s'écrase du plafond crépi.

Je suis seul, avec quelques enfants et des mères qui ont accompagné les tout petits. Je ne sais pourquoi : je m'attendais à trouver les petits spectateurs plus enthousiastes, trépignant d'impatience, soulevant même la toile pour voir « s'il n'y avait encore rien sur la scène », tandis que d'autres, les vieux, raconteraient savoureusement, avec de grands gestes et des yeux brillants, toutes les belles choses qui allaient se passer.

Ils sont silencieux, au contraire, comme impres-

sionnés. Peut-être la présence remarquée de mes habits bourgeois?

Je sens que je suis un intrus; j'ai beau être artiste, je fais tache dans ce théâtre.

Après trois petits coups, le rideau se lève et immédiatement, la scène de la Nativité commence.

Je sens que l'illusion ne me sera jamais possible : je remarque que la crèche est une vieille caisse à oranges, je vois, sur le rideau du fond, l'ombre portée de la main de l'opérateur, j'aperçois les ficelles qui relient tous les membres des marionnettes.

Avec rage, je fais un grand effort pour détacher mon esprit de ces choses futiles, et je ne le puis. Parce que je veux imposer à mon esprit une vision spéciale, celui-ci s'attache, avec plus de force encore, à la vision opposée. Et tout à coup, en me sentant si faible, il me prend l'envie de faire quelque chose de très bête, de très discordant, pour me mettre au diapason de la gêne nerveuse qui me saisit. Oh! je la connais cette gêne qui me saisit à la constatation de mon impuissance; elle m'étreint les tempes, rend mes yeux fuyants, étrangle la voix dans ma gorge.

Et maintenant, c'est le supplice.

J'éprouve une joie mauvaise à savourer l'impression fausse de la figure rose et poupine de saint Joseph; une figure, immobile dans son sourire figé, affreuse quand il en sort une voix grave, tremblante, accompagnant un branlement sénile de tête.

Mais pourquoi sourit-il? Et ce sourire crispé, grimaçant à force de continuité, me donne des envies nerveuses de sourire, moi aussi, les pommettes étreintes douloureusement.

Et peu à peu, la scène s'éloigne; les lumières prennent des irradiements de choses brillantes trop longtemps regardées avec fixité; les personnages arrivent, rentrent dans les coulisses, vite, mécaniquement, avec des pas trop secs, trop bruyants.

C'est là une impression de mauvais rêve, dont les figures, obsédantes d'expression immuable, apparaissent et disparaissent avec de grands bruits narquois et féroces. Ils font vibrer les tempes, donnent la sensation, tantôt d'avoir une tête petite, dure comme

un métal, où il n'y a pas la place pour une seule pensée, une seule issue, pourtant cherchée avec désespoir, tantôt large et vide, résonnant comme une boîte harmonique.

Il me semble que chacun remarque ma gêne, que les enfants, détournés de la scène, rient de moi, que le montreur de marionnettes va venir soudain, au milieu de l'indignation générale, me prier de sortir.

Sans rien regarder, comme un automate, ayant le désir de marcher très vite et en même temps, ralentissant mon pas de peur qu'on ne remarque ma folie, je me suis enfui, loin, bien loin. Où ? je ne sais ! la seule chose que j'ai retenue, c'est que j'ai marché longtemps, longtemps, en me disant : « On croit que j'habite loin et que je suis pressé de retourner chez moi ! »

Tout à coup, d'entendre les bruits de mes pas, secs et rapides sur le pavé, je me suis demandé : « Où vais-je ? » et je me suis aperçu que j'allais par un boulevard désert, où le vent froid soufflait.

Je me suis dit : « Je vais m'en aller vite chez moi ! » et très vite, très vite, les yeux fixes, j'ai marché, suivi toujours par les bruits étranges de mes pas, me remémorant mon moment passager de folie. J'aurais voulu ne pas les écouter, et je les écoutais. Comme ils étaient sonores, clamaient mon étrangeté ! Je passais à côté d'un réverbère, de dix réverbères, de cent réverbères ; je comptais mes pas : un, deux, trois, quatre, cinq..., ainsi jusqu'à cent ; puis je me disais encore : « Je veux les compter jusqu'à cinq cents ! » et je comptais patiemment jusqu'à cinq cents.

Quand j'avais fini, il me semblait que je n'avais pas avancé d'un pas, que j'étais toujours aussi loin de chez moi que quand j'avais commencé à compter.

Et je me souvenais de cauchemars où la volonté se sent impuissante à commander les gestes ; et d'avoir très froid, je me sentais faible, perdu, abandonné de tous, dans une errance de vagabond, devant qui s'éteignent toutes les lumières des chambres intimes et chaudes.

Inconsciemment, je me pris à murmurer : « Maman ! maman ! »

XI

Ma triste veillée de Noël a été suivie d'une morne prostration, d'un abandon complet de toute curiosité, avec un « ah! bah! » résigné, devant toute velléité de sortie ou de mouvement. Acagnardé dans un fauteuil, au coin du feu, j'ai repris peu à peu possession de mon être, mais je me sens encore faible comme si je me relevais d'une longue maladie.

Et je songe, avec ironie, que cet affaissement de ma volonté, cet anéantissement de mon *moi*, est encore la meilleure chose que j'aie goûtée, depuis longtemps.

La ville m'est certainement mauvaise : je suis trop compliqué pour me laisser conduire par tout ce qu'elle offre de conventions admises. J'ai horreur de ses rues qui conduisent sûrement à telle place, de ses grands magasins éparpillés dans quelques seuls endroits; la continuité immuable et fantastique des arbres du boulevard, des réverbères me devient extrêmement douloureuse; à peine pourrais-je aimer certaines vieilles rues aux maisons irrégulières, brandissant sur le trottoir des enseignes variées, et dont les portes tintent encore.

Ces choses me sont déjà connues, et puis, de les avoir tant vues, au hasard de passages, elles ont pris une signification, étrangère à leur beauté, banale comme la vie de chaque jour.

Le fleuve, pourtant, avec sa largeur, sa fuite dans la brume, l'inconnu, son souffle sain, qui fait croire qu'au-dessus de lui le ciel est plus haut, ce fleuve pourrait encore m'intéresser, si ses petits flots interminablement agités, son passage fréquent de bateaux, ne lui donnaient une allure hallucinante de vie toujours travailleuse, comme par l'effet d'une malédiction.

Il y a un an, j'ai vagué longtemps par ses quais, m'en allant toujours plus loin, vers cette brume lointaine, fuyant mon désir, à mesure que j'avançais; et je marchais encore, poussé par un désir inexprimé, dont la recherche obstinée m'obsédait. — Ce désir, je n'aurais pu le préciser alors, que je comprends maintenant : celui d'un petit coin où l'eau accalmie,

reflétant le ciel et de petits arbres au feuillage turbulent, m'aurait laissé l'impression d'une jeunesse calme, éternelle et complète.

Je le sentais là-bas, derrière ce rideau de buée prometteuse.

***

Et si j'allais habiter la campagne? Mais oui, ce projet n'est pas si ridicule. La vallée de l'Ourthe est superbe, l'hiver, et à cette époque, elle est débarrassée de tous les citadins en villégiature qui convertissent les prairies en camps de lawn-tennis ou de foot-ball. J'y connais une localité, Esneux, où la nature étrange et variée d'aspects pourrait me divertir. Oh! que je suis heureux! oui, j'irai à la campagne. Je me sens revivre; comme ce sera délicieux d'être débarrassé des rues, des magasins au luxe identique, des livres. Et j'errerai librement dans la nature follement libre! Je verrai des arbres dont on n'aura pas déformé les gestes, je suivrai des chemins qui me conduiront vers des buts inconnus, et l'aspect du ciel changera de mille manières l'eau, les bois, les prairies.

Vite, je vais m'occuper d'y louer une maison : encore quelques jours hélas! à passer dans l'attente nerveuse de la chose rêvée! Ah bah! n'y pensons pas trop de peur que la réalité, pourtant belle, ne se gâte de sa comparaison avec la chose rêvée.

XII

Je suis enfin à Esneux; des inquiétudes imprécises affollent ma pensée, mes oreilles bourdonnent — réalité ou illusion sensitive? — comme des conques marines. Serait-ce pour ce silence étrange, où les plus petits bruits ont une ampleur imprévue? ou bien mon âme, se sentant ensevelie dans une contemplation prostrée d'esprit redevenu animal, est-elle triste de la perte de ses agitations, de ses malaises qui avaient leur charme âpre?

Dès ma sortie de la gare dans l'atmosphère grise, la montagne rocheuse, contre laquelle s'accotent les

premières maisons, retient mon regard : elle est sillonnée de rides d'ombres, revêche dans son visage sévère, et l'eau, blême sous le ciel, semble vivre dans la terreur constante de ce haut et froid visage qui la contemple.

Et comme je la regarde fixement, une subite illusion me fait croire que cette rivière et le ciel, identiques dans leur crainte, sont seuls réels, que le pan de montagne qui les sépare n'est qu'une toile peinte qu'il suffira de déchirer pour voir s'ouvrir le grand vide sur l'immensité inconnue.

C'est la vie de demain, l'inconnu, et j'ai espoir en lui.

La maison que j'habite est vraiment délicieuse. Dans les murs de vieux grès, d'un gris crayeux, les fenêtres, profondes et noires, se renferment dans leur rêve intime de maison, bien close sur son bonheur; la première pièce, dallée et froide, pleine de la lueur froide et caressante des rideaux blancs, est bien la chambre rêvée et que j'ai connue, enfant : la grande cheminée aux lourds chenets luisants, l'escalier clos, en chêne bruni sur lequel brillent quelques mesures d'étain. Au fond, une porte vitrée donne accès dans la seconde pièce, planchéée, aux lourdes solives, aux fenêtres hautes et étroites, dans les murs épais.

Dans un coin, en sa boîte de chêne sculpté, une vieille horloge, aux poids lourds, a un air de bonne petite vieille, un peu bavarde; son tic-tac lent, cassé comme s'il secouait la poussière de tous les rouages, m'émeut et me fait un peu l'effet d'une bénédiction constante, éparse parmi la chambre.

La nuit venue, par plaisir de remembrance enfantine, j'ai prié ma mère de ne pas allumer la lampe, et dans un grand fauteuil, comme si j'étais petit dans de grands bras, j'ai écouté le tic-tac de l'horloge, très distinct dans le silence.

Et ce tic-tac qui s'en allait, bavard et continu, enroué et vieillot, accompagné chaque fois par le petit rire du disque de cuivre du balancier, me remémorait une lointaine figure de grand'mère, me racontant, dans le soir qui tombait, auprès des fenêtres blanches et froides dans les murs noirs, des

histoires immuables, en relevant, chaque fois qu'elle reprenait haleine, le bon reflet connu de ses larges lunettes.

Dans mon lit, je rêve à toutes les curiosités du lendemain, des jours qui suivront, et voilà qu'il me vient un peu de paresse, une atténuation de mon désir de l'inconnu. Je me dis que j'ai bien des jours pour voir toutes les choses nouvelles, qu'il serait bien bon de me reposer l'esprit dans cette atmosphère de la maison ancestrale qui a, pour moi, des caresses douces de choses ataviques.

XIII

L'inconscience du premier éveil matinal est une des rares bonnes choses de la vie, un de ces moments qui nous rapprochent le plus de nos douces sensations d'enfance, ignorante et curieuse de l'imprévu ; mais bientôt, l'âme se ressaisit, se rappelle ce qu'elle était hier, ce qu'elle avait formulé de rêves pour aujourd'hui et la banalité de la vie, aux chaînons soudés et presqu'identiques, reparaît.

Hier, j'avais rêvé pour aujourd'hui une longue promenade.

Sautant à bas du lit, je m'approche de la fenêtre, écarte les rideaux : en face de moi, grise et noire, la montagne s'immobilise dans son froid et éternel visage; tout à coup, je sens désespérément que tous mes rêves s'envolent, que mes pensées s'affaissent, ne laissant à leur place qu'un jour gris de temps de neige, où la vie s'enfonce dans les silences sans reflets.

Je veux cependant réagir contre ces impressions mauvaises, et je sors, sans savoir où je vais, décidé à marcher jusqu'à ce que la forme ou la couleur d'un paysage détermine un désir de m'approcher de lui.

Je suis à présent sur une route montante ; derrière moi, les montagnes limitent ma vue et me gênent : il me semble qu'elles m'ensevelissent dans la réalité étroite, que je suis tombé dans une sorte de puits dont je ne pourrai jamais sortir.

Je regarde le ciel : de gros nuages blancs et gris

s'y amassent en fuite, laissant apparaître des morceaux de bleu sale; une butte, qui se trouve en face de moi, en semble proche, et voilà que je me mets à marcher très vite, vers elle, inconsciemment, par désir de m'approcher du grand ciel libre.

Cette butte, bien nommée : Beaumont, est étrange; schisteuse, crevée et béante par places, elle est parsemée de pierres blanches; j'y accède par un petit chemin, passant entre de gros buissons d'épines; j'avance rapidement: voici le ciel, voici les nuages, je vais les toucher et tout à coup, mon désir presque réalisé tombe à jamais : je suis arrivé dans une grande prairie sauvage, à l'herbe rase et jaunie, aux émanations âpres, et tout alentour de moi, des montagnes, toujours des montagnes reculent, indéfiniment, les murs de ma prison.

Tout mon rêve envolé, je m'arrête, indécis, ayant l'impression d'avoir soudain très froid, me sentant perdu dans une nature fermée, ayant un instant cette angoisse d'un naufragé s'agrippant aux épaves, s'y déchirant les ongles, et retombant toujours dans l'abîme.

Cependant, je regarde autour de moi : des deux côtés, par delà la déclivité des taillis, c'est une vallée profonde, ensevelie dans l'ombre, où la rivière, un peu plus noire, semble affaissée et lourde comme un mort, puis toujours, au loin, les mêmes montagnes brunes et vert-sombre, tandis que des intervalles dans les arbres des sommets, laissent apparaître de grandes prairies jaunes, souriant tendrement au clair regard, que le ciel leur jette, entre deux nuages.

Je voudrais m'en aller vers elles, vite, en une seconde; mais je sens qu'elles sont loin, loin, qu'il y aura bien des chemins à descendre et à gravir pour y parvenir, et que là, tout mon rêve s'évanouirait pour quelques petits détails, invisibles de ce lieu, d'où maintenant je les contemple.

Ah bah ! marchons, peut-être l'imprévu... ?

Dans la prairie, des petits genévriers, plantés régulièrement, jalonnent ma route, comme autant d'étapes à franchir.

Je marche, je marche; ils passent toujours, tou-

jours et j'éprouve à nouveau la sensation énervante de mes sorties enfantines, quand très fatigué, inquiet et angoissé, je suivais toujours, toujours ma mère, s'en allant vers un but jamais atteint.

Un petit bois de pins maritimes apparaît ensuite, dans une succession de petites danses d'aigrettes régulières, un peu inclinées.

Je contourne quelques amas crispés de ronces; j'entre dans le bois, et dès les premiers pas, c'est un émerveillement; de petits pins, aux aiguilles fines, piquent chacune une goutte d'eau, brillante et argentée, leur donnant un peu l'air naïf et câlin d'enfant, dont le sourire fait briller les pleurs, restés dans les coins des yeux et du nez.

Il me semble que si je les secouais, cette pluie de perles serait une musique divine, fraîche et légèrement rebondissante, menue et suave.

Je rêve à des adolescentes longues et frêles, aux jambes maigres et nerveuses, dansant élégamment sur cette musique aigre, avec de petits gestes pointus, des sourires effilés, de petites poses mignardes et vives.

Je suis heureux, mes yeux se relèvent pour des curiosités ardentes, ma marche se fait légère, parmi les troncs frêles, entouré de champignons.

Je marche parce que je suis heureux, et je marcherais toujours ainsi, sans but, si ce n'est celui d'obéir à l'impulsion de tout mon corps rajeuni, quand tout à coup, étonné, je m'arrête; encadré entre deux sapins, par delà une prairie descendante et remontante, un petit cimetière apparaît en tombes blanches, sur lesquelles un petit cyprès veille.

Je m'empreins du charme de sa résignation; il ressemble à un cimetière d'enfants-anges, immuable dans sa sérénité, presqu'isolé de la vie et comme se faisant tout petit, sous l'écrasement majestueux du ciel.

Comme je m'attarde à l'examiner, je reconnais mon illusion; ce cimetière n'est qu'une seconde butte, où les genévriers ont crû parmi des pierres blanches.

Un instant d'hésitation, puis une curiosité subite m'y fait courir.

J'y marche et tout à coup, l'impression change; il

me semble vaguer dans une foule de petites nonnes encapuchonnées, s'en allant, lentes et silencieuses, par les rues désertes; soudain, un vent passe et voilà que toutes les nonnes s'animent; il en est qui rejettent la tête en arrière, comme pour une subite curiosité glissée sous le capuchon, d'autres dont les mantes palpitent, comme si dessous les gestes expliquaient des choses étonnantes ; d'autres, qui prises d'une petite envie, se penchent à l'oreille de leurs voisines et se mettent à chuchoter.

Mais bientôt, le monticule descend vers la vallée en un éboulis de roches blanches, de falaises longues, de grosses pierres qui ont le tumulteux et le chevauchant d'un torrent.

Et dans tout ce tumulte figé et silencieux, un parfum de bruyères, de thyms, d'herbes sauvages, qui sortent des fentes par pincées, ajoute de l'âpreté et de la rudesse.

En escaladant quelques roches, j'arrive à une sorte d'entablement couvert d'herbes et formant lit; je m'y couche, la tête pendant sur l'abîme chaotique.

Je détaille l'écroulement pressé des pierres, la falaise haute qui limite ces torrents figés en pleine vie, puis je sens mon esprit s'arrêter, s'enfoncer ensuite, lentement, dans une monotonie vague; mon esprit, détaché du décor, se concentre dans le rêve imprécis et doux de l'anéantissement progressif de mon être.

Je savoure longtemps cet émoussement de tous mes sens, puis, sans en avoir jamais compris la cause, je me suis enfui, frissonnant, par l'irréel et le religieux d'un crépuscule rose, mauve et bleu, vers la chaleur et la lumière de ma chambre.

*
* *

Le soir. Il y a longtemps, longtemps que la lampe est allumée; mon esprit erre, énervé et inquiet. Je parcours la chambre des yeux, y cherchant un rêve, une pensée, et je ne trouve rien, sinon la présence trop isolée de mon esprit, sous la clarté limitée de la lampe.

En face de ces fenêtres, irrémédiablement noires et miroirs sur la nuit, je sens qu'il me serait impossible de penser à quoi que ce soit.

Je fume une quantité interminable de cigarettes, jetées au loin dès que j'en ai tiré quelques bouffées ; puis, l'esprit vide, je vais me coucher, plus tôt que d'habitude, avec un vif désir de l'endormir inconscient.

XIV

Aujourd'hui, les maisons m'ont attiré. La veille, dans ma promenade parmi les genévriers et les pins, les pierres blanches et les roches, je n'avais pas aperçu un petit village — il se nomme Ham, m'a-t-on dit — qui se massait à ma droite, après un dévalement de labours, comme tapi à même le sol, dans une crainte farouche de bête sauvage, traversant un champ nu, dans la ligne d'ombre des sillons.

Oh ! ces petites maisons, ce qu'elles m'émeuvent ! Basses, humbles, comme recroquevillées, il semble qu'elles vivent dans la terreur constante du ciel appesanti et si froid !

Les fenêtres, très noires, sont naïves et placides comme des yeux bovins ; d'aucunes, hardies par ignorance puérile et peut-être parce que le feu y est plus chaud, s'écarquillent, sans honte ni crainte ; d'autres, cachées sous les bords des toits — (peut-être les chambres sont-elles sans feu ?) — sont comme des yeux apeurés d'enfants farouches.

Et les maisons, elles-mêmes, montrent les mêmes sentiments : il en est des braves, mais il en est aussi qui se cachent, se font petites et humbles derrière leurs voisines, comme des enfants se dissimulant derrière les jupes de leur mère.

A cette saison aucune vie ne s'y révèle ; les fenêtres immuablement noires, les portes, vertes ou rouges, fermées, les poules tapies dans les coins, donnent au village un air de sommeil léthargique de bête, dans un creux de terrain.

Cependant, quand un vent plus violent, plus tourbillonnant passe au-dessus de lui, en l'éclaboussant,

il semble quelque peu s'éveiller, mais c'est un éveil animal, la pensée continuant à somnoler.

Les branches des pommiers craquent, comme des membres qui se distendent dans un mi-éveil, les maisons semblent se masser ensemble, en un frissonnement de couvée qui a froid.

Elles me font penser à ces petits bonshommes, hauts comme une botte, qui s'en vont seulets, par les routes... tout à coup, un chien aboie et les voilà qui se rapprochent, en se tenant par la main.

Je m'en vais par les chemins, blêmes sous le zénith, dans une atmosphère où se blute la poussière grise du soir, sous la présence implacable et sévère des montagnes rapprochées et plus hautes, flambant en lueurs violettes et rouges sur le ciel d'un blanc de vieil argent.

Une petite maison perdue, seule, au bord d'un taillis, me fait très mal à voir; il me semble qu'elle doit avoir très froid, qu'elle tremble, qu'elle cherche une protection, et qu'elle va tout à coup fermer les yeux, avec un grand cri, et tomber dans les griffes d'ennemis cachés.

Puis, de la voir tout de même si hardie, il me semble qu'elle est méchante et traîtresse, complice du soir et des montagnes, et vite, je marche pour ne plus la voir. Je me retourne, je frissonne : elle est toujours derrière moi, haineuse ! et je marche encore, je me sauve, je me mets à courir, et je sens son souffle froid, toujours, dans le dos...

(A suivre.)

LUCCA RIZZARDI.

LES FATALES RÉCLUSIONS

Les Mouettes sur l'Escaut.

Entre les quais fermés, c'est un vol de mouettes
Qui planent, balançant des blancheurs, sur l'eau noire
Et putride où stagnent les chalands.
Ames d'oiseaux, geignant des souffrances muettes,
Recluses volontaires, venant boire
A l'eau bénite et sombre des quais flamands!
Ont-elles renoncé pour jamais aux mers larges
Où leurs ailes claquaient au vent, comme des voiles?
Ont-elles dit adieu au soleil,
Pour venir, entre les barges,
Sans espoir de l'azur, sans désir des étoiles,
Communier d'un éternel sommeil?
Entre les quais fermés de pignons et d'ogives,
Et les arches des ponts voûtés comme des cloîtres,
Les mouettes balancent leurs âmes vôtives.
— En mon âme, je sens l'ombre des villes croître...

Les Carillons menus.

Les carillons menus des vieilles villes
Ont des rythmes radoteurs et cassés,
Lorsqu'aux grand'places immobiles
Ils remémorent le passé.

Depuis des ans et des années
Que tout est mort,
Le carillon qui seulement s'endort,
Compte les heures carillonnées.
Mais plus personne sur la place ;
Ni les vieux arbres trépassés,
Ni les pignons tassés et ramassés
Et que jamais on ne remplace,
Ni les pavés qui sonnaient clair
Aux pas des hommes,
Ni sur la tour le grand coq jaune,
Malgré les vents, figé en l'air ;
Mais plus personne pour l'entendre,
Sur la grand'place où tout est mort !
C'est pourquoi, lentement, et fatigué d'attendre
Le carillon s'endort.

LES CAPES CLOSES.

Sous leurs longs manteaux clos, les femmes dévotes
Suivent le lent appel des cloches, mais jamais
Elles n'ont, vers le sommet,
Levé les yeux.
Capuchons clos, les regards creux
Trouant leurs faces de momies falotes,
Jamais n'ont demandé qu'aux pierres
L'exaucement de leurs prières.
Savent-elles d'où vient la voix qui porte en elles
Le désir d'égrèner les rosaires noircis ?
Leurs oreilles seraient-elles rebelles
Comme leurs âmes rétrécies ?

Elles vont, serrant leurs mantes,
Suivant l'appel intérieur
Qui les tourmente;
Elles vont, sur des béquilles,
Traînant leur poids de vieilles filles
Vers quelqu'inutile bonheur.
Ainsi, de jour en jour plus lentes
Elles iront, leurs noirs manteaux fermés,
A l'ombre des chapelles croulantes,
Comme les pierres s'abîmer.
Jusqu'à ce que, sans autres causes,
Interrompant leurs litanies,
Devant un cierge à l'agonie,
S'éteindront les capes closes...

Le Vieux Canal.

Au bord du vieux canal plein d'ombre lourde et lasse,
Les soirs hantés du large baiser rouge au ciel
Du soleil qui s'abîme en l'or sombre et le miel,
Au bord du canal doux mes rêves ont pris place.
C'était un vieux cours d'eau creusé depuis des temps
Très reculés, car nul n'en pouvait dire l'âge,
Et l'histoire, aussi loin que l'on va remontant,
Sur lui n'a pas un souvenir, pas une page.
Et pourtant, à travers les nombreuses contrées
Dont la mer éloquente a célébré les bords,
Son règne volontaire et droit coulait encor
Lorsqu'un soir de torpeur, mon âme y est entrée.

Ma tristesse a pris place aux berges sans méandres
Où chante, sur un rythme alenti de roseaux,
L'eau glauque pleine encor de la chaleur des
[Flandres
Quand les ciels embrasés font vibrer les terreaux.
Mon vieux canal est calme ainsi qu'un vieillard tendre
Et rêveur dont la barbe a des fils blancs soyeux :
Ses bords sont comme deux lèvres où je vais prendre
Le baiser qui endort les enfants soucieux.
Il conte, à qui veut bien l'aimer comme un grand'-
[père,
— Et Dieu sait si sa voix a bercé mes sommeils! —
L'histoire véridique et simple de la terre
Amoureuse qui s'ouvre aux rayons du soleil.
Et quand le soir s'emplit de toutes les tendresses
De l'ombre où mon âme s'apprête aux rêves mous,
Je pense que je suis un enfant à genoux;
L'herbe sèche, comme une barbe, me caresse;
J'entends la voix de l'eau qui parle, puis qui chante
Je ne sais quel air grave et lointain, et alors
Je rêve que l'œil gris des fantômes m'endort
Dans une puérile et suave épouvante...

FRANZ HELLENS.

L'ÉVENTAIL

Troisième Fragment (1)

10 septembre.

Je suis si contente depuis quelques jours que je n'ai pas envie d'écrire. Je sens mon cœur tout en haut de moi, musical et léger, comme une bulle d'air que remplirait un chant.

Il fait un beau temps fauve. Un temps qui donne envie de vivre, de prendre le bonheur à pleines mains...

Le 11.

Je ne me lasse pas de regarder autour de moi.

Ce qu'il y a autour de moi c'est le verger, c'est l'herbe, les arbres, le soleil, la délicieuse vie végétale de l'été qui a l'odeur de l'orage et du miel.

Je préfère le verger au jardin... Là-bas, à cause de l'isolement, des pelouses assombries par les marronniers, le silence est une plénitude qui enchante. Mais ici il y a plus d'allégresse. Chaque arbre est une tente oblique avec un petit tapis d'ombre. Par-dessus les haies basses je vois le village vert et rose, touffu et dérangé; j'entends la poule et l'âne, les écoliers et les troupeaux, la charrette du boulanger et le mar-

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire,* de déc. 1905 et mars 1906.

teau d'argent du forgeron, toute une vie emmêlée, joyeuse, qui travaille et qui joue.

Hélène et Raphaël sont ici avec moi. Hélène coud, Raphaël dessine. Il y a dans leurs vêtements de toile, dans leur attitude sage, je ne sais quoi de reposant, d'irréel. Je les regarde comme je regarderais un tableau, une image de la sérénité.

Le 12.

Il y a huit jours, depuis hier, que Raphaël est au Gailli; c'est pour voir ses parents que Pierre s'est absenté le mois dernier. Maintenant Hélène et lui sont officiellement fiancés... Hélène m'étonne toujours. Je lui ai demandé l'autre soir :

— Es-tu heureuse?

Elle m'a répondu :

— Mais oui, très heureuse... En ayant soin de témoigner de l'indulgence. Il y a, d'ailleurs, toujours eu dans son attitude envers moi quelque chose qui me blâme, qui se donne en exemple.

Je sens qu'elle me considère comme une exaltée. Elle, elle est raisonnable. Elle aime Raphaël, mais s'il y avait eu à son mariage un obstacle sérieux, elle aurait renoncé. Moi je serais morte, j'aurais assassiné plutôt que de renoncer à Pierre. Hélène est jeune et délicieuse, mais elle n'a jamais eu vingt ans. Elle n'a pas rêvé d'accomplir de grandes choses, de se sacrifier, elle n'a pas eu de foi éblouissante. Elle a su de tout temps que la vie est la vie, partage d'ombre et de lumière, bonne et mauvaise, quotidienne et bien clôturée, ordinaire.

Quand j'étais amoureuse de Pierre, comme tout était extraordinaire ! Le sang dans mes veines bondissait d'ardeur et le monde entier ressemblait à Jéru-

salem envahie par les Templiers... C'était un mois de juin si beau, si chaud, je me souviens...

Le 13.

Raphaël est gentil. Il est tendre... Et puis si joyeux, si vivant que toute la vie autour de lui remue, devient légère, facile. Je crois qu'il m'aime bien. Il a voulu m'appeler « Madame Françoise », comme font nos paysans, et il me rend une foule de petits services. Moi aussi je l'aime bien. Je le crois très sensible, très bon.

J'ai reçu, ce matin, quelques mots de Daniel. C'est, au bas d'une carte illustrée, une phrase anglaise qui signifie ceci : Je pense à ceux que j'aime, où sont-ils? — Je sais où est leur corps, mais leur âme?

Sur la carte il y a la Tamise, un pont, et les voitures, la foule... C'est sans doute au matin. Il est six ou sept heures, les oiseaux chantent et l'on sent qu'il va faire très beau. Le soleil ne brille pas encore; il est au fond du ciel comme un joyau enveloppé dans la soie...

Je revois le soleil de Londres. C'était dans le brouillard un autre brouillard rond et rose, un ballon japonais.

Le 14.

Je réfléchis que ce voyage à Londres je l'ai fait bien avant de connaître Pierre. Que cela est singulier ! Il y a donc eu, dans ma vie, un temps où je n'avais pas Pierre?... Il y a neuf ans que j'ai fait ce voyage; j'avais dix-sept ans. O mon Dieu! est-il donc vrai que j'aie vieilli? Quoi! je n'ai donc plus dix-sept ans? Ah! que cette pensée fait de mal!

Je songe à trente ans, je songe à quarante ans, je songe à la mort.

Le 15.

Raphaël a vingt et un ans.

Quelquefois j'ai envie de lui prendre le bras doucement et de lui dire : Regardez, mon ami ! Regardez ! comme vous êtes prodigieux et beau...

On dit que je suis jeune, très jeune, et, cependant, je sens de lui à moi une longue, longue distance. Je sens bien qu'il n'y a pas encore eu de larmes sur son cœur.

Moi j'ai pleuré.

L'autre jour il m'a demandé :

— Est-ce vrai, Madame Françoise, que vous avez pleuré ?

Je ne sais pas ce qu'il entendait. J'avais peut-être les yeux rouges ? J'ai ri, je n'ai pas répondu parce que j'avais envie de prendre sa tête dans mes mains et de lui dire dans ses beaux cheveux :

— O mon enfant ! mon cher petit enfant ! vous aussi vous pleurerez...

Le 17.

Daniel m'a encore écrit. C'est la quatrième fois. Mais jusqu'à présent je n'avais reçu de lui que des cartes ouvertes sans importance. Aujourd'hui c'est une lettre qu'il m'écrit, une douce lettre... Pourquoi douce ? Je ne sais pas exactement. Il me raconte seulement qu'il fait ceci et cela, qu'il se porte bien. Mais il m'appelle « mon amie », et puis tout à la fin « ma *petite* amie », et puis il me semble qu'après chaque ligne il a dû sourire...

J'ai voulu répondre à cette lettre mais je n'ai pas su. Il est extrêmement difficile de dire ce qu'on ressent ! J'ai dit simplement que j'étais contente, que je pense à lui.

Le 18.

Nous nous promenons beaucoup. Cet après-midi nous avons été aux Hayettes. En revenant nous avons parlé des destinées. Nous avons discuté ceci : Est-il possible qu'il y ait des êtres qui, à cause des conditions de leur naissance, soit parce qu'ils naissent trop tôt ou trop tard ou dans un milieu qui ne leur convient pas, ne remplissent pas leur destinée? Pierre dit non, Raphaël dit oui. Moi aussi.

Je songe à Daniel que j'imagine à Port-Royal, soignant les poiriers de M. de Pomponne, aidant à reconstituer *Les pensées* ou harcelant Malebranche sur « l'intelligible étendue ». Et puis, ensuite, contraint de fuir avec Arnauld, errant dans les villes de Belgique où le voici, après deux siècles, harassé de vagabondage, seul au monde.

Comme je disais cela à Hélène, elle s'est mise à rire, elle s'est écriée légèrement :

— Mais ma chère amie! comme tu exagères!

Elle ne trouve pas Daniel intéressant.

Je remarque qu'Hélène n'est pas assez intelligente.

Elle n'a qu'une intelligence générale, sans saillie et sans imprévu. Ce qu'elle dit, ce qu'elle pense, on sent que d'autres pourraient le dire et le penser. Ce n'est pas qu'elle adopte les idées d'autrui, mais ses idées n'ont pas d'aspect particulier.

Je l'aime bien, mais quand je suis seule avec elle, je m'ennuie.

Avec Raphaël je ne m'ennuie jamais. Ce qu'il dit de plus ordinaire paraît nouveau, et sa conversation a un accent si vif que cela soulève. Parfois, lorsque je suis avec Hélène à broder ou à coudre, il s'installe entre nous et nous fait la lecture. Souvent, tandis

qu'il lit Hélène se lève, remue, fait du désordre. Alors il s'interrompt, il se tait... L'autre jour, cependant, il ne s'est pas interrompu; il a continué de lire pour moi seule.

Dimanche. *Le 20.*

Je vois de ma fenêtre passer les paysannes qui vont à la messe.

Les petites filles bien savonnées, avec leurs chapeaux neufs garnis de grosse tarlatane blanche et de marguerites, ressemblent à des bouquets enveloppés de papier glacé.

Le soleil étincelle. Le coq chante. Une douce et enivrante chaleur monte de la terre et s'étale. Un rayon couvre de tiédeur ma main droite, exactement, comme une mitaine.

Mardi.

Cette fin d'été est éclatante et chaude.

Les matinées sont des matinées de juillet, parfumées de résine. Je me lève de bonne heure et je ramasse les fruits glacés par la rosée, dont Marianne nous fait des compotes... Six heures et demie sonnent; j'écris au jardin. Le vent renverse l'herbe comme un fleuve d'argent et traîne dans l'air un sable de petits insectes dorés, brûlants et minces ; il fait, en passant dans les arbres, le bruit léger d'un éventail de soie.

Tout le monde dort encore dans la maison. C'est une minute où je suis seule dans l'univers comme Robinson dans son île. Les chiens sont accourus à ma rencontre. J'ai marché avec eux le long des espaliers où de longues poires jaunissent. J'ai cueilli des

reines-marguerites éclatantes comme des œufs de Pâques, lourdes de rosée.

Maintenant je me suis assise sous un arbre. J'ai ouvert un livre, mais je ne lis pas. Je songe. Je laisse couler de moi cette pensée indistincte qui est ma vie ; je la respire et puis je l'aspire à nouveau, toute mêlée à l'air matinal, toute fraîche.

Marianne sort de la maison. En voyant que je suis descendue la première, elle a de l'humeur. Elle accroche les volets avec bruit. Dans le but de me déranger, elle me demande ce qu'on fera pour le déjeuner. Je le lui dis, mais elle ne s'éloigne pas. Elle me confie mystérieusement que Vital, le petit domestique, a volé un pigeon au chapelain. Elle requiert contre lui les foudres de Pierre et la gendarmerie.

Parlez, Marianne, je ne vous écoute pas.

Ce que j'écoute, c'est le silence, c'est le bruit mince et frais du vent étroit qui noue un long ruban de moire, c'est cet oiseau qui chante avec un admirable instrument de lanières, de timbales et de ciseaux d'or... Ah ! comme cette glycine est molle ! comme elle embaume !

Jeudi.

Je n'ai rien fait cet après-midi. La chaleur accablait. J'ai sommeillé. Les autres parlaient autour de moi. Tout à coup il m'a semblé qu'il y avait un grand silence, et j'ai rouvert les yeux. J'ai vu que Pierre me considérait avec inquiétude.

Un homme qui aime est constamment inquiet, parce que toutes les femmes, même les plus irréprochables, ont un secret. Pierre sait que quand je ferme les yeux, quand je m'absorbe, je pense à mon secret. Quel est-il ? On ne le connaît pas toujours.

25 septembre.

Je reçois des lettres de Daniel.

Il m'aime. Il ne me le dit pas, mais je l'entends comme s'il le chuchotait, comme s'il le priait, comme s'il le sanglotait doucement, doucement, et pareil à un homme qui n'en peut plus, qui ne peut plus que dire tout bas, mille et mille fois : O mon amie!... mon amie!

J'imagine qu'il est là, près de moi, qu'il soupire... Près de moi, lui, tout entier... son corps, son visage, ses yeux, ses mains avec leurs ongles, son front qui a des rides, sa chevelure.

Je mets ma main sur sa chevelure, sur son front, sur son visage. Ah! quelle faiblesse, parce que dans ma main j'ai senti tomber un lourd baiser qui pèse et qui s'écrase comme un fruit de juillet...

Je reçois ses lettres. Je les lis, je les respire, je les bois... je les oublie.

27 septembre.

Je ne pense pas à Daniel. Je rêve très vaguement, très doucement. Je ne rêve pas à lui. Si l'on me disait demain : « Voulez-vous le voir à l'instant? » je serais étonnée, je demanderais : « Pourquoi? » Si l'on me disait : « Vous ne le reverrez plus de la vie, » j'aurais du regret et de la tristesse, tout juste ce que j'ai éprouvé lorsque ma tante Emmeline, qui habitait chez mes parents, nous a quittés pour se marier. Je ne sentirais pas que ma vie est blessée. Je prendrais d'autres habitudes.

Cependant je lui réponds des phrases où j'entends se répandre et couler doucement mon cœur sentimental comme un divin ruisseau, et où je le trompe peut-être, à mon insu, parce que la poésie ressemble trop à l'amour...

Le 27.

Un homme qui raconte qu'il a été petit, pourquoi donc cela va-t-il aux sens? Pourquoi cela émeut-il si fort, si voluptueusement?... Raphaël nous parlait de son enfance. Ah! comme j'avais envie de le prendre doucement contre moi, de le caresser...

Le 29.

Je songe à une institutrice que j'ai eue à douze ans et qui a été mon premier amour...

C'était une pauvre vieille fille, laide et un peu ridicule, qu'on appelait Mlle Lydie. Elle était coquette et sentimentale. Elle aimait les bagues, les petits souliers à rubans et toutes les formes du romanesque. Je revois son visage inspiré tandis qu'elle récitait, d'une voix roucoulante, des poésies qui ressemblaient à des révérences et à des manières et dont j'adorais l'inflexion précieuse et le tour suranné... Un jour, elle fut enlevée par un curé. Je ne l'ai plus revue.

Tous les rêves ravissants, tous les premiers feux de mon cœur, je les ai donnés à Mlle Lydie. Je me souviens que je palpitais sous son regard comme je palpitais, à seize ans, sous le regard des jeunes hommes. A cause d'elle, ma vie avait des ailes... Je chantais, je dansais, je pleurais sans raison. Chaque matin, en ouvrant les yeux, je songeais : « Ah! voici un nouveau matin; je vais la voir... ô joie! je vais la voir... » Le soir, je montais me coucher de bonne heure pour prolonger le temps où je rêverais d'elle avant de m'endormir. J'imaginais des scènes où je me distinguais : je la sauvais d'un incendie, je m'éteignais de consomption après avoir divulgé mon amour secret dans une lettre qu'elle baignait de ses larmes, au chevet de ma couche mortuaire poétiquement fleurie...

Ou bien elle était très malade. On m'appelait. C'était la nuit; elle avait le délire. Je la soignais, je la sauvais, et un matin — toujours un beau matin de mai! — elle me reconnaissait tout à coup; elle se soulevait sur son lit. Elle criait faiblement :

— Françoise! ma Françoise! c'est donc toi!

Ensuite, j'ai eu quinze ans, j'ai eu dix-huit ans; j'ai aimé mes cousins, leurs amis, tous les jeunes hommes que je voyais.

Je m'arrangeais pour eux. J'arrangeais ma coiffure, mes robes. Dans des salons où l'on dansait, où l'on jouait du piano, je leur racontais mes désirs et que je préférais les livres, la campagne et l'été. Ils m'écoutaient, ils me faisaient des compliments. Il y en eut un qui voulait m'épouser. Il me serrait fort dans ses bras, assis près de moi sur un canapé de velours isolé derrière un paravent... Il me demandait tout bas : « M'aimez-vous un peu, dites?... voulez-vous m'aimer? — Je répondais : « Oui, je vous aime... » Le piano jouait une polka, les robes blanches tournaient et tout cela ressemblait à un opéra et me causait de la fatigue et de la sensibilité, la sensation d'un grand parfum trop chaud qui se répandait dans mon cœur, qui le fanait...

Ensuite, je devins une jeune fille sérieuse. Je faisais des études; je donnais mon argent aux pauvres, je voulais imiter Tolstoï.

Ensuite, j'eus vingt-deux ans, je rencontrai Pierre.

11 heures du soir.

Pierre, mon Pierre! Ah! que je t'aime! que je t'aime!... Ah! je le sens, ce soir, si pleinement, si tristement.

Le 30.

Comment donc cela peut-il se faire? On a un amour dans le cœur, un amour pesant et précieux par quoi l'on a pleuré, souffert, joui à en mourir, accroché, rivé par des anneaux de fer... Un amour à côté duquel — on le sait! on le sait! — les autres ne sont rien. Et cependant on veut les autres, parce qu'on ne désire pas seulement la plus belle rose du jardin, mais toutes les roses, toutes les fleurs, tout le jardin, tout l'été.

On raconte que, quand j'étais petite, quand j'avais faim ou soif ou que j'entrais dans un magasin de jouets, je m'écriais :

— Tout! Tout!

1er octobre.

Les autres amours...

Quels amours?

Je sais lequel. Je ne veux pas le voir. J'ai peur. Je ferme les yeux.

J'ouvre les yeux, je le regarde : Ah! que l'amour est beau!

Mon cœur remue... Comme un papillon replié, couleur de poussière, et qui ouvre soudain deux belles ailes en dentelle de soufre et d'émeraude — mon cœur s'ouvre.

Le 2.

Tout le monde se promène. Moi, j'ai voulu rester à la maison. J'ai dit que j'étais fatiguée. J'avais besoin d'être tranquille et seule.

Dans ma chambre, qui est au midi, il fait très chaud. Je me suis mise à l'aise et j'ai baissé les stores. La chambre pleine d'air étouffé à la couleur

qu'on imagine à l'intérieur d'un ciel d'été, chaude basse et bleue, avec deux grands carrés brûlants qui sont les fenêtres. Je voudrais réfléchir, mais je ne peux plus faire tourner ma pensée...

Je me dis :

— Quelque chose me préoccupe... Quoi donc?

Mais, en même temps, je prête l'oreille parce qu'il me semble que quelqu'un est là, derrière moi, qui sourit doucement, un doigt sur la bouche.

Je me retourne et je crois que là-bas, tout au fond de la chambre, je vais voir apparaître une mystérieuse figure qui ne m'effraierait pas et qui serait tout mon désir.

3 octobre.

Daniel écrit à Pierre qu'il est retenu à Londres plus longtemps qu'il ne le prévoyait. Il ne sera pas ici avant dix ou douze jours.

Tant mieux!

Je n'ai pas envie de revoir Daniel. Je n'ai envie de rien.

Le 4.

J'ai rêvé cette nuit que je me promenais au bord de la mer avec Daniel. C'était un sombre soir d'automne plein de vent, de pluie et de ténèbres. Nous ne parlions pas. J'étais épouvantée et angoissée et c'était notre nuit de noces.

Je me suis éveillée, j'ai revu la vie comme on sort d'un trou noir. Le soleil dansait dans les rideaux et tous les oiseaux de sept heures chantaient : le merle, la fauvette, le pigeon...

Lundi.

Aujourd'hui, je me sens légère. Tout m'est indifférent.

Que peut-il y avoir au monde qui ne devienne indifférent, hormis d'être jeune et de sentir battre son cœur, plein de sang et de vie, comme une cloche allègre et matinale ?

Je suis jeune. Je vis.

Le bonheur est autour de moi, de tous les côtés.

Il y a des arrangements matériels si riants, de petites harmonies quotidiennes si intimes et si mesurées qu'elles font concevoir un bonheur uniquement matériel, tout petit, tout clair...

La table servie sous les arbres, en été, avec sa nappe blanche, ses cristaux, ses fruits, c'est le bonheur...

Un bouquet de roses, sur un meuble, dans une chambre blanche et basse, pleine de couleurs et d'ordre... et la maison du paysan dans la prairie dorée où le foin sèche ; et le bourdonnement des mouches de juillet ; et cette nuit d'automne tout en porcelaine bleue où l'on a peint, avec les couleurs les plus transparentes, le plus délicat paysage d'arbres étroits, de lune et de cailloux, c'est le bonheur...

6 octobre.

Il pleut depuis le matin. Raphaël nous a fait la lecture. C'était, dans le délicieux roman de Barrès, la mort de Bérénice.

La voix rauque, adorable, portée sur le courant des mots sensibles comme sur un fleuve de soupirs et de larmes m'a bouleversé le cœur.

J'étouffais de mélancolie. Ah ! comme la mélancolie est plus difficile à écarter de soi que le chagrin !

7 octobre.

La vanité est un très grand plaisir.

C'est un plaisir qui fait qu'on se méprise et qu'on s'adore.

Je me dis :

Il y a, en ce moment, dans l'univers un homme qui m'aime. Il m'aime, il pense à moi... S'il est triste, s'il est tourmenté, s'il espère, s'il souffre, c'est à cause de moi... S'il ne dort plus, s'il est angoissé, s'il attend, s'il guette, c'est à cause de moi... Je me dis : Je suis une créature humaine inconnue et médiocre, mais pour lui je suis Dieu, je suis l'univers. Je me dis : La vie de cet homme dépend de moi... Je me dis : Une vie dépend de moi dont je puis disposer comme je veux, pour le bonheur, le malheur ou la mort... Ah ! se dire cela, mon Dieu ! quel orgueil ! quel enivrement !

Je suis vaniteuse. Je ne m'estime pas.

Le 8.

Je ne m'estime pas. Mon âme n'est plus claire et légère, mais lourde, difficile à porter. Je deviens sournoise.

Ce matin, comme je me promenais seule dans le jardin, Pierre est venu près de moi, il m'a pris le bras doucement et nous avons marché ensemble le long des plates-bandes à moitié fanées... Je ne parlais pas ; lui non plus. Au bout d'un instant il a dit :

— Eh bien, Françoise?

J'ai répondu de même :

— Eh bien, Pierre?

Il me regardait, et je le regardais aussi bien en face, comme pour le défier. Cependant, je ne voulais pas le défier. Je voulais ce qu'il désirait, m'aban-

donner affectueusement, avoir confiance... Mais je ne sais quoi, en moi, s'y refusait, demeurait tendu, obstiné.

Il m'a demandé :

— Qu'as-tu donc, Françoise, on dirait que tu as quelque chose ?

J'ai dit vite :

— Oh ! non, Pierre ! que pourrais-je avoir ?

Et je sentais que mon âme reculait et se hérissait et serrait les dents farouchement comme une petite sauvage qui ne veut pas crier, mais qui tient refoulée sur soi toute sa volonté pour songer avec force :

— On ne me touchera pas, je ne veux pas !... Je ne veux pas qu'on me touche !

Pourquoi donc a-t-il soupiré tristement ?... Pourquoi s'est-il éloigné de moi comme si j'avais fait quelque chose de mal ? Je n'ai rien fait de mal. Est-ce que je puis m'empêcher d'être jeune ? Est-ce que je sais à quoi il pense, lui ?

Vendredi.

Je regrette ce que j'ai écrit de Pierre. C'est mal, et puis c'est un mensonge. Je sais que je puis connaître ses pensées, toutes ses pensées. Ce que j'ai écrit est pire qu'un mensonge : c'est une hypocrisie. Je n'ai pas dormi. Je suis malheureuse.

Samedi matin.

Je ne dors plus du tout. J'ai la fièvre, Daniel revient dans trois jours.

Cette pensée m'agite et me désespère !

Quel Daniel ? Comment sera-t-il ? Comment seront son visage, ses manières ? Je suis inquiète. J'ai peur.

12 octobre.

Je ne sais pas pourquoi je me tourmente. Il n'est rien arrivé. Il suffit de se dire fortement qu'il n'est rien arrivé, de regarder autour de soi les choses qui sont pareilles, qui sont fraternelles. Si Daniel m'aime, il ne me l'a pas dit — donc je l'ignore; tout est en ordre.

Je veux m'imposer cette idée de l'ordre, de la sérénité, m'en couvrir tout le front.

Daniel reviendra comme il est parti. Il sonnera à la grille et les chiens aboieront. Je le regarderai derrière le rideau de ma chambre, puis je descendrai dans la salle, et il sera là, debout, près du jardin. Il y aura sur son visage l'expression de fatigue et de désenchantement que je connais et qui s'éclairera d'un sourire quand il verra la porte s'animer et paraître sur le seuil ma légère robe rose.

Ce sera comme les autres fois, tout à fait comme les autres fois. Il y aura des fleurs dans les vases, et sur le parquet du soleil, et, de tous les côtés, de l'air frais et bleu qui sent la verdure et le sable. Les meubles habituels seront à leur place habituelle. Et nous causerons, et nous nous tairons, et nous serons tranquilles.

Et puis il y aura Pierre, Hélène et Raphaël. On parlera de l'Italie. Nous dînerons dans la salle à manger comme tous les autres soirs.

A quoi bon s'inquiéter ? Je ne m'inquiète plus. Je songe devant moi... Un délicieux secret m'emplit le cœur. Un secret qui n'est plus tout à fait un secret, mais, cependant, encore un peu... encore un peu...

Je regarde à ma fenêtre. C'est le soir. Tout est noir, bleu, fluide, immobile, pareil à ces petits pay-

sages de papier, enfermés dans des boules de cristal, qu'on me montrait dans mon enfance et qui me paraissaient si beaux parce qu'ils étaient inaccessibles.

Je me souviens. C'était en province, chez notre vieille cousine Elise. Il y avait, dans une vitrine, des oiseaux empaillés, des plaques de cornaline, de petits objets de nacre et d'or flétri, un mobilier de poupée, en ivoire, fin comme de la dentelle, ciselé comme un bijou arabe.

J'étais avec ma sœur. La cousine Elise nous disait :

— Regardez ; ne touchez à rien.

La chambre était pleine de silence et de l'odeur des maisons de province qui sont plus parfumées, plus encensées que des couvents ; dans le jardin sombre un pigeon roucoulait... Ce silence, cette odeur, la voix de ce pigeon, ces objets fragiles et précieux derrière le cristal étincelant, c'était le paradis : un plaisir aérien.

BLANCHE ROUSSEAU.

LISA FROMENT

La petite ville où elle passa toute sa vie, est connue par son parc seigneurial, ses nombreux couvents et par les habitudes pieuses des femmes qui y vivent. Elles circulent toutes, selon la mode flamande, avec une cape noire à bord de dentelles ; leurs gestes s'effacent sous l'ampleur de la mantille et leur marche est si lente et si circonspecte que, le soir, elles glissent comme des ombres.

On en voit traverser la place, se rendant à l'église, depuis l'aube jusqu'au crépuscule ; elles ont des airs de fourmis diligentes, toujours en œuvre d'accumuler des trésors d'indulgences et de grâces célestes.

Que la vie est calme dans cette petite ville, surtout autour de l'église, et quelle inoubliable impression de rêve et de paix on ressent à contempler les petites maisons bâties au pied du monument gothique, si humbles, si vieillottes, si bien blotties, que la puissante bâtisse paraît abriter une couvée de demeures humaines ! Leurs murs pénètrent dans la lourde maçonnerie, leurs pignons s'y enfoncent ; leurs toits rampent jusqu'au seuil des fenêtres, aux capricieuses floraisons d'ogives.

Et le temps, en magicien muet, a fait ruisseler du haut de la formidable tour la même couleur terne, la même patine séculaire pour que l'église et les maisons s'identifient en une moyen-âgeuse solidarité et donnent l'illusion d'un corps qui a eu son âme et sa vie. . . . .

Un petit portail, s'ouvrant sur le transept, coupe la demi-rangée circulaire et met une tache sombre

dans les pignons blancs. A côté de ses murs noircis, où l'œil devine des ciselures de pierre et des statues naïves, la demeure de Lisa Froment apparaît plus claire et plus coquette.

Elle montre sa petite porte verte, ses volets verts et ses rideaux de mousseline invariablement immaculés. L'unique fenêtre est une vitrine où s'alignent quelques livres sous des chapelets, des scapulaires et des ex-voto de cire jaunie. Les vitres vétustes teintent de rose ou de vert une Vie des Saints à l'usage des âmes pieuses, une Histoire de Geneviève de Brabant et, derrière, égaré au milieu des livres de prières, un très vieux Secrétaire galant, si décoloré, qu'il en a perdu sa note libertine.

C'est dans cette petite boutique, entre le comptoir désert et les rayons presque vides, que la vie de Lisa Froment s'est écoulée, monotone, heureuse et mélancolique.

Lisa était grande et sèche ; elle avait les épaules un peu voûtées ; elle portait invariablement une robe noire et un bonnet de tulle blanc avec un chou mignon en velours violet. La sérénité de son âme se reflétait sur son visage et la pâleur d'ivoire de ses longues mains annonçait une vie de recluse.

Tout le monde s'accordait à vanter sa douceur, sa bonté, la régularité de son existence. Un seul point sur lequel on ne s'entendait pas : c'était à propos de son âge. Les jeunes l'avaient vue toujours vieille ; les vieux la connaissaient toujours jeune. Elle avait bien cet âge énigmatique des vieilles filles dont la figure s'illumine d'une double auréole : une jeunesse non flétrie sur les joues et la vieillesse aux cheveux ; transition insensible d'un âge à l'autre, fusion lente de la lumière d'un jour radieux aux lueurs sereines d'un soir clair comme une aube.

Telle on la voyait, telle on l'avait vue toujours.

Cependant, anciennement — très anciennement — des rêves s'épanouirent dans son âme au temps où elle se répétait, pour mentir à l'ardent désir de son cœur : « Je ne suis pas à marier... Je ne prendrai pas de mari... » . . . .

Et le mari ne vint pas ; une à une, ses espérances s'éteignirent ; elle négligea la clientèle, ne s'approvisionna plus de marchandises et les clients, éconduits, désertèrent peu à peu la boutique.

Et c'est ainsi qu'on vit des années et des années une montre désespérément la même à la vitrine de Lisa Froment, sorte de reliquaire où dormait le souvenir des anciens jours. Mais la vieille fille ne vécut pas inactive.

Elle s'occupait à des travaux de main et fut la principale ouvrière du comité des Dames charitables, lequel fournissait aux pauvres de la paroisse tant de vêtements en hiver.

En outre, Lisa voulut contribuer à l'œuvre de la décoration et de l'embellissement de l'église. Ainsi, Lisa ne connut jamais les heures de désœuvrement cancanier ni les causeries, le soir, sur la porte, avec les voisines.

Le seul délassement qu'elle prit, ce fut d'assister à tous les exercices pieux auxquels la conviaient les sonneries de la tour.

Pourtant les forces de la vieille fille ne lui suffirent pas toujours ; elle succombait sous l'écrasante besogne qu'imposaient à ses bras la générosité de son cœur et l'ardeur de sa foi ! Et durant les dernières années de son existence elle dut renoncer aux œuvres de charité pour poursuivre celle de l'embellissement de l'église.

Au fur et à mesure qu'elle se cantonna dans cette

activité pieuse, les forces affectives de son âme s'orientèrent vers le côté mystique de la religion.

Lisa Froment ne se sentit bientôt plus à l'aise que sous les grandes voûtes du temple, ne respira jamais mieux que dans cette atmosphère un peu froide où flottent des vapeurs d'encens, des fumées de cierges éteints, cette vague odeur de sacrifice qui trouble tant les croyants.

Lisa Froment était devenue entre toutes une dévote ardente et timide dont les moindres gestes trahissaient la candide ferveur de l'âme.

Elle en vint à s'oublier dans ses prières pour autrui, par commande, aux intentions attitrées des Confréries, car dès son entrée à l'église la vieille fille ne manquait pas d'aller consulter le tableau où s'indiquaient jour par jour le but et la destination des oraisons.

La dévote versait aussi son obole pour la rançon des âmes aux différents guichets des nombreux saints vénérés là.

Mais l'habitude, l'accoutumance aux fins vagues attiédirent à la longue sa ferveur et sa prière devint une sorte de rêverie! Sa pensée lentement montait, suivait les nervures arborescentes des colonnes, papillonnait au sommet des voûtes, autour des culs-de-lampe songeurs ou se noyait au fond des petites chapelles dans la pénombre délicieusement colorée.

Lisa Froment se sentit de plus en plus éprise pour le temple où elle subissait la mystérieuse puissance des choses qui émeuvent ; elle le voulut toujours plus beau, toujours plus admirable Un rêve que la vieille fille caressait et pour la réalisation duquel elle vécut désormais !

Elle crocheta des dentelles pour les nappes d'autel, cousut des housses pour les antiphonaires, pour les fauteuils de damas rouge où se prélassaient les prêtres aux jours de fête.

Personne mieux qu'elle ne s'entendait à orner les petites chapelles aux fêtes des saints et des saintes : elle avait des secrets pour parer leurs statues.

Aussi maintes bigotes la jalousaient intérieurement parce que ses œuvres devaient être haut cotées au comptoir du ciel, mais aussi et surtout, parce que le vieux doyen, le curé ventru et les vicaires maigres étaient pleins d'égards pour elle et la récompensaient de son dévouement par de très respectueux saluts, d'onctueuses paroles et par des bénédictions au geste plus lent et plus grave.

C'était une noble et délicate créature.

A voir sa grande taille penchée sur son ouvrage, sa mise austère, on l'eût prise volontiers pour quelque patricienne du moyen-âge passionnée du noble travail de la tapisserie.

Elle fut bien une mélancolique survivance de cette époque religieuse et mystique où l'âme subissait la double attirance de la Foi et de l'Art.

. . . .

Un jour, on ne la vit pas aux offices. Le petit cercle des dévotes en fut alarmé. Quelques-unes coururent à sa porte. Elles trouvèrent la petite maison froide et déserte. Par l'escalier de bois très blanc et sablé, on monta à sa chambre. Dans un coin, débarrassées du linceul de plâtre et de badigeonnage où elles dormaient depuis des siècles, apparurent les délicieuses ciselures d'un pinacle.

A côté, Lisa Froment était assise, un peu affaissée, un burin à la main. Elle était morte à son œuvre de restauration et d'embellissement. Son âme avait passé dans les pierres dont elle ressuscitait depuis longtemps, dans la solitude, les naïves et symboliques sculptures.

FERDINAND BOUCHÉ.

BLANC & NOIRS

VISIONS
ET SOUVENANCES (1)

Dimanche 24 août 1902. — A Boma. Des factoriens se font photographier, fusils en mains. Les grotesques !

***

A 17 h. 30, concert, sur la place de la Marine, par la musique de la colonie scolaire, forte de 33 exécutants : pistons, bugles, altos, trombones, bombardons, tambour, grosse caisse, triangle, cymbales. C'est un Congolais, élève de la colonie scolaire, qui bat la mesure. Sur la place, très grande, de petits groupes de blancs et de noirs, les uns assis à la flemmarde sur les bancs publics, les autres se promenant ; on écoute ces airs interprétés de la facon alentie, en mélopée alenguie, qu'on a pu constater à l'Exposition de Tervueren, en 1897.

Même les airs sautillants en prennent une allure mélancolique très curieuse.

Je voudrais Dardenne pour prendre tout cet ensemble, dans un jour très gris, un peu triste, au moment où la garde montante vient descendre les couleurs, le clairon sonnant aux champs, quelques blancs se découvrant.

(1) Voir *La Belgique* de novembre 1905, janvier, avril et juin 1906.

Étrange impression, non nettement définie.

Pourquoi les blancs de Boma n'arrivent-ils pas à se grouper et à constituer une phalange musicale? Ça leur ferait une fameuse distraction. Malheureusement, l'atmosphère moyenne de Boma tient toujours en suspens trop de bile.

Ai-je dit que les musiciens de la colonie scolaire lisent la musique, tandis qu'à la Force publique on doit encore se contenter de seriner les airs aux exécutants ?

A la colonie scolaire, on devrait bien aussi former des mandolinistes et des guitaristes ; il est probable qu'on obtiendrait de bons résultats, ces deux instruments étant très aimés des noirs.

***

De la place de la Marine, où les promeneurs sont bien peu nombreux, poussons à la place des Danses.

A juste titre, on a accordé aux noirs l'autorisation de se livrer à leurs danses aimées, le dimanche, de 15 à 18 heures ; une place leur a été assignée, au carrefour de deux avenues.

Et c'est, chaque dimanche, kermesse en ce point ; les danses commencent une heure plus tôt et finissent une heure plus tard que ne le permet l'autorisation, mais on ferme les yeux et l'on a raison

Les danseurs forment trois groupes principaux : le groupe des noirs descendus du Haut-Fleuve, le groupe des noirs du Bas, et les gens de la côte.

Ces derniers s'affublent d'oripeaux à prétentions militaires ; d'où diable ont pu sortir ces coiffures empanachées, chapeaux à claque, casques, képis ; ces habits galonnés de galons larges comme la main ; ces trèfles, ces épaulettes, ces décorations fantaisistes, ces sabres de fer blanc à fourreaux bariolés?...

Ils éclipsent, ma parole, l'État-major de la place?

C'est la revanche des gratte-papier, pour employer le style local.

Ce groupe carnavalesque est le moins intéressant en l'occurrence. Ce qui impressionne, c'est la considération des deux autres groupes, dansant à la nègre, aux sons de leurs primitifs tambours auxquels on a joint des boîtes à conserves, vides. Comme ces gens sont maintenant loin de nous !

Et comme nous sommes loin, très loin d'eux !

Ils se trémoussent dans une sorte d'autohypnotisme qui semble comme indispensable à leur race.

On me dit que d'aucuns Européens se plaignent de la tolérance qui laisse ainsi les noirs, le dimanche, faire cet infernal potin.

On aurait tort de ne pas maintenir complète cette tolérance qui est pleinement respectueuse d'une coutume nègre à respecter.

D'aucuns donnent comme argument pour la suppression que des rixes éclatent parfois.

C'est encore là un point de ressemblance du noir avec le blanc mal civilisé.

Est-ce que, dans nos kermesses, on ne jouerait jamais du couteau?

Qui s'avisera de supprimer les kermesses, ainsi, d'un trait de plume?

Lundi 25 août 1902. — Assisté à la répétition de la musique de la force publique. Elle compte aussi 33 musiciens dont un certain nombre ont vu la Belgique, à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles-Tervueren.

Le chef de musique se nomme Isaye; c'est un parent du grand violoniste bruxellois.

A dix heures, nous franchissons le pont en bois

en construction sur la rivière des crocodiles, et prenons le chemin du fort de Chinkakassa, en abrégé Chinka.

Ce n'est pas un pont en bois qu'il faudrait construire, mais un pont en maçonnerie et en fer qui puisse être définitif.

Que de temps et d'argent perdus déjà en travaux provisoires; la véritable économie ici, plus que partout ailleurs si possible, c'est de construire du premier coup des ouvrages de tout premier ordre.

La route Boma-Chinka peut être tenue pour carrossable et cyclable, moyennant qu'on y fasse quelques petits travaux, en vue surtout de la saison des pluies ; les attelages sont rares à Boma, mais leur nombre peut s'accroître; pour le moment, le seul gouverneur a une élégante charrette anglaise qu'on voit passer, après 16 heures, dans les avenues un peu raides de la ville; la promenade à Chinka lui serait possible.

Une voiturette à essence ferait fort, me semble-t-il, l'affaire d'un Européen qui voudrait chaque jour jouir d'une heure ou deux d'agréable promenade.

Au delà du pont nous trouvons, sur notre droite, le stand où, chaque dimanche, les Européens de Boma s'exercent au tir de l'Albini; ceci est devenu une règle depuis la révolte de Chinka; chaque Européen — agent de l'Etat ou non — a reçu un Albini et 30 cartouches ; lorsque l'Européen s'absente, il doit enlever la broche percutrice de son arme.

Près du stand de tir, de l'autre côté de la route, s'élèvent les pavillons très soignés d'un hôpital pour noirs ; on emploie le granit de Chinkakassa pour cette vaste bâtisse en construction.

Plus loin, entre la route carrossable et le fleuve, voici un grand Kraal à bétail, appartenant à Valle et Azevedo. Ces deux « caballeros » portugais, installés

à Boma depuis toujours, sont de gros propriétaires terriens, à qui appartient une bonne partie de Boma, ainsi qu'une large région avoisinante.

Plus d'une fois l'Etat a dû leur acheter des terrains.

Nous sommes au pied du fort, un peu effarés devant cette construction cyclopéenne, digne des donjons redoutables que le moyen âge mettait sur et dans la roche.

En dehors du fort des groupes de noirs concassent des tonnes de quartz saccharoïde, apporté d'un mamelon voisin, pour les bétonnements.

Le commandant du fort est le lieutenant d'artillerie Bernard, une figure expressive, décidée, sympathique.

Son second est le sous-lieutenant du génie Moulaert, officier très averti, d'intelligence aiguë; quelqu'un, ce tout jeune homme.

Quel formidable travail, accompli proprement avec des moyens vraiment restreints; l'apport de ces pièces de 16, de la rive à leur plateforme, sans engins spéciaux, est déconcertant; on comprend qu'on ait élevé les pyramides avec de seuls bras d'esclaves.

C'est égal, si j'avais eu quelqu'avis à donner à propos de l'érection d'un fort pour couvrir Boma, voici ce que j'aurais dit : « Lâchons tout de go Boma, et allons nous installer *au moins* à Matadi ». C'est que si un bateau de guerre peut s'embosser devant Boma, il n'en serait plus de même devant Matadi, où la ville gouvernementale aurait pu s'installer en retrait de la cuve même de Matadi. On n'a jamais compris le choix de Boma comme siège du gouvernement local.

Dès qu'un premier bateau de mer avait touché à Matadi — ce que fit le *Lou-Alaba*, capitaine Murray, en 1889 — il fallait déplacer Boma tout de

suite, sans la moindre hésitation. Et l'on aurait fait là une riche économie.

Nous reviendrons là-dessus plus tard.

Lundi 26 août 1902. — Fait visite à la factorerie des Magasins généraux, qui change précisément de gérant.

Le nouveau gérant est M. Tromont arrivé d'Europe, en compagnie de sa jeune femme, par le même bateau que nous. Mme Tromont est la sœur de Mme Paquot.

Puisse-t-elle faire, dans la carrière coloniale, d'aussi belles étapes que la belle artiste de la Monnaie, dans la carrière musicale. Elle a — précieux facteur de réussite — beaucoup de courage. Quelque temps après le départ d'Anvers je dus prier le capitaine de notre bateau d'autoriser M. et Mme Tromont — passagers de 2me classe — à venir sur le pont des premières, où la jeune femme trouvait des égards et un respect inconnus des voyageurs de deuxième.

Ceci est à peine croyable et cependant je ne dis que l'exacte vérité.

Au lieu d'entourer d'une protection si méritée cette jeune femme décidée à aller peiner en Afrique aux côtés de son mari, une partie des passagers n'avaient rien trouvé de mieux que de prendre — avec quelle aisance hélas! — l'attitude de mirliflors incorrects, inconvenants, aussi mal éduqués et embouchés que possible.

Toute notre éducation de voyageurs est à faire, et nous aurons du mal pour effacer la pitoyable impression déjà donnée à l'étranger par le Belge non préparé à ce beau métier de voyageur.

Nous trouvons M. et Mme Tromont occupés à l'inventaire du poussiéreux magasin qu'ils vont reprendre à leur prédécesseur. Il paraît que la jeune

femme est engagée par la Compagnie des Magasins généraux; comme son mari elle a appointements.

A voir ce jeune couple au travail, on se prend à lui souhaiter bon courage et bonne santé, car il donne le bon exemple; un factorien bien marié, dont la femme saura rester à sa place, ne peut manquer de gérer les affaires qui lui sont confiées beaucoup mieux qu'un célibataire qui, pour tuer les heures de loisir, boira avec quelques BONS camarades, RIGOLERA avec quelques répugnantes négresses, JOUERA avec d'autres blancs aussi peu faits que lui-même pour l'Afrique, et finalement compromettra sa société tout autant que lui-même.

*
* *

Mercredi 27 août 1902. — Nous voyons aujourd'hui M. le juge Waleffe qui se trouve ici avec sa jeune femme, une Liégeoise, c'est tout dire.

Suggéré à Mme Waleffe de provoquer un groupement des dames de Boma pour la rédaction d'un « code de cuisine congolaise civilisée ».

J'ai rédigé jadis un « Code de la cuisine congolaise » tout court, et cela, chacun n'en ignorait pas, était de la cuisine de sauvages.

Aujourd'hui, pour les points où habitent des dames blanches, et aussi des raffinés de la table, il y aurait avantage à codifier les multiples recettes et trouvailles culinaires éparpillées actuellement dans chaque ménage.

. . . .

Le plus clair de mon temps est employé à la continuation du catalogue d'étoiles que j'ai commencé en Europe, en vue de nos prochaines observations.

Toute la journée il tombe sur Boma ce que j'appellerais volontiers de la « neige noire » ; ce sont les

flammèches éteintes produites par les feux d'herbe qui continuent à flamber le poil herbu des collines et des vallées, tout comme on flambe chez nous le poil follet d'un poulet fraîchement éplumé, ou encore les soies récalcitrantes d'un cochon qu'on vient de saigner.

Jeudi 28 août 1902. — A travers Boma circule et recircule la musique de la force publique, faisant rage de ses clairons, pistons, tambours, cymbales, sous la conduite d'un noir.

Les soldats, eux, sont au tir ; on entend le continu déchirement des coups de feu.

. . . .

Descendons jusqu'à la rive où vient de se ranger *l'Hirondelle*, arrivant de Matadi avec le pittoresque contingent si varié descendant du Haut : Européens ayant achevé leur terme et débarquant avec des allures plutôt sauvages, des figures anémiées où poussent des barbes broussailleuses, des tenues très fantaisistes ; femmes noires accoutrées selon les règles de l'élégance nègre ; boys ahuris ; singes vermineux et puants ; perroquets déplumés.

Tout cela se meut à travers les paquets de collections sur lesquels on veille jalousement, les malles défoncées, rouillées, où toutefois « blinque » le mot « Europe » en grosses lettres blanches.

C'est encore l'exubérance des noirs de la côte dont le terme est achevé et qui exultent car, bientôt, le gousset très garni, ils se payeront, de factorerie en factorerie, tout ce qui pourra exciter leur envie.

Et c'est aussi, malheureusement, une théorie de prisonniers enchaînés que des policemen noirs emmènent tout de suite vers le quartier des détenus.

Spectacle toujours identique et toujours intéressant

que cette arrivée de bateaux, qu'ils viennent d'Europe ou descendent de Matadi; aujourd'hui nous en sommes les spectateurs ; un jour — jour heureux — nous en serons les acteurs aux figures anémiées où pousseront des barbes broussailleuses, mais où la joie se lira dans des yeux encore un peu fiévreux.

Amen !

. . . .

Passons par le marché des noirs ; l'Européen qui y ferait, chaque matin, sa tournée, y trouverait ce que nous voyons aujourd'hui, comme nous le vîmes un de ces derniers jours où nous y vînmes un peu plus tôt : des œufs frais (j'en compte encore 12 et il est près de onze heures), des poules, du poisson frais, des haricots du pays, de belles bananes mûres, des papayes, etc...

Hier soir je demandais au gérant de la factorerie où nous prenons nos repas, s'il employait parfois les haricots indigènes :

— « Mais non — fut la réponse — il serait dangereux d'en manger. » — Textuel !

Comme je lui affirme qu'il se met le doigt dans l'œil, il promet de faire acheter des haricots au marché, et de nous en faire de la soupe, et une salade froide au corneed beef, avec tomates et oignons, selon la formule que je lui donne.

Ces mêmes gérants ignorent la banane frite, mais se gorgent de pruneaux confits, de mirabelles, etc..., au goût exquis de fer blanc et de soudure remplaçant complètement, mais peu avantageusement, la saveur des fruits frais.

Quant aux silures frais qu'on peut acheter chaque jour au marché, nos dits gérants de factorerie n'en connaissent qu'une chose, c'est que si on en mange, on attrape la bourbouille.

Pauvre Afrique!

Et ces olibrius en parleront plus tard en Belgique.

Pauvre Belgique!

. . . .

A midi nous entrons au fort de Chinka où nous sommes attendus pour déjeuner.

Voici le menu auquel, pensez-le, nous faisons joyeusement honneur :

Concombres, tomates, radis;
Petits poissons frits (poissons du Congo);
Beefsteak cresson de fontaine;
Pigeons sur canapés, salade de laitue;
Bananes frites.

Le tout parfait de préparation.

Au dessert, nous visitons le jardin légumier du lieutenant Bernard; j'y admire la cressonnière; Mme Bernard avait apporté d'Europe un peu de cresson en pot; on le mit en terre ici, en ayant soin de disposer judicieusement un tonneau toujours rempli d'eau qui s'écoule lentement mais continuellement, donnant à la cressonnière l'élément indispensable à son développement.

Dès qu'une telle expérience est réussie ne devrait-elle pas être signalée partout, afin qu'on la puisse réaliser... si on est de bonne volonté?

Hier, Moulaert nous avait envoyé une botte de radis (des roses et des blancs) avec une carte à mon adresse; comme je demandais au gérant de notre hôtel ce que c'était devenu, on finit par dénicher quelques derniers radis à la cuisine.

Voilà le grand souci qu'ont ces factoriens de veiller à ce que les noirs qu'ils emploient ne les fourrent pas constamment dedans, comme de pauvres intel-

ligences qu'ils ne sont que trop, sauf deux ou trois exceptions.

Aujourd'hui je remporterai — pour notre hôtel — des cornichons, des tamaris, un superbe régime de bananes provenant des jardins de Chinka; ce me sera un plaisir spécial de montrer à ces impotents que, quoi qu'ils pensent ou plutôt ne pensent pas, le Congo n'est ingrat que pour eux et leurs pareils.

Plus je considère la vie de ces factoriens, plus je la trouve pitoyable par le vide intellectuel absolu qui la caractérise; initiative nulle, somnolence chronique, ignorance crasse des moindres conditions de l'existence en Afrique, insouci parfait de ce qui pourrait être un objet d'intérêt même à Boma...

— « Nous ne sortons, dit l'un d'eux, que lorsque le bateau arrive... et encore! » —

Je répète qu'il y a quelques honorables exceptions.

. . . .

Nous rentrons en barque avec le camarade Bernard, lequel toutefois je n'ose inviter à dîner avec nous, tant ce serait le priver de sa bonne table en échange des plats de conserve que l'on prépare à profusion à notre hôtel.

Bernard me comprend d'ailleurs à merveille.

. . . .

Par l'*Hirondelle* est arrivé, de Coquilhat-Ville, un planteur, un Autrichien je crois, au service de l'Etat. Il me fournit un certain nombre de renseignements très intéressants.

Selon lui, l'établissement de l'usine à café à Kinchassa serait un non-sens; il faudrait décortiquer le café sur place, par le moyen d'installations possibles et peu coûteuses (2,000 francs, dit-il, par poste); on aurait évité ainsi un transport totalement inutile de toute la pulpe de café jusqu'à Kinchassa.

Il dit encore que le « coffea liberica » est le moins payant, tandis qu'actuellement le café du Nyassaland atteindrait le prix le plus élevé.

Pourtant qnand j'y passai personnellement, il y a quatre ans, les planteurs du Nyassa se plaignaient vivement du bas prix offert pour leurs cafés.

Les plantations de cacao de Loukoléla — dit toujours mon interlocuteur — sont très belles; c'est ce qu'il a vu de mieux au Congo; malheureusement on n'a pas introduit la variété à gousses rouges, qui serait la meilleure.

. . . .

Nous aurons demain à excursionner en steam-launch du côté de Matéba.

Commandant CH. LEMAIRE.

AUX SOURCES
DU BIEN ET DU MAL

Pourrai-je entrer dans le vif de mon sujet sans me contredire de façon apparente? Je ne trouve que des mots pris au langage des sentiments et impropres à marquer un ordre de prééminence qui soit étranger au temps et aux contingences, un ordre où la beauté graduerait seule les valeurs.

Je m'abriterais volontiers derrière une imagination. Je me représenterais l'immense plaine russe, à peine ondulée, montrant çà et là, comme un sein gonflé, la faible colline qui recouvre les anciens tombeaux, sa couleur noire, ses herbes jaunes ou grises, flétries par le soleil; à peine de loin en loin, une cabane toute noire, couchée sur le sol, un arbre au feuillage fatigué; par-dessus cette immensité, un ciel ardent, immense, où passe parfois un vol de corbeau ou d'épervier. Partout de grands espaces, aux teintes uniformes, douces, reposantes, une sensation d'équilibre et de tranquillité; pas de lignes accusées dans cette atmosphère limpide. On a la sensation de voir tout, les détails de l'herbe et de l'éteule, une motte dans la glèbe, une souche d'arbre gisant au loin, et l'on ne trouve rien qui décèle le travail séparateur de l'homme, ni routes, ni clôtures, ni délimitations : mais de grandes surfaces, des couleurs douces, un paysage très clair et très calme. Une abondance d'espace et de tranquille liberté. L'air vif qui vole parle seul de la route à suivre.

Un groupe de voyageurs traverse ces grands

steppes, par des chemins imprévus, suivant la fantaisie du coup d'œil; dans leur course prolongée, ils ont oublié nos grand'routes et nos poteaux indicateurs, et ils s'arrêtent au bord d'un fleuve à large encolure, lent ou fougueux au fil de l'eau, immense et libre. L'espace n'est rempli que du bruit éternel et aigu des grillons, du murmure indiscipliné des flots. La pourpre du soleil palpite au clapotis de la rivière étalée, émaille en glissant les herbes ternies, dore la plaine inhabitée et se perd on ne sait où. Le ciel aux couleurs changeantes est frémissant d'une joie sereine. Il émane du steppe une sensation de vie qui emplit les cœurs, et nos voyageurs entreprennent de converser sur Dieu et sur le Bien.

L'un d'eux s'exprimerait ainsi :

« Les gens des villes souvent s'étonnèrent de l'impuissance de Dieu qui ne sut pas éviter le mal, en créant le monde, et qui fit des éléments, des animaux et des hommes aussi mauvais; beaucoup refusèrent de croire à l'existence d'un divin criminel : et les sceptiques s'étonnèrent de l'impuissance des penseurs à imaginer un Dieu plus équitable ou plus habile. Quand je regarde ce grand spectacle des eaux et de la plaine, où le soleil semble seul assez éloigné pour saisir l'infinie majesté de l'espace, je n'échappe guère à une croyance simple, religieuse et sereine comme la lumière épandue.

» En ce temps-là, rien n'existait que Dieu, être absolu et parfait. A vrai dire, le temps même n'existait pas encore, car il est avant tout un aspect des choses, la conscience d'un rapport entre nos impressions, et nous ne devons point, sans témérité, prêter à Dieu tout de nous-mêmes.

» Dieu, qui se savait parfait, fut saisi avec force par une pensée singulière, et, s'il m'est permis de continuer audacieusement à traduire en langage d'homme ce qui ne le peut être, je continuerai.

» Il se trouvait parfait et accompli. Mais il l'était sans raison et sans cause. Rien ne l'avait précédé. Rien en lui ne justifiait sa béatitude infinie. Il avait toujours été ce qu'il était, naturellement juste et heureux; heureux, il n'avait jamais eu à rencontrer

les mécomptes, ni à repousser la tentation d'être injuste; juste, il l'avait été sans effort et sans mérite. Savant, il l'était, n'ayant à connaître que lui-même. Et sa science ne possédait pas le mérite du triomphe sur l'erreur.

» Tenait-il sa perfection de lui-même ou du hasard? Protégée de l'épreuve, lui offrait-elle la garantie et la joie absolues de la vertu conquise sur le mal? Avait-il le droit d'en jouir?

» Ne pouvait-il faire mieux que de rester dans cet absolu où il vivait? Pourquoi s'attribuer la récompense du bien, alors que le bien ne lui avait coûté aucun sacrifice? Il imaginait des êtres pliés en deux, gravissant à la sueur de leurs membres la route du bien, et il admirait leur marche obstinée. Puis, il se demandait si un être qui ne peut pécher n'est pas en dehors de la morale, comme un plomb qui ne peut s'envoler? Un être qui ne peut méjuger, n'est-il pas aussi étranger aux joies de la science qu'une machine dont les calculs ne trompent pas? Un être préoccupé de lui seul, parce que seul il existe, est-il bon?

» Il rêva plus de beauté dans une autre destinée : c'était qu'une telle perfection se justifiât vis-à-vis d'elle-même, se délivrât de l'appréhension que, peut-être, elle n'avait pas de raison suffisante ou que, peut-être, elle était possédée sans mérite.

» Et alors, Dieu imagina de se reconquérir en sa haute perfection.

» C'est ainsi que fut créé le monde. De Dieu, jaillirent les diversités perceptibles aux vivants, dans l'étendue et la durée, l'éther et les atomes, les éléments primitifs doués de forces et de qualités, porteurs de germes puissants. Lui-même se mit dans sa création, et puisque l'étendue n'est pour lui qu'une apparence, il fut partout à la fois, sans être divisé, mais en des rapports divers.

» A toutes choses, il donna le point de départ le plus vil et le plus misérable, la condition la plus basse et la plus infime, et aussi, comme il ne se pouvait anéantir, il laissa, au plus secret des corpuscules, la notion de l'idéal poursuivi.

» Quand les choses furent au pis dans sa pensée,

quand le monde imaginé fut le plus mauvais des mondes possibles, ce monde-là naquit pour franchir la plus grande des distances qui puissent séparer le mal du bien suprême.

» Et je puis dire en mon langage que ce monde-là fut Dieu, avide de se justifier vis-à-vis de lui-même...

» Les éléments des nébuleuses se heurtèrent avec tant de rage, se disposèrent en masses si anarchiques que d'innombrables germes de vie furent anéantis ou paralysés pour toujours. Les globes bercés dans l'espace se condensèrent et fournirent un champ de luttes aux premières vies apparentes : les végétaux se prirent corps à corps et ce fut l'étouffement par la poussée, par la force lente et implacable, les mille supplices imaginables. La terre changea, vinrent les animaux : lutte entre eux, lutte contre les végétaux, tous contre tous, règne contre règne, lutte de chacun contre la nature méchante et revêche, chacun contre tout et contre tous. Et l'homme surgit, avec le flambeau d'une raison claire. Enfanté en d'atroces circonstances, il porte une âme atroce. La guerre crée des souffrances inconnues, des râles plus aigus, les injustices se multiplient, les laideurs accentuent leur grimace, les absurdités s'accusent et s'enflent à faire éclater la raison. L'homme, placé au seuil de la morale, réalise le comble du mal.

» Dieu s'est donc abaissé le plus qu'il pouvait. Il est parti d'un monde inorganisé, inintelligent et affreux, d'un homme brutal, pervers, vicieux, borné, et il va reconquérir l'harmonie définitive de ses pensées.

» Il fallait des tentations troublantes, des tourmentes passionnelles irrésistibles, des vues stupides pour que les criminels et les trompeurs fussent possibles, il fallait des événements déplorables pour que les hommes fussent mauvais, ainsi que les bêtes l'avaient été. Et le monde s'est développé dans la laideur, l'amour de soi et l'ignorance. Et s'opposant à toutes les forces obscures, créées et déployées en ce but, l'esprit vigilant a lutté et lutte encore pour conquérir la lumière sacrée, qu'il posséda par nature et dont il veut être digne par ses actes.

» Et les méchants, qui ne sont en dehors des pas-

sionnés que des hommes jugeant d'un esprit étroit et avec des sentiments mesquins, sont là pour que les bons aient du mérite à faire œuvre de bien.

» Mais il n'y a pas de peines éternelles pour ces méchants, en qui Dieu doit se retrouver ainsi que dans les meilleurs.

» Des hommes d'un grand cœur imaginent que la peine des criminels est de ne pas vivre la vie éternelle et infiniment douce de la perfection, parce-qu'ils ont tari en eux les sources de la vie, d'où l'espérance coule à pleines amphores.

» Mais on peut croire aussi qu'ils ne meurent pas et qu'ils profitent de l'idéal réalisé par l'effort d'autrui, de la vie suprême à laquelle ils firent tort, et qu'ils goûtent un bonheur dont ils ne furent pas les artisans.

» On peut imaginer qu'au sortir du long sommeil, leur âme morosive et hargneuse, mal ouverte sur les beautés de la vie, sent tout à coup une révolution s'accomplir : parfois un geste dissipe en nous une prévention contre un homme, et nous restons étonnés; nos idées violemment dissociées flottent au hasard, un trait de lumière les illumine soudain, elles se rapprochent, et déjà nous avons formé un autre jugement, le précédent nous est devenu incompréhensible.

» Nos préventions contre les pécheurs s'évanouiront-elles? Les pécheurs ne saisiront-ils pas la noblesse de l'exemple? Ils éprouvent pareille confusion quand la lumière et l'harmonie les gagnent comme une marée bienfaisante. Ils comprennent, et ils éprouvent une inexprimable confusion, une inextinguible reconnaissance d'être sauvés par des frères maltraités. Ils ne comprenaient pas et ne sentaient pas : est-ce pour d'autres motifs au fond qu'ils furent mauvais? ne suffit-il pas de comprendre et de sentir pour être bon? et puisque maintenant, mieux instruits, ils vont être justes, pourquoi les retrancher de la vie? pourquoi les supprimer, s'ils furent la rançon de la conquête du bien, l'obstacle indispensable à l'honneur? Ils reconnaissent l'erreur : pourquoi demander plus? Ils proclament la justice, la

vérité, la beauté, ils s'inclinent pieusement devant leurs frères : n'en est-ce pas assez pour que l'unité de la lumière soit rétablie? Quel cœur ressentirait, au delà des soucis terrestres, une persistante animosité contre des hommes repentants et convertis? Ce qui fut jugé possible par les poètes, serait-il impossible à Dieu?

» Alors, quand cette lumière est reconquise, quand cette sagesse est reconstituée, Dieu s'est enfin justifié. Non content d'être, il s'est fait. Il a traversé toutes les épreuves pour reconquérir et mériter la perfection, il a dépassé la grandeur qu'il possédait à l'origine en la rendant vraiment absolue, en triomphant, dans les conjonctures les plus ardues, des obstacles et des inerties les plus redoutables.

» C'est pour montrer que l'idéal triomphe de tout, que, parmi les hommes, tant d'erreurs et de méchancetés se répandirent. Pourquoi beaucoup aimèrent-ils le mensonge et les voies doubles si ce n'est pour que la vérité eût à triompher d'un immense ennemi? Pourquoi les rêveurs créèrent-ils de fausses philosophies, de cruelles ou de basses religions, si ce n'est afin que la pure spiritualité s'en dégageât et déployât son vol au-dessus d'elles, sur la voie sacrée? Pourquoi des clergés inventèrent-ils d'ineptes pratiques, des haines atroces, sinon afin que la vraie vie du corps et de l'âme fût glorifiée? Pourquoi des époques tristes comme le moyen âge, à moins que pour faire triompher la joie, voluptueuses et violentes comme la Renaissance si ce n'est pour une volupté dépouillée de violence et d'égoïsme, intéressées et avides comme la nôtre sinon pour l'éclat final d'une pensée large et désintéressée?

» Dieu, qui avait créé le monde, l'avait fait libre, afin que les oppositions fussent plus radicales. Aucune des forces élémentaires, des monades, des atomes n'était complètement déterminée par l'action environnante, elle y conservait une originalité particulière; ce monde fut l'épreuve que Dieu s'imposa.

« Ajouterai-je que Dieu fut l'âme universelle, qu'il vit en chacun de nous, et que nous le représentons en des rapports multiples?

» Les mots trahissent les idées et les rapprochent démesurément des réalités. Les flèches argentées des stratus qui s'affinent à de très grandes hauteurs s'abaissent parfois aux traînées loqueteuses et opaques des jours pluvieux. Il faut un artiste pour faire tout entendre avec mesure et vérité. Peut-être aussi faut-il un artiste pour saisir ce que j'entrevois d'un œil indécis. Ces oiseaux hindous qui se nourrissent de rayons de lune élèveraient leur vol aux régions heureuses où l'esprit se meut plus librement. »

Dans la soirée naissante, un des voyageurs dirait alors qu'il veut accepter cette poésie religieuse. Mais il ferait des réserves et il insisterait sur le caractère de la doctrine.

Un tel système, penserait-il, évoque des idées de sacrifice, de rachat, qui rappellent les doctrines chrétiennes. Mais il laisserait reposer dans le calme de la plaine le souci des précisions historiques.

« Imaginer Dieu créant le monde pour gagner en perfection par les voies de l'épreuve, c'est dire que l'effort, le mouvement vers l'idéal est un élément du parfait. Certains ont pensé que l'existence était un attribut essentiel du bien : vous ajoutez à leur thèse que la victoire sur le mal appartient aussi à l'essence d'une nature irréprochable...

» La morale qui sortirait de votre foi serait évidemment une morale de l'action, requérant l'effort, le glorifiant, le plaçant partout et ne voyant pas de bien sans lui. Elle me sourirait assez pour que je m'éprenne de votre rêve...

» Mais à quel titre enseigner aux hommes un tel idéal, une doctrine pareille ? Aucune foi religieuse, philosophique ou autre n'a jamais réuni tous les humains, aucune n'a forcé, ni jamais ne forcera tous les assentiments.

» Ne convient-il pas de simplifier autant que possible la croyance à admettre ? d'aplanir le seuil du doute ? ne convient-il pas encore plus d'élever la tendance ? ne faut-il pas prêcher le désintéressement, combattre l'étroitesse de nos vues, chercher un idéal indifférent aux dogmes, aussi ouvert que l'espace ?

» Si nous nous confions pour agir à la beauté des

actes, pourquoi ne point nous satisfaire d'une doctrine qui plane au-dessus des autres, sans le souci d'établir quel sera notre précaire destin ?

» Nous arrangeons mille systèmes optimistes, de façon que l'homme, dans la fin dernière des mondes, ait une part de joie personnelle. Est-il bien nécessaire?

» Si nous savions que chacun de nos efforts coopère à la réalisation d'une œuvre de bien, dans laquelle nous serions vraisemblablement résorbés, ne prêterions-nous pas toute notre énergie à la réalisation du but ? Si l'univers marchait vers une lumière idéale, adorable, vers une société d'êtres dont l'âme dépasserait infiniment la nôtre, et, si ces créatures ne pouvaient parvenir à leur harmonieuse existence qu'à la suite de nos durs efforts, par notre abnégation, grâce à nos sacrifices, après notre disparition, serait-ce une raison pour qu'un seul d'entre nous refusât d'accomplir cette tâche entière et admirable, avec la récompense unique et jugée suffisante de la conscience satisfaite par la contemplation de l'ordre futur et certain ?

» Cette vue ne serait-elle pas généreuse et plus noble que les doctrines éparses dans les livres, où tout se ramène à une satisfaction individuelle ?

» Le grand soleil qui nous éclaire ne peut-il se réjouir de répandre sa flamme pour embellir nos horizons ? les parents ne se dévouent-ils pas à leurs enfants ? les artistes à leur œuvre, les penseurs aux générations inconnues ? Un effort d'esprit encore plus grand, et l'ordre futur du monde sera notre enfant, nous serons artistes, penseurs, parents et soleil radieux ».

Après un silence, un troisième de ces chevaliers errants, tourné vers le crépuscule d'or et d'émeraude, qui s'enfonce derrière les steppes, tandis que s'envole l'azur paisible, troué de rayons clairs, présenterait enfin une observation :

« C'est encore là, dirait-il, une doctrine philosophique. Le malheur est que les philosophes n'ont jamais avoué la portée de leurs systèmes, ni le sens de leurs conclusions. Du moins, ils n'en ont pas dit la fine essence qu'ils comprenaient, je le crois.

» Je parle des moralistes et de tous théoriciens qui enseignent un devoir. Philosophes, ils se confient au raisonnement. Ils font reposer sur lui la fière architecture de leurs idées et la dessinent hardis sur le ciel bleu.

» Mais si nous raisonnons, c'est que l'évidence est absente, sinon dans le principe au moins dans l'objet à déduire. Et chaque fois que nous soudons une idée à une autre, une chance d'erreur se glisse dont rien ne nous sauve, contre laquelle rien ne nous garde absolument. Car nous ne sommes point assez impeccables pour assurer que nous avons observé toutes les règles.

» Les logiciens et les philosophes le savent. Ils savent donc que leurs conclusions sont précaires, sortes d'édifices reposant sur des pilotis que ronge une eau invisible et insaisissable.

» Et tout de même, ils professent le devoir. Ils disent qu'il faut faire le bien. Pourquoi? Il n'y a pas de raison à en donner. Le bien est l'idée suprême et la raison de tout. Que nos idées sur sa justification soient adéquates ou fausses, nous le devons accomplir. Qu'il y ait une récompense ou qu'il n'y ait rien, notre tâche est de le réaliser. En lui, nous trouverons la noblesse de notre attitude, et notre noblesse c'est nous-mêmes.

» Commencer la philosophie suppose donc que l'on consente à chercher un idéal sans personnels soucis de bien-être, de récompense, de joie future, que sais-je enfin? Elle suppose un cœur désintéressé et courageux. Elle n'est point possible sans la vertu.

» La philosophie, au fond, ne parle que de possibilités... Elle présente et décrit des récompenses possibles, parfois probables, certaines, point. Sa beauté réside en cela, dans le sacrifice qu'elle exige. L'homme qui lutte pour une foi obstinée ne fait pas de sacrifice, puisqu'il possède une certitude.

» Aucune foi, jusqu'à présent, ne s'est imposée à tous. Le possible, comme tel, peut se présenter et se faire accepter de l'univers. La philosophie est universelle. »

Et le quatrième compagnon ajouterait :

« Serions-nous compris si nous répandions ces idées loin d'iei, dans les villes? Les rayons lumineux ne dévient-ils pas en changeant d'atmosphère? La lumière blanche ne se montre-t-elle pas verte parfois, aux hautes cimes? Ne faut-il pas donner aux hommes la juste lumière que leurs yeux peuvent voir? Et pour nous adresser à eux, ne devrions-nous pas abdiquer l'orgueil et songer que nos jours clairs sont rares comme les aurores boréales?

» Je ne songe point aux subterfuges de la parole. Il ne s'agit pas de recommander une méthode prudente et politique dans l'emploi de la discussion, mais une juste méthode; il faut que notre langage touche les cœurs...

» Si austères que paraissent nos idées, nous empêchent-elles de goûter ces crépuscules admirables où toutes les couleurs riches et brillantes se fondent, se meuvent et graduent pour nous dans une volupté exempte d'égoïsme? La vaste haleine du fleuve, le souffle profond de la plaine, son étendue incomparable, le ciel où se marient incessamment mille gemmes idéales, ne pouvons-nous les goûter? La vie est belle comme un rêve d'art. Et l'art, en ses expressions, qui sont pour la pensée des perspectives, ne serait-il pas le divin médiateur » ?

FERNAND MALLIEUX.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite et fin.)

CHAPITRE XVI.

Delphine pleurait. Elle était seule dans son salon à la fois vieillot et coquet, les bibelots, les menus riens fantaisistes s'y mariant aux graves meubles surannés. Il faisait presque nuit; la fin, très lente à se prolonger, du jour lumineux d'été laissait entrer un peu de clarté cependant encore et ce crépuscule remplissait la chambre d'une atmosphère mélancolique. Les coins seuls accueillaient une ombre épaisse dans laquelle le piano, un guéridon chargé de livres, une selle surmontée d'un buste de terre cuite adoptaient d'imprécises et fantastiques silhouettes.

Delphine était assise, très lasse et prostrée, dans un fauteuil bas. Son visage faisait face à la fenêtre mais elle ne voyait rien. Ses yeux regardaient bien au delà des rideaux de tulle brodé de guirlandes, au delà du jardinet où se fermaient les corolles des fleurs, où se détachaient les pétales des dernières roses, où s'empourpraient déjà les feuilles des vignes-vierges, au delà aussi de la route où passait en sifflant le berger ramenant ses bêtes, où les bœufs appuyaient sur le joug, tirant des chars de blé mûr, où les femmes, le paquet de linge humide sur la tête, revenaient de la

fontaine en balançant leurs hanches larges au rythme de la marche. Le regard de Mlle Fousseret allait loin, bien loin au delà du spectacle de ces vies et de ces labeurs ; il s'enfonçait dans le passé, suivant le chemin du sou venir que remontait la pensée attristée.

Un voile de larmes, au surplus, séparait du reste du monde ces yeux fixes qui pleuraient.

Nul sanglot, nulle plainte, nul soupir ne mouvementait la douleur de la pauvre fille et le silence et l'immobilité rendaient plus poignant ce chagrin

Ce que considérait le regard noyé de Delphine, c'était le cortège de quarante années dont le moindre événement, l'épisode le plus lointain apparaissait avec une précision fidèle.

Lorsque nous lisons un livre, nous aimons à nous recueillir après que vient de s'accomplir quelqu'accident qui termine une étape de la vie des héros. Nous aimons à renouer les maillons de la chaîne déroulée et chaque fait prend ainsi mieux son importance exacte, la suite est mieux unie et l'ordre plus harmonieux.

Le roman de Delphine est une histoire pleine d'amertume, prodigue en jours de deuil, avare en moments d'espérance ou de réconfort. Chaque chapitre se clôt décidément sur un dénouement douloureux ?...

Voici l'enfance de Delphine. Ce sont de premiers ans très oubliés, sans émotions, sans impressions : les lacs ont seuls cette paix et la caresse des cygnes glissant sur leurs eaux dormeuses ne laisse qu'un imperceptible sillage derrière elle; sur les âmes des tout petits la vie ne marque non plus guère d'empreintes. A moins qu'une joie ou une peur ou un chagrin énorme ne frappe l'esprit avec rudesse : ainsi la pierre que lance un gamin troue l'eau tranquille, la

bouleverse et ride sa surface d'un large frisson qui très longtemps ondule jusqu'aux rives.

Puis la jeunesse connaît des troubles plus sérieux, éprouve des sensations mieux définies. Delphine a quinze ans ; ses journées se passent chez les Dames Ursulines, dans les classes aux murs blancs historiés d'images saintes, de crucifix d'angoisse, de vierges aux cœurs saignants percés de flèches, ou bien dans les cours plantées de tilleuls en quinconce, sous les regards des sœurs toujours soupçonneuses. Cette reclusion est monotone pour les gaîtés impatientes et les désirs de liberté, d'espace, d'ardente vie enfin des adolescences curieuses. Les joues des fillettes sont sans carnation, les yeux sont cernés, le teint est pâle, plus pâle encore dans le contraste des noirs uniformes et cette nonchalance résignée, cette apparence maladive font se retourner sur le troupeau silencieux des pensionnaires en promenade les passants que le hasard amène sur les boulevards déserts durant la mort des après-midi de petite ville. Une clarté cependant, mais brève, ensoleille chacune de ces années grises : le temps des vacances. C'est la liberté, l'existence parmi les caresses de la maman, les tendresses du père, c'est la succulence des friandises, la joie de revêtir des toilettes claires, des dentelles légères, de se coiffer de pailles fleuries, l'étonnement ravi de voir des pays, la mer, les villes inconnues... Puis le couvent reprend sa captive et c'est, pour un an encore, la tristesse recluse et la ponctualité sévère.

Un an ? Non pas. Voici qu'un jour l'orage éclate qui bouleverse l'actuelle situation et déjoue tous les desseins. Il déchire les pauvres cœurs aussi de Delphine et de sa sœur. Et son fracas retentit longtemps, ébranlant les existences affolées qu'il désempare.

Les vingt ans de l'aînée étaient proches ; on allait

dire adieu aux Dames Ursulines. Les jours futurs semblaient faire en souriant des promesses de bonheur. Un matin, le troisième depuis le brusque télégramme d'angoisse et l'arrivée soudaine au milieu des larmes et du désespoir, — Delphine et Cécile sentirent se refroidir dans leurs mains les doigts de leur mère; elles n'avaient pas voulu la quitter, ne pouvant comprendre, ne pouvant croire qu'elle fût morte. Il fallut cependant fermer les yeux qui ne les voyaient plus; elles écoutèrent les consolations de leur père qui leur en prodiguait alors qu'il n'en possédait point pour lui-même. Il fit beaucoup plus triste chez elles qu'au couvent où elles ne retournèrent plus. Chaque étape de notre vie se passe à regretter celle qui vient de s'achever...

Il y eut en ce moment un vide dans la songerie de Delphine. Son esprit ne pensa plus. Elle entendit la sonnerie grave d'une heure, au loin, et ce fut comme le bruit d'une chute dans le silence du soir qui envahissait de plus en plus la route, le jardin, la chambre. Mlle Fousseret compta machinalement les huit coups.

La toile sur quoi était projetée l'idéale cinématographie de ses souvenirs s'illustra à nouveau. Il y passa des impressions un peu floues, moins mornes à mesure que les jours éloignaient le souvenir de la catastrophe. Sans oublier, Delphine put cependant connaître la consolation. Des espoirs se précisèrent; les lendemains prirent, sans cesse mieux accentués, des aspects de bonheur. Les projets d'avenir sourirent au destin.

Cécile et Delphine jouaient « à la maman » et c'était pour elles un plaisir fait d'amusement inattendu et de fierté. Il y eut deux servantes à la maison : ce fut une joie de commander, tandis que le soin attentif de surveiller,

d'éduquer « le petit », le frérot tout bambin encore imposait des devoirs sévères et de solennelles responsabilités. Le père, attendri et reconnaissant, souriait à ces sacrifices ingénus, à cette émouvante affection et, dans le ciel, probablement, la maman rassurée bénissait ceux qu'elle avait dû quitter.

Mais le sort est réglé en ses alternatives aussi ponctuellement que le jeu des saisons, que la succession de l'ombre des nuits et de la lumière des jours.

M. Fousseret mourut. Ce fut inattendu, rapide et tragique. Autour de ses enfants, personne. Chez le notaire, une succession bien en ordre, mais pas lourde. Il n'y avait guère de chiffres à additionner : la simplicité du bilan ne fut que trop éloquente.

Les demoiselles Fousseret durent désormais faire œuvre de courage et d'ingéniosité là où du dévouement et de l'affection avaient auparavant suffi. Elles se privèrent de l'aide des deux filles ; elles mirent leur frère en pension et vinrent s'installer au village.

Des ans passèrent, chacun apportant la récompense des efforts, des soucis du précédent. C'est Louis qui occupe à présent toute la pensée de Delphine. Pourquoi celle-ci cherche-t-elle au plus lointain, au plus rebelle de sa mémoire le souvenir d'une défaillance possible, d'un manquement aux devoirs impérieux et sacrés assumés, au chevet des morts bien aimés, vis-à-vis de l'enfant qu'ils abandonnaient ? Pourquoi tient-elle à bien s'affirmer que pas une seule fois, ni elle ni Cécile n'ont négligé de se dévouer, de se sacrifier. La certitude d'avoir tout accompli de sa mission fraternelle ne suffit pas cependant à apaiser le chagrin de Delphine et ses larmes continuent à mouiller, silencieusement, lentement, ses joues que la souffrance a pâlies.

Car ne vient-on pas de lui rappeler que tout n'est

point accompli et que son devoir lui commande une nouvelle abnégation. Qu'importe si celle-ci déchirera son cœur, fermera irrévocablement la porte par laquelle elle avait espéré un moment s'échapper vers le bonheur? Qu'importe? Il faut un sacrifice encore : il sera plus cruel que les obligations attentives et les soins périlleux et les privations d'autrefois; mais il sera plus nécessaire aussi.

Ce sont les tout récents mois de sa vie que Mlle Fousseret revoit en ce moment dans l'idéal miroir de sa pensée. Les détails quotidiens en sont plus précis que nul de ceux des événements antérieurs, même les plus graves. La vie ne lui a-t-elle pas aussi ménagé, pendant ces dernières semaines, l'accomplissement d'une certitude qu'elle s'était faite sans autre raison que ces vagues et injustifiables pressentiments qui ne mentent guère? Aux plus décourageantes de ses infortunes, au plus impérieux de ses soucis, Delphine avait conservé la foi en un bonheur futur. Elle avait toujours eu l'espoir qu'elle serait heureuse un jour, heureuse de façon définitive, heureuse par elle et pour elle-même, heureuse d'une de ces félicités égoïstes qui ne devrait rien par exemple aux satisfactions procurées par les succès d'études de Louis, au plaisir de le voir installé enfin, prêt pour la récompense et la victoire dans le labeur et le combat de la vie?

L'arrivée à Margut fut comme la rentrée de la barque au port, après un voyage dans les tempêtes, les inquiétudes, les périls. La rencontre, l'amitié de Victor Donjeux érigèrent en espérances les désirs encore secrets, même mal définis. La certitude de l'amour rendit bientôt plus précieux et plus chers les souvenirs vite lointains des impatiences anxieuses, des insomnies, des craintes perpétuelles. Les douleurs

et les difficultés passées accroissent la joie de triompher enfin du sort. Et si, en aimant, en se donnant de toute sa ferveur et de toute sa tendresse, Delphine éprouva les satisfactions, même silencieuses et isolées, de l'attente, de la confiance, de l'illusion, elle connut aussi les déceptions et les angoisses du doute et de la jalousie. Le soir était encore tout proche où elle frémit de souffrance et d'alarme lorsque sa sœur sema en elle le germe, aussitôt mort du reste, de la possible existence d'une rivale.

Or, parce qu'à cette minute, au lieu de concevoir la vérité de son infortune, Delphine avait au contraire fortifié l'erreur de sa conviction, plus douloureux était son mal à présent et plus intarissables ses larmes. La pauvre fille ressentait en face de l'irrémédiable effondrement de son rêve l'impression affolante que l'étreinte du vide ou la chute dans un abîme noir et sans fond nous laisseraient. Une seule satisfaction mettait un peu de baume sur ses blessures saignantes : en consommant le sacrifice de son amour, c'est-à-dire, en somme, de sa vie, Mlle Fousseret connaissait la fierté heureuse d'accomplir un acte d'où dépendait l'achèvement de l'œuvre de dévouement et de bonté entreprise naguère. Les apostolats sont d'autant plus sacrés et méritoires qu'ils réclament plus d'abnégation, voire d'héroïsme. Tout le monde saurait être miséricordieux, protecteur, bienfaisant, s'il ne fallait ajouter l'oubli de soi-même au secours des autres. A la douleur présente l'avenir réservait une flatteuse consolation.

L'avenir...

Ah ! certes en ce moment rien ne séchera les yeux de Delphine, rien ne pansera efficacement la plaie de son cœur. Le coup qui l'a frappé fut du reste trop soudain autant qu'il fut brutal.

Le docteur s'était présenté chez Mlle Fousseret un peu après que celle-ci fut revenue de sa visite à Mme Donjeux.

— Ma mère, dit-il, aussitôt entré dans le salon, ne vous a pas donné tout à l'heure une définitive réponse lorsque vous avez fait auprès d'elle la démarche dont votre frère et ma sœur attendent avec une impatience émue le résultat.

— En effet. Sans refuser elle n'a point consenti.

— Cependant elle vous a laissé de l'espoir et a bien signifié qu'une question seule demeurait à régler d'où dépendrait sa décision ?

— Oui ; mais pourquoi ne pas mettre Louis lui-même au courant de la difficulté qui semble surgir et que j'essaie en vain de deviner ?

— Vous pourriez aussi bien me demander pourquoi ce n'est pas ma mère qui se charge d'une démarche dont mon actuel embarras vous dit la nature délicate...

— Expliquez-vous, Monsieur Victor. Vos sous-entendus commencent à m'effrayer et je brûle d'être instruite.

— Eh ! bien, c'est moi-même qui ai préféré, qui ai désiré être chargé de la mission du sort de laquelle dépend la réussite des projets de nos jeunes amoureux. Et j'ai voulu traiter avec vous-même, avec vous seule...

Son regard et son accent émurent profondément Delphine. Elle ne dit rien. Il continua :

— C'est une question que ma mère voudrait poser. Je viens la poser en son nom. Et elle ne demande qu'un oui ou un non de réponse.

— Vous avez conçu des doutes, entendu des insinuations au sujet de la réputation ou des... antécédents de Louis ?

— Non pas. Je connais le caractère de votre frère ; je sais comment il a vécu, comment il vit à présent. Et sur ce chapitre nos apaisements sont complets.

— Eh ! bien, alors ?

— C'est vous que la question de ma mère concerne, c'est vous plus directement que Louis.

— Moi ?

— Oui, vous. Vous et Mlle Cécile également. Voici la chose : vous savez que ma sœur disposera, lors de son mariage, d'une rente dont ma mère vous a, je pense, fixé le chiffre ?

— Parfaitement.

— Vous n'ignorez pas que plus tard sa fortune s'augmentera. Néanmoins nous ne pouvons point considérer comme des plus brillantes une situation qui n'a rien que de très modeste. Henriette a toujours vécu dans une aisance assez large. Elle a reçu une éducation qui lui crée des besoins peut-être excessifs si son mari...

— Mais Louis apportera sa part dans le budget du ménage.

— Certes, nous savons très bien, Mlle Delphine, que votre frère est un parti qu'envieraient bien des parents pour leur fille. Mais il le serait surtout si l'assurance pouvait être donnée à ces parents que plus tard les « espérances » se transformeront sûrement en réalités. Les parents, vous le savez, les vieilles mamans surtout voient très loin ; ils ne sont plus des amoureux que n'éblouit que la lumière splendide de leur adorable rêve et les lendemains les préoccupent bien plus que les heures qui passent. Ma mère sait exactement quelle situation elle fera à sa fille ; elle voudrait, avant de se prononcer au sujet du mariage, être formellement fixée sur... sur celle que vous assurerez à votre frère...

Très embarrassé à mesure qu'il précisait mieux les termes de son message, Victor cherchait ses mots. On eût dit à certains moments le langage hésitant d'un écolier qui a appris sa fable et, sur le point de la réciter, ne retrouve plus les vers et commence quelques phrases qu'il n'achève pas.

Delphine le considérait et l'entendait avec une croissante surprise. Les derniers mots du docteur lui révélèrent exactement le sens que ses paroles n'exprimaient que vaguement. La gêne de l'attitude, l'embarras de l'expression la mirent sur la voie de la vérité. Lorsque Victor, en terminant son discours, prit familièrement la main de son amie, celle-ci eut la totale révélation douloureuse et elle connut que cette étreinte était le geste de consolation fraternelle que l'on réserve à ceux dont on sait la peine immense, ou le deuil surtout, le deuil irréparable devant une mort soudaine.

Le silence entre eux se prolongea quelques instants. Delphine ne luttait pas, n'hésitait pas. Son parti avait été pris dès qu'elle avait eu conscience de la réponse qu'il fallait faire pour assurer la réalisation du rêve des deux enfants bien-aimés. Ce bonheur devait s'échafauder sur le plus cruel des sacrifices ; c'était le véritable suicide de son amour qu'on demandait à Delphine. Et qui venait proposer ce marché d'angoisse ? Victor lui-même, celui-là vers qui toutes les pensées, toute l'âme, toute l'espérance de la pauvre fille s'envolaient depuis tant de jours.

Et devant elle en ce moment, Victor attendait. Il attendait la parole décisive et il était impassible. Et ceci était plus terrible encore : à elle seule, pensait Delphine, incomberait donc pour jamais la responsabilité de ce mot fatal qui allait tomber de ses lèvres ?

Cependant pouvait-elle hésiter : les plus beaux

songes d'amour ne s'évanouissent-ils pas à l'heure du réveil? Voilà que Delphine se retrouve, comme après une nuit bercée de songes trop ravissants, en face de la réalité.

— Tu as promis, lui dit la voix du devoir. Celle de l'amour ne lui dit que ceci : tu as rêvé, ou : tu as espéré.

Oui, Delphine se souvient de ses serments d'autrefois. Dans le ciel, ses parents, depuis des années, approuvent et admirent sa sollicitude et sa bonté fraternelles. Va-t-elle faire aujourd'hui faillite à ce passé dont elle est à la fois fière et heureuse? Elle a guidé l'enfance, l'adolescence de son frère; elle assurera son définitif bonheur aujourd'hui : nul égoïste souci ne la détournera de ce nouveau devoir.

Néanmoins, avant de prononcer l'arrêt que le docteur attendait d'elle, Mlle Fousseret désira connaître le fond de la pensée de son ami. Il demeurait trop enfermé; d'un mot, d'un regard ne trahirait-il pas aussi son trouble? Une unique et dernière minute de bonheur ne pourrait-elle pas naître de leur commun émoi?

Delphine peut-être aussi souhaitait lire dans les yeux de Victor l'encouragement au refus? Ah! qu'elle lui serait délicieuse, même ayant la volonté de n'y point souscrire, cette muette sollicitation!... Féminine, la pauvre fille imagina ce détour :

— Madame votre mère, dit-elle enfin lentement, désire être fixée de façon formelle sur les ressources de Louis? Mais elles sont faciles à établir. Mon frère a en mains déjà sa part de l'héritage de nos parents; j'ai dit à Mme Donjeux quel en était l'import.

Delphine se tut un instant. Elle épia un pli des lèvres de Victor, un battement de paupières, une rou-

geur de joues. Rien n'échappa au jeune homme. Elle poursuivit :

— La part de Cécile lui reviendra certainement un jour. Ma sœur en donnera, s'il le faut, l'assurance catégorique ou la promesse écrite... Et puis aussi... et puis la mienne..., n'est-ce pas?

Rien! Pas un frisson.

Des ongles, machinalement le docteur tambourinait sur la table. Son autre main demeurait ouverte, immobile sur son genou, et il détournait les yeux. Les mots de Delphine étaient tombés de sa bouche ainsi qu'une à une se détachent des gouttes restées longtemps accrochées au bord d'un vase. Quand la dernière parole fut prononcée, quand Delphine eut posé la question qui terminait sa phrase, M. Donjeux fit lentement de la tête un signe approbatif.

Intérieurement il se félicitait du succès de sa démarche. Il venait seulement de comprendre combien elle avait couru le risque d'être mal accueillie et combien les craintes de Mme Donjeux ne manquaient pas d'être fondées. Il fut sincèrement ému, car il mesura l'étendue du sacrifice auquel venait de consentir son amie et il fut loin de sourire, ainsi qu'il l'avait fait parfois auparavant, à la pensée qu'il était décidément le héros des rêves amoureux et des illusions attardées d'une quadragénaire sentimentale. Sa pitié sincère, sa reconnaissance et son admiration même de tant de simple et touchante abnégation donnèrent une ferveur spontanée à la pression de ses deux mains enserrant celle, tremblante, de Delphine. Celle-ci se méprit peut-être à la raison de cet émoi d'un instant. Elle ajouta quelques mots encore à ce qu'elle avait dit. Ils contenaient une dernière allu-

sion au secret qu'elle allait enfermer pour toujours au fond de son cœur :

— On pouvait tout me demander, M. Donjeux, je ne devais pas même hésiter. *Avant tout autre* c'est le bonheur de Louis que je veux. Allez, dites à Madame votre mère que nous nous appellerons toujours les vieilles demoiselles Fousseret...

L'entrée de Cécile avait mis fin à l'entretien. Le docteur profita de cette diversion pour prendre congé. Lorsque les deux sœurs furent seules, l'aînée essaya de plaisanter :

— Ainsi c'est décidé, dit-elle, j'ai prononcé mes vœux : vieille fille pour toute la vie.

Son ironie cachait mal la torture qui l'étreignait toute.

— Que veux-tu dire ? questionna Cécile.

En quelques mots elle fut mise au courant de la démarche, de la réponse. Toutefois la nervosité de Delphine n'échappa point à l'étonnement de sa sœur.

— Mais qu'est-ce que cela peut nous faire, demanda celle-ci ? On dirait, ma foi, à t'entendre, que tu t'étais figuré autre chose ?

En riant elle acceptait un sort auquel elle s'était habituée depuis longtemps. Elle s'étonnait d'autre part de découvrir une apparence de regrets, un aveu de désappointement dans l'attitude de Delphine. Celle-ci cependant se hâtait de protester :

— Non, non, riposta-t-elle vivement à l'interrogation plutôt plaisante. Je sais bien que nous sommes vieilles filles... depuis que nous avons vingt ans. Chacun a sa vocation. Et c'est une vocation comme une autre. Mais j'ai été froissée de la démarche que Mme Donjeux a fait faire par son fils.

— Mais, au fait, pourquoi n'est-elle pas venue elle-même ?

— Ah ! oui, pourquoi ?...

Pourquoi ? Pouvait-elle comprendre cela, elle, Cécile, trop simple et trop rassise. Pouvait-elle comprendre ce qu'il y avait de délicatesse et de prudent espoir encore dans la manière d'agir de Victor ? Car dans la pensée de Delphine la certitude s'est imposée que le docteur a voulu venir lui-même, qu'il a voulu ne permettre à aucune influence de peser sur la décision d'où devait sortir pour les uns du bonheur et pour les autres du désespoir. Nulle persuasion, nulle sujétion, nul respect humain peut-être ou nulle crainte intimidée n'avaient commandé à sa libre sentence. Et ce n'était ni à Cécile ni à personne qu'il fallait expliquer cela.

— Pourquoi elle n'est pas venue elle-même ? se contenta de dire Delphine d'un ton méchant. Apparemment parce qu'on se charge difficilement soi-même de pareilles besognes.

Mais depuis des minutes trop longues une tension de tous ses nerfs surexcitait Delphine. Les émotions qui lui bouleversaient le cœur éclatèrent en une détente et, bruyamment, la pauvre fille se mit à sangloter.

— Mais qu'as-tu, interrogea sa sœur ? Qu'y a-t-il ?

— Il y a... Il y a que je suis bien heureuse...

Et lorsqu'elle fut seule, bien toute à ses pensées et à ses souvenirs, Delphine longtemps pleura.

Elle pleura depuis l'entrée du soir, lorsque la fenêtre ouverte laissait venir jusqu'à elle qui ne les entendait point le bruit de quelques passants, de rares charrettes qui cahotaient sur les pavés, jusque très tard dans la nuit lorsque la lampe, toute son huile brûlée, faiblit, agonisa, s'éteignit...

CHAPITRE XVII.

Ainsi qu'au lendemain d'une mort que l'on a désespérément pleurée, Delphine connut, les jours suivants, du calme et fut elle-même surprise de pouvoir fixer sa pensée et consacrer son activité à chacune de ses préoccupations coutumières. Sa sœur et son frère ne devinèrent de la sorte rien de ses récentes tortures ou de son constant souci. Seule sa gaîté disparue révélait qu'une mélancolie assaillait son cœur. Mais Cécile elle-même éprouvait un identique sentiment de tristesse. La séparation imminente qu'allait provoquer le départ de Louis en pouvait être la cause très naturelle et l'idée du prochain mariage légitimait une gravité d'humeur que, seul, le jeune homme pouvait ne point partager.

Au spectacle de la joie de son frère et de sa fiancée ingénûment heureux, Delphine s'efforçait de fortifier son courage et sa bonté y puisait les arguments capables de faire taire les derniers reproches tenaces de son égoïsme.

Afin d'être plus forte, elle évita de rencontrer M. Donjeux. Comme les promenades, les parties de plaisir, les goûters champêtres auxquels naguère elle était tant fidèle se multipliaient entre Villers et Margut à la veille de la fin du séjour de Louis Fousseret, Delphine trouva dans l'obligation de tout préparer en vue à la fois du départ et du mariage, des prétextes faciles d'abstention. Cécile avait beau se dépenser afin d'accaparer le soin de tous les travaux, Henriette avait beau allécher son amie par toutes les propositions les plus séduisantes, celle-ci regardait partir la troupe joyeuse, et rentrait, silencieuse et lente, chez elle. Victor, du reste, n'insistait jamais

pour qu'elle modifiât sa décision, car il en comprenait les douloureuses raisons.

Il n'avait pas été, en effet, sans remarquer, au cours de son embarrassante entrevue, le désappointement et les hésitations de Mlle Fousseret; il avait vu sans effort quel combat se livrait en elle au moment de prononcer l'irrémédiable arrêt et il avait enfin connu que ses pressentiments n'étaient que trop fondés : l'amour avait envahi le cœur de la vieille demoiselle romanesque et sensible, et vers lui montait le dernier encens de cette touchante et naïve passion attardée. S'il ne lui était pas possible d'éteindre ce feu, il lui avait cependant appartenu d'en obliger la flamme à couver, irrévocablement ignorée de tous, sauf de lui-même. Il respecta la douleur de cette illusion brutalement fauchée et eut la pitié de n'en rien dire, même à sa mère, de qui l'assurance eût été trop satisfaite de vérifier l'authenticité de ses craintes.

Les rares rencontres de Victor et de Delphine émurent sincèrement celle-ci de la formelle certitude de leur secret partagé; mais un nouveau leurre mit du baume sur sa plaie douloureuse. La bonté charitable, le respect affectueux de son silence et de sa souffrance qui dictèrent au docteur des paroles, des regards et des attitudes d'amitié plus attendrie, acquirent la signification réconfortante d'un héroïsme et d'un sacrifice partagés.

Enfin, la date fixée pour le retour de Louis à Dinant arriva. La veille de son départ, un dîner, qui prit les proportions solennelles d'une cérémonie de fiançailles, réunit chez Mme Donjeux les Chambois, les Fousseret et quelques parents de Henriette conviés à cette occasion officielle. De Margut, également des notables, des clients considérables de Victor seraient de la fête. Pendant tout une après-midi, Henriette

et Louis s'occupèrent à rédiger et à expédier les invitations. Au bas des « bristols » destinés aux intimes, la jeune fille ajouta ces mots qui devaient les intriguer : *Au dessert, surprise.* D'autres heures furent consacrées à la calligraphie des menus ; longuement, les discussions s'attardèrent au sujet de cent détails. Ce fut une longue fête joyeuse, pendant trois jours. Mais Delphine ne prit aucune part à ces préparatifs. Au contraire, Jeanne Chambois, de plus en plus souvent venue de Villers auprès de son amie, y participa depuis le premier instant.

Lorsqu'elle reçut le billet qui la priait à assister, avec sa sœur, au dîner, et qu'elle lut la mention finale, Delphine se demanda quelle pouvait bien en être la signification? Elle interrogea son frère; il sourit, éluda, invoqua la parole donnée de ne rien trahir... Un pressentiment tourmenta Delphine; elle conçut une vague inquiétude, sans motif, au surplus, et sans objet, de cette annonce qui ne devait, en définitive, être qu'une plaisanterie de deux enfants heureux en belle humeur. Et d'ailleurs, n'était-ce pas folie que de s'alarmer ou de se réjouir encore : tout n'était-il pas irrémissiblement décidé de sa destinée ?

Sans impatience et sans joie, Mlle Fousseret se prépara à se rendre à ce dîner. Ce fut, cette fois, Cécile qui se montra vive et bavarde, contre son habitude. Mais l'événement révolutionnait son âme paisible et timide.

Un peu avant deux heures, les invités arrivèrent. Les parents venus de loin étaient là depuis la veille. Sur les pas des portes, derrière les rideaux des fenêtres, les bonnes femmes de Margut regardaient la maison dans laquelle allaient se passer des choses probablement mémorables. Trois gamins s'accrochaient des doigts aux entablements de pierre, se

hissaient et tâchaient de voir à travers les vitres dans la chambre où la longue table scintillante d'argenterie et de cristaux, égayée de fleurs et de fruits appétissants, éveillait en eux des rêves pantagruéliques.

Dans le salon, les présentations avaient lieu ; un peu de gêne dressait des barrières de silence entre ces hommes engoncés dans des redingotes surannées, ces dames que d'antiques falbalas, des soies lourdes et cassantes, des bijoux cossus d'autrefois ornaient sans élégance, ces jeunes filles timides et gauches que la bonne humeur de Henriette et de Jeanne ne mettait point à leur aise.

Il fallut que le hasard des voisinages, à table, provoquât de fatales intimités, suggérât des réflexions, des discussions, favorisât les rapprochements et l'émission de communes ou de contradictoires opinions pour que la détente fût complète. Les plus expansifs des convives entraînèrent les plus réservés. Quelques vins eurent raison des mutismes les plus obstinés.

Le dîner fut copieux selon les traditions wallonnes et campagnardes. Pendant plus de trois heures les services se succédèrent. Des visages écarlates trahissaient l'honneur fait à cette plantureuse cuisine et à la cave généreuse. Des gestes outrés, des verbes tapageurs perdirent un peu de retenue. D'un bout de la salle à l'autre, des voix s'interpelaient. Plusieurs interrogèrent Henriette et Louis :

— Eh ! bien, et la « surprise? »

— Patience! Patience! Vous verrez cela bientôt.

Et la jeune fille glissait un regard d'intelligence vers Jeanne Chambois qui souriait.

Victor avait à sa droite Mlle Fousseret, l'aînée des sœurs du fiancé. Elle fut, malgré qu'il mît efforts et

attentions pour la tirer de sa mélancolie, silencieuse tout le temps du repas. Mme Donjeux remarqua cette attitude et en approuva la réserve, très éloignée d'en trouver la raison dans l'exact sentiment d'affliction de la pauvre fille qui portait le deuil désormais éternel de sa brève espérance.

Le docteur se dépensa en revanche, parla très haut, rit beaucoup, tint tête de trois côtés à la fois, surveilla les verres sans cesse vides, et qu'il indiquait au serveur, de quelques vieux amateurs de crus délectables; il parla politique avec le maire important, régimes et guérisons avec une vieille tante valétudinaire, voyages avec les uns, abeilles, légumes et basse-cour avec le major Chambois qui prenait un soin jaloux de ses ruches, de ses gallinacées et de son potager, science ou lecture avec les autres, galanterie même et colifichets avec les jeunes filles, — mais toute cette gaîté et cette faconde exubérante avaient aux yeux de Delphine un air factice, un entrain artificiel qui lui mettaient la détresse dans l'âme. Elle admirait et enviait cependant ce qu'elle prenait pour une rare force à se surmonter, à dominer son intime désespoir.

Il y avait de la nervosité derrière la bonne humeur de M. Donjeux; il y avait de l'impatience dans son agitation. Mlle Fousseret les tint pour du regret qui cherche à s'étourdir. Elle l'aima ainsi, tenant tête à l'orage de son cœur, remplissant avec une vaillance douloureuse ses devoirs d'hôte tout en domptant son angoisse d'amant... Elle l'aima plus que jamais parce que l'amour qui s'augmente d'admiration atteint à la ferveur la plus aiguë et la plus durable. Et elle comprit qu'elle l'aimerait toujours et que sa tendresse serait plus profonde parce qu'elle devrait demeurer silencieuse et solitaire...

Il est certain que de tous les convives Delphine était la seule qui couvait en son cœur des pensées sans gaîté. Mme Donjeux elle-même avait abandonné ses dernières préventions à l'égard de Louis Fousseret. Une nouvelle reçue récemment de Paris et qu'on avait eu soin de ne pas cacher du reste à Henriette, venait de dissiper les derniers échos sympathiques que la présence et le souvenir de Henri Chambois avaient prolongés dans l'esprit ambitieux de la vieille dame. Il paraissait que le jeune poète friand d'aventures s'était battu en duel pour une théâtreuse à succès; l'affaire avait fait tapage mais ne laissait d'autre suite funeste qu'un peu de réclame d'assez mauvais aloi et pas mal d'inquiétudes dans le cœur des parents paisibles de l'écervelé.

Enfin, le champagne pétilla dans les coupes. Un oncle de Henriette, doyen d'âge de la famille, porta, tout ému mais sans éloquence, la santé des fiancés. Il ne vint pas à bout de ses vœux de bonheur et de longue prospérité, mais les vivats de l'assemblée suppléèrent à son inaptitude oratoire accrue encore de la solennité des circonstances.

Lorsqu'un peu de calme remplaça le tapage des félicitations, des souhaits, des embrassades, des effusions de gestes et de paroles, de nouveau les curiosités interrogèrent :

— Et la « surprise », enfin ?...

Les couteaux frappant en cadence les verres ou les assiettes, tout un carillon rythma les mots vingt fois répétés :

— La surprise! La surprise!

Victor se leva. Les bruits cessèrent. Delphine ressentit une violente émotion, un serrement douloureux du cœur. Elle se demanda si son ami parviendrait à

parler sans rien laisser transparaître de son désespoir et de ses propres soucis?

Simplement, en quelques phrases sans recherche, le docteur remercia au nom de sa mère les assistants réunis à l'occasion de cette fête de famille. Il prononça quelques mots affectueux à l'adresse des fiancés, puis il se tut un court instant. Il reprit pour terminer son bref discours :

— ... Et pour que la joie de cette fête soit plus complète encore, nous avons tenu à vous ménager une surprise dans l'annonce de laquelle j'éprouve, il me faut en convenir, une satisfaction peut-être très égoïste. Mais l'occasion m'a paru rare et belle de vous annoncer, en ce moment, les fiançailles de Mlle Jeanne Chambois et de Victor Donjeux, ici présents...

Les bravos, les acclamations couvrirent les dernières paroles du jeune homme. Il avait quitté sa place, était allé vers sa mère d'abord, vers Jeanne ensuite, et les avait l'une après l'autre embrassées avec émotion. Vers ce jeune couple à son tour promis aux félicités d'amour, voué aux mêmes joies et aux mêmes peines de la vie, les mains se tendirent. D'un bout de la salle à l'autre les parents, les amis faisaient le geste cordial d'élever leur verre où moussait le vin blond. Une voix enfin domina le tapage :

— Un ban!...

Et les mains battirent en cadence.

. . . .

Delphine seule était demeurée immobile sur sa chaise et silencieuse. Personne ne remarqua sa pâleur ni son mutisme solitaire. Les yeux pleins de larmes, les mains nerveuses froissant sa serviette chiffonnée, regardant l'agitation heureuse de tous ces gens, cherchant le regard de Victor et ne pouvant le rencontrer,

maudissant avec rancune tous ceux qui se sont ligués contre son bonheur, mais leur pardonnant bien vite au nom de la félicité assurée de son frère, Delphine écoute se prolonger dans son cœur brisé l'écho des dernières paroles de son ami...

Néanmoins, tant de réalité ne tue pas tout à fait l'illusion de son rêve; le leurre s'obstine et ce n'est que la fatalité qu'accusera jusqu'à son moment suprême celle de qui les yeux n'étaient point faits pour voir les cruautés de la vie.

Presqu'à voix haute, mais sans être entendue au milieu du tumulte des vivats :

— C'est de dépit! dit-elle, en plaignant et en admirant Victor pour son héroïque sacrifice.

PAUL ANDRÉ.

FIN



J. F. Elslander : L'ÉCOLE NOUVELLE.

(Un vol. in-8o, 275 p.; J. Lebègue et Cie, Paris et Bruxelles.)

L'*autorité*, principe d'organisation et de cohésion de la *société*, est une force sans cesse en évolution. C'est par le degré d'avancement et de développement de celle-ci que celle-là est réglée. Son pouvoir doit résider tout entier dans l'accord de la conscience humaine et des circonstances de la vie sociale. Ce sont ces circonstances, au milieu desquelles son existence se passera, que l'adolescent doit s'efforcer de comprendre, afin qu'il puisse consentir librement aux conditions qu'elles lui créent. Il appartient à l'éducation de l'y aider dans une large mesure.

Partant de ces données, M. Elslander estime que l'éducation, depuis trop longtemps, manque à sa mission. Elle n'a pas su éclairer les générations actuelles sur l'idéal nouveau. De là le malaise grandissant qui opprime les hommes de nos jours. Ils ne sont pas à la hauteur des faits du moment; leur passé les alourdit, les paralyse — leur passé vers lequel trop exclusivement on leur a fait tourner les yeux. L'école de l'avenir devra renoncer à l'antique éducation autoritaire devenue un anachronisme. Elle sera tolérante, compréhensive, libératrice, aidant au développement harmonique des forces dont l'homme a si grand besoin.

Cette école nouvelle, M. Elslander nous la décrit abondamment. C'est *Novella* : milieu de vie normale, que quelques hommes créèrent, là-bas, aux confins d'un populeux faubourg, pour réaliser enfin une éducation rationnelle. Il en raconte le laborieux établissement; car il a fallu lutter contre la routine, le scepticisme, l'ironie...

Mais *Novella*, c'est le commencement de la réalisation d'un rêve!

Dans la réalité, s'il y a quelques progrès accomplis pour améliorer programmes et méthodes, les pédagogues d'aujourd'hui, en général, ont gardé de l'éducation la même idée que ceux d'autrefois. Ils apparaissent toujours à peu près aussi enclins à vouloir former des individus conformes au type convenu du moment, ne se rendant pas compte qu'ils doivent se borner à seconder la nature et qu'une profonde logique règle la vie secrète de l'enfant. Oui, le savoir de l'éducateur ne doit lui servir que pour comprendre, prévoir, offrir, seconder. Comprendre le sens des vouloirs de l'enfant; prévoir ses besoins; offrir matière à ses activités; seconder ses efforts : voilà les quatre termes qui résument son rôle, du moins de l'avis de M. Elslander.

Après s'être appliqué à établir l'exactitude de ce principe qui prescrit de laisser aux énergies naturelles la direction de l'éducation, l'auteur recherche l'ordre du développement des facultés de l'enfant. L'histoire de l'évolution humaine nous apprend que la nécessité a créé peu à peu le travail organisé, le travail pour la vie, et qu'au cours de cette création, l'homme a acquis graduellement toutes les connaissances qui constituent sa puissance. Nous arrivons ainsi à reconnaître que l'éducation devrait se faire par le travail. Celui-ci serait l'occasion d'une revue condensée de l'œuvre humaine, par où l'enfant se familiariserait avec toutes les connaissances, qui, logiquement, doivent en résulter. Notons que l'enfant a le goût inné du travail, surtout de celui qui le met en contact avec les choses et les êtres de la vie primitive.

Naturellement, avec une semblable méthode, tout l'agencement systématique des programmes se trouve bouleversé, et on a quelque peine à suivre les développements d'une éducation qui s'accomplit dans un tel désordre. Mais cette éducation est une image de la vie si complexe et si diverse, où toutes les activités se confondent et s'harmonisent étroitement. Ce bouleversement n'est, en réalité, qu'une reconstitution de l'ordre naturel : celui-ci seul est harmonieux.

Il faut aussi cesser une bonne fois de concevoir une éducation théorique, nettement définie, la même pour tous, de nous demander ce que doit savoir un enfant. Laissons-le se former à la vie, au travail, laissons se définir en lui le besoin et le désir de la connaissance. Que l'instruction, en un mot, quelque étendue qu'elle soit, résulte d'un effort spontané et naturel, venu à son heure, et non d'un gavage intensif.

Mais un moment viendra où l'école nouvelle, devenue comme

un petit monde où chacun trouve à s'intéresser, à apprendre sans cesse, où la vie passe et repasse, évolue sous tous ses aspects, n'offrira plus matière suffisante à l'activité intellectuelle de l'élève. Il faut qu'alors elle s'ouvre pour lui et qu'elle se répande au dehors. Le maître conduira ses disciples aux faits extérieurs, dont la connaissance est désirée par eux, et nous le verrons ensuite aidant à la mise en ordre des acquisitions rapportées du dehors. Et déjà, peu à peu, l'enfant se familiarisera avec des procédés de recherche directe et systématique qu'il emploiera plus tard sans inconvénient. Ainsi l'école sera désormais le centre d'où partiront les enfants à la recherche des connaissances dont le désir s'est révélé en eux.

L'auteur nous expose le programme-schéma de ces connaissances que l'éducateur aura l'occasion de faire recueillir par ses élèves au cours de cette seconde période de leurs études. Il s'agit surtout de faits; pas de formules. Des faits abondants et variés, assimilables le plus qu'il est possible. De leur groupement normal jaillira plus tard l'idée, qui tout à coup leur assignera une signification précise. La forme apparaîtra à son heure et alors elle sera nette, précise, production originale de l'intelligence qui l'aura créée.

La méthode expérimentale, dont l'introduction aura ainsi été logiquement préparée, fournira sa caractéristique à la troisième et dernière phase de l'éducation.

C'est, d'autre part, en donnant à toutes choses un aspect de beauté, en environnant les enfants d'harmonie, de vie heureuse et libre qu'on fera l'éducation du sens de la beauté et du goût. Pareillement, on trouvera dans la nature et la vie les éléments d'une éducation physique, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des moyens artificiels; car l'enfant, de tous ses muscles, de tout son corps, tend puissamment au complet développement organique.

Et la morale? On n'enseigne pas la morale. L'éducation morale est une résultante des influences des milieux. Il faut que celles-ci permettent à l'enfant de se conduire selon son esprit et son cœur et non selon des règles et des conventions qu'il ne peut comprendre, qu'elles lui créent une volonté et une conscience personnelles en harmonie avec les conditions générales de la vie, non une loi extérieure dont sa raison soit exclue. C'est en laissant à ses forces physiques et morales leur intégrité et toute leur puissance d'expansion que nous pouvons espérer voir se constituer en lui une moralité supérieure.

Telle sera la tendance de l'éducation nouvelle. Car l'ancienne éducation morale, réduite à l'obéissance, prépare trop souvent l'enfant à l'abandon de sa volonté. Or, pour qu'une loi soit efficiente, il faut qu'elle apparaisse comme une émanation de la volonté humaine, il faut que chaque individu puisse la découvrir en lui-même, y reconnaître son propre idéal.

M. Elslander fonde le plus grand espoir sur cette école nouvelle, qu'il rêve de voir se substituer à l'ancienne, surannée et malfaisante. Il y voit la condition d'une humanité meilleure, plus consciente de sa dignité et de sa valeur, ayant gardé la vigueur de sa volonté et comprenant la grandeur et la noblesse du travail.

Il y a beau temps qu'on a dénoncé l'influence néfaste de l'entraînement artificiel, du remplissage mécanique par le surmenage, abstraction faite du monde réel où tout à l'heure le jeune homme va tomber. Rappelez-vous ce que disait Taine : « Cet équipement indispensable, cette acquisition plus importante que toutes les autres, cette solidité du bon sens, de la volonté et des nerfs, nos écoles ne la procurent pas à l'enfant; tout au rebours, bien loin de le qualifier, elles le disqualifient pour sa condition prochaine et définitive (1). »

Il y aurait, sans doute, bien des objections de détail à faire au long travail de M. Elslander, bien des restrictions à lui proposer. Mais louons-le sans réserve d'avoir dressé et soutenu avec éloquence ce nouvel acte d'accusation contre l'enseignement, autoritaire et livresque, qui continue de martyriser nos enfants, brisant les meilleurs et aboutissant à l'asservissement complet des médiocres.

ARTHUR DAXHELET.

---

(1) *Les Origines de la France contemporaine.*



Exposition du Photo-Club de Paris

Au Cercle Artistique et Littéraire

Peu fréquenté ce tranquille salonnet qui semble le dernier spasme des expositions du Cercle en l'année esthétique 1905-06. S'il ne s'y fût trouvé quatre stéréoscopes aux oculaires desquels s'appliquaient assidûment les yeux avides de mamans et d'enfants, c'eût été vraisemblablement le vide presque absolu.

Curieuse exhibition, pourtant, sous le patronage de la très active et très artistique Association belge de Photographie, abondante en amateurs très allants, très ingénieux, très progressifs.

Quatre noms : R. Demachy, C. Puyo, G. Besson, A. Hachette, et six catégories d'épreuves provenant toutes de clichés directs non retouchés.

Il faut être très au courant de la matière pour comprendre le langage archi-technique du Catalogue formé de 52 numéros. Jugez-en.

Il annonce d'abord que les objectifs employés sont *anachromatiques*. Il titule ensuite ses six catégories en ces termes énigmatiques pour tous autres que les initiés : 1. Lentille simple plan convexe en crown ; — 2. Minisque simple (lentille concave-convexe) ; — 3 Symétrique de deux ménisques en crown ; — 4. Téléobjectifs anachromatiques d'atelier ; — 5. Téléobjectifs demi-anachromatiques d'atelier ; — 6. Adjustable Landscap Lens !

Ah ! que la langue française devient belle ! Ah ! combien elle reste purement gauloise ! Ah ! quel bon exercice de prononciation ! Si les sbires embusqués dans les petites revues à vie éphémère s'occupaient de ces grinçants vocables plutôt que de chercher les prétendues fautes de correction dont on a remarqué qu'il y en a au moins une dans chaque page de Voltaire, m'est avis qu'ils feraient meilleure besogne. Allons, messieurs les constables, un bon mouvement !

A ce sujet un détail amusant. On vient de fonder à Liége (siège social : 35, rue de Visé), une *Fédération générale des Écrivains* FRANÇAIS *de Belgique* ! On voulait dire *Des Écrivains* BELGES *de langue française* ! Quel début pour ces messieurs puroliégeois qui chicanent les voisins. Ce serait le cas de rappeler certain apologue biblique où il est question « de la poudre et du fœtus ! » Je me suis fait inscrire.

Passons !

Profane en ce qui concerne les procédés et le métier photographiques, c'est-à-dire les moyens, je me suis contenté de regarder les résultats, les œuvres.

Et j'ai été fort intéressé par *Portrait 1830*, *Montmartre*, *Profil*, *Lydie*, *Contre-jour*, *Le Chapeau noir*, *Autre Portrait*, *Autre Profil*, *Paturage*, de C. Puyo, qui m'a semblé arriver premier. Ce sont surtout ses cinq épreuves obtenues par « le Téléobjectif anachromatique » (j'en suffoque) qui ont plu à ma fragile compétence.

La Photographie pénètre de plus en plus dans l'Art, quoiqu'il soit peu probable qu'elle puisse jamais l'équivaloir.

L'Art a pour caractéristique l'activité, le travail ***humain***, ému et passionné. Michelet l'a qualifié pour ce motif : « de la Nature humanisée ». Zola a dit la même chose par cette autre formule : « la Nature vue à travers un tempérament ». C'est ce qui distingue l'*Esthétisme Humain* de l'*Esthétisme de la Nature* et fait que, par exemple, un paysage peint nous cause une impression toute différente du même paysage vu dans la réalité, charmeuses l'une et l'autre, mais si différentes !

Il s'éveille en nous une émotion particulière, très savoureuse, très excitante, quand nous sommes devant une œuvre dans laquelle un de nos semblables, l'Artiste, a fait pénétrer son émoi personnel qui devient alors plus ou moins le nôtre. Nous aimons cela. C'est une volupté, une sorte d'affirmation inconsciente de la solidarité, de la fraternité qui existe entre les hommes. Le Beau ainsi exprimé est un beau spécial qui nous cause un frisson à ne confondre avec aucun autre. C'est « le sens esthétique », le septième sens, comme je l'ai nommé *a long time ago*, qui entre en vibration.

Or, dans la Photographie, la part humaine paraît ne devoir jamais être que relative, alors que, dans l'Art proprement dit, elle atteint le plein, elle a et doit avoir toute la place. Si un artiste est soupçonné d'introduire dans son œuvre un moyen mécanique, il se disqualifie. On n'a pas oublié l'incident Sol-

vay-Van Beers d'il y a quelque vingt-cinq ans, qui donna lieu à un procès, le peintre anversois ne pouvant supporter la pensée qu'on le crut capable d'utiliser la photographie pour la préparation de ses subtiles figurines.

Mais, d'autre part, on n'en est plus à considérer la photographie comme un procédé purement mécanique. Les tribunaux, notamment, ont marqué la limite où elle devient de l'art par le choix et l'agencement de la lumière, de la ligne, de la pose, de toutes les combinaisons et visions ingénieuses et séductrices qu'une intellectualité bien douée sait saisir ou faire naître. Dans ces cas, les lois protectrices du Droit d'auteur lui sont désormais appliquées sans hésitation. C'est une question de fait, de goût, d'appréciation, qui n'est difficile à résoudre que pour les mentalités grossières.

Toutefois, la participation du mécanisme reste, même alors, considérable. L'âme humaine l'a pour très important collaborateur et c'est ce qui maintient la photographie à un rang inférieur.

Le même phénomène se produit dans la Musique depuis que le pianola, l'angelus, l'æolian ont ennobli les orgues de Barbarie et les vulgaires pianos mécaniques fonctionnant à la manivelle.

Il est intéressant de suivre ces évolutions parallèles.

Dans les instruments nouveaux que je viens de citer, la part humaine, avec ses émotions, ses sensations, ses impressions variées et personnelles, est indiscutable. De notoires musiciens l'ont certifié.

Certes, il manquera toujours le suprême avantage du « fluide sortant des doigts » du pianiste, communiqué aux touches, opérant une transmutation unissant les vibrations internes, originales de l'exécutant aux sons qui sortent de l'instrument. On n'a pas jusqu'ici, non plus, trouvé un moyen efficace d'obtenir dans le pianola et ses analogues la différence d'expression des deux mains indépendantes s'exprimant chacune à sa manière.

Mais quelle coopération étendue de l'âme dans les treize principales variations possibles de la vitesse, depuis l'extrême lenteur jusqu'au prestissimo le plus échevelé, permettant les ondulations les plus délicates, les plus souples, les plus nuancées, constamment en action, doublant même le chiffre ci-dessus puisque chaque intervalle peut n'être pris qu'à moitié! Quelle variété dans les six variations principales des pédales depuis le pianissimo jusqu'au fortissimo, avec toutes les res-

sources intermédiaires, du son mat et assourdi jusqu'au son à résonnance prolongée! Quelle part d'action propre ininterrompue dans les pieds suscitant à volonté et avec netteté les notes douces ou les notes médianes ou les notes puissantes! Quelle liberté possible pour marquer les points d'orgue ou les sons détachés!

Aussi il faut entendre la différence d'exécution selon qu'il s'agit d'un novice ou d'un habile, d'un artiste ou d'un insensibilisé. Des malins s'y sont laissés prendre, comme ce pianiste célèbre et ce directeur de théâtre qui, croyant entendre jouer du piano par un de leurs bons élèves et retenus par le facteur malicieux dans une pièce voisine « pour ne pas l'intimider », crièrent quand ce fut fini : Bravo! bravo! quels progrès! — C'était la femme du marchand qui avait manœuvré un angelus avec virtuosité!

N'est-ce pas Mozkowski qui a dit : Quand on entend un pianola on croit qu'on entend un grand virtuose; mais on revient promptement de son erreur... parce qu'il n'y a pas de fausses notes.

Transposez ces observations dans la Photographie, et le résultat apparaît le même. De l'Art mitigé, mais de l'Art. Bâtardise, amphibisme, adultère, soit! Mais une situation très supérieure à la plate et monotone mécanique pure.

Faire admettre cela par la plupart des peintres et des musiciens est certes difficile. Trop de craintes de concurrence et trop de préoccupations de vanité leur trottent dans la cervelle.

Ne devraient-ils pas, pourtant, considérer qu'il y a là des moyens de faire disparaître les médiocres, les rapins et les pianoteurs sans talent et sans vocation qui se font tant prier pour faire ou pour jouer quelque morceau, personnages superfétatoires que la photographie comme le pianola, ceux-ci toujours prêts et complaisants, remplacent avantageusement?

Passons!

Il me vient un remords de n'avoir pas insisté sur les quatre stéréoscopes que je signalais au début et qui sont là en supplément, désignés par les noms de Victor Ernotte, Jos. Maes, baron van Eylle et Victor Selb, accomplissant le miracle des vues en relief avec une netteté de lignes et de lumière dépassant, certes, la Nature telle qu'elle est visible pour nos yeux imparfaits.

Il y a de Victor Selb, employant le « procédé Trichrome », des fleurs, des fruits avec leur coloris, des vases, et surtout des

vues de jardin : *Dame sous des rosiers grimpants*, de l'espèce Rambler —, vraiment stupéfiantes de réalité et de vie.

IIIe Salon annuel de l'Œuvre
Au Musée moderne.

Je ne l'ai pas trouvé brillant quand j'y fus le 10 juillet.

On en avait retiré une quinzaine d'œuvres principales, quoique la durée fût indiquée jusqu'au 31. Elles avaient émigré vers Gand, où va s'ouvrir le Grand-Salon, le considérable, le débordant, l'inondant déballage annuel.

Cette saignée semblait avoir porté malheur. Personne! personne! Un aspect délaissé et morne. Le préposé n'avait pas la moindre monnaie en caisse pour me rendre sur une pièce de cent sous. (Je paie toujours ma place, même quand on m'en fait le service : je laisse ce bénéfice aux camarades.)

Les plantureux tapis de la maison Vanderborght et les inévitables palmiers de la maison « Verdurier et Cie » dominaient majestueusement et bêtement, — avec un plâtre colossal de Jos. Van Hamme, *Borée*, de belle allure.

Guère d'originalité dans le résidu laissé là sous de trop abondants branchages. Une peinture en général lourde, approximative et morne. Des efforts vers le coloris dit « flamand », mais sans la crânerie *artiste*, faite d'aisance, d'élégance désœuvrée, de virtuosité sûre d'elle-même.

Découragé, je me suis arrêté pourtant avec un sursaut consolateur devant le *Portrait de Mme E. J...*, par Jules Cran ; — *Le Ruisseau* (grande dimension) et les eaux-fortes de Léon Huygens notamment *Soir en Campine* et *Mare* ; — *Matinée à Argenteau*, par Georges Jacqmotte ; — *Le Pommier*, de Paul Leduc ; — *La Pâtisserie*, d'Emile Pottier ; — *L'Annonciation*, de Van Holsbeek, mystiquement naïve en sa rêveuse pâleur.

Encore une fois du talent à peu près partout, mais restant à mi-côte.

Comme espérances, c'est notable. Mais où en sont tous ces artistes dans le déroulement de leur vie artistique ? Des commencements ? Des maturités ? Je ne suis pas documenté là-dessus. Ce serait à voir. Comment se retrouver et se renseigner dans le formidable foisonnement actuel de personnalités et d'œuvres ? Il faudrait être un spécialiste de la Critique, et cela

me fait horreur, non seulement par la nécessité de se confiner dans un étroit carré du potager esthético-littéraire, mais aussi pour les déformations professionnelles que de telles limitations inévitablement engendrent.

Durant ma mélancolique et solitaire promenade dans ces lieux désertés, quand je me promenais en regardant ou que je regardais en me promenant ; que je me promenais sans regarder ou que je regardais sans me promener, revint en ma caboche, où trop d'étrangetés vagabondent, la parodie que Jean Goudezski fit du fameux sonnet d'Arvers, « soupirail » par lequel ce poète plutôt médiocre et inconnu pour le surplus, pénétra miraculeusement dans la postérité.

Si l'une de vous, mesdames, les ignore, les voici. Etoffons-en ma chronique, menacée de rester trop courte. Vous allez voir qu'il y a du rapport avec les expositions de peinture.

Le Sonnet d'Arvers.

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

La Parodie de Goudezski.

Mon cadre a son secret, ma toile a son mystère :
Paysage éternel en un moment conçu !
Suis-je un pré ? Suis-je un lac ? Hélas ! je dois le taire,
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

Ainsi, je vais passer encore inaperçu,
Toujours assez coté, mais pourtant solitaire;
Et mon auteur ira, jusqu'au bout, sur la terre,
Attendant la médaille et n'ayant rien reçu.

Le public, quoique Dieu l'ait fait gobeur et tendre,
Va filer devant moi, rapide, sans entendre,
Malgré mon ton gueulard, mes appels sur ses pas!

Au buffet du Salon, pieusement fidèle,
Il va dire en buvant son bock tout rempli d'ale :
« Quels sont ces épinards? » Et ne comprendra pas.

N'est-ce pas bizarre cette aptitude, plutôt cette servitude, des belles choses sentimentales et autres, à subir la parodie, et le besoin pervers de la leur infliger? Serait-ce un des signes cabalistiques auxquels se reconnaissent la beauté et le génie?

Croyons-le pour excuser ces écarts sacrilèges, amusants tout de même, dont on peut dire, comme Napoléon des vaincus et des vainqueurs de Waterloo, que la gloire du poète n'en pourrait souffrir, ni celle du parodiste augmenter.

Et puisque nous en sommes au chapitre des curiosités rares, est-il malséant de livrer à la publicité cette autre déformation profanatrice (inédite) du même joyau poètique, souvenir de Chatel-Guyon en Auvergne, « lieu » célèbre pour ses sources laxatives, chères aux disgrâciés de la digestion :

CRUELLE ENIGME.

Ma vie a son secret, mon ventre a son mystère :
Un mal constipatoire en un banquet venu.
L'accès est sans remède, aussi j'ai du le taire
Et les pharmaciens n'en ont jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'eux inaperçu,
Toujours à leurs côtés et pourtant sans clystère,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Mais eux, quoique le sort leur fit l'oreille tendre,
Ils feront leur métier lucratif sans entendre
Le bruit de ma colique élevé sur leurs pas.

A l'austère Codex incessamment fidèles,
Ils diront, en lisant ces vers privés de selles :
« Qui fut ce constipé? » mais ne le sauront pas.

Nous voici loin des artistes, dira-t-on. Pas tant que ça, pas tant que ça, si j'en crois les confidences d'un morticol et d'un potard de mes amis que les esthètes des deux sexes favorisent de leur clientèle. Un observateur pénétrant pourrait, sans doute, en juger à la vue de leurs œuvres.

Au surplus, Shakespeare se servait, pour tout dire, du Théâtre, et Balzac du Roman.

Eh bien, moi qui ne suis rien près de ces génies,

je me sers, pour tout dire, de la critique artistico-polémiquante.

Qu'importe, étant ainsi, que ce soit bien ou mal,
Cherchez et trouvez mieux si c'est votre régal.

SALON DES BEAUX-ARTS A OSTENDE

Plus rien à Bruxelles, filons pour Ostende.

Ostende-Centre-d'Art! On y joue une revue : *Ostende-Centre-d'Or!*

Va pour l'Art et pour l'Or ! L'or est une chimère. L'art aussi, peut-être. Je suis près de chanter comme le docteur Faust : Je ne sais rien, je ne sais rien.

Contentons-nous, très provisoirement, de croire ce que tout le monde croit. C'est plus commode et moins compromettant.

En Belgique, on croit, présentement, à l'Art. Et ferme. C'est un épanouissement.

Sans l'Art qui nimbe tout d'un éclat radieux,
Le plaisir est vulgaire et le faste odieux !

Très bien!

Le Salon des Beaux-Arts est une des cinq branches d'Ostende-Centre-d'Art. Les autres? Les Conférences, — l'Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature, — le Théâtre belge, — la Musique, spécialement les Concerts internationaux et, l'an prochain, le concours (50,000 francs de prix, excusez du peu!) et l'exécution gratuite d'œuvres belges lyriques et symphoniques.

Pas mal, cette Pentalogie, n'est-ce pas? Il y a là un homme (on ne dit plus guère un Mécène que dans le salon de Bouvard et Pécuchet) qui dépense plus pour l'art que le Gouvernement!

Le Salon des Beaux-Arts (Peinture, Sculpture, Art appliqué)

est réussi, voire très réussi. Remerciements, félicitations, congratulations aux organisateurs : Robert Picard, Guillaume Van Strydonck, Guillaume Charlier.

Un Musée. Plus exactement un vrai Cabinet d'amateur distingué et raffiné. Les meilleurs jours des Vingt et de la Libre Esthétique, avec moins d'exclusivisme.

Pas une complaisance, pas une croûte, pas un médiocre! Rare, très rare, infiniment rare pareil résultat. Et combien réconfortant, réjouissant d'aspect !

Les tableaux s'étalent dans l'agréable et vaste salle cintrée de proportions parfaitement équilibrées du premier étage, sur deux rangs, évitant ainsi les vides énormes du banal « tout à la cimaise ». Les groupements sont harmonieux : ceux d'Ensor, de Bastien, d'Heymans, de de Groux, de Laermans, etc. Un entremêlement, de goût très sûr, de tapis d'Orient des frères Vanderborght, en variétés délicieuses, voilait les hideux mais utiles radiateurs avec leurs serpentaisons métalliques et autres agréments du confortable moderne.

Les sculptures sont en promenade dans la grande galerie voisine en hémicycle, avec vue sur la mer, et le bénéfice de la belle lumière de la mer transformant curieusement ses effets selon les heures, douce, tamisée, enveloppante dans la matinée quand le soleil est masqué, ruisselante et « dorante » les après-midi quand le soleil déclinant y verse ses trésors. Car cet exceptionnel local embrasse un arc de cercle superbe allant du sud-est au nord-est : gamme complète de clartés changeantes, permettant de voir les œuvres dans les conditions les plus vives et les plus délicates d'un jour « venant de côté » si favorable aux marbres et aux plâtres quand ils sont doués de beauté. Telles les salles du rez-de-chaussée du Louvre où sont réunis les vestiges statuaires précieux de la Grèce et de Rome.

Et on m'a assuré que des grincheux s'en sont plaints! Les vieilles coquettes aussi se plaignent de la belle lumière.

Pas de palmiers! Pas de palmiers! Pas de palmiers! Décidément l'idée gagne. Ce que les horticulteurs doivent m'en vouloir!

Mélant harmonieusement la Sculpture à la Peinture, Camille Lemonnier a fait une admirable conférence Inaugurale sur Constantin Meunier, sur sa vie longtemps poignante d'où sortit son grand art douloureux, sur ses œuvres décisives glorifiant le travailleur du muscle.

Que de chapeaux, de chapeaux, de chapeaux charmants,

emplumassés, enguirlandés, enfleuris, enfruités, emmaraboutés pour l'entendre! Bravo, mesdames, d'être venues si nombreuses et d'être demeurées si attentives. Voilà du vrai Féminisme par le fait. Le *lawn-tennis* et l'automobile (tout à l'automobile!) ne vous accaparent pas exclusivement. L'espoir de vous retrouver moins frivoles et moins dindes n'est donc pas perdu.

Dénombrons!

Mais efforçons-nous d'échapper aux clichés!

Oh! que c'est difficile! J'ai pourtant là, à trois pas, sur un guéridon le secourable Dictionnaire Analytique de Boissière qui permet aux revuistes d'apparaître richissimes en vocables français, d'employer les mots inconnus des badauds et d'écrire à l'épate.

N'ai-je pas tort de dévoiler ces secrets par lesquels on se procure l'apparence du talent et de la gaie science du langage, et de révéler d'où procède l'érudition littéraire des écrivains modern-style dont les contournements scripturaux (y échapperais-je par hasard?) méritent, eux aussi, la bonne étiquette *Paling-style*, *Schaveling-style* signalant pittoresquement leur ressemblance avec les éventaires foisonnant d'anguilles des marchandes de poissons ou les copeaux frisotants des menuisiers.

Il paraît, au reste, que cette tentative de renouveler l'art en imitant les viscères est en décadence. Amen!

Les exposants sont quarante-cinq y compris l'art appliqué. Chiffre modéré quand on le met en regard de la multitude artiste. Chiffre considérable quand il s'agit d'un dessus du panier.

Même réflexion pour les œuvres, au nombre de 181. Sapristi! que c'est difficile de réunir un pareil total « défiant la critique ».

Eh! bien, vraiment, il faudra qu'elle soit incurablement rageuse pour trouver où mordre avec justice. Il est vrai qu'il y a pas mal de critiques qui ne savent rien si ce n'est critiquer les belles œuvres. La gouaille et la zwanze sont les qualités à rebours de notre archi-individualisme national.

Assurément, ici comme ailleurs, il y a moyen, et même devoir, d'établir « une échelle de valeurs », comme on disait au temps, déjà fuyant, où Nietzche était cité à tout propos. Nietzche! Dieu vous bénisse pour cet éternuement.

Mais pas occasion sérieuse d'en faire descendre, cette fois, les échelons jusqu'au déplorable.

Hasard curieux, il me semble que ce qui est le moins bon, ce sont les quatre petits paysages de Jean-François Raffaëlli,

un nom bien coté pourtant, un artiste bien classé. On dirait que ce sont de ces œuvrettes qu'on nomme pittoresquement « cartes de visite », envoyées aux expositions par politesse et pour faire acte de présence. Ne s'est-il pas rendu compte de l'importance du Salon des Beaux-Arts d'Ostende, l'a-t-il pris pour une de ces petites exhibitions bazar-de-vente dont les villes d'eau sont coutumières? Il y a compensation par sa *Cathédrale.*

Un magnifique paysage nocturne d'Heymans, *Houffalize*, est à la place d'honneur, dominant, nimbant les conférenciers debout sur l'estrade, ajoutant à leur personnalité sonore et gesticulatoire un lointain mystérieux. Il fait partie de cette centaine de toiles du grand naturiste qu'a réunies au Fort Jaco dans la forêt de Soignes, M. Wouters-Dustin, obstiné dans sa préférence et merveilleusement récompensé par la beauté émotionnante de la galerie, de la chapelle votive, dirais-je, où il a accumulé les reliques de son peintre de prédilection.

Bastien garnit tout un panneau du riche coloris d'œuvres dont j'ai vanté le charme ici même lors de sa plantureuse exposition encombrant de belles choses la salle entière de la maison d'Art Leroy frères à Bruxelles.

Voici Emile Claus avec deux prairies charmantes de fraîcheur printanière ensoleillée.

Voici Gilsoul, avec un puissant moulin-à-vent que tronque audacieusement le cadre.

Voici James Ensor, l'étrange Ostendais, avec une série complète de toiles jalonnant sa vie entière de coloriste raffiné et d'imaginatif amoureux du bizarre. Ici contrebassiste dans la gamme des tons sombres, là violoniste, guitariste dans la gamme des tons clairs, intéressant, prenant, empoignant toujours. Toujours discuté aussi, tantôt vilipendé par d'épouvantés et épouvantables bourgeois qui crient qu'on devrait mettre ses tableaux aux latrines, tantôt loué par les raffinés qui comparent les séductions imprévues de sa palette aux féeries nuancées des grands coquillages blancs, roses, nacrés, des Antilles.

On annonce pour juin de l'an prochain une exposition complète de son Œuvre, dans cette même salle. Ce sera savoureux. Je m'offre pour la conférence inaugurale. J'ai si peu à faire! Toujours à flaner.

Voici Eugène Laermans, désormais incontesté, parvenu à imposer ses mendiants, ses rustiques, ses misérables vaguant parmi d'angoissants et électriques paysages, comme Constantin Meunier, sur le tard, quand il allait être sexagénaire, était par-

venu, « à la force du canon » à imposer ses héroïques plébéiens, conspués, à l'origine même par ses proches qui le croyaient en déroute. Oh! les pauvres grands hommes! Rien n'est plus difficile que d'être compris et admis par les siens.

Reconnaissons, devant ces inespérés phénomènes, que malgré tout le goût du public se forme et qu'il va au grandiose.

De Guillaume Van Strydonk, entre autres *Chambre d'enfant*, charmante d'intimité et de couleur harmonieuse.

M. et Mme Wytsman, bras dessus bras dessous, en heureux époux, décrivent, en quatre œuvres élégantes et sincères, des champs et des fleurs.

Robert Picard.... — Halte! fit une voix.

— Halte! Pourquoi?

— N'êtes vous pas le père?

— Oui je suis le père. *Is pater est quem nuptiæ monstrant.*

— Alors taisez-vous.

— Je ne me tais qu'à la dernière extrémité. Le silence n'est pas d'art.

— Soit, mais la critique d'un salon est une enquête, et dans les enquêtes les parents jusqu'au degré de cousins issus de germains sont reprochables. Vous ne pouvez l'ignorer, monsieur le Jurisconsulte.

— Je sais, je sais; article 283 du Code de procédure civile. Mais...

— Pas de mais. Je vous reproche. Taisez-vous.

— Mais qui êtes-vous? Comment vous nommez-vous. Il me semble vous avoir déjà rencontré.

— Oh! oui, que vous m'avez rencontré. On me rencontre partout. Je suis M. Le Préjugé.

— En effet. Ah! que vous avez l'air vieux.

— Je suis aussi vieux que le monde, mais si bien portant.

— Vous ne voulez pas mourir? ne fut-ce que par convenance.

— Mourir! Jamais. De nouveau je vous intime de vous taire.

— Soit, monsieur Le Préjugé. Est-ce que mon ami, M. Paul Adam, de Paris que je vous présente et qui est ici pour faire une conférence peut parler à ma place.

— Mais certainement. Charmé de vous voir, M. Paul Adam. Vous m'avez aussi déjà rencontré.

— Oui, monsieur, vous êtes de revue, oui, oui, oui.

Et voici, à peu près, ce que proféra Paul Adam de sa voix musicale et charmeuse. Je n'aurais pas osé en dire autant.

« Robert Picard, ce solitaire qui semble ne vouloir entr'ouvrir

que rarement les volets de l'atelier où il travaille dans un aristocratique silence comme s'il était un de ces peintres dont on ne connut le labeur qu'en faisant leur inventaire après décès, a sorti deux paysages (ah ! qu'elle est belle son *Eau dormante*), deux marines, et une scène mythologique d'une originalité surprenante, révélant une science du dessin dans les figurines animées et séduisantes de ses baigneuses, sœurs des nymphes de Mieris, une imagination dans la création de ses lointains et de ses verdures, qui détachent vivement son lot et le marquent à part tel qu'un son de voix spécial et le rythme d'un oiseau chanteur. »

Ce petit compte réglé, je poursuis.

Henry de Groux ! Il est arrivé avec un chargement complet extraordinaire. De saisissantes et fourmillantes scènes de l'Enfer du Dante. De fulgurants portraits au pastel : Charles le Téméraire, Mirabeau, Beethoven. Des éruptions de coloris. Un ruissellement. Etrangeté, improvisations, conceptions déroutantes, opulence, fougue (parfois en surface). Défilé somptueux d'imprévu et d'audace. Rien de classé, rien de classique, la grande saveur, l'originalité !

L'Originalité ! Oui, dans cette exposition ils sont nombreux à la manifester. Impossible de les confondre avec les voisins ou avec les prédécesseurs, ou, probablement, avec les successeurs. Ah ! que j'aime ça quand c'est, non pas l'originalité *voulue*, cherchée, mais celle qui jaillit spontanément d'une nature d'exception.

Puis notre Maurice Blieck, notre Isidore Opsomer, dont je fis l'éloge cet hiver, nos Alfred Delaunois, Émile Fabry, Alex. Marcette, Auguste Oleffe sans cesse s'élevant, Franz Van Holder. Henry Stacquet et Victor Uytterschaut, aquarellistes toujours charmants. Et la *Scène de Rue* de Philippe Swyncop ! Et ses deux autres toiles !

Ils ont le vent ceux-là, ils ont le vent, avec le cap sur la renommée.

Ah ! quels nouveaux venus dignes de reprendre la tradition et la gloire de leurs aînés !

De jolies choses venues de France, par Henri Caro-Delvaille, Charles Cottet, Pierre-Georges Jeanniot. Encore une fois cette pensée surgit qu'ils ont cru qu'il s'agissait d'un salonnet de mince villégiature. Mieux avertis, ils eussent été, sans doute, plus magistralement représentés.

Les Sculpteurs ! Ah ! la série est sérieuse et fastueuse.

De Constantin Meunier (outre deux magnifiques aquarelles), *le Pêcheur ostendais*, *le Crucifié*, *l'Abatteur*, le noble et puissant *Marteleur*.

Victor Rousseau a un délicat chef-d'œuvre : *Femme au chapeau*, petit bronze ravissant.

De même l'*Esquisse pour mausolée* de Joseph Baudrenghien, avec ses quatre pleurants, frères nus pathétiques des pleurants vêtus du tombeau de Jean-sans-Peur à Dijon.

De Guillaume Charlier, *Douleur maternelle* surtout, et *Sortie de l'Église*, plus son si vivant *Pilote*.

De Paul Dubois, une *Madeleine* et *Mon fils*.

De Fernand Khnopff, une *Jeune femme anglaise*, morbide, mais pourquoi « décranée », scalpée, décervelée comme dit le Roi Ubu. On pense à un pot-à-tabac de haute élégance britannico-sentimentale. J'oubliai tantôt de citer Khnopff pour un délicat paysage ardennais.

De Jul. Lagae, une consciencieuse série de bustes et de figures, spécialement *le Poëte Goffin*.

De Gaspar, une *Lionne*.

De Jef Lambeau, *L'Amour*... à deux.

D'Auguste Rodin, *le Saint-Jean-Baptiste* et *le Baiser*, auréolés de leur gloire authentique...., mais qui n'étaient pas arrivés quand j'y fus. Ah ! les errements des français modernes ! Il semble que, pour plusieurs d'entre eux, la meilleure raison de ne pas faire quelque chose c'est de l'avoir promis. Je vise le fondeur, non l'illustre maître.

Gracieuses, élégantes, séduisantes, délicates, les fleurs orfévrées de Maurice Collard, bracelets, bagues, colliers, pendentifs, épingles, broches, faisant honte aux habituels bijoux chers aux charcutières enrichies et, en général, au beau monde cossu. Ah ! le goût des philistines bourgeoises !

Je devrais à chacun de ces noms, comme aux noms de ceux que j'omets (impossible de ne pas omettre quelque chose), attacher des épithètes comme on met des nœuds sur une robe, des cocardes aux chapeaux, des bannières aux balcons.

Mais comment varier ? Comment ne pas « monotoniser » ? J'en ai l'angoisse, et le faisant j'aurais la honte de mon insuffisance. Ah ! messieurs les exposants, race irascible et insatiable, prenez pitié d'un pauvre écrivain qui se sent les impressions qu'aurait, s'il était doué de conscience, un tonneau presque vide qui ne rend plus que des gouttes au robinet.

Quelques mots sur la série de portraits des exposants qui enrichissent le Catalogue.

La plupart très bons, très vivants. Des physionomies viriles, sympathiques, perfluant d'énergie, de volonté, d'intelligence. Excellente l'idée, alors que cette riche brochure tirée à dix mille exemplaires va être répandue à l'étranger, d'intéresser ainsi l'Europe entière aux types très raciques de nos artistes.

Postscriptum. — Les Rodin sont arrivés. Non ! un des Rodin, le St-Jean, plus un appoint non-prévu, le buste simple et beau de Gustave Geffroy. Le Saint-Jean ! Quelle prodigieuse coulée que ce bronze ! Quelle merveilleuse patine ! Le fondeur s'est surpassé. L'œuvre est magnifique. M. Wouters-Dustin aura là un exemplaire incomparable d'un incontestable chef d'œuvre.

Edmond Picard.



Quelle rare et précieuse bonne fortune sera celle de l'auditeur privilégié qui, pendant les quatre mois de l'actuelle « saison », pourra assister à toutes les Conférences données sous les auspices d'Ostende Centre d'Art ! Cet ensemble d'une variété sans seconde, cette succession ininterrompue des orateurs les plus divers traitant les sujets les plus opposés apparaissent telle une merveilleuse leçon prolongée d'éloquence et de pensée. L'art de la Conférence n'est-il pas, en effet, celui qui met l'artiste en communion directe et totalement personnelle avec celui qui l'écoute et qui le voit ? Dans un Musée, dans un Salon, à la lecture d'un livre, c'est l'œuvre du peintre, du sculpteur, du poète, du romancier qu'il nous est donné de contempler, de lire, de pénétrer. Apparemment elle est inerte, muette. Elle ne s'adresse à notre âme, elle ne nous parle, elle ne nous éblouit, ou nous émeut qu'après une communion, une pénétration, une réflexion même dont la durée peut être longue. Notre impression est rarement soudaine, immédiate ; elle n'est la plupart du temps qu'un écho souvent lointain.

Au théâtre, au concert c'est l'œuvre encore d'un artiste absent qui nous est offerte ; elle nous arrive en outre transformée, interprétée, transfigurée tout au moins par son passage à travers l'âme et la compréhension d'un autre artiste : celui qui l'exécute.

Le conférencier s'adresse directement à la foule, il se montre à elle, tâche à la persuader, à la conquérir, à l'émouvoir, à l'amuser, à l'instruire par ses seuls moyens, son influence directe et isolée et surtout immédiate.

C'est l'extériorisation d'une pensée à la minute même où elle est en travail qui produit l'effet instantané et ce n'est plus le résultat d'un labeur patient et solitaire, forcément plus aisé, plus réfléchi, moins esclave des suggestions de milieu, de circonstances, de dispositions momentanées.

L'orateur, le conférencier livre à son auditoire l'intimité de son tempérament, de son esprit ; il lui confesse inconsciemment les plus secrets de ses dons comme de ses défauts naturels. Les artifices aussi bien que la spontanéité se trahissent sans aucun doute possible : la conférence est la plus indiscrète des révélations psychologiques.

Et que de différences de l'un à l'autre ! Si deux talents d'écrivains peuvent s'apparenter étroitement, deux talents d'orateurs me semblent toujours profondément étrangers l'un à l'autre.

Des Français et des Belges se succèdent à la tribune désormais célèbre d'Ostende Centre d'Art. Il est parmi eux des orateurs de profession et des écrivains que le hasard seul amène à parler en public ; il en est d'illustres, d'autres simplement notoires et de jeunes, encore inconnus, qui viennent interroger le succès. Les entendre l'un après l'autre est une étonnante occasion de surprises et un enseignement doublement précieux : objectif et subjectif, pourrait-on dire. J'entends que la leçon porte sur le profit à tirer de ce que disent ces conférenciers comme aussi de la façon dont ils le disent.

Il ne peut être question — et la chose en somme n'offrirait que peu d'intérêt — de passer ici en revue et d'analyser, même brièvement (et surtout si c'est brièvement), les sujets traités en l'espace de ce dernier mois par les dix conférenciers qui sont venus à Ostende ou, plus tard, de résumer ou de commenter ceux des vingt autres qui s'y doivent produire encore.

Aussi bien s'imagine-t-on aisément ce que pouvait être une étude de M. André Fontainas sur *La Femme et la Littérature belge*, c'est-à-dire sur la façon dont nos écrivains ont, dans leurs

œuvres, traité la femme, dont ils l'ont mise en scène, jugée et dépeinte, sur la façon aussi dont l'Art fut envisagé par quelques-unes des femmes-poètes ou romancières qui sont venues accroître le nombre de nos meilleurs artistes littéraires. Peut-on douter un instant que M. Georges Eekhoud ne mit pas toute la ferveur émue du souvenir et de l'enthousiasme affectueux en évoquant la séduisante, vive et vaillante figure de *Max Waller* et en faisant dévotement l'historique des jours d'épique héroïsme et de combat tapageur ? M. Maurice des Ombiaux ne devait-il pas chercher dans les temps tumultueux de la Révolution, dans ceux de 48, de 70, ou dans les heures agitées d'aujourd'hui les physionomies à la fois politiques et littéraires — Fabre, Mirabeau, Chénier même et Chateaubriand, Lamartine, Hugo, puis Barrès, Lemaître, France et Zola, Picard aussi lui-même, chez nous — qu'il voulait silhouetter en parlant des *Ecrivains et de la Vie sociale ?* La science et le jugement historiques de M. Léon Hennebicq ne devaient-ils pas fatalement aboutir à une glorification de la situation matérielle et intellectuelle d'aujourd'hui lorsque le jeune orateur montrait *Ostende à travers les âges ?* Prosélyte célèbre, par la plume et par la voix, de l'émancipation féministe et de l'élargissement du mariage par une extension du droit de divorce, M. Léopold Lacour, l'auteur fameux de l'*Humanisme intégral*, ne devait-il pas envisager de son point de vue personnel et forcément tendancieux l'histoire de *La Famille en France au XIXe siècle ?* Moi-même, aguichant un public spécialement féminin et curieusement sympathique par ce titre à ce qu'il paraît prometteur : *Les Grandes Amoureuses*, pouvais-je m'attacher à autre chose qu'à tenter de montrer l'influence éternellement féconde de l'Amour sur le Génie des grands hommes, des grands Poètes surtout ? Et ce fut le défilé fatal et innombrable des Laure, des Béatrice, des Périne, des Sophie, des Elvire, des cent Amoureuses immortelles à qui nous devons les plus purs des chefs-d'œuvre des hommes.

Camille Lemonnier et Edmond Picard évoquant les grandes figures de *Constantin Meunier* et d'*Auguste Rodin* et les situant exactement à la place culminante et définitive qu'ils occupent dans la Statuaire contemporaine, n'étaient-ce point deux hymnes admirables et d'une prenante dévotion très émue en l'honneur de ces Poètes incomparables de la Force et de la Souffrance, — l'une dans le labeur physique, l'autre dans le labeur concentré de la pensée ? Paul Adam enfin, extériorisant sa merveilleuse puissance d'idée et sa fécondité somptueuse et colorée d'expres-

sion, ne devait-il pas chanter avec lyrisme les joies énivrantes et savamment dégager les enseignements des *Sports ?*

Mais ce qui fut et continuera d'être, je le disais tout à l'heure, une leçon étonnante et neuve, c'est la comparaison possible et sans cesse renouvelée de tous ces tempéraments, de ces multiples façons de sentir, de comprendre, de juger, d'exprimer surtout. Quel monde entre l'éloquence d'un Léopold Lacour et celle d'un Edmond Picard! Ici c'est la méthode claire, formelle, la rectitude de la critique, la précision nette, décisive de la formule, et malgré cela la fougue, l'émotion, les richesses toujours neuves mais infiniment variées et surtout exactement appropriées du geste, de l'accent, du jeu même de la physionomie et des attitudes. D'autre part, c'est la prolixité, la verve qui consent volontiers à l'humour, la déconcertante abondance du langage, la phrase qui va, court, se disloque, s'échappe en incidentes, revient sur ses pas, ne cherche jamais ses mots, mais les entasse au contraire et les prodigue, veut éblouir, fasciner, déconcerter peut-être à défaut d'impressionner fortement. Edmond Picard est Belge, Léopold Lacour est Parisien : dans l'une pas plus que dans l'autre de ces affirmations, je ne mets une critique ou une ironie. M. Léon Hennebicq, lui, se méfie, veut se méfier des mouvements spontanés d'éloquence, et, bien qu'improvisateur disert à l'organe séduisant et souple, il s'attache à une recherche souvent excessive de la richesse des termes, de la majesté et de l'harmonie des périodes ; son langage est le langage oratoire dans toute sa somptuosité solennelle : l'écueil est que les sujets de conférences sont comme les femmes. Il en est de toutes castes et telle fille du peuple sera gauche en des atours luxueux qui pareraient merveilleusement une grande dame à la beauté imposante...

Ou bien c'est la voix qui nous suggère des sensations très opposées. Tantôt la basse grave de M. André Fontainas, singulièrement harmonique, veloutée avec charme, trouve involontairement des effets un peu mystérieux de demi-teintes ou de chutes lentes au moment des lectures. Celle, cassante claire, haute, âpre parfois comme son style, vibrante comme son émotion, de M. Georges Eekhoud, impose sa sonorité franche et décidée. Ou bien, lente, grave aussi, attardée en chantonnant sur les finales des mots, sans préciosité mais plutôt avec un abandon jovial, haussée seulement et presque tonnante en des passages d'ironie un peu amère, volontiers brutale même, la voix de M. des Ombiaux prononce des phrases simples, d'un style plutôt familier que travaillé, tandis que la voix incisive,

d'une gamme étendue, d'une sûreté précise sur la « note », d'une adresse ou mieux d'un art extrême à tomber sur l'accent exact, de Camille Lemonnier, est un des plus riches instruments qui soient; grâce à lui le Maître atteint au maximum d'impression et d'émotion que son style d'une ardente coloration, d'une richesse de vocabulaire étonnante, d'une incomparable variété verbale et harmonique excelle à produire. Enfin voici la voix de Paul Adam, souple, caressante et non frappante, harmonieuse plutôt que sonore, la voix de l'évocateur prestigieux des somptuosités fabuleuses de Byzance ou du charme volontiers étrange de Clarisse plutôt que du puissant poète épique qui chanta l'hymne grandiloquent de *La Force* et de *La Ruse*.

Demain l'agrément et l'intérêt de la longue leçon seront autres encore; ainsi se satisfait notre curiosité sans cesse renouvelée.

PAUL ANDRÉ.

LA 1re EXPOSITION DU LIVRE BELGE D'ART ET DE LITTÉRATURE

Le samedi 14 juillet a été inaugurée à Ostende la première Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature. Nous avons précédemment indiqué le but de cette manifestation dont l'idée revient au groupe qui a conçu et qui réalise cet effort admirable d'Ostende Centre d'Art et dont la mise à exécution est due au Musée du Livre de Bruxelles. C'est M. Paul Otlet, président de cette association, secondé avec une intelligente activité par M. Jean Van Overstraeten, qui ont mené à bien en un trop court espace de temps cette entreprise neuve, intéressante et surtout précieuse pour nos écrivains.

Certes l'Exposition en elle-même constitue une manifestation importante et significative de la splendeur de notre production littéraire. Mais elle est trop incomplète pour en donner une idée exacte et difinitive. Le Catalogue dressé à l'occasion de cette Exposition apparaît comme un document bien plus éloquent. Il est imparfait certes et surtout ne contient pas tous les noms et tous les titres qu'il devrait contenir. Mais si l'on tient compte que cette publication est la première de l'espèce, qu'un mois seulement a été donné à ses rédacteurs pour mener à bien leur tâche, que les renseignements sont rares, disséminés, manquent souvent, on conviendra que la première édition de ce catalogue est une

solide pierre fondamentale posée à l'intention du monument définitif que l'on va s'appliquer sans retard à édifier.

« Cet inventaire est loin d'être complet, disent dans leur » préface les auteurs de la liste sommaire des œuvres littéraires » des auteurs belges contemporains. Il se présente comme un » essai. Des éditions ultérieures permettront de l'étendre et de » l'améliorer en y comprenant les œuvres flamandes et wallonnes » qui y font regrettablement défaut. »

Elles en feront disparaître aussi certaines erreurs que la hâte empêcha de corriger, telles la présence, parmi les auteurs belges (probablement parce que les œuvres renseignées sous leurs noms furent éditées à Bruxelles) de Jean Bertheroy, William Busnach, Jules Lermina, etc.

L'Exposition du Livre en elle-même atteste l'importance de cette production littéraire; mais aux yeux du public qui la visitera elle ne prendra pas toujours, craignons-nous, sa véritable signification. Enfermés en des vitrines coquettes mais closes, rangés immobiles et rebelles à toute consultation, les volumes exposés sont, pour la plupart, richement reliés et c'est vers leur aspect bien plutôt que vers leur nombre et surtout que vers leur valeur qu'ira l'attention. Les cinquante romans de Camille Lemonnier qui lui furent offerts par les écrivains et artistes belges, il y a trois ans, vêtus d'une parure luxueuse, ornés d'hommages manuscrits précieux sont un spectacle de somptuosité rare; les livres d'Edmond Picard, enchâssés en des peaux estampées d'attributs symboliques ou gauffrées d'ors, frappées de fers artistiques, son *Mohgreb-al-Aksa* ouvert sur une page enluminée par un pinceau séduisant; les reliures que fit exécuter M. Paul Claessens pour nombre de livres fameux de nos écrivains; les *Primitifs Italiens* et les *Peintres de Sienne* de M. Jules Destrée illustrés d'eaux-fortes d'Auguste et de Louise Danse; l'*Iris* de M. Pol De Mont; la collection des Revues littéraires belges; les reliures des trois romans de M. Georges Virrès; le *Max Waller* de M. Paul André dans le médaillon duquel le peintre F. Gailliard silhouetta le fin profil de « Siébel »; les petits livres à l'antique manière illustrés de bois naïfs de l'auteur lui-même, le poète Max Elskamp; les publications du cercle d'art *de Scalden*; les curieuses reproductions d'ouvrages du XVIIe siècle exécutées par le Musée Plantin d'Anvers; *Les Ténèbres* et *la Damnation de l'Artiste* de M. Iwan Gilkin aux frontispices sataniques d'Odilon Redon; ce mignon bijou qu'est le *Kees Doorick* de M. G. Eekhoud et les trois volumes imposants du *Théâtre* de Maeterlinck; les éditions polyglottes de Verhaeren traduit en

allemand, en russe, en espagnol, en anglais, illustré et édité aussi par un artiste japonais, tout cela est admiré, mis en valeur dans le cadre élégant de la rotonde de marbre du Kursaal, mais ce but n'est pas totalement celui qu'il faudrait atteindre.

Il ne peut évidemment être question de laisser ces exemplaires à la disposition du visiteur qui pourrait les feuilleter ou les lire. Mais pourquoi ne pas ajouter à l'Exposition, telle qu'elle existe présentement et à l'Exposition complétée, agrandie — que nous espérons pour l'été prochain, — une manifestation permanente dont je soumets l'idée aux organisateurs avisés d'Ostende Centre d'Art?

Le kursaal d'Ostende est, pendant quatre mois, une vaste ruche en incessant labeur. Tout y est méthodique, localisé, régularisé : les fêtes de joie, les fêtes de l'Art, celles des yeux et celles de l'esprit, les besognes aussi bien que les plaisirs. Et chaque chose a son heure et son endroit spécial.

Pourquoi tous les matins et toutes les après-midi, à un moment immuable, pendant une heure, ou pendant quarante-cinq, ou pendant trente minutes seulement, des lectures ne seraient-elles pas faites à voix haute dans la salle même où sont exposés les Livres belges? Un ou deux spécialistes, un récitant, une récitante, seraient engagés qui liraient des vers, des contes, des essais, des fragments *choisis dans les volumes figurant au Salon du Livre*. Ces lectures seraient précédées de celle d'une brève notice signalant l'auteur et sa production littéraire. Et, parachèvement de cette entreprise de diffusion et de pénétration, un comptoir de vente serait annexé au Salon, où le public, séduit par l'audition d'un poème, d'une page de prose, pourrait instantanément se procurer le volume d'où il est extrait. Il y a chaque jour, à 10 heures, des séances d'échecs, à midi et à 5 heures, des séances d'orgue, à 10 heures, des séances dansantes. Il y aurait, désormais, chaque jour, à heure fixe, des séances de lectures belges. J'assure qu'elles auraient leurs fidèles.

Mais tout ceci m'éloigne de l'inauguration de l'Exposition du Livre. Elle fut l'occasion, pour M. Paul Otlet, de faire une savante conférence au cours de laquelle il montra le passé, le présent et surtout l'avenir du Livre. En technicien documenté, en praticien riche de statistiques, il donna à ses auditeurs des renseignements curieux et inattendus qui eurent l'intérêt de toutes ces choses neuves et presque déconcertantes que la Science, aux incessants progrès, nous révèle et nous promet.

Fernand Larcier.



— Une société, ayant pour titre : *Les Peintres-graveurs* et pour but le développement de l'eau forte originale, vient de se fonder à Bruxelles. Son comité est composé de : MM. Armand Rassenfosse, président ; Albert Baertsoen, délégué, et Albert Neuville, secrétaire. Ses autres membres fondateurs sont : MM. Frantz Charlet, Laermans, Fr. Hens, Ch. Mertens, James Ensor, Adrien de Witte et François Maréchal. Ces noms sont un garant du mérite des œuvres qui seront présentées aux connaisseurs dans les différentes expositions que les « Peintres-graveurs » comptent organiser en Belgique et même à l'étranger. On y verra, outre les planches des membres, celles de quelques artistes invités ; c'est ainsi qu'à sa première exposition, qui aura lieu cet hiver, à Bruxelles, la société s'est assurée de la participation du maître-graveur français Auguste Lepère et du fameux aquafortiste suédois, Anders Zorn.

***

— Charles Bernier, Gisbert Combaz, Auguste Danse, Mme Louise Danse-Sand, Henry Degroux, Alfred Delaunois, Mme Destrée-Danse, Mlle Marie Durand, Alfred Duriau, Willem Delsaux, G. Flasschoen, Richard Heintz, Fernand Khnopff, Georges Lemmen, Henry Meunier, Victor Mignot, Louis Moreels, Auguste Oleffe, G.-M. Stevens, Mme E. Wesmaël, viennent de se grouper en un groupe d'art : *L'Estampe*, dont le but est d'organiser, à Bruxelles et dans les principales villes du pays, des expositions bisannuelles où seront réunies des œuvres gravées par tous les procédés sur cuivre, acier, zinc ou bois, les lithographies et les dessins d'ornementation destinés aux livres d'art.

M. Robert Sand, 25, rue de la Filature, à Bruxelles, est le secrétaire de *L'Estampe*.



ÉTUDIANTS RUSSES [1]

PERSONNAGES

EGOR RAGUINE, 20 ans, étudiant.
SERGE, son frère, 18 ans, étudiant.
Le Conseiller RAGUINE, leur oncle.
VÉRA.
MAKARE, ouvrier.
ARKOÏ
BARINSKI.
TRÉBANOFF } étudiants.
GORTCHENKO
DRAGOPOUTINE

Le commisaire de police; — Le juge d'instruction; — Le directeur de la prison; — Un employé; — Un gardien; — Le greffier, personnage muet.

(1) *La révolte d'étudiants et d'ouvriers dont il s'agit ici, a eu lieu à Saint-Pétersbourg en 1902. Commencé en 1903, ce drame fut achevé au mois de mars 1904, au bruit des premiers coups de*

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

EGOR. — SERGE.

EGOR.

Qu'as-tu donc, Serge ? Tiens-toi tranquille.

SERGE.

Tu es étonnant, Egor. Comment pourrais-je être calme, alors que dans une heure... Mais c'est la journée la plus importante, la plus grave de notre existence, à nous, à nos amis, à des centaines d'étudiants, à ces milliers d'ouvriers, qui, au risque de leur liberté et de leur vie même, vont oser... Egor, est-ce que ton cœur ne frappe point dans ta poitrine à la rompre ? Ecoute donc ! On doit entendre le mien battre comme un marteau.

EGOR.

Tu as la fièvre.

SERGE.

Oh ! toi, tu es un être extraordinaire. Tu maîtrises tes nerfs et tu feins sans peine le calme d'un diplomate! Mais c'est l'apparence, cela ; c'est la merveilleuse et trompeuse apparence ! Je gage que tu es aussi ému que moi, que nous tous ! Va, va, j'en suis sûr, tous les cœurs russes battent en ce moment à l'unisson du mien. Quel dommage qu'ils ne soient

---

canon de la guerre russo-japonaise. Il n'était pas encore question de la révolution qui devait éclater après la guerre. L'auteur se défend d'ailleurs d'avoir pris parti dans le conflit qui mettait déjà aux prises les révolutionnaires et les partisans de l'autocratie. Il ne plaide pas, il ne juge pas, il se contente de peindre.

point des cloches! Le terrible tocsin qu'ils sonneraient de la Vistule à la mer Jaune! Ou plutôt, quelles joyeuses cloches de baptême! Le baptême de la Russie régénérée. A toute volée, cher frère. Bim, bam, bim, boum! Dieu que ce serait émouvant!

EGOR.

Calme-toi donc! Tu vas perdre le souffle.

SERGE.

Sois calme, toi, puisque tu le peux être. Pour moi, c'est impossible. Autant demander à une forge flamboyante de produire de la glace. Tu ne vois donc pas que je brûle? Il me semble que j'ai bu du feu et que mon sang bout dans mes veines comme l'eau dans les tubes d'une chaudière. Egor! Egor! Si notre grande manifestation pacifique réussit, si elle touche le Tsar, si elle épouvante les misérables qui tiennent le peuple russe enchaîné dans les ténèbres, nous aurons délivré le plus vaste empire du globe du monstrueux esclavage où il gémit, nous aurons accompli la plus grande action du siècle, des temps modernes, peut-être de l'histoire entière. Sens-tu cela, Egor? Ne frissonnes-tu pas de joie et d'orgueil? Ne vois-tu pas ta personnalité grandir et s'élever sur un piédestal de triomphe, au niveau des plus grands hommes du monde? Que dis-je, au niveau? Plus haut, Egor, plus haut!

EGOR.

Comme tu y vas!

SERGE.

Que sont Brutus, Robespierre? Des assassins. Ils n'ont, d'ailleurs, pas réussi; ils ont, l'un et l'autre, fondé l'empire. Quant à nous...

EGOR.

Tu réprouves donc l'assassinat?

SERGE.

Pas le moins du monde ! Tu as raison ! Ce n'est pas cela que je veux dire. Il faut frapper les tyrans sans pitié, oui, il le faut, mais seulement quand on ne peut agir autrement. Comme tu as bien marqué la nuance ! Ton intelligence supérieure a saisi du premier coup le défaut de mon raisonnement. Tu es si haut au-dessus de nous tous, Egor ! Je suis confus, tu le vois, tout à fait confus. Cela n'a, d'ailleurs, aucune importance. Certainement, le poignard et la bombe sont des armes légitimes ! C'est trop évident. Tu le sais bien, Egor ; pourquoi t'amuses-tu à me faire dire des bêtises ? Mais voilà, il y a une occasion, une occasion unique. On dit que le tzar Nicolas est doux et libéral, bien que ses ministres persécutent l'intelligence et surtout les étudiants, qui apportent la lumière au peuple. Eh bien, oui, nous nous adresserons à lui. Des milliers d'hommes, étudiants et ouvriers, sans armes, décidés à ne pas se défendre si les Cosaques se ruent sur eux, vont acclamer devant la cathédrale de Kazan, les droits de l'individu, les droits de la science, la liberté et les institutions libres, qui sont le patrimoine de la civilisation. Nous prierons le Tzar de nous les accorder, en lui jurant une reconnaissance éternelle. Le spectacle sera grandiose, inoubliable ! Nous montrerons au monde que nous ne sommes point des détraqués, comme on l'a dit, portés à l'assassinat par la surexcitation morbide de nos nerfs et la faiblesse de notre cerveau. Et les paysans, les stupides paysans, pour qui le Tzar et ses fonctionnaires sont des fétiches, verront que nous sommes de vrais Russes, prêts à obéir fidèlement à l'Empereur, s'il consent à écouter la voix de la raison et de la civilisation.

EGOR.

Et si nous ne réussissons pas ?

SERGE.

Alors, nous ressaisirons nos poignards et le monde entier, et les paysans russes eux-mêmes feront des

vœux pour nous. Mais pourquoi me fais-tu répéter tout cela? C'est toi qui as inventé ce plan magnifique! C'est toi qui en as organisé l'exécution !

EGOR.

Laisse donc!

SERGE.

Non, il faut que je le redise. Qui donc est l'homme au grand cœur qui a montré à la jeunesse russe la noblesse du sacrifice pacifique? Et qui a fait tomber de ses mains les armes meurtrières? Grâce à toi, au lieu de machiner de nouveaux coups dans l'ombre, les amis du progrès amènent aux pieds du Tzar des multitudes désarmées pour l'adjurer d'affranchir l'intelligence comme son grand-père affranchit les serfs, et de donner à la Russie la liberté, qui, seule, peut l'élever au niveau des grandes nations de l'Europe? Qui a conçu cette grande idée? Qui l'a projetée dans tant de jeunes cœurs encore vibrants du désir de vengeance? Qui les a soulevés dans un immense élan d'enthousiasme vers cette action sacrée que l'heure prochaine verra s'accomplir? Toi, mon cher Egor, le plus généreux, le plus génial des jeunes Russes. Va, tu ne peux imaginer combien je t'admire et je t'aime.

EGOR.

Je ne t'aime pas moins, mon bon Serge, et je t'admire davantage, car le sang de la jeunesse te monte à la tête comme un flot de champagne, et ton exaltation est vraiment la plus merveilleuse du monde. Bois un verre d'eau; il te fera du bien.

SERGE.

Méchant moqueur!

EGOR.

Et modère ton ivresse avant que nos amis n'arrivent. Sais-tu qu'il est heureux que nous soyons

seuls? Si l'on t'avait entendu, ton accès d'adoration fraternelle nous eût rendus tous les deux passablement ridicules. Ménageons notre prestige, Serge Stépanovitch.

SERGE.

Allons donc! Tous nos amis savent ce que nous te devons. Toi seul, tu l'as oublié.

EGOR.

Assez, cher frère! Mieux que personne je sais ce que vaut notre entreprise et quelle en est ma part. Tu m'obliges à te rappeler que, seul, je n'eusse rien fait. Je ne suis pas l'homme d'action que tu crois. Je lis quelques livres. Je rêve, et quand le rêve me paraît beau, je le conte à mes amis. Il se peut qu'en parlant je m'exalte et leur communique ma flamme... En moi, elle s'éteint aussitôt. Et abandonnant le papillon défraîchi qu'ils se passent de main en main, je retourne seul dans mon jardin, où voltigent d'autres songes. O mon bon Serge, c'est ta chaude jeunesse qui possède l'ardeur que tu m'attribues. C'est toi, qui sans même y songer, avec une ingénuité charmante, as enflammé en mon nom tous les jeunes cœurs qui brûlent autour de nous. Moi, je suis froid comme la neige. Si j'assiste aujourd'hui à l'action que tu as préparée, c'est, hélas! presque en étranger.

SERGE.

Que dis-tu là? N'essaie pas de me mystifier. Oh! je comprends. Tu es très fort. Même avec moi tu maintiens les distances. Je ne t'en veux pas, Egor. Rien n'est plus juste. Tu te meus dans une sphère si supérieure...

EGOR.

Si tu y tiens absolument...

SERGE.

Ah! tu es le maître! Fais ce qu'il te plaît, quelque

étrange que cela nous paraisse. Il n'y a qu'une créature que tu devrais épargner, Egor.

EGOR.

Je sais, je sais.

SERGE.

Cette pauvre Véra, la plus ardente, la plus dévouée des nôtres!... Depuis qu'elle a généreusement consacré sa vie à notre œuvre, elle n'a plus au monde que toi pour caresser son cœur. Tous nous sommes pour elle de bons camarades, d'ardents compagnons de lutte. Mais toi, tu es le Dieu adoré de sa jeunesse, tu es l'ivresse et la douleur de son âme. Ne la fais pas trop souffrir, Egor!

EGOR.

Est-ce qu'elle se plaint?

SERGE.

Non... c'est-à-dire... il n'est pas difficile de voir qu'elle souffre. Aussi bien, le contraste est trop aigu entre le bonheur soudain que tu lui as donné et... comment dirais-je? tu te vantes toi-même, aujourd'hui, de ta froideur.

EGOR.

Que tout cela est futile!

SERGE.

Elle vivait seule, misérable, bafouée et irritée, dans le taudis de la maison Philippof, où, pour quelques kopecs, elle passait ses tristes journées à broder des chemises, subissant les injures de sa logeuse et les grossièretés des autres locataires. Tout à coup, tu es apparu, jeune, beau, riche, comme les princes des légendes qui épousent les petites paysannes, — et

aussi comme un prophète et un maître des intelligences, car à ses croyances de révoltée, tu apportais des révélations supérieures, des paroles de lumière, avec un enthousiasme viril qui l'éblouit et la jeta à tes pieds comme une esclave. Sans hésiter, tu vins à elle, tu lui ouvris tes bras, tu la pressas sur ton cœur... La petite étudiante pauvre, la petite révolutionnaire qui s'était parfois évanouie de faim et de froid dans les réunions secrètes, était entrée dans un merveilleux paradis dont tu étais le dieu. Comme vous vous exaltiez ensemble dans vos belles ivresses intellectuelles! Cela dura dix semaines. Tu ne parais même plus remarquer sa présence. Tu es distrait, froid, parfois cruel... Est-ce que tu ne l'aimes plus?

EGOR.

Pourquoi ne l'aimerais-je plus? Ne dois-je donc plus songer qu'à ses caresses?... C'est étrange : tout le monde veut que je l'aime, — toi, Arkoï, Trébanoff, Gortchenko, tous... Je l'aime, parbleu, quand ce serait pour ne pas désobliger tant d'amis!

SERGE.

Tâche du moins d'être bon pour elle. Si c'est une épreuve à laquelle tu la soumets, elle est trop dure, Egor! Tu la briseras.

EGOR.

N'en crois rien. C'est une âme forte. Elle n'aime que la révolution. Je suis pour elle une friandise qu'elle croque en attendant le plat de résistance... Non, je suis injuste! C'est une bonne fille, Serge; elle m'embrasse tout le long du jour en citant Bakounine. J'ai parfois envie de l'étrangler.

SERGE.

Es-tu fou? C'est une personnalité éclairée. Tu ne veux pourtant pas qu'elle te chante des romances? Mieux que moi tu sais que son dévouement à notre

cause n'a fait qu'exalter l'amour qu'elle te porte. Aie pitié d'elle, mon frère. La pauvre fille donnerait sa vie pour un sourire caressant de tes lèvres. Je te supplie...

EGOR.

Je ne peux plus la souffrir ! Je ne peux plus ! Je suis mon maître, je pense ! Je ne permets pas qu'elle introduise sa volonté dans ma vie. Je ne permettrai cela à personne, jamais, jamais, entends-tu ? Ma pensée n'appartient qu'à moi et je lui appartiens tout entier. Je ne veux pas d'autre maîtresse.

SERGE.

Ah ! tu as une grande idée, Egor ! Je le devinais.

EGOR.

Que dis-tu ?

SERGE.

Tu as une grande idée. Voilà pourquoi tu repousses Véra. Mais tu l'aimes, frère, tu l'aimes comme elle t'aime. Seulement, il ne faut pas qu'elle gêne l'idée.

EGOR.

Epargne-moi ces bavardages, je t'en prie sérieusement.

SERGE.

Va ! je le dirai à Véra.

EGOR.

Que lui diras-tu ?

SERGE.

Que tu es possédé par une grande idée. Tu es comme l'aéronaute dans sa nacelle, au fond du ciel immense. Au-dessous de toi, le monde disparaît à tes

yeux, et ton idée t'emporte dans les hauteurs vertigineuses. Tu es si intelligent, Egor! Que je voudrais connaître l'idée qui t'absorbe, assez forte pour te séparer de nous et te rendre indifférent à l'action grandiose qui va s'accomplir! Qu'elle doit être belle et puissante! Je ne te demande pas de me la confier... non... aujourd'hui je ne pourrais pas... Je suis tout à l'action présente... toi, tu nous dépasses. Tu vis déjà dans l'avenir. Ton esprit bondit au delà du but où nous allons atteindre. Tu es grand, Egor. Toute la jeunesse russe attend de toi de grandes choses inconnues. Tu es notre héros, notre voyant, notre prophète. Que tu dois être heureux de te sentir élevé si haut au-dessus de tous!

EGOR.

Mais tais-toi donc! C'est grotesque à la fin! Qu'avez-vous donc tous à me persécuter de cette sottise : une grande idée! Je n'ai aucune idée, petite ou grande, malheureux! Si je souffre, c'est précisément du manque de foi. Je ne crois à rien, à rien, pas plus à ta révolution qu'à l'avenir de la jeunesse russe, qu'à l'amour de Véra, qu'à la bonté de notre cause, — non plus qu'à la valeur de la sotte démonstration que nous allons faire aujourd'hui.

SERGE.

Oh! oh!

EGOR.

A rien, à rien, entends-tu? Cette démonstration pacifique, la plus grande action du siècle pour les niais...

SERGE.

Merci... Tu es dur.

EGOR.

Excuse-moi. Je suis irrité, mon pauvre Serge. Je ne voulais pas te blesser. Mais, vois-tu, j'en ai par dessus

la tète, de toutes ces grandes idées et grandes actions... Pouah ! Il me faut de l'air... un peu d'air pur... J'ai envie de vous quitter... de rentrer chez moi sur l'heure... d'aller à la campagne, loin de notre jeunesse et de ses sottises...

SERGE.

Pour méditer seul tes grands projets ! Je t'y prends, mon cher Egor, voilà l'aveu... Bien, bien, donne-moi tous les démentis que tu voudras, je te connais : tu ne peux vivre sans te dévouer à une grande idée. Notre œuvre va se réaliser aujourd'hui, il te semble qu'elle n'a plus besoin de toi, voilà pourquoi tu te prosternes déjà devant un nouveau dieu que nous autres, nous n'apercevons pas encore. Tu nous le révèleras demain... Egor, je voudrais m'agenouiller devant toi... nous devons tous nous agenouiller...

EGOR (*éclatant de rire*).

Mon pauvre Serge !...

SERGE.

Tu ris ? Fais ce que tu veux. Raille, bafoue, tu es le maître. Tu as le droit de nous éprouver. Mais Véra... aie pitié d'elle, elle a tant souffert !

EGOR.

Hélas ! tu as raison. C'est toi qu'elle aurait dû aimer. Tu lui aurais rendu naïvement ses baisers et ses citations de Bakounine... Je ferai tout ce qu'il te plaira.

SERGE.

Quel bonheur ! Permets-moi de l'appeler.

EGOR.

Elle est ici ?

SERGE.

Oui, dans la chambre de Gortchenko. Je l'ai rencontrée à la porte de cette maison, les yeux rougis par les larmes. Elle est entrée avec moi. Je ne savais si tu étais seul. Et comme Gortchenko était sorti, je lui ai conseillé d'attendre un moment dans cette chambre... puis, ma foi, je l'ai oubliée! (*ouvrant la porte*). Véra Pétrowna! Véra Pétrowna! Entrez!... Je vous le disais bien : Egor vous adore.

SCÈNE II.

LES MÊMES. — VERA.

VÉRA (*froissant un papier*).

De qui tiens-tu cette nouvelle? Est-ce de ma logeuse? Il n'est plus venu chez moi depuis trois jours.

SERGE.

Il vient de me le redire lui-même.

VÉRA.

Il ment.

EGOR.

Véra!

SERGE.

Que tu es injuste envers lui! S'il t'a un peu négligée, c'est que les préparatifs de cette grande journée ont absorbé tous ses soins. Songe à cela, Véra, et pardonne-lui les heures qu'il a dérobées à ta tendresse pour les donner au peuple russe, qui attend de lui, de toi, de nous tous, sa délivrance.

VÉRA.

Vraiment! Avant-hier, il a passé la soirée chez le conseiller Raguine, ce suppôt de la réaction.

SERGE.

C'est notre oncle, Véra, le frère de notre père. Il nous aime comme ses enfants. Moi, je ne l'aime pas, parce qu'il est un valet du Tzar et de son âme damnée, le procureur du Saint Synode. Depuis que je suis des vôtres, j'ai refusé de remettre les pieds chez lui. Mais Egor fait ce qu'il juge bon.

VÉRA.

Et il juge bon de courtiser sa fille.

SERGE.

Mais, Véra...

VÉRA.

Tais-toi. Je sais ce que je dis. Pendant que les invités dansaient, causaient et buvaient du champagne, il a passé toute la soirée auprès d'Olga Vladimirowna. Qu'il ose dire que ce n'est pas vrai!

EGOR.

C'est vrai.

VÉRA.

Et cette nuit, bourreau!

SERGE.

Cette nuit?

VÉRA.

Ne voit-il donc pas que je sais tout? Oh! oh! c'est à faire pleurer les pierres. Me tromper ainsi! Mais

parle donc! Justifie-toi! Que lui disais-tu, à cette femme, cette nuit, dans sa chambre?

SERGE.

Véra, prenez garde! Ma cousine Olga est au-dessus des soupçons de votre jalousie.

VÉRA.

Ce n'est pas toi que j'interroge : tu n'es qu'un enfant. La jalousie est une flamme subtile; elle guide les regards dans les ténèbres. Mon cœur m'avait avertie. Je savais, — entends-tu, Egor? — je savais que tu irais cette nuit la rejoindre. Je me suis cachée sous une porte, en face de l'hôtel Raguine, pour t'épier. L'attente a été longue. Je tremblais de fièvre et la soif brûlait ma gorge. Je me disais : je suis folle; il ne viendra pas! J'ai vu s'éteindre toutes les fenêtres et le sommeil assombrir la maison. Tout à coup le bruit d'un pas léger fit bondir mon cœur. C'était lui... Il frappa doucement... La porte s'entr'ouvrit puis se referma sur lui... Quelques instants après une fenêtre s'illuminait... Oh! je la connaissais bien, cette fenêtre! Je m'étais renseignée... Parle donc! Elle est ta maîtresse, n'est-ce pas? Misérable!

SERGE.

Véra, tu ne sais pas...

EGOR.

M'avez-vous vraiment reconnu, Véra?

VÉRA (*lui montrant le papier*).

Et ceci, comment l'expliqueras-tu?... Je suis allée chez toi, ce matin. Tu étais déjà sorti. En ton absence, un laquais du conseiller Raguine avait apporté cette lettre, — lettre urgente, disait-il. Ton

vieux domestique Grégoire était fort embarrassé, ne sachant où tu passais la journée. Donnez-la-moi, lui ai-je dit; j'ai rendez-vous avec le barine; je la lui remettrai. Après avoir hésité un peu, il me l'a confiée... Une écriture de femme... Ce papier me brûlait les mains... Là, en attendant dans cette chambre, je n'ai pu résister à ma jalousie...

SERGE.

Tu as ouvert la lettre? Oh! Véra, c'est mal.

VÉRA.

Oui, je l'ai lue. Ecoutez : « Mon bien-aimé, si tu as quelque affection pour moi, ne prends point part à la manifestation de ce jour. Reste chez toi. Les autorités ont pris des mesures sévères, je le sais. J'attends ton retour avec une inquiétude mortelle. Aie pitié d'un cœur plein de toi. — Olga. » — Traître! traître! (*Elle éclate en sanglots sur l'épaule de Serge.*)

EGOR.

Il faut qu'elle apprenne la vérité.

SERGE.

Oui, l'heure est venue. Ecoute, Véra. Egor ne t'a point trompée. Olga Vladimirowna est sa femme.

VÉRA.

Sa femme? Malédiction! Et moi?

SERGE.

Il t'aime.

VÉRA (*le repoussant*).

Laisse-moi! Laissez-moi tous deux! Vous êtes des

monstres. Sa femme! Ah! que n'y a-t-il un Dieu juste et vengeur? Tu as dit : sa femme?

SERGE.

Sa femme légitime, Véra. Laisse-moi t'expliquer.

VÉRA.

Trompée! Indignement et lâchement trompée!

SERGE.

Ecoute-moi donc!

VÉRA.

Voilà l'amour des hommes : piège et mensonge! Malheureuse fille que j'étais, dans ma pauvreté fière, jouant tous les jours ma vie pour l'affranchissement du peuple, je l'ai vu soudain venir à moi, tout rayonnant de générosité et d'amour, la bouche pleine de phrases mielleuses et brillantes... Pouvais-je croire qu'il s'avançait, la trahison au cœur? Et je me suis donnée ô justice, je me suis donnée à ce perfide qui me trompait avant même de me prendre pour la première fois la main. Lâche! lâche! Je devrais lui cracher aux yeux!

SERGE.

Tu es folle!

VÉRA.

Ah! il est bien de sa caste, lui!... Toi aussi, d'ailleurs, bien que tu sois plus jeune et plus franc... Un riche, un noble, peut-il aimer une fille du peuple autrement que pour la trahir? Comment ai-je pu l'oublier?... Il était si éloquent, si brûlant en paroles pour tous les déshérités!... Cruel et faux frère, comme tous les aristocrates!

SERGE.

Véra, si tu le prends sur ce ton, je vais me fâcher aussi. Sans ces aristocrates et ces riches, dont les meilleurs viennent à nous, qu'auriez-vous fait jusqu'ici? Toute votre force vous vient de nous. Notre Bakounine n'est-il pas un noble? Et Kropotkine? Et tant d'autres... Mais ce n'est pas tout cela... De quel droit viens-tu jeter tes amours et tes chagrins personnels au travers de cette glorieuse journée, où tout le peuple russe attend notre action en frémissant? Que sont tes petites affaires particulières devant ces grands intérêts des masses? Retourne chez toi. Aujourd'hui Egor ne t'appartient pas; il appartient au peuple russe.

VÉRA.

Ta nature parle enfin. L'aristocrate se révèle en toi à ton tour. Tu es son digne frère, faux et dur comme lui.

SERGE.

Défie-toi de ta propre nature, Véra : les plébéiens sont mesquins et soupçonneux; ils insultent aux grandeurs qu'ils ne peuvent comprendre.

VÉRA.

C'est qu'ils subissent les insultes des nobles, ce me semble.

SERGE.

Pardonne-moi, Véra. Ce que j'en disais n'est ni pour toi ni pour tes pareils. Vous êtes pleins de rêves nobles et enthousiastes. Mais pourquoi ne me laisses-tu point parler? Si tu m'avais écouté, tu serais aux genoux d'Egor.

VÉRA.

Vraiment? Eh bien, parle! Justifie cet amant sans honneur, qui séduit une pauvre fille et retourne en

riant auprès de la femme qu'il a choisie dans sa caste, chez les pires ennemis du peuple.

SERGE.

Cette femme est sa cousine, une jeune fille de dix-sept ans qui meurt, dévorée par la phtisie. Elle n'en a plus que pour quelques semaines. Aucune force humaine ne peut la sauver. C'est une créature frêle et exquise, un beau lys cruellement brisé, qui se fane dans l'herbe où il est tombé... Toujours vêtue de blanc, elle attend la mort sur sa chaise-longue, près de la fenêtre que tu connais, car c'est à peine si elle peut encore marcher. Mais son cœur est plein d'illusions et d'espérances. Elle a foi, comme un enfant, dans la vie et dans l'amour.

VÉRA.

Mais pourquoi l'a-t-il épousée?

SERGE.

Depuis son enfance elle aime Egor. Tu sais si Egor est aimable. Partout où il va, les cœurs des femmes se tournent vers lui, comme les fleurs vers la lumière. Olga Vladimirowna s'est enivrée de la douceur de son cœur et de la splendeur de sa pensée. Comme nous tous, elle voit en lui l'espoir du peuple russe. Elle s'est attachée à lui par toutes les fibres de son être. Peux-tu l'en blâmer?

VÉRA.

Et il l'aime, lui? Dis-le donc! Il l'aime!

SERGE.

Il l'aime comme une sœur charmante et condamnée à mourir dans sa fleur. Tu ne connais pas Egor, Véra. — Il a eu pitié de cette pauvre âme amoureuse et pure. Il a complaisamment passé de longues

heures auprès de la jeune malade... Il n'a pas voulu briser brutalement ce frêle amour, qui fleurit au bord d'une tombe. Il s'est laissé aimer, afin qu'elle meure heureuse.

VÉRA.

Il s'est laissé épouser !

SERGE.

Il a exaucé son vœu suprême. Est-ce vraiment à l'insu du conseiller Raguine ? Je ne sais. Ils se sont épousés en secret. Un moine, avant l'aube, est venu les unir. Mais dans ce mariage, Egor n'a jamais voulu voir qu'un caprice d'une sœur malade. Il ne l'a jamais traitée que comme une sœur. Elle mourra dans son vêtement blanc et dans son rêve blanc d'épouse virginale...

VÉRA.

Est-il possible ? Si je pouvais le croire !

SERGE.

Tu peux nous croire, Véra. — Ni Egor ni moi, nous n'avons jamais menti. Dès la première heure, j'ai reçu la confidence de son secret. Une telle aventure, je le sais, serait peu croyable en Occident ; mais ton cœur russe doit comprendre les cœurs russes.

VÉRA.

Oh ! Egor ! Egor ! Pardonne-moi !... Mais tu l'embrasses ! Tu baises ses lèvres ! Ah !

EGOR.

Ses lèvres virginales effleurent parfois les miennes, Véra ! N'est-elle pas ma femme devant son Dieu ? Mais ces baisers-là, je ne les lui ai jamais rendus. Je

baise son front avec la tendresse d'un frère plein de pitié pour sa mort prochaine.

VÉRA.

Egor... tu as adoré ta mère... Jure-moi par le souvenir sacré de ta mère que telle est bien la vérité.

EGOR.

Par ma mère bien-aimée, Véra, c'est la vérité.

VÉRA.

Ah! je t'adore... Tu es grand et noble, Egor, et je ne suis qu'une malheureuse... Je ne suis pas digne de toi... Pardonne!... Tu vois mes larmes... Jure encore... Jure que tu m'aimes!

EGOR.

Quand nos efforts pour l'affranchissement du peuple russe m'ont amené en ta présence, Véra, à la vue de ta pauvreté, de ton courage et de l'abnégation généreuse qui te portait à sacrifier ta jeunesse pour tes frères inconnus, une ardente sympathie est entrée dans mon cœur. Nous nous sommes aimés, nous nous sommes donnés l'un à l'autre sans réclamer aucun serment.

VÉRA.

Et maintenant?

EGOR.

Maintenant?

VÉRA.

Cruel, tu ne m'as jamais aimée... Tu t'es laissé aimer par moi comme par l'autre... Tu t'es donné par pitié!... Malheureuse que je suis. J'aime une idole de pierre.

EGOR.

Je ne suis pas moins malheureux que toi.

VÉRA.

C'est que je t'aime, hélas! Mon cœur brûle. Il se consume d'amour. Et tu m'as aimée aussi : ne le nie pas!... Ces jours d'ivresse bénie où tes paroles et tes caresses m'enveloppaient d'un feu divin, ils n'ont pu mentir... Parle donc!... Mais non, ne réponds pas, si ta réponse doit me jeter au désespoir... Laisse-moi t'aimer et tais-toi... Je t'aimerai de toute mon âme, de toute la flamme de mon être... Jure-moi seulement que tu n'aimeras jamais une autre femme.

SERGE.

Quoi! Les jeunes filles révolutionnaires réclament-elles des serments de fidélité?

EGOR.

Ne plaisante pas. Je dirai à Véra la vérité, comme je l'ai dite à toi-même. Mon cœur est-il fait pour aimer? Je l'ai cru un moment, Véra, comme toi aussi tu l'as pu croire. Mais le doute est venu. Mon âme flotte sur le doute et l'inquiétude. Rien ne la fixe. Dès qu'elle s'attache soit à une idée, soit à un sentiment, une force brutale la rejette dans les brumes incertaines. C'est une vagabonde douloureuse, qui fuit sans trêve sous le souffle du destin. Je n'aimerai aucune femme, Véra. Aucune femme ne me donnera le bien où j'aspire : la paix dans un enthousiasme heureux.

VÉRA.

Je te la donnerai, moi, je te le jure! Laisse-moi t'aimer, mon bien-aimé ! Je t'apporterai tant d'amour et tant d'enthousiasme, que ton cœur, délivré de sa mortelle inquiétude, trouvera enfin le bonheur.

SERGE.

Amen! Et si vous le voulez bien tous deux, mettons fin à cette petite querelle d'amants. D'autres soins nous requièrent. L'heure avance. Nos amis doivent être arrivés depuis longtemps. Ils n'osent nous déranger, sans doute, mais je gage qu'ils meurent d'impatience dans la chambre de Gortchenko. Permettez-moi de les appeler.

EGOR.

Serge a raison.

SERGE (*ouvrant la porte*).

Entrez donc, Messieurs! Nous vous attendons.

SCÈNE III.

Les mêmes. TREBANOFF, MAKARE, BARINSKI, ARKOÏ, GORTCHENKO, DRAGOPOUTINE.

TRÉBANOFF.

Véra Pétrowna, salut fraternel. — Salut, Egor et Serge Stépanovitch.

MAKARE.

Par la barbe de saint Nicolas, c'est le grand jour. Frères, ne boirons-nous pas un petit verre d'eau-de-vie?

TRÉBANOFF (*riant*).

Par la barbe de saint Nicolas, frère, tu es ivre.

BARINSKI (*sévèrement à Makare*).

Tiens-toi tranquille et laisse-nous conduire nos affaires.

GORTCHENKO.

Nous sommes tous de pauvres pécheurs. Qu'importe un peu d'eau-de-vie? Je t'en donnerai, Makare.

VÉRA.

Cela n'est pas bien, Gortchenko. Est-ce ainsi que le peuple russe se relèvera? Vous êtes un intellectuel, un étudiant; dans quelques mois, vous serez ingénieur; vous conduirez des ouvriers dont vous serez responsable; et vous donnez de l'eau-de-vie? Fi! N'avez-vous pas honte?

MAKARE.

La demoiselle n'a jamais passé ses journées à fendre du bois ni à décharger des bateaux. Que sait-elle du peuple et de l'eau-de-vie? Toi, Artème-Alexievitch Gortchenko, tu es un véritable frère. Donne-moi un verre. L'eau-de-vie réchauffe le cœur, mes petits pigeons. Il faut aujourd'hui que tout le monde ait le cœur chaud, n'est-il pas vrai, Serge Stépanovitch?

SERGE.

Il le faut certainement, Makare.

BARINSKI.

Cet ivrogne va-t-il nous distraire de nos devoirs?

ARKOÏ.

N'insultons pas ce brave homme.

MAKARE.

Je ne suis pas un ivrogne, Messieurs. Je suis un

ouvrier, un honnête et légitime ouvrier, que je représente ici tous mes camarades des fabriques de Pétersbourg dans un but humanitaire. Suis-je t'y un ivrogne, Gortchenko? Parle. Dis-le devant tous ces Messieurs. Nous sommes ici pour fraterniser. (*Gortchenko lui verse un verre d'eau-de-vie.*) Merci, frère. L'eau-de-vie rend l'homme généreux. Tu es généreux, Gortchenko, généreux comme le soleil de l'été. Ne boiras-tu pas un verre avec ton vieux Makare? Hé! hé! bois, Gortchenko, bois, mon petit rossignol. Il ne faut pas mépriser l'eau-de-vie du bon Dieu, car enfin, vous autres, si Dieu n'avait pas voulu, est-ce qu'il y aurait de l'eau-de-vie? Ne les regarde pas, Gortchenko, mon prince! Tous ces Messieurs sont des Messieurs. Ils ne connaissent pas le cœur de l'ouvrier. Ils boivent du champagne, eux, et ils maudissent l'eau-de-vie du peuple.

TRÉBANOFF.

Tu divagues, mon vieux; laisse-nous parler. Que font les étudiants? Sont-ils à leur poste? Peux-tu répondre, Dragopoutine?

DRAGOPOUTINE.

A part une centaine de lâches, tous étaient, il y a une heure, assemblés dans les sections des quartiers. Au comité central, les nouvelles étaient excellentes. En ce moment, ils doivent être en marche pour se réunir devant la cathédrale de Kazan.

SERGE.

Bravo! Et les ouvriers? Peux-tu nous donner des nouvelles des ouvriers, Makare?

MAKARE.

Hé, Serge Stépanovitch, pourquoi ne le pourrais-je pas? Est-ce donc si difficile? Depuis le lever du soleil, tous les ouvriers des faubourgs se réunissent

en petites troupes, — comme des moineaux, Serge Stépanovitch, comme de bons et vaillants petits moineaux. Nous sommes tous des petits moineaux, frère !

TRÉBANOFF.

Des oiseaux en cage, mon vieux ; et ce n'est pas en buvant de l'eau-de-vie, que nous conquerrons la liberté.

MAKARE.

Tu parles, frère ! L'eau-de-vie est maudite, c'est vrai. Mais l'homme est pécheur. Il faut avoir pitié. Encore un verre, Gortchenko !

SERGE.

Voyons, Makare ! Les ouvriers se dirigent-ils vers la cathédrale de Kazan en grand nombre ?

MAKARE.

En grand nombre ? Je le crois bien qu'ils sont en grand nombre ! Des milliers, frère, et des milliers. Tu ne les compterais pas en cent ans. Quand on compte, on se trompe, et il faut qu'on recommence. La police les compte. Il y a aussi les Cosaques qui barrent les rues. Fini, on ne passe plus ! Ils ne font que cela, les Cosaques, mon petit pigeon ; ils empêchent les pauvres gens d'aller où ils veulent. Et gare le knout !

EGOR.

Les ouvriers ne peuvent donc pas manifester avec les étudiants ?

MAKARE.

Si fait, Egor Stépanovitch. Il y en a des mille et des mille qui ont passé avant l'arrivée des Cosaques. La ville en est remplie.

SERGE.

Et pas de bagarres ?

DRAGOPOUTINE.

Au comité des étudiants, on affirme que tout est calme.

ARKOÏ.

Le Christ est avec nous parce que nous sommes enfin pacifiques. C'est l'esprit du Christ qui vous a inspiré, Egor Stépanovitch, quand vous avez eu la pensée de cette grande et noble manifestation. Le Christ veut la paix. Il donne la paix. Vous avez compris la parole de vie : « Ne résistez pas au méchant. » Votre douceur désarmera les tyrans sanguinaires et votre nom sera béni.

BARINSKI.

Des phrases, Arkoï, des phrases ! Les hommes, comme tous les êtres, luttent pour la vie et la puissance. L'abominable société où nous vivons ne se soutient que par la force. C'est par la force qu'il faut l'abattre. Je n'ai aucune confiance dans la manifestation pacifique de ce jour. Je m'incline seulement devant la volonté de mes amis, de toute la jeunesse intellectuelle, sachant bien, d'ailleurs, que l'expérience dissipera bientôt vos illusions. Alors, vous en reviendrez aux seuls moyens pratiques : le couteau, le revolver et la bombe.

EGOR.

Ne les avez-vous pas expérimentés déjà ? N'avez-vous pas fait périr de hauts fonctionnaires et assassiné même un empereur ? Qu'y avez-vous gagné ? Le Tzar qui est tombé sous la bombe d'un nihiliste, est précisément celui qui a aboli le servage. Eloquent encouragement pour ses successeurs ! Non, ce n'est

pas en versant le sang que nous parviendrons à la liberté, mais en excitant la sympathie et la pitié.

DRAGOPOUTINE.

L'Europe entière s'émeut des souffrances de la jeunesse russe.

BARINSKI.

Elle nous est d'un joli secours, l'Europe! Quelques articles boursoufflés dans les gazettes radicales. Un point; c'est tout.

EGOR.

Que voulez-vous donc qu'elle fasse? Déclarer la guerre à l'Empereur? Tous les Russes se lèveraient comme un seul homme pour défendre la patrie et se serreraient avec enthousiasme autour du Tzar, de ses ministres et de ses généraux. Pour le coup, il ne serait plus question d'aucune réforme. Et nos affaires en seraient vraiment bien avancées.

BARINSKI.

Plus que vous ne croyez. Nous sommes quelques-uns qui saurions profiter de l'occasion. Périsse l'empire russe, pourvu que la tyrannie succombe!

SERGE.

Pourtant, devant l'ennemi...

EGOR.

Un tel cri indignerait tous les cœurs russes et le moindre attentat donnerait au despotisme une popularité enthousiaste. Si vous n'avez rien de mieux à nous offrir...

BARINSKI.

Se peut-il que le peuple russe éprouve cette lâcheté patriotique devant la liberté? Aimerait-il donc mieux

être russe que libre ? Qu'est-ce donc qu'être Russe si ce n'est être esclave ? Et parce que la liberté nous serait apportée par des Allemands ou des Français, nous la repousserions à la pointe de nos baïonnettes et nous verserions notre sang pour défendre nos tyrans? Ouvrez les yeux! Les despotes, pour nous tenir asservis, prosternent notre imbécillité dans la boue, aux pieds de puissantes idoles : le patriotisme est la plus dégoûtante, car c'est devant lui que nous sommes le plus lâches et que nous renions le plus bassement la liberté.

VÉRA.

Vous dites vrai. De tous les monstres qui dévorent la chair humaine, il n'en est pas de plus odieux que le patriotisme. Les femmes, messieurs, les mères des pauvres soldats, savent cela mieux que vous.

ARKOÏ.

Le Christ a dit : aimez vos ennemis comme vous mêmes. Tous les hommes, Allemands, Autrichiens, Polonais et Russes, sont les enfants d'un même Père. Le Christ ne connaît ni frontières, ni races. Les patries furent inventées par Satan pour faire couler le sang des hommes, et tous les soldats, à la guerre, sont des assassins. Cela est vrai devant Dieu, mais on ne veut pas le croire parce que les mensonges des rois et des riches obscurcissent les intelligences. Sur ce point, vous avez raison, Barinski. Toutefois, le sang des rois est sacré, comme celui de tous les hommes et quiconque le répand, est, lui aussi, réprouvé par le Christ. Il faut souffrir avec patience. Souffrez les tyrans, souffrez la prison et le fouet, souffrez toutes les tortures sans révolte. La souffrance est sainte! La souffrance élève l'âme vers le Christ. Ce n'est ni la bombe, ni le poignard, c'est votre résignation absolue qui vaincra vos bourreaux et qui conquerra le monde. La Russie sera sauvée, non par les neveux de Bakounine, mais par les fils de Tolstoï. Car Tolstoï a ramené le Christ parmi nous, et le Christ abattra la

police, les cosaques, le Saint-Synode, les fonctionnaires chamarrés, les grands-ducs et le Tzar.

MAKARE.

Le Tzar est notre petit père blanc. Tous les paysans donneront leur vie pour le Tzar. A bas les riches, messieurs ! A bas le gouvernement ! Mais vive à jamais le père de tous les Russes, notre Tzar bien-aimé ! Ah ! mes petits pigeons, le pauvre Makare est un misérable pécheur ; il est bas, il est vil, mais il versera la dernière goutte de son sang pour le Tzar.

BARINSKI.

Imbécile !

TRÉBANOF.

Nous sauverons les paysans malgré eux.

DRAGOPOUTINE.

Nous éclairerons le peuple.

VÉRA.

Dites, Makare, êtes-vous un paysan, ou un ouvrier de la ville ?

MAKARE.

Pourquoi le demander, ma jolie framboise ? Je suis un ouvrier, vous le savez bien.

DRAGOPOUTINE.

Parle donc comme un ouvrier. Pourquoi t'agenouilles-tu devant le Tzar, comme un paysan ?

MAKARE.

Eh ! vous autres ! Je suis né à la campagne et mes frères poussent encore la charrue. Le sang de mes

veines est un sang de paysan. Et les ouvriers diffèrent-ils si fort des laboureurs? Tous, nous souffrons dans les ténèbres, nous détestons les seigneurs et les cosaques, mais nous aimons Dieu et le Tzar.

BARINSKI.

C'est connu. Il faut une révolution pour décrasser l'intelligence des moujicks. Il faut un bain de sang et l'ivresse des grandes catastrophes. Pourquoi le peuple français est-il le peuple le plus éclairé des peuples?

ARKOÏ.

Les flammes de Satan n'éclairent pas. Elles dévorent.

VÉRA.

Il ne s'agit pas de tout cela. Pourquoi tant bavarder? Levons-nous et partons. Qu'attendons-nous pour aller nous joindre aux étudiants, devant la cathédrale?

EGOR.

Qu'on nous apporte de l'imprimerie secrète les proclamations que nous devons distribuer.

TRÉBANOF.

L'imprimeur est singulièrement en retard.

DRAGOPOUTINE.

Est-ce que la police?...

GORTCHENKO.

Allons donc? Comment saurait-elle?

TRÉBANOF.

Comment sait-elle jamais? Il y a parfois un traître.

GORTCHENKO.

Ou un accident. Mais les précautions sont trop bien prises. Attendons.

MAKARE.

S'il faut attendre, buvons encore un petit verre.

BARINSKI.

Comment! Il ne ronfle pas sous la table, l'ivrogne?

ARKOÏ.

Respectez cet ouvrier. C'est un homme comme vous.

BARINSKI.

Est-ce qu'il nous respecte? Se respecte-t-il lui-même? Sans une discipline sévère nous n'arriverons à rien.

MAKARE.

Et à quoi voulez-vous arriver, Messieurs? Est-ce au bien-être pour tous, ou à la suppression de l'eau-de-vie, de notre mère la bonne petite eau-de-vie qui nous réchauffe les entrailles et nous console de nos misères?

VÉRA.

En vous dégradant.

SERGE.

En vous menant à la détresse et au crime. Assez, vieux, tu déraisonnes.

MAKARE.

Et vous autres, vous raisonnez trop.

EGOR.

Ces misérables discussions sont-elles dignes de nous? O mes amis, nous voulons secouer les chaînes d'un grand peuple. A cette heure, des milliers d'hommes sont debout, les mains tendues vers le Tzar, attendant de nous la parole suprême qui va voler au pied du trône, et nous voilà discourant sur l'eau-de-vie, sur l'utilité du meurtre politique et les mérites rivaux du patriotisme et de la liberté. Délivrons-nous nous-mêmes des vaines paroles, nous qui voulons délivrer les autres! Elevons nos cœurs vers des pensées plus hautes, nous qui voulons élever des millions d'âmes à la dignité humaine, dans le rayonnement sublime de la justice et de la liberté! Nous avons dit au peuple russe : si tu veux obtenir du pouvoir le respect qu'il doit aux hommes libres, montre-lui la noblesse de ton âme et la pureté de ton cœur! Etouffe ta colère! Renonce à toute violence! Abaisse ton bras menaçant et présente à tes oppresseurs une poitrine sans défense qui fera hésiter leurs coups. Il faut qu'ils aient honte! Il faut qu'ils comprennent, qu'en te frappant, ils déchirent leur propre chair, et qu'ils mutilent cette Russie que leur aveuglement croit protéger. Plus tu montreras ta dignité et ta vertu, plus ils trembleront sous leurs uniformes despotiques. Voilà, mes amis, ce que nous avons dit au peuple russe. Il nous a entendus et il nous écoute encore. Il écoute maintenant ce que nous allons dire aux puissants. Je vous en prie, ne prononcez plus aucune parole basse. Ne proférez point de ces mots chargés de boue, qui souillent également la bouche d'où ils sortent et l'oreille où ils s'enfoncent. Pénétrons-nous du caractère sacré de notre mission. Qui parle au nom d'un peuple, parle au nom de Dieu! Laissons nos vaines disputes, maintenant que nous avons poussé dans les rues ces foules désarmées, au milieu de soldats prêts à fondre sur elles, le sabre à la main. Avançons-nous à leur tête et crions vers le Tzar, crions vers le ciel, la pensée qui frémit dans tous les cœurs et qui attend nos lèvres pour retentir d'un bout à l'autre de la Russie, comme un cri de résurrection.

TOUS.

Bien, très bien. (*On frappe à la porte.*)

VÉRA.

Comme je t'aime, Egor! (*On frappe*)..

DRAGOPOUTINE.

On frappe à la porte. C'est sans doute, l'imprimeur.

BARINSKI.

Allez-y, Gortchenko, mais avec précaution.

GORTCHENKO.

Qui va là?

UNE VOIX AU DEHORS.

La bonne parole promise.

GORTCHENKO.

C'est bien cela. (*Il ouvre la porte et revient avec un ballot qu'il s'empresse de déficeler.*)

TRÉBANOF.

Avez-vous demandé au porteur pourquoi il est en retard?

GORTCHENKO.

Ma foi, non.

DRAGOPOUTINE.

Qu'importe, nous n'avons pas de temps à perdre.

BARINSKI.

Lisez donc.

SERGE.

C'est moi qui ai rédigé la proclamation. Excusez la banalité du style. C'est écrit pour la foule.

BARINSKI.

Pas de grimace, je vous prie. Au fait.

SERGE (*lisant*).

« La vie anormale de la jeunesse éclairée et de la masse des travailleurs russes, résulte de l'absence de tous droits et de toute justice. Sans un complet changement de toutes les institutions de l'Etat sur la base de la reconnaissance des droits de l'individu, tout progrès est impossible. »

BARINSKI.

Très bien. Les droits de l'homme, voilà l'essentiel. La France les a proclamés il y a cent treize ans.

SERGE (*lisant*).

« Nous demandons : l'inviolabilité individuelle, la liberté de la presse, la liberté de conscience, la liberté de réunion. Nous demandons aussi la responsabilité des fonctionnaires de l'Etat, la liberté d'opinion pour les étudiants, la journée de huit heures pour les ouvriers, l'arbitrage et le droit de grève. »

MAKARE.

C'est précisément ce qu'il faut. Très bien.

DRAGOPOUTINE.

Parfaitement. C'est le minimum de ce qui est nécessaire à la Russie pour faire figure parmi les nations civilisées.

SERGE (*lisant*).

« Le régime actuel ne peut réaliser de réformes, que si une volonté souveraine parvient à vaincre les inerties et les mauvaises volontés. C'est à cette volonté que fait appel toute la Russie qui pense et qui travaille, afin qu'elle épargne au pays la révolution qui s'apprête, et pour laquelle, s'il le faut, des millions d'hommes sauront verser leur sang. »

TRÉBANOF & DRAGOPOUTINE.

Bravo ! Bravo !

ARKOÏ.

A quoi bon la menace finale ? Soyez chrétiens jusqu'au bout.

BARINSKI.

Mon cher, ta place est au paradis et non ici bas.

VÉRA.

Ne recommençons point les discussions vaines. Partageons-nous les proclamations et partons.

SERGE (*distribuant les papiers*).

En avant ! Gortchenko restera ici pour recueillir les nouvelles. (*Tous sortent, excepté Gortchenko.*)

SCÈNE IV.

GORTCHENKO (*seul*).

Au revoir !... Les imbéciles !... On leur en flanquera de la liberté !... Ils verront ça... Mon Dieu, quels veaux !... Cela veut régénérer la Russie et cela n'est pas même capable d'organiser proprement sa petite

vie bourgeoise... Ces messieurs conspirent... il leur faut une conspiration comme il leur faut du champagne et des cigarettes... Pouah ! pouah !... Plus souvent que Gortchenko pataugerait avec eux dans l'absurde !... Il a pris ses précautions. *(On frappe à la porte).* Entrez ! (*Entrent un commissaire de police et plusieurs agents.*) Çà y est ! Bonjour Monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Gortchenko, je crois.

GORTCHENKO.

Pour vous servir.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes seul ?

GORTCHENKO.

Les oiseaux sont envolés, mais ils reviendront.

LE COMMISSAIRE.

C'est probable, en effet.

GORTCHENKO.

Vous saviez pourtant qu'ils seraient ici, jusqu'à ce moment et qu'ils devaient s'en aller à cette heure, pour se mêler aux manifestants.

LE COMMISSAIRE.

Je le savais d'autant mieux que vous aviez eu la gracieuseté de m'en avertir, — heureusement pour vous !

GORTCHENKO.

Pourquoi les avez-vous laissés partir?

LE COMMISSAIRE.

C'est mon affaire. Ces messieurs reviendront avec des complices et la prise sera plus belle. Tout à l'heure ils auraient pu m'échapper. Cet appartement a deux issues.

GORTCHENKO.

En effet.

LE COMMISSAIRE.

Vous aviez négligé de m'en informer. Je vais me poster de ce côté ayec mes agents. D'autres agents sont dissimulés au rez-de-chaussée. Ils laisseront monter ici les conspirateurs, qui se trouveront pris entre deux feux. Vous resterez dans cette chambre, Monsieur Gortchenko, et vous aurez la bonté d'ignorer notre présence de l'autre côté de cette porte.

GORTCHENKO.

Croyez-vous que ce soit facile?

LE COMMISSAIRE.

Facile ou non, il faut obéir, si vous ne voulez point partager le sort de vos amis. A ce propos, je vous avertis que vous serez arrêté comme les autres.

GORTCHENKO.

Monsieur le Commissaire!

LE COMMISSAIRE.

C'est indispensable. On vous relâchera dès que l'affaire sera terminée. *(On entend un grand tumulte et des cris.)*

GORTCHENKO.

Que se passe-t-il, Monsieur le Commissaire?

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est rien. Les cosaques chargent la foule dans les rues. Tenez-vous bien ! (*aux agents*). Par ici ! (*il sort avec les agents.*)

GORTCHENKO.

Ils vont être pincés. Cela finit toujours de la même manière. Si je ne m'étais retourné à propos, j'étais fichu comme eux ! On ne lutte pas contre la police en Russie. C'est bon pour les Français, cela. Mais en Russie ! En Russie !... Quels imbéciles ! Mon Dieu !... (*Nouveau tumulte, cris. Les personnages de la scène III se précipitent sur le théâtre.*)

SCÈNE V.

GORTCHENKO, EGOR, SERGE, VÉRA, DRAGOPOUTINE, BARINSKI, TRÉBANOF, MAKARE, ARKOÏ, *quelques étudiants.*

VÉRA

Quelle horreur !

TRÉBANOF.

Monstrueux ! Monstrueux !

GORTCHENKO.

Qu'avez-vous donc ?

SERGE.

Les Cosaques !

BARINSKI.

Ici à coups de knout, là à coups de sabre...

VÉRA.

Ils ont chargé la foule sur la place de Kazan.

DRAGOPOUTINE.

t dans toutes les rues.

VÉRA.

Des étudiants, des ouvriers inoffensifs.

DRAGOPOUTINE.

De pauvres femmes.

BARINSKI.

Renversés, piétinés par les chevaux.

TRÉBANOF.

Ils criaient grâce! Ils fuyaient couverts de sang. Il y a des milliers de blessés.

BARINSKI.

Je l'avais bien dit.

SERGE.

Cela crie vengeance.

DRAGOPOUTINE ET TRÉBANOF.

Vengeance! Vengeance!

BARINSKI.

Vous en reviendrez à ma méthode... Hein? Qu'est-ce que c'est? La police! (*Des gendarmes, le revolver au poing, paraissent à la porte. Le Commissaire entre avec eux.*)

LE COMMISSAIRE.

Les mains en l'air! Tous! Si quelqu'un bouge, qu'on lui brûle la cervelle. (*Il tire un coup de revolver en l'air. D'autres agents paraissent à l'autre porte.*) Messieurs, vous êtes prisonniers.

VÉRA.

Lâches! Nous sommes sans armes.

LE COMMISSAIRE.

Tant mieux pour vous. (*On ligotte les jeunes gens.*) Voyons si le compte y est. Serge Stépanowitch Raguine... c'est vous, inutile de nier.

SERGE.

Vous êtes un insolent. Est-ce que je me cache?

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous. — Egor Stépanovitch Raguine.

EGOR.

Me voici. C'est moi qui ai tout conduit. Je suis le chef.

LE COMMISSAIRE.

Bien. Cela sera noté.

VÉRA.

Ce n'est pas vrai. Moi seule...

LE COMMISSAIRE.

On examinera cela plus tard.

SERGE.

Sachez que nous sommes les neveux du sénateur Raguine, conseiller de l'Empereur.

LE COMMISSAIRE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir, mon petit monsieur. Veuillez vous taire. — Je continue l'appel. — Arkoï, Dragopoutine, Barinski, enfin, je vous tiens, monsieur le terroriste! Gortchenko, où êtes-vous Gortchenko? Ah! ah! ligotté comme les autres.

BARINSKI.

C'est ce gueux qui nous a trahis! (*Il le poignarde.*)

GORTCHENKO.

Assassin! (*il tombe.*)

LE COMMISSAIRE.

Maintenant, Monsieur Barinski, vous avez commis un crime. Nous vous tenons doublement. — En route, messieurs! (*Les gendarmes emmènent les prisonniers.*)

Fin du premier acte.

(*A suivre.*)

IWAN GILKIN.

POÈMES

I

Le Don

Les dieux t'ont donné l'être, ô passant. Bénis-les...
Peut-être leur dois-tu de plus rares bienfaits;
Beauté, force, sagesse, opulence ou génie,
Si quelque illustre bien te fait aimer la vie,
O mortel, tu le sais, c'est d'eux que tu le tiens.
Mais bénis-les surtout, eux les Olympiens,
Qui règnent loin de toi dans la splendeur première,
Du don le plus divin qu'ils t'aient fait : la lumière...

II

La Vocation.

A thing of beauty is a joy for ever.
Keats.

Homme, veux-tu savoir quelle tâche, humble ou fière,
Le Destin a prescrite à ta vie éphémère?
Demande-toi surtout quels dons t'ont faits les dieux.

Certes, s'il est un don sublime et radieux,
C'est celui qui te fut accordé, quand le monde
T'apparut tel qu'il est, dans sa beauté profonde.
Car c'était le bonheur qui venait de t'échoir.

La plupart, emportés par un frivole espoir,
S'en vont chercher au loin, avec des mains de flamme,
Un trésor que les dieux n'ont pas mis dans leur âme.
Hélas! ils sont l'enjeu d'un éternel combat,
Tous ces biens que les dieux ne nous accordent pas!
Nul héros ne s'en fit un durable trophée.
Quelquefois notre main étreint la proie rêvée :
Nous ne le conservons, ce fabuleux trésor,
Qu'autant que le permet le caprice du sort.

Mais il ne connaît rien de ses vicissitudes,
Celui qui comme toi, libre d'inquiétudes
Et content de son humble et glorieuse part,
Met sa félicité dans un simple regard.

Songes-y bien pourtant! Ce n'est pas pour toi-même
Que tu reçus des dieux cette grâce suprême
De regarder le monde avec des yeux d'enfant.
Parmi la multitude immense des vivants
Que porte sur son sein la terre maternelle
Et qui, jeunes ou vieux, doivent rentrer en elle,
Combien furent frustrés de l'ineffable don!

C'est en vain que le jour, tombant des cieux profonds,
Illumine les prés, les bois, les vertes plaines
Et caresse le flanc des collines lointaines;

S'il brille, ce n'est pas pour ces infortunés.
Pareils, dans leur disgrâce, à des aveugles-nés,
Ils passeront, les yeux ouverts sur la nature,
Sans avoir éprouvé dans leur pensée obscure
L'émoi religieux que cause la beauté.

Toi qui la vois, va-t-en vers ces déshérités
Comme un homme qui porte un bienheureux message,
Et leur montrant les eaux, la terre, le nuage
Immortellement beaux dans la splendeur du jour,
Fais que les malheureux l'admirent, à leur tour.

Telle est la mission que ton destin t'assigne.

Les dieux qui t'ont choisi parmi tous, bien qu'indigne,
Te demanderont compte un jour, pauvre être vain,
De l'emploi que tu fis de leur présent divin.
O cœur enfant! O cœur éperdu d'allégresse!
Si tu t'es réservé le fruit de leur largesse,
Si tu n'as pas été, pendant les jours bornés
Que tu vécus parmi tes frères résignés,
L'hôte élu qui répand autour de lui la joie,
Que pourras-tu répondre au Maître qui t'envoie?...

FERNAND SÉVERIN.

LA FEMME DANS LA LITTÉRATURE BELGE

A Edmond Picard.

Mon dessein n'est pas d'évoquer aucun des grands débats séculaires que toutes les nations qui pensent ont agités, au sujet de la condition sociale, économique ou politique de la femme. Je m'en tiendrai a un sujet plus modeste, et je ne dépasserai pas les limites de la production littéraire belge. Néanmoins il me faut constater un fait certain : dans les temps anciens, il est rare qu'on cite une femme de qui la culture intellectuelle en fît l'émule ou seulement la parfaite confidente des esprits virils. La femme réfléchie et instruite, indépendante, se rencontre moins fréquemment que la guerrière et la conquérante. A ce point de vue tout au moins, l'avènement du christianisme n'a pas amélioré sa situation. Sans doute. de la pathétique Saphô à la gracieuse et vive Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, ou à la chevrotante Deshoulières, on dresserait une liste diversement adorable et glorieuse, mais elle se forme de noms exceptionnels, presque monstrueux, en raison de l'état d'infériorité où est en général maintenu le sexe féminin en ce qui concerne l'instruction et même les mœurs.

Sans remonter aux discussions dont l'aimable objet était de décider si, à l'égal de l'homme, la femme possède une âme; sans rappeler que, durant de si longs temps, elle resta soumise aux plus viles et aux plus tristes servitudes, jusque dans les sociétés

plus policées où la séduction éternelle de sa beauté, le charme de sa voix et de ses gestes, la vivacité expressive de ses regards, toute la grâce de sa présence bienheureuse lui assurait une légitime domination sur les cerveaux et sur les cœurs, les penseurs les plus sages, s'ils rendaient hommage à cette puissance tour à tour exaltatrice ou apaisante, influencés par des préjugés constants, leur dénient tout droit à l'égalité intellectuelle. Les *Savantes* de Molière, pédantesques et sottes, méritent que le bonhomme Chrysale demande que, sans plus :

... la capacité de leur esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-
[*chausse* ;

Mais l'audace de l'aimable prélat Fénelon déconcerte, lorsque, sur la prière du duc et de la duchesse de Beauvilliers, écrivant son *traité de l'éducation des filles*, après leur avoir permis quelque teinture d'histoire, de poésie, d'éloquence, et la culture des arts d'agrément, il réclame en leur faveur, malgré les faiblesses et les défauts propres à leur sexe, le même rang qu'on accorde à l'homme.

N'est-ce point l'aveu le plus complet que le dix-septième siècle finissant ne lui accordait pas encore ce rang dans la société? Les préventions ne s'affaiblissent que bien plus tard. Elles ne sont dissipées ni par l'empire qu'ont pris sur les esprits encyclopédiques, au siècle suivant, maintes grandes dames, élégantes et spirituelles, dont la tradition a été suivie jusqu'à Madame Récamier et jusqu'à Madame de Beaumont, ni même par la fade galanterie de l'époque de Napoléon III. On proclamait encore que, comme eût dit Montaigne, le monde n'ayant rien de plus beau que les femmes, « ce leur était grande simplesse d'étouffer leur clarté pour luire d'une lumière empruntée ; que, sans s'attacher à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et autres semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin », elles se trouveront, possédant tout au plus des notions légères de poésie, d'histoire, et, à la rigueur, de philosophie,

assez fortes par la grâce de leur discours et la persuasion de leur sourire « pour commander à baguette, et régenter les régents et l'école ».

Fontenelle, si délicat et souvent audacieux, n'en demande pas davantage : la femme a pour mission de nous charmer et de nous plaire, non de nous instruire, et, « croyez-moi, ajoute-t-il, c'est une jolie condition que celle d'une jolie femme ». Renan, lui aussi, prétend que la femme n'a pas d'autre devoir que d'être belle.

C'est un glorieux destin, sans doute, d'être précisément sur la terre l'apparition magnanime dont la constante merveille entretient dans les cœurs et les cerveaux humains l'idée suprême de la beauté. Mais où prend-on qu'il faille borner le rôle de la femme à ce qu'elle est nativement et chaque fois qu'il lui convient ? Un instinct magnifique la convie à ne négliger en aucun cas le don prodigieux, et, quand elle a le souci de se dévouer par la sainte commisération, ou la prétention de sentir, de comprendre, d'exprimer ses pensées ou ses sentiments, est-il inévitable qu'elle ne soit plus belle alors, et ne nous plaise plus ?

Méfions-nous de l'exemple trop cité des Bélise, des Philaminte de l'histoire. Toute femme supérieure n'a pas été semblable à la sèche et rigoureuse Maintenon, à l'ennuyeuse Madame de Staël, sous son turban de muse romantique, à l'hommasse avocassière George Sand. Le regret d'appartenir à leur sexe les rongeait : aux pires défauts qu'on impute aux femmes, elles joignaient plusieurs défauts des hommes; elles réalisaient à leur manière des types assez complets d'humanité; réjouissons-nous qu'ils soient demeurés exceptionnels !

Ce n'est pas sur leur modèle qu'on peut rêver de façonner la femme artiste, la femme écrivain. Elles ont usurpé par un effort vulgaire de volonté et par leur affectation soutenue, une gloire excessive. D'autres ont vécu dans des régions moyennes qui ont mieux mérité qu'elles la gratitude et l'admiration. Je citerai, avant toute autre, l'héroïque et douloureuse Marceline Desbordes-Valmore ; martyrisée dans

sa chair et dans ses affections, sans cacher d'un masque conventionnel son ardente sensibilité de femme, elle nous épouvante par moments, et nous émeut toujours, au milieu de ses agonies d'amour et de tendresse, par les grands cris que sa douleur lui arrache. Elle fut le poète que seule une femme pouvait être, et c'est pourquoi elle se survit.

Depuis, dans toute l'Europe, des femmes écrivent admirablement. Les romancières, les dramaturges, les poètesses abondent en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Allemagne, en Italie et en France. Aucune peut-être ne l'a égalée, mais du moins ne semble-t-il plus extraordinaire à présent qu'une femme ait du talent; être *authoress* ne constitue plus même, en soi, une originalité.

A l'époque déjà éloignée où la Belgique péniblement émergeait d'un océan d'ignorance et de torpeur, les premiers noms révérés furent les noms de deux lutteurs disparus et alors oubliés : André Van Hasselt, Charles De Coster. La *Jeune Belgique*, sous la joyeuse, vibrante et spirituelle direction de notre cher et précieux Max Waller, mort, lui aussi, tout jeune, commença à grouper, à organiser un mouvement de sympathie et d'admiration autour de plusieurs aînés qui, en dépit du sarcasme et du dédain, n'en étaient pas à leurs débuts : Octave Pirmez, qui vivait encore, Camille Lemonnier et Edmond Picard. En cette période tumultueuse et bouillonnante on ne relevait guère de noms féminins au sommaire des revues batailleuses et des rares journaux voués à l'art pur. Les femmes redoutaient-elles le hasard de ces mêlées confuses, ou leur âme plus tranquille et timide leur imposait-elle d'en attendre l'issue, à l'écart? Il serait injuste néanmoins de ne pas rappeler que dès lors se publiaient pourtant les œuvres dignes d'estime de Caroline Popp, de Caroline Gravière et de Marguerite Van de Wiele.

Aujourd'hui, les lit-on encore? Je ne sais, mais plus d'une page de leurs livres mériterait d'être conservée, en dépit d'une réserve, presque d'une gaucherie, surannée, mais non dépourvue de grâce. En faveur de la correction elles évitaient mainte

défaillance, et c'était beaucoup d'oser être correcte en présence de la veulerie officielle des lettres françaises en Belgique!

La culture et le goût se sont affinés; on ne se satisfait plus à si bon compte. Les écrivains se sont multipliés, ont placé plus haut leur idéal. Parmi les meilleurs on trouve quelques jeunes femmes, d'un talent personnel, qui exigent du style mieux et plus que leurs aînées.

Mme Blanche Rousseau a réuni sous le titre : *Nany à la fenêtre* des poèmes d'une prose subtile, mouvante, équilibrée; elle y note, avec finesse, les sensibilités éparses dans l'air et la lumière. Avec plus de spontanéité, elle fixe, dans son second recueil, *L'Ombre et le Vent*, les plus insaisissables relations entre les êtres et les choses qui les environnent. Toute matérialité s'y fait latente, comme un motif trop évident où il est superflu d'insister.

Nous nous figurons à peine par ses dehors l'être dont l'évocation nous charme. mais nous pénétrons l'intimité émue de ses sensations, de ses sympathies et de ses rêves :

« Ses yeux n'avaient pas un regard, son corps une attitude, sa bouche une parole, qui ne fussent pareilles à une fleur », et, au tournant des phrases, on voit transparaître une grâce sensuelle et délicate, on respire, dans la brise fine et calme, le parfum tout entier : le passé familial comme d'un songe s'éveille avec lenteur ; la douce mère qui mourut prend part à des jeux puérils, sourit aux pensées de chaque jour ; et l'on assiste, sous des feuillages animés du bourdonnement laborieux des abeilles, à de délicieuses fiançailles, dans le jardin de campagne plein de fleurs changeantes et de fruits.

Dans la ferveur pure d'un tel émoi jamais âme plus suavement féminine ne s'est dégagée et livrée. L'homme ne saurait, en des mots si fluides, si musicaux et tendrement rêveurs, exprimer le délicat et l'impalpable de la souriante bonté féminine.

Un poète, dont le pseudonyme, Jean Dominique, indique à peine qu'il est une femme aussi, exprime,

dans un joli poème dédié *à Blanche Rousseau, à cause de l'Ombre et le Vent,* cette sensation raffinée et spéciale qu'on éprouve à la lecture de son livre :

Les iris violets meurent dans le jardin,
Mais vois ici : Ton âme, douce comme un bouquet
Qui se serait fané d'être trop embrassé,
Je la tiens dans ce livre, au creux de mes deux mains,

Je ne l'ouvrirai plus. Je n'ose plus bouger,
Comme si je tenais une rose un peu morte
Dont le vent me prendrait un pétale embaumé,
Ou comme si, mon Dieu, je joignais de la sorte
Les mains, ainsi que ceux qui savent bien prier.

Nous n'en parlerons plus qu'avec des lèvres closes.
N'aie pas peur... C'est le temps des iris violets
Que l'ombre et que le vent fanent comme les roses,
Et j'embrasse ton âme douce comme un bouquet.

Laisse-la dans mes mains ; c'est comme une prière
Que je n'aurais pas dite et que tu savais mieux ;
Elle est triste et jolie comme nos jeunes mères,
Simple comme ton front, grave comme tes yeux.

Nous n'en parlerons plus !... C'était le temps des fées!
Nous ne pleurerons pas!... Les roses sont coupées!

— Ferons-nous aujourd'hui notre premier bouquet
De roseaux gris et de grands iris violets?

Les poètes, a dit quelqu'un, ont toujours trop aisément raison. Il n'est pas de bonne guerre de s'adresser à eux pour convaincre. L harmonie des vers, la grâce ou la force inventive des images dont ils usent touchent et troublent les esprits sensibles ; l'objection s'est évanouie avant d'avoir pu se formuler. Homère passe en persuasion Aristote; le chant prévaut sur le raisonnement. Il faudrait les unir et les fondre. Nos races du Nord, sentimentales, ne sont pas étrangères toujours aux spéculations systématiques et enchaî-

nées; l'esprit mathématique ne leur fait pas toujours défaut. Certains ne se contentent pas de laisser monter au hasard, comme une voix ingénue et spontanée, la plainte ou l'orgueil de leurs sensations; ils en recherchent l'occasion, la cause et la forme. L'effusion des sentiments ne leur suffit plus; ils les analysent, les pèsent et les contrôlent. Ce ne sont point les talents les plus féminins qui sont ainsi portés à se scruter : il y faut plus qu'une dose, quelle qu'elle soit, de psychologie naturelle; il y faut plus de savoir et de méthode... ce qui n'implique pas toujours la disparition de l'enthousiasme : Platon est encore un poète, et c'est le plus profond des grands philosophes d'Hellas.

Le problème toujours obscur et toujours fascinant des destinées humaines captive et retient l'imagination de Maurice Maeterlinck. Il en sait autant que les plus habiles moralistes sur les mobiles décevants et mystérieux de nos actions. Mais, même dans ses traités suivis, il se garde de dogmatiser. Auprès de lui, nous assistons à l'éveil des âmes qui s'examinent avec lenteur, presque sans y songer et surtout sans apporter, pour fausser l'examen, tout un appareil fâcheux de théories préconçues. Le spectacle des faits, à mesure qu'on les observe, suscite des séries désintéressées de réflexions. Et quand il procède autrement, quand il fait du théâtre, c'est que chaque figure de ses personnages groupe un certain nombre de ces réflexions ordonnées, pour former le ressort en vertu duquel ils se meuvent, se confrontent et s'opposent à d'autres personnages, qui se meuvent, d'autre part, par des ressorts de la même nature. Un intérêt immédiat, apparent, ne détermine que très peu leurs actes. Ils obéissent à l'impulsion d'une nécessité secrète qui en règle le développement et le succès. Au poète dramatique, il appartient de découvrir et de montrer, au fond des paroles prononcées, comme une ombre à peine perceptible, la force omniprésente et inéluctable. Maeterlinck est vraiment le poète du silence : dans tout son théâtre, ce n'est pas en l'expression sonore, en l'harmonie du verbe qu'il faut chercher la trame intime de ses péripéties : elle est

en dessous, dans ce qu'on redoute trop pour oser en parler, dans la menace toujours en suspens des silences.

D'impénétrables prédestinations gouvernent nos existences; nous ne savons pas les pressentir, et, comme il est fréquent que nous nous trompions sur le chemin qu'il nous serait bon de suivre, les conflits se dénouent indépendamment de ce que nous appelons notre volonté : c'est une issue nécessaire à laquelle nous ne pouvons pas échapper. Les femmes, en raison de leur instinct moins perverti, sont moins que nous sujettes à l'erreur, ou, du moins, elles l'évitent et en sortent avec une simplicité sans rébellion. Il est dit, dans le *Trésor des Humbles:* « Elles savent des choses que nous ne savons pas, et elles ont une lampe que nous avons perdue. Elles habitent au pied même de l'Inévitable et en connaissent mieux que nous les chemins familiers. Et c'est pourquoi elles ont des certitudes étonnantes et des gravités admirables, et l'on voit bien que, dans leurs moindres actes, elles se sentent soutenues par les mains sûres et fortes des grands dieux... Elles sont vraiment les sœurs voilées de toutes les grandes choses qu'on ne voit pas. Elles sont vraiment les plus proches parentes de l'infini qui nous entoure, et, seules, savent encore lui sourire avec la grâce familière de l'enfant qui ne craint pas son père. Elles conservent ici-bas, comme un joyau céleste et inutile, le sel pur de votre âme; et, si elles s'en allaient, l'esprit règnerait sur un désert. »

De la sorte s'expliquent toutes ces jeunes héroïnes à la fois candides et fatales. Elles paraissent le jouet fortuit d'événements imprécis qu'elles-mêmes ne comprennent jamais; elles en ressentent une terreur instinctive, tandis que, où elles passent, où elles aiment, où elles tremblent, les destinées se précipitent, le dénouement est proche. Mais la femme n'est ni haineuse, ni perverse, elle obéit à des fatalités: sa présence peut éveiller la joie, inaugurer le bonheur; elle peut, selon les occurrences, se faire l'instrument aveugle et involontaire des déconvenues et des désastres. La Princesse Maleine si douce et si frêle,

la petite Mélisande, et Alladine et Sélysette, l'effroi de l'inconnu leur remplit l'âme et les gouverne. Mais Maeterlinck a évolué ; il a considéré les gestes et les paroles d'êtres humains situés au milieu d'une vie plus réelle. Il veut reconnaître et dénoncer le mystère latent et éternel dans l'emportement de grandes actions « tragiques, déchaînées et cruelles ». Il ne recherche plus comme une excuse les formes sans cesse variables que l'antiquité et le christianisme ont su donner à la Fatalité. Il renonce à faire de l'approche pressentie de la mort le principal rouage de son théâtre. La vie subit assez de tortures incompréhensibles et augustes pour fournir tous les éléments précis ou obscurs des fictions. Le héros, la femme s'élèvent en enthousiasme et en passion ; ils ne sortent pas amoindris de la métamorphose. Monna Vanna est la plus ardente, la plus orgueilleuse, la plus entraînante des créatures que Maurice Maeterlinck ait formées dans son imagination. Et c'est encore une présence, un passage de la femme qui exerce une action décisive sur la destinée passionnée et intellectuelle des hommes : « si elles s'en allaient, l'esprit règnerait sur un désert. »

A cette formule imagée de Maeterlinck, une réplique est donnée d'un autre point de l'horizon littéraire.

Sous le titre *Imogène,* M. Edmond Picard a écrit une étude métaphysique de l'Amour. La passion y naît, s'y épanouit, décline, sans que des catastrophes marquent les périodes de ce développement. Un esprit solitaire et désabusé voit surgir en soi l'image de celle qu'il aimera et par qui il sera exalté. Que cherche-t-il en Elle qu'il n'ait déjà possédé ? De quelle extase nouvelle se sera-t-il grandi ? La crise généreuse lui fait entrevoir les suprêmes réalités. Il était plein de doute et d'amertume : l'*esprit régnait sur un désert*, et voici que son cerveau dans sa désolation morne accueille les Idées hallucinantes de l'Art et de la Justice souveraine. Et l'amant a compris ; il célèbre la grandeur, la puissance de l'amour ; sa gratitude s'épanche fervente en hymnes pieux pour glorifier Imogène : « Imogène, lointaine

Imogène, tu as été pour moi l'occasion de ces éblouissements... C'est par Toi que le Destin me fit signe, et je le suivis en te suivant. Il avait mis en toi une parcelle de l'universelle Beauté, et ce fut le piège qui m'entraîna. » Plus haut, plus pur et plus vaste que la simple Imogène, est le mirage par l'Amant contemplé : « J'ai aimé plus grande que Toi... J'ai aimé la Beauté, et je l'ai confondue avec Toi. » Et ce n'est pas assez ; ce n'est pas cette abstraction dont chaque femme réalise un reflet partiel et parfait, c'est plus encore : l'équilibre entier de la nature, ces correspondances entre toutes ses parties, ces relations éternelles entre les êtres créés, les choses, les idées qui les représentent, eette pénétration universelle, complexe et évidente : « Imogène, lointaine Imogène, ce n'est pas Toi que j'ai aimée ; ce n'est pas la beauté que j'ai aimée ; c'est l'Harmonie ! »

Qu'importe au demeurant si, plus tard l'éphémère harmonie se dissout ? Rien ne subsiste ; les débris jonchent le sol ; les apparences de la femme ont disparu, aucune n'est là : qu'importe ? une grâce divine avait peuplé la pensée de fantômes, de délires et de parfums. L'esprit a su goûter, à évoquer l'image merveilleuse de la Femme, la plénitude de la jouissance qu'il rêvait : ne sera-t-il grandi à jamais, fût-ce pour regretter, d'avoir connu le sourire de cet amour, la beauté de la justire, la grandeur de l'art, les splendeurs de l'harmonie ?

Toute femme se confond avec la Destinée. Où sont les adorables lointains dont elle apportera à l'âme qui la désire les moissons de sa fraîcheur, de sa douceur et de sa félicité ? Un tendre adolescent aspire à la divine rencontre qui le transformera. Il n'a point de chant assez lucide, pas de rythmes assez souples pour que n'y déborde pas le présage de son espoir. Il appelle, il souhaite ; son rêve éperdu tend vers l'apparition : va-t-elle venir ? Et, par de magiques incantations, sans troubler le délice des nuits printanières et pacifiques, M. Fernand Séverin, amoureux enthousiaste et contenu, se dépeint à lui-même les circonstances de sa venue : pâle, en robe à longs plis blancs, au milieu du jardin où les lis auront fleuri, elle

posera sur le front du rêveur attardé ses doigts qui savent apaiser les angoisses de vivre :

O Toi qui me viendras des lointains de l'espoir
Dans les jardins de lys où t'attendent mes lèvres,
Ne me dis que des mots pleins de rêve et de soir
Et qui calment en moi le feu des vieilles fièvres !

Mais enfin elle est venue, et tout le jardin s'est illuminé de sa présence, et tous deux, le Poète et l'Amie, ils s'en sont allés en silence porter au monde, que la souffrance torture. le fraternel conseil de leur clair amour. Ils visitent la maison des fièvres, consacrent aux pauvres, aux convalescents et aux humbles la pitié de leur cœur, et ils raniment au fond des cendres éteintes la flamme salutaire de l'Espoir ! Hélas ! quel est le bonheur sur terre qu'un instant funeste ne dissipe à jamais ? L'heure est inexorable qui sépare les amants trop fortunés. Le poète se trouve plus seul, plus misérable, plus inconsolé d'avoir connu l'amour ; il gémit d'avoir été heureux, et que le passé soit mort :

O navrante douceur des choses éphémères !
Clair jardin du bonheur qui fleurit une fois !
A peine a-t-on cueilli le lys de tes parterres,
Que la fragile fleur s'effeuille sous les doigts !...

Il traîne sur les flots comme un frisson d'automne...
Mon cœur est-il joyeux ou triste ? Je ne sais ;
Mais le ciel est obscur et la mer monotone,
Et, malgré moi, je pense à des instants passés.

L'amertume seule subsiste du parfum qui enchanta les lèvres. L'amour profond et véritable doit-il ainsi se flétrir ? Ou n'est-ce point une leçon auguste de la Vie, puisque tout disparaît, puisque chacun de nous doit succomber à son tour, qu'on ne se tourne point vers le fumier et les décombres du passé ; qu'on se ressaisisse, qu'on se glorifie d'avoir eu par le bonheur l'âme accrue d'une volupté ou d'une félicité plus haute, et qu'on rouvre avec fierté et avec foi les yeux

vers l'avenir. A une telle épreuve se trempe la décision des hommes vraiment forts. Ils ne vont point languir aux tourbes du regret et du chagrin vorace et stérile. Ils ont livré sans doute à la stupeur, au deuil, aux larmes les premiers moments de leur abandon ; mais ils se reprennent, et, sans oublier ni démentir l'ère de joie complète où, aux miroirs des yeux aimés, à l'impulsion des lèvres et des doigts qu'ils adorent à jamais, ils se trouvèrent transfigurés, désormais ils marchent résolus et fermes vers les promesses encloses dans le futur.

L'intelligence illuminée et ravie reconnaîtra partout les symboles de la Beauté, qui frissonna un jour à leurs côtés sous une forme tangible et vénérée. Partout ils la retrouveront : la Femme éternelle est partout ; elle anime et elle résume les fictions et la réalité de l'Art, de la Science, de la Fantaisie et de la Vie. Ce fut Aphrodite, et ce fut Pallas Athéné, ce fut aussi l'irascible et majestueuse Junon ouranienne, ou c'est encore, selon un mythe plus familier et plus proche à certains, Eve s'éveillant au Paradis, ainsi que l'ont célébrée, d'une voix neuve et attendrie, bien des rythmeurs de vers, et, entre autres, tout récemment Charles Van Lerberghe. Sa « *Chanson d'Eve*, dit finement Albert Mockel, c'est la divine enfance de la première femme, mais c'est aussi la légende éternelle de la jeune fille qui s'éveille de l'innocence à l'amour, à l'ivresse de comprendre et à la tristesse de savoir ».

Ces penseurs et ces poètes ont, à l'envi, envisagé, étudié et loué en la femme un aspect d'éternité, un peu abstrait et synthétique. D'autres ont rencontré, et nous montrent une ou plusieurs femmes plus terrestres, imaginaires ou réelles dont, avec plus de modestie sans doute et non moins de talent, ils tentent d'évoquer à nos yeux l'apparence et les particularités physiques et morales. La psychologie littéraire porte presque toujours sur la connaissance de l'âme féminine et sur l'action que, par ses attitudes, ses gestes, ses paroles, la femme exerce sur l'homme. Quand un romancier est naturaliste, par des moyens plus brutaux, et en ne signalant que la matérialité des actes et des rencontres, il tend, au fond, à un but analogue.

Après avoir débuté par le naturalisme, M. Camille Lemonnier passa par la psychologie, pour aboutir à cette sorte si curieuse de synthétisme symbolique, où ses idées, sous des formes durables d'humanité illusoire, se sont revêtues d'une pureté abondante et d'une simplicité étrange. Il a, dans des œuvres antérieures, défini cependant avec une âpreté d'autant plus insistante qu'elle est moins mêlée d'ironie que de pitié, la femme de nos jours, avec « ce regard d acier » qui saisit dans les eaux-fortes de Félicien Rops, et « son mauvais vouloir non dissimulé contre l'homme. »

Dans le *Possédé*, roman trop peu connu, un magistrat naguère honnête et toujours de pensée intacte, de volonté austère mais impuissante, s'abîme dans la plus fangeuse ignominie sous l'influence et avec la complicité de la petite institutrice Rakma, qui forme la figure même de son vice héréditaire. Il n'a plus la force ni le courage d'y résister ; il le sait, il veille, et se prémunit sans cesse et se châtie, mais il succombe. De telles figures, en qui se résume quelque face de notre joie ou de nos angoisses, ne sont pas rares dans l'œuvre du fécond romancier, mais plus fréquemment il a recours aux moyens de l'analyse pour surprendre à loisir le secret des instincts, les désirs, les élans intimes qu'on n'avoue pas. Aussi n'ignore-t-il rien du martyre muet que, dans notre société, subit le cœur de tant de femmes résignées et patientes ! Il a vu, dans une maison riante, une mère porter avec une fierté humble et exemplaire le poids de sa honte et de sa douleur : elle souriait, elle ne se laissait soupçonner à personne, et le cahier de ses confidences, l'*Arche* sainte, s'illuminait d'apparente félicité quand elle songeait au bonheur paisible dont ses enfants jouissaient !

D'une autre façon la *Faute de Madame Charvet* nous fait assister aux affres d'une âme probe. Un adultère sert de prétexte au livre, mais il n'en forme pas le sujet. Il est la cause accidentelle, on dirait indifférente, de ravages moraux, d'un désordre d'esprit et de conscience, dont l'auteur décrit et scrute minutieusement le progrès presque insaisissable. La forme

en est si serrée et à la fois si souple, qu'une émotion profonde naît de la lecture de ce petit drame psychologique et prépare à accepter l'ascension définitive de la sincérité et de la pitié.

Chez Camille Lemonnier (sinon par l'extérieur dans quelques récits dont le décor est situé en un lieu défini de la campagne brabançonne), chez Lemonnier pas plus que chez la plupart des auteurs belges d'expression française, la femme n'est très différente d'aspect des autres femmes européennes. Le caractère local, dans nos grandes villes, se perd de plus en plus ; l'homme avec la pierre des maisons se banalise, semble-t-il. Néanmoins, dans des recoins oubliés, à l'ombre des clochers vieillis, on trouve encore des types patriarcaux, piquants et savoureux. Léopold Courouble en a su s'inspirer pour composer les romans si populaires de la famille Kaekebroeck. Les bonnes jeunes filles, les braves femmes qu'on y rencontre! Vulgaires, si l'on veut, nulle affectation ne dépare leur aimable et cordiale simplicité ; elles s'occupent des soins du ménage, elles conduisent sans embarras la maison, elles secondent les parents dans leur commerce. Ce sont d'excellentes créatures, médiocres peut-être d'esprit, mais elles rient si franchement, et leur cœur déborde de sentiments affectueux et de dévouements !

Selon le hasard qui les mène, elles sont épousées par de bons gros garçons enchantés de vivre, désireux de quiétude, exempts d'ambition. Mais peut-être aussi se sont-elles laissé prendre parfois aux appeaux de l'art et de la poésie ; n'auront-elles pas alors subi, pour avoir été chantées par quelque sonneur de sonnets, une aventure semblable à l'aventure, par Max Waller si prestement contée, de la petite Daisy Greville qui avait aimé le grand peintre Turner ?

Aussi comme on comprend aisément qu'elles renoncent au monde, qu'elles l'appréhendent et fuient son tumulte ; on s'explique la douceur apaisée des âmes qui craignent d'être meurtries et se sont cherché un refuge. On est soi-même souvent blessé ou las des vaines luttes : on s'extasie de retrouver en ces vierges pâles les sœurs de sa déréliction et de ses regrets

inutiles. On les suivra, on les aimera, on les célébrera, comme fit Rodenbach, Visitandines ou béguines sous leurs longs voiles ! On enviera leur tranquillité, leur solitude, leur silence !

Ah! vous êtes mes sœurs!...

s'est-il écrié :

Ames dont le silence est une piété,
Ames à qui le bruit fait mal, dont l'amour n'aime
Que ce qui pouvait être et n'aura pas été...

Quelle résolution ne faut-il pas, parfois, pour endurer les heurts terribles d'une existence sans faute! A vau-l'eau l'infortune l'emporte! Et je me souviens d'un livre d'une prose sobre et limpide, d'une étude sérieuse, approfondie, et point émaillée des accidents qui plaisent ou servent à faire valoir l'habileté d'un écrivain.

Rien n'est plus simple. Un vieil homme et une vieille femme ont toujours vécu ensemble ; ils tiennent un cabaret sur la route de Huy à Tirlemont. On construit un chemin de fer; le cabaret est délaissé par le trafic; le commerce périclite. Les économies des vieux sont engagées, la ruine s'abat. Tous les déboires s'appesantissent; un fils unique « qui a mal tourné » dépouille, vole ses parents. Le désespoir s'empare de l'homme, la folie l'égare, on l'interne, il meurt. Voilà, si l'on veut, tout ce qu'on lit dans *le Pain noir*, de M. Hubert Krains, mais on y trouve encore le drame angoissant des sentiments de la vieille Thérèse, son dévouement obscur, ardent, assidu, en dépit de toute souffrance et de toute injustice. Ce ne lui est rien d'apporter sa pitié, de rester droite et bonne, en étant ravagée par les douleurs d'âme et de cœur, de conserver pour les autres la flamme intacte de ses saintes consolations! Et nous, cela nous empoigne et nous remue tout entiers.

A-t-elle, cette femme-là, été jeune aussi et jolie? Il se peut bien, et comme ce serait vite oublié, si on ne trouvait, dans ce passé même, occasion de la torturer mieux. Mais qu'importe! Tout entière elle s'est donnée, elle se livre chaque jour; elle n'a pas changé,

elle s'attache à qui elle s'est choisi. Pour ses enfants, pour son homme, sans qu'elle s'en doute, elle s'est crucifiée...

Dans d'autres sociétés que favorise mieux le privilège de la fortune, elle eût pu être, plus simplement, une bourgeoise heureuse. Elle n'aurait pas eu occasion de montrer le trésor de ses sentiments et sa générosité qui s'ignore. Mais c'est un dur privilège : un calme bonheur, dans la médiocrité sans désastre, reste, au choix de la plupart, bien préférable, malgré tout.

D'âge en âge, jeunes filles, femmes mariées, mères, aïeules, elles se développent ; on ne les perd pas du regard ni du souvenir. La fleur s'est épanouie ; les voici dans tout l'éclat de leur saine maturité; puis, bientôt, hélas ! malgré une résistance savante et obstinée, le prestige déchoit, les pétales l'un après l'autre sont effeuillés.

La printanière, fraîche métamorphose, fait l'objet de plusieurs études, romans ou pièces de théâtre, de M. Henry Maubel. Frêle, l'enfant se fait insensiblement jeune fille. Elle a des candeurs liliales, des effarouchements gracieux, un étonnement joli devant les choses de la vie. L'éveil de l'amour n'apparaît point encore, défini. C'est quelque chose d'ingénu, de pur, de glorieux tout à la fois, dont le mystère attache et déconcerte. On admire sans désirer, on est plus ému qu'attiré. Ce délicieux état confine à la sainteté; on s'arrête, on vénère, et cependant, on s'en rend compte, rien ne transparaît de ce qui est. Celle même qui traverse cet état si fugace ne se distingue qu'à peine des autres jeunes filles, plus enfants qu'elle ou plus formées. N'est-ce le lieu de rappeller ce que dit un conteur toscan d'une petite Florentine qu'on avait canonisée : « Je l'ai connue, elle était ma voisine; elle marchait comme les autres. »

Les personnages que nous présente le plus grand nombre des conteurs belges ne connaissent guère, en général, les détours et les calculs très compliqués. Comme les jeunes filles de Maubel, comme beaucoup des femmes de Lemonnier, on nous les montre tout de suite, intimement, sans arrière-pensée. Les Lis-

beth, les Gesina, les Martine d'Eugène Demolder s'offrent, pour emprunter à Laforgue cette expression, franches comme une herbe. Si l'on faisait ici une revue de la littérature en Belgique, on trouverait aisément des analogues dans les femmes imaginées par Eekhoud, Delattre, Des Ombiaux, J. Destrée, et tant d'autres...

Bientôt les premières tourmentes les assaillent; elles apprennent à lutter. Elles éveillent où elles passent la pensée généreuse ou l'éphémère convoitise. On les épie dans leurs moindres gestes; on interprète leurs plus futiles paroles, leurs sourires, leurs larmes. Si elles ne sont pas aguerries, alors, et prêtes à affronter chaque jour le même combat, elles apprennent à se contraindre; elles rusent pour déjouer les ruses, le soupçon et la médisance. Quand le monde les guette, elles rient, elles dupent des témoins implacables. Elles n'ont le choix que de deux moyens; leur parti en est vite pris : la dissimulation soutenue et périlleuse, ou cette franchise qui toujours finit par rompre les desseins mauvais.

Ainsi leur formation se complète et s'achève. Elles restent belles encore. Depuis moins de cent ans, nous avons accompli une conquête magnifique : se souvient-on quel âge Balzac attribue aux femmes, lorsqu'elles renoncent aux succès mondains et sont, comme on dit, sur le retour? A peine plus de trente ans! Il est vrai qu'elles ont triomphé bien tôt dans les salons, et, comme Célimène, avant vingt ans elles y ont régné.

Sommes-nous de formation plus lente? Goûtons-nous plus longtemps les privilèges et les jeux de l'enfance? Peut-être : les siècles passés se hâtaient de dérober au Printemps, dans sa verte nouveauté, sa tendresse et sa séduction. Nous jouissons, plus nonchalants, de l'abondance et de la plénitude de l'Eté; nous nous plaisons aux luxuriances prêtes à défaillir de l'Automne; nous y retrouvons, parmi les flammes presque étouffées, les souvenirs ensevelis des gloires qui s'atténuent, le reflet amorti des claires saisons qui sont passées. De même, rentrés au port, les navires conservent le parfum des océans franchis, la

fraîcheur des brises et des forêts inconnues. Cette nostalgie spéciale et rare a été exprimée par M. Albert Giraud dans son beau sonnet

A UNE FEMME DE QUARANTE ANS.

Dans tes grands yeux, emplis de chaude obscurité,
Où luisent vaguement les secrets de la vie,
J'ai puisé pour toujours la chimérique envie
D'un suprême plaisir que je n'ai pas goûté.

L'arôme capiteux de ta maturité
Enivre puissamment ma chair inassouvie,
Et du fond du passé mon âme est poursuivie
Par l'éternel regret de ta virginité.

J'ai souvent jalousé par les soirs pacifiques
Les vaisseaux attirants, lassés et magnifiques
Dont l'orgueil du retour solennisait les mâts,

Et qui semblaient traîner, derrière leurs antennes,
Une émanation des ciels et des climats
Qu'ils avaient respirés dans leurs courses lointaines.

L'éloge de la femme dans sa belle et noble maturité n'a guère occupé les anciens. Aujourd'hui il est fréquent. On ne la plaint plus de vieillir, elle s'en défend trop bien, et l'on se met de connivence avec elle pour consentir volontiers à sa jeunesse prolongée. L'homme sait bien que c'est à la femme ainsi apaisée par les ans et le contentement qu'il pourra demander le refuge suprême et la paix qui le console de ses travaux. Qu'on voie Emile Verhaeren. Sans doute, dans l'élan vertigineux des strophes hallucinées il décrit, fiévreux, le passage à travers le village, de la Grande Mort à carcasse de femme; elle va au long des chemins, à travers bois et plaines, de maison en maison, et s'arrête pour boire au comptoir des cabarets. Vieille femme lubrique, voyez la :

La mort a cheminé longtemps
Par le pays des pauvres gens

Sans trop vouloir, sans trop songer,
La tête soûle
Comme une boule.

Elle portait une loque de manteau roux
Avec de grands boutons de veste militaire,
Un bicorne piqué d'un plumet réfractaire
Et des bottes jusqu'aux genoux.
Sa carcasse de cheval blanc
Cassait un vieux petit trot lent
De bête ayant la goutte
Sur les pierres de la grand'route ;
Et les foules suivaient vers n'importe où.
Le grand squelette aimable et soûl
Qui trimballait sur son cheval bonhomme
L'épouvante de sa personne
Jusqu'aux lointains de peur et de panique,
Sans éprouver l'horreur de son odeur
Ni voir danser, sous un repli de sa tunique,
Le trousseau de vers blancs qui lui tétaient le cœur.

Plus humainement il avait chanté, avec une sorte de violence sensuelle, la Flamande de Rubens, ses belles chairs en fleurs, ses amours rudes et robustes; puis il s'était épris des princesses sanglantes dont l'éclat éblouit les antiques légendes. Mais, lui aussi, un jour s'est mis à espérer et à attendre celle de qui, d'avance, il disait :

Dans la maison de ma tristesse
Elle est la tremblante caresse
De la lumière, à travers les fenêtres.
Elle est ce qui fleurit de joie
Dans ma demeure et dans ma voie,
Elle est le son charmant de l'heure.
. . . .
Elle est, durant mes nuits de fièvre,
La goutte fraîche sur la lèvre,
Et la lampe, qui toujours veille.

Et désormais, si la mer pleine de prestiges le convie parfois à tenter l'aventure incertaine ; s'il surprend,

dans les taillis de la montagne, se dresser, flamboyant et nu le torse de Vénus ; s'il s'est souvenu de ses désirs d'enfant et que celle à qui il a rêvé s'humilie comme Madeleine, s'exaspère comme la farouche Théroigne, que ce soit l'étrangère un jour aperçue ou la servante de jadis au seuil d'un estaminet de son village, toutes sont impuissantes à le retenir ; il les admire comme il est prêt à s'exalter dans la joie devant toutes les formes de la Beauté totale ; mais c'est à la seule qu'il a choisie pour être la compagne de sa destinée qu'il revient, toujours fidèle, dans l'extase de la trouver, chaque soir, plus dévouée, plus aimante, plus douce et plus parfaite :

Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,
Avec mon être entier tendu comme un flambeau,
Vers ta bonté et vers ta charité
Sans cesse inassouvie,
Je t'aime et te louange et je te remercie
D'être venue, un jour, si simplement,
Par les chemins du dévoûment
Prendre, en tes mains bienfaisantes, ma vie.

Quel homme, quand l'a brisé l'inlassable combat, harassé par les veilles du long labeur, s'il se détourne du monument de gloire que ses soins élèvent, ne voudrait trouver le bon repos qui réconforte, la paix des saintes affections auprès d'une femme de ce caractère. Quel homme, pour se rendre plus digne de sa compagne dévouée et taciturne, ne voudrait puiser à nouveau auprès d'elle et pour lui plaire l'énergie quotidienne de reprendre une tâche toujours nouvelle et souvent ingrate ! Et alors, j'en suis persuadé, avec moi, il remercierait les écrivains de la Belgique qui ont su rendre à la femme un fervent hommage sans blasphème et sans insulte, et il reconnaîtrait ainsi, dans ce qu'il y a de meilleur et de plus beau au monde, l'inspiratrice, imaginaire ou réelle, de qui relève l'art de tous les temps.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA BELGIQUE
ET LE PANGERMANISME

Sanctus amor patriae dat animum
(Devise des MONUMENTA GERMANIÆ HISTORICA.)

De 1850 à 1870, de la guerre contre le Danemarck à la guerre contre la France, une théorie s'est fait jour en Allemagne, qui a créé l'unité allemande et fondé l'Empire.

Cette doctrine, des savants l'ont formulée; des écrivains, des pédagogues l'ont répandue; des hommes d'action l'ont réalisée dans les faits.

Avec un imposant appareil d'érudition et ce vernis scientifique qui, outre Rhin, fait accepter n'importe quelle idée, des philosophes, des historiens, des géographes, des anthropologues, des philologues ont excité le patriotisme du peuple en lui racontant son passé, répandu la légende de la mission de la Prusse, éveillé la conscience de race, légitimé les revendications nationales, au nom du droit historique, de l'ethnographie, de la linguistique.

Afin d'impressionner la studieuse Allemagne, la Science fut mise à contribution. Hegel, Mommsen et Treitschke furent les précurseurs et les collaborateurs de Moltke et de Bismarck. Tous furent, à des titres divers, les ouvriers d'une œuvre commune et les propagateurs d'une même théorie : le *Pangermanisme* (1).

(1) Voy. l'ouvrage tout récent de M. ERNEST DENIS, *La fondation de l'Empire allemand.*

En vertu de cette doctrine, quand le projet fut conçu d'annexer Metz et Strasbourg, on proclama que l'Alsace était de race teutonne, qu'elle parlait un dialecte germanique, que la Lorraine n'était française que depuis le XVIIIe siècle, et, remontant plus loin encore, fouillant le passé poussiéreux, on rappela que, toutes deux, dans le haut moyen âge, avaient fait partie du Saint Empire romain germanique, qu'on visait à reconstituer. De cette dernière constatation, on conclut qu'ayant formé, au Xe siècle, partie intégrante d'un royaume germanique, l'Alsace et la Lorraine *devaient* reprendre la place que leur assignait l'Histoire. En ce qui regardait l'Alsace, la philologie et l'anthropologie venaient à la rescousse pour soutenir le droit historique. Et voilà comme l'Allemagne savante justifia les entreprises et les agressions de l'Allemagne guerrière.

Depuis que le traité de Francfort a donné à l'Allemagne l'hégémonie dans l'Europe centrale, les mêmes arguments n'ont pas cessé d'être en faveur, et d'être exploités par ceux qui rêvent de « la plus grande Allemagne », qui voudraient faire revivre, dans son entier cette fois, le Saint Empire et assurer au Germanisme la domination du monde.

A l'Est, on sait que les prétentions pangermanistes s'étendent loin, et qu'elles ont trouvé de l'écho jusqu'au Parlement autrichien.

Les événements russes qui se déroulent à l'heure actuelle permettent des espoirs illimités. Varsovie ne fut-elle pas prussienne au temps des premiers partages de la malheureuse Pologne? Vilna, Mittau, Riga, Réval, ne furent-elles pas aux mains des chevaliers teutoniques ?

A l'Ouest, enfin, s'étend un pays riche et industrieux, le nôtre, qui, avec les Pays-Bas, est l'objet de convoitises identiques et de pareilles revendications.

Ces revendications et ces convoitises constituent pour notre indépendance nationale un danger. Il est bon que l'opinion publique belge ne les ignore pas.

*
* *

Frédéric le Grand, entrant en Silésie, disait avec cynisme : « Je prends d'abord ; je trouverai toujours des pédants pour prouver mes droits. » De nos jours, ce sont les pédants qui commencent, et au « droit du poing », au trop fameux *Faustrecht*, ils ne sont pas embarrassés de substituer d'autres droits, parmi lesquels le plus souvent invoqué est le « droit de la race ».

C'est sur ce concept de la race qu'est basé un ouvrage récent de M. J.-L. Reimer, *Ein pangermanisches Deutschland* (Une Allemagne pangermanique) (1). L'auteur y expose toutes les conséquences de l'étude scientifique des races pour les problèmes politiques et religieux de notre temps. Ce gros livre résume et condense les travaux parus antérieurement sur la question et il représente d'une manière exacte le point de vue allemand (2). A ce titre il est significatif et mérite qu'on s'y arrête.

Un diplomate français, aristocrate de naissance et d'esprit, le comte de Gobineau, que ses œuvres littéraires n'avaient point tiré de l'ombre, écrivit, un jour, un *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1854, 4 vol.). Il y disait que la race, seule, explique l'histoire de l'humanité ; que les différences entre les races sont fondamentales et permanentes ; qu'il est des races d'esclaves et des races de maîtres, et que ces dernières doivent jalousement préserver leur intégrité ; il saluait d'accents lyriques la race au sang pur, la race noble, la belle bête de proie blonde, qu'il retrouvait dans le Germain antique. Ses idées devaient avoir une singulière fortune.

Il eut des disciples qui tâchèrent de donner aux rêveries du maître l'apparence de la rigueur scientifique. Ils y réussirent.

M. Vacher de Lapouge fonda l' « anthroposo-

(1) *Ein Pangermanisches Deutschland.* Versuch über die Konsequenzen der gegenwärtigen wissenschaftlichen Rassenbetrachtung für unsere politischen und religiösen Probleme, von Josef-Ludwig Reimer. Berlin und Leipzig, Friedrich Luckhardt, 1905, 8°, 403 pages.

(2) Cf. l'opinion de M. le Dr Wilser, citée plus loin.

ciologie », pseudo-science bâtie sur des erreurs et des déductions puériles (1).

L'*Aryen*, le bon Aryen, « être de raison », était né. Il sortit tout équipé du cabinet de travail du savant qui lui avait donné la vie et s'en alla faire la conquête du monde des idées, fournir de la copie aux journalistes intelligents, devenir la préoccupation des gens qui taquinent la philosophie et se piquent d'aimer la science.

L'Aryen est blond, grand ; il a la tête longue et le type germanique. C'est lui qui nous a donné la civilisation et l'a portée à son plus haut point. La domination du monde appartient aux grands dolichocéphales blonds : ils sont fatalement destinés à régner sur les petits brachycéphales bruns.

Il n'est pas difficile de se faire applaudir à Athènes, quand on loue les Athéniens. Notre Aryen fut donc accueilli en Allemagne avec la plus grande faveur. Il acheva là de s'identifier complètement au Germain, à qui il ressemblait tant. Il allait bientôt servir à la propagande politique.

De même que l'historien Treitschke faisait intervenir Darwin pour représenter l'histoire de l'Allemagne comme une gigantesque lutte pour la vie, de même, en effet (qu'on me pardonne cette comparaison !) M. Reimer, par exemple, appelle l'anthropologie à son aide dans un dessein politique. Et la science n'est, chaque fois, qu'un moyen, un prétexte, un artifice : *scientia ancilla politicae !*

Puisque le Germain est le peuple élu et qu'il a pour devoir de sauvegarder la pureté de sa race, — car tout mélange est une adultération, et quand Caracalla accorda aux Asiatiques la *civitas*, c'en fut fait de la « vieille race romaine », — le Germain doit protéger ceux de ses frères qui sont mêlés à une population étrangère, et s'intéresser aux Etats et aux nations que leur origine unit à sa race (2).

L'Etat germanique par excellence, qui a pour

(1) Voy. *Les Sélections sociales* (1896) ; *L'Aryen* (1899).
(2) Reimer, chap. III.

mission de conserver et de promouvoir la civilisation germanique, c'est l'Allemagne actuelle, de qui dépend l'avenir de la race.

Examinons donc quelle proportion de sang allemand contiennent les Etats de l'Europe, et quelle est leur valeur pour l'établissement d'une plus grande Allemagne (1).

Les populations orientales de la Russie jusqu'à Cracovie ont fortement subi l'influence du sang germanique (2). Cependant, ce qui reste de ce sang nordique ne pourrait qu'avec peine se développer par ses seuls efforts. C'est le devoir de l'Empire allemand de l'attirer à lui dans une forme acceptable pour l'Empire des tsars, dont l'Allemagne est l'alliée naturelle.

La France (les statistiques le prouvent, et la mesure des crânes) contient environ dix millions de Germains plus ou moins francisés. L'avenir de la France, qui ne constitue qu'un mélange de races, — c'est-à-dire une proie pour la démagogie, le bureaucratisme et l'absolutisme, — et qui ne procrée plus d'enfants, l'avenir de la France et de ses habitants germanisés est aux mains de l'Allemagne (3).

L'Autriche-Hongrie, ce chaos de peuples, se trouve au milieu de trois Etats qui ont droit à un avenir indépendant. Pour le moment, on peut encore se contenter de répéter ce lieu commun que l'existence de l'Autriche est une nécessité politique. Mais, la morale supérieure de ce monde, une des nouvelles « valeurs » (ici c'est Nietzsche qu'on invoque!), veut que deux forts nuisent à un tiers malade plutôt que de sacrifier leur propre développement en faveur de ce tiers mal en point. L'Autriche sera donc incorporée à l'Empire germanique (4).

(1) Reimer, p. 67 sqq.
(2) Que le lecteur veuille bien m'excuser, si j'emploie cette phraséologie rebutante : je traduis, le plus fidèlement que je peux, les idées de l'auteur.
(3) P. 104.
(4) Quant à la Hongrie, M. Reimer ne tranche pas la question de savoir si elle doit être réunie à la plus grande Allemagne ou être conservée comme Etat-tampon contre la Russie.

Après avoir dessiné un tableau poussé au noir de la situation de l'Angleterre, dont le commerce périclite, dont l'agriculture est ruinée et qui, pour subsister, est à la merci de l'étranger, l'auteur conclut que l'Allemagne seule peut prétendre à l'hégémonie en Europe.

Pour arriver à l'exercer, il lui faut plus de territoire (1). Elle l'obtiendra, si elle a la conscience de sa force et la volonté d'employer celle-ci à se faire la place qui lui revient. Elle l'obtiendra, si elle englobe les populations auxquelles l'unit une communauté d'origine.

Que l'on ne prétende pas que ces petits peuples possèdent chacun le droit de jouir d'une existence indépendante et de parler sa langue (2) !

M. Reimer étudie comment on pourra les dénationaliser, les germaniser.

Il distingue deux espèces de dénationalisations, selon qu'il s'agit, par exemple, des Etats scandinaves ou néerlandais qu'il conviendra de germaniser par étapes successives, (germanisation au sens faible du mot), ou des peuples non germaniques dans leur ensemble, dont il importera de renforcer les éléments germaniques, en expulsant les éléments non germaniques (germanisation au sens fort du mot (3).

Le premier cas concerne la Belgique flamande; le second la Belgique wallonne.

Cette dernière subira le sort du Nord et du Nord-Ouest de la France, où l'indice céphalique oscille entre 80 et 81 et où la couleur des cheveux est à peu près celle qu'on observe dans l'Allemagne du Sud (4).

De cette manière, se constituera la *Civitas germanica*, nouveau Saint-Empire, saint et sanctifié par la noblesse de la race germanique. Sur le territoire de cette vaste nation, on pourrait même décréter par une loi la stérilité obligatoire pour les Agermains, de

(1) Voy. chap. VI, « Mehr Land ! »
(2) P. 129.
(3) P. 137.
(4) P. 166 : « Ebenso ist gegen den wallonischen Teil von Belgien vorzugehen. »

façon à amener leur extinction, au profit de l'expansion des Germains (1).

Après avoir méthodiquement examiné les problèmes politiques, — jusque dans la démence allemande, disait Heine, il entre de la méthode, — l'auteur résout les questions religieuses et sociales conformément aux lois de la psychologie des peuples et de l'anthropologie politique.

Il nous confie que le catholicisme sera conservé pour les Agermains, afin de précipiter leur abâtardissement (2), et à la parole de Karl Marx, il oppose un credo nouveau (3) : Prolétaires germains de tous pays unissez-vous; unissez-vous dans l'Empire pangermanique de nation allemande!

« En Allemagne, écrit quelque part Mme de Staël, celui qui ne s'occupe pas de l'univers n'a véritablement rien à faire. » M. Reimer — on s'en est aperçu — est fort affairé.

Me mêlerai-je de cette métaphysique mondiale? Essayerai-je de faire timidement observer à cet auteur universel que ce sont les peuples de la Baltique — qu'il nous présente comme l'idéal, — qui sont restés le plus longtemps réfractaires à la culture intellectuelle; que, s'il faut en croire M. d'Arbois de Jubainville, il y a probablement en Allemagne plus de sang gaulois qu'en France; que les populations belges, au témoignage des anthropologues compétents, ne sont pas dolichocéphales, mais penchent plutôt vers la brachycéphalie?

Je n'ai voulu que signaler son livre, synthèse du pangermanisme anthropologique (4).

(1) Voy. p. 160. M. Reimer va jusqu'à indiquer (p. 163) un procédé élégant et curieux, qui supprime la reproduction !

(2) P. 286.

(3) P. 345.

(4) Je me borne à renvoyer le lecteur au livre suggestif de M. Jean Finot, *Le préjugé des races* (Alcan, 1905), et à la monographie critique de M. le Dr Emile Houzé, *L'Aryen et l'Anthroposociologie* (Notes et mémoires de l'Institut Solvay, 1906)

***

Il en est un autre, le pangermanisme linguistique, qui est le plus ancien peut-être et que traduit le refrain célèbre du poète Arndt :

> So weit die deutsche Zunge klingt,
> Das, wackrer Deutscher, nenne Dein !

« Tout le domaine où résonne la langue allemande, vaillant Allemand, tu peux l'appeler le tien ! »

Mais jusqu'où s'étend ce domaine?

Dans le premier numéro d'une importante revue fondée, en 1902, pour l'étude du peuple allemand de tous temps et de tous pays, M. Otto Bremer se demande si la frontière politique de l'empire d'Allemagne vis-à-vis des Pays-Bas et de la Belgique constitue aussi une frontière linguistique (1).

A l'heure actuelle, assure-t-il, la langue *écrite*, le néerlandais, sépare la Flandre et la Hollande de l'Allemagne. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Et si l'on étudie la langue *parlée*, on se persuadera vite que, par leur histoire et leur langue, les Bas-Allemands (*Niederdeutsche*) se rattachent indissolublement aux Allemands, et que la frontière de l'empire découpe arbitrairement le domaine territorial des premiers.

En vertu de ce pangermanisme, la nationalité se reconnaîtrait donc à la communauté de langage; les nations se délimiteraient par les frontières mêmes des idiomes, et il conviendrait de rattacher à la nation allemande toute population de langue germanique, malgré qu'elle en eût. C'est ainsi que l'*Alldeutscher Atlas* du professeur Paul Langhans, de Leipzig, annexe à l'Allemagne toute la Belgique flamande.

En vertu de ce pangermanisme, des professeurs défendaient, avant 1870, cette idée qu'il fallait faire respecter la nationalité de l'Alsace, malgré la France et malgré elle-même.

(1) Bildet die reichsdeutsche Staatsgrenze gegen die Niederlande und Belgien eine Sprachscheide? (*Deutsche Erde*, I. Jahrgang, 1902, n. 1.)

Comme une partie de la Belgique parle un dialecte germanique, on ne l'oubliait pas. Avant la guerre, M. Richard Boeckh, publiant une statistique de la race et de la langue allemande dans les Eta s européens (1), écrivait : « Il n'existe pas de frontière entre flamand et allemand, et il ne peut en exister, car l'idée d'allemand comprend celle de bas-allemand » ; il appelait les Flamands de Belgique *une partie précieuse de notre nation*, et il faisait figurer la Hollande et la Belgique entre les royaumes de Bavière et de Saxe, dans l'énumération des différents Etats « allemands » (2) !

L'Alsace est rentrée dans le giron de l'Allemagne. Le tour de la Belgique viendra-t-il ?

***

Cette éventualité ne tarderait guère à se réaliser, si l'on écoutait un pangermaniste convaincu, M. K. VON STRANTZ. Dans une brochure qui a eu deux éditions, l'une en 1887, l'autre en 1903, — ce qui prouve qu'elle a rencontré les sympathies du public, — il demande que l'Allemagne reprenne les possessions allemandes, qui ont été absorbées par les Welches par delà les marches occidentales de l'Empire (3).

(1) *Der deutsche Volkszahl und Sprachgebiet in den Europaeischen Staaten*, eine statistische Untersuchung, von R. BOECKH, Berlin, 1870, 8o. — Cf. H. GAIDOZ, *Revue des Deux Mondes*. févr. 1871, et J. NOLET DE BRAUWERE VAN STEENLAND, *Le Pangermanisme*, Bruxelles, 1868, 8o.

(2) Il y a de même un pangermanisme artistique, annexant tous les chefs-d'œuvre qui sont éclos dans les anciens Pays-Bas. C'est lui qui fait dire à M. Wilhelm BODE, dans un ouvrage qui vient de paraître (*Rembrandt und seine Zeitgenossen*), que « l'art de Rembrandt, comme celui des frères Van Eyck, est purement germanique », pendant que M. Karl HACKENBERG ne veut considérer Rembrandt que comme Germain et Protestant (*Rembrandt als German und Protestant*, Leipzig, 1906). Faisant bon marché des influences historiques, morales et sociales, la critique d'art, elle-même, devient nationaliste et conquérante ! (Cf. ANDRÉ MICHEL, *Journal des Débats*, 14 août 1906.)

(3) *Das verwelschte Deutschtum jenseits der Westmarken des Reiches* (der französischen Niederlande, des französisch gebliebenen Lothringens und elsässischen Sundgaues, der Freigraff-

Ces possessions, ce n'est rien moins que les Pays-Bas français (Belgique, Flandre française, Artois), la Lorraine restée française, la Franche-Comté et la Suisse occidentale.

« Nous ne voulons pas, écrit l'auteur, nous contenter de notre petit Etat allemand; c'est à ce domaine que s'étendent nos revendications nationales et politiques. A l'ouest, l'ancienne marche de l'Empire nous revient, pour des raisons ethnologiques et politiques (1). »

Il entreprend de démontrer, à l'aide de l'histoire, que les anciens Pays-Bas ont toujours été terre allemande.

Il expose comment ces populations, sous Charlemagne, parlaient encore l'allemand (2); comment la Flandre resta complètement allemande, bien que le comte de Flandre fût devenu le vassal du roi de France pour en obtenir du secours contre le duc de Brabant; comment, au XVIe siècle, sous Charles-Quint, tous les Pays-Bas, y compris Arras et l'évêché de Cambrai, étaient allemands, non seulement au point de vue politique, mais encore au point de vue de la langue et des mœurs (3).

A la suite de circonstances malheureuses, ces pays se sont romanisés, francisés. Mais, depuis la fondation de l'Empire allemand, les Flamands se souviennent de leur magnifique passé allemand et ils cherchent à briser l'influence des Wallons, ces Flamands francisés. Car les Wallons ne constituent pas de nationalité proprement dite, ainsi que les Français et même beaucoup d'Allemands se l'imaginent; ce sont des traîtres à la cause de leur patrie, à la cause allemande Si l'on considère que la majorité des Wallons possèdent encore leur antique, bien que

schaft Hochburgund, sowie der Westschweiz), von Kurd v. Strantz. 2e Auflage. Berlin und Leipzig, Fr. Luckhardt, 1903, 8o, xv-76 p.

(1) Page 64.
(2) Page 8.
(3) Page 12.

méprisée, langue maternelle allemande (1), comment douter que les Belges d'aujourd'hui ne soient des Allemands?

Nous n'inventons rien. Qu'on écoute plutôt notre auteur (p. 15) : « Die Wallonen bilden gar kein eignes Volkstum, wie die Franzosen sich und leider auch manchen Deutschen einreden, sondern sind Verräter an der heimischen, deutschen Sache... Wenn man erwägt, dass von den sogenannten Wallonen, die französisch sprechen, der grösste Teil seiner einstigen, verachteten deutschen Muttersprache wohl noch mächtig ist, so wird man sicherlich an dem Deutschtume der heutigen Belgier nicht mehr zweifeln können. »

Par bonheur, l'*Alldeutscher Verband* soutient (unterstützt) le mouvement flamand. Mais, cette association devrait étendre sa propagande à la Suisse, et même aux provinces françaises du Nord-Ouest (2).

Car l'Allemagne doit se proposer comme but de reprendre ses frontières nationales et historiques, de rétablir les frontières de l'ancien empire, que le Droit, l'Histoire et la Race ont élevées, de reconquérir la prépondérance dont elle jouissait au temps des Hohenstauffen (3).

(1) Pour juger de la valeur de cette affirmation, il suffit de savoir que, dans les provinces wallonnes de Liége et de Luxembourg, 28,314 personnes (0.42 p. c. de la population totale du royaume) ont l'allemand comme langue maternelle (recensement du 31 décembre 1900). Ce qui n'empêche pas M. von Strantz de se lamenter et M. Hans Witte de déclarer que « le partage du Luxembourg aurait dû, en 1839, se faire conformément à la frontière linguistique » (*Deutsche Erde*, 1903, no 3).

(2) Voy. pages 64 et 67. M. von Strantz voudrait même que l'Allemagne encourageât cette propagande ouvertement et officiellement! (Wir müssen offen und amtlich diese Bestrebungen unterstützen.)

(3) Voy. pp. 2 et 66. M. von Strantz se livre encore à force fantaisies toponymiques afin de prouver que les dénominations géographiques elles-mêmes sont allemandes. C'est le cas de répéter avec Gœthe :

Ich salutire die gelehrten Herren;
Sie han mich weidlich schwitzen machen!

A Gœttingue, Henri Heine rencontra un jeune « Vieille-Allemagne » qui lui dit : « Il faut que nous vengions dans le sang des Français le supplice de Conradin de Hohenstauffen, qu'ils ont décapité à Naples. » Et, comme le poète de l'*Intermezzo* semblait surpris, il ajouta : « Cela vous étonne... C'est que nous autres, nous n'oublions rien! »

Involontairement, ce M. von Strantz, assoiffé de massacres, ne fait-il pas penser au bonhomme qui s'apitoyait sur le pauvre Conradin, si méchamment mis à mal par Charles d'Anjou?

***

Ces théories que nous avons exposées, et dont il serait facile de multiplier les exemples, on pourrait, avec quelque indulgence, les tenir pour le délire insensé de chauvins sans retenue, pour les fumées vaines de cerveaux alourdis de bière. On pourrait objecter qu'elles émanent, la plupart du temps, d'individualités sans mandat, sans attaches officielles surtout.

Cependant, il devient évident que ces tendances que nous dénonçons, expriment la pensée intime et les désirs secrets non pas seulement de quelques chétives personnalités mais des pédagogues d'outre-Rhin, des *Schulmänner*, de ces fameux maîtres d'école qui ont gagné la bataille de Sadowa et à qui l'Etat allemand confie la charge d'enseigner les générations actuelles.

Nous nous en convaincrons rien qu'en jetant un coup d'œil sur les manuels scolaires en usage dans les écoles de l'Empire.

Il existe un manuel de géographie qui, depuis trente ans, a eu plus de deux cents éditions, et dans lequel des milliers d'écoliers ont successivement appris à se faire une vue claire des divisions politiques de l'Europe contemporaine. Il est depuis longtemps introduit non seulement dans les écoles de l'Allemagne proprement dite, mais encore dans les établissements d'instruction dont le gouvernement

impérial a provoqué la création à l'étranger, et qu'il subventionne sans doute largement.

C'est le « Guide pour l'enseignement de la géographie » (*Leitfaden für den Unterricht in der Geographie*), de feu le professeur Dr H. DANIEL. Constamment, il est tenu à jour et réédité. La dernière édition que mentionne le *Hinrichs-Katalog*, répertoire de la bibliographie allemande, est la 241e. Elle a été revue par le professeur Dr W. WOLKENHAUER, *Realschul-Oberlehrer*, titre qui correspond à celui de nos professeurs d'athénée (section professionnelle). Elle a été imprimée à Halle-sur-la-Saale, en 1904.

Qu'y lisons-nous?

Ceci : « Le pays allemand, cœur de l'Europe (1), occupe une étendue de 850 kilomètres carrés... Sa partie principale est l'Empire allemand, brièvement appelé Allemagne. Autour de celui-ci se rangent l'Autriche allemande, Liechtenstein, la Suisse, *la Belgique*, le Luxembourg et les Pays-Bas, territoires qui, tous au Moyen Age, ont fait partie avec lui d'un seul et même Etat. »

Plus loin, sous ce titre : « Petits Etats de nationalité allemande », on lit :

« La Suisse, Liechtenstein, *la Belgique*, les Pays-Bas, le Luxembourg. Ces cinq Etats sont peuplés en totalité ou en majorité par des Allemands, mais ils sont, au cours des temps, sortis du vieil Empire allemand, auquel ils appartenaient au Moyen Age ».

On ne nous accusera pas de solliciter les textes. Voici le texte allemand :

« Das deutsche Land, das Herzland von Europa, umfasst ein Gebiet von 850 qkm... Sein Hauptbestandteil ist das *Deutsche Kaiserreich*, kurzweg

(1) Déjà en 1876, A. HUMMEL, dans son manuel de géographie (*Handbuch der Erdkunde*), se sert d'expressions identiques : « L'Allemagne est le cœur de l'Europe, et, comme dans l'organisme, le cœur a pour fonction de faire circuler à travers les membres un sang qui renouvelle les parties vieillissantes et fortifie les plus jeunes, ainsi l'Allemagne a pour mission dans l'histoire de rajeunir, par la diffusion du sang germanique, les membres épuisés de la vieille Europe. »

Deutschland genannt. Um dies reihen sich herum Deutsch-Oesterreich, Liechtenstein, die Schweiz, Belgien, Luxemburg und die Niederlande, Gebiete, die alle auch im Mittelalter mit ihm zu *einem* Staate verbunden gewesen sind ».

« Kleinere Staate deutscher Nationalität : Schweiz, Liechtenstein, Belgien, Niederlande, Luxemburg. Diese fünf Staaten sind entweder ganz oder zum grösseren Teile von Deutschen bewohnt, haben sich aber meist schon aus dem Staatsverbande des *alten* Deutschen Reiches, zu dem sie im Mittelalter gehörten. im Laufe der Zeit gelöst. » (1)

On ne nous reprochera pas non plus de traduire inexactement. Le texte original ne parle pas de *Germains* (Germanen) : il parle d'*Allemands* (Deutschen). Que cela résulte d'une confusion volontaire ou involontaire, c'est, en tous cas, un fait qui ne permet à personne la moindre contestation de sens.

L'Allemagne rêve donc de faire renaître le Saint Empire romain germanique.

Pour y parvenir, elle insinue patiemment, depuis trente ans, dans l'esprit de ses enfants, la conviction que Pays-Bas, Belgique, Luxembourg et Suisse (la minutie germanique n'oublie même pas le minuscule Liechtenstein !) doivent faire partie de ce « vieil empire allemand », dont le malheur des temps a voulu qu'ils se détachassent (2).

A Bruxelles même (3), au cœur de notre pays, dans

(1) C'est l'auteur qui, chaque fois, souligne.

(2) Cf. von Halle (*Volks- und Seewirtschaft*, août 1902) : « La perte des Pays-Bas au nord et au sud de la Meuse est un des coups les plus rudes qui aient été infligés au vieil Empire germanique. »

(3) Des écoles allemandes se sont établies à Anvers, Bruxelles, Hoboken, Seraing et Verviers. Fait digne de remarque, hors d'Allemagne, il n'y a que *quatre* écoles dont le personnel jouit de privilèges militaires (*militärberechtigte Anstalten*), c'est-à-dire qui soient mises tout à fait sur le même pied que les écoles de la mère-patrie : deux se trouvent en Belgique, respectivement à Bruxelles et à Anvers (Voy. Eduard Philipp, *Die deutsche Auslandsschule und ihre Lehrer* (Dresde, 1906) et Gustav Lenz, *Die deutschen Schulen im Auslande* (*Deutsche Erde*, 1902, n° 1).

la *Deutsche Schule*, la somptueuse école qu'elle a édifiée rue des Minimes, voilà les théories qu'elle inculque aux siens et même à de jeunes Belges!

***

Le 8 août 1811, s'adressant aux députés du département de la Lippe qui le congratulaient, Napoléon s'exprimait ainsi : « La Providence qui a voulu que je rétablisse l'empire de Charlemagne, vous a fait naturellement rentrer avec la Hollande et les villes hanséatiques dans le sein de l'Empire ».

L'Empire de Charlemagne! Mission providentielle! Un pareil rêve hante les cervelles allemandes; le même césarisme mystique les obsède.

Depuis cinquante ans, durant que les géographes allemands se font les inventeurs et les excitateurs des ambitions nationales, les historiens préparent l'opinion publique, plus forte que les lois, à admettre la nécessité de la reconstitution du Saint Empire romain (1).

Dès 1819, le baron Stein, qui réforma l'école et l'armée, déclare qu'il veut « inspirer aux Allemands le goût de leur histoire. »

En 1843, on célèbre solennellement l'anniversaire du traité de Verdun.

On réveille l'enthousiasme et l'orgueil du peuple en lui contant l'histoire de ses ancêtres. Sur ces souvenirs, on bâtira l'édifice impérial.

Frédéric-David Strauss, l'auteur illustre de la *Vie de Jésus*, le destructeur des légendes bibliques, aide à créer la légende des Hohenzollern. Pour lui, la guerre contre la France est une œuvre de salubrité publique, ce pays étant pourri jusqu'aux moëlles!

Henri von Sybel, le « Homais du patriotisme », fortifie et répand cette croyance à la mission historique des Hohenzollern (2).

(1) Voir le bel ouvrage de M. Antoine Guilland, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens* (Alcan, 1899).

(2) Apologie quand même et en dépit de tout! Sybel, directeur de l'*Historische Zeitschrift*, ne permit pas à l'historien autri-

Mommsen fait un éloge lyrique du Césarisme. Rome n'a produit qu'un homme de génie : Jules César. La guerre est la grande machine qui élabore le progrès. La civilisation exige l'écrasement des nations moins susceptibles de culture ou moins développées par les nations d'un niveau plus élevé. Et à cette apologie de la force, de la ruse et du succès répond une apologie de la race germanique : *Deutschland vor Allem und über Alles in der Welt !*

Henri von Treitschke, coryphée de l'impérialisme bismarckien, glorifie à son tour la Prusse, seul Etat allemand « de caractère purement germanique », centre autour duquel l'Allemagne morcelée doit s'agglomérer, Et il écrit un traité de sociologie (*Gesellschaftwissenschaft*, 1859) uniquement pour montrer que cette science justifie la politique prussienne et en prédit l'évolution !

C'est un historien aussi, Ranke, qui, dans une lettre à Manteuffel, conseille au gouvernement impérial d'annexer la Suisse (1), et à Thiers, s'étonnant naïvement que l'Allemagne continuât la lutte après la chute de Napoléon III et demandant : « Mais à qui donc faites-vous cette guerre ? », c'est lui encore qui répond cette parole caractéristique : « A Louis XIV. »

Ce sont des historiens qui ont échafaudé ce prétendu *Droit historique*, qui légitimait la politique du XIXe siècle par celle du XIIe.

Pour prouver que, jadis, les Allemands avaient formé un peuple uni, on remontait jusqu'au vieil Empire. On glorifiait Otton le Saxon, que le pape

chien Höfler de faire, dans cette revue, la preuve des falsifications commises par l'historien hongrois Palacky, dans un article à tendances pangermanistes que la même revue avait publié.

Il y a quelques années, un professeur de l'université de Bonn, M. Martin Philippson, (auteur d'une histoire de l'Etat prussien depuis la mort de Frédéric le Grand, 1880-1882, 2 vol.), qui n'admirait pas béatement tout ce qui s'était jamais fait sur les bords de la Sprée, dut chercher au delà des frontières de l'Empire une sphère d'activité moins troublée par les passions politiques : l'université de Bruxelles la lui offrit.

(1) Voy. Guilland, p. 102.

avait couronné *imperator augustus* le 2 février 962, et cette longue lignée d'empereurs guerriers, dont la devise avait été : *Alle Zeit Mehrer des Reiches* (Toujours agrandisseurs de l'Empire). On peignait sous des couleurs séduisantes ce fameux Saint-Empire Romain qui, à un moment donné, sous les Hohenstauffen, comprenait, entre autres Etats, la Franche-Comté, le Dauphiné, la Provence, une partie de la Suisse, la Lorraine, l'Alsace, et même engloba la Pologne. On exaltait l'antique vertu germanique. L'âme se grisait à ces souvenirs.

Cette propagande porta ses fruits. Soixante-quatre ans après que François II d'Autriche avait abdiqué l'autorité impériale (2 août 1806), celle-ci renaissait à Versailles (31 décembre 1870).

Si le Saint-Empire ne l'eût précédé, jamais le nouvel empire n'eût vu le jour (1). Jamais non plus, sans le concours des historiens, il n'aurait pu être mis sur pied.

Mais l'empire actuel est loin de correspondre au vieil empire.

« A bien considérer les choses, disait dans une conférence prononcée à Berlin en 1900, le chef de la section historique du grand état-major, M. le colonel von Bernhardi, nous reconnaîtrons que l'Empire allemand, nouvellement formé, n'a pas encore atteint la limite de l'extension possible de sa puissance. Nous reconnaîtrons que sa mission historique n'est pas encore terminée, puisque cette mission consiste à former le noyau autour duquel viendront se grouper tous les éléments dispersés de la race allemande, à étendre sa sphère d'influence pour la mettre en harmonie avec ses limites politiques, à donner et à assurer au germanisme la place qui doit lui revenir sur tout le globe (2). »

(1) Voy. James Bryce, *Le Saint-Empire romain germanique et l'empire actuel d'Allemagne*. Traduit de l'anglais par Em. Domergue, avec une préface de E. Lavisse. (Paris, Colin, 1890.)

(2) Cité par Maurice Lair, *L'Impérialisme allemand*. (Paris, Colin, 1902.)

Ce pangermanisme historique nous menace; j'espère l'avoir montré.

***

Jusqu'ici, nous n'avons envisagé le pangermanisme qu'en tant qu'il s'adresse au public allemand. Mais l'œuvre de germanisation se poursuit en dehors des frontières de l'Empire.

Elle revêt, dans notre pays même, des formes variées.

La première est la propagande qui affecte des allures littéraires et cache, en réalité, des visées politiques.

Elle trouve son expression dans une revue dont le titre seul est un programme : *Germania*, qui s'imprime en allemand aussi bien qu'en flamand, et qui fut fondée à Bruxelles, en octobre 1898, pour « resserrer les liens qui unissent entre elles toutes les nations germaniques ».

Son fondateur, le baron A. von Ziegesar, ancien officier allemand, fondateur de la Société des vétérans siégeant à Bruxelles, était un des membres les plus actifs du Comité de l'*Alldeutscher Verband*, qui, à sa mort, survenue le 17 mai 1901, fit déposer sur sa tombe une couronne portant cette épigraphe : « Au brave pionnier de la marche de l'Ouest (*dem tapferen Vorkämpfer in der Westmark*).» L'association pangermaniste rendait ainsi hommage à l'activité dont le défunt avait fait preuve chez nous. Lors de ses funérailles, M. Prayon van Zuylen, membre de l'Académie flamande, prononça l'éloge du directeur de *Germania* et exalta la « culture germanique, dont l'Allemagne est la plus haute expression » ; à son tour M. H. Ullmann, au nom du groupe pangermaniste d'Anvers, émit le vœu « que les Flamands se souvinssent davantage de leur mère, la Germanie ». Et, enfin, un poète, M. Jef Hinderdael, déclama un thrène belliqueux :

Hij is niet dood !
Zijn geest zal bij de jeugd het licht ontsteken
Der weergeboort van den Germaanschen Tijd.

Hij is niet dood! — Germanje zal 't getuigen! —
Wanneer het, groot na louterende pijn,
Het Zuiden aan zijn voeten neêr ziet buigen,
Dan zal ook hij bij de overwinnaars zijn!

« Il n'est pas mort! Son esprit allumera dans la jeunesse la lumière de la renaissance de la Période Germanique.

» Il n'est pas mort! — La Germanie le témoignera. — Quand, agrandie par les épreuves, elle verra le Sud se courber à ses pieds, alors lui aussi sera parmi les vainqueurs! »

Germania fut fidèle à l'esprit de son fondateur.

Un des directeurs actuels, M. le Dr L. Wilser, de Heidelberg (l'autre est M. le Dr Fr. Norden, de Bruxelles) rendant compte du livre de M. Reimer que nous avons analysé, écrivait (numéro de juillet 1905) : « Nous recommandons cet ouvrage profond, riche d'idées et intéressant à tous les lecteurs de *Germania*. Le but plein de promesses qu'il nous assigne doit apparaître à tous les Germains comme le plus élevé qu'ils puissent atteindre sur cette terre. »

M. K. von Strantz, dont nos lecteurs connaissent les idées a publié, en décembre 1899, un article où les Pays-Bas et la Belgique sont représentés comme des avant-postes arrachés au pays maternel et qui trouveront dans l'Allemagne leur Hinterland naturel.

Qu'on feuillette la collection de la revue, on y rencontrera force articles du même caractère. Voici quelques titres :

La politique allemande en Pologne (octobre 1898) ;

Les ports allemands et l'alliance douanière avec les Pays-Bas (octobre-novembre 1899);

La politique de l'Allemagne (novembre 1899);

Une alliance commerciale hollando-allemande (avril 1901);

Accroissements et émigration du peuple allemand (août-septembre 1901);

La politique allemande en Afrique et en Orient (juillet 1901);

Les ennemis des Germains (août 1901);

Le voyage de l'empereur Guillaume à Copenhague et le sentiment germanique (mai 1903);

Les chemins de fer dans les colonies allemandes (juin-juillet 1903);

Les progrès de la flotte commerciale allemande (octobre 1903-janvier 1904).

En septembre 1899, la revue donne le portrait d'Emmanuel Hiel, « le fidèle ami des Allemands (*ein treuer Freund der Deutschen*) ».

Elle publie des comptes rendus des réunions de l'*Alldeutscher Verband*

M. le D[r] Reismann-Grone, d'Essen, conseille (mars 1904) à la Belgique et à la Hollande de former, avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, l'union douanière et économique de l'Europe centrale, d'entrer dans le *Mitteleuropäischer Wirtschaftsverein*.

Le caractère politique de cette revue, ne crève-t-il pas les yeux?

Certains de nos compatriotes, d'ailleurs, rivalisent avec leurs frères d'Outre-Rhin.

C'est M. Omer Wattez, professeur à l'Athénée royal de Tournai, auteur d'odes en l'honneur de Bismarck et de Moltke, qui demande (avril 1901) qu'on enseigne l'allemand comme langue obligatoire; celle-ci constituerait un moyen d'entente entre Flamands et Wallons. Et sans doute le français et le flamand deviendraient des langues accessoires.

C'est M. Pol De Mont, conservateur du Musée d'Anvers, qui (janvier et février 1899) regrette le temps où Néerlandais et Allemands vivaient sous le même sceptre. celui des empereurs allemands; qui voudrait que se rétablît l'unité de l'ancienne et superbe patrie; qui appelle le Révolution belge de 1830 une catastrophe (*een ramp*); qui déclare que les révolutionnaires de 1830 voulaient nous livrer à la France et qui, de son côté, ose imprimer en italique : « Il n'y a pas de nationalité belge (*er bestaat geen Belgische nationaliteit*) ». Au moment où notre pays fêtait le soixante-quinzième anniversaire de son indépendance, M. De Mont, à Dresde, devant l'*Alldeutscher Verband*, devait répéter, lui, fonctionnaire belge, ces patriotiques déclarations (1)!

(1) Voy. *Le Nouveau Précurseur*, d'Anvers, et *La Chronique*, de Bruxelles, commentant le *Dresdener Anzeiger* du 12 octobre 1905.

Ce pangermanisme s'accuse encore sous la forme économique.

Rappelons les tentatives, que nous avons mentionnées plus haut et qui furent faites, l'année dernière, par le *Mitteleuropäischer Wirtschaftsverein*, afin de faire entrer la Hollande et la Belgique dans l'orbite commercial de la Prusse. « Ces tentatives, dit M. Charles Graux, notre ancien ministre des finances et notre ministre d'Etat, furent accueillies avec défiance, comme une menace indirecte d'absorption germanique (1). »

L'Allemagne, grisée par ses conquêtes militaires, aspire à la conquête des marchés du monde : elle procède à une lente main-mise sur notre commerce.

C'est elle qui alimente surtout notre commerce de transit.

Anvers, notre métropole commerciale, se germanise de plus en plus. Le nombre et l'importance de l'élément allemand ne cesse d'y croître. On le trouve partout, dans le haut commerce comme dans les emplois subalternes, dans la banque, les transports maritimes, l'enseignement, jusque dans les consulats étrangers. Et de 1888 à 1904, le tonnage allemand a subi une augmentation de 380 pour cent : il est passé de 500,000 à 2,400,000 tonnes!

Récemment, en plein Sénat belge, lors de la discussion sur les fortifications d'Anvers, qui constitueraient notre suprême refuge national, M. Edmond Picard, l'éminent avocat, poussait un cri d'alarme : « L'Allemagne, s'écriait-il, est pangermaniste! Elle convoite Anvers. Il y a dans cette place une population de nationalité allemande : cette population est un danger (2). »

Naguère aussi, M. Maurice Anciaux, le distingué professeur de l'Université de Bruxelles, dévoilait les

(1) Voy. *Revue économique internationale*, 15-20 février 1906, p. 226.
(2) Séance du 9 mars 1906.

tentatives de germanisation financière poursuivies chez nous (1).

Neuf établissements de crédit, à Anvers, sont plus ou moins germanisés, mais Anvers n'est pas seul atteint.

Si nous ajoutons la puissante *Banque internationale*, de Bruxelles, fondée en 1898 et dont le capital, fixé à 25 millions, a été souscrit, en majeure partie, par les grandes sociétés financières allemandes, si nous ajoutons la *Banque liégeoise* dans la capitale de la Wallonie, voilà onze de nos établissements financiers qui se trouvent sous la coupe allemande. Ce chiffre n'est-il pas fait pour inspirer réflexion?

Dans l'industrie, l'élément allemand a réussi également à s'implanter.

Un riche industriel allemand, M. Thyssen, est devenu le maître des aciéries de *Sambre et Moselle*. C'est lui qui représentera l'affaire au Syndicat belge des aciéries. De telle sorte que le cartel allemand des aciéries (*Stahlwerkverband*), intervient dans les délibérations du Syndicat belge qui lui fait la concurrence !

Enfin, entre autres entreprises industrielles devenues allemandes, mentionnons la *Fabrique* NATIONALE (ô dérision !) *d'armes de guerre*, de Herstal, qui est presque une succursale de la maison Loewe, de Berlin !

***

Le moment est venu de conclure.

Les faits et les textes que nous avons cités prouvent à suffisance que le pangermanisme, ethnographique, linguistique, historique, économique et militaire, est une menace pour notre intégrité nationale.

L'Allemagne renonce à l'idéalisme des Leibnitz

(1) Cette étude a paru dans les comptes rendus du *Congrès pour l'extension et la culture de la langue française*, tenu à Liége, en 1905. — Je ne veux parler de la brochure de notre compatriote M. Emile JENNISSEN : *Le Spectre allemand* (Paris, Sansot, 1906), que pour en blâmer les tendances séparatistes et antipatriotiques.

et des Kant, des Schiller et des Goethe. Elle fait fi de la libre adhésion des cœurs, n'aspire plus à la direction des esprits. « L'empire allemand, a prédit Nietzsche, tuera l'esprit allemand. » Elle est devenue pratique, utilitaire et avide. Elle dédaigne l'abstraction, l'imagination et se soumet aux faits. Elle fait des affaires et elle vénère la force. Elle ne recherche que la domination du monde et la poursuit avec méthode et ténacité. Elle veut faire, malgré eux, le bonheur des peuples qu'elle ambitionne d'enchaîner à sa fortune. Ne lui répondrons-nous pas en disant comme Philippe le Bel, à propos d'un mémoire plein des prétentions impériales : « *Nimis Germanice ;* cela est trop allemand » ?

Autrefois, parce qu'au temps de César, elle avait fait partie de l'ancienne Gaule, on voulait incorporer la Belgique à l'empire français de Napoléon III. Il faut que l'on sache qu'aujourd'hui comme alors, nous sommes passionnément attachés à notre indépendance : « Mijn vaderland, dit J.-F. Willems, is mij niet te klein ! » (1)

Il faut aussi que leur patriotisme mette sur leurs gardes ceux qui tiennent en main les destinées de la nation. Si une alliance entre la Hollande et la Belgique pouvait leur permettre de résister plus efficacement au péril commun qui les guette, avec quelle ardeur les bons citoyens ne souhaiteraient-ils pas la conclusion de cette entente !

Oscar Grojean.

---

(1) Pour moi, ma patrie n'est pas trop petite !

LES PETITS PÉCHÉS DE M. AMBROISE

M. Ambroise Posture, étant marié depuis un an, se fatigua d'être fidèle et commit des petits péchés. Il entretint une danseuse et eut deux jumeaux d'une employée aux téléphones. Ces événements médiocres ne troublèrent point sa sérénité; mais il s'étonna de ce qu'ils n'eussent point apporté à sa vie les sensations neuves qu'il attendait d'eux. Pour lui la nouveauté en effet était la chose capitale. Il haïssait la routine obscure et s'étonnait que les hommes la nommassent pompeusement le devoir. Le devoir lui paraissait aussi une ligne droite, très longue, sans art, affirmant le mépris de l'ingénieux caprice. C'est pourquoi M. Ambroise n'encombrait point sa volonté de préjugés. La loi seule aurait pu arrêter ses élans, car la loi est forte. Et malgré lui, comme tous les êtres chétifs, M. Ambroise admirait et respectait inconsciemment ce qui est fort.

Il dirigeait sa vie vers l'amour, estimant que l'amour est toujours différent de lui-même, d'après les objets qu'il possède ou qu'il convoite. Sa fantaisie vicieuse lui conseillait des changements continuels.

Et voici qu'à présent il se sentait tout à coup désorienté. A trente-cinq ans, l'amour lui devenait, déjà, et malgré toutes ses recherches, une aventure banale,

toujours renouvelée et toujours la même. Car enfin, entretenir une danseuse et séduire une jeune employée du gouvernement sont des événements dont on aurait pu attendre quelque délectation subtile!

La danseuse, une Espagnole qui blasphémait en langue française, était difficile à séduire parce qu'elle avait eu beaucoup d'amants, dont plusieurs en même temps ; l'employée aux téléphones, qui était douce et myope, était presque aussi difficile à conquérir, parce qu'elle ignorait l'amour. Mais la danseuse n'avaitque ses jurons en guise de tempérament : ses quarante ans, jaunes et maquillés, lui inspiraient seulement le désir indiscret des sommes d'argent considérables. M. Ambroise était riche et généreux. Cependant il n'aimait point à passer pour le fruit onctueux qui symbolise lanaïveté. Certaines exigences de la ballerine lui parurent exagérées. Tant qu'elles ne menacèrent point l'équilibre de son budget sagement établi, il s'en accommoda doucement. Il lui plut quelque temps de contempler la rapacité ingénue de la danseuse. Il aima d'être le successeur d'un duc morphinomane qui s'était suicidé dans une crise de delirium tremens. Il savoura d'être l'associé d'un bookmaker juif et d'un ministre socialiste extrêmement riche. Il eut des joies intimes en comparant les dessous raffinés de la quadragénaire avec son langage vif, antigrammatical, pittoresque et malpropre. Il s'admirait de croire l'aimer, mais savait fort bien qu'il ne l'aimait pas. Un jour, cette dame légère, mais mûre, désira une baignoire en argent massif. M. Ambroise prit cela pour une facétie et trouva spirituel de dire que, l'argent étant devenu bien commun, il serait infiniment plus élégant de satisfaire aux exigences de la propreté dans une cuvette d'or vierge. La danseuse n'apprécia point la drôlerie inédite de ce discours. Elle estima que

« cet idiot avait une gueule de chameau et qu'il avait à foutre le camp vivement, s'il désirait ne pas être jeté à la porte en passant par la fenêtre ! » — Car cette Espagnole se complaisait aux riantes figures de style... — M. Ambroise crut comprendre qu'on le priait de se retirer. Et, pour ne point fâcher sa maîtresse, il se retira poliment. Il ne revint plus, d'ailleurs.

L'employée aux téléphones était, comme il convient, sentimentale et nonchalante. Elle s'attendrissait aux littératures éplorées par quoi les journalistes hilares et alcooliques encombrent abondamment le « rez-de-chaussée » des journaux quotidiens. Mais les abonnés du téléphone, gens pressés, qui ne goûtent point les choses du domaine artistique, lui adressaient parfois des discours dénués de tout exorde par insinuation. Alors elle leur répondait par quelques grossièretés, dites d'une voix tranquille. Cette personne friande de lectures était, il faut le dire, considérée comme une employée modèle. Elle connut M. Ambroise en un jour de trouble. Le feuilleton quotidien l'avait énervée jusqu'à la défaillance. Elle s'était sentie prise par la distinction ravissante des adultères délicieux. Elle avait aimé que la vicomtesse se laissât choîr sur une providentielle chaise-longue et que le marquis tutoyât enfin, en trois vocables décisifs et ordinaires, sa maîtresse frissonnante. Elle s'était attendrie sur ces mots, qui révoltèrent moëlleusement sa conscience éperdue : « Et maintenant, mon ami, vous allez bien me mépriser... » Elle avait affreusement désiré que la suite ne fût pas barbarement remise au prochain numéro ; et, un moment, elle avait savouré cette pensée que peut-être, par pitié, il y aurait, le soir même, une édition spéciale par laquelle elle serait renseignée sur la réponse du marquis. Au boulevard, par le crépuscule, l'air tiède la grisa.

Dans la poussière, des rayons de soleil mettaient un enchantement. La femme s'élevait à des sentiments d'amour orgueilleux. Elle fut suivie par M. Ambroise, qui lui posa cette question simple : « Où allez-vous, comme cela, Mademoiselle? » — Elle fut près de répondre : « Noble héros, armé de la lance lumineuse, je vais rejoindre les paradis éperdus où frissonne mon rêve altier! » — Mais, tout de suite, cette réponse lui parut inconvenante. M. Ambroise, petit de taille et un peu bedonnant, n'avait point l'air d'un héros ; et ses armes consistaient en un parapluie sans prétention. Aussi l'employée traduisit-elle naïvement son contentement par ces mots déjà entendus : « Passez votre chemin, espèce de muffle ! Je ne suis pas ce que vous croyez ! » — C'est pourquoi M. Ambroise lui prit familièrement le bras. Ils dînèrent ensemble. Le résultat de ce dîner se manifesta, quelques mois après, sous l'apparence de deux petits garçons. M. Ambroise estima que cette personne exagérait vraiment le sentiment de la famille. La paternité lui parut un complément fort indiscret des ébats amoureux. L'employée, à tout prix, voulait que M. Ambroise l'épousât. Il s'y refusa sans acrimonie, disant seulement, pour sa défense, qu'il était déjà marié et que, par conséquent... — « Ah! cochon, tu es marié... Je l'avais toujours pensé que tu étais un saligaud ! » Et M. Ambroise, en son esprit remua de la philosophie. Il pensait : « La langue française est pauvre d'expressions. Une employée aux téléphones parle de la même manière aux abonnés et au père de ses enfants. Encore ce langage est-il pareil à celui qu'emploient les étoiles venues d'Espagne. Cela est bien ennuyeux, et je le déplore. » — Puis, avec émotion, il affirma de grands principes : « Je t'aime pour toi seule et non pour les enfants que tu m'as

donnés...» — Cette subtilité ne calma point la mère des deux jumeaux. Elle jura qu'elle se précipiterait dans l'eau prochaine du fleuve. M. Ambroise lui déconseilla cette extrémité fâcheuse et lui affirma que la maternité lui conférait une auréole et quelques devoirs. Elle y consentit en versant des larmes. Il y eut encore d'autres difficultés. L'abondante mère refusait la pension offerte par M. Ambroise, ne voulant point passer, disait-elle, au rang des créatures entretenues. M. Ambroise lui dit qu'une femme entretenue était une femme recevant beaucoup d'argent; lui, avait l'intention de ne lui en donner que modérément. Alors il se fit encore traiter de voyou et de fripouille. Et il pensa que les femmes ont peu de suite dans les idées. Puis, comme le chef du Cabinet du ministre était de ses amis intimes, — il l'avait heureusement tiré d'embarras dans une affaire d'escroquerie, — il obtint de lui, pour la maman, une perception dans les Alpes-Maritimes. Ainsi, grâce à un bienfait gouvernemental, fut assurée l'existence de deux soldats de la France, procréés par un fonctionnaire dans un moment d'inattention.

Ce furent là les plus gros parmi les péchés que commit M. Ambroise. Il en commit beaucoup d'autres encore, mais si petits ceux-là qu'ils n'étaient vraiment intéressants que par leur nombre, non par leur qualité. Les petits péchés, enfin, que chacun commet tous les jours.

Or donc, ce jour-là, M. Ambroise Posture était mélancolique. A quatre heures il avait quitté son bureau et revenait chez lui, indolent, par les boulevards. Un bureau? Oui, un bureau. Et même un banal bureau, très banal, avec des cartons verts, et, sur la cheminée, une pendule surmontée d'un groupe allégorique; un bureau qui sentait le moisi, le papier buvard et le

pipi de chat. Le bureau dans son essence, que voulez-vous ! Car M. Ambroise Posture se piquait d'être bizarre en tout : possédant des rentes solides et importantes, il aimait ironiquement d'être un employé à dix-huit cents francs, aux Contributions indirectes. D'abord cela faisait enrager ses collègues miséreux, et cela lui était délectable abondamment. Ensuite, cela le singularisait et affirmait en lui une personnalité. Puis cela lui permettait d'être décoré ; — car M. Ambroise était décoré d'une croix étrangère : il portait un ruban orange liseré de gris-perle, un ordre très rare. Cela lui donnait du prestige. Donc M. Ambroise était fonctionnaire. Il considérait même ses fonctions comme le plus neuf et le plus élégant de ses vices. C'est un point de vue.

Le boulevard était grouillant de gens affairés. Ceux-là n'avaient point de rentes, et se fussent contentés d'en avoir. M. Ambroise les regardait passer, et se sentait tellement supérieur... Ah ! oui ! — Pourtant, il était triste. D'ordinaire, avant de rentrer chez lui, il allait faire sa partie d'échecs. Aujourd'hui le jeu ne lui inspirait aucun désir. Il se sentait malheureux. désorienté. Il s'affligeait, possédant la sagesse, de ne point en jouir congrûment. Ses dernières aventures n'avaient été que les précédentes, à peine renouvelées. Aussi éprouvait-il de l'amertume. Il essaya de se distraire par des récréations subtiles. Il s'attacha à établir, par ordre alphabétique, la liste des maîtresses qu'il avait eues le dernier mois : mais il avait oublié plusieurs noms. Cela le réjouit parce qu'il s'en admira davantage. Cela l'attrista aussi, parce que cela l'empêcha de conduire jusqu'au bout une distraction savoureuse. Il songea un moment, avec délice, au monsieur qui, tout à l'heure, au bureau, était venu si poliment lui demander un renseigne-

ment et auquel il avait répondu d'une façon grossière : « Mais sacrebleu ! les imbéciles s'imagineront-ils toujours que le gouvernement nous laisse mourir de faim derrière un grillage, pour leur donner des renseignements ! » Et le monsieur s'excusait, confus, douloureux et gauche, avec des : « Pardon, Monsieur, j'ignorais... » — et des : « Je sais que votre sort est déplorable et je m'excuse, vraiment, je m'excuse... » Et le monsieur, trébuchant, doucement ridicule, s'en était allé sans faire de bruit, portant en lui l'âme douloureuse des revendications sociales. Et M. Ambroise s'était tordu de rire, puis avait repris la lecture de l'interview sensationnelle d'une écuyère américaine...

Voici qu'à présent M. Ambroise méprisait ces plaisirs de sa journée. Il ne les trouvait plus assez spéciaux. Est-ce que tous les employés, dans tous les bureaux, derrière tous les grillages, ne se les offrent pas journellement, voyons !

Triste, M. Ambroise Posture voulut rentrer directement chez lui. Il ne rentrait ordinairement que vers sept heures. Il en était cinq maintenant. Nulle séduction ne l'attendait chez lui. Mais son esprit se refusait brusquement à chercher, ce soir-là, une nouvelle aventure. Simplement, il irait retrouver sa femme. Cela ne l'ennuyait ni ne le tentait. Son originalité du jour serait l'indifférence, et voilà tout. Car M. Ambroise n'éprouvait, pour sa femme légitime, qu'une indifférence élégante. Des esprits chagrins imagineront tout de suite que Mme Posture n'avait point reçu de la Providence ces dons flatteurs et matériels par quoi s'émeuvent les désirs des hommes. Et qu'enfin M. Ambroise, après avoir épousé une amère cousine de province, avait peut-être le droit d'aller chercher au dehors des satisfactions qu'il ne trouvait point

chez lui. Point du tout : Mme Posture, à laquelle d'héroïques parents corses avaient donné le prénom de Lœtitia, était digne d'exciter les concupiscences légitimes, ainsi que les appétits illégaux. Son aimable académie était harmonieusement accidentée. Son corsage, sans fausse honte, révélait la juste proportion de ces attraits remplis de fermeté que méprise le philosophe, mais qu'en sa frivolité, apprécie l'homme ordinaire. Lœtitia, point trop grande et grassouillette, avait une petite figure que n'encombrait point la gravité anxieuse des recherches psychologiques. Cette figure s'illuminait de profonds yeux noirs dont le feu, doucement, couvait sous de longs cils. Et un charmant petit nez, un amour de petit nez droit, avait des narines palpitantes, de ces narines qui frémissent en respirant l'amour. Mme Posture était une femme excitante. Ainsi il y a des fleurs et des fruits : les fleurs charment les yeux attendris, les fruits juteux désirent le goût et la morsure. Lœtitia était un fruit.

M. Ambroise pensait à ces choses, en rentrant chez lui, vers cinq heures. Un fiacre automobile à taximètre faillit l'écrabouiller et fila, laissant derrière lui deux choses désagréables : une odeur de mauvais pétrole et le mot « andouille » lancé violemment par le chauffeur furieux. Et une grande paix fut en M. Ambroise, qui aimait l'originalité. Une torpeur tiède l'envahissait. Il caressa son âme avec des discours interminables et suaves. Il pensa :

— Ce fiacre aurait pu m'écraser. Ce chauffeur aurait pu ne pas me comparer aux écœurantes charcuteries. Il y a encore ceci : je n'aime pas ma femme et ma femme ne m'aime pas. Nous nous sommes épousés un jour où vraiment il faisait tellement ennuyeux qu'on n'aurait rien trouvé d'autre à faire. Avec un louable souci nous avons cherché ensemble l'agré-

ment de vivre en d'aimables gymnastiques nocturnes. Nulle sentimentalité inutile n'entra dans nos épanchements. L'amour fut pour nous une science ravissante. Nous en appréciâmes les gestes et nous en méprisâmes les paroles. La manifeste bonne volonté de cette fille du soleil servit gentiment mon expérience. Je lui inculquai la sagesse de la vie et de la passion. Elle fut une élève spontanée et intelligente. Même elle y mit tout de suite du sien. Voici qu'à présent nous n'avons plus rien à nous apprendre. Il est certain que nous nous méprisons un peu. Et en nous méprisant, nous méprisons surtout la science de l'amour, qui est restreinte. Lœtitia n'a point jugé opportun de prendre un amant, parce qu'elle est de bonne famille et un peu paresseuse. Moi, j'ai pris quelques maîtresses parce que j'aime l'originalité. Et au fond elle est plus heureuse que moi : elle pense qu'il existe des nouveautés dont elle veut ignorer l'attrait. Moi je commence à croire que rien de nouveau n'existera pour moi.

Cette dernière constatation fut pénible à M. Ambroise. Il déplora l'aveu qu'il venait de se faire et eut de la pitié pour lui-même. Puis, comme il était arrivé à la porte de sa demeure, il entra.

Le concierge, au passage, le salua sans aménité. Un roquet sale lui aboya dans les jambes. La cage d'escalier sentait mauvais. Sur la rampe il y avait de la poussière. Et le tapis avait l'air triste d'un pauvre bougre en habit de cérémonie.

*
* *

Doucement, sans faire de bruit, M. Ambroise entra dans le boudoir de Mme Posture. En cette pièce élégante mais étroite, il régnait un demi-jour parfumé.

M. Ambroise ne comprit pas tout d'abord le spectacle qui s'offrait à lui. Sur un divan on apercevait un fouillis de dentelles légères. Au milieu des dentelles, deux souliers d'homme, vernis. Et tout cela n'était point inanimé. M. Ambroise ayant toussé, le spectacle se transforma. Il y eut sur le divan Mme Posture, un peu rouge, assise tout à coup. Et, à côté d'elle, un jeune homme blond et inconnu. A l'instant ils eurent l'aspect convenable et ennuyé de deux personnes qui, chez un docteur, attendent l'heure de la consultation. Mme Posture, négligemment, tapota ses jupes chiffonnées. Le jeune homme blond dit d'une voix molle :

— Je crois que le temps va se mettre à la pluie.

En son esprit ces paroles n'avaient point un sens caché. M. Ambroise dit :

— J'ai laissé la porte ouverte. Il y a un courant d'air.

Il ferma la porte. Le jeune homme blond se leva, salua et dit :

— Trop aimable, Monsieur.

Puis il se rassit. Et Mme Posture resta assise auprès de lui. Alors il y eut un silence. Tous les trois ils eurent un air excédé. Même, le jeune homme bâilla un peu, pour se donner une contenance. Lœtitia, après une minute, demanda :

— Tu rentres plus tôt que d'ordinaire, mon ami.

Le jeune homme devint très rouge et baissa le front. Ce discours cependant ne s'adressait point à lui. Mais, dans son esprit, il comprenait qu'il y était un peu mêlé. M. Ambroise dit :

— Je suis rentré plus tôt parce que je m'ennuyais.

Le jeune homme pensa que M. Ambroise s'ennuyait encore plus à l'heure présente qu'un peu auparavant. Mais il garda cette réflexion pour lui seul et

se leva, sentant que, peut-être, il dérangeait. Il salua poliment Mme Posture et lui dit, sans y mettre de malice :

— Alors ce sera jusqu'à un de ces jours...

— Oui, répondit Lœtitia.

Devant M. Ambroise, le jeune homme s'inclina. Il ne put se retenir de dire :

— Charmé, Monsieur...

— C'est moi, Monsieur, qui... — dit amicalement M. Posture. Pardon, je crois que vous oubliez votre chapeau.

— C'est vrai, sourit le jeune homme, je suis si distrait. Merci.

— Ce n'est rien, Monsieur...

Soigneusement, de la manche de sa redingote, le jeune homme lissa son chapeau de soie. Puis il se retira, s'étant incliné une dernière fois.

Tout cela faisait de la vie ordinaire. Celui qui sortait prenait simplement la figure épanouie d'un bon neveu qui vient de faire à un oncle gâteux une visite de cérémonie faussement affectueuse.

Et M. Ambroise fut dans une grande consternation. Il pensa : « Me voici un mari trompé. » Cela ne me cause aucun plaisir. Je n'ai éprouvé ni surprise ni joie. J'ai contemplé sans ferveur cet événement médiocre qui fait que d'une minute à l'autre, par la grâce d'un geste connu, un homme devient ridicule et touchant. En entrant dans cet appartement, j'ai regardé avec intérêt le spectacle indiscutable qui s'offrait à mon regard. Je l'ai regardé avec intérêt, parce qu'en lui j'espérais trouver une nouveauté. Si je suis las de l'amour, pensais-je, peut-être l'amour illicite qui m'enlève un bien, ressuscitera-t-il en moi l'instinct ancestral qui pousse la brute à défendre son bien. Ou, si je police mon

impulsion par le raisonnement qui élève l'homme, je penserai qu'il se passe devant moi des choses équitables : il est juste, en effet, que Lœtitia trompée me trompe à son tour. Eh bien ! en réalité, je ne ressens ni cette sensation, ni ce sentiment. Je suis pris d'une éternelle indifférence. Je ne m'intéresse plus aux événements de ma propre vie. Il me semble seulement que je voudrais deux choses : d'abord satisfaire mon estomac, que l'air a creusé : un dîner savamment compris remplirait d'aise cet organe à l'égard duquel je me sens pénétré de tendresse. Et puis aussi, il me serait agréable de dormir très longtemps.

Et tout haut, résumant en trois mots ce qui était l'heure inintelligente et molle, M. Ambroise dit :

— Je suis cocu.

Ayant prononcé ces paroles, M. Ambroise s'assit lentement dans un fauteuil de velours vert.

Une grande angoisse pénétra Mme Posture. Elle s'imaginait que son mari mûrissait en lui-même d'ardentes vengeances. Comme elle était, en ce moment, trépidante et inassouvie, et que le goût moëlleux et rude d'un baiser cher lui demeurait aux lèvres, elle dit, cachant son trouble en une impatience hautaine :

— Je vous écoute, monsieur...

M. Ambroise fut surpris. Il ne croyait pas que ce fût à lui de commencer à parler. Il ne savait pas très bien ce qu'il avait à dire. Il regardait devant lui et se plaignait intérieurement des exigences indiscrètes de son estomac. Pourtant, après quelques minutes d'un silence gris, il parla :

— Comment donc s'appelle ce monsieur ? Il me semble avoir vu sa figure quelque part...

Un sang héroïque gonfla les veines de Lœtitia. Elle se leva et prit une attitude de martyre digne. Par

l'ouverture de son léger corsage de linon transparent, le ruban de son corset dépassait un peu, rose tendre. Elle dit :

— Monsieur, je défendrai mon amant !

M. Ambroise pensa qu'il ne s'agissait pas de défendre ce jeune homme blond que personne ne songeait à attaquer. Il réprima en lui cette pensée, parce que les syllabes du mot « amant », — l'une nette et coupante, l'autre longue et pareille à un gros bonbon de sucre rouge — avaient fait résonner à ses oreilles une musique nouvelle. Un peu de plaisir pénétra en lui. Qu'il fût un mari trompé, cela ne l'intéressait point ; il n'avait eu là qu'à subir passivement, et pour ainsi dire, involontairement, la présence d'un événement. Mais que sa femme eût un amant, cela devenait drôle, parce que cela impliquait un mouvement nouveau. Ainsi l'esprit de M. Ambroise se complaisait en des subtilités. Il dit :

— Ma chère amie, il n'est point désirable que vous attribuiez à mes paroles un sens équivoque. Je m'exprime avec simplicité et je souhaite que mes pensées vous soient claires et faciles. Je vous ai demandé ceci : Comment s'appelle ce monsieur ? Cela est une question. Vous m'avez fait savoir qu'il est votre amant, ce que je soupçonnais fort. Certaines attitudes ont ceci d'agréable qu'elles s'expliquent par elles-mêmes et qu'il n'est nullement besoin de les commenter. Laissons là les vaines susceptibilités. Je vous ai demandé le nom du jeune homme qui sort d'ici — le ruban rose de votre corset est défait, le savez-vous ? — parce que je désire connaître ce nom. La recherche de cette connaissance n'implique aucune intention fâcheuse ; elle s'explique par cette vérité que la curiosité est le propre de l'homme.

Mme Posture, ayant soigneusement agrafé son cor-

sage qui bâillait, regarda M. Ambroise avec un peu de mépris et dit :

— Il s'appelle Monsieur Ernest Gunurd.

M. Ambroise prit à l'instant cette physionomie anxieuse par quoi se montre extérieurement l'âpre travail de l'esprit et du souvenir. Ayant ainsi réfléchi pendant quelques instants, il dit :

— Gunurd, mais ce nom-là ne m'est point inconnu...

Accidentellement, il s'aperçut qu'il venait de commettre un alexandrin. Il en conçut de l'orgueil, non point parce que la poésie lui paraissait un appréciable souci, mais parce qu'il trouvait une satisfaction intime à exprimer galamment un souvenir ordinaire.

— Oui, ajouta M. Ambroise, je connais ce nom-là. J'ai fréquenté jadis chez un certain Ephraïm Gunurd, qui était membre de l'Institut. Cet homme chauve, considérable et ennuyeux me prit en affection, je ne sais pas pour quel motif. Il m'expliqua pendant de longues soirées une inscription, hébraïque par le caractère et licencieuse par le fond, à laquelle il prenait un intérêt prodigieux. Il daigna même s'enquérir avec quelque ardeur de mon opinion sur ce sujet, ce dont je conçus certain orgueil mitigé d'ailleurs par cette circonstance que, M. Ephraïm Gunurd, membre de l'Institut, étant sourd, il ne pouvait attribuer à mon discours, qu'il n'entendait point, une importance bien considérable. Cet Ephraïm Gunurd est peut-être mort à l'heure qu'il est, et j'ignore si l'heure de sa mort lui apporta la satisfaction de voir couronnés ses efforts vers l'explication d'inscriptions controversées. Mais en me rappelant certaines circonstances dont serait fastidieuse la précise énumération, je crois pouvoir affir-

mer que Monsieur Ernest Gunurd est le neveu de Monsieur Ephraïm Gunurd, membre de l'Institut.

Il dit ces paroles, et éprouva la rafraîchissante sensation qu'un instant auparavant M. Gunurd, Lœtitia et lui-même se trouvaient un peu en famille. Cette constatation lui enleva un poids du cœur et il se divertit intérieurement en pensant que, dans les rencontres les plus imprévues, on arrive tout de même à ne point être la proie hostile de l'inconnu. Mais Mme Posture, que son plaisir, interrompu précisément au moment où elle allait en savourer le paroxysme, rendait nerveuse et injuste, jeta ces mots:

— Dis donc, espèce de jean-foutre! C'est ainsi que tu as conscience de ton déshonneur? Tu es une olie poire, et par-dessus le marché un fameux ramolli!

Encore une fois cette pensée obsédante surnagea dans l'esprit de M. Ambroise : à savoir que le vocabulaire de la langue française est vraiment trop restreint. Mais à l'heure présente il lui parut inutile de se complaire davantage eu une idée qui lui était familière. Les paroles de Mme Posture lui suggéraient d'autres aperçus qui n'étaient pas moins dignes d'attention. Tout d'abord, qu'eu égard aux réclamations sensibles d'un estomac de plus en plus exigeant, le tour que prenait la conversation menaçait de l'éterniser. Et ensuite que Mme Posture manifestait violemment, par des vocables sans aménité, l'inconséquence magnifique qui est le propre de la femme. C'était elle, à présent, qui lui reprochait de l'avoir trompé! Pour un peu il la sentait prête à exiger qu'il provoquât M Ernest Gunurd. Cette idée lui parut si extraordinairement dérisoire, qu'il ne put se retenir d'en témoigner extérieurement une joie immodérée. Il pensa même risquer une gauloiserie énorme qu'il avait sur les lèvres. Il se retint pourtant, prit

l'air opportun d'un sociétaire de la Comédie-Française et prononça, grave soudain, ce mot :

— Causons.

Mme Posture avait très chaud. Sa chair attendrie, mais non récompensée de cet attendrissement, lui paraissait un mets délicieux qu'elle eût offert à tout passant. Et son corsage de linon transparent ne cachait point l'ardeur démonstrative de ces deux accidents rebondis de l'anatomie féminine que les classiques nommèrent sentencieusement de « doux appas ». Même, une seconde, elle espéra que le mot : causons, avait pris sur les lèvres de son mari une signification libidineuse et que cet homme blasé savourerait avec plaisir la conclusion d'une conversation intime dont un autre avait établi le repérage. Elle se détrompa rapidement et, d'ailleurs, quand elle se fut rendu compte que M. Ambroise n'avait point de désir, elle eut honte d'elle-même et se méprisa. M. Ambroise dit :

— L'homme a ceci de commun avec l'animal qu'il peut exprimer par son attitude un instinct ou un désir. Fort à l'improviste je suis arrivé tout à l'heure dans ce boudoir où régnait un crépuscule favorable aux causeries judicieuses et folâtres. Peut-être ai-je eu tort d'arriver, mais peut-être aussi ai-je eu raison, car cela vous permet, ma chère amie, d'exprimer silencieusement un désir qui est en vous. Vos ébats, dont s'enorgueillissait, il y a un instant, ce sopha solide et discret, manifestent clairement que vous éprouvez pour le paisible neveu d'un membre défunt de l'Institut, une sympathie au moins matérielle. Loin de moi la pensée de vous dissuader d'une pareille satisfaction. Je serais fort mal placé pour vous enseigner ce que le monde ironique nomme la fidélité conjugale. Au sens où les personnes ordinaires

l'entendent généralement, je ne fus pas un très bon mari...

— Ah! soupira Mme Posture, si tu avais voulu...

Un attendrissement la prit soudain et elle pensa défaillir. Elle se retint à temps, parce que, vraiment, le moment était mal choisi. Elle crut pourtant avec sincérité que quelque chose ressemblant à du remords la saisissait ainsi. Elle se trompait, la femme discernant mal les causes de son émoi et attribuant à un sursaut de sa conscience, ce qui fréquemment lui vient de tout autre chose...

M. Ambroise, très calme, poursuivit :

— Oui. Seulement, je n'ai pas voulu. Il est oiseux de s'embarrasser des possibilités passées. D'ailleurs, il faut constater ceci. C'est que vous ne m'avez pas plus trompé que je ne vous ai trompée. Je vous ai tenue au courant de mes promenades sentimentales. Ensemble nous en avons ri et même vous m'avez donné des conseils. Cette façon d'agir impliquait une mutuelle confiance que vous auriez peut-être dû me manifester plus rapidement, quand je vous ai vue dans les bras d'un jeune homme blond appelé Ernest Gunurd. Mais je tiens compte du penchant particulier de la femme à dissimuler même les choses les plus compréhensibles et les plus naturelles. Donc je vais vous faire une proposition que vous apprécierez, à coup sûr. Je suis ennemi des solutions extrêmes qui compliquent et dramatisent ridiculement la vie. Aussi ne vous parlerai-je même pas d'un divorce, que notre amabilité et nos concessions mutuelles rendraient la chose la plus facile du monde. Pas plus que moi, vous n'aimerez à voir des gens de loi, généralement grossiers et mal lavés, souiller de leurs curiosités peu déguisées une chose aussi jolie et précieuse que l'amour. Cela ressemblerait trop aux

visites sournoises que des douaniers malodorants, représentants vaniteux du néfaste protectionnisme, font dans les malles féminines et qui leur donnent la rare occasion de palper et de salir ces linges légers et parfumés par quoi s'excitent les appétits charnels des amants. Si vous le voulez bien, nous arrangerons gentiment cette affaire. Nous vivrons chacun de notre côté et il vous sera ainsi loisible de prolonger autant que vous le jugerez opportun vos conversations avec Monsieur Ernest Gunurd, ou tel autre que vous préférerez peut-être dans quelque temps. Nous resterons mariés. Mais nous ferons comme si nous ne l'étions pas. Nous nous saluerons quand une rencontre fortuite nous mettra en présence l'un de l'autre. Nous n'éprouverons ni désir, ni regret, le regret, d'ailleurs, étant le désir dans le temps passé. Bien entendu — et ceci n'a pas du tout la couleur d'un reproche, au contraire, (puisque ceci augmente votre mérite) — je continuerai de vous servir la pension à laquelle je vous ai accoutumée, vu que votre apport dans la communauté se réduisit à des lingeries indigentes et sans grâce...

Ce rappel de sa pauvreté passée exaspéra brusquement Lœtitia, la Corse. Le sang aux joues, elle hurla :

— Vous êtes un misérable et un lâche ! Je vous crache mon mépris à la face. Eh bien ! oui, je vais rejoindre mon amant. Il saura faire son devoir. D'ici je n'emporte rien ; je vous laisse votre honte et votre argent. Adieu donc ! Et puisse me quitter bien vite le souvenir odieux de cette lamentable arsouille que vous êtes !

Ainsi elle employa le langage de la tragédie, mitigé d'ailleurs par quelques expressions d'un romantisme véhément. Puis, en coup de vent, elle pénétra dans

son cabinet de toilette, cependant que M. Ambroise pensait avec ravissement à un dîner prochain et abondant.

Son attente, cependant, se prolongea plus qu'il ne l'avait pensé. Mais il se résigna, en homme bien élevé dont le principe est de ne point bousculer les femmes. Même il augmenta sa patience par la lecture d'un journal copieux et nul.

Après trois quarts d'heure, Lœtitia apparut. Elle avait entièrement modifié son aspect, et M. Ambroise ne put se défendre de la trouver charmante. Plus rien n'existait de sa négligence de tout à l'heure. Elle avait enlevé la jupe chiffonnée et le corsage de linon transparent et elle les avait remplacés par un délicieux complet, genre trotteur, en tussor naturel, qu'enjolivaient des broderies irlandaises. Sur ses cheveux, qui avaient repris leur ondulation gracieuse, elle avait posé un charmant petit chapeau en paille de riz orné de roses rouges. Sur ses joues, elle avait mis un imperceptible nuage de poudre Rachel au « Cœur-de-Jeannette », ce qui donnait à sa chair une matité élégante et à toute sa personne un parfum discret. Et, par un paradoxe coutumier aux toilettes féminines, elle avait recouvert ses épaules d'une épaisse étole de zibeline. En entrant dans la pièce où M. Ambroise relisait pour la quatrième fois l'interview sensationnelle d'une écuyère américaine, Mme Posture ajustait, avec des gestes légers, de longs gants souples en peau de Suède chamois. Elle dit, la face satisfaite et claire :

— Quelle ombrelle me conseillez-vous, mon ami ? Je suis perplexe.

— Il est sept heures, remarqua M. Ambroise. Peut-être un parapluie serait-il préférable.

— C'est que, dit Mme Posture, demain matin il me faudra une ombrelle.

— C'est différent, acquiesca M. Ambroise. Je vous conseille une ombrelle rouge qui « matchera » avec les roses de votre toque.

— Vous seriez aimable de me l'apporter, cette ombrelle.

Avec empressement, M. Ambroise condescendit à ce désir. Comme il rentrait, porteur de l'ombrelle rouge, Mme Posture dit :

— Je vous remercie. Pour le reste, c'est entendu. Je vous enverrai demain mon adresse. Vous me ferez porter mes robes, mon linge et les bibelots qui me sont personnels.

— Avez-vous quelque argent ?

— J'ai mes petites économies. Le 15, vous m'enverrez ma pension mensuelle, si vous le voulez bien.

— Parfaitement, dit M. Ambroise, que ce revirement laissait sans étonnement.

Maintenant, Mme Posture avait fini de boutonner ses gants. Une pensée lui vint tout à coup, contrariante :

— J'oublie de vous rendre mon anneau. C'est fâcheux, il va falloir que j'enlève un gant. Et ils sont si longs à passer...

M. Ambroise, que la faim torturait, se fit aimable et généreux :

— Je vous en prie, ne vous dérangez point. Vous me renverrez cela un autre jour : je ne suis pas pressé.

Alors Mme Posture sentit qu'elle n'avait plus rien à faire en cette demeure. Avec un geste désinvolte, elle tendit la main à son mari et, sans aucune gêne, dit :

— Camarades, n'est-ce pas ?

— Pardi ! conclut M. Ambroise, non sans à-propos.

Il ne put point, par habitude, ne pas dire :

— A tout à l'heure !

L'un devant l'autre, debout, ils se regardèrent et se mirent à rire, très fort, de cette parole inutile. Et M. Ambroise riait davantage parce qu'en sortant, deux heures auparavant, M. Ernest Gunurd avait prononcé une phrase à peu près semblable.

Puis, Mme Posture s'en étant allée, M. Ambroise passa rapidement un smoking et alla dîner au Café de Paris. Il y fit bonne chère et but une bouteille de champagne sec. Ensuite, il prit un fauteuil dans un théâtre du boulevard et s'amusa prodigieusement aux farces un peu lourdes d'un vaudeville à succès. Après le spectacle, il se rendit à l'« Américain ». Il y mangea du homard et des fruits glacés, en compagnie de Blanche de Listrac qu'il avait rencontrée là et qui, précisément, s'ennuyait. Ils burent de la chartreuse et se grisèrent un peu. Il rentra avec Blanche de Listrac et put apprécier chez elle une académie plantureuse, quoique un peu affaissée, et des talents notables. Cette maison le garda trois jours. Après quoi il reprit ses lectures quotidiennes au bureau des Contributions. Son absence ne fut point commentée. On le savait fort riche et, par conséquent, on le considérait comme un employé consciencieux.

***

Pendant deux années la vie, maussadement variée, coula. M. Ambroise, soudain, sentit décroître l'enthousiasme de ses conceptions. Il n'escompta plus l'originalité des liaisons amoureuses. L'extraordinaire

aventure de sa séparation lui paraissait à présent le point culminant de son ingéniosité. Plus rien ne le tentait. Comme il avait un esprit médiocre le dirigeant vers des pensées restreintes, il ne put imaginer qu'il existât des satisfactions dans un ordre différent de celui qu'il s'était choisi. Ses courses d'un lit à un autre lit lui devenaient fastidieuses. A peine trouvait-il quelque plaisir à séduire les petites bourgeoises, épouses affolées de ses collègues. Et cela cependant est, comme chacun sait, un délice rare, pour quiconque fait profession de donjuanisme. Même, M. Ambroise commençait à grisonner, comme si son souci se fût, de cette façon, extériorisé. Il se sentait pris d'un vague gâtisme, et parfois songeait aux destinées de l'âme. Il s'attardait aux terrasses des cafés, buvant des bières abondantes qui lui donnaient la nausée et répondant, par ennui, aux sollicitations des dames maquillées et prometteuses. Il se laissait appeler joli blond, encore qu'il eût des cheveux bruns et des cheveux gris, mais point de cheveux blonds. Un jour, Blanche de Listrac, avec laquelle il avait continué des rapports approximativement trimestriels, ne vint pas au rendez-vous. Ils devaient, ce soir-là, dîner ensemble chez Durand. M. Ambroise, seul, se mit à décortiquer de mélancoliques crevettes roses. Ce faisant, il méprisa la vie.

La grande salle avait une odeur de mayonnaise, de fumée froide et de poudre de riz. Le maître d'hôtel, insolent, ressemblait à Coquelin, en bête. Une laideur universelle enveloppait les choses.

Dans un coin du restaurant, pourtant, il y avait une femme vraiment jolie. Elle dînait en face d'un monsieur à pince-nez, exclusivement quelconque. Tous les deux ils semblaient fâchés. Le monsieur, blême par moments, mangeait rageusement, buvait

à grands traits. La dame ricanait, impertinente. Parfois, quand le monsieur donnait au garçon un ordre, la dame exigeait une chose étrangère à celle que le monsieur venait de désirer. C'est ainsi que le monsieur ayant commandé une bouteille de Clicquot, carte jaune, la dame éprouva instantanément l'irrésistible désir de boire de la bière. Le monsieur, furieux, mais se contenant, dit avec un sourire verdâtre qu'au fait il boirait bien de la bière, lui aussi, et décommanda le Clicquot. Alors la dame crut se souvenir que la bière lui ferait mal à l'estomac et décida qu'elle boirait du Clicquot. Le monsieur voulut que l'on apportât de la bière et du Clicquot. La dame estima ce mélange dégoûtant. Le monsieur se leva, prit son pardessus et son chapeau, et sortit.

Ce manège, depuis un moment, amusait M. Ambroise. Il aimait que le monsieur quelconque eût de l'ennui, parce que lui-même en éprouvait. Ainsi il prouvait qu'il était un homme.

Cependant la dame, demeurée seule, en avait pris son parti et dînait avec un appétit robuste. Elle s'était décidée à boire du bordeaux, pendant que la bouteille de Clicquot et le carafon de bière, sur la table, se considéraient avec arrogance, comme deux personnes. Tout en mangeant, la dame regardait autour d'elle. Avec curiosité, elle considéra M. Ambroise et lui sourit. M. Ambroise sourit aussi. Une conversation muette s'établit entre eux et dura une demi-heure. Après quoi M. Ambroise se leva et aborda poliment la dame. Il dit :

— Peut-être, Madame, nos deux solitudes s'accommoderaient-elles l'une de l'autre...

Puis, ayant fixé la dame, il s'exclama :

— Bah ! Lœtitia !

— Tiens, Ambroise !

Ils s'observèrent un instant, ayant tous les deux cette impression que la situation était drôle. M. Ambroise demanda la permission de continuer son repas en face de Mme Posture. Celle-ci y consentit de grand cœur. Ils causèrent en camarades. Tout en causant, ils achevèrent la bouteille de bordeaux, burent le carafon de bière et la bouteille de champagne. L'absorption de ces liquides variés les pénétra d'une douceur berçante. Ils se firent des confidences. Et, par moments, ils riaient très haut.

— Tu as tout à fait l'air d'une cocotte, disait M. Ambroise, avec une admiration non déguisée.

— N'est-ce pas, condescendait avec joie Lœtitia. Une grande cocotte!

— Oui, une cocotte chic...

— Justement, une cocotte chic!

Ils trouvèrent le mot très drôle et se tordirent, en le répétant à plusieurs reprises.

— C'est toujours Ernest Gunurd? s'enquit M. Ambroise.

— Hélas! gémit Mme Posture. Il me rase, tu sais. Seulement il est fort riche. Un peu après,... après... le...

— Oui, après l'événement, enfin.

— C'est cela. Eh bien! la tante d'Ernest est morte. Il a considérablement hérité. Alors il m'entretient, royalement. Puis, j'ai ma pension, la pension que tu me fais.

— Les envois mensuels de cette pension ont même été nos seuls rapports. Car il y a deux ans que nous ne nous soyons vus...

— Comme le temps passe, soupira Mme Posture.

Et elle jouait négligemment avec un merveilleux sautoir de perles.

— Il me semble que tu as embelli... hasarda M. Ambroise.

Mme Posture sourit avec joie et omit de faire à M. Ambroise un compliment pareil. Mais elle le regardait avec de l'encouragement plein les yeux. Elle n'avait pas précisément embelli. Mais elle avait changé de physionomie. Toute sa personne respirait l'heureuse luxure. Et elle avait un corsage si décolleté que sa vue rajeunissait M. Ambroise. Elle sentait bon par toute la peau et elle accentuait les saccades de sa respiration afin que M. Ambroise pût comprendre qu'elle n'avait rien perdu de sa ferme élasticité de chair. Elle allongea sur la nappe des doigts scintillants de bagues précieuses, aux ongles un peu trop soignés. Elle prit la main de M. Ambroise, la serra et demanda :

— A quoi penses-tu ?

— Je pense à... se contenta de dire M. Ambroise, dont les yeux étaient d'ailleurs suffisamment éloquents.

— Je pense à la même chose, sourit Mme Posture.

Et elle vida un verre de kummel.

Puis elle dit :

— Seulement, Ernest est très jaloux, tu sais. Il faut que je sois rentrée à minuit. Je lui dirai que j'ai été aux Variétés, ne voulant pas laisser se perdre la loge que nous avions prise pour nous deux.

— Et s'il y est, lui, aux Variétés ?

— Il n'y sera pas, je le connais : il doit dormir à présent.

M. Ambroise s'amusait prodigieusement. Ceci devenait tout à fait original. Ils sortirent ensemble et prirent un fiacre qui les conduisit rapidement à une maison discrète que connaissait M. Ambroise. Ils passèrent là deux heures charmantes.

Quand M. Ambroise rentra chez lui, à pied, il sifflotait un air gaillard et il était pénétré d'un con-

tentement inédit. Il dormit dans la paix et fit des rêves enchanteurs.

Alors commença pour lui une existence réellement curieuse. Il avait loué un charmant petit entresol et l'avait meublé avec luxe, à défaut de goût. Tout y était doré et capitonné. Chaque jour M. Ambroise vaporisait des essences rares sur les tentures et les meubles. La literie était tellement imprégnée de parfums qu'on se serait cru chez un coiffeur. M. Ambroise revêtait aussi, quand il arrivait au rendez-vous, toujours en avance, des pyjamas précieux et flamboyants. Avec un soin touchant il préparait, sur un plateau de vermeil, les classiques vins de dessert et autres malagas. Et les inévitables bonbons secs, qui sentent la sciure de bois. Puis arrivait Lœtitia, maîtresse passionnée, qui semblait se renouveler à chaque entrevue. M. Ambroise l'aimait avec ardeur. Il savourait en elle ce quelque chose de canaille et de jamais connu lorsqu'elle était sa femme. Lœtitia fumait des cigarettes turques. Elle avait pris une voix un peu éraillée. Elle connaissait de gracieuses histoires de courtisanes et d'invertis. Elle les racontait avec un nonchaloir élégant. Puis elle débitait tout à coup, à propos de tout ou à propos de rien, une gauloiserie de raideur exceptionnelle. Devant l'impétuosité de cette âme enfantine, devant l'ardeur de cette chair jadis paresseuse, M. Ambroise se sentait peu à peu devenir un petit vieux bien gaga. Même, il se disait à lui-même qu'il était plein de désirs séniles. Et cela l'enorgueillissait, parce qu'il aimait de plus en plus l'originalité. Chose bizarre, il devint même jaloux et parla avec amertume de M. Ernest Gunurd. Il désira connaître les rapports existant entre Lœtitia et le neveu du membre décédé de l'Institut; il lui posa des questions qui la gênèrent. Mais elle arriva

facilement à le persuader qu'Ernest et elle ils faisaient depuis longtemps chambre à part et que la jalousie de son amant était un sentiment spirituel. M. Ambroise la crut et savoura davantage son amour. Pas un instant la pensée ne lui vint que, Lœtitia étant sa femme, il serait fort aisé de couper court à toute espèce de suspicion. Il aimait Lœtitia avec cette ardeur de rosserie des hommes, qui se délectent aux escroqueries sentimentales. Et à chaque rendez-vous M. Ambroise devenait plus amoureux. Peut-être l'était-il pour la première fois. Car l'amour est un sentiment confus que ne peuvent expliquer les philosophies les plus sages Il trouve souvent son origine en des circonstances assez inattendues...

Mais il se produisit un événement fort indiscret.

Mme Posture, un jour, arriva tout en larmes au rendez-vous. M. Ambroise lui prodigua des consolations chaleureuses et lui demanda amicalement d'expliquer la cause d'un pareil chagrin. Alors elle lui confessa qu'elle était enceinte. Cette circonstance émut brièvement M. Ambroise. Quand Lœtitia fut revenue à la gaîté, il ne put s'empêcher de donner cours à une hilarité folle. Avec une joie immodérée il parla de ce bon Ernest. Il se tordait de rire, et son estomac faisait de petits glouglous du plus plaisant effet. Et quand M. Ambroise put réfréner ces manifestations violentes, il dit :

— Sacré Ernest ! Elle est bien bonne ! Le voilà forcé, de par la loi, à reconnaître un enfant dont je suis le père. En effet celui-là est le père, qui est le mari de la mère. Or...

Mais la joie de M. Ambroise s'arrêta incontinent quand il vit se rembrumir la figure de sa maîtresse. Elle dit :

— Mais, mon chéri, c'est nous deux qui sommes mariés !

Dans une proportion notable, l'allégresse de M. Ambroise diminua. En toute sincérité il avait oublié ce détail, que M. Ernest Gunurd était l'amant et que lui-même était le mari. Alors une grande détresse entra en lui. Il considéra le malaga, les biscuits, le mobilier doré et capitonné, le vaporisateur de cristal rose. Ces objets lui parurent dérisoires. L'amertume de leur inutilité lui enfiella le cœur. Et voici que la paternité lui devenait moins douce. Sa dernière origigalité n'était plus du tout originale. Cela était ennuyeux. Il dit :

— Il faudrait tout de même dénouer cette situation d'une façon élégante.

Ensuite ils cherchèrent une solution d'où la banalité serait écartée. Mais toujours, comme si M. Ambroise lui-même avait prononcé sa propre sentence, la loi inexorable, citée tout à l'heure, venait empêcher les combinaisons les mieux échafaudées. Et Mme Posture dit simplement :

— Mon gros, il faudra que je quitte mon amant.

Et M. Ambroise, affaissé, lui demanda, humblement :

— Tu devrais bien faire quelque chose pour moi. Tu devrais cacher ton état à Ernest et lui dire que tu le quittes pour un amant nouveau. Fatalement il arrivera à savoir que ce nouvel amant c'est moi. Et ainsi au moins ce sera encore original...

Deux ou trois fois il répéta :

— Ce sera original, ce sera original...

Mais il prononça de telles paroles sans intime persuasion et, tout au fond de lui, quelque chose lui disait que ce n'était pas original du tout.

Alors brusquement Mme Posture feignit une joie débordante. Elle dit :

— Oh ! quelle ivresse, quelle ivresse, mon chéri ! Nous allons être tout entiers l'un à l'autre.

— Ah! oui, quelle ivresse, répéta M. Ambroise, de la voix terne qu'il aurait prise pour dire que le macaroni lui dérangeait l'estomac.

*
* *

Quelques mois après Mme Posture, étant rentrée au domicile conjugal, accoucha d'un garçon assez vilain et très malingre qui ressemblait étrangement à M. Ernest Gunurd. En le voyant, on s'étonnait même instinctivement qu'il ne fût pas venu au monde avec un lorgnon juché sur le nez. Mais M. Ambroise ne s'aperçut de rien. Il regarda l'enfant avec un pâle sourire et dit :

— C'est original.

Il dit cela très tristement, comme un homme las de tout, qui essaie de rappeler à lui une image chère pour jamais envolée.

Car M. Ambroise était devenu gâteux, peu à peu. Une douce idiotie l'envahissait. On l'avait mis à la porte des Contributions indirectes, où il passait son temps à faire des cocottes en papier et à manger lentement, en salivant avec abondance, des boules de gomme. Alors il prit l'habitude de rester au logis, souvent seul, à garder l'enfant, pendant que Mme Posture, toujours très affairée, faisait en ville des courses nombreuses. Quelquefois même il arriva à celle-ci de ne pas rentrer, ce dont M. Ambroise ne lui faisait nul reproche. S'en aperçut-il d'ailleurs? Tout cela lui était devenu indifférent. Mme Posture ne prenait même plus la peine de manifester pour lui les sentiments ardents qui précédèrent la naissance du vilain petit garçon. Et M. Ambroise n'en souffrait point. Car si sa maîtresse lui était devenue chère, sa femme, par contre, lui restait absolument quelconque. Alors,

tout seul, devant le berceau il restait de longues heures, les yeux vides. Il bavait un peu et répétait d'une voix dolente :

— C'est original... c'est excessivement original.

M. Ambroise n'en eut plus pour longtemps d'ailleurs. Il mourut d'ataxie locomotrice. Et le médecin regarda Mme Posture avec un air de reproche mêlé d'admiration. Lœtitia, elle, se plaignait de la cruauté du sort. Cela ne l'empêcha point de continuer ses courses nombreuses.

Et à l'heure où le quitta son âme médiocre, M. Ambroise ne connut même point la plus considérable originalité qui marqua sa vie : à savoir que quand Mme Posture quitta M. Ernest Gunurd, neveu d'un membre défunt de l'Institut de France, le dit Ernest était aux abois, ayant été entièrement ruiné par sa maîtresse et que, par conséquent, il était opportun pour Lœtitia de rentrer dans le droit chemin.

Mme Posture, quand fut mort M. Ambroise, qui lui laissait par testament tout ce dont il put disposer de sa fortune, épousa M. Ernest Gunurd. M. et Mme Ernest Gunurd aimèrent le fils de M. Ambroise Posture, chef de bureau aux Contributions indirectes, homme original.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

BRIALMONT POÈTE

On trouvera ce titre prétentieux, après qu'on aura lu les quelques vers du général, que nous nous permettons de citer ici. L'auteur aurait été le premier à protester, lui qui, en nous montrant un jour ces fruits, non de ses veilles, mais de sa verve, cette verve dont son esprit regorgeait, et qui ne manquait aucune occasion de jaillir, lui qui nous disait en riant : « Surtout, ne les publiez jamais, car mon ombre en serait humiliée. »

N'ayant rien promis, j'ai le droit d'enfreindre la défense. Général, vous ne vous êtes pas tué à rimer, c'est vrai, mais pourquoi n'avoir pas toujours écrit en prose?

La poésie n'a été pour lui qu'un passe-temps très fugitif, une halte de quelques minutes qu'il se permettait au cours de ses longs et laborieux travaux. Son esprit avait besoin de cette diversion.

Exemple : Je lis, dans la correspondance très sérieuse qu'il échangea avec M. Gustave Abel, le rédacteur en chef de la *Flandre libérale*, une longue lettre traitant, sur le ton le plus grave, comme il convient, de choses politiques et militaires. La lettre est pleine de hautes considérations sur les affaires de Belgique. Quand il est au bout de sa dissertation, au moment de serrer la main de son correspondant, le polémiste, l'homme d'Etat, le savant militaire s'éclipse, et l'ami des lettres apparaît :

Je ne crains pas Dieu, cher Abel,
Ni les antimilitaristes,
Mais je redoute un coup mortel,
Si je m'attaque aux journalistes.

Je viens de l'appeler « l'ami des lettres ». Il les aimait et les cultivait, à la manière d'un contemporain du XVIIIe siècle. Ses goûts n'allèrent point au delà.

Il s'était exercé, dans sa jeunesse, à faire des vers, et avait appris la prosodie en lisant les poésies légères de Voltaire, les fables et les contes de La Fontaine, les poésies de Parny, les chansons de Béranger, et, dans le genre plus élevé, les comédies de Molière et de Regnard, les tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire.

Ceux-là furent ses premiers auteurs favoris, et le restèrent.

Leurs textes lui étaient tellement présents, qu'il pouvait, à chaque instant, en réciter de longs passages, et que souvent, dans la conversation, il y puisait des citations pleines de justesse et d'à-propos.

Je l'ai entendu, à table, au cours d'un dîner offert par lui à des officiers du génie, faire cette allusion à nos forteresses si pauvres d'effectifs :

« Moi, gouverneur d'Anvers, avec nos unités squelettiques !

« De Notre Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffisait pour sa garde,
Un Suisse, avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château ! »

A un visiteur obstiné, inventeur de je ne sais quel système militaire dont il disait merveille, et auquel il essayait de rallier le général, celui-ci, agacé par les prétentions du Sharnhorst manqué, qui n'avait que « son projet » à la bouche, se lève, et déclame ces vers du *Mahomet* de Voltaire :

Je suis ambitieux ; tout homme l'est, sans doute,
Mais jamais roi, pontife ou chef ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.

L'admiration de Brialmont pour l'ancienne école est-elle un effet de ses premières lectures ?

Le genre classique serait-il celui qui conviendrait le mieux au tempérament du militaire par la disci-

pline imposée à l'esprit, par la justesse, la logique et la simplicité des idées ?

Nous ne le pensons pas. Il faut chercher, dans la nature de son esprit même, la raison de son penchant exclusif pour la littérature du XVIIIe siècle. Il n'aimait que ce qui est clair, précis, élégant. Les romantiques l'étonnaient et l'exaspéraient. Il suffisait d'un vers faux, outré, obscur, pompeux, pour lui gâter les envolées les plus lyriques. Comme il n'y a qu'un pas du sublime au burlesque, il ne manquait jamais d'y voir trébucher nos romantiques, et son goût en souffrait. Il aurait volontiers repris pour son compte ce jugement du général Delort, qui se mêla aussi de rimer :

Le goût, ce flambeau de l'esprit,
Ne rend pas le talent timide :
Sans lui, point de durable écrit;
Et nos mirmidons romantiques,
Dédaigneux des règles de l'art,
De leurs échasses poétiques,
Culbuteront comme Ronsard.

Les Parnassiens non plus, peut-être même à cause du soin qu'ils apportent à épurer leurs vers, ne touchaient son admiration. Tout ce qui sent la recherche, l'huile, l'affectation, lui répugnait.

Pour les poètes du jour, aux formes tourmentées, qui font un furieux abus du néologisme, et construisent sur des plans qui renversent toutes les règles admises, il n'avait que dédain et haussements d'épaules. « Eux et moi, nous ne parlons pas la même langue, disait-il. Je suis trop vieux pour apprendre la leur. » Il ne craignit pas, lui qui était d'ordinaire si encourageant, indulgent et bienveillant dans sa correspondance, de répondre à un poète décadent qui lui avait dédié ses œuvres :

« Jeune homme, je vous remercie de votre gracieux envoi, et je vous prie de me pardonner si je me borne à vous en accuser réception, en attendant que je trouve un traducteur qui me fasse goûter les beautés de votre ouvrage ! »

« Il nous souvient, disait un rédacteur de l'*Etoile belge* le lendemain de sa mort, dans un article de

quelques lignes, où la physionomie de Brialmont est mise en relief avec énormément de vérité, il nous souvient d'un soir, à Bruxelles, où, devant lui, un jeune écrivain, qu'il aimait, s'avança jusqu'à nier le talent poétique de Voltaire ! « Ecoutez », lui dit-il pour toute réponse. Et il récita de mémoire, sans se tromper d'une syllabe, avec un art que plus d'un comédien lui eût envié, si le récitant eût été moins discret, les strophes charmantes du vieil enfant de Ferney à Madame du Châtelet :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.

« Voltaire, ce soir-là, fut bien défendu, et le jeune écrivain apprit, du vieil ingénieur militaire, l'existence d'un petit chef-d'œuvre digne de l'anthologie ».

Ce chef-d'œuvre devait le hanter de longue date, car je retrouve dans ses papiers une ode légère, qui semble en être inspirée. Ce sont des vers adressés au colonel Dandelin le 1er janvier 1846. Brialmont allait atteindre, à cette époque. sa 25e année. J'attache de l'importance à cette série — un peu longue — de strophes, car la philosophie de l'auteur y est exprimée sans détour, et elle servira de morale à son existence entière. Il a conservé jusqu'à sa mort cet épicuréisme relevé d'une dose très modérée de sentiment, ce culte discret au Dieu des bonnes gens.

Quel mortel n'a pas ses travers ?
Les miens sont d'aimer la satire,
Et de vouer au dieu des vers
Un culte qui le fait sourire.

C'est vous confesser sans détour
Que ma Muse — Dieu la confonde ! —
Vient vous souhaiter en ce jour
Les seuls vrais biens de ce bas monde.

Loin de l'intrigue et des soucis,
Une existence sans nuage ;
Peu de besoins, beaucoup d'amis,
De la santé : pas davantage.

J'allais oublier la gaîté,
Doux trésor de la conscience ;
Et l'amour pur de la science,
Sans souci de célébrité.

Votre douce philosophie
Sait mettre un frein à vos désirs ;
Et la crainte de l'autre vie
Jamais n'a troublé vos plaisirs.

Vous admirez dans la nature
La sagesse du créateur,
Et vous croiriez lui faire injure
En l'appelant un Dieu vengeur.

Le paradis serait sans charmes,
Si de ce lieu l'on pouvait voir
Parents, amis verser des larmes
Dans le séjour du désespoir ;

Ou seulement si la pensée
Qu'il existe des malheureux
Pouvait, au sein de l'Elysée,
Affliger les cœurs vertueux.

Mais non. La céleste vengeance
Est un mot par l'homme inventé,
Un mensonge, une absurdité,
Un outrage à la Providence.

Dieu ne peut être qu'indulgent,
Etant l'auteur de la nature ;
Il ne serait ni bon ni grand,
S'il condamnait sa créature.

J'ai retenu de vous ces mots :
Deux courts instants forment la vie ;
Consacrons l'un à nos travaux,
L'autre à l'amour, à la folie.

Cette maxime fait honneur
A votre profonde sagesse ;
L'auteur que vous lisez sans cesse,
Horace, lui dut ce bonheur.

Dans le monde et la solitude,
Vous brillez par votre gaité ;
Ce n'est qu'aux pédants que l'étude
Donne un sot air de gravité.

La beauté, l'esprit, la science
Ont su vous captiver toujours.
Vous partagez votre existence
Entre les x et les amours.

Vos talents ont fait des jaloux;
Avec respect chacun vous nomme;
Et pourtant il vous est plus doux
D'entendre dire : « Ah ! Quel brave homme ! »

Sur le fleuve agité du temps,
Vous descendez comme un vrai sage,
Qui voit, sans se plaindre, au rivage
Se faner les fleurs du printemps.

O Toi qui créas l'univers,
Dieu par qui tout aime et respire,
Donne, au gré de ces méchants vers,
A Dandelin ce qu'il désire :

Une existence où chaque pas
Offre une occasion de rire,
Et le plus tard que tu pourras
Une place dans ton empire.

La chute n'en est pas mal, elle frise un très aimable libertinage. Au reste, ces vers, écrits dans le ton léger des Chaulieu et des Lafare, contiennent, à côté de lieux communs « Dieu par qui tout aime et respire » et « Le fleuve agité du temps », des maximes neuves et fort galamment tournées. Brialmont se peint tout entier dans celle-ci :

Ce n'est qu'aux pédants que l'étude
Donne un sot air de gravité.

Mais il ne faudrait pas prendre certains mots à la lettre, tels que le conseil de consacrer un des deux instants de l'existence « à l'amour, à la folie ». Hyperboles ! Par folie, si vous vous en tenez à l'exemple de Brialmont, vous devez entendre les plus honnêtes délassements.

Notre poète, je l'ai dit, avait les goûts d'un bon bourgeois du siècle de Voltaire, d'un Gaulois d'esprit cultivé, amoureux de science, de lettres, de politique et d'art, peu curieux de voyages, ne désirant rien,

— relisez ses vers au colonel Dandelin — qu'un intérieur confortable, une épouse aimante, une bonne table, une bonne cave surtout, et des convives de son humeur, avec qui deviser, discuter et philosopher. Les femmes étaient les bienvenues, pourvu qu'elles eussent de l'esprit et de la conversation et ne fussent ni trop prudes ni trop pot au feu.

Brialmont goûtait fort leur compagnie et savait se montrer, à l'occasion, d'une galanterie pleine d'humour et de discrétion. Il leur adressait des madrigaux et des impromptus.

Justement, il fit parvenir à Mme Quetelet les vers qu'il avait dédiés au colonel Dandelin. Il les accompagna de cet envoi :

Dans un moment d'erreur que l'amitié pardonne,
J'ai crayonné ces vers pour l'ami Dandelin.
Il a daigné sourire à ma muse bouffonne.
C'était un si brave homme, un bel esprit, si fin,
Qui ne sut jamais en vouloir à personne !
Vous désirez ces vers? Je ne puis refuser,
Bien que mon amour-propre dise :
En les faisant, tu fis une sottise
Qu'un bon cœur seul peut excuser.
Ce bon cœur-là, c'est vous, Madame,
Vous qui ne cherchez que de l'âme
Où d'autres cherchent de l'esprit.
Ce que je pensais, je l'ai dit
Sans art comme sans artifice.
Notre ami s'en montra content :
« Pauvreté, dit-il, n'est pas vice. »
Vous en direz, Madame, autant.

Le 4 juin 1876, il invite à dîner, sur le ton qu'on va lire, Mlle Tordeus, professeur de déclamation au Conservatoire royal, amie de Mme Brialmont. C'est tout à fait régence :

Je ne suis pas assez hardi
Pour oser imiter Voltaire,
En priant « le bel art de plaire »
De vouloir bien diner mardi
Chez le vilain art de la guerre.
Je vous écrirai simplement :
Venez vous asseoir à ma table;
On dînera frugalement,
Et je tâcherai d'être aimable.

Ma femme, qui vous aime fort,
Joignant sa prière à la mienne,
Me dit : fais donc un grand effort,
Pour que l'illustre tragédienne
(Un pied de trop ! qu'à çà ne tienne !)
Accoure à notre rendez-vous ;
Et, de crainte qu'elle n'hésite,
Ajoute que Madame Héritte
Sera ce jour auprès de nous.
Voilà donc une affaire faite.
Vous souscrivez à ma requête ;
Et, quand cinq heures sonneront,
Les convives se pencheront
Dévotement sur leur assiette.
Puis les travaux commenceront.
Qu'il vous plaise agréer, très chère demoiselle,
De mes bons sentiments l'assurance nouvelle.

A la baronne de Villermont :

Vous voulez faire mon portrait,
Pour qu'en peinture je revive,
Quand le vieux Caron m'aura fait
Du Styx franchir la sombre rive.
C'est assurément un beau trait
D'amitié véritable et vive ;
Mais ce qui seul après ma mort
Vivra, c'est l'œuvre de l'artiste.
De moi, l'oubli sera le sort.
Pas plus que moi n'en soyez triste.

Il ne rate jamais la fin par un tour enjoué, imprévu, spirituel. On le sentira mieux dans les épigrammes, où sa verve, souvent caustique, de fils de Voltaire, s'échappe en toute liberté.

La fille d'un riche fournisseur de porcs à l'armée de Crimée, Mlle Vera B..., épouse un Périgord, grand nom de France. Brialmont écrit :

Sur cet hymen, on glose à tort.
Quoi d'étonnant, je le demande,
Que Vera, dont la race est de truffes gourmande,
Ait trouvé le chemin qui mène au Périgord.

Ayant eu à se plaindre des rigueurs d'un ministre de la guerre, qui a laissé le souvenir d'un chef excessivement sévère, le lieutenant Brialmont se console

en écrivant, le jour où le ministre est anobli, cette épigramme, plus facétieuse que méchante :

Notre ministre de la guerre
A le cœur dur, l'esprit altier.
Soldats, redoutez sa colère :
Il est baron et sans quartier.

Son esprit satirique s'exerça aussi dans la chanson. En voici une qui peut être publiée, me semble-t-il. Gustave Nadaud, qui s'y connaissait, et qui était des intimes du général, à qui il a dédié les siennes avec une aimable dédicace qu'on devrait mettre en musique, la goûtait fort :

Dans notre siècle de lumière,
Pour faire un rapide chemin,
Il suffit d'être bon, sincère.
Et d'avoir le cœur sur la main.
    Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
    Je ne croirai jamais ça.

Lison, la perle du village,
Epouse un magister goutteux.
Toujours madame sera sage,
Et son mari toujours heureux.
    Ah !...

Un magistrat, avec mystère,
Le soir, pénétrant dans un bois,
Quelqu'un lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Je vais méditer sur les lois.
    Ah !...

Certain prêtre à face bouffie
Sur l'abstinence un jour prêchait :
Je n'ai, dit-il, bu de ma vie,
Que chicorée, eau claire et lait.
    Ah !...

Il existe un lointain rivage
Où le peuple chérit ses lois,
Et toujours a fait bon ménage
Avec ses prêtres et ses rois.
    Ah !...

Observez cette noble dame
A deux genoux devant l'autel.
Jamais, dit-on, sa chaste flamme
N'a brûlé que pour l'Eternel.
    Ah !...

Mais j'entends une voix qui crie :
« Mortels, confessez vos péchés,
Ou vous serez, dans l'autre vie,
Par de noirs diables embrochés! »
Ah!...

Il est railleur, narquois, sceptique, irreligieux, libertin, comme un encyclopédiste ; on dirait qu'il fréquente chez le baron d'Holbach avec les rimeurs et les penseurs de l'époque. Il est vrai qu'il était des réunions du général Chazal, ce fils de Conventionnel, dans le salon de qui se groupèrent tant d'hommes de lettres, de philosophes, d'orateurs français, tous fils de la Révolution, tous voltairiens. Brialmont subit naturellement et aisément leur influence; il y était tout préparé, car il tenait d'eux, par sa mère d'abord, d'origine huguenote, et dont la famille s'était réfugiée en Hollande après la révocation de l'Edit de Nantes; du côté paternel aussi, car les Brialmont sont de vieille souche liégeoise, et qui dit Liégeois dit Gaulois.

De là ses irrévérences à l'égard des hommes, des institutions, des choses que, chez nous, on vénère. Il voue un hymne à la Nature :

Quand apparait l'astre du jour,
Précédé de la blonde aurore,
Du rossignol la voix sonore
Frappe les échos d'alentour.
La fille des champs, amoureuse,
A son réveil paraît heureuse
De saluer l'astre à son tour;
Les papillons dans la prairie
Font miroiter leurs ailes d'or ;
Les brebis, à l'appel du cor,
S'élancent de la bergerie;
Le poète adresse un sonnet
Aux merveilles de la nature...

Arrêtons-nous. Le vers se naturalise, et devient terriblement énergique.

Voici, sur la mort d'une jeune fille, une épitaphe bien voltairienne, à moins qu'Hamlet ne l'ait dictée à l'auteur :

A peine éclose, au printemps de la vie,
Aimable fleur, tu disparais.
Faut-il te plaindre? Es-tu digne d'envie?
Si j'étais mort, je le saurais.

Il ne ménage personne. Je le crois pourtant d'un scepticisme très superficiel. Il ne faudrait pas le juger sur ses vers. Il se moque, en ces termes, des regrets d'une veuve :

Un an après la mort
De son époux fidèle,
Lison pleurait encor.
Quelqu'un lui dit : « Ma toute belle,
Vous l'aimiez bien, ce pauvre trépassé ? »
— « Non, mon chagrin, dit-elle,
Provient de ce qu'il n'est pas remplacé. »

Quand il ne croit pas, il badine, sans méchanceté, mais quelquefois avec une hardiesse qui surprendra ceux qui ne connurent pas l'homme privé :

Quand Dieu l'eut pétri de ses mains,
Ce globe où grouillent les humains,
Il dit : « Admirez donc la boule que j'ai faite ! »
Hélas ! Il n'avait fait qu'une grosse boulette.

Brialmont était-il aussi sceptique que ses vers pourraient le faire supposer? Il avait l'âme, au contraire, très sensible, comme tous les hommes qui aiment leur intérieur et leur famille. J'en atteste ceux qui l'ont connu dans l'intimité : il était patient, débonnaire, généreux et charitable à l'excès. C'était un brave homme, éloigné de toute morgue et vanité, avec une grande délicatesse de cœur, d'une simplicité réelle et sincère, d'une modestie tellement farouche, qu'on l'accusait de naïveté. Il n'avait pas d'enfants, et entourait ses neveux et nièces d'une tendresse de père.

Le 25 mai 1901, étant entré dans sa quatre-vingtième année, il réunit parents et amis à sa table, et, au dessert, lui qui jamais ne prononçait de toast, trouvant cette coutume ridicule et agaçante, il se leva et lut les vers suivants, nouvelle réminiscence de Voltaire, qu'il avait composés dans la matinée :

Mes amis, j'ai quatre-vingts ans.
C'est, dit-on, un bonheur insigne.
Je voudrais en être moins digne
Et ne compter que vingt printemps;
Mais il faut bien qu'on se résigne
A subir les assauts du temps.

Ah ! que n'est-il bien loin encore,
Cet âge où tout change d'aspect,
Se rétrécit, se décolore,
Où plus rien de grand ne se fait.
Jeune, on vous flatte, vous adore,
Vieux, on vous traite avec respect ;
Mais ce respect point ne console
De sentir que l'amour s'envole
Pour faire place à l'amitié,
Plus calme et surtout plus fidèle ;
Mais, dans le monde, on a pitié
De qui ne peut plus aimer qu'elle.
Jadis, tout me semblait riant
Sur la terre, à perte de vue.
Les fillettes en souriant
Me disaient : bonjour, dans la rue ;
Me faisaient même de doux yeux.
Plus d'une encore me salue,
Mais dit tout bas : le pauvre vieux !
Je n'en éprouve aucune peine,
Car c'est un arrêt du Destin,
Que le soir de la vie humaine
A moins d'attraits que le matin.
Je garderai jusqu'à la fin
Le cœur ferme et l'âme sereine.
Bien faire et profiter du temps,
C'est toute ma philosophie.
Mes bons amis, mes chers parents,
Pour vos souhaits de longue vie,
De tout cœur je vous remercie.
Puissiez-vous, l'an prochain ici,
Le jour de mon anniversaire,
Revenir tous, gais, sans souci...
Au succès de ce vœu sincère,
Vidons, amis, un dernier verre.

Il fut toujours sensible aux belles actions, aux véritables, son esprit critique le gardant contre les faux emballements. Ainsi, il était encore à l'Ecole militaire, quand il rima une épître à O'Connel, dont les brûlantes harangues lui avaient inspiré un grand enthousiasme. Il disait entre autres à l'agitateur irlandais que, grâce à son éloquence, le moment viendrait où l'on verrait

Au poil rougi de sang, l'horrible léopard
Trembler qu'un jour ne vienne, où l'argent et le crime
Ne lui feront plus un rempart.
Des libertés du peuple, infatigable athlète,
Toi qu'on vit en tout temps comme un phare d'airain,
Sur les flots irrités dominer la tempête,
Toi qui tiens la foudre en ta main ;

Toi qui, des Irlandais décrivant les blessures,
Osas en accuser les nobles et les grands,
Et sur leurs fronts maudits, marqués de flétrissures,
Que n'effacera point le temps ;
Toi qui, peut-être un jour, comme un autre Moïse,
Bravant des Pharaons la haine et la fureur,
Conduiras ton troupeau sur la terre promise,
En chantant l'hymne du Seigneur...

Et l'apostrophe se poursuit ainsi, en une période déclamatoire, qui paraît interminable. Ce ton n'est pas naturel au poète; sa main n'est pas faite pour pincer de la lyre; elle manie mieux le stylet de la satire, et le jeune Brialmont s'essaie, très malicieux, au poème héroï-comique. Il préfère le *Lutrin* aux odes sur la prise de Namur, et la *Pucelle* à la *Henriade.* La bataille de Risquons-Tout lui offre un sujet digne de sa plume et de son esprit ironique. C'est une parodie du bulletin et des rapports de certain commandant qui assista à l'affaire, y perdit deux canons et décrivit longuement la blessure d'un de ses hommes, « percé de part en part à certain endroit discret de son individu ».

Tout cela est raconté en alexandrins plaisants, mais nous ne pouvons rien en reproduire, à cause de quelques allusions piquantes, très personnelles.

Nous préférons, pour terminer, offrir au lecteur quatre fables de Brialmont : *le Chêne et le Roseau, l'Utopiste et le Lapin*, *l'Avare et le Paratonnerre* (l'auteur estimait celle-ci la meilleure, puisque, plus tard, il la laissa paraître dans la *Flandre libérale*), et le *Cerf-volant.*

Toutes quatre ont été composées en 1848, et leur moralité résume de la façon la plus originale les doctrines patriotiques et militaires que le général Brialmont défendit toute sa vie.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Du fond de son marécage,
Un jour, le flexible roseau
Dit au chêne du voisinage :
— « Que je vous plains ! Tandis qu'au bord de l'eau,

Paisiblement je végète,
Que le noir aquilon, la foudre et ses éclats
A peine inclinent ma tête,
Ils vous brisent avec fracas ! »
— « Mon cher voisin, ne vous abusez pas,
Dit le chêne ; c'est vous et non moi qu'il faut plaindre ;
Je résiste depuis cent ans
Et n'ai pas encor lieu de craindre
Les effets destructeurs du temps.
L'homme doit réunir la force et l'industrie,
Le torrent déchaîner ses flots impétueux,
Et l'aquilon redoubler de furie
Pour abaisser mon front majestueux ;
Tandis que, sous la faux perfide,
Sous la main d'un enfant timide,
Vous tombez sans le moindre effort.
Ah ! croyez-moi, si le tonnerre
Ni les vents ne vous font du tort,
C'est que vous n'êtes pas digne de leur colère.
On ne tombe jamais alors qu'on rampe à terre.

Auteurs, ministres, députés,
Artistes sans génie,
Soldats que l'antichambre élève aux dignités,
Ne soyez pas si fiers de traverser la vie
Sans être inquiétés.
C'est le sort du talent de provoquer la lutte.
La persécution n'épargne que les sots ;
Vous n'y serez jamais en butte.
Mais rappelez-vous bien ces mots :
Le chêne après sa chute
Domine encor le phénix des roseaux.

L'UTOPISTE ET LE LAPON.

(après la révolution de 1848.)

Un utopiste, enclin à sermonner,
Entra chez un Lapon à l'heure d'un dîner
Composé d'ours et de baleine.
« Infortuné, dit-il, je remarque avec peine
Qu'étant à ce point malheureux,
Tu ne maudisses pas l'existence et les Dieux. »
— « Ami, dit le Lapon, ce discours est étrange,
Tu me plains, et pourquoi ? Je ne désire rien.
Je vis de mon travail, je bois, je dors, je mange,
Tout autant qu'il me plaît, j'ai femme pour soutien,
Et de nombreux enfants qui tous se portent bien.
Un plus parfait bonheur se voit-il sur la terre ? »
— « Pauvre aveugle, dit l'autre, il faut que je t'éclaire.

Regarde-moi d'abord ton triste cabanon,
Rien n'y charme les yeux, rien n'y marque l'aisance,
Pour litière tu n'as qu'une botte de jonc;
Tu te nourris de poisson rance,
Et ta petite femme aux seins longs et pendants
Se graisse le visage et se noircit les dents.
Chez nous l'espèce humaine est bien moins dégradée;
Nous avons des palais, des meubles somptueux,
Des jardins toujours verts, des fruits délicieux,
Des vins, des mets exquis dont tu n'as pas d'idée,
Et des femmes cent fois plus belles que le jour.
On n'y travaille point, on n'y fait que l'amour :
En vérité, mon cher, ton sort est misérable!...
Chez nous, on ne voit pas, spectacle lamentable,
L'homme, pour se nourrir au milieu des glaçons,
Obligé d'attaquer des phoques, des oursons.
Il trouve autour de lui la joie et l'abondance.
Jamais l'ardent soleil refusant ses rayons
Ne l'oblige à croupir dans de noirs cabanons.
Où, près d'une lampe de graisse,
Il attend tristement que l'astre reparaisse.
Ah! vraiment, il n'est pas dans l'univers, crois-moi,
D'être plus malheureux, plus à plaindre que toi! »
— « Au fait, c'est vrai, dit le pauvre homme,
Car le Ciel nous refuse, en somme,
De ses dons les plus précieux,
Les produits de la terre et la clarté des cieux
Trop prodigue pour vous, pour nous trop économe;
Ah! tout n'est pas fait pour le mieux,
Et je sens que je suis un être misérable. »
— « Le sort, dit l'utopiste, on ne peut le nier,
Pour toi se montre impitoyable.
Dans ta cabane, il te tient prisonnier.
Du plus dur climat de la terre,
Tu te croyais heureux, or de ta plainte amère
Avant peu gémiront les échos d'alentour.
Tu vois clair maintenant : ah! pour moi quel beau jour,
Quand nous nous reverrons dans l'île d'Icarie,
Où rien ne manque au bonheur de la vie! »
— « Puisqu'il en est ainsi, dit l'autre, transporté,
Partons à l'instant pour ce séjour enchanté,
Où ma famille et moi trouverons le bien-être. »
« Tout beau, ne te presse pas tant,
Fit l'autre, avant d'entrer dans ce pays charmant,
Tu dois te préparer et transformer ton être,
Par l'éducation. C'est un point important,
Qu'un autre jour je te ferai connaître. »
L'utopiste à ces mots partit fort satisfait
Du beau discours qu'il avait fait.
Le crédule Lapon, depuis cette journée,
Se croyant malheureux, le devint, en effet.

Il mourut de langueur à la fin de l'année.
Que les pauvres ne se fient pas.
A ces rêves humanitaires
Qui veulent sottement transformer en ducats
Les gros sous populaires.
Loin de guérir leurs maux,
Ils leur en font éprouver de nouveaux.

L'AVARE ET LE PARATONNERRE.

Un vieil avare observant l'horizon
Depuis quelques jours sans nuages,
Se dit : « Le temps n'est plus où les orages
Venaient assaillir ma maison.
Point ne sera donc nécessaire
De garder un paratonnerre.
Le convertir en beaux écus
Est à mes yeux le parti le plus sage. »
Conformément à ce langage,
Aiguille et conducteurs au marché sont vendus.
Mais, ô fatale destinée !
Avant la fin de la journée,
Le tonnerre au ciel retentit.
L'avare au désespoir se cacha sous son lit,
Balbutia mainte prière,
Gémit, pleura, mais rien ne put
Des éléments apaiser la colère.
Harpagon foudroyé mourut,
Et son logis fut réduit en poussière.

L'armée, aux grands comme aux petits Etats,
Doit servir de paratonnerre.
Législateurs, n'y touchez pas ;
Et prévoyez toujours la guerre.

LE CERF-VOLANT.

Un cerf-volant, gêné par la ficelle
Qui limitait son vol audacieux,
La rompit, espérant sans elle
Atteindre au haut des cieux.
Mais à peine est-il libre,
Que, perdant l'équilibre,
Il oscille, descend
Et sur le sol s'étend.
Un théologien, témoin de cette chute,
Dit d'un air triomphant : « Messieurs, cette culbute
Est pour les esprits forts une haute leçon.
Voyez ce cerf-volant ; c'est l'humaine raison

Qui ne peut s'élever sans un frein salutaire.
Trop libre, elle s'égare et tombe avec fracas. »
— « Monsieur, dit un passant, qui ne s'attendait pas
A trouver en chemin ce philosophe austère,
En dénigrant la raison à ce point,
Vous me prouvez que vous n'en avez point,
Et que l'esprit n'est pas ce qui vous gêne.
Considérez dans quelle obscurité
Vivrait encor la race humaine,
Si Rome, à son autorité.
Pouvait soumettre encor la raison souveraine ;
Au lieu de libres citoyens
Aimant la vérité, honorant la science,
Nous serions de méchants chrétiens
Pleins de fiel et d'intolérance.
Les savants, les libre-penseurs
Seraient brûlés comme hérétiques,
Et l'on verrait des hordes fanatiques,
Au nom du Ciel, commettre des horreurs.
Mais, grâce à Dieu, les préjugés antiques
Ont disparu. Le savant honoré
N'a plus à craindre un censeur tonsuré,
Ni les fagots des bûchers catholiques.
Nous n'en sommes pourtant ni plus mauvais, je crois,
Ni moins religieux que les gens d'autrefois.
Débarrassés de censeurs et de maîtres,
Nous goûtons un bonheur qu'ignoraient nos ancêtres.
D'où je conclus, Monsieur, en toute sûreté,
Que votre beau sermon n'est qu'une faribole.
Si la pensée est libre ainsi que la parole,
C'est que Dieu l'a voulu dans sa haute équité.
De tout ce qu'il nous donne, il nous permet l'usage.
Corrigeant donc votre langage,
Je dirai : la raison n'est pas ce cerf-volant,
Qui, sans lien, s'égare au séjour du tonnerre,
Puis vient en vacillant
Se briser contre terre ;
C'est le fil précieux
Qui l'attire et l'élève à la hauteur des cieux.

Il est bien entendu que, en divulguant ces péchés de jeunesse... et de vieillesse du général Brialmont, nous n'avons pas voulu revendiquer pour lui un titre de plus à la renommée. Ses grands travaux d'ingénieur et d'historien l'ont rendu immortel, et, comme la curiosité publique se porte sur les moindres circonstances et les détails les plus puérils de la vie des hommes célèbres, nous avons cru intéresser quelques lecteurs en leur livrant ces vers, qui révèlent,

non le génie poétique de l'auteur, mais la véritable tournure de son esprit.

Que les esprits gourmés ou chagrins ne nous le reprochent donc pas. C'est par les traits intimes et les anecdotes que les obscurs mortels s'approchent le mieux des hommes illustres. Plutarque n'a pas terni la gloire d'Agésilas en le montrant à califourchon sur un manche à balai pour amuser sa progéniture, ni celle d'Annibal en rapportant les plaisanteries que lançait ce fameux guerrier pour amuser ses soldats.

LÉON CHOMÉ.

LA VIE ET LA MORT ÉTRANGES DE JACQUES BONHEUR

(Suite et fin.)

XV

Un triste matin aujourd'hui. De me souvenir de ces impressions débilitantes des rochers de chaos et des maisons mortes, il me semble que moi-même, dernier survivant à la vie de rêves et d'espoirs, je m'en vais par des routes lentes, mais sûres vers une prostration où tout me sera indifférent, hormis le souci de la vie animale.

De l'heure actuelle à ce temps bien lointain de ma vieillesse, la route se continuera toujours uniforme, dans les lueurs flambantes des montagnes, tandis que défileront toujours à mes côtés les maisons somnolentes, les tombes blanches et les gros rochers de lieux maudits.

Par un effort surhumain, une tension de volonté qui communique de la vivacité et de la souplesse à mes muscles, de la force à mon regard, je me dis que la vie est belle encore, que le printemps est proche —; ce printemps idéal, je le vois en une reproduction d'un matin de Corot, un immense saule, noir et duveteux, au bord d'une rivière embrumée, prolongeant dans ses lointains infinis et lumineux, les rêves et les espoirs de l'inconnu. Je me dis que la petite vie de la terre pourrait déjà maintenant me donner du reconfort, que j'ai cherché trop haut les sensations apaisantes.

Oui, ce doit être cela! et je m'en vais en me pro-

mettant de scruter le secret consolant des petites plantes, des vieilles haies, des bords d'eaux égratignés par les osiers pendants.

Pendant ma marche que j'aurais voulu variée en curiosités jusqu'à ne pas m'apercevoir de sa longueur, je comprends la cause de mes inquiétudes.

Je suis sur une grand'route; ma sensibilité inerte laisse mon esprit se concenter dans le seul effort d'avancer le pied droit, puis le pied gauche, quand tout à coup, je me mets à marcher très vite vers un petit bouleau de coin de haie pour un petit air joyeux qu'il a de loin, tout blanc et grêle dans les brindilles brunes des charmes; arrivé près, je ne sais quoi de sa présence qui s'avère trop impersonnelle m'en fait détacher pour me reporter, quelques pas plus loin, vers un autre signe d'accueil, toujours aussi vague et déroutant dès que je m'en approche.

Et je pense à ces femmes des rayons de lune de mon enfance, appelant les petits par leurs sourires, s'échappant toujours dès qu'ils sont prêts à les atteindre; ils ont beau gravir les roches, s'user les ongles et les genoux, brandir leurs petites mains pleines d'ombres, elles ne l'écoutent pas, reculent toujours en leur souriant avec des voix douces d'appel.

Je comprends maintenant la vérité de ce conte.

Toutes ces recherches énervantes m'ont conduit dans une sorte de maquis d'herbes hautes et séchées, entouré de buissons de noisetiers, de cornouillers et de saules des bois.

Je descends par un petit chemin jusqu'à la berge de la rivière, tout étroite et bordée de buissons où courent encore des squelettes séchés de chèvrefeuilles.

La rivière coule, coule, inlassable! Ses flots noirs s'en vont vite vers des buts inconnus comme les nuages du ciel et les fantômes vagues rencontrés dans le brouillard.

Pourquoi s'enfuit-elle? Je la regarde, mon esprit cherche désespérément la raison de sa fuite et ne la trouve pas.

Je la regarde toujours longtemps encore, et tout à coup, un frisson me descend en gouttes glacées et grouillantes de la nuque aux reins; vite, je me sauve,

remonte par le chemin ayant peur de saisir complètement la raison de sa fuite, comprise à demi, que je ne veux pas même formuler par des mots...

Les passants rient dans la lumière des routes hautes ! Plus jamais je ne m'approcherai de la rivière.

La vie est belle et bonne ! Rions !... c'était affreux, cette rivière.

Retournons vite chez nous, dans la protection des murs et du feu.

XVI

Oh ! l'atroce et hallucinant paysage dont l'évocation me fait frissonner encore ! Jamais je n'aurais le courage de le décrire ici, si les mots qui le détermineront ne le faisaient entrer un peu dans le domaine des choses réelles et explicables.

Selon mon habitude, j'étais sorti pour ma promenade journalière, décidé à fuir la rivière, les maisons, les espaces libres enfermés de montagnes. On m'avait précisément indiqué un parc plein de sapins. « Il possédait des chemins faciles et propres, » m'avait dit le paysan qui me donnait ce renseignement ; souriant à la phrase du bonhomme, je m'étais dit que ces verdures perpétuelles des sapins, en me rapetissant sur la vie menue des plantes et des herbes, m'intéresseraient sans que je sente autour de moi cet écrasement du ciel et des montagnes de crépuscule.

Je n'aime les chemins tracés en ligne droite ou selon certaines courbes que quand l'esprit préoccupé veut la facilité de la marche, hormis cela, je les déteste tant ils semblent interdire à la sensibilité tout vagabondage

Aussi, dès que j'arrive dans ce parc, aménagé dans une dépression des montagnes, dénommée le « fond de Mary «, j'entre dans un grand bois de sapins couvrant la chute de la colline ; il borde le chemin bas, côtoyant une prairie par delà laquelle remonte une futaie, d'un mur épais et comme d'apparence laineuse. Tout d'abord un étonnement, la sensation d'être plus lourd, plus petit ; puis ma marche silencieuse sur le sol couvert d'aiguilles, l'hallucinant de ces troncs

irréels plantés à même le sol, sans écartement de racines me donnent l'impression d'être en un lieu mort, abandonné de toute trace humaine, de toute végétation, un lieu où l'espace est infini dans sa monotonie et où l'on craint d'errer à jamais.

Interminablement lignée par les meneaux rigides des troncs, une lueur blonde indique l'espace libre du chemin quitté et de la prairie; mais cette lueur n'est pas la paix d'un vitrail dans une église sombre; elle fait plutôt penser à une vision de cauchemar, à une de ces lumières douloureuses dont sont imprégnés certains paysages de mauvais rêves.

A mesure que j'avance, comme les premières personnes de foules immobilisées, les troncs se révèlent; certains, plus vagues de lignes, plus sombres donnent la crainte d'embûches cachées, font tendre soudain une oreille inquiète à de petits craquements courant par les cimes comme des poursuites d'êtres fantastiques.

Tout à coup, un bruit, un grand bruit, comme une chute, la menace brusque et tangible d'un mort qui s'éveillerait au moment précis où un veilleur en formulait la crainte. Mes yeux s'agrandissent, un picotement froid me grouille dans les reins... et puis, avec un rire forcé de raison revenue, je continue ma marche en me disant que ce bruit provient de quelque branche sèche que le vent a cassée.

Mais il y a de la contrainte dans cette explication que je me donne à moi-même et ma marche plus rapide ressemble à une fuite vers la lumière du chemin libre sous le ciel.

Arrivé, j'y respire longuement, lève mon chapeau afin que l'air empli d'essences résineuses puisse rafraîchir mon front, et je continue par le chemin.

Celui-ci monte d'abord entre de hauts sapins, puis tout à coup les verdures s'abaissent et il se fait tout petit et noir.

Je me dis : « je vais marcher lentement et scruter chaque coin qui pourrait cacher une présence ennemie! » l'être viril, honteux de cette peur inconsciente explique : « C'est très légitime cette crainte! le bois est très propice à recéler des voleurs qui l'hiver

s'approchent des villages! » mais malgré tous ces raisonnements, je me mets à courir, pour être plus tôt sorti de ce chemin en voûte basse.

Mon Dieu!... maman! maman!... j'ai peur! enfin, c'est fou! voyons, soyons calme! Je viens de déboucher du chemin obscur; en face de moi, des pins espacés, aux troncs rouges et rigides, se dressent comme des croix de calvaire abandonné. Le rouge de ces troncs, leur rigidité de choses pétrifiées, sous de lourds nuages taillés brutalement forment un paysage, dont l'horreur et la menace s'accentuent du fait de son irréalité apparente.

Ces crucifiés détachés de leurs croix, les voilà dans cette succession de pins sylvestres, aux branches torturées et rouges comme des membres d'écorchés; dessous, le sol, qui a bu le sang, est rouge!

Je suis sain d'esprit, je sais que tout cela est illusion, que ces formes plus ou moins humaines n'appartiennent qu'à des arbres, et cependant, ma peur est sincère; irraisonnée et irraisonnable. voilà tout.

Les yeux fous, les gestes hagards, le dos glacé, je scrute ces physionomies de suppliciés.

Il y a des torsions de corps qui se sont crispés sur eux-mêmes dans un dernier geste éperdu, et les bustes enflés, saillants, laissent pendre de petits membres déformés et tordus; il en est d'autres dont les crispations relachées nagent dans l'air comme des pattes de pieuvres; des jambes pendent, très allongées, les brindilles aiguës sont comme des muscles rompus qui ont troué la peau et pointent.

Posée sur toutes ces torsions, la verdure sombre, en dôme, semble un drap hâtif jeté sur ces gestes horribles, dérangé çà et là par une dernière crispation un dernier soubresaut d'agonie!

Dans les intervalles, de vieilles souches de saules, crevassées, pleines de trous noirs évoquent des sorcières, accroupies en embuscade, dissimulées dans un manteau, sous lequel brillent leurs yeux de flammes et d'affollement.

Tout à coup, une menace plus précise s'appesantit sur mes épaules; je lève les yeux : des corbeaux!; ils se mettent à lancer leurs cris, à la fois graves et

joyeux, ayant des intonations humaines. Oh ! ç'a été instinctif ; comme redevenu enfant, je me suis signé, puis je me suis enfui, loin.

Ma fuite tout d'abord affolée, est devenue ensuite consciente. J'allais vers le soleil couchant, rouge et cuivre clair derrière la montagne ; de m'en approcher je me sentais redevenu fort, heureux, plein de vie.

Je marchais vite, les yeux fixés sur la lumière glorieuse et ample, quand, tout à coup, un bois de sapins se dressa devant moi.

D'un noir rougi d'eau forte, d'un dessin net sur le soleil couchant, il se dressait puissant, comme une barrière infranchissable posée en travers de ma marche vers la lumière fortifiante.

Je me suis arrêté net, frappé en pleine poitrine par son souffle glacé, frissonnant comme un fiévreux. Enfin je m'en suis détourné, n'ayant plusqu'un désir : m'en aller vers une chambre chaude, éclairée et bien close.

Je m'en vais très vite par un chemin creusé entre les champs, enrubanné des deux côtés par les ornières claires, pleines d'eau réflétant le zénith.

Tournant le dos au soleil couchant, il me semblait être chassé à jamais du bonheur, qu'une fatalité me poussait dans les atmosphères où les sens s'affaissent : je sentais autour de moi, l'éternité calme et revêche des montagnes, la haine des buissons dont les brindilles aiguës craquaient comme de longs doigts de pieuvres se distendant pour me saisir et me déchirer, tandis que les coins, étoupés d'ombre, me soufflaient à la face toute la malédiction glaciale des êtres fantastiques qui s'y acagnardent.

Puis de grands arbres, aux troncs rigides et sévères, sont apparus, priant de toutes leurs branches, brandies, comme des bras implorants, vers le ciel.

Et sous ce ciel bas et froid, les maisons du village haut que j'aperçois en face, par-dessus les haies, se font petites et tremblantes dans la brume qui les resserre, leurs seuls toits visibles, blêmes comme des visages d'épouvante, s'effrayant des teintes froides de ce crépuscule.

***

Oh! qu'il fait froid dans la chambre pourtant chauffée; je m'approche du poêle, je l'étreins de mes bras, je m'y grille le dos et j'ai toujours froid.

Je vais me coucher tôt dans un lit bien bassiné; je me cache la tête sous les couvertures, je crispe mes jambes aux reins, je resserre les épaules pour me faire plus petit dans la grande protection du lit tiède; et je frissonne, je frissonne toujours!

XVII.

Je passe quelques jours chez moi, sans sortir.

Les bruits réconfortants des pas de ma mère, des autres personnes qui m'entourent, accalmissent un peu ma gêne constante, ma crainte des formes trop menaçantes du paysage, d'un emprisonnement lent entre les montagnes, sous le ciel bas, dans un air lourd qui se presse dans ma poitrine, sur mes yeux, sur ma tête et dans lequel j'ai l'appréhension instinctive de ne plus pouvoir respirer.

Néanmoins, la nature est pour toujours changée à mes yeux. Blasé de toutes les sensations de la ville, j'ai cru pouvoir scruter les formes et les couleurs de la nature libre avec la seule joie intellectuelle de leur expression inattendue et voilà que celle-ci, par sa concordance avec mon état mental, atteint ma sensibilité profonde, m'effraye sans que la réflexion puisse atténuer son sens de menace ou son conseil d'affaissement.

C'est affreux. Je ne puis regarder la rivière sans que l'épouvante et l'hallucinant de sa fuite continue n'apparaissent; les petites maisons dont les toits frémissent et s'affaissent comme sous l'attente des coups, me font mal, jusqu'à m'étreindre le cœur; tous les arbres, maintenant, dans la poussée de leurs branches, ont le geste clamant de pauvres mains désespérées! Comme un enfant qui, à la fois, a l'appréhension et le désir de se convaincre de la réalité de la forme humaine qu'il vient d'apercevoir dans sa chambre sans lumière et qui lui a fait cacher la tête sous les couvertures, je voudrais regarder toutes ces choses, avec une âme forte et rien qu'intéressée, mais

dès que je m'y essaie, un horrible frisson de fièvre et de folie me secoue. Je sens alors que je suis prêt à me laisser couler dans l'eau ou à m'écraser la tête contre les troncs. Et chaque fois, c'est la même fuite apeurée et frissonnante vers l'espoir de ma chambre tiède et lumineuse, mais là, encore, c'est l'ennui ou si l'impression a été trop forte, le souvenir obsédant.

Il me semble que j'ai sans cesse très froid, d'un froid intérieur contre lequel les vêtements et le feu ne peuvent rien. Je sens que mon âme déséquilibrée est revêche à tout rêve; elle cherche instinctivement le feu, les lumières sans comprendre qu'il lui est revenu, comme quand elle était puérile, le désir permanent de grands bras protégeants, dans lesquels elle s'enfouirait toute menue.

Et si elle essaie de préciser cette protection, elle sent encore qu'il y a en elle quelque chose qui la rend impossible.

Je ne lis plus, je n'ai plus d'amis; je me sens seul, sans désirs! Il me semble qu'entre ma vie et ma mort, aucun obstacle ne me retient à l'heure présente; je me sens couler, couler, sûrement, consciemment vers le grand gouffre.

Et mon *moi* qui se connaît intimement, en souffre. Si je rencontre des personnes sur mon chemin, je rougis, les dépasse vite en détournant la tête. Je sais qu'entre leur être viril et fort et mon âme sensitive, la distance est infinie; il me semble encore que ma rencontre doit être un fâcheux présage pour la journée, un assombrissement des yeux qui rient encore.

Et souvent, je fais un très long détour, m'enfonce à travers les champs ou les bois pour éviter la rencontre d'une personne, que j'aperçois là-bas, très loin, venant en sens inverse, sur la route que je suis.

XVIII.

Sans savoir quel désir m'y a amené, je me trouve dehors et je marche en suivant le chemin, afin que ce seul but de la marche m'évite l'éternelle question : « Que faire? où aller? »

Une petite pluie fine et serrée, d'un gris blanchâtre

tombe en brouillard dense. Elle tombe, cette pluie impalpable, comme une sensation continue d'épouvante, l'atmosphère où les maudits se traînent, tête baissée et membres affaissés; pour moi, elle m'apparaît comme la résignation monotone et finale de mon âme qui n'en peut plus.

J'arrive dans le chemin repris au retour de ma promenade affolante; autour de moi les sapins, d'un dessin flou, en masse grise dans le brouillard gris. Et de les voir ainsi, sans épaisseur, comme une tache vague, je me sens singulièrement rapetissé dans le chemin que je suis, où mon esprit cherche désespérément le motif d'un délassement sans pouvoir en trouver.

Dans les prairies, confusément limitées par des haies, les pommiers secs, tordus et noirs semblent des arbres de monde mort dans ce silence vide qu'emplit seul et très distinctement le bruit, ordinairement imperceptible, de ma respiration.

Et de l'entendre parmi tout ce néant, il me vient une conscience singulière de mon *moi* s'en allant seul, dernière chose vivante, sur la terre morte.

J'éprouve le besoin irrésistible de me laisser couler, dans un coin de la haie, de la chute brusque d'une marionnette dont on lâche les fils.

Mais un instinct veille sur moi; je me secoue, tends tous mes muscles, relève la tête et je marche encore.

Je m'arrête quand ma provision d'énergie est épuisée. Autour de moi, plus rien, du blanc grisâtre et pour seule chose à observer, mes mains, mes jambes, mon corps.

Je crie; comme un coup de marteau, le son me retombe sur la tête; je fais un geste et toute mon attention s'étonne d'avoir entendu le bruit de ce geste, les froissements de mes vêtements.

Un instant, je reste silencieux, et toujours ma pensée se retourne vers mon être vide esseulé : je perçois de nouveau le bruit de ma respiration et même le froissement menu et vif de ma montre.

Je commence à avoir froid ! Où trouver l'appui, le rêve, les paroles consolantes?

Et soudain, je m'en vais, aussi vite que je suis venu; je ne sais où, d'une façon précise, mais comme chez les bêtes blessées ou traquées, mes pas, instinctivement, me conduisent vers le gîte.

Ce que je sais encore, c'est que j'avais entendu bien loin, un bruit joyeux : un claquement vif et sec de fouet, et des sonnailleries. Le rêve de m'en approcher m'était venu, puis sa réalisation tardant à se produire, j'avais oublié même l'objet de mon désir, tout en me souvenant, cependant, de la petite joie qu'il m'avait procurée.

Je rentre; l'intérieur de la maison, son âme intime semble, elle aussi, mourir; les mesures d'étain de l'escalier, le disque du balancier, les cadres, tout cela est sans reflets.

J'ai l'impression que notre maison s'enfonce dans le chaos, les faux jours, qu'elle est vieille, très vieille, habitée par des êtres invraisemblablement vieux, qui ne pensent plus, ne parlent plus, vivent d'une vie que l'habitude seule règle.

Oh ! je les vois ces automates : ils sont courbés si fort que leur tête arrive à la hauteur des genoux; on ne sait pas s'ils ont des yeux, s'il y a une tête derrière ce bonnet noir. De leur marche silencieuse et réglée, ils ouvrent silencieusement les portes, les armoires, mais jamais ils ne regardent, jamais ils n'écoutent, et quand ils s'arrêtent, on les croirait morts.

Et je me sens vivre parmi eux, ayant sans cesse la crainte de soudain devenir fou !

*
* *

Mais qu'y a-t-il donc en moi? Quelle malédiction pèse sur ma tête? Pourquoi ne suis-je pas comme tous mes semblables? je ne suis pas fou, pourtant ? — Mais non !

Mais où aller, mon Dieu ? où me sauver ? — C'est un peu fort, n'est-ce pas, que je meure déjà à tous les rêves de la vie, sans avoir connu une seule de ses joies !

Ah ! si je pouvais pleurer ! pleurer ! moi ! Je sais si bien la cause des pleurs que cela ne me ferait guère

de bien d'en verser ! rire, oui ! d'un rire blanc et strident ! mais pleurer ! c'est à dire, subir un ébranlement assez fort pour que je ne puisse l'analyser ! Jamais ! c'est impossible.

Et puis... s'il en est ainsi... eh bien... ah bah ?...

XIX

L'horloge a sonné cinq heures, six heures, sept heures.

Je suis seul dans une grande chambre ; à côté de moi, la lampe brûle, avec un petit crépitement qui ressemble à celui d'une fine écume se résolvant en eau.

J'essaie d'écrire, mais je n'y parviens pas ; de rage, je me torture les pieds, crispe les poings, tandis que je me sens des envies de jeter ma chaise au loin, de crier très fort une sonorité quelconque, très bête : « Crac ! » par exemple.

Et le cercle lumineux de la lampe dans le noir de la chambre me rend plus perceptible encore, en l'isolant, la sensation de mon impuissance.

Voyons ! je suis énervé, rien de plus. Tâchons d'écrire... C'est tout de même singulier comme j'entends distînctement le tic-tac de l'horloge ! Ecoutez : tic-tac, tic-tac, ti ic, ta-ac — tenez, voilà qu'il devient plus ouaté, plus lent ; puis, maintenant — écoutez encore — tig-tag, comme s'il rebondissait vif et sec !

Mais je dois écrire et ne plus l'écouter ; il est toujours très bref : tig, tag. Non, je ne dois pas l'écouter. Je l'entends encore parce que, inconsciemment, j'y prête attention, sans doute ? Bah ! si je fais un mouvement, je ne l'entendrai plus. Je vais prendre ce livre, le replacer.

Tic, tac... tic tac... C'est affreux, cette rage d'écouter ce bruit pourtant connu ; si connu même qu'il faut ordinairement un effort de l'ouïe pour le percevoir.

Voyons, je vais me lever, marcher un peu parmi la chambre !

Tiens, ce reflet clair dans les vitres ? — Quel-

qu'un... mais oui ! quelqu'un à la fenêtre, me regarde — c'est impossible, cependant.

En effet, ce quelqu'un n'est que moi-même reflété par les fenêtres formant miroir sur la nuit.

Tiens, une petite glace; je ne l'avais pas encore aperçue depuis que j'habite ici. Je la prends, m'approche de la lampe, m'y regarde. Pourquoi la figure — ma figure — qui m'y est apparue, m'a-t-elle surpris? Je frissonne, me regarde encore; peu à peu, mes yeux me voyant dans le miroir, appellent mon esprit à se regarder lui-même.

Et soudain, je suis prêt à laisser tomber la glace, tandis que je m'écrie intérieurement : Tiens, c'est moi-là ! *moi?* — je me lève, replace le miroir; j'ai nettement conscience de ma personne parmi la chambre, de mes pas, de mes gestes, tandis que je saisis encore jusqu'aux moindres pensées de cet être étranger.

Puis encore, de n'y plus prêter attention, je sens cet être redevenu moi-même, mais une chose, maintenant, m'inquiète. Je ne sais quoi précisément. Ah! ma respiration qui me gêne ! — Est-ce énervant ! Je réglais son mouvement sur celui du balancier de l'horloge : tic, j'inhalais, tac, j'exhalais.

Je voudrais cependant écrire une page, une seule page; songez donc ! c'est à peu près la seule chose dans laquelle il entre un peu de bonheur. Non, décidément, je ne pourrai rien faire, aujourd'hui !

A quoi employer mon temps?... Griffonner sur du papier blanc des noms qui me reviennent ensuite en obsessions ! J'ai dans ce tiroir, des feuilles entières couvertes, d'une seule phrase, écrite de toutes manières : « J'aime le son du cor le soir au fond des bois ! » —; il fut un temps où les nombres 31 et 546 dansaient dans mon cerveau des rondes hallucinantes. Et ces nombres, je les répétais, en pensée, mille fois ; je les voyais écrits partout; et un certain air de ritournelle les faisait se dévider des heures entières !

L'air frais me soulagerait peut-être; prenons notre chapeau et sortons dans la nuit.

Le ciel est couvert et la nuit d'un noir dense, comme velouté; de ci, de là, des lumières pointent

les chambres où des êtres veillent, sans doute. Que font-ils dans cette atmosphère restreinte de la chambre? Comment ne se sentent-ils pas le besoin de sortir, de s'en aller, libres, dans la nuit!

Voici le pont qu'une petite lampe électrique éelaire par tronçons. Je le passe, regarde un instant par-dessus le garde-fou, l'eau plissée en un rire blanc sous l'éclaboussure limitée de la lumière. Ce doit être affreux y tomber par une nuit, comme celle-ci! n'y pensons pas, cela m'énerverait encore! Se sentir emporter vers le noir, toujours, sûrement, avec la conscience affreuse qu'on approche de la mort à mesure que l'on s'éloigne de ce petit reflet...!

Tiens, où suis-je? — Sur la grand'route, je crois. Il fait décidément triste ici, et silencieux! Je le sais parce que j'entends distinctement trois choses : le bruit de ma respiration, le chuchottement de ma montre et au moindre geste, le frôlement de mes habits!

J'ai peur! — Illusion, sans doute; peur, que dans ce noir et ce silence, je ne retrouve plus jamais ma maison; que jamais la nuit ne finisse!

Marchons vite; nous rencontrerons bientôt des lumières... Un, deux, un, deux... un, deux... voici enfin les escaliers qui descendent du village haut au village bas où j'habite.

A distances égales, des lampes électriques suspendues à de hauts poteaux, semblables à ceux qui soutiennent les fils télégraphiques, font de grands espaces de lumières alternés d'ombre, dense comme un mur contre lequel on craint de se cogner.

Longtemps, sans avoir conscience de mes actions, j'ai monté et redescendu cet escalier, marchant pour occuper ma pensée, et arrivé dans les espaces noirs, m'en allant vite vers les espaces de lumière.

Nulle part, aucune lueur de chambre humaine; loin, ou près, car on n'aurait su dire, un musicien s'acharnant à étudier, la journée finie, un air sur son instrument de cuivre, prenait l'apparence d'un être fantastique et puissant sonnant son triomphe sur le village vide, enfoui dans le silence, dans la nuit...!

XX

Je ne suis pas fou, car un fou ne sait pas raisonner sa folie, et cependant, je sens que je le suis dans certaines circonstances; un être, l'être intime et inconscient est fou, mais à côté, l'être réfléchi, cet être impersonnel qui me voyait moralement tandis que je regardais dans le miroir ma présence matérielle, cet être se tait quand ma sensibilité est fortement émue, et ainsi, je suis fou, sans l'être en réalité.

Les personnes qui m'ont vu aujourd'hui, dans ces circonstances spéciales, ont pourtant pu le penser raisonnablement. Ecoutez.

C'était affreux cette prostration dans les chambres mortes de notre maison et bien que j'eusse encore très peur de ce paysage horrible — je ne veux pas le désigner; vous me comprenez — j'étais parti vers *lui !* Je marchais vite tout en ayant très peur d'y arriver,et cependant, un vertige — oui, un véritable vertige — m'y faisait courir comme vers l'abîme. Et je m'en allais, frissonnant, n'osant regarder à mes côtés, ni derrière moi, regrettant chaque pas que je faisais et n'osant cependant revenir en arrière par crainte du chemin semé de mes terreurs.

Tout à coup — j'étais dans ce sentier qui continue le grand bois de sapins que j'avais vu ce jour affreux que l'on sait — voilà que vite, je me détourne de mon chemin, et, traversant un mince taillis de noisetiers j'arrive dans une grande prairie,si longue que le ciel ennuagé roule à son horizon.

Je reste un instant immobile, ayant l'impression très forte de ma présence sur cette prairie et sous le ciel, quand un vieux seau, perdu dans un buisson, fixe mon attention. Dans tout autre circonstance, je ne l'aurais pas remarqué, mais aujourd'hui, il m'intrigue. Je le regarde un instant; peut-être ceci paraîtra-t'il étonnant, mais il me semble qu'entre lui etmoi, des affinités de rapports lointains s'éta-
Et soudain — sensation étrange dont je me sou-
blissent.
viens avec lucidité — il me semble que tout mon être change, que ma tête devient légère, que mes membres

très agiles accomplissent des mouvements sans que j'en aie conscience.

Et voilà qu'un être me dit : « Jacques, toi qui es très adroit, place ce seau sur une des plus hautes branches et tâche de l'abattre à jets de pierres ! »

Je réponds : « C'est bien aisé ; vous allez vous en convaincre, du reste ! »

Je place le seau comme il est convenu, je ramasse quelques cailloux, puis je m'éloigne en demandant tous les deux, trois pas : « Ici ? » jusqu'à ce que l'être me réponde : « Vous en êtes assez éloigné ! » Je fais encore un pas en arrière, par fanfaronnade, puis je *lui* dis, au moment de lancer la première pierre : « Vous verrez que dans ces trois pierres, il en est une qui atteindra le sceau ! »

Je jette la première qui le frôle ; je jette la seconde qui s'éloigne un peu — l'être ricane : « Je crois que vous vous êtes avancé un peu trop ! »

Je lui réponds : « Ce que j'ai dit, je l'accomplirai ! » et, en effet, à la troisième pierre, c'est un bruit de ferrailles et le seau dégringole de la branche où il était pendu.

Tandis que je souris, l'être me félicite : « Très bien ! nous vous proclamons champion des jeteurs de pierres ! »

Tout à coup j'ai la sensation de ma présence saugrenue, ma tête s'alourdit comme si un poids venait, brusquement, de s'y poser ; « Mon Dieu, si on me voyait ! » Je me retourne avec inquiétude et — c'est affreux — à une centaine de mètres de moi, trois personnes arrêtées me désignent en riant !

Toutes mes pensées s'affolent : « Que faire ? où me cacher ? aller vers elles, leur expliquer mon cas, leur dire que chez moi, l'âme puérile est revenue pour un instant, sous certaines influences ! mais je ne pourrai pas les leur désigner ! et puis la chose est impossible ! Fuir ? fuir, poursuivi par leurs rires ! Mais enfin, je n'étais pas fou, tout à l'heure, et tout homme, quand il est seul, quand il se sait loin des êtres, loin même des choses qui rappellent leur présence, cet homme change absolument ; il accomplit des actes, prononce des paroles qu'il se garderait bien de révéler ! Ah ! je vais

m'en aller doucement, en ayant l'air de me promener, et une fois dans le chemin — pas celui que j'ai pris pour venir ici, mais un autre que je trouverai au bout de la longue prairie — arrivé dans ce chemin, je me mettrai à courir, pour être vite éloigné de ce lieu où j'ai été avili. Oh! c'est bien simple! je vais couper une baguette à ce buisson, puis j'en fouetterai l'herbe négligemment, en continuant à avancer!

J'ai réussi! Que je suis heureux! Mais pourquoi ai-je été... si drôle? Je voudrais — quand je m'en souviens — me cacher brusquement la tête dans mon coude, rire avec une voix très blanche ou crier un son inintelligible!

Voyons; ne pensons pas à cela et marchons vite!

Est-ce singulier toutes ces personnes qui arrivent là-bas! Ordinairement, ces chemins sont déserts... enfin, peu importe!

Que faire en passant à leurs côtés? les regarder, en les saluant? ou continuer mon chemin, le regard au loin? — Tiens, pourquoi se parlent-elles en me regardant? — Marchons rapidement, pour les dépasser le plus tôt possible. — Elles sont maintenant à vingt pas de moi! Que faire? les regarder ou passer indifférent à côté d'elles? — Mais je ne les crains pas, moi; ce sont des paysans, voilà tout!

Et, malgré tous mes raisonnements, je me sens rougir. J'ai les yeux douloureux, je sens des griffes qui m'étirent les coins de la bouche, les pommettes, pour un sourire qui établira entre ces êtres et moi un rapport bienveillant!

Enfin, je les ai dépassés, c'est fini! J'ai dû leur paraître bien singulier avec mes yeux fuyants et ma figure congestionnée..., mais c'est fini!

Je me retourne : tiens, ils me regardent! Pourquoi? parce que ma marche est rapide, sans doute? Et pourtant, c'est simple; je marche vite parce que je suis pressé! Qu'y a-t-il donc de particulier en moi? — Je suis un homme comme eux, comme tous les hommes.

Et puis encore, pourquoi tous ces raisonnements pour une chose aussi insignifiante! Ils me regardent par simple curiosité de paysans rencontrant un étran-

ger habillé bourgeoisement, voilà tout. Oui, je sais cela par réflexion, mais cela n'empêche pas mon être intime de se trouver douloureusement gêné dès qu'il se trouve seul,en face de son semblable, en qui il suppose toujours un ennemi!

Oui, il y a des moments où je voudrais frapper quelqu'un, le tuer même. Je me souviens, à ce propos — j'étais enfant alors — qu'étant aller me promener avec un petit, dans un chemin éloigné de toute habitation, il y eut pendant un certain temps, entre nous, un silence. Et le petit dont je sentais la peur, tâchait de me bien disposer en sa faveur en me disant que j'étais fort, bien plus fort et plus instruit qu'un tel.

Et, tout à coup — ce fut plus fort que moi — je me mis à le frapper, lui, étendu sur le sol, jusqu'à ce que ses pleurs coulassent; pourquoi? par désir nerveux de le connaître dans ses tréfonds, je crois. Quand il se mit à crier, dans un désespoir instinctif : « maman! maman! » à la fois heureux et contrit, je le relevai, le consolai; je lui donnai même une pièce de deux centimes que je réservais à l'achat de bonbons.

Je me sens encore maintenant ces envies féroces; leur constatation par l'être raisonnable et social qui est en moi, m'est infiniment douloureuse.

Ah! n'y pensons plus; marchons, marchons, pour être plus tôt rentré dans notre chambre où nul ne s'étonne de nos extravagances.

LA MORT.

XXI

Enfin rentré chez moi, dans ma chambre. Longtemps différé d'écrire ces notes, par peur du travail d'analyse, toujours effrayant pour moi. Certains soirs — avec un immense désir de travailler — je ne le puis dès que le travail décomposant la sensation arrive, et, toute la nuit, c'est un affreux cauchemar, un soliloque perpétuel et obsédant de toutes les idées que j'aurais dû confier à ce petit carnet de notes.

Et, cependant, ce que je souffre pour exprimer ce que je pense, et en entier, je ne l'ai jamais pu! Oh! quel supplice! et le vrai de ce supplice, c'est que je suis contraint, par une force qui est d'autant plus puissante que je la combats plus longuement ou d'exprimer par des mots ce que je pense ou de le ruminer la nuit entière.

Aujourd'hui, peut-être parce que l'impression a été plus forte, je ne suis pas encore soulagé; et puis, il me semble encore qu'il y a quelque chose de changé à ma chambre; je ne suis pas dans l'atmosphère ordinaire de mes soirs de travail, et cela me cause une gêne, ressentie en une crispation, là, au-dessus des sourcils.

Ordinairement, cependant, ce m'est une joie d'exprimer par des mots que tous comprennent, mon supplice, inconcevable pour une raison saine — s'il est convenu d'appeler *saine* la raison artificielle produite chez l'homme par son contact avec la société — mais, en même temps, il me reste la douleur de n'avoir pu écrire tout ce que je pensais, parce que, au fond, il y a toujours quelque chose d'inexprimable, que l'on comprend en *soi-même* mais qui échappe dès qu'on veut l'étudier, annihilant ainsi une partie de son *moi* pour examiner l'autre partie, que l'on croit être *lui*, tout entier.

Je comprends maintenant la cause du changement d'ambiance de ma chambre : un grand couteau de cuisine oublié sur ma table. Si je ne l'avais pas d'abord vu particulièrement, j'en avais cependant senti la présence.

Il me semble qu'à écrire tout ce que je pense intimement, j'obtiendrais un soulagement... Essayons!

L'envie me prend de fumer. Je puis le faire, car voici, à demeure sur ma table, ma pochette de maryland, mon papier. Pourtant, je retarde l'exécution de ce désir; parce qu'il est trop vite réalisable? Et puis, ai-je bien grande envie de fumer? Comme il brille ce couteau, oublié sur ma table; il doit être fraîchement aiguisé.

Quelle heure est-il donc? J'entends le petit chuchottement de ma montre. Pourquoi regarder l'heure,

oui, pourquoi? Si je la regardais, cependant, pour savoir, ou plutôt pour faire une chose que je *veux*. Oui, je *veux* savoir l'heure. Je sens que ce que je *veux* est en paroles, mais n'est pas ma volonté même. J'ai été trop habitué, en effet, à ne pas séparer la volonté du désir instinctif.

Tiens ! qu'est-ce ? Ah ! l'horloge sonne : un, deux. trois, quatre, cinq, six, sept, huit... Il est huit heures du soir.

Que faire? Aller retrouver mes parents dans les chambres du rez-de-chaussée ? — Non, décidément, je reste !

Il doit couper très bien ce couteau, Brr! comme il doit être froid sur la chair et s'enfoncer aisément, sans bruit! Pourquoi donc est-il sur ma table? Peu importe, après tout !

Ha ! ha ! ha ! crac ! étais-je gêné cet après-midi ! Ça me crispe les doigts quand j'y pense !

Tout de même, avec ce couteau, on pourrait tuer ! Oui, avec ce couteau, qui est là, à dix centimètres de ma main, que rien ne m'empêche de prendre... je pourrais tuer ! *tu-er*, *tu-er?* Je n'ai jamais réfléchi à ce mot... Une seconde, et ce serait fini de moi ! Oh ! que je serais curieux de savoir ! *tuer ! ?*

Je frissonne soudain, me recule instinctivement : « Non, non, je ne veux pas, je-ne-veux-pas – et il doit bien couper, s'enfoncer si facilement !... Non ! Non !

Soudain, mon être se dédouble et s'étonne : « Et c'est *moi*, ici ? *moi?...* » Je me dis : « Mais tu es fou, Jacques Bonheur. » — Pourquoi donc *tu* alors que je me parle à moi-même? *Moi*, c'est donc cinq sens régis par deux volontés différentes et distinctes ! Et puis, de nouveau, pourquoi me demander tout cela?

— « Que fais-tu là, m' fi? Viens passer la soirée avec nous ! » — Tiens ! qui?... ah ! ma mère ; je me souviens de ces paroles dont j'avais retenu les sonorités sans en comprendre le sens. Sans regarder, je lui réponds : « — Rien?... Non ! je reste : j'écris ! »

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois !... Encore cette obsession !... J'aime le son... Jacques Bonheur... Jacques Bonheur !...

Oui, je serais vite tué au moyen de ce couteau,

mais je ne veux pas... ce serait vite fait... j'aime le son du cor le soir... non! non!... au fond, au fond, au fond, des bois, bois, bois!... Je deviens fou!... Tout de même, comment feraïs-je pour me tuer? car je puis penser à l'action, la simuler même et ne pas l'accomplir, du moment — je suis libre n'est-ce pas — que je ne veux pas! — Donc, je ne veux pas me tuer et il me plait... oh! j'ai peur! mais je ne dois pas avoir peur, car ne faisant que ce que je veux, si je ne désire pas me tuer, j'aurai beau me mettre dans toutes les situations propices au plus petit geste meurtrier, je ne le ferai pas!...

Je ne saurais résister à la tentation nerveuse? Taisez-vous, donc! vous ne me connaissez pas!. .

J'aime le son du cor le soir au fond des bois... je veux chasser cette obsession; je ne veux pas même la voir écrite dans ma pensée! Je ne dirai plus : J'aime le son du cor le soir au fond des bois!... Mais pourquoi cette fois, encore? C'est fini, plus jamais, je ne *la* dirai!

Donc, regardez-moi; ais-je peur? — Je vais prendre ce couteau; il coupe très bien, il est nouvellement aiguisé... J'en appuierai la pointe aiguë et tranchante, là, en face du cœur! Ah! j'ai peur! mais je le répète, je ne me tuerai pas! Vous me demandez pourquoi? Mais parce que je ne veux pas!... Ha! ha! je ne suis pas libre, moi!

Me tuer? tout de même, serait-on étonné? On ne saurait pourquoi! ah! les imbéciles! Et puis, qu'est-ce que la mort? Est-ce que je sais, moi! — Et dire qu'en une seconde, je puis le savoir! Mais je ne veux pas le savoir. Non! non! *va-t-en*, je ne veux pas... mais il me plaît tout de même de montrer que je suis fort!... Ha! Ha!... vous voyez? regardez-moi donc? — ah! j'ai peur! regardez, cette fois, j'y suis... et je ne me tuerai pas! Ha! Ha! Ha! c'est drôle... il le faut cependant... pour une dernière fois, je vous dis que je veux prendre ce couteau, l'appuyer sur ma peau nue, à la place du cœur... cela parce qu'il me plaît... et vous verrez que parce que je le veux, je ne me tuerai pas!...

*
* *

On le retrouva le lendemain, étendu sur le plancher, dans une pose de suicide de drame; le manche du couteau, seul, passait par l'entrebaillement de la chemise. — Pas une goutte de sang mais ses yeux, paraît-il, étaient terribles.

J'ai tenté de reconstituer la scène du suicide même :

Résolument, Jacques saisit le couteau, puis s'arrête et réfléchit un instant; c'est le seul moment lucide pendant lequel il se voit clairement comme un surexcité, un enfant jouant, seul, avec des personnages imaginaires — mais puisqu'il a commencé, il continuera pour triompher de cette puissance mauvaise qu'il sent en lui.

Il entr'ouvre sa chemise, frissonne, regarde le couteau, ne regarde que le couteau dont la lame brille par filets blancs et froids.

Il réfléchit encore, laisse retomber le bras tenant l'arme, mais une voix ricane : « Ah! tu as peur! » — Peur? moi! nous verrons! » — Il appuie le couteau sur le sein gauche, frissonne encore : maintenant une seconde, une demi-seconde, un effort involontaire de ce bras, et c'est fini!

« Ah! si je voulais. .

— Si!... ricane la même voix.

— Pourquoi pas? se demande-t-il, cela *peut* arriver à moi! jamais, je n'y ai pensé, il serait drôle que par moi-même je le fasse »... et toujours cette possibilité immédiate!

Subitement, ses yeux se fixent sur le couteau; il ne le voit plus que comme un point brillant, étrange, en auréole fascinante... il le regarde deux secondes, trois secondes, rougit, pâlit dans le même instant... *je pourrais!*

— Oui! je *peux!* et en un coup d'autant plus rapide qu'il sait sa volonté vite disparue, il s'enfonce le couteau en plein cœur.

Ce dut être alors, si la mort ne fut foudroyante, le regret désespéré et horrible de l'irrémédiable!

*
* *

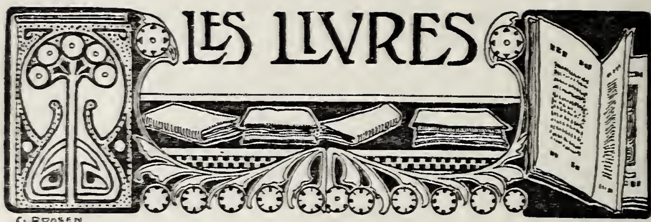
Telles furent la vie et la mort étranges de mon ami Jacques Bonheur.

Je ne pourrais dire combien il m'est douloureux de penser maintenant au gros bouquet d'épines fleuries et de violettes des haies que j'avais déposé sur sa tombe;... de ces épines blanches, surtout, que j'avais cueillies dans le vent rajeuni d'avril, sous un fragile ciel bleu semé de petits nuages blancs. Je pense à son pauvre cœur malade, sur qui les allouettes auraient égrené les perles fraîches de leurs grisollis. Et son cœur, peu à peu réchauffé, se serait dilaté enfin, puis, tout à coup, avec un cri de joie, se serait élevé vers le ciel, de ce vol bondissant de l'alouette, qui semble un enthousiasme sans cesse émerveillé.

Cy git Jacques Bonheur : mot lourd et irrémédiable, comme le mort qu'il désigne, d'un doigt rigide...

LUCA RIZZARDI.

Février 1906.



Livres de littérature.

Ad. Van Bever : *Contes et Conteurs gaillards du XVIIIe siècle* (1 vol. in-8o ill. Daragon, éd.). — Henri Mazel : *Ce qu'il faut lire dans sa vie* (1 vol. in-18 au Mercure de France). — R. de Gourmont : *Promenades littéraires* (id.). — Léon Tolstoï : *Vie et Œuvre* (id.). — Roger Le Brun : *Corneille devant trois siècles* (1 vol. in-18, Sansot éd.).

C'est dans sa littérature que se confesse une époque ; d'aucuns disent que le temps est, dans ses mœurs et son esprit, ce que le font ses livres. Ce n'est ni le lieu ni l'instant de chercher et de tâcher — ce qui serait probablement vain d'ailleurs — à prouver ce qu'il y a d'objectif ou de subjectif dans la production littéraire du siècle. Les romanciers, les poètes, les philosophes sont-ils cause ou sont-ils effet ?

En fixant la question au moyen d'un exemple, y eut-il des Conteurs badins, légers, gaillards et libertins au temps du Parc aux cerfs et des somptueuses débauches comme des séduisantes galanteries, parce que leur façon leste et pimpante de s'exprimer en vers ou en prose s'accordait avec les mœurs d'avant la Révolution ; et n'y en eut-il plus au lendemain de la convulsion tragique parce que la société nouvelle demandait un mode nouveau de traduction de ses pensées, de ses aspirations, de sa mentalité ?

C'est ce que donne à penser M. Ad. Van Bever lorsqu'il nous restitue les plus caractéristiques des Contes du XVIIIe siècle, ce qui ne veut pas dire les plus célèbres puisque beaucoup sont inédits ou inconnus tout au moins.

Ils furent cependant nombreux ces joyeux disciples de Boccace et de la Reine de Navarre, inspirés tour à tour par l'Italie, par les vieux fabliaux français, subissant aussi l'influence de Marot et de Regnier, mais ne négligeant point la précieuse source que sont pour leur fantaisie les faits-divers plaisants de l'époque, les

aventures pimentées, les bons mots gaillards qui courent les boudoirs et se chuchotent dans les alcôves.

Une preuve encore de la relation formelle entre le Conte et les mœurs qu'il traduit, ne se trouve-t-elle pas dans ceci que, parmi les écrivains qui lui consacrèrent une bonne partie de leurs travaux littéraires, ceux dont les noms nous sont parvenus avec une notoriété ou même une gloire bien durable, ne doivent ce lustre peut-être immortel qu'à des productions d'un tout autre ordre. La Fontaine et Voltaire en sont les plus frappants exemples. Mais pourquoi ignorerions-nous plus longtemps la place qu'occupèrent dans la littérature du XVIIIe siècle Pajon, Joseph Vasselier, Guichard, Théis et cet Augustin de Piis qui excella dans la note « sensible et gracieuse », lui qui rima ces strophes jolies :

Lise à douze ans demanda ses étrennes,
Et sa maman lui donna des rubans.
C'était bien peu ; mais chaque âge a les siennes ;
C'était bien peu, mais Lise avait douze ans.

Lise à treize ans demanda ses étrennes,
On lui donna des almanachs charmans
Du Dieu d'amour elle y vit les fredaines ;
Elle sourit, car Lise avait treize ans.

A quatorze ans Lise pour ses étrennes
Choisit Colin, la perle des amours.
Mais la maman se moquait de ses peines
En lui disant : tu n'as que quatorze ans.

Lise à quinze ans ne reçut point d'étrennes,
Mais l'amour vint apaiser ses tourmens ;
Il était tems qu'elle donnât les siennes
Et son époux eut un cœur de quinze ans.

Au surplus, ces Conteurs gaillards ne sont pas, s'il faut en croire M. H. Mazel, indispensables à la culture littéraire de l'homme d'aujourd'hui. M. Mazel vient, en effet, de dresser, appuyée bien entendu de logique et d'arguments, une liste méthodique des livres *Qu'il faut lire dans sa vie*. Et ni Grécourt, ni Piron, ni Dorat, ni J.-B. Rousseau n'y trouvent place. Je mentirais en disant que je m'en étonne

Le but, et il est des plus louables, de l'auteur, est de préserver les jeunes gens du gaspillage de temps, de la dilapidation de la

curiosité littéraire. Que de livres médiocres, de revues, de recueils d'articles de critique, bavardages inutiles et souvent pleins d'erreurs nous nous attardons à parcourir alors que nous ignorons les plus purs des chefs-d'œuvre! Et à chaque âge aussi ses livres. A cinquante ans on goûte et on comprend ce qui put paraître assommant à vingt. Je laisse ici la parole à l'auteur qui nous donne le résumé du programme sur lequel il a raisonnablement échafaudé sa classification :

« On peut distinguer des stades de sept ans,dit-il. Le premier, de 18 à 24 ans, accuserait une dominance des poètes et des romanciers. Le second, de 25 à 31 ans, serait consacré aux grands poètes étrangers, aux classiques français, aux historiens anciens. Le troisième, de 32 à 38 ans, aux grands poètes antiques, aux politiques modernes, aux vieux chroniqueurs. Le quatrième, de 39 à 45 ans, à nos poètes classiques et à nos moralistes contemporains, aussi aux grands philosophes et aux auteurs de mémoires des siècles derniers. Le cinquième, de 46 à 52 ans, à nos grands penseurs des XVIIe et XVIIIe siècles, aux philosophes anciens, aux récents auteurs de mémoires. Le sixième, enfin, de 53 à 59 ans, aux plus hauts esprits religieux »

Au surplus M. H. Mazel eut des prédécesseurs dans ce travail de « Baedecker lettré ». Aug. Comte, notamment en 1854, a indiqué une « Bibliothèque positiviste » dont les 150 volumes étaient groupés en quatre catégories : Poésie, science, histoire et synthèse, tandis que sir John Lubbock dressait une liste des « Hundred best books » choisis dans les littératures universelles.

M. Remy de Gourmont, s'il ne parle pas plus que M. H. Mazel des « Conteurs gaillards » auxquels M. Van Bever a consacré un véritable monument commémoratif, s'attarde assez longuement à l'un de ceux qui, bien qu'ayant vécu avant le XVIIIe siècle, sacrifia largement à ce genre guilleret. M. Van Bever cite du reste La Fontaine; mais c'est celui des Fables et non celui des Contes dont s'occupe M. R. de Gourmont dans la nouvelle série de ses *Promenades Littéraires*. Il n'est pas tendre au surplus pour l'érudition naturaliste de celui qui faisait parler les animaux et les plantes. La morale de La Fontaine, dit-il, « évolue du cynisme à la banalité ». Et il le prouve, car l'art de manier le paradoxe et de jongler avec les exemples adroits mène à toutes les conclusions.

M. de Gourmont aime et excelle à réfuter des affirmations traditionnellement établies. Si La Fontaine selon lui est « avec

Molière, un des grands poètes qui ont fait le plus de mauvais vers », « en toutes ses œuvres V. Hugo eut des initiateurs; il n'a guère créé que sa langue; il n'invente pas, il reprend, il refait : Vigny lui inspire son théâtre; Lamartine ses poésies intimes; Eugène Sue, ses romans sociaux; Leconte de Lisle, enfin, son épopée fragmentaire, *La Légende des siècles.* » Hugo à tout instant est harcelé par la mordante critique de M. de Gourmont. Ce père du romantisme n'a, selon lui, jamais fait que de grandiloquentes tragi-comédies où la psychologie est à la fois fausse, rudimentaire et un peu bête. Si l'œuvre de Balzac est un beau fleuve, dit-il encore ailleurs, c'est un fleuve où viennent se déverser trop de rivières empoisonnées. Et s'il est assez sympathique a Mme de Récamier, hôtesse amoureuse de l'Abbaye-au-Bois où régna Chateaubriand, il est féroce et cruel à l'égard de George Sand. Rapportant le mot peu connu de Nietzsche qui l'appelle une « terrible vache à écrire », ou celui de Baudelaire qui traite la « femme Sand » de prud'homme de l'immortalité, l'auteur la traite de redoutable goule, évalue ses capacités luxurieuses et il voit en elle un type d'allemande brutale et non pas de française affinée. « Sa débauche eut aussi quelque chose de cette lascivité animale, sans grâce ni intelligence, toute charnelle, des fortes filles aux yeux bleus et aux larges mamelles. »

Les *Promenades littéraires* de M. Remy de Gourmont nous mènent, on le voit, visiter des contrées inattendues, voir des paysages sans apprêts et rencontrer des êtres que nous croyions bien connaître et dont on nous change étonnamment la physionomie.

Or, c'est lorsque nous avons dix-huit ans, tout au début de nos lectures, que nous devons connaître George Sand, si nous nous en rapportons à la méthode préconisée, réglementée par M. H. Mazel dans le bréviaire du lettré que je signalais tout à l'heure. Et chose étrange, c'est à 23 ans que nous lirons Tolstoï alors que nous attendrons jusqu'à 40 l'instant d'avoir la révélation de l'héroïque Corneille.

Est-ce parce que Tolstoï, et ceci le volume de ses *Mémoires* et le récit anecdotique et critique de sa vie excellemment composé et annoté par M. P. Birukow, puis traduit par M. Bienstock, nous le prouvent, est un des plus grands et des plus féconds remueur d'idées, éducateur de l'esprit, excitateur de sensibilité?

Et Corneille doit-il nous apparaître lorsque la raison a mûri et

que le cœur est fermé aux spontanéités trop vives parce qu'en l'auteur du *Cid* il est bon de considérer, selon le jugement de M. R. Le Brun, préfaçant le recueil des opinions portées sur lui par les principaux écrivains des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, celui des classiques grâce à qui seront aidées puissamment les tendances intellectuelles du moment vers une rénovation de l'énergie française?

Peut-être. Mais combien, je crois, il est plus profitable et plus logique d'obéir à nos personnelles suggestions et de n'écouter que nos propres goûts, nos admirations — nos haines aussi.

Paul André.

Horace Van Offel : Les Enfermés.

(Liége, l'Édition artistique.)

Voici un livre tout d'âpreté : « *Les Enfermés !* ceux qu'on ne voit pas, si ce n'est de temps en temps dans les villes, un lourd tombereau passant à travers la cohue. Le panier à salade, un corbillard de vivants voyageant entre les gares et les prisons, ces tombes temporaires, aux portes noires hérissées de pointes, comme des mâchoires de fer ».

C'est le monde de la maison de correction de Vilvorde, avec ses tares et ses vices, humanité misérable et farouche, humanité tout de même à la vie trouble et ténébreuse. Et c'est le monde des corps de garde et des prisons. M. Van Offel a imaginé de nous dévoiler tout ce qu'il y a de tragique et de lamentable dans les cœurs de ces êtres dont la société se débarrasse en les enfermant. Il a scruté ces vies; il est allé jusqu'au tréfonds de ces âmes et sous la nappe de boue qui apparaît à la surface, il a découvert des fleurs de bonté et des germes de douceur. Son livre est un livre d'âpreté, mais c'est aussi un livre de pitié. Œuvre admirable de vérité et de sincérité, elle ébranle en nous les cordes profondes. Et il faut regretter que l'auteur se désintéresse trop quelquefois de la forme. Une tache dans un tableau, c'est toujours une tache ; ça détruit l'harmonie.

Georges Rency : Les Contes de la Hulotte.

(Bruxelles, Association des Ecrivains belges.)

Sous ce rapport — celui de la forme — le livre de M. G. Rency nous console de celui de M. Van Offel. Ici nous retrouvons la

belle ligne harmonieuse, la sobriété forte, la lumineuse clarté de la langue française. Ce sont là des qualités que l'on ne rencontre pas assez souvent chez nos écrivains. Les uns, à cause de la connaissance imparfaite d'une langue qui n'est pas leur langue maternelle, les autres, par esprit de fronde ou parce qu'ils pensent, en torturant la langue, se libérer encore des anciennes règles, accumulent les barbarismes et les solécismes. M. G. Rency a peut-être aussi, dans ses toutes premières œuvres, sacrifié au dieu de l'anarchie littéraire. Il était à un âge où l'on est sans pitié. Il est même des gens qui restent toute leur vie de cet âge-là. Mais déjà dans *L'Aïeule*, ce beau roman dont on n'a pas dit assez de bien, Rency affirmait sa maîtrise. Ce n'est pas sans cause que je rappelle ici *L'Aïeule*. J'ai dit de Rency, dans *En Pays gaumet*, qu'un instant dévié de sa race vers une humanité plus abstraite, il me semble reprendre la vraie route wallonne. Je pensais précisément, en écrivant ces lignes, à ce roman wallon *L'Aïeule* et à quelques-uns de ces *Contes de la Hulotte*, que j'avais lus dans les revues. En les relisant aujourd'hui réunis en volume, j'éprouve la même impression. Ces contes sont bien wallons et toute la sensibilité wallonne y vibre intensément.

Tragique dans *L'Innocent*, *Le Juge*, *L'Homme libre*, *Le Bon Dieu de Plainevaux*; goguenarde dans *Le Ménage d'employé*, *Le Paysan*; claire, douce et sentimentale dans *Fée Madelonne*, *Le Séminariste*, c'est bien la muse wallonne qui a inspiré ces récits dans lesquels on sent frissonner l'âme d'une race.

EDOUARD NED.

Publications d'Art.

CAMILLE LEMONNIER : *L'École belge de peinture, 1830-1905*. Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, G. Van Oest et Cie. — LUCIEN SOLVAY : *Le paysage et les paysagistes*; *Théodore Verstraeten* : (id.).

M. Camille Lemonnier est le plus lyrique de nos critiques d'art. Quand il traite une question, c'est qu'elle l'intéresse personnellement et qu'il l'aime. Il ne s'occupe donc que des choses qui ont sa préférence. Or, ce n'est pas une affection qu'il a pour l'art de son pays, mais une véritable tendresse. On conçoit, par conséquent, avec quel enthousiasme il a écrit son beau livre sur l'*Ecole belge de Peinture*, auquel l'éditeur Van Oest a donné le

luxueux vêtement qu'il réclamait.... En vérité, les premières parties de cette étude étaient écrites depuis de longues années; le célèbre auteur du *Mort*, qui s'essaya à la critique d'art avant de publier des romans, les a revues, complétées, et les a fait suivre de plusieurs chapitres nouveaux. Le tout constitue une magistrale histoire de notre école de peinture depuis la fondation de l'indépendance nationale, une histoire définitive, ajouterons-nous, car personne n'oserait prétendre de traiter ce vaste sujet avec une conscience plus haute et une intelligence plus profonde. M. Camille Lemonnier sait faire clairement comprendre la peinture, car il est lui-même, en ses œuvres innombrables, un peintre puissant, aux notations robustes et grasses. S'il n'avait pas embrassé la carrière des lettres, il serait certainement devenu un peintre remarquable, puisqu'il est parmi les prosateurs de chez nous un des plus coloristes. Et il est assez naturel que, dès sa jeunesse, il ait regardé avec une sympathie grandissante les œuvres des peintres des générations successives.

C'est donc presque en témoin attentif qu'il nous narre les luttes esthétiques échelonnées le long de ce rude et déjà long chemin qui nous sépare de la Révolution de septembre. Evidemment, M. Camille Lemonnier n'a pas fréquenté les maîtres de l'école de 1830; mais en sa jeunesse le souvenir de leur action restait vivace, prolongeant dans la pensée des contemporains l'atmosphère de cette période héroïque, dont maint représentant vivait et même produisait encore. Et si leur historiographe en parle si bien, c'est qu'il a pu se servir de la connaissance de leurs caractères, devinés à travers tant de remémorations, pour analyser plus parfaitement leurs ouvrages. Car M. Lemonnier n'est pas ce qu'on appelle un critique savant, c'est-à-dire un écrivain qui opère par de sèches comparaisons et dissèque une œuvre comme on dissèque un corps du bout d'un scalpel, membre à membre. C'est un critique qui juge d'instinct, et qui se laisse guider par l'émotion d'une œuvre ou par sa somptuosité. Son cœur bat aussi fort quand les yeux de l'écrivain contemplent une belle harmonie de tons ou un bel accord de lignes, que lorsque ses oreilles perçoivent une navrante mélodie. On pourrait croire que pareil système est capable de conduire l'auteur à la partialité, vu qu'il rapporte tout à son sentiment personnel. M. Lemonnier, à force de prudence, parvient à éviter ce danger d'une opinion trop peu générale : S'il lui arrive de s'occuper de certain artiste avec une considération excessive, il faut avouer qu'en somme, dans l'ensemble de son travail, la place qui lui

est assignée répond d'habitude à la réputation que lui a accordée le temps.

Tour à tour, M. Lemonnier nous présente chacun des groupes qui ont donné à notre peinture sa physionomie spéciale; il examine quelles sont les circonstances historiques ou sociales qui les engendrèrent et quelles furent leurs influences. L'évolution se développe ainsi dans une nette exposition; chacun des novateurs est présenté de manière vivante et ses ouvrages essentiels évoqués avec une rare intensité. Même à ceux qui, dans le lointain des années révolues, à nous, jeunes souvent intransigeants, nous paraissent rétrogrades ou routiniers, froids et compassés, M. Camille Lemonnier sait rendre justice en établissant exactement leur rôle dans la marche ascendante vers les principes de lumière et de vérité qui servent de bases à l'art moderne et lui valent la gloire. En effet, il démontre que tous ont eu leur raison d'être, puisqu'ils étaient de leur temps, reflet de la vision de ce temps et esclave des exigences d'alors, et qu'ils sont autant de lentes étapes vers l'épanouissement d'une peinture établie aussi bien sur l'idéal que sur la réalité, mais surtout sur l'observation de la nature ambiante, « loi qui fait d'un art l'expression d'une race ».

Dans les premiers chapitres de son énorme ouvrage, M. Camille Lemonnier a adopté l'excellente méthode de nous montrer d'abord les artistes associés selon les époques diverses, remarquant les tendances collectives de ces groupes, pour nous intéresser ensuite aux manifestations principales de leurs représentants supérieurs. Cette méthode, il l'observe en s'avançant dans la seconde moitié du XIXe siècle, quand il s'occupe par exemple de l'action de l'*Art libre*, de l'*Essor*, des *Vingt*, pour l'abandonner soudain lorsqu'il vient à s'occuper des peintres d'hier et d'aujourd'hui. Le *Voorwaerts* a eu, il me semble, une tendance collective, et Victor Gilsoul notamment, pour ne citer que ce cas, ne pourrait presque pas s'expliquer sans Paul Blieck, mort trop jeune, et dont M. Lemonnier ne fait que citer le nom, bien qu'il ait eu une influence indéniable sur certains de ses successeurs. Et le *Pour l'Art?* Action collective aussi, notamment cette orientation superbe vers la grande peinture décorative dont les Ciamberlani et les Fabry sont les initiateurs et qu'ont embrassée, dans la suite, avec succès, Prosper Colmant et Henri Ottevaere...

Mais l'auteur lui-même, conscient que son étude n'a point, en sa dernière partie, toute l'importance qu'elle mérite, semble s'en excuser, en déclarant que s'il s'est étendu plus longuement sur

les maîtres du passé, c'est qu'ils lui furent mieux connus. Et, franchement, l'illustre critique ajoute, formulant un généreux souhait : « Quelqu'un, après moi, fera pour de plus jeunes ce que j'ai fait pour ceux de mon temps... » Pourtant, nous nous permettrons, tout en donnant acte à l'écrivain de sa justification, de lui reprocher le manque de proportions qui se découvre çà et là en son livre. Peut-on croire que M. Lemonnier se contente de citer seulement Jean de la Hoese, qui est le premier portraitiste de ce temps, et qui éclipse par l'intensité psychologique et la plastique élégante tous les peintres de portraits qui l'ont précédé, y compris Liévin de Winne ! Un autre portraitiste admirable, Legendre, impressionniste par tempérament, et qui peignit aussi le nu d'une brosse onctueuse et distinguée, est oublié celui-ci... Il y a quelque part vingt lignes sur Théodore Verstraete, le « père » de notre paysage moderne, autant sur Baertsoen, cinq sur Jean-Baptiste Degreef et six sur Victor Gilsoul. Ce sont cependant là autant de maîtres qui ont compris la nature à leur manière, ont connu une sensibilité inédite et ont conquis par une personnalité transcendante et combattive une notoriété incontestable.

Berthe Art, si bien de notre race en sa vision ferme et savoureuse, n'est que citée, elle aussi, tandis que des paragraphes considérables sont consacrés à Marie Collard, paysagiste méticuleuse mais froide et sans souffle et que nul lien vivace n'apparente aux maitres belges. Willy Schlobach à l'honneur d'une analyse importante, bien qu'il ne trouve une réputation fallacieuse que dans une originalité trop fantaisiste et simplement curieuse, alors que Guillaume Van Strydonck n'est estimé que comme un « peintre d'honnête et beau labeur ». Qu'on se rappelle cependant les productions si frémissantes et si nimbées de lumière que signa le maître, aujourd'hui en décadence il est vrai, de ces admirables *Canotiers*, de cette inoubliable *Accouchée* de la collection Van Cutsem. Ces toiles-là sont des dates dans l'histoire de notre art, alors que celles de Schlobach ne sont que des points de repère... Van Strydonck exécutait ces ouvrages au lendemain de l'obtention du prix Godecharle, qu'il avait si vivement disputé à André Collin, un autre artiste de valeur inéquitablement passé sous silence par M. Lemonnier. Cependant, celui-là continue à produire, à œuvrer avec conviction. Nous n'en voulons pour preuve que ces *Pauvres gens*, tant prisés au salon de Liége de 1905, et cet émouvant *Aveu*, une des bonnes toiles de l'avant-dernier salon de Paris...

Ce sont là des observations de détail qui ne concernent aucunement l'ensemble du livre ; celui-ci, en dépit de ces petites lacunes, est ce qui a été écrit de plus éloquent, de plus épris sur notre peinture nationale. Le style en est coloré et vigoureux et il laisse comme l'impression d'un long poème emballé, filial et ému. Les très belles pages, d'ailleurs, abondent ; signalons surtout celles — prophétiques pour le temps où elles furent rédigées — qu'a inspirées à l'auteur l'œuvre de Constantin Meunier ; celles sur James Ensor, celles sur Emile Claus. Autant de morceaux dictés par la ferveur la plus compréhensive, la plus pénétrante et aussi la plus affectueuse. De toutes les manifestations patriotiques qu'a vu surgir la célébration du septante-cinquième anniversaire de notre indépendance, le livre de M. Camille Lemonnier est la plus durable, la plus attendrie et aussi la plus nationale. Il chante, ce livre, le génie de notre race mieux que ne l'a chanté n'importe quelle cérémonie, que ne l'a glorifié n'importe quelle coûteuse arcade exécutée par un médiocre architecte étranger. Cependant aucun crédit n'a été mis à la disposition de M. Lemonnier ; il n'est point de « généreux donateurs » qui se soient offerts à lui pour l'aider à supporter les frais d'édition de son livre. Mais les belles œuvres n'ont pas besoin d'estampille officielle pour conquérir la popularité et pour réjouir beaucoup de citoyens ; ceux-ci reliront toujours l'histoire de l'*Ecole belge de Peinture* alors qu'on aura oublié depuis longtemps tant de publications creuses surgies elles aussi des circonstances jubilaires, notamment ce compte rendu officiel et indigeste des fêtes de l'an dernier ; ce dernier n'a de vraiment national que la somme d'argent formidable qu'a dû coûter son impression luxueuse...

— L'esprit critique de M. Lucien Solvay est tout différent de l'esprit critique de M. Camille Lemonnier. Celui-ci se rapproche plutôt de Théophile Gautier, qui fut un autre lyrique, alors que l'excellent rédacteur en chef du *Soir* est, comment dirions-nous ? une sorte de Thoré-Burger rajeuni. L'enthousiasme indispensable à un « salonnier » ne lui fait pas défaut ; mais il analyse les ouvrages dont il s'occupe avec un raisonnement plus rigoureux, plus positif, avec une pénétration un peu doctorale mais cependant très intuitive. De là aussi un style plus sec, moins brillant, nous dirions volontiers académique, et une argumentation basée davantage sur l'érudition que sur le souvenir et l'impression momentanée. Car *le Paysage et les Paysagistes* que redonne, après neuf années, M. Lucien Solvay, en une

édition augmentée, est autant l'œuvre d'un érudit que d'un poète. Pour constater combien est différente la façon de juger des deux écrivains, il suffit, par exemple, de lire les passages respectifs qu'ils consacrent à Fourmois et à Boulenger. M. Lucien Solvay scrute sans longueur leur personnalité avec finesse, tandis que M. Camille Lemonnier, à larges traits emportés, paraphrase leur caractère et leur art.

En quelques chapitres précis, M. Solvay résume l'histoire du paysage, constatant tout d'abord qu'il eut pour créateurs nos primitifs flamands, si habiles à reproduire dans les fonds éthérés de leurs tableaux les aspects divers du pays, pour observer que certains petits maîtres hollandais : Wynants, Ruysdael, Hobbema, entre autres reprirent la tradition perdue d'une interprétation directe et sincère de la nature. Mais le souci de s'inspirer du pays où l'on vit et qui vous entoure, disparaît derechef. Et ce n'est que sous l'influence et par l'intermédiaire des maîtres français, surtout ceux de Barbizon, que les nôtres rentrèrent en possession de cet héritage qu'on croyait perdu à jamais. Le premier dépositaire intelligent qui sut tirer bénéfice du patrimoine et le faire fructifier à son avantage, fut Théodore Verstraete. Et, longuement, en détail, l'écrivain examine l'œuvre de ce grand artiste, sa genèse, sa floraison, son épanouissement. Cette monographie, qui sert de prétexte aux pages préliminaires, constitue la partie la plus importante de l'ouvrage.

Le maître anversois vit à nos yeux, depuis ses lointaines années de jeunesse où il rêvait de tenir la palette, jusqu'au jour proche de nous où, frappé par un mal impardonnable, il dut interrompre son merveilleux labeur et cesser son long chant à la splendeur multiple de son pays natal et des pauvres gens qui peuplent ses villages, ses chemins et ses rivières... Tout cela est émouvant; l'exemple de ce travailleur infatigable est salutaire pour les jeunes peintres de ce temps qui sont d'avis de baser leur avenir sur autre chose que des morceaux faciles, comme l'entendent stupidement des artistes d'aujourd'hui.

M. Lucien Solvay ayant constaté que, avant l'auteur de l'*Enterrement en Campine*, « l'art vivait dans une atmosphère d'idéalité et de paix olympiennes », explique que le groupe du Laocoon, « tordu dans les spasmes suprêmes, a longtemps porté l'ennui de cette flétrissure : *Art de décadence* ». Ici l'historien de l'*Art espagnol* conteste cette décadence dont le fameux groupe rhodien porte le sceau. Il est permis, en passant, de ne point

partager l'admiration de M. Solvay pour la « cadence » qu'il y a dans les « attitudes sans horreur » des trois personnages auxquels les affres de la mort violente arrachent des contorsions exaspérées et des grimaces mélodramatiques. Ce paroxysme de douleur physique rendu si péniblement n'a-t-il pas fait dire à un critique français ces paroles absolument sensées, à propos des auteurs de cette sculpture torturée : « A aucun moment ils n'ont été agités par une émotion sincère et n'ont cessé de songer au public et à l'effet qu'ils devaient produire sur lui. »

Nous ne sommes ici nullement d'accord avec notre éminent confrère et ami ; nous le sommes moins encore lorsque, reprenant la vieille hypothèse, toute spéculative, de Chateaubriand, il déclare, au sujet des origines du réalisme de l'art primitif en général, que l'architecture ogivale est née d'une observation fidèle de la nature, comme si les premiers constructeurs gothiques eussent voulu donner par la multitude et l'élévation des colonnes de leurs cathédrales, l'illusion d'une forêt immense, aux arbres s'approchant des cieux et rejoignant leurs ramures ainsi que des voûtes... Depuis belle lurette cette manière bizarre et poétique d'envisager une question purement scientifique a été abandonnée. Il y a soixante-dix ans que Prosper Mérimée en faisait définitive justice dans son *Essai sur l'architecture du moyen-âge*. M. Lucien Solvay est plus juste quand il imprime que ce sentiment naturiste a paré les œuvres des constructeurs d'une décoration dont les éléments étaient empruntés à la flore des bois et des champs. Cette confusion n'enlève rien au mérite de la belle étude de M. Lucien Solvay, qui est véritablement une des plus complètes monographies d'artistes qu'on ait publiées dans notre pays. Ce livre et celui de M. Camille Lemonnier sont luxueusement édités par la *Librairie nationale d'Art et d'Histoire*. Tous deux sont abondamment illustrés de reproductions d'œuvres infiniment soignées, qui donnent un précieux attrait à ces ouvrages trop rares en notre pays.

Sander Pierron.

Un article feuilleton de Camille Lemonnier, dans « Le Temps ». — Jean Sosset : *Le Théâtre belge* (Ed. du « Petit Messager »). — Eug. Gilbert : *Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui* (Sansot et Cie). — Cte A. du Bois : *La Candide tribu des adorateurs de cuistres* (Id.).

Tous les ans, à l'époque où les théâtres de Paris font relâche

et dorment sur leurs lauriers ou sur leurs... fours, en attendant les suivants, l'éminent critique du *Temps*, Adolphe Brisson, passe la plume à ses confrères étrangers et tour à tour, pendant quelques semaines, chacun de ceux-ci est convié à donner un feuilleton résumant l'activité théâtrale de son pays. Cette année, le feuilleton inaugural de la série a été confié à Camille Lemonnier. « Nul, écrit M. Brisson, n'en pouvait disserter avec plus » d'autorité et de compétence que cet éminent écrivain, une des » gloires littéraires de son pays ». Et Camille Lemonnier a tracé un tableau très complet, bien que très concis, de notre littérature dramatique, mettant chacun en valeur selon son talent, distribuant des couronnes à tous nos lauréats d'art dramatique, lauréats selon le cœur et l'esprit de M. Lemonnier, s'entend, non pas ceux primés par le gouvernement à 1,800 francs par tête (1). Les auteurs wallons, les revuistes, Francis de Croisset, et nos plus jeunes auteurs ne sont pas oubliés ; et une mention spéciale est accordée aux auteurs flamands, sous forme de traduction d'une curieuse lettre de Cyriel Buysse, portant ainsi au cœur de Paris le renom des écrivains de Flandre, jusqu'alors circonscrit dans leur petite province. L'article de Camille Lemonnier est plus optimiste que celui envoyé, l'an dernier au même *Temps*, par Albert Giraud ; il efface heureusement l'impression d'élégante ironie laissée par ce dernier, qui oubliait un peu, semble-t-il, sa propre force dramatique incarnée dans son émouvant et subtil *Pierrot-Narcisse*.

Camille Lemonnier a comblé l'oubli de l'an dernier et a versé un peu de baume tranquille sur l'égratignure. Mais voici bien une autre affaire : l'encens n'est que fumée et s'envole au moindre vent. Un rédacteur de la *Verveine* essaye de souffler, mais malgré tout le parfum reste. Arrivons donc au petit opuscule intitulé : *Le Théâtre belge*, par Jean Sosset.

C'est la réunion d'une suite de feuilletons parus dans le *Petit Messager belge*. M. Sosset prélude par une sonore fanfare patriotique, exaltant toute l'activité nationale, nimbant de gloire notre littérature, puis tout à coup un sinistre coup de cimbale arrête le bel élan, cinglant et catégorique : « *Le Théâtre belge n'existe pas* ». M. Sosset remet à l'ordre du jour une vieille question discutée dans toutes les revues. Il rappelle les polémiques et les conférences suscitées à ce sujet, et les tentatives

(1) Tous les trois ans !

énergiques essayées en vue d'organiser un « théâtre belge », en signalant leur inefficacité. Il nie que nous ayions des « professionnels » de l'art dramatique et nous oppose, en un dithyrambe enflammé, la légion compacte des plus estimés dramaturges français; aussitôt, il en profite pour affirmer que ceux des nôtres, dont les tentatives ont réussi. doivent la réussite au « frottement » français. Il les écarte, les considérant comme Français : parmi eux Rodenbach et Maeterlinck! Puis, il reprend pour les autres la classification que j'avais essayé de formuler dans une étude publiée l'an dernier et où leurs œuvres étaient considérées comme constituant seules le « Théâtre national » Et M. Sosset se demande si ce théâtre est jouable; il déclare aussitôt que ces pièces ne sont pas scéniques; peut-être ne les a-t-il jamais vu ni entendu jouer comme il convenait, avec le soin qu'on accorde à Paris aux œuvres françaises. Ceci est un point. Je déclare que moi non plus, je n'ai jamais assisté à une bonne représentation de pièces *belges* (prises au sens admis par M. Sosset). Toujours, ajoute-t-il, les œuvres de littérature pure surpasseront les essais dramatiques de nos écrivains, et il conteste encore mon argument, qu'il rappelle, où selon ma pensée, il manque à notre pays la préparation séculaire dont profite la France. Il est vrai que nous avons un passé merveilleux dans la peinture; dans la sculpture, la musique, l'architecture, des noms s'évoquent glorieux; mais pauvre est l'histoire de la littérature; tout à coup la voici qui s'éveille et prend place brillamment à côté des grandes littératures existantes. La préparation sourde germait depuis Van Hasselt, Decoster et Pirmez; le germe fécondé a produit l'étonnante floraison admirée aujourd'hui. Dès lors, nous pouvons affirmer qu'actuellement notre art dramatique est en gestation et que certainement celle-ci est avancée. Nous nous formerons, nous lutterons, nous étudierons, nous forcerons les portes des théâtres, le public nous applaudira, il y aura un théâtre belge; l'effervescence augmente et peut-être alors le gouvernement aussi augmentera-t-il ses prix et de triennaux les fera-t-il annuels!

Heureusement, M. Sosset, à la fin de son opuscule, dissipe un peu les noirs nuages qu'il accumulait épais et lourds sur notre art dramatique. Peut-être alors s'est-il ressouvenu aussi de ce que j'écrivis l'an dernier : « *Ne dites jamais à un enfant : tu n'es qu'un vaurien, un ignorant, ton camarade est bien plus gentil, plus savant, prends exemple sur lui* », car alors vous froisseriez cet enfant, et votre réprimande agirait dans un sens négatif.

Eh bien, M. Sosset, notre théâtre est à *l'enfance* encore, si vous voulez ; mais c'est un *bel enfant*, il s'achemine vers l'adolescence forte et sereine, son regard ingénu se lève vers la beauté et la gloire, ne le gourmandez pas trop, car d'accord avec vous *ce n'est encore qu'un enfant*, et vous savez « qu'il ne faut faire aux enfants nulle peine, même légère ». Aussi avez-vous raison après votre petite « fessée » de le « cajoler » un peu, de lui rendre quand même l'espoir : l'avenir vous répondra pour lui.

C'est un utile et excellent petit livre que sous ce titre : *Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*, M. E. Gilbert a écrit d'une plume alerte, enthousiaste, élégante débarrassée de l'habituelle sécheresse et de la manie « disséquatoire » chère aux critiques. Après avoir retracé l'orbe étonnante de nos premières années littéraires, M. E. Gilbert nous conduit à travers les chefs-d'œuvre de nos écrivains, il nous initie, avec une belle chaleur, à toute la splendeur denos romanciers, il a pour chacun une appréciation exacte qui ne se départit jamais d'une très sincère impartialité; un reflet de leur caractère, de leur individualité si personnelle passe dans les agréables pages qu'il leur consacre ; et, en cicérone méthodique, sans oublier les « seigneurs de moindre importance » qu'il salue toujours d'un mot aimable, le critique ensuite nous promène dans le vaste jardin, le « paradou » de nos poètes. Puis, c'est le tour du théâtre. (J'engage mon confrère, M. Sosset, à consacrer quelques instants à lire les dix pages intéressantes que lui réserve M. Gilbert.) En dernier lieu, au « terme du chemin » viennent se ranger les « Critiques et Essayistes », dont l'auteur passe en revue détaillée le bataillon serré. Il y a une fleur pour la *Belgique artistique et littéraire*, à l'avant-dernière page et toute une couronne à la dernière, tressée par M. E. Gilbert, en l'honneur de notre littérature. Cet ouvrage court et précis (70 pages), est, je pense, un des meilleurs qu'on ait publiés dans le genre.

Si M. Sosset est cruel parfois pour le théâtre belge, voici un autre Belge, le comte Albert Du Bois, qui est bien autrement cruel pour la littérature française, pour tous les poètes et pour les Belges aussi. Ou bien son pamphlet est une fantaisie, mordante et originale j'en conviens, ou bien il reflète sérieusement les pensées de l'auteur. Il me faudrait trop de place ici pour examiner successivement ces deux points, ou pour analyser

même en détail toutes les saillies, coups de patte, coups de griffes et gavrochinades dont est farcie la plaquette de M. Du Bois. Il émet surtout des opinions sur le *style* et l'*idée* qui sont renouvelées quelque peu de la lutte entre le dessin et la couleur dont aux premiers âges de l'impressionisme on eut les oreilles rebattues. M. Du Bois a son opinion là-dessus comme tout le monde, plus ou moins avancée. Dans son ouvrage assurément peu banale et amusant à lire, d'ailleurs, *très soigné de style* (naturellement!), je signalerai surtout l'accusation portée contre les plus grands écrivains français : *Corneille* puise dans *Tacite*, dans *Lucain*, dans *Lope de Vega;* le « divin » *Racine* pille *Euripide* et Cie, *Hugo* fait 99 vers sur 100 pour proclamer son génie; quant à *Musset* il démarque *Carmontelle*, *Shakespeare* et traduit *Byron!* Tout cela prouve surtout que M. Du Bois connaît fort bien ses auteurs, et qu'il a passé beaucoup de temps à les étudier. Mais au fond cela m'est bien égal. Quand une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, m'impressionne, je ne vais pas « trifouiller » jusque dans les recoins de ses origines. Telle œuvre est belle tout simplement *parce qu'elle est belle.* Peu nous en chaut du reste, et j'aime mieux Hugo un peu fat que faussement modeste, et je préfère Corneille, Molière, Racine et Musset plagiaires, à leur totale inexistence. Autre part M. Du Bois reproche aux poètes de se faire imprimer : « ça nous est bien égal à nous autres Français *(sic)* ce que » pensent nos *poètes*, car il n'y a pas de *métier plus ridicule.* » nous avons autre chose à faire que cela. D'ailleurs le gouver- » nement est obligé de payer *pour faire jouer* nos sois disant chef- » d'œuvre. » Et plus loin il plaint les étrangers qui font vivre *les organes d'exploiteurs de crétins* ou les *grandes maisons d'édition*, et il exalte, en ayant l'air de s'en moquer et de les blâmer Emile Faguet et Ernest Charles, parce que leurs critiques « finiraient, dit-il, par dégoûter toutes *les Roumanies* et, » *autres Belgiques* qui fournissent leurs meilleurs clients à » l'industrie si parisienne de l'*Exploitation des crétins!* » Mais après toute cette déclamation semée de traits spirituels, il m'est bien permis de demander alors : 1o) pourquoi M. Du Bois écrivit-il *plusieurs volumes de poésie?* 2o) pourquoi *il fit représenter ses œuvres théâtrales?* 3o) pourquoi il publia divers ouvrages *dans des grandes maisons d'éditions?* 4o) pourquoi il il est si peu galant avec la « *dame roumaine* » et *pourquoi il assimile alors son pays au nôtre :* n'ai-je point lu quelque part que le comte Albert Du Bois était *Belge*, de Nivelles en Brabant?

Mais peut-être depuis cette plaquette M. Du Bois a-t-il renoncé à la littérature, ce qui serait grand dommage, car, ne lui déplaise, je prisai fort son *Rabelais*.

A. Du Plessy.

Jules Leclercq : Spectacles d'outre mer.

(Un volume chez Alphonse Lemerre, Paris).

M. Jules Leclercq est, s'il faut en croire la nomenclature de ses travaux géographiques, un voyageur intrépide.

Il a promené sa fantaisie d'un pôle à l'autre et au lieu de jouir aujourd'hui d'un repos mérité, il se propose de nous décrire en vers les multiples émois dont son âme fut agitée : Les *Spectacles d'outre mer* sont le fruit de cet effort.

Un communiqué de l'Éditeur nous fait part du « charme pénétrant de ces poèmes ».

Nous ajouterions volontiers foi à cette assertion si les temps où les Poèmes barbares, les Fêtes galantes et les Trophées s'envolaient, oiseaux immortels, de la maison du Passage Choiseul, n'étaient si lointains et si, depuis, M. Alphonse Lemerre n'avait publié les œuvres complètes de M. le vicomte de Borelli.

Les *Spectacles d'outre mer* sont surtout réjouissants.

Nous en avons retenu que les cosaques se débrouillent tout seuls, qualité rare dont se féliciteront les sujets de S. M. le Tsar, qu'une malheureuse baleine crevée détermine

Des symptômes pareils à ceux de la migraine

et une incontinence de rimes ; que si les Javanais se délectent de chauves-souris, les poneys d'Islande adorent la morue ; qu'enfin les Zoulous

Qui tuèrent jadis le Prince impérial

faillirent un jour dépecer le poète « dans leur Kraal », ce qui assurément nous eût privé d'un fort galant homme.

D'autres détails aussi instructifs que curieux abondent au cours des 226 pages de ce recueil.

Remercions-en M. Jules Leclercq, voyageur considérable couronné par l'Académie française.

Georges Marlow.



IIIe Salon annuel des Indépendants.

Exposants : Thérèse VAN HALL, Amsterdam. — Pierre ABATUCCI, Bruxelles. — René BOSIERS, Anvers. — A. DE KAT, Watermael. — René DE MAN, Bruxelles. — DARIO DE REGOYOS, Saint-Sébastien (Espagne). — Jehan FRISON, Bruxelles. — Tony HIRSCHIG, Bruxelles. — C. JACOBS, Berchem (Anvers). — M. JEFFERYS, Bruxelles. — W. JELLEY, Bruxelles. — Balder KNUTZEN, Copenhague. — H. LEROUX, Bruxelles. — F. LANTOINE, Uccle-Bruxelles. — Raoul MARTINEZ, Bruxelles. — H. MEUWIS, Bruxelles. — E. MARNEFFE, Liége. — G. NAUWELAERTS, Anvers. — O. PETYT, Bruxelles. — J. POSENAER, Borgerhout-Anvers. — René REVELARD, Bruxelles. — RION, Forest-Bruxelles. — L.-A. ROESSINGH, Anvers. — H. ROIDOT, Uccle-Bruxelles. — Victor-L.-A. SEYDEL, Bruxelles. — A. VAN BEURDEN, Malines. — Edmond VAN OFFEL, Anvers. — H. WILLEM, Forest-Bruxelles. — EDG. WIETHASE, Berchem-Anvers.

En pleine vacance, du 5 au 29 août. Donc avec grande chanc de n'avoir personne ou peu de monde.

Et en effet, quand j'y fus, le vide, le vide, le vide! Dans a grande galerie à trois travées et sa petite anti-chambre à insuffisante lumière, le purgatoire, comme on peut la nommer, disette. Sans cannes, parapluies, ombrelles, le sordide vestiaire qui honteusement dépare le bel escalier que garde avec sa massue et ses attributs l'imposant Hercule de Delvaux, *Heer Cule*, comme disait un jour feuPortaels à une dame Hollandaise qui, voyant plus haut je ne sais quelle nymphe de marbre, dit au bon peintre, en le montrant : waarschynlyk *Mevrouw Cule ?*

Une enfilade de tableautins garnissant maigrement la cimaise des immenses parois de la salle majestueuse, qui conservait ainsi un aspect de nudité attristant. Criticable cette manie du « tout à la cimaise » quand il s'agit d'aussi vastes surfaces et d'aussi modestes garnitures ne formant qu'un liséré, un listron.

On reviendra, sans doute, par bon goût, aux tableaux sur deux rangs, les petits dessous, les grands au-dessus. On l'a fait avec réussite au Salon des Beaux-Arts d'Ostende.

Des économies sur les palmiers, mais pas la suppression complète de ces ornements, odieux quand leur vert cru et sans nuances fait concurrence aux paysages voisins.

Concurrence aussi par les lourds et opulents tapis d'Orient des frères Vander Borght, suspendus en portières, magnifiques, somptueux, mais écrasants pour les pauvres toiles peintes dont ils forment les portiques.

Est-ce que vraiment il n'y a pas moyen de proportionner et d'harmoniser tout ça? Les organisateurs sont-ils à ce point dépourvus d'œil?

L'Exposition, dans son ensemble, est banale, sans originalité, sans portée, sans séduction. On pourrait la qualifier « Salon des Réminisçants », tant ils donnent l'impression du déjà vu. Et, pourtant, ils s'arrogent le titre fier d' « Indépendants ». Indépendants de quoi?

J'y réfléchissais, assis sur un des vieux canapés cramoisis et moisis de l'administration des Musées dont les ressorts détraqués vous donnent l'impression turque d'être empalé, ce supplice qui... complétez,

hippocrites, lecteurs, mes semblables, mes frères.

Quelle idée les étrangers doivent se faire de nos tapissiers et de l'insensibilité de nos antifaces!

Ce qui m'a ennuyé surtout, c'est l'aspect LACHÉ de toutes ces œuvres, au nombre de deux cent vingt.

Ébauches, esquisses, brouillons, canevas, simples aperçus, notations sommaires, croquades, fragments, premiers jets, linéaments, pochades, projets, intentions, toutes les façons de « l'Approximatif » et du chiqué. Va comme ça vient! Va comme ça me pousse!

On croirait voir les travaux, vite abandonnés, de mains et de cerveaux fatigués, épuisés, nonchalants, impuissants à l'achèvement, cette conscience de l'Artiste.

Une course où les chevaux, courts d'haleine, quittent le raid à mi-parcours.

Cela devient une des caractérisques de la plus récente école, qui finira par mériter l'étiquette d'Ecole des Essoufflés.

Quelle différence avec les procédés attentifs et obstinés de nos traditions anciennes et de nos grands contemporains!

Baclage, barbouillage, bousillage, brochage, fagotage, gâchage, gribouillage, patrouillage, tripatouillage, torchage, troussage, vont-ils devenir les procédés courants ?

Du talent, pourtant. Des tempéraments de coloristes. Mais quel insuffisant emploi de ces qualités !

Citons tant bien que mal.

De René Bossiers, la *Neige* et un cadre contenant des *Cartes postales* non sans saveur.— De Jehan Frison, *Les rayons d'or* (ne sais pourquoi cette désignation ?), *La Serre*, *Le Pommier*, Le (ou plutôt *la*) *Pointilliste* : vigueur, ragoût. — De N. Jelley, *La Course, étude de soleil.* — De H. Leroux, tout, et spécialement *La Sambre à Charleroi*, idyllique, contrastant avec le terrible paysage industriel qu'interprèta si virilement Constantin Meunier. — De Nauwelaerts, de fort beaux dessins : *La Toilette* et *A la Fenêtre.* — De O. Petyt, *L'Aieul*, buste en plâtre, et *L'Aieul*, fusain, celui-ci bellement dramatique. — De H. Roidot, *La Mare* et *Le Ruisseau*, cousins germains des Claus. En fait-il des petits ce Claus, en fait-il ! — De H. Van Beurden, *Les Toits rouges* et *Journée d'hiver.* — De H. Willem, *Un gamin*, et, au sens péjoratif, une consternante *Etude de Nu*, du pointillisme en languettes, un tatouage jaspant la peau d'un malheureux éphèbe d'une broderie sanguinolente au point long ; il semble se sécher au sortir d'une cuve où tournoyait le mélange versicolore avec lequel on triture les papiers dits « peignes ».

Et voilà pour les Peintres !

Quant aux Sculpteurs ?

Un jour, Théo Van Rysselbergh recevait un paquet de ces coupures qu'on obtient en s'abonnant à l'*Argus* ou au *Courrier de la Presse.* Dès qu'on est cité n'importe où, vlan ! ça vous arrive On encaisse ainsi les éloges et les injures. Dario de Regoyos, le peintre mi-bédouin qui expose aux Indépendants huit œuvrettes, entre autres *Un marché au pays basque* et *Grenade, vue de l'Alhambra*, de sa curieuse manière sèche et sommaire habituelle, était présent. Il demande ce que c'est. Théo lui explique. — Bon, dit Dario, et il s'abonne. Un an passe, rien. Un jour enfin lui parvient quelque chose. Il lit : « Quant à M. Dario de Regoyos, mieux vaut n'en pas parler ! »

Je dirai de même : « Quant aux sculpteurs (sauf Petyt prénommé), mieux vaut n'en pas parler ! »

Car là aussi règne sans partage « l'Approximatif ».

Gisant, découragé, sur le divan susnommé, aux peu moëlleux contours, je me laissai aller à une méditation grisâtre.

L'approximatif! Va-t-il s'imposer aux gens pressés et bousculés que nous sommes? Nous dînons trop vite, nous buvons trop vite, nous... aimons trop vite, nous peignons trop vite, nous écrivons trop vite, nous modelons trop vite, nous parlons trop vite. Tout presto, prestissimo. Partout du soixante à l'heure.

Dans l'information aussi il exerce des ravages.

En voici un curieux et fâcheux exemple.

Le 15 janvier 1904, la fameuse revue *Fémina* publiait une entrevue avec Mme Anna Rodenbach, la veuve du chantre de Bruges dite *la Morte* (ce qui met les brugeois en fureur).

On y lisait : « Mon interlocutrice raconte sa vie : elle est née de parents Français à quelques kilomètres de Maubeuge, *sur la frontière de cette Belgique* où elle devait connaître et épouser celui qui, etc. »

Or, dans son dernier numéro, la Revue Antée (rédacteur en chef *Qu-intus Pute-anus*) sous la signature Crossophylon (qu'on pourrait prononcer « Tout au pilon! ») reprend, dans une intention perfide, cette information vieille de deux ans et demi! et dit :

« Leurs veuves.

« Après Mme Octave Feuillet et Mme Alphonse Daudet : Mme Georges Rodenbach. Celle-ci interviewée par un grand illustré, déclare :

« Je suis née DANS UN DÉPARTEMENT DU NORD proche du pays où je devais rencontrer celui qui... », etc. Or, l'interviewée est originaire d'un village de Wallonie... »

Et l'auteur anonyme, à cette méchante déformation du texte, ajoute une saligauderie, qu'il serait courageux de signer toujours d'un nom rencontrable, et qui, s'appliquant à une femme, honorée d'un nom glorieux et respecté, ressemble complémentairement assez à une goujaterie.

Est-ce que ce Crossophylon (si je me souviens de mon grec, ça signifie Barbe-de-plume, ou plume barbelée) est un Belge? Ce serait plus coquet encore à l'égard de notre grand compatriote défunt et de sa compagne.

Oui, celle-ci est née en Belgique. A Frameries, *sur la frontière, à quelques kilomètres de Maubeuge*. D'une famille de la plus parfaite honorabilité, jouissant de la considération générale. Sa mère Mme Jules Urbain y habite encore la maison patrimoniale.

Mais où a-t-elle dit que c'était DANS UN DÉPARTEMENT DU NORD?

Mme Rodenbach va, tous les ans, avec son fils orphelin,

passer deux mois dans ces lieux pleins de souvenirs tendres et tristes qu'une âme bizarre, non contente de falsifier un texte, a tenté de flétrir avec une venimeuse légèreté.

Ces moroses réflexions accomplies, je me suis détaché de mon divan aux endolorants ressorts et j'ai quitté ce séjour désolé.

Le XXXIXe Salon Triennal de Gand.

Par exception, je suis sorti de Bruxelles pour ces écrits critiquants. Je fus à Gand, ville illustre, où, le 19 août, s'ouvrit le trente et neuvième Salon-Exposition des Beaux-Arts.

Trente et neuf et chaque fois, moins ou plus, mille numéros ! Et à Bruxelles autant de fois et encore plus de numéros. Et à Anvers de même. Calculez le total d'expositions et le nombre d'œuvres. Plus de cent mille ! Et autant de refusées ! C'est effrayant !

Et où est allé tout ce bagage ? Angoissante question, cruelle énigme, que périodiquement je me pose, car elle s'impose ?

Précisons la statistique de la présente exhibition.

Œuvres : 774. — Exposants : 492, dont 344 peintres, 61 aquarellistes, dessinateurs, pastellistes, 14 graveurs ou lithographes, 65 sculpteurs, 8 architectes.

Gand se pique de spécialiser ses salons par le flux des artistes étrangers : environ 70 français, environ 40 anglais, environ 30 de nationalités diverses.

Le catalogue est bilingue, mi-français, mi-flamand, comme il sied dans la cité des Artevelde et des Maeterlinck.

N'ayons qu'un cœur pour aimer la patrie
Et deux lyres pour la chanter.

Ce livret débute inutilement et pédantesquement par 51 pages consacrées à la commission directrice (besturende commissie), aux membres effectifs (werkende leden), à la liste des souscripteurs (lijst der inschrijvers), puis aux statuts de la *Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts dans la ville de Gand* (rien en flamand : pourquoi ?), au règlement de la XXXIXe Exposition (rien en flamand non plus : repourquoi ?), au Jury d'admission (aanveerdingsjury), au jury de placement (plaatsingjury), au règlement assurant les souscriptions annuelles et l'émission d'actions au porteur (reglement rakende de jaar-

lijksche inschrijvingen en den uitgaaf van aktiën aan drager), la police du Salon (politie der zaal).

Tout ça me fait l'effet d'un fameux poids-mort.

Enfin, vient le salon d'exposition (tentoonstelling) avec ses peintures (schilderijen), ses aquarelles, dessins, pastels (waterverfschilderijen, teekeningen, pastels), ses gravures, eaux-fortes, lithographies (gravuren, etsen, steendrukplaten), ses sculptures (beeldhouwkunst).

Et douze pages blanches pour des « notes » (pas de flamand).

Voilà, je l'espère, une bonne leçon de langue et les flamingants seront contents de moi. A Gand, on dit tout en nos deux idiômes nationaux : Bonjour, monsieur, goeden dag, mijnheer; hoe gaat het met u, comment vous portez-vous, — etc., etc.

Mais entrons.

C'est au Casino. Si j'ai bien compris, on a annexé au bâtiment principal de cet établissement inévitable dans les villes de province, une vaste serre ou quelque chose d'analogue, un hangar vitré, une halle, qu'on a fractionné en compartiments, par des cloisons à mi-hauteur. Des voiles blanchâtres m'ont empêché de distinguer nettement, en même temps qu'ils diminuaient exagérément le jour, suivant la pratique constante et bizarre qui veut qu'on voie les tableaux dans une demi-obscurité comme les coquettes sur le retour.

C'est sur le sol, sur la terre elle-même, qu'on piétine et les semelles en ressentent un malaise. On n'est pas habitué à regarder des peintures ayant sous soi ce spécial et mol appui qui s'accompagne à Gand d'un relent de moisissure.

Rectangulaires, monotones, frigides d'aspect, pauvres, moroses, les locaux se succèdent communiquant par des ouvertures (je n'ose dire des entrées) ménagées très humbles dans les coins.

L'ensemble de ces installations est monacal, lamentable comme les églises protestantes.

Quelle difficulté ensorcelée y a-t-il donc à aménager une Exposition avec charme et goût, de façon à réjouir les yeux et les âmes! Les moindres salles de vente à l'encan, les expositions pour tombola, sont mieux que ça. Ostende-Centre-d'Art donne présentement l'exemple d'un vrai « Salon » confortable, accueillant, tiède, harmonieux. Allez-y voir. Un Salon est un salon, que diable! Tâchez d'en faire un salon et non une grange où s'étale une tombola.

Tout est à la cimaise, naturellement. De telle sorte que l'im-

pression de vide est immense. On pense aux grandes avenues avec les petits arbres des commencements.

Et tous les tableaux sont trop bas. De même que chez les bourgeois ils sont trop haut. C'est donc si infaisable de mettre les œuvres « dans le point de vue », à hauteur de nos pauvres yeux, On a envie, pour éviter les courbatures, de parcourir les salons sur les genoux comme au pèlerinage de Montaigu (Scherpenheuvel).

J'ai l'air de chipoter, de chicaner, de dénigrer, nationalement. Mais c'est important ces détails, pour faire valoir les œuvres, pour attirer les spectateurs et pour leur donner le goût de l'Art. Comment voulez-vous qu'ils l'aiment quand il est aussi maladroitement, aussi misérablement présenté?

Aussi le public n'a pas l'air de mordre. J'y étais le dimanche de l'ouverture contrairement à ma coutume, car je hais *le rush* habituel de ces cérémonies. Malgré la présence du Ministre des Beaux-Arts et de son cortège, malgré la solennité et le repos dominical, presque personne, quoi qu'en aient dit les journaux.

Qu'est-ce que la Société « d'encouragement », toute royale qu'elle est, peu avoir encouragé à Gand?

On raconte que le jury d'admission a été sévère et qu'il a fait de forts décapages dans les envois.

Il y a, en effet, semble-t-il, une plus forte proportion de bonnes œuvres. Mais que de complaisances encore!

J'eus, un temps, l'idée de ne parler que de ce qui m'a paru mauvais. Un fort éreintage des médiocres serait peut-être plus efficace pour l'avenir de l'Art que l'éloge des vrais artistes; je veux dire de ceux que la critique croit tels, la pauvre.

Il y a pas mal d'« Imitateurs » Ça devient une plaie. Le bon peintre Claus, entre autres, en est assailli. Tant de sous-ordres se confinent dans cette tâche, que c'en est une « Claustration » me disait un compagnon de visite.

Etre élève d'un maître, c'est bon. Mais être son imitateur, c'est détestable.

L'Elève écoute les idées, les directions, s'exalte aux causeries ou à la vue des œuvres, s'aimante, s'enivre, mais reste soi-même dans la force de son originalité augmentée par ce salutaire voisinage.

L'Imitateur fait « comme le maître », de telle sorte qu'à distance on les confond. Y en a-t-il, y en a-t-il des Claus à Gand... de loin?

Vingt autres de nos meilleurs artistes subissent le même bête

funeste compliment. A quoi sert-il de les répéter. Il suffit, il vaut mieux les avoir eux-mêmes.

Que dire des œuvres exposées qui n'ait déjà été dit à satiété? Qu'on cite les noms et immédiatement la maîtrise et le mérite de chacun apparaissent en ses dominantes, en ses séductions? Laermans, Baertsoen, Ensor, Frédéric, Gilsoul, Levêque, Marcette, Oleff, Buysse, Opsomer, Stobbaerts, Thysebaert, Van Holder, Verhaeren, Smeers, Taelemans, les Wytsman, Delaunois... J'en oublie, Combien aisément, toujours, on oublie ce dont on voudrait se souvenir, et on se souvient de ce qu'on voudrait oublier!

Ces artistes connus, classés, suscitent des épithètes aussi inévitables que celles des héros et des dieux dans l'Iliade : Achille-aux-pieds-légers, Nestor-le-cavalier-de-Gérène, Minerve-aux-regards-de-vache, Junon-aux-yeux-de-chienne.

Théo Van Rysselbergh a envoyé à sa ville natale, délaissée pour Paris, un lot magnifique. Sa *Belle Juliette* m'a longtemps retenu, admiratit et ému. Je dirais que c'est parfait si en fait de parfait je n'étais sûr que du parfait au café.

Delville expose son *Homme-Dieu*, tant discuté, vaste composition qui me semble plus littéraire que picturale, résultat d'un prodigieux effort de pensée philosophique plutôt qu'œuvre de peintre et de coloriste.

Je me perds, on se perd, dans le nombre de ces toiles, dans le défilé de ces cimaises. Quelle justice expéditive que celle du Critique, simple passant qui passe et qui campe incontinent ses jugements avec l'impertinence de l'ingénuité et l'aplomb de la sottise. Pourquoi serais-je, ou ferais-je, autrement que les autres infirmes de cet impudent métier?

J'ai aimé beaucoup, beaucoup, l'harmonieux, le délicat *Départ pour la pêche* de Franz Hens.

J'ai aimé aussi *Les Sabots* de Melchers, toile minutieusement intime. De même *La Ferme blanche, la Matinée d'octobre* de Victor Thonet.

Pourquoi? Je le sais peu. Le moins bête, le moins présomptueux est de répondre : C'est comme ça.

Mlle Marcotte, l'élégante fleuriste des serres, elle aussi, a ses parasites, ses imitateurs. Gare à eux! la prochaine fois on les dénoncera nominativement!

Parmi les étrangers, Roll et Thaulow m'ont paru en fameux recul. Combien, au contraire, m'a plu la floconneuse mais délicieuse *Table au jardin* de Le Sidaner. Et *En province, les*

musiciens, — *En province, les autorités* de Hochard! Aussi l'étonnante peinture-broderie de l'anglais Hornel, *Idylle printanière*. Mais quand ne reverrons-nous plus *La Manucure* de Caro-Delvaille, un peu simpiternelle tout de même.

Je passe au « jardin » des sculpteurs. Quel magasin ! Quel puéril mélange de vert et de blanc! Je ne sais qu'en dire. Une *Cariatide* originale, de Baudranghien. Des miséreux sur un banc, «un banc d'épreuve » *Sans ressources*, de Blieckx, bien établi, un peu romance. *Le Carrier* de Grandmoulin, de belle allure mais qui fait tout de suite penser au grand Constantin. « Ça vaut bien la peine de se nommer Grandmoulin pour faire de petits Meunier, » a dit à côté de moi une méchante bouche. Quand une bouche est méchante elle a d'ordinaire de l'esprit; il est normal, n'est-ce pas, qu'elle ait cet avantage, sinon la Nature, la bonne mère, manquerait à ses bienveillantes habitudes.

On grimpe un escalier et voici de nouvelles salles, avec plancher cette fois. Quelques-unes en bonne lumière. Ce qui s'y trouve n'est ni mieux, ni moins mal qu'en bas.

Ah ! que d'efforts sans signification !

Je répète une interrogation déjà souvent formulée : Combien faut-il d'œuvres médiocres pour faire surgir un chef-d'œuvre? Autant vraisemblablement qu'il faut d'humains de paccotille pour faire éclore un surhomme.

Oh! ordre admirable des choses! Les gambades sysmiques de Valparaiso viennent de montrer, une fois de plus, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Voici le *Val de Paradis* transformé en *Val d'Enfer*.

Il est vrai que c'est à notre point de vue humain que tout apparaît fort discutable. Mais le monde est-il fait pour les humains ?

Pluie de Croûtes dans le Tournaisis.

Ce phénomène morbide coïncide, sans élégance, à Tournay, avec le Congrès Eucharistique.

Je lis ce qu'il suit dans l'*Avenir du Tournaisis* du 19 août.

Quelque exagération, certes, dans l'articulet. Pour faire triompher une cause, il faut de l'extravagance. Du moins est-ce mon système de guerre. J'excuse donc l'ambidextre qui adopte

cette tactique. Ce qu'il dit de trop ne nuit pas à ce qu'il dit de vrai.

J'abrège son discours pour abréger, non pour corriger.

On s'est tant occupé d'art depuis quinze ans, on a tant crié, tant écrit, tant conférencié, tant loué, tant prôné et tant admiré que tout le monde se pique de dilettantisme.

Alors, est intervenu le fabricant de « croûtes ». Où est installé ce fabricant, où fonctionnent ses usines?

Toujours est-il que ses produits ignobles s'étalent dans cent vitrines, dans des corridors, dans des salles de ventes.

N'allez pas croire que ce sont des imbéciles qui achètent ça. Ce sont des gens de bonne volonté, qui y vont de bonne foi, croyant servir l'art et les artistes,

Leur tort, c'est de ne pas vouloir confesser qu'ils n'y connaissent absolument rien, et de ne pas vouloir prendre un guide qui leur indiquerait, pour 75 ou 100 francs, d'excellentes études de jeunes rapins doués, qui seraient très heureux d'approfondir leur métier en mangeant un peu moins de vache enragée.

Mais voilà, personne ne veut avouer qu'il a appris, à l'école, beaucoup de choses ridicules qui ne lui ont jamais servi, mais qu'on a négligé de lui montrer de temps en temps un beau tableau.

Et c'est pourquoi l'industrie des « croûtes » fleurit abominablement.

Qui fera la croisade contre ces déjections? Hé! là, Edmond Picard, vous qui savez ruer si bruyamment?

Pourquoi ruerais-je personnellement, alors, monsieur le Tournaisien, que vous ruez si bien.

Pourquoi les jeunes artistes ne formeraient-ils pas une association (on dit syndicat, désormais) pour la vente de leurs essais à des prix en rapport avec les possibilités des caisses et des générosités esthétiques bourgeoises.

On pourrait dresser et offrir une liste, un catalogue avec prix. Les humbles amateurs sauraient où s'adresser.

Il pourrait y avoir une exposition permanente. On pourrait la faire circuler en province. En des mains intelligentes, elle procurerait, apparemment, de salutaires résultats. Une propagande, des conférences feraient valoir les œuvrettes et en vulgariseraient le goût.

Etc., etc., tirez les corollaires. C'est indéfini. On ne saurait tout dire. Et surtout, il ne faut pas tout dire.

On pourrait installer, à Ostende, l'an prochain, un tel petit salon à côté du grand, avec une suffisante rigueur dans le choix.

Il y a également, dans notre Capitale-d'Été, d'effroyables brocanteurs qui étalent des horreurs en de pompeuses et carot-

tières vitrines. Il faut voir ça. Chaque fois qu'à marée haute la bonne mer du Nord approche de ces étalages d'ignominies, elle s'empresse de faire marée basse !

Le flot qui « l'approcha » recule épouvanté !

Critique artistique à la mode d'Ambidextre.

Quand j'ai bâti le type d'Ambidextre, accumulant sur un même personnage (le théâtre l'exigeait et l'autorisait) les défauts et les tares qui, dans la réalité, s'éparpillent et se distribuent, équitablement, sur le groupe entier de messieurs les Journalistes, j'ai décrit notamment le procédé de critique artistique et littéraire, en fréquent usage chez eux, qui consiste à équilibrer tout éloge par un blâme et tout blâme par un éloge, de façon à procurer, par ce balancement, une neutralité prudente, comique et perfide que je nommai : *le cours de compensation*.

Je citai à l'appui un exemple curieux pris tout vivant à M. Faguet, ce successeur, avec moins d'ampleur « Homai sienne », de Francisque Sarcey.

Voici qu'il m'en tombe un autre, d'une telle saveur, de si homérique allure, à tel point réussi, qu'assurément si j'avais, alors, obtenu du Destin la chance d'en disposer, je l'aurais préféré. C'est vraiment du sur-extrait, de l'ambidextrisme à double courant d'air et à quadruple expansion. De l'inespéré ! Oyez !

Le cas Picard.

C'est un cas particulier, à part, extraordinaire.

Edmond Picard, sur le tard, s'est mis, comme ça, un beau matin, à faire du théâtre. Pourquoi ? Sans doute parce qu'il avait déjà fait tout le reste. *Homo sum !*

Edmond Picard est l'une des plus prodigieuses activités de ce temps. Il n'est pas d'esprit plus ouvert, d'intelligence plus compréhensive.

Et cependant ses pièces sont lamentables, sont inférieures à tout. A peine de-ci de-là, un éclat, un éclair. Ce sont de stupéfiantes salades de lieux communs, où le sel, le poivre, le vinaigre manquent autant que l'huile.

Picard est l'un de nos esprits les plus originaux, et rien n'égale la banalité des dialogues de ses héros.

Il est un lettré très averti, et il écrit en petit nègre.

Causeur spirituel, il n'arrive pas à élever le dialogue de ses héros au-dessus des banalités de table d'hôte.

Observateurs narquois de la vie et des mœurs contemporaines, il ne réussit qu'à créer des fantoches inconsistants.

Edmond Picard a l'oreille juste et chante faux.

Homme d'un goût raffiné, il donne sans cesse des preuves incroyables du mauvais goût le plus grossier.

Et la naïveté, l'enfantillage de tout cela! Bouillabaisse de bribes de lectures mal digérées, soupe nauséeuse ou toutes les herbes de la Saint-Jean surnagent! Il y a de tout et ce n'est rien.

Picard a des obsessions et des hantises : le financier juif, le journaliste imbécile et fripon, l'actrice tribade, le préoccupent comme s'il les avait inventés. Des personnages historiques obsèdent son esprit. Cet actif, ce remuant, ce vivant, dès qu'il fait du théâtre, se présente sous l'aspect du plus insupportable des livresques.

L'étrange homme! Il suscite, en même temps, l'admiration et le sourire. Il déconcerte sans étonner.

A soixante-dix ans, il a l'allure d'un homme de cinquante ans et l'esprit d'un gavroche.

Dans l'une de ses « pièces » on dit d'un des héros qu'il est « imperméable à toutes les objurgations ». Picard aussi est imperméable. Une douce suffisance le préserve des ravages de son propre esprit critique, très aiguisé, très éveille — et c'est peut-être dommage.

Cas étrange, cas bizarre! Picard échappe à l'analyse et à la critique.

Il est incontestablement un très grand, un très fort. On l'aime, on l'admire et on le déteste tout à la fois.

Peu lui importe, du reste, et dans ceci, il ne verra que le produit de l'imperméable idiotie d'un Ambidextre.

Soit, mais d'un Ambidextre qui s'amuse!

C'est signé Jim. — Jim! jim! boum! boum! apparemment.

Il y aurait quelque intérêt (oh! rien que de curiosité) à connaître le chélonien qui, sous cette carapace anonymale, se dissimule en s'amusant ou s'amuse en se dissimulant.

Rabelais nomme ça des CONTREPÉTERIES. Ce mot charmant a été supprimé de la langue par la pudibonderie académique, comme cent autres, hélas! que nous rétablirons, nous les Belges à défaut des Français, « au risque de parler nègre ».

L'articulet polémiculant de ce Pétillon journalistique parut dans *Le Matin* de Bruxelles, que dernièrement j'accommodai à la sauce piquante à propos d'un éloge vertigineux de la demoiselle Merelli. Représailles! Représailles! Est-ce que cette doublure du *Matin* de Paris voudrait acclimater chez nous les mœurs « musicales et intimidantes » qu'on prête à son homonyme? Je suis son homme.

Décidément messieurs les Ambidextres ne me pardonneront pas ma pièce. Ils finiront par me rendre légendaire.

Ils sont excusables : ils ne diront jamais de moi autant que j'en ai dit d'eux..., sans compter ce qui en reste.

Il est vrai que si j'étais à leur place, je ferais apparemment de même. Et même pire, tel que je me connais. Ah! si je pouvais m'éreinter moi-même! Quelle kermesse, quelle réussite!

Eh! vogue la galère! Je ne m'en porte pas moins bien. Quand les roquets pissent contre les réverbères ceux-ci éclairent-ils plus mal?

Edmond PICARD.

Exposition des peintres flamands et des peintres belges modernes à Londres.

Depuis 1890, la corporation de Londres a organisé quatorze expositions de peinture au Guildhall; la première était consacrée aux écoles flamande, hollandaise et anglaise; puis ce fut en 1892 les écoles flamande, hollandaise, italienne et anglaise; en 1894 et en 1895, les écoles hollandaise et anglaise; en 1896, les aquarellistes anglais; en 1897, les peintres anglais du règne de la reine Victoria; en 1898, l'école française; en 1899, l'œuvre de Turner et de ses contemporains; en 1900, les peintres anglais vivants; en 1901, l'école espagnole; en 1902, les écoles française et anglaise du XVIIIe siècle; en 1903, les primitifs et les modernes hollandais; en 1904, l'école irlandaise, et enfin, cette année, toute l'école flamande depuis les frères Van Eyck jusqu'à Stevens, De Braeckeleer, De Groux, Dubois et même jusqu'à Claus, Khnopff, Ensor et Delaunois.

Il n'est pas sans intérêt de noter que les treize premières expositions ont été parcourues par 2,597,040 personnes et qu'on estime à plus de 200,000 le nombre des visiteurs de l'exposition belge.

L'exposition est peu nombreuse : 218 numéros seulement; mais elle semble avoir été réunie avec ce même souci de la qualité qui a présidé à la constitution de la National Gallery : peu de tableaux, mais des chefs-d'œuvre.

C'est d'abord l'admirable Hubert Van Eyck, les *Trois Maries autour du Tombeau du Seigneur*, tant admiré à l'Exposition de Bruges et entouré d'autres œuvres déjà vues en 1902. Parmi les tableaux qui ne figuraient pas à Bruges, il faut signaler de Jean Van Eyck, *Une Vierge avec l'enfant Jésus*, signée et datée, un beau portrait d'homme en rouge et un portrait de donateur; de

Roger Van der Weyden, une admirable *Descente de Croix* appartenant au comte de Powis — le Musée de Berlin en possède une copie — qui peut être considérée comme l'une des œuvres les plus parfaites, les plus curieuses et les plus significatives du maître.

Hugo Vander Goes et Dierck Bouts sont remarquablement représentés; puis voici Memlinc avec les deux portraits de Guillaume Moreel et de sa femme, prêtés par le Musée de Bruxelles, le triptyque du duc de Devonshire, vu à Bruges, un beau diptyque de petites dimensions, qui ne figurait pas à cette exposition, un remarquable portrait d'homme appartenant à M. Cardon, etc., etc., enfin un triptyque, une *Madone avec l'Enfant Jésus et des Saints* appartenant à M. James Mann et qu'il ne serait peut-être pas invraisemblable d'attribuer au Maître de Flémalle.

Le portrait d'Edouard Grimston, ambassadeur du roi Henri VI à la cour de Bourgogne, peint probablement à Calais en 1446, est l'un des plus beaux Petrus Cristus qu'on puisse voir. Citons encore, car il est impossible de tout noter tant cette exposition est choisie, le portrait d'homme de Quentin Metsys, vu à Bruges d'ailleurs, une série de beaux Gérard David, parmi lesquels la *légende de Saint-Nicolas* qui a passé de la collection Somzée dans celle de Lady Wantage, deux admirables portraits de Jean Mabuse appartenant à M. Ch. L. Cardon, de beaux Van Orley, etc.

Arrêtons-nous un moment devant le portrait de Van Zurpelan et de sa femme, par Jordaens, lourd et magnifique de couleur et d'expression; voici Van Dyck représenté par quelques unes de ses œuvres anglaises, élégantes, nobles, pleines de grâce et de grandeur tout a la fois, mais c'est à Windsor surtout qu'il faut aller l'admirer. Voici enfin Rubens, ce Titan de la peinture, qu'il est impossible de voir sans être toujours surpris. Une esquisse d'un portrait de sa fille: une merveille, et surtout la *Jeune lionne jouant* qui appartient au comte de Normanton, œuvre aussi admirable qu'inattendue, s'il ne fallait pas tout attendre de cet artiste universel.

Enfin les modernes : voici sept Khnopff parmi lesquels le beau dessin : *Mon cœur pleure d'autrefois*, fait pour le livre de Grégoire Le Roy et le *Secret*, cire et aquarelle ; voici Leys, Lamorinière, Florent Willems dont le Musée de Bruxelles a prêté le chef-d'œuvre : l'*Amateur d'estampes ;* voici Madou et Verboeckhoven, Belin et Robie — ils y sont tous — voici sur-

tout les grands : Boulenger, Artan dont le *Mât de Cocagne* rappelle la palette de Dubois, de même que le portrait d'enfant de Constantin Meunier, voici Sacré et Agnessens, une admirable série de De Braeckeleer, un beau Coosemans appartenant à M. Ernest Verlant, la *Folie d'Hugo Vander Goes*, de Wauters, deux portraits de Liévin De Winne, la *Charité* de Ch. De Groux, des Leys, nobles et froids, des Linnig, deux beaux Verwée et deux remarquables Claus, un portrait de Cluysenaar, le *Visiteur* de James Ensor, un Gilsoul, un Frédéric, un très curieux Delaunois, des Joseph Stevens et surtout une admirable collection d'Alfred Stevens, du vrai, de l'unique, de celui de chez nous et qui n'a rien de commun avec le malheureux anglais du même nom, pitoyable élève du pitoyalable maître que fut Salvator Rosa, et qui étale un trop grand nombre de ses œuvres à la Tate Gallery. Il y a donc là sept Alfred Stevens, parmi lesquels six chefs-d'œuvre de couleur, de grâce et de sens parfait de l'élégance et du charme de la femme. *L'accouchée*, la *Dame en gris*, cette merveille de la collection Lequime, la *Jeune fille lisant*, le *Modèle*, fragment admirable de l'*Intérieur d'Atelier* du Musée de Bruxelles, la *Visite* et l'*Inde à Paris*.

Deux mots pour finir : le catalogue de cette exposition est remarquable par la perfection, la concision et la précision des notices consacrées aux peintres et aux tableaux. Quand on se réporte au Catalogue de l'Exposition de Bruges qui n'a été complet que dans les derniers jours de la saison, et qui contenait autant d'erreurs que de désordre, quelle différence humiliante pour notre pays. Et puisque j'en suis à parler des catalogues, qu'il me soit permis de signaler comme de vrais chefs-d'œuvre, en admettant même que certaines notices méritent une revision, ceux de la Wallace et de la Tate Gallery, de la National Portrait Gallery (600 pages de notices biographiques pour 60 centimes) et surtout celui de la *National Gallery*, qui en est à sa soixante-dix-neuvième édition, ce qui n'est pas mal pour un musée fondé en 1824, tant est grand le souci d'exactitude et de perfection des directeurs de musée anglais. Il y a là un exemple à suivre et il ne serait pas mauvais qu'on s'y décidât.

Robert Sand.



Représentation d'œuvres d'auteurs belges organisée par le Comité d'Ostende Centre d'Art. — *Psukè*, pièce en 1 acte et 9 scènes, de M. Edmond Picard; — *Ce n'était qu'un rêve*, comédie féerique en 1 acte et en vers, de M. Valère Gille; — *Pierrot millionnaire*, comédie en 2 actes et en vers, de M. Félix Bodson. — (17 août).

En été, le chroniqueur théâtral se repose : deux ou trois mois de trêve dans son opiniâtre et pas toujours folâtre labeur, ce n'est point un excès. Les auteurs, les acteurs, le public cependant semblent depuis quelques années et avec une croissante exigence en vouloir décider autrement et ils ne nous font même plus grâce de nos soirées, ils viennent nous harceler dans nos villégiatures campagnardes ou balnéaires les plus lointaines. A vrai dire, leur cruauté ne va pas jusqu'à nous obliger à nous enfermer trois heures durant dans l'étuve d'une salle de spectacle et les théâtres de verdure, les théâtres en plein air, les théâtres de nature ont procuré l'accommodement indispensable aux générales conciliations.

Toutefois, si ces représentations originales en des décors de ciels authentiques, d'arbres, de montagnes sans truquages ont pris une extension sans cesse grandissante, la Belgique est restée longtemps indifférente à ces manifestations d'un art entre tous pittoresque et grandiose, renouvelé de l'antique, lequel connaissait bien des secrets d'émouvoir, d'éblouir et de passionner dont nous aimons à faire notre profit.

La tentative de Genval-les-Eaux, l'an dernier et, je crois, cette année encore; celle de Spa sont les seules à ma connaisance dans un ordre d'idées qu'il importe de voir développer cependant au plus tôt. Au surplus, des spectacles en plein air tels que ceux de Spa où l'on donne, même avec la plus remarquable des interprétations, des pièces archi-connues telles que *Carmen* et *Lakmé* (opéras espagnol ou hindou dans un décor ardennais!) ou le *Cid* (il s'agit de la tragédie et non de l'opéra, mais l'objection reste debout néanmoins), ne réalisent en rien la

logique conception que l'on doit se faire d'un théâtre en site naturel. L'étendue, la perspective authentique, l'acoustique, la lumière de la « scène » et de la « salle » improvisées exigent des œuvres et des protagonistes adaptés à cette atmosphère et ce milieu bien lointains des trompe-l'œil et des trucs conventionnels du théâtre proprement dit. A la scène en plein air, il faut des pièces écrites pour la scène en plein air. Nous n'en avons pas et nous devons nous abstenir d'aller en chercher en France ou ailleurs. Mais nous en aurons et, avant qu'il soit longtemps, des pièces d'auteurs belges, écrites à l'intention d'un théâtre en plein air agencé dans nos montagnes d'Ardennes, nos collines brabançonnes ou nos dunes ostendaises seront soumises au jugement, c'est-à-dire, nous l'espérons, à l'acclamation du public belge.

En attendant, le Théâtre royal d'Ostende a consacré à trois œuvres dramatiques nationales, une représentation dont il faut, avec joie, saluer le succès incontestable.

Ce succès est au surplus une des caractéristiques constantes et admirables de ce qui est entrepris et réalisé, par ceux qui ont rêvé et décidé de faire un merveilleux foyer d'Art de ce milieu de luxe, de fièvre, de joie déconcertants et éblouissants. Dans la riante et bruyante plage ils ont voulu édifier le plus somptueux des Palais voué au culte de la Beauté esthétique dans toutes ses manifestations.

Je ne ferai pas dans ce numéro de La Belgique, ainsi que je l'ai fait dans les précédents, la revue des Conférences qui ont été données à Ostendre Centre d'Art pendant ce dernier mois. Je me répéterais forcément et la nomenclature seule des orateurs et des sujets qu'ils ont traités suffira à justifier le chaleureux accueil réservé par des auditoires enthousiastes.

Qu'il se soit agi de M. Brieux venant, avec une conviction éloquente, défendre les théories de son *Théâtre à thèse;* qu'il se soit agi d'un prélat à la parole élégante, onctueuse et à la langue d'une pure et noble littérature, Mgr Lacroix, évêque de Tarantaise, évoquant la trouble et troublante figure de ce prince de l'Eglise et de la diplomatie que fut Richelieu; qu'il se soit agi du Dr Doyen soulevant, par d'effarantes mais admirables visions d'opérations chirurgicales, des émois et des émerveillements; qu'il se soit agi d'un des hommes politiques ou d'un académicien de France les plus en vue, M. Paul Doumer exposant avec autorité la question d'Orient et tous ses sombres périls, M. Jules Claretie discourant avec un charme simple et aimable que l'éru-

dition ne pédantise jamais, à propos des Comédiens et de la Mise en scène ; ou bien que, toute grâce, toute subtilité pénétrante et délicate, Mlle Judith Cladel ait montré comment la Musique fut pour les âmes hautes et sensibles de tous les temps le plus précis et le plus ému des modes d'expression de l'Amour ; ou bien que l'éloquence sans cesse plus juvénile d'un Edmond Picard ait célébré une fois de plus avec ferveur la gloire et l'espérance de la terre patriale ; que la documentation exacte et riche d'un Fierens-Gevaert ait salué l'avènement d'un Art nouveau au seuil du siècle nouveau ; que la critique sûre et l'enthousiasme légitime d'un Robert Sand aient dit la gloire lumineuse de cette famille d'artistes : les Cladel ; que la louange appuyée d'adroites citations d'un Valère Gille ait tressé d'élégantes couronnes et les soit venue déposer en fervent hommage aux pieds des beaux Poètes que la Belgique a donnés à la Littérature française, — chaque jour à des titres sans cesse variés, mais avec une certitude jamais en défaillance, le succès s'affirma.

Pourquoi la Représentation théâtrale dès lors n'eût-elle pas connu le sien, pareillement significatif ?

Beaucoup de nos lecteurs connaissent, pour les avoir vues au Théâtre du Parc, le *Pierrot millionnaire*, de M. Bodson et *Ce n'était qu'un rêve*, de M. Gille. Rien ne les étonnera donc de la faveur que rencontrèrent ces deux poétiques fantaisies faites de charme délicat, d'esprit, de grâce et de légère émotion, voire même de philosophie sympathique. Cette revue publia, en outre, l'idylle féerique de M. Valère Gille dans laquelle Mme Jane Rabuteau, en prince Mistigri, Rose Syma, en fée Gloriande et M. Duparc (tous trois de l'Odéon) en jovial et plaisamment perplexe précepteur Cucurbitus se montrèrent de parfaits artistes.

Le Pierrot de M. Laumonnier, de l'Odéon, fut, avec des mérites équivalents, tout autre que celui que nous présentèrent tour à tour MM. Chautard et Gildès au Théâtre du Parc. M. Chautard fit du pâle amant de la lune devenu riche et pour cela choyé de ceux qui le méprisaient hier un grandiloquent discoureur, plein d'élégance et d'ironie plutôt que de verve. M. Gildès apparut fantasque et bon enfant, simple et volontiers navré devant l'égoïsme des hommes. M. Laumonnier l'autre jour accentua l'amertume, la vivacité railleuse, l'entrain presque canaille comme la rancune douloureuse du légendaire enfariné. Et ce fut parfait, comme l'ensemble du reste d'une interprétation qui sut mettre en valeur la souple aisance poétique de ce joli conte

fol et moral à la fois qui prouve combien son auteur possède le don du théâtre aussi bien que celui du langage poétique tout fait d'esprit et de charme.

Mais l'intérêt de la soirée était dans la représentation de *Psukè*. Cet acte aussi, très long, très touffu, avait été publié et beaucoup des spectateurs l'avaient lu. Il n'en était pas un peut-être qui ne fût venu au théâtre avec ce jugement préconçu : C'est injouable ; jamais cela ne tiendra à la scène.

Et cela a été joué ; mais cela a-t-il tenu ?

Ah ! certes, toutes les idées traditionnelles, toutes les attentes, toutes les habitudes ont été bouleversées et à certains instants on ne peut cacher que beaucoup des étonnements se transformèrent en malaises et furent près d'aboutir à des protestations.

Il y a, à mon avis, entre M. Picard et le public, à l'heure actuelle, un malentendu. Ce n'est qu'une question de mots et il serait bien facile de s'entendre. Opposant sa conception dramatique à celle couramment admise, à tort ou à raison, peu importe, l'auteur de *Psukè* et de diverses autres œuvres battant pareillement en brèche les règles que se sont données les écrivains comiques ou tragiques actuels, dénomme *théâtre d'idées* ce qui veut détrôner ce qu'il appelle le *théâtre d'action* et transformer ce qu'il appelle le *théâtre à thèse*. Or, nous donnons au mot « théâtre » un sens trop formel (consentons, si l'on veut, à dire : un sens trop étroit) et c'est ce mot-là peut-être que devrait abandonner M. Edmond Picard. On l'a dit plus d'une fois : ses pièces sont des conférences à plusieurs personnages. Pourquoi ne pas convier le public à ces « dissertations dialoguées » et non à des représentations de pièces « théâtrales » en un ou plusieurs actes et tableaux ? Le public, même malveillant et hostile, et c'est hélas ! celui-là qui fait souvent l'opinion parce qu'il est le plus bruyant et qu'il crie le plus haut, ne pourrait plus se plaindre et protester qu'il demande « DU THÉATRE » et qu'on lui donne « DE LA CONFÉRENCE ».

Des mots ? dira-t-on. Lequel d'entre vous oserait affirmer qu'une annonce, une étiquette, un titre ne l'a pas souvent alléché et même convaincu au mépris de l'exacte valeur de ce que ce mot couvrait de son pavillon menteur ?

Donc *Psukè* c'est, autour d'une table copieusement et élégamment servie, un soir de première à succès d'une pièce nouvelle du dramaturge scandinave Gorm Erfeksen, une conversation à bâtons rompus sur toutes choses graves ou folles, profondes ou légères, de la mort, de la vie, de l'amour, de l'art, du passé, du présent, du futur, — du futur surtout, de ce mystérieux inconnu dans quoi nous devons tous sombrer quelque jour.

Des savants, des artistes, des mondains, des femmes, discourent en philosophes paradoxaux et nulle « intrigue », nulle « action » ne vient donner à ces dialogues l'intérêt ou la passion que nous demandons conventionnellement au théâtre.

Pendant l'entr'acte, un Monsieur grave félicitait Edmond Picard. Néanmoins sa sincérité ne put s'abstenir d'ajouter un correctif :

— Il est dommage que ce soit un peu long...

— Un peu long, railla l'auteur, en décochant ce sourire de féroce ironie dont il a le terrible secret, ce sont vos esprits qui sont trop courts...

Quoi qu'il en soit, l'unanimité des éloges est allée à l'initiative audacieuse et courageuse qui réalisa cette manifestation d'art unique et profitable, à la perfection aussi d'une interprétation de tout premier ordre qui tira un parti admirable de rôles périlleux et arides.

MM. Delaunay, Ravet et Mlles Delvair et Roch, tous quatre de la Comédie-Française, ont droit aux plus grands éloges, comme aussi M. H. Beaulieu, directeur de la scène à l'Odéon, qui avait assumé le soin difficile de mettre en scène ces trois pièces d'auteurs belges.

PAUL ANDRÉ.



L'Art lyrique et l'Art dramatique belges.

On sait de quelle façon opulente seront encouragés et récompensés cette année les musiciens et auteurs dramatiques belges par les primes considérables que deux Jurys, choisis par les soins du comité d'Ostende-Centre-d'Art, alloueront aux œuvres les plus méritantes de nos compositeurs, poètes et dramaturges nationaux.

Ainsi que l'a écrit M. Edmond Picard dans de récents articles qui ont soulevé déjà de nombreuses polémiques, les pièces ayant l'adultère pour sujet principal seront écartées et le théâtre en

prose préféré au théâtre en vers. De plus, un prix sera attribué à une œuvre écrite en vue de la représentation sur le théâtre en plein air compris au vrai sens de l'expression, c'est-à-dire ayant la nature ambiante pour décor et prolongement, non la fausse conception d'un théâtre « déplafonné » où l'on joue les pièces du répertoire.

La nouvelle de ce concours a fait naitre un autre projet qui complète, du reste, le premier, d'autant plus que s'il est spécifié que les œuvres primées seront mises à la scène par les soins d'Ostende-Centre-d'Art, il est, d'autre part, entendu que, pour les pièces présentées au Concours dramatique, les auteurs auront à les faire exécuter par une troupe composée d'*acteurs belges* pris, entre autres, dans nos sociétés d'amateurs où abondent de très bons éléments.

Cette condition pouvant, à première vue, paraître excessive à ceux des nôtres qui ignorent les ressources scéniques dont nous disposons, MM. Valère Gille et Jacquemin s'occupent d'organiser à Ostende un Congrès des sociétés dramatiques belges. Les bases en sont jetées et la réunion est fixée à la seconde quinzaine d'octobre.

L'ordre du jour sera :

1o Création de trois Fédérations des sociétés dramatiques : française, flamande, wallonne ;

2o Engagement des sociétés de jouer au moins un acte d'auteur belge par année ;

3o Création d'une bibliothèque des auteurs dramatiques belges;

4o Réglementation des concours dramatiques.

Nos écrivains, comme le public d'ailleurs, seront très étonnés d'apprendre qu'il existe TROIS MILLE de ces sociétés dans notre pays, que ONZE CENTS d'entre elles ont déjà répondu à un premier appel en vue de participer au Congrès et que les éléments dont disposent ces véritables troupes organisées, actives, intelligentes et désintéressées, sont souvent de premier ordre.

Ce Congrès, ces deux Concours feront faire un grand pas à la cause du Théâtre belge en faveur duquel si ardemment nous combattons.

On a posé aux organisateurs du concours dramatique, la question de savoir si les œuvres en langue flamande seront admises.

Pas cette fois. Il a fallu se borner. Il était normal de commencer par les pièces en français avec lesquelles le public est plus familiarisé. Il y aura déjà des difficultés énormes de lecture et de dépouillement dans ce domaine restreint.

Toutes les communications relatives au concours dramatique

doivent être adressées, avant le 31 mars prochain, au secrétariat nº 68, rue Vilain XIV, à Bruxelles.

Les pièces d'auteurs belges seront seules admises. Elles doivent être ou nouvelles ou non encore représentées. Celles destinées au théâtre en plein air doivent en porter la mention.

***

Concerts Populaires. — Les concerts de la saison 1906-1907 auront lieu aux dates suivantes : 10-11 novembre, 1-2 décembre, 26-27 janvier, 2-3 mars, M. Sylvain Dupuis a dès à présent engagé les artistes suivants : Mmes Sänger-Sèthe, violoniste, et Merten-Culp, cantatrice; M. Burian, ténor de l'Opéra royal de Dresde; M. Paul Kochansky, violoniste. Un des concerts sera consacré à l'audition intégrale du *Faust* de Schumann, pour soli, chœurs et orchestre.

***

A la Monnaie. — La campagne théâtrale, sous la direction de MM. Kufferath et Guidé, s'ouvrira le 10 septembre prochain et finira le 9 mai 1907.

Voici la composition de la troupe :

Chefs de service. — MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre; Fr. Rasse, chef d'orchestre; Léon Van Hout, chef d'orchestre; Ch. De Beer, régisseur général, Charles Stuart, administrateur de la scène; F. Dimitri, régisseur-inspecteur; Léon Herbaux, régisseur; M. Goffin, régisseur de l'orchestre; F. Ambrosiny, maître de ballet; Nicolay, chef de chant.

Artistes du chant. — Chanteuses Mmes Hariett Strasy, Francès Aldan, Lucette Korsoff, Jeanne Laffitte, A. Magne, Claire Croiza, Gertrude Sylva, Cécile Eyreams, Dratz-Barat, Georgette Bastien, Jeanne Bourgeois, Marguerite Das, Fanny Carlhant, Jane Paulin, Magdeleine Udellé, Henriette de Bolle, Laure Dewin et Germaine Dalbray.

Ténors : MM. Léon Laffitte, Léon David, André Morati, Laurent Swolfs, R. Naudès, Hector Dognies et V. Caisso.

Barytons : MM. J. Layolle, M. Decléry, J. Bourbon, A. François, Armand Crabbé, R. Delaye et A. Brun.

Basses : MM. Jean Vallier, Blancard, Artus, H. Belhomme et Ch. Danlée.

Artistes de la danse. — Danseurs : MM. F. Ambrosiny et J. Duchamps; danseuses : Mmes Edéa Santori, A Pelucchi, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dora Jamet et G. Magda; huit coryphées.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome IV

LARCIER, Fernand.

LEMAIRE, Commandant Charles.

LEMONNIER, Camille.

MAHAIM, Ernest.

Les Livres :

MALLIEUX, Fernand.

MARLOW, Georges.

Les Livres :

MAUBEL, Henry.

Les Livres :

RENARD, Marius.

Les Livres :

RIZZARDI, Luca.

ROIDOT, Prosper.

ROUSSEAU, Mme Blanche.

Les Livres :

SAND, Robert.

Les Salons :

SÉVERIN, Fernand.

Les Livres :

SIGOGNE, Emile.

VIRRÈS, Georges.

MEMENTO.

